

L'unique et sa propriété (traduction Reclaire, 1899)

TEXTE LIBRE À PARTICIPATION LIBRE

hurlus.fr, tiré le 10 août 2021

Préface du traducteur	1
Je n'ai basé ma cause sur rien	7
A. Première partie. L'Homme	7
A.I. une vie d'homme	7
A.II. les anciens et les modernes	9
A.II.1. Les Anciens.	10
A.II.2. Les Modernes.	13
§ 1. — L'esprit.	14
§ 2. — Les Possédés.	16
§ 3. — La Hiérarchie.	26
A.II.3. — Les Affranchis.	37
A.II.3§1. Le Libéralisme poli- tique.	37
A.II.3§2. Le Libéralisme social.	43
A.II.3§3. Le Libéralisme hu- manitaire.	46
Post-Scriptum.	53
B. Deuxième partie. Moi	56
B.I. La propriété (l'Individualité)	56
B.II. Le propriétaire (l'Individu).	62
B.II.1. Ma Puissance	66
B.II.2. Mes Relations	74
B.II.3. Ma jouissance de Moi	114
B.III. L'unique	128

Préface du traducteur

« Wer ein ganzer Mensch ist, braucht keine Autorität zu sein. »

M. Stirner. « Moi, Johann-Caspar Schmidt, de la confession évangélique, je suis né à Bayreuth, ville appartenant alors à la Prusse et rattachée aujourd'hui à la Bavière, le 25^e jour du mois d'octobre de l'an 1806, d'un père fabricant de flûtes qui mourut peu de jours après ma naissance. Ma mère épousa trois ans plus tard l'apothicaire Ballerstedt, et, s'étant, après des chances diverses, transportée à Kulm, ville située sur la Vistule dans la Prusse occidentale, elle m'appela bientôt auprès d'elle en l'an 1810.

« C'est là que je fus instruit dans les premiers rudiments des lettres ; j'en revins à l'âge de douze ans à Bayreuth pour y fréquenter le très florissant gymnase de cette ville. J'y fus pendant près de sept ans sous la discipline de maîtres très doctes, parmi lesquels je cite avec un souvenir pieux et reconnaissant Pausch, Kieffer, Neubig, Kloeter, Held et Gabler, qui méritèrent toute ma gratitude par leur science des humanités et par la bienveillance qu'ils me témoignèrent.

« Préparé par leurs préceptes, j'étudiai pendant les années 1826-1828 la philologie et la théologie à l'Académie de Berlin, où je suivis les leçons de Boeckh, Hegel, Marheinecke, C. Ritter, H. Ritter et Schleiermacher. Je fréquentai ensuite pendant un semestre les cours de Rapp et de Winer à Erlangen, puis j'abandonnai l'université pour faire en Allemagne un voyage auquel je consacrai près d'une

année. Des affaires domestiques m'obligèrent alors à passer une année à Kulm, une autre à Königsberg ; mais, s'il me fut impossible pendant ce temps de poursuivre mes études dans une académie, je ne négligeai cependant pas l'étude des lettres et je m'adonnai d'un esprit studieux aux sciences philosophiques et philologiques.

« L'an 1833, au mois d'Octobre, j'étais retourné à Berlin pour y reprendre le cours de mes études, lorsque je fus atteint d'une maladie qui me tint pendant un semestre éloigné des leçons. Après ma guérison, je suivis les cours de Boeckh, de Lachmann et de Michelet. Mon triennium étant ainsi achevé, je me propose de subir, Dieu aidant, l'examen *pro facultate docendi*. »

Quelques noms, quelques dates, une maladie, un voyage, nous ne connaissons rien de plus des premières années de celui qui devait un jour s'appeler Max Stirner. Ce « curriculum vitæ », qu'il rédigea en 1834 lorsqu'il s'apprêtait à terminer ses longues et pénibles études universitaires résume à peu près tout ce que nous savons de sa jeunesse, de ses études et de la formation de son esprit. Le reste de sa vie est plongé dans la même obscurité. Il publie en 1844 *L'Unique et sa propriété*, puis il disparaît. Le court et violent scandale qu'avaient soulevé son intraitable franchise et l'audace de sa critique est étouffé par la rumeur grandissante des événements de 48 qui approchent ; et lorsqu'il meurt en 1856, les rares contemporains qui se rappellent encore le titre de son œuvre apprennent avec quelque surprise que l'auteur vient seulement de s'éteindre dans la misère et dans l'oubli.

Pendant cinquante ans, l'ombre s'accumule sur son nom et sur son œuvre ; seuls, quelques curieux que leurs études forcent à fouiller les coins poudreux des bibliothèques ont feuilleté d'un doigt soupçonneux ce livre réprouvé ; s'ils en parlent parfois, en passant, c'est comme d'un paradoxe impudent ou d'une gageure douteuse. — Les idées marchent, et un jour vient où l'on s'avise que ce solitaire inconnu a été un des penseurs les plus vigoureux de son époque ; on s'aperçoit qu'il a prononcé les paroles décisives dont nous cherchions hier encore la formule, et cet isolé retrouve chez nous une famille. Il sort de l'oubli, et des mains pieuses cherchent à retrouver sous la poussière d'un demi-siècle les traces de ce passant hautain en qui palpaient déjà nos haines et nos amours d'aujourd'hui.

Le poète J.-H. Mackay, dont nos lecteurs connaissent le roman « *Anarchistes* », publié dans cette même *bibliothèque Sociologique* a pendant dix ans recueilli avec un soin jaloux tous les documents, tous les renseignements, tous les indices capables de jeter quelque clarté sur la vie de Max Stirner ; mais la consciencieuse enquête à laquelle il s'est livré, les fouilles laborieuses qu'il a pratiquées dans les registres des facultés, les publications de l'époque et les souvenirs de ceux qui avaient croisé son héros dans la vie — nous osons à peine dire de ceux qui l'avaient connu — n'ont malheureusement point réussi à

1
 faire son œuvre. Stirner de « l'ombre de son esprit » le fondage
 fruit de ses patientes recherches¹, nous donner une des-
 cription exacte jusqu'à la minutie du milieu dans lequel
 dut évoluer l'auteur de *l'Unique*. À ces tableaux abondants et
 sympathiques font revivre les hommes qu'il dut fréquen-
 ter, les êtres et les choses parmi lesquels il vécut ; mais
 cette esquisse, encore pleine de lacunes, de la vie exté-
 rieure de J.-Caspar Schmidt, Max Stirner ne la traverse
 que comme un étranger. C'est un cadre, mais le portrait
 manque et manquera vraisemblablement toujours.

Ce cadre, c'est l'Allemagne des « années quarante »,
 grosse de rêves et d'espoirs démesurés, pleine du juvé-
 nile sentiment qu'il suffisait de volonté et d'enthousiasme
 pour faire éclore le monde nouveau qu'elle sentait tres-
 saillir dans ses flancs. La jeune Allemagne, nourrie des
 doctrines de Hegel mais que ne satisfaisait plus la scolas-
 tique pétrifiée du maître, s'était jetée dans la mêlée philo-
 sophique et sociale qui devait aboutir aux orages de 1848-
 1849, et se pressait sous les drapeaux du radicalisme
 et du socialisme, ou combattait autour de Br. Bauer, de
 Feuerbach et des « Nachhegelianer », avec, pour centres
 de ralliement, les *Annales de Halle* de Ruge et la *Gazette
 du Rhin* du jeune docteur Karl Marx.

C'est sur ce fond tumultueux et lourd de menaces, où
 chaque livre est une arme, où toute parole est un acte, où
 l'un sort de prison quand l'autre part pour l'exil, que nous
 voyons passer la silhouette effacée, l'ombre fugitive du
 grand penseur oublié.

Cet homme silencieux et discret, sans passions vives
 ni attaches profondes dans la vie, qui contemple d'un œil
 serein les événements politiques se dérouler devant lui,
 avec parfois un mince sourire derrière ses lunettes d'acier,
 c'est J.-C. Schmidt.

Ceux qui le coudoient au milieu des prompts
 et chaudes camaraderies du champ de bataille le
 connaissent peu. Ils savent que la vie lui est dure, que dès
 sa jeunesse la chance lui fut hostile, que des « affaires
 de famille » pénibles troublèrent ses études, et qu'un
 mariage conclu en 1837 le laissa après six mois veuf et
 seul, sans autres relations que sa mère « dont l'esprit
 est dérangé ». Ils savent que, son examen pro facultate
 docendi passé, il a fait un an de stage pédagogique à
 Berlin, puis que, renonçant à acquérir le grade de docteur
 et à entrer dans l'enseignement officiel, il a accepté, en
 1839, une place de professeur dans un établissement
 privé d'instruction pour jeunes filles. Mais nul n'a pénétré
 dans l'intimité de sa vie et de sa pensée, et il n'est pas de
 ceux à qui l'on peut dire : pourquoi ?

la réaction »), sont peu nombreuses. Outre l'Unique et sa Propriété, son œuvre capitale, et deux articles polémiques (Recensenten Stirners, 1845 — Die philosophischen Reactionäre, 1847), en réponse aux critiques que l'apparition de son livre avait provoquées de la part d'écrivains de différents partis, il n'existe de lui que quelques essais publiés de 1842 à 1844 dans la *Reinische Zeitung* de Marx et dans la *Berliner Monatschrift* de Buhl.

Ces articles², esquisses de son grand ouvrage, sont : 1° Le faux principe de notre éducation, ou Humanisme et Réalisme (Das unwahre Prinzip unserer Erziehung oder der Humanismus und Realismus, avril 1842), 2° l'Art et la Religion (Kunst und Religion, juin 1842), et 3° de l'Amour dans l'Etat (Einiges Vorläufige von Liebesstaat, 1844), ce dernier, simple esquisse d'un travail plus considérable que la censure supprima. Ajoutons-y deux études philosophiques sur des œuvres littéraires alors célèbres : Sur les « esquisses Koenigsbergiennes » de Rosenkranz (1842), et sur les « Mystères de Paris » d'E. Sue (1844).

Il serait à désirer que ces études préliminaires fussent mises à la portée du lecteur français ; elles sont une introduction naturelle à la lecture du chef d'œuvre de Stirner, comme ses réponses aux objections, qui achèvent de préciser sa pensée en sont le complément précieux.

Nous leur demanderons de nous aider à comprendre ce que Stirner a voulu, ce qu'il a fait et ce qu'il est aujourd'hui pour nous. Que signifiait l'Unique et sa Propriété lorsqu'il parut, et quelle est sa signification actuelle ?

Et d'abord — car appeler ce livre unique n'est qu'un jeu de mot très vain — quelles sont ses racines dans la pensée allemande contemporaine ? Tout l'effort de la philosophie pratique du XIX^e siècle a eu pour but de séculariser les bases de la vie sociale et d'arracher à la théologie les notions de droit, de morale et de justice. En Allemagne, c'est cette lutte contre la transcendance qui fait le caractère fondamental des travaux philosophiques des penseurs qui suivirent Hegel. La critique historique des sources religieuses y aboutit bientôt à la critique philosophique du sentiment religieux, et les travaux d'exégèse chrétienne préludèrent à l'étude de la morale du Christianisme.

Strauss avait ouvert la voie par sa Vie de Jésus en s'attaquant au caractère révélé des Evangiles ; Br. Bauer, dans sa Critique des Evangiles, se donna pour tâche de détruire le fond de religiosité et de mysticisme que la mythique de Strauss laissait subsister dans la légende chrétienne, et s'attaqua à l'esprit théologique en général.

C'est à Br. Bauer que succède logiquement Feuerbach, dont l'Essence du Christianisme eut un retentissement considérable. Comme Feuerbach le dit lui-même, « il étudie le Christianisme en général, et, comme conséquence, la philosophie chrétienne ou la théologie. » Sans plus s'attaquer en historien au mythe chrétien comme Strauss ou à l'esprit évangélique comme Bauer, il étudie le Christianisme tel qu'il s'est transmis jusqu'à nous et se borne à en rechercher l'essence en le débarrassant « des innombrables mailles du réseau de mensonges, de contradictions et de mauvaise foi dont la théologie l'avait enveloppé. » Il en vint à conclure que « l'être infini ou divin est l'être spirituel de l'homme, projeté par l'homme en dehors de lui-même et contemplé comme un être indépendant...

L'Homme est le Dieu du Christianisme, l'anthropologie est le secret de la religion chrétienne. L'histoire du Christianisme n'a pas eu d'autre tendance ni d'autre tâche que de dévoiler ce mystère, d'humaniser Dieu et de résoudre la théologie en anthropologie. » C'est en ramenant Dieu à n'être plus que la partie la plus haute de l'être humain, séparée de lui et élevée au rang d'être particulier, que la philosophie spéculative parvient à rendre à l'homme [tous] les prédicats divins dont il avait été arbitrairement [dépouillé] au profit d'un être imaginaire. Homo homini deus est la conclusion de la philosophie de Feuerbach³.

On sait l'enthousiasme que souleva chez la jeunesse allemande en rébellion contre la théologie hégélienne le pieux athéisme de l'auteur de l'Essence du Christianisme. — « Tu es qui restitues mihi hæreditatem meam ! » lui disaient volontiers les jeunes hégéliens chez lesquels cette religion de l'Humanité trouvait de fervents adeptes.

Quoique formellement opposé à Feuerbach et à Br. Bauer, contre lesquels est dirigée presque toute la partie polémique de l'Unique, Stirner est en réalité leur continuateur immédiat.

Stirner est essentiellement anti-chrétien. Son individualisme même est une conséquence de ce premier caractère. Tout son livre est une critique des bases religieuses de la vie humaine. Esprit infiniment plus rigoureux que ses prédécesseurs, la conception, au fond très religieuse, de l'Homme, ne peut le satisfaire, et sa critique impitoyable ne s'arrête que lorsqu'il a dressé sur les ruines du monde religieux et « hiérarchique » l'individu autonome, sans autre règle que son égoïsme.

D'après Feuerbach, les attributs de l'homme jugés à tort ou à raison les plus élevés lui avaient été arrachés pour en doter un être imaginaire « supérieur » ou « suprême », nommé Dieu. Mais qu'est-ce que l'Homme de Feuerbach, reprend Stirner, sinon un nouvel être imaginaire formé en séparant de l'individu certains de ses attributs, et qu'est-ce que l'Homme, sinon un nouvel « être suprême » ? L'Homme n'a aucune réalité, tout ce qu'on lui attribue est un vol fait à l'individu. Peu importe que vous fondiez ma moralité et mon droit et que vous régliez mes relations avec le monde des choses et des hommes sur une volonté divine révélée ou sur l'essence de l'homme ; toujours vous me courbez sous le joug étranger d'une puissance supérieure, vous humiliez ma volonté aux pieds d'une sainteté quelconque, vous me proposez comme un devoir, une vocation, un idéal sacrés cet esprit, cette raison et cette vérité qui ne sont en réalité que mes instruments. « L'au-delà extérieur est balayé, mais l'au-delà intérieur reste et nous appelle à de nouveaux combats. » La prétendue « immanence » n'est qu'une forme déguisée de l'ancienne « transcendance ». Le libéralisme politique qui me soumet à l'Etat, le socialisme qui me subordonne à la Société, et l'humanisme de Br. Bauer, de Feuerbach et de Ruge qui me réduit à n'être plus qu'un rouage de l'humanité ne sont que les dernières incarnations du vieux sentiment chrétien qui toujours soumet l'individu à une généralité abstraite ; ce sont les dernières formes de la domination de l'esprit, de la Hiérarchie. « Les plus récentes révoltes contre Dieu ne sont que des insurrections théologiques. »

En face de ce rationalisme chrétien dont il a exposé la genèse et l'épanouissement dans la première partie

2. Réunis en un volume pour la première fois en 1898 par J.-H. Mackay, avec les Réponses aux objections, sous le titre : Max Stirner's kleinere Schriften (Berlin, Schuster et Loeffler).

3. Essence du Christianisme, trad. fr., pp. 5, 310, 323, 376.

de son livre, Stirner, dans la seconde, dresse l'individu, le moi corporel et unique de qui tout ce dont on avait fait l'apanage de Dieu et de l'Homme redevient la propriété.

Le Dieu, avait dit Feuerbach, n'est autre chose que l'Homme. — Mais l'Homme lui-même, répond Stirner, est un fantôme, qui n'a de réalité qu'en Moi et par Moi ; l'humain n'est qu'un des éléments constitutifs de mon individualité et est le mien, de même que l'Esprit est mon esprit et que ma chair est ma chair. Je suis le centre du monde, et le monde (monde des choses, des hommes et des idées), n'est que ma propriété, dont mon égoïsme souverain use selon son bon plaisir et selon ses forces.

Ma propriété est ce qui est en mon pouvoir ; mon droit, s'il n'est pas une permission que m'accorde un être extérieur et « supérieur » à moi, n'a d'autre limite que ma force et n'est que ma force. Mes relations avec les hommes, que nulle puissance religieuse, c'est-à-dire extérieure, ne peut régler, sont celles d'égoïste à égoïste : je les emploie et ils m'emploient, nous sommes l'un pour l'autre un instrument ou un ennemi.

Ainsi se clot par une négation radicale la lutte de la gauche hégélienne contre l'esprit théologique ; et, du même coup, sont convaincus de devoir tourner sans fin dans un cercle vicieux ceux qui attaquent l'Eglise ou l'Etat au nom de la morale ou de la justice : tous en appelant à une autorité extérieure à la volonté égoïste de l'individu en appellent en dernière analyse à la volonté d'un « dieu » : « Nos athées sont de pieuses gens »⁴.

Si Feuerbach s'était rallié théoriquement à la « morale de l'égoïsme », ce n'avait été de sa part qu'une inadvertance, résultant de sa polémique anti-religieuse, car sa doctrine de l'amour devait l'en tenir éloigné. Stirner ne tombe pas dans de pareilles inconséquences, et il tire avec une logique impitoyable toutes les conclusions renfermées dans les prémisses posées par ses prédécesseurs. Une fois renversé [le] monde de l'esprit, du sacré et de l'amour, en un mot le monde chrétien, l'intraitable droiture de sa pensée devait le conduire à ne plus voir dans les rapports entre les hommes que le choc des individualités égoïstes et la lutte de tous contre tous. Son individualisme anti-chrétien et anti-idéaliste peut légitimement taxer de faux individualisme toutes les doctrines auxquelles on attribue généralement ce caractère ; en effet, si elles affranchissent l'individu des dogmes et secouent en apparence toute autorité, elles ne le laissent pas moins serviteur de l'esprit, de la vérité et de l'objet : pour l'Unique, l'esprit n'est que mon arme, la vérité est ma créature, et l'objet n'est que

mon objet. Libéraux, socialistes, humanitaires, tous ces amants de la liberté n'ont jamais compris le mot « ni dieu ni maître » : « Possesseurs d'esclaves aux rires méprisants, ils sont eux-mêmes — des esclaves »⁵. »



Il est superflu de nous étendre longuement sur les détails de la pensée de Stirner ; une simple lecture de son livre les fera connaître mieux qu'aucune analyse. Mais toute lecture est une traduction en une langue qui va s'écartant de plus en plus de celle de l'auteur ; les œuvres philosophiques les plus solidement pensées, si elles n'ont pas à en craindre d'autre, ne peuvent échapper à cette « réfutation ». L'induction scientifique, impuissante contre le réseau serré des déductions, en ronge chaque maille tour à tour, les points de vue se modifient, les termes reçoivent des définitions nouvelles, et, finalement, l'ossature logique de l'œuvre demeure, mais la chair et le sang en ont changé et elle vit d'une vie toute nouvelle. Tel est le sort habituel de tous les travaux purement dialectiques, et Stirner y est soumis. Si l'œuvre du moraliste reste inattaquable, il faut aujourd'hui, pour juger les conclusions de son livre, faire subir une espèce de remise au point à son principe, l'individu.

Il importerait donc de dégager la véritable signification de l'unique et de son égoïsme, et de nous demander ce qu'est à proprement parler, c'est-à-dire dans le domaine de l'action et de la vie et non plus de la théorie et du livre, l'individualisme de Stirner. Nous comprendrons ainsi ce qu'il peut devenir en nous, à quelle tendance il répond et quel rôle il peut remplir dans le mouvement actuel des esprits. Nous savons ce qu'il a détruit ; mais quel sol a-t-il mis à nu sous les ruines du monde moral ? Pouvons-nous espérer y voir lever encore une moisson, ou bien son « égoïsme » a-t-il creusé sous la vie sociale un gouffre impossible à combler à moins de nouveaux mensonges et de nouvelles illusions ? Que faut-il entendre, en un mot, par le « nihilisme » de Stirner ?

Et d'abord, qu'est-ce que l'Unique ? La polémique qui suivit l'apparition de l'œuvre de Stirner est précieuse, en ce qu'elle achève de fixer le sens exact qu'y attachait son auteur.

L'Unique est-il une conception nouvelle du Moi, le principe nouveau d'une doctrine nouvelle (un complément, par exemple, de la philosophie de Fichte⁶) ? C'est ainsi que le comprirent les critiques. Feuerbach, Szeliga et Hess en 1845, Kuno Fischer en 1847, attaquèrent Stirner en se plaçant à ce point de vue, et parlèrent à l'envi d'un « moi principe », d'un « égoïsme absolu », d'une « dogmatique de l'égoïsme », d'un « égoïsme en système », etc., tous

4. Remarquons en passant que Stirner, qui ne connut — et assez superficiellement — que les premiers travaux de Proudhon, répond par avance à la pensée fondamentale de sa Justice dans la Révolution et dans l'Eglise et repousse toute opposition entre la justice purement humaine de la Révolution et la radicale incapacité de justice de l'Eglise. La dignité humaine, source de justice de Proudhon, vaut la dignité, source de moralité de Mill ; à moins d'être un retour à la révélation, elles sont l'une et l'autre également incapables de justifier toute idée de sanction et d'obligation ; la justice de l'un comme la morale de l'autre sont religieuses ou ne sont ni morale ni justice. Comme le dit excellemment Guyau, la morale des utilitaires (et la justice de Proudhon est dans le même cas) n'a jamais pu expliquer que le faire moral (la possibilité d'être amené à poser des actes conformes à la moralité), et non le vouloir moral (la moralité) ; la physique des mœurs ne peut devenir une morale que si elle en appelle inconsciemment à une « table des valeurs » religieuse. Il n'est d'autre réfutation de la morale théologique que la suppression de la théologie — et de la morale.

5. Das unwahre Prinzip unserer Erziehung, *Kl. Schriften*, éd. Mackay, p. 24.

6. Stirner avait nettement répudié toute parenté entre son moi corporel et passager et le Moi absolu de Fichte, ce qui n'empêche pas Ed. von Hartmann de voir « dans son absolutisation du Moi la véritable conséquence pratique du monisme subjectif de Fichte ». C'est une des plus lourdes méprises dont notre penseur ait été victime. Je ne cite que pour mémoire l'opinion du critique auquel Stirner et l'Unique rappellent Machiavel et le Prince, et le critique français dont je ne retrouve pas le nom et dont tous ceux qui s'occupent de Stirner répètent la phrase sur « ce livre qu'on quitte monarque ». Voyez aussi, à titre de curiosité, un discours de H. von Bülow où Stirner est comparé à Bismarck.

virent dans l'individu une idée, un principe ou un idéal qui s'opposait à l'Homme.

Stirner leur répond : Le moi que tu penses n'est qu'un agrégat de prédicats, aussi peux-tu le concevoir, c'est-à-dire le définir et le distinguer d'autres concepts voisins. Mais toi tu n'es pas définissable, toi tu n'es pas un concept, car tu n'as aucun contenu logique ; et c'est de toi, l'indéfinissable et l'impensable, que je parle ; l'Unique ne fait que te désigner, comme te désigne le nom qu'on t'a donné en te baptisant, sans dire ce que tu es ; dire que tu es unique revient à dire que tu es toi ; l'unique n'est pas un concept, une notion, car il n'a aucun contenu logique : tu es son contenu, toi, le « qui » et le « il » de la phrase. Dans la réalité, l'unique c'est toi, toi contre qui vient se briser le royaume des pensées ; dans ce royaume des pensées, l'unique n'est qu'une phrase — et une phrase vide, c'est-à-dire pas même une phrase ; mais « cette phrase est la pierre sous laquelle sera scellée la tombe de notre monde des phrases, de ce monde au commencement duquel était le mot. » Et l'individu n'étant pas une idée que j'oppose à l'Homme, l'unique n'étant que toi, ton « égoïsme » n'est nullement un impératif, un devoir ou une vocation ; c'est, comme l'unique, une — phrase, « mais c'est la dernière des phrases possible, et destinée à mettre fin au règne des phrases. »

L'Unique est donc pour Stirner le moi gedankenlos, qui n'offre aucune prise à la pensée et s'épanouit en deçà ou au delà de la pensée logique ; c'est le néant logique d'où sortent comme d'une source féconde mes pensées et mes volontés. — Traduisons, et poursuivant l'idée de Stirner un peu plus loin qu'il ne le fit, nous ajouterons : c'est ce moi profond et non rationnel dont un penseur magnifique et inconsistant a dit par la suite : « O mon frère, derrière tes sentiments et tes pensées se cache un maître puissant, un sage inconnu ; il se nomme toi-même (Selbst). Il habite ton corps, il est ton corps⁷. »

Telle est la source vive que Stirner a fait jaillir de la « dure roche » de l'individualité, et tel est, je pense, le fond positif et fécond de sa pensée. Mais ce fond, le logicien, ancien disciple de Hegel, ne fit que l'entrevoir et l'affirmer ; il soupçonne « la signification d'un cri de joie sans pensée, signification formidable qui ne put être reconnue tant que dura la longue nuit de la pensée et de la foi » ; mais si, matelot aventureux errant sur l'océan de la pensée, il a senti passer la grande voix venue de la terre qui clame que les dieux sont morts, s'il a entendu les flots se briser contre la côte prochaine, son œil n'a pas aperçu la terre à travers les brumes de l'aube ; un autre y posera son pied de rêveur dionysien, mais c'est à nous, Anarchistes, à aborder au port.

C'est ainsi, semble-t-il, qu'il faut comprendre le « nihilisme » de Stirner : à la conception chrétienne du monde, à la philosophie « qui inscrit sur son bouclier la négation

de la vie », à cette « pratique du nihilisme⁸ », il répond en inscrivant sur le sien la négation de l'esprit et aboutit à un nihilisme purement théorique.

Mais « est-ce à dire, demande-t-il, que par son égoïsme Stirner prétende nier toute généralité et faire table rase, par une simple dénégation, de toutes les propriétés organiques dont pas un individu ne peut s'affranchir ? Est-ce à dire qu'il veuille rompre tout commerce avec les hommes et se suicider en se mettant pour ainsi dire en chrysalide en lui-même ? » Et il répond : « Il y a dans le livre de Stirner un « par conséquent » capital, une conclusion importante qu'il est en vérité possible de lire entre les lignes, mais qui a échappé aux yeux des philosophes, parce que les dits philosophes ne connaissent pas l'homme réel et ne se connaissent pas comme hommes réels, mais qu'ils ne s'occupent que de l'Homme, de l'Esprit en soi, a priori, des noms et jamais des choses et des personnes. C'est ce que Stirner exprime négativement dans sa critique acérée et irréfutable, lorsqu'il analyse les illusions de l'idéalisme et démasque les mensonges du dévouement et de l'abnégation...⁹ »

Je souligne ces mots expression négatives, et je demande : quelle serait donc la traduction positive de son œuvre ? Quel « par conséquent » peut-on logiquement en déduire, et de quelle suite positive est-elle susceptible ?

Telle est la question que s'est posée entre autres Lange, qui regrette que Stirner n'ait pas complété son livre par une seconde partie et suppose que « pour sortir de mon moi limité, je puis, à mon tour, créer une espèce quelconque d'idéalisme comme l'expression de ma volonté et de mon idée. » M. Lichtenberger, de son côté, dans une courte notice consacrée à Stirner¹⁰ se demande quelle forme sociale pourrait résulter de la mise en pratique de ses idées.

Ce sont là, je crois — et j'aborde ici le point le plus délicat de cette étude — des questions que l'on ne peut pas se poser ; je pense que du livre de Stirner aucun système social ne peut logiquement sortir (en entendant par logiquement ce que lui-même aurait pu en tirer et non ce que nous bâtissons sur le terrain par lui déblayé) ; comme Samson, il s'est enseveli lui-même sous les ruines du monde religieux renversé. Pourquoi ? C'est ce qu'il me reste à montrer.

« Amis, dit-il quelque part¹¹, notre temps n'est pas malade, mais il est vieux et sa dernière heure a sonné ; ne le tourmentez donc point de vos remèdes, mais soulagez son agonie en l'abrégeant et laissez-le — mourir. » Cette société lasse qui meurt de ses mensonges et dont il compte les pulsations qui s'éteignent, que viendra-t-il à sa suite, il l'ignore. Il a pu détruire les anciennes valeurs, mais il ne peut en créer de nouvelles ; du temple du dieu qu'il a renversé, c'est à d'autres à reconnaître les matériaux épars dont il ne connut que l'ordonnance, et à rebâtir avec les décombres la maison des hommes.

Cette impuissance, un dernier exemple va nous la faire toucher du doigt et nous en livrer le secret. Dans un chapitre auquel il attachait la plus grande importance, Stir-

7. Fr. Nietzsche, Also sprach Zarathustra, p. 47. Nous laissons de côté tout parallèle entre Nietzsche et Stirner ; il y a de telles affinités entre l'Unique et sa Propriété et la partie critique de l'œuvre du chantre de Zarathustra qu'il est difficile de se convaincre, quoique le fait soit à peu près prouvé, que ce dernier ne connut point Stirner. Sa destruction de la « table des valeurs » actuellement admises est d'un Stirner qui, au lieu de Hegel, aurait eu Schopenhauer pour éducateur. Remarquons en passant que ce que Lange appelle volonté, « volonté à laquelle, dit-il (Hist. du Mat., tr. fr., II, p. 98), Stirner donne une valeur telle qu'elle nous apparaît comme la force fondamentale de l'être humain », semble correspondre exactement à la « Wille zur Macht » de Nietzsche.

8. Fr. Nietzsche, Der Antichrist, VII.

9. Die philosophischen Reactionaere, Kl. Schriften, édit. Mackay, p. 182, 183.

10. Nouvelle revue, 15 [juillet] 1894.

11. Die Mysterien von Paris, Kl. Schriften, éd. Mackay, p. 101.

ner nous trace les grandes lignes de l'association des égoïstes, telle qu'il la conçoit résultant du libre choc des individus, opposée à la société actuelle religieuse et hiérarchique. Or, il a surabondamment démontré auparavant que l'amour, le désintéressement, le loyalisme, etc., ne sont que des travestissements de l'égoïsme, que la piété du croyant, le souci de légalité du bourgeois et la tendresse de l'amant ne sont que des procédés, à vrai dire souvent méconnus, par lesquels l'un exploite son dieu, l'autre l'état ou sa maîtresse ; de sorte que la société actuelle réalise en somme l'état de lutte de tous contre tous auquel son analyse le conduit. Elle ne diffère de l'association des égoïstes que par le caractère des armes employées : l'égoïsme de ses uniques s'est simplement débarrassé de son vieil appareil de guerre ; ses combattants, comme les soldats des armées modernes, ne marchent plus à l'ennemi en brandissant des boucliers ornés de figures terribles destinées à effrayer l'ennemi quand elles ne les épouvantent pas eux-mêmes ; aucun dieu, aucune déesse ne descend plus du ciel pour combattre à leurs côtés sous les traits augustes de la Morale, de la Justice ou de l'Amour. L'égoïsme de Stirner est, pour tout dire en un mot, un égoïsme — rationnel.

Le destructeur du rationalisme est lui-même, par la forme logique de son esprit, un rationaliste, et l'adversaire passionné du libéralisme reste un libéral. Stirner rationaliste poursuit jusque dans ses derniers retranchements l'idée de Dieu et en démasque les dernières métamorphoses, mais il n'aboutit fatalement qu'à une négation : l'individu et l'égoïsme, Stirner libéral sape au nom de l'individu les fondements de l'Etat, mais, ce dernier détruit, il n'aboutit qu'à une nouvelle négation : anarchie ne pouvant signifier pour lui que désordre, si l'Etat, régulateur de la concurrence, vient à disparaître, à celle-ci ne peut succéder que la guerre de tous contre tous.

Cette conception toute formelle de l'individu nous explique le caractère purement négatif de ce qu'on pourrait appeler la « doctrine » de Stirner, c'est-à-dire de la partie logiquement critique de son œuvre ; c'est ce rationalisme et ce libéralisme conséquents, c'est-à-dire radicalement destructeurs, qui me permettaient tantôt de nier la possibilité de donner à l'Unique le « complément positif » dont Lange regrette l'absence. Mais ce serait, je crois, mutiler la pensée de son auteur et méconnaître l'importance de l'Unique et sa Propriété de n'y voir que l'œuvre du logicien nihiliste. « Stirner, dit-il lui-même¹², ne présente son livre que comme l'expression souvent maladroite et incomplète de ce qu'il voulut ; ce livre est l'œuvre laborieuse des meilleures années de sa vie et il convient cependant que ce n'est qu'un à peu près. Tant il eut à lutter contre une langue que les philosophes ont corrompue, que tous les dévôts de l'Etat, de l'Eglise, etc. ont faussée, et qui est devenue susceptible de confusions d'idées sans fin. »

D'autres ont mis en lumière l'importance formidable qu'ont prise dans l'Etat les facteurs régulateurs sociaux aux dépens des facteurs actifs et producteurs. En démontrant la « machine de l'Etat » rouage par rouage et en montrant dans cette police sociale qui s'étend du roi jusqu'au garde-champêtre et au juge de village un instrument de guerre au service des vainqueurs contre les vaincus, sans autre rôle que de défendre l'état de choses existant, c'est-à-dire de perpétuer l'écrasement du faible actuel par le

fort actuel, ils ont mis en évidence son caractère essentiellement inhibiteur et stérilisant. Loin de pouvoir être un ressort pour l'activité individuelle, l'Etat [ne] peut que comprimer, paralyser et annihiler les efforts de l'individu.

Stirner, de son côté, met en lumière l'étouffement des forces vives de l'individu par la végétation parasite et stérile des facteurs régulateurs moraux. Il dénonce dans la justice, la moralité et tout l'appareil des sentiments « chrétiens » une nouvelle police, une police morale, ayant même origine et même but que la police de l'Etat : prohiber, réfréner et immobiliser. Les veto de la conscience s'ajoutent aux veto de la loi ; grâce à elle, la force d'autrui est sanctifiée et s'appelle le droit, la crainte devient respect et vénération, et le chien apprend à lécher le fouet de son maître.

Les premiers disaient : que l'individu puisse se réaliser librement sans qu'aucune contrainte extérieure s'oppose à la mise en œuvre de ses facultés : l'activité libre seule est féconde. Stirner répond : que l'individu puisse vouloir librement et ne cherche qu'en lui seul sa règle, sans qu'aucune contrainte intérieure s'oppose à l'épanouissement de sa personnalité : seule l'individuelle volonté est créatrice.

Mais l'individualisme ainsi compris n'a encore que la valeur négative d'une révolte, et n'est que la réponse de ma force à une force ennemie. L'individu n'est que le béliard logique à l'aide duquel on renverse les bastilles de l'autorité : il n'a aucune réalité et, n'est qu'un dernier fantôme rationnel, le fantôme de l'Unique.

Cet Unique où Stirner aborda sans reconnaître le sol nouveau sur lequel il posait le pied, croyant toucher le dernier terme de la critique et l'écueil où doit sombrer toute pensée, nous avons aujourd'hui appris à le connaître : Dans le moi non rationnel fait d'antiques expériences accumulées, gros d'instincts héréditaires et de passions, et siège de notre « grande volonté » opposée à la « petite volonté » de l'individu égoïste, dans cet « Unique » du logicien, la science nous fait entrevoir le fond commun à tous sur lequel doivent se lever, par delà les mensonges de la fraternité et de l'amour chrétiens une solidarité nouvelle, et par delà les mensonges de l'autorité et du droit un ordre nouveau.

C'est sur cette terre féconde que Stirner met à nu, que le grand négateur tend par-dessus cinquante ans la main aux anarchistes d'aujourd'hui.

¹². Die philosophischen Reactionaere, Kl. Schriften, éd. Mackay, p. 183.

R.-L. RECLAIRE

Décembre 1899.

Je n'ai basé ma cause sur rien

Quelle cause n'ai-je pas à défendre ? Avant tout, ma cause est la bonne cause, c'est la cause de Dieu, de la Vérité, de la Liberté, de l'Humanité, de la Justice ; puis, celle de mon Prince, de mon Peuple, de ma Patrie ; ce sera ensuite celle de l'Esprit, et mille autres encore. Mais que la cause que je défends soit **ma** cause, ma cause à Moi, jamais ! « Fi, l'égoïste qui ne pense qu'à lui ! »

Mais ceux-là dont nous devons prendre à cœur les intérêts, ceux-là pour qui nous devons nous dévouer et nous enthousiasmer, comment donc entendent-ils leur cause ? Voyons un peu.

Vous qui savez de Dieu tant et de si profondes choses, vous qui pendant des siècles avez « exploré les profondeurs de la Divinité » et avez plongé vos regards jusqu'au fond de son cœur, vous pourrez bien nous dire comment Dieu entend la « divine cause » que nous sommes appelés à servir. Ne nous celez point les desseins du Seigneur. Que veut-il ? Que poursuit-il ? A-t-il, comme ce nous est prescrit à nous, embrassé une cause étrangère et s'est-il fait le champion de la Vérité et de l'Amour ? Cette absurdité vous révolte ; vous nous enseignez que Dieu étant lui-même tout Amour et toute Vérité, la cause de la Vérité et celle de l'Amour se confondent avec la sienne et ne lui sont pas étrangères. Il vous répugne d'admettre que Dieu puisse être comme nous, pauvres vers, et faire sienne la cause d'un autre. « Mais Dieu embrasserait-il la cause de la Vérité, s'il n'était pas lui-même la Vérité ? » Dieu ne s'occupe que de **sa** cause, seulement il est tout dans tout, de sorte que tout est **sa** cause. Mais nous ne sommes pas tout dans tout et notre cause est bien mince, bien méprisable ; aussi devons-nous « servir une cause supérieure ». — Voilà qui est clair : Dieu ne s'inquiète que du sien, Dieu ne s'occupe que de lui-même, ne pense qu'à lui-même et n'a que lui-même en vue ; malheur à ce qui contrarie ses desseins. Il ne sert rien de supérieur et ne cherche qu'à se satisfaire. La Cause qu'il défend est purement — **égoïste** !

Et l'Humanité, dont nous devons aussi défendre les intérêts comme les nôtres ; quelle cause défend-elle ? Celle d'un autre ? Une supérieure ? Non. L'Humanité ne voit qu'elle-même, l'Humanité n'a d'autre but que l'Humanité ; sa cause, c'est elle-même. Pourvu qu'elle se développe, peu lui importe que les individus et les peuples succombent à son service ; elle tire d'eux ce qu'elle en peut tirer et lorsqu'ils ont accompli la tâche qu'elle réclamait d'eux, elle les jette en guise de remerciement dans la hotte de l'histoire. La cause que défend l'Humanité n'est-elle pas purement — **égoïste** ?

Inutile de poursuivre, et de montrer à propos de chacune de ces choses qui nous appellent à leur défense qu'il ne s'agit pour elles que d'elles et non de nous, de leur bien et non du nôtre. Passez vous-mêmes les autres en revue, et dites si la Vérité, la Liberté, la Justice, etc., s'inquiètent de vous autrement que pour réclamer votre enthousiasme et vos services. Soyez des serviteurs zélés, rendez leur hommage, c'est tout ce qu'elles demandent.

Voyez ce Peuple que sauvent des patriotes dévoués ; les patriotes tombent sur le champ de bataille ou crèvent de faim et de misère ; qu'en dit le Peuple ? Le Peuple ? fumé de leurs cadavres il devient un « peuple florissant » ! Les individus sont morts « pour la grande cause du Peuple », qui leur envoie quelques tardives phrases de reconnaissance et — garde pour lui tout le profit. Cela me paraît d'un égoïsme assez lucratif.

Mais contemplez maintenant ce Sultan qui soigne si tendrement « les siens » ; N'est-il pas l'image du plus pur dévouement, et sa vie n'est-elle pas un perpétuel sacrifice pour les siens ? Hé oui, pour « les siens » ! En veux-tu faire l'essai ? Montre que tu n'es pas « le sien », mais « le tien » ; refuse-toi à son égoïsme : tu iras aux galères. Le Sultan n'a basé sa cause sur rien d'autre que sur lui-même ; il est tout dans tout, il est l'Unique et ne permet à personne de ne pas être un des « siens ».

Ces illustres exemples ne vous suggèrent-ils rien ? Ne vous invitent-ils pas à penser que l'Egoïste pourrait bien avoir raison ? Pour ma part, j'y vois une leçon ; au lieu de continuer à servir avec désintéressement ces grands égoïstes, je serai plutôt moi-même l'Egoïste.

Dieu et l'Humanité n'ont basé leur cause sur rien, sur rien qu'eux-mêmes. Je baserai donc ma cause sur **Moi** : aussi bien que Dieu, je suis la négation de tout le reste, je suis pour moi tout, je suis l'Unique.

Si Dieu et l'Humanité sont, comme vous rassurez, riches de ce qu'ils renferment au point d'être pour eux-mêmes tout dans tout, je m'aperçois qu'il me manque à moi beaucoup moins encore et que je n'ai pas à me plaindre de ma « vanité ». Je ne suis pas rien dans le sens de « rien que vanité », mais je suis le Rien créateur, le Rien dont je tire tout.

Foin donc de toute cause qui n'est pas entièrement, exclusivement la Mienne ! Ma cause, dites-vous, devrait au moins être la « bonne cause » ? Qu'est-ce qui est bon, qu'est-ce qui est mauvais ? Je suis moi-même ma cause, et je ne suis ni bon ni mauvais, ce ne sont là pour moi que des mots.

Le divin regarde Dieu, l'humain regarde l'Homme. Ma cause n'est ni divine ni humaine, ce n'est ni le vrai, ni le bon, ni le juste, ni le libre, c'est — le **Mien** ; elle n'est pas générale, mais — **unique**, comme je suis unique.

Rien n'est, pour Moi, au-dessus de Moi !

A. Première partie L'Homme

« L'Homme est pour l'homme l'Etre suprême, » dit Feuerbach.

« L'Homme vient seulement d'être découvert, » dit Bruno Bauer.

Examinons de plus près cet Etre suprême et cette nouvelle découverte.

A.I. une vie d'homme

Dès l'instant où il ouvre les yeux à la lumière, l'homme cherche à se dégager et à se conquérir au milieu du chaos où il roule confondu avec le reste du monde. Mais tout ce que touche l'enfant se rebelle contre ses tentatives et

affirme son indépendance. Chacun faisant de soi le centre et se heurtant de toutes parts à la même prétention chez tous les autres, le conflit, la lutte pour l'autonomie et la suprématie est inévitable.

Vaincre ou **être vaincu**, — pas d'autre alternative. Le vainqueur sera le **maître**, le vaincu sera l'**esclave** : l'un jouira de la souveraineté et des « droits du seigneur », l'autre remplira plein de respect et de crainte ses « devoirs de sujet ».

Mais les **adversaires** ne désarment pas ; chacun d'eux reste aux aguets, épiant les faiblesses de l'autre, les enfants celles des parents, les parents celles des enfants (la peur, par exemple) ; celui qui ne donne pas les coups les reçoit.

Voici la voie qui dès l'enfance nous conduit à l'affranchissement : nous cherchons à pénétrer au fond des choses, ou « derrière les choses » ; pour cela nous épions leur point faible (en quoi les enfants sont, comme on le sait, guidés par un instinct qui ne les trompe pas), nous nous plaisons à briser ce qui nous tombe sous la main, nous prenons plaisir à touiller les coins interdits, à explorer tout ce qui est voilé et soustrait à nos regards ; nous essayons sur tout nos forces. Et, le secret enfin découvert, nous nous sentons sûrs de nous ; si par exemple nous sommes arrivés à nous convaincre que le fouet ne peut rien contre notre obstination, nous ne le craignons plus, « nous avons passé l'âge de la fêrule ».

Derrière les verges se dressent, plus puissantes qu'elles, notre audace, notre obstinée volonté ! Nous nous glissons doucement derrière tout ce qui nous semblait inquiétant, derrière la force redoutée du fouet, derrière la mine fâchée de notre père, et derrière tout nous découvrons notre — Ataraxie, c'est-à-dire que plus rien ne nous trouble, plus rien ne nous effraie ; nous prenons conscience de notre pouvoir de résister et de vaincre, nous découvrons que rien ne peut nous contraindre.

Ce qui nous inspirait crainte et respect, loin de nous intimider, nous encourage ; derrière le rude commandement des supérieurs et des parents, plus obstinée se redresse notre volonté, plus artificieuse notre ruse. Plus nous apprenons à **nous** connaître, plus nous nous rions de ce que nous avions cru insurmontable.

Mais que sont notre adresse, notre ruse, notre courage, notre audace, sinon — l'**Esprit** ? Pendant longtemps nous échappons à une lutte qui plus tard nous mettra hors d'haleine, la lutte contre la **Raison**. La plus belle enfance se passe sans que nous ayons à nous débattre contre la raison. Nous ne nous soucions point d'elle, nous n'avons avec elle nul commerce et elle n'a sur nous aucune prise. On n'obtient rien de nous en essayant de nous **convaincre** ; sourds aux bonnes raisons et aux meilleurs arguments, nous réagissons au contraire vivement sous les caresses, les châtiments et tout ce qui y ressemble.

Ce n'est que plus tard que commence le rude combat contre la **raison**, et avec lui s'ouvre une nouvelle phase de notre vie. Enfants, nous nous étions trémoussés sans beaucoup rêver.

L'**Esprit** est le premier aspect sous lequel se révèle à nous notre être intime, le premier nom sous lequel nous divinisons le divin, c'est-à-dire l'objet de nos inquiétudes, le fantôme, la « puissance supérieure ». Rien ne s'impose plus désormais à notre respect ; nous sommes pleins du juvénile sentiment de notre force, et le monde perd à

nos yeux tout crédit, car nous nous sentons supérieurs à lui, nous nous sentons **Esprit**. Nous commençons à nous apercevoir que nous avons jusqu'ici regardé le monde sans le voir, que nous ne l'avions jamais encore contemplé avec les yeux de l'Esprit.

C'est sur les **puissances de la nature** que nous essayons nos premières forces. Nos parents nous en imposent comme des puissances naturelles ; plus tard on dit « il faudrait abandonner père et mère pour que toute puissance naturelle fût brisée ! » Un jour vient où on les quitte et où le lien se rompt. Pour l'homme qui pense, c'est-à-dire pour l'homme « spirituel », la famille n'est pas une puissance naturelle et il doit faire abstraction des parents, des frères et sœurs, etc. Si ces parents « renaissent » dans la suite comme **puissances spirituelles et rationnelles**, ces puissances nouvelles ne sont plus du tout ce qu'elles étaient à l'origine.

Ce n'est pas seulement le joug des parents, c'est toute autorité humaine que le jeune homme secoue : les hommes ne sont plus un obstacle devant lequel il daigne s'arrêter, car « il faut obéir à Dieu plutôt qu'aux hommes ». Le nouveau point de vue auquel il se place est le — **céleste**, et, vu de cette hauteur, tout le « **terrestre** » recule, se rapetisse et s'efface dans une lointaine brume de mépris.

De là, changement radical dans l'orientation intellectuelle du jeune homme et souci chez lui exclusif du **spirituel**, tandis que l'enfant, qui ne se sentait pas encore Esprit, demeurait confiné dans la lettre des livres entre lesquels il grandissait. Le jeune homme ne s'attache plus aux choses, mais cherche à saisir les **pensées** que ces choses recèlent ; ainsi, par exemple, il cesse d'accumuler pêle-mêle dans sa tête les **faits** et les dates de l'histoire, pour s'efforcer d'en pénétrer l'**esprit** ; l'enfant, au contraire, s'il peut bien comprendre l'**enchaînement** des faits, est incapable d'en dégager les idées, l'esprit ; aussi entasse-t-il les connaissances qu'il acquiert sans suivre de plan **a priori**, sans s'astreindre à une méthode théorique, bref, sans poursuivre d'idées.

Dans l'enfance, on avait à surmonter la résistance des **lois du monde** ; à présent, quoi qu'on se propose, on se heurte à une objection de l'esprit, de la raison, de la **conscience**. « Cela n'est pas raisonnable, pas chrétien, pas patriotique ! » nous crie la conscience, et — nous nous abstenons. Ce que nous redoutons, ce n'est ni la puissance vengeresse de Euménides, ni la colère de Poséidon, ni le Dieu qui verrait les choses cachées, ni la correction paternelle, c'est — la Conscience.

Nous sommes désormais « les serviteurs de nos pensées » ; nous obéissons à leurs ordres comme naguère à ceux des parents ou des hommes. Ce sont elles (idées, représentations, **croyances**) qui remplacent les injonctions paternelles, et qui gouvernent notre vie.

Enfants, nous pensions déjà, mais nos pensées alors n'étaient pas incorporelles, abstraites, **absolues** ; ce n'étaient point **rien que des pensées**, un ciel pour soi, un pur monde de pensées, ce n'étaient point des pensées **logiques**.

Nous n'avions au contraire d'autres pensées que celles que nous inspiraient les événements ou les choses : nous jugions qu'une chose donnée était de telle ou telle nature. Nous pensions bien « c'est Dieu qui a créé ce monde que nous voyons », mais notre pensée n'allait pas plus loin, nous ne « scrutons » pas « les profondeurs mêmes

de la Divinité ». Nous disions bien « ceci est vrai, ceci est la vérité », mais sans nous enquérir du Vrai en soi, de la Vérité en soi, sans nous demander si « Dieu est la vérité ». Peu nous importaient « les profondeurs de la Divinité, laquelle est la vérité ». Pilate ne s'arrête pas à des questions de pure logique (ou, en d'autres termes, de pure théologie) comme « Qu'est-ce que la vérité ? » et cependant, à l'occasion, il n'hésitera pas à distinguer « ce qu'il y a de vrai et ce qu'il y a de faux dans une affaire », c'est-à-dire si *telle chose* déterminée est vraie.

Toute pensée inséparable d'un *objet* n'est pas encore *rien qu'une pensée*, une pensée absolue.

Il n'y a pas pour le jeune homme de plus vif plaisir que de découvrir et de faire sienne la *pensée pure* ; la Vérité, la Liberté, l'Humanité, l'Homme, etc., ces astres brillants qui éclairent le monde des pensées, illuminent et exaltent les âmes juvéniles.

Mais, l'Esprit une fois reconnu comme l'essentiel, apparaît une différence : l'esprit peut être riche ou pauvre, et on s'efforce par conséquent de devenir riche en esprit : l'esprit veut s'étendre, fonder son royaume, royaume qui n'est pas de ce monde mais le dépasse ; aussi aspire-t-il à résumer en soi toute spiritualité. Tout esprit que je suis, je ne suis pas esprit *parfait*, et je dois commencer par rechercher cet esprit parfait.

Moi qui tout à l'heure m'étais découvert en me reconnaissant esprit, je me perds de nouveau, aussitôt que, pénétré de mon inanité, je m'humilie devant l'esprit parfait en reconnaissant qu'il n'est pas à moi et en moi, mais *au delà* de moi.

Tout dépend de l'Esprit ; mais tout esprit est-il « bon » ? L'esprit bon et vrai est l'idéal de l'esprit, le « Saint-Esprit ». Ce n'est ni le mien, ni le tien, c'est un esprit idéal, supérieur : c'est « Dieu ». « Dieu est l'Esprit. » Et « Dieu qui est dans le ciel donnera le bon esprit à ceux qui le demandent¹³. »

L'homme fait diffère du jeune homme en ce qu'il prend le monde comme il est, sans y voir partout du mal à corriger, des torts à redresser, et sans prétendre le modeler sur son idéal. En lui se fortifie l'opinion qu'on doit agir envers le monde suivant son *intérêt*, et non suivant un *idéal*.

Tant qu'on ne voit en soi que l'Esprit, et qu'on met tout son mérite à être esprit (il ne coûte guère au jeune homme de risquer sa vie, le « corporel », pour un rien, pour la plus niaise blessure d'amour-propre), aussi longtemps qu'on n'a que des pensées, des idées qu'on espère pouvoir réaliser un jour, lorsqu'on aura trouvé sa voie, trouvé un débouché à son activité, ces pensées, ces idées que l'on possède restent provisoirement inaccomplies, irréalisées : on n'a qu'un *Idéal*.

Mais dès qu'on se met (ce qui arrive ordinairement dans l'âge mûr) à prendre en affection « sa guenille » et à éprouver un plaisir à être tel qu'on est, à vivre sa vie, on cesse de poursuivre l'idéal pour s'attacher à un intérêt personnel, *égoïste*, c'est-à-dire à un intérêt qui ne vise plus la satisfaction du seul esprit, mais le contentement de tout l'individu ; l'intérêt devient dès lors vraiment *intéressé*.

Comparez donc l'homme fait au jeune homme. Ne vous paraît-il pas plus âpre, plus égoïste, moins généreux ? Sans doute ! Est-il pour cela plus mauvais ? Non, n'est-ce pas ? Il est simplement devenu plus positif, ou,

comme vous dites aussi, plus « pratique ». Le grand point est qu'il fait de soi le centre de tout plus résolument que ne le fait le jeune homme, distrait par un tas de choses qui ne sont pas lui, Dieu, la Patrie, et autres prétextes à « enthousiasme ».

L'homme ainsi se découvre lui-même une *seconde* fois. Le jeune homme avait aperçu sa *spiritualité*, et s'était ensuite égaré à la poursuite de l'Esprit *universel* et parfait, du Saint-Esprit, de l'Homme, de l'Humanité, bref de tous les Idéaux. L'homme se ressaisit, et retrouve son esprit *incarné* en lui, fait chair, et devenu quelqu'un.

Un enfant ne met dans ses désirs ni idée ni pensée, un jeune homme ne poursuit que des intérêts spirituels, mais les intérêts de l'homme sont matériels, personnels et égoïstes. Lorsque l'enfant n'a aucun *objet* dont il puisse s'occuper, il s'ennuie, car il ne sait pas encore s'occuper de lui-même. Le jeune homme au contraire se lasse vite des objets, parce que de ces objets s'élèvent pour lui des *pensées*, et qu'il s'intéresse avant tout à ses pensées, à ses rêves, qui l'occupent spirituellement : à son esprit est occupé ».

En tout ce qui n'est pas spirituel, le jeune homme ne voit avec mépris que des « futilités ». S'il lui arrive de prendre au sérieux les plus minces enfantillages (par exemple les cérémonies de la vie universitaire et autres formalités), c'est qu'il en saisit l'*esprit*, c'est-à-dire qu'il y voit des *symboles*.

Je me suis retrouvé derrière les choses et m'y suis découvert Esprit ; de même plus tard je me retrouve *derrière les pensées*, et me découvre leur créateur et leur *possesseur*.

A l'âge des visions, mes pensées faisaient de l'ombre sur mon cerveau, comme l'arbre sur le sol qui le nourrit ; elles planaient autour de moi comme des rêves de fiévreux, et me troublaient de leur effroyable puissance. Les pensées avaient elles-mêmes revêtu une forme corporelle, et ces fantômes je les voyais : ils s'appelaient Dieu, l'Empereur, le Pape, la Patrie, etc.

Aujourd'hui, je détruis ces incarnations mensongères, je rentre en possession de mes pensées, et je dis : *Moi* seul ai un corps et suis quelqu'un. Je ne vois plus dans le monde que ce qu'il est pour moi ; il est à moi, il est ma propriété. Je rapporte tout à moi. Naguère j'étais esprit et le monde était à mes yeux digne seulement de mon mépris ; aujourd'hui je suis Moi, je suis propriétaire, et je repousse ces esprits ou ces idées dont j'ai mesuré la vanité. Tout cela n'a pas plus de pouvoir sur Moi qu'aucune « puissance de la terre » n'en a sur l'Esprit.

L'enfant était réaliste, embarrassé par les choses de ce monde jusqu'à ce qu'il parvint peu à peu à pénétrer derrière elles. Le jeune homme est idéaliste, tout occupé de ses pensées, jusqu'au jour où il devient homme fait, homme égoïste qui ne poursuit à travers les choses et les pensées que la joie de son cœur, et met au-dessus de tout son intérêt personnel. Quant au vieillard... lorsque j'en serai un il sera encore temps d'en parler.

A.II. les anciens et les modernes

Comment s'est développé chacun de nous ? Quels furent ses efforts ? A-t-il réussi ? A-t-il échoué ? Quel

¹³. Luc. xi, 13.

but poursuivait-il jadis ? Quels désirs et quels projets occupent aujourd'hui son cœur ? Quels changements ont subis ses opinions ? Quels ébranlements ont éprouvés ses principes ? Bref, comment chacun de nous est-il devenu ce qu'il est aujourd'hui, ce qu'il n'était point hier ou jadis ? Chacun peut se le rappeler plus ou moins facilement, mais chacun sent surtout vivement les changements dont il a été le théâtre, quand c'est la vie d'un autre qui se déroule à ses yeux.

Interrogeons donc l'histoire, demandons lui quels furent le but et les efforts de nos ancêtres.

A.II.1. Les Anciens.

Puisque l'usage a imposé à nos aïeux d'avant le Christ le nom d' « Anciens », nous ne soutiendrons pas que comparés à nous, gens d'expérience, ils seraient à plus juste titre appelés des enfants¹⁴ ; nous préférons nous incliner devant eux comme devant de vieux parents. Mais comment donc purent-ils finir par vieillir, et quel est celui dont la prétendue nouveauté parvint à les supplanter ?

Nous le connaissons, le novateur révolutionnaire, l'hérétique impie qui profana de ses propres mains le sabbat de ses pères pour sanctifier son dimanche, et qui interrompit le cours du temps pour faire dater de lui une ère nouvelle : nous le connaissons, et nous savons que ce fut — le Chrétien. Mais reste-t-il lui-même éternellement jeune, est-il encore aujourd'hui le « Moderne », ou son tour est-il venu de vieillir, à lui qui fit vieillir les « Anciens » ?

Ce furent les Anciens eux-mêmes qui enfantèrent l'homme moderne qui devait les supplanter ; examinons cette genèse.

« Pour les Anciens, » dit Feuerbach, « le monde était une vérité. » Mais il néglige d'ajouter, ce qui est important, « une vérité derrière la fausseté de laquelle ils cherchaient, et finalement parvinrent à pénétrer. » On reconnaît bientôt ce qu'il faut penser de ces mots de Feuerbach, quand on en rapproche la parole chrétienne « ce monde vain et périssable. »

Jamais le Chrétien n'a pu se convaincre de la vanité de la parole divine ; il croit à son éternelle et inébranlable véracité, dont les plus profondes méditations ne peuvent que rendre le triomphe plus éclatant ; les Anciens par contre étaient pénétrés de ce sentiment que le monde et les lois du monde (les liens du sang par exemple), étaient la vérité, vérité devant laquelle devait s'incliner leur impuissance. C'est précisément ce que les Anciens avaient estimé du plus haut prix que les Chrétiens rejetèrent comme sans valeur ; c'est ce que les uns avaient proclamé vrai, que les autres flétrirent comme un mensonge : l'idée tant exaltée de patrie perd son importance, et le Chrétien ne doit plus se regarder que comme « un étranger sur la terre »¹⁵ ; l'ensevelissement des morts, ce devoir sacré qui inspira un chef-d'œuvre, l'*Antigone* de Sophocle, ne paraît plus qu'une misère (« Laissez les morts enterrer leurs morts ») ; l'indissolubilité des liens de famille devient un

préjugé dont on ne saurait assez tôt se défaire¹⁶, et ainsi de suite.

Nous voyons donc que ce que les anciens tinrent pour la vérité était le contraire même de ce qui passa pour la vérité aux yeux des modernes ; les uns crurent au naturel, les autres au spirituel ; les uns aux choses et aux lois de la terre, les autres à celles du ciel (la patrie céleste, « la Jérusalem de là haut », etc.). Etant donné que la pensée moderne ne fut que l'aboutissement et le produit de la pensée antique, reste à examiner comment était possible une telle métamorphose.

Ce furent les Anciens eux-mêmes qui finirent par faire de leur vérité un mensonge.

Remontons aux plus belles années de l'antiquité, au siècle de Périclès : c'est alors que commença la sophistique, et que la Grèce fit un jouet de ce qui avait été pour elle jusqu'alors l'objet des plus graves méditations.

Les pères avaient été trop longtemps courbés sous le joug inexorable des réalités pour que ces dures expériences n'apprirent à leurs descendants à **se connaître**. C'est avec une assurance hardie que les SOPHISTES poussent le cri de ralliement : « Ne t'en laisse pas imposer ! », et qu'ils exposent leur doctrine : « Use en toute occasion de ton intelligence, de la finesse, de l'ingéniosité de ton esprit ; c'est grâce à une intelligence solide et bien exercée qu'on se tire le mieux d'affaire dans le monde, qu'on s'y assure le meilleur **sort**, la plus belle **vie**. » Ils reconnaissent donc dans l'esprit la véritable arme de l'homme contre le monde ; c'est ce qui leur fait tant priser la souplesse dialectique, l'adresse oratoire, l'art de la controverse. Ils proclament qu'il faut en toute occasion recourir à l'esprit, mais ils sont encore bien loin de sanctifier l'esprit, car ce dernier n'est pour eux qu'une arme, un **moyen**, ce que sont pour les enfants la ruse et l'audace. L'esprit c'est pour eux *l'intelligence*, l'infaillible raison.

On jugerait aujourd'hui cette éducation intellectuelle incomplète, unilatérale, et l'on ajouterait : Ne formez pas uniquement votre intelligence, formez aussi votre cœur. C'est ce que fit SOCRATE.

Si le cœur, en effet, n'était point affranchi de ses aspirations naturelles, s'il restait empli de son contenu fortuit, d'impulsions désordonnées soumises à toutes les influences extérieures, il ne serait que le foyer des convoitises les plus diverses, et il arriverait fatalement que la libre intelligence, asservie à ce « mauvais cœur », se prêterait à réaliser tout ce qu'en souhaiterait la malice.

Aussi Socrate déclare-t-il qu'il ne suffit pas d'employer en toutes circonstances son intelligence, mais que la question est de savoir à quel but il sied de l'appliquer. Nous dirions aujourd'hui que ce but doit être « le Bien » ; mais poursuivre le bien c'est être — moral : Socrate est donc le fondateur de l'éthique.

Le principe de la sophistique conduisait à admettre pour l'homme le plus aveuglement esclave de ses passions la possibilité d'être un sophiste redoutable, capable, grâce à la puissance de son esprit, de tout ordonner et façonner au gré de son cœur grossier. Quelle est l'action en faveur de laquelle on ne peut invoquer « de bonnes raisons » ? Tout n'est-il pas soutenable ?

C'est pour cela que Socrate ajoute : pour que l'on

¹⁴. Cf. DESCARTES : *Ce qu'on nomme l'Antiquité n'était que l'enfance et la jeunesse du genre humain ; « à nous plutôt convient le nom d'anciens ; car le monde est plus vieux qu'alors, et nous avons une plus grande expérience ».* (N. D. Tr.)

¹⁵. Hébreux, xi, 13.

¹⁶. Marc, x, 29.

puisse priser votre sagesse, il faut que vous ayez « un cœur pur. » Alors commence la seconde période de l'affranchissement de la pensée grecque, la période de la **pureté du cœur**. La première finit avec les Sophistes, lorsqu'ils eurent proclamé la puissance illimitée de l'intelligence.

Mais le cœur prend toujours le parti du monde ; il est son serviteur, toujours agité de passions terrestres. Il fallait dès lors dégrossir ce cœur inculte : ce fut le temps de l'**éducation du cœur**. Mais quelle éducation convient au cœur ?

L'intelligence en est arrivée à se jouer librement de tout le contenu de l'esprit, dont elle est une face ; c'est là aussi ce qui menace le cœur : devant lui va bientôt s'écrouler tout ce qui appartient au monde, si bien que, finalement, famille, chose publique, patrie, tout sera abandonné pour lui, c'est-à-dire pour la **Félicité**, pour la félicité du cœur.

L'expérience journalière enseigne que la raison peut avoir depuis longtemps renoncé à une chose, alors que le cœur bat et battra pour elle encore pendant bien des années. De même, si complètement que l'intelligence sophistique se fût rendue maîtresse des antiques Forces naguère toutes-puissantes, il restait encore, afin qu'elles n'eussent plus aucune prise sur l'homme, à les expulser du cœur où elles régnaient sans conteste.

Cette guerre, ce fut Socrate qui la déclara, et la paix ne fut signée que le jour où mourut le monde antique.

Avec Socrate commence l'examen du cœur, et tout son contenu va être passé au crible. Les derniers, les suprêmes efforts des Anciens aboutirent à rejeter du cœur tout son contenu, et à le laisser battre à vide : ce fut l'œuvre des SCEPTIQUES. Ainsi fut atteinte cette pureté du cœur qui était parvenue, au temps des Sophistes, à s'opposer à l'intelligence. Le résultat de la culture sophistique fut que l'intelligence ne se laisse plus **arrêter** par rien, celui de l'éducation sceptique, que le cœur ne se laisse plus **émouvoir** par rien.

Aussi longtemps que l'homme reste pris dans l'engrenage du monde et embarrassé par ses relations avec lui — et il le reste jusqu'à la fin de l'antiquité parce que son cœur a jusqu'alors dû lutter pour s'affranchir du monde, — il n'est pas encore esprit ; l'esprit en effet est immatériel, sans rapports avec le monde et la matière, il n'existe pour lui ni nature, ni lois de la nature, mais uniquement le spirituel et les liens spirituels.

C'est pourquoi l'homme dut devenir aussi insoucieux et aussi détaché de tout que l'avait fait l'éducation sceptique, assez indifférent envers le monde pour que son écroulement même ne le pût avant de pouvoir se sentir indépendant du monde, c'est-à-dire se sentir esprit. Et c'est à l'œuvre de géants accomplie par les Anciens que l'homme doit de se savoir un être sans liaison avec le monde, un **Esprit**.

Lorsque tout souci du monde l'a abandonné, et alors seulement, l'homme est pour lui-même tout dans tout ; il n'est plus que pour lui-même, il est esprit pour l'esprit ; ou, plus clairement : il ne se soucie plus que du spirituel.

Les Anciens tendirent vers l'**Esprit** et s'efforcèrent de parvenir à la **spiritualité**. Mais l'homme qui veut être actif comme esprit sera entraîné à des tâches tout autres que celles qu'il paraît d'avance se tracer à des tâches qui mettront en œuvre l'esprit et non plus seulement l'intelligence pratique, la **perspicacité** capable uniquement de

se rendre maître des **choses**. L'esprit poursuit uniquement le spirituel et cherche en tout les « traces de l'esprit » : pour l'esprit **croquant** « toute chose procède de Dieu » et ne l'intéresse que pour autant que cette origine divine s'y révèle ; tout paraît à l'esprit **philosophique** marqué du sceau de la raison, et ne l'intéresse que s'il peut y découvrir la raison, c'est-à-dire le contenu spirituel.

Cet esprit qui ne s'applique à rien de non spirituel, à aucune **chose**, mais uniquement à l'être qui existe derrière et au-dessus des choses, aux **pensées**, cet esprit, les Anciens ne le possédaient pas encore. Mais ils luttaient pour l'acquiescer ils le désiraient ardemment et, par là même, ils l'aiguisaient en silence pour le tourner contre leur tout-puissant ennemi, le Monde ; en attendant, c'est leur sens pratique, leur sagacité qu'ils opposaient à ce monde sensible, qui d'ailleurs n'était pas encore devenu sensible pour eux, car Jéhovah et les dieux du paganisme étaient encore bien loin de la notion « Dieu est esprit », et la patrie « céleste » n'avait pas encore remplacé la patrie sensible. Aujourd'hui encore, les Juifs, ces héritiers de la sagesse antique, ne se sont pas élevés plus haut, et sont incapables, en dépit de toute la subtilité et de toute la puissance de raisonnement qui les rendent si aisés maîtres des choses, de concevoir l'esprit **pour lequel les choses ne sont rien**.

Le Chrétien a des intérêts spirituels, parce qu'il ose être homme **par l'esprit** ; le Juif ne peut comprendre ces intérêts dans toute leur pureté parce qu'il ne peut prendre sur lui de n'accorder aucune valeur aux choses : la **spiritualité** pure, cette spiritualité qui trouve par exemple son expression religieuse dans « la foi que ne justifie aucune œuvre » des Chrétiens lui est fermée. Leur **réalisme** éloigne toujours les Juifs des Chrétiens, car le spirituel est aussi inintelligible pour le réaliste que le réel est méprisable aux yeux de l'esprit. Les Juifs n'ont que « l'esprit de ce monde ».

La perspicacité et la profondeur antiques sont aussi éloignées de l'esprit et de la spiritualité du monde chrétien, que la terre l'est du ciel.

Les choses de ce monde ne frappent ni n'angoissent celui qui se sent un libre esprit ; il n'en a cure, car il faudrait, pour qu'il continuât à sentir leur poids, qu'il fût assez borné pour leur accorder encore quelque importance, ce qui tuerait manifestement qu'il n'a pas encore complètement perdu de vue « la chère vie ».

Celui qui s'applique exclusivement à se savoir et à se sentir un pur esprit s'inquiète peu des éventualités fâcheuses qui peuvent l'attendre et ne songe nullement aux dispositions à prendre pour s'assurer une **vie** libre et agréable.

Les désagréments que les hasards de la vie font naître des choses ne l'affectent point, car il ne vit que par l'esprit et d'aliments tout spirituels. Sans doute, comme le premier animal venu, mais sans presque s'en apercevoir il boit, il mange, et quand la pâture vient à lui faire défaut, son corps succombe ; mais en tant qu'esprit il se sait immortel, et ses yeux se ferment au milieu d'une méditation ou d'une prière.

Toute sa vie tient dans ses rapports avec le spirituel : **il pense**, et le reste n'est rien ; quelque direction que prenne son activité dans le domaine de l'esprit, prière, contemplation, ou spéculation philosophique, toujours ses efforts se réalisent sous la forme d'une pensée. Aussi Descartes,

lorsqu'il fut parvenu à la parfaite conscience de cette vérité, pouvait-il s'écrier « je pense, c'est-à-dire je suis ». Cela signifie que c'est ma pensée qui est mon être et ma vie, que je n'ai d'autre vie que ma vie spirituelle, que je n'ai d'autre existence que mon existence en tant qu'esprit, ou, enfin, que je suis absolument esprit, et rien qu'esprit. L'infortuné Peter Schlemihl, qui avait perdu son ombre, est le portrait de cet homme devenu esprit, car le corps de l'esprit ne fait pas d'ombre. Il en était tout autrement chez les Anciens ! Si énergique, si virile que pût être leur attitude vis-à-vis de la puissance des choses, ils ne pouvaient faire autrement que de reconnaître cette puissance, et leur pouvoir se bornait à protéger autant que possible leur vie contre elle. Ce n'est que bien tard qu'ils reconnurent que leur « véritable vie » n'était point celle qui prenait part à la lutte contre les choses du monde, mais la vie « spirituelle », « qui se détourne des choses », et le jour où ils s'en avisèrent, ils étaient — Chrétiens, ils étaient des « modernes » et des novateurs vis-à-vis du monde antique. La vie spirituelle, étrangère aux choses d'ici-bas, n'a plus de racines dans la nature, « elle ne vit que de pensées », et n'est par conséquent plus la « vie » mais — la *pensée*.

Il ne faudrait pas croire, toutefois, que les Anciens vivaient sans penser ; ce serait aussi faux que de s'imaginer l'homme spirituel comme pensant sans vivre. Les Anciens avaient leurs pensées, leurs vues sur tout, sur le monde, sur l'homme, sur les dieux, etc., et montraient le plus grand empressement à acquérir des lumières nouvelles. Mais ce qu'ils ne connaissaient pas, c'était la Pensée, bien qu'ils pensassent d'ailleurs à toutes sortes de choses, et qu'ils pussent être « tourmentés par leurs pensées ». Rappelez-vous en songeant à eux, la phrase de l'Évangile : « mes pensées ne sont pas vos pensées » ; autant le ciel est plus haut que la terre, autant mes pensées sont plus hautes que vos pensées », et rappelez-vous ce qui a été dit plus haut de nos pensées d'enfants.

Que cherche donc l'Antiquité ? La véritable *joie*, la *joie de vivre*, et c'est à la « véritable vie » qu'elle finit par aboutir.

Le poète grec Simonide chante : « Pour l'homme mortel, le plus noble et le premier des biens est la santé ; le suivant est la beauté ; le troisième, la richesse acquise sans fraude, le quatrième est de jouir de ces biens en compagnie de jeunes amis. » Ce sont là les *biens de la vie*, les joies de la vie. Et que cherchait d'autre Diogène de Sinope, sinon cette véritable joie de vivre qu'il crut trouver dans le plus strict dénuement ! Que cherchait d'autre Aristippe, qui la trouva dans une inaltérable tranquillité d'âme ? Ce qu'ils cherchaient tous, c'était le calme et imperturbable *désir de vivre*, c'était la *sérénité* ; ils cherchaient à être « de bonnes choses ».

Les Stoïciens veulent réaliser l'idéal de la *sagesse dans la vie*, être des hommes qui *savent vivre*. Cet idéal, ils le trouvent dans le dédain du monde, dans une vie immobile et stagnante, isolée et nue, sans expansion, sans rapports cordiaux avec le monde. Le stoïque vit, mais il est seul à vivre : pour lui tout le reste est mort. Les Epicuriens au contraire demandaient une vie active.

Les Anciens, en voulant être de bonnes choses, aspirent au *bien vivre* (les Juifs notamment désirent vivre longuement, comblés d'enfants et de richesses), à l'Eudémonie, au bien-être sous toutes ses formes. Démocrite, par exemple, vante la paix du cœur de celui « qui coule ses

jours dans le repos, loin des agitations et des soucis. »

L'Ancien songe donc à traverser la vie sans encombre, en se garant des chances mauvaises et, des hasards du monde. Comme il ne peut s'affranchir du monde, puisque toute son activité est tournée vers l'effort, il doit se borner à le *repousser*, mais son mépris ne le détruit pas ; aussi ne peut-il atteindre tout au plus qu'un haut degré d'affranchissement, et il n'y aura jamais, entre lui et le moins affranchi, qu'une différence de degré. Qu'il parvienne même à tuer en lui le dernier reste de sensibilité aux choses terrestres que trahit encore le monotone chuchotement du mot « Brahm », rien cependant ne le séparera essentiellement de l'homme des sens, de l'homme de la chair.

Le stoïcisme, la vertu virile même, n'ont d'autre raison d'être que la nécessité de s'affirmer et de se soutenir envers et contre le monde ; l'éthique des stoïciens n'est point une doctrine de l'esprit, mais une doctrine du mépris du monde et de l'affirmation de soi vis-à-vis du monde. Et cette doctrine s'exprime dans « l'impassibilité et le calme de la vie », c'est-à-dire dans la pure vertu romaine.

Les Romains ne dépassèrent pas cette *sagesse dans la vie* (Horace, Cicéron, etc.).

La *prospérité* épicurienne (Hédonè) n'est que le *savoir vivre* stoïcien, mais affiné, plus artificieux ; les épicuriens enseignent simplement une autre conduite dans le monde ; ils conseillent de ruser avec lui au lieu de le heurter de front : il faut tromper le monde, car il est mon ennemi.

Le divorce définitif avec le monde fut consommé par les *Sceptiques*. Toutes nos relations avec lui sont « sans valeur et sans vérité ». « Les sensations et les pensées que nous puisons dans le monde ne renferment, dit Timon, aucune vérité. » — « Qu'est-ce que la vérité ? » s'écrie Pilate. La doctrine de Pyrrhon nous enseigne que le monde n'est ni bon ni mauvais, ni beau ni laid, etc., que ce sont là-de simples *prédicats* que nous lui attribuons. « Une chose n'est ni bonne ni mauvaise en soi, c'est l'homme qui la juge telle ou telle » (Timon). Il n'y a d'autre attitude possible devant le monde que l'Ataraxie (l'indifférence) et l'Aphasie (le silence, ou en d'autres termes l'*isolement intérieur*).

Il n'y a dans le monde « aucune vérité à saisir » ; les choses se contredisent, nos jugements sur elles n'ont aucun critérium (une chose est bonne ou mauvaise suivant que l'un la trouve bonne ou que l'autre la trouve mauvaise) ; mettons de côté toute recherche de la « Vérité » ; que les hommes renoncent à trouver dans le monde aucun objet de connaissance, et qu'ils cessent de s'inquiéter d'un monde sans vérité.

Ainsi l'Antiquité vint à bout du *monde des choses*, de l'ordre de la nature et de l'univers ; mais cet ordre embrasse non seulement les lois de la nature, mais encore toutes les relations dans lesquelles la nature place l'homme, la famille, la chose publique, et tout ce qu'on nomme les « liens naturels ».

Avec le *monde de l'Esprit* commence le Christianisme. L'homme qui se tient encore en armes vis-à-vis du monde est l'Ancien, le — *Païen* (le Juif l'est resté parce que non chrétien) ; l'homme que ne guide plus que la « joie du cœur », la compassion, la sympathie, l'*Esprit*, est le Moderne, le — Chrétien.

Les Anciens travaillèrent à *soumettre le monde*, et s'efforcèrent de dégager l'homme des lourdes chaînes

de sa dépendance vis-à-vis de ce qui n'était pas lui ; ils aboutirent ainsi à la dissolution de l'Etat et à la prépondérance du « privé ». Chose publique, Famille, etc., sont des liens *naturels*, et comme tels d'importunes entraves qui rabaissent ma *liberté spirituelle*.

A.II.2. Les Modernes.

« Si quelqu'un est en Jésus-Christ, il est devenu *une nouvelle créature* ; ce qui était devenu vieux est passé, voyez, tout est devenu *nouveau* » ¹⁷.

Nous avons dit plus haut que « pour les Anciens le Monde était une vérité » ; nous pouvons dire maintenant : « pour les Modernes, l'Esprit était une vérité », mais à condition d'ajouter comme précédemment : « une vérité, derrière la fausseté de laquelle ils cherchèrent et finalement parvinrent à pénétrer ».

Le Christianisme suit la route qu'avait prise l'Antiquité ; courbée durant tout le moyen-âge sous la discipline de dogmes chrétiens, l'intelligence se fait sophiste pendant le siècle qui précède la Réforme, et joue un jeu hérétique avec tous les fondements de la foi. Cela se produit surtout en Italie, et particulièrement à la cour de Rome ; mais quel mal y a-t-il à ce que l'esprit se divertisse, pourvu que le cœur reste chrétien ?

Longtemps avant la Réforme, on était si bien accoutumé aux subtiles controverses, que le Pape, et presque tous avec lui, ne crurent d'abord assister, lorsque Luther entra en scène, qu'à une simple « querelle de moines ».

L'humanisme répond à la sophistique : c'est au temps des Sophistes que la vie grecque atteignit son plein épanouissement (siècle de Périclès) ; de même l'époque de l'humanisme, que l'on pourrait peut-être appeler aussi l'époque du machiavélisme, fut un apogée dans l'histoire de la civilisation (découverte de l'imprimerie, du Nouveau Monde, etc.).

Le cœur était, à ce moment, bien éloigné encore de toute velléité de se débarrasser de son contenu chrétien. Mais la Réforme prit enfin, comme l'avait fait Socrate, le cœur au sérieux, et les cœurs à dater de ce jour ont à vue d'œil — cessé d'être chrétiens. Du moment qu'on commençait avec Luther à remettre le cœur en question, ce premier pas dans la voie de la Réforme devait aboutir à ce que lui aussi s'allégeât du fardeau écrasant des sentiments chrétiens. De jour en jour moins chrétien, le cœur perdit ce qui l'avait rempli et occupé jusque-là, si bien qu'il ne lui resta plus enfin qu'une *cordialité* vide, l'amour tout général de l'Homme, de l'Humanité, le sentiment de la liberté, la « Conscience ».

Le Christianisme atteint ainsi le terme de son évolution, parce qu'il s'est dénudé, atrophié et vidé. Le cœur n'a plus rien en lui qui ne le révolte, à moins de surprise ou d'inconscience. Il soumet à une critique mortelle tout ce qui prétend l'émouvoir ; il n'a ni ménagements ni pitié. Il n'est capable ni d'amitié ni d'amour. Et que pourrait-il aimer chez les hommes ? Tous sont des « égoïstes », nul n'est vraiment l'*Homme*, le *pur esprit* ; le Chrétien n'aime que l'esprit, mais où est-il le pur esprit ?

Aimer l'homme corporel, en chair et en os, ne serait plus un amour « spirituel », ce serait une trahison envers l'amour « pur », « l'intérêt théorique ». Ne confondez pas en effet avec l'amour pur cette cordialité qui serre

amicalement la main à chacun ; il en est précisément le contraire, il ne se livre en toute sincérité à personne, il n'est qu'une sympathie toute théorique, un intérêt qui s'attache à l'homme en tant qu'homme et non en tant que personne. La personne repousse cet amour, parce qu'elle est égoïste, qu'elle n'est pas l'Homme, l'idée à laquelle seule peut s'attacher l'intérêt théorique.

Les hommes comme vous et moi, ne fournissent à l'amour pur, à la pure théorie, qu'un sujet de critique, de raillerie et de radical mépris ; il ne sont pour lui, comme pour les prêtres fanatiques, que de l'« ordure » et pis encore.

Arrivés à ce premier sommet de l'amour désintéressé, nous devons nous apercevoir que cet Esprit auquel s'adresse l'amour exclusif du Chrétien n'est rien, — ou est un leurre.

Ce qui, dans ce résumé, pourrait encore paraître obscur et n'être pas compris, s'éclaircira, nous l'espérons, par la suite. Acceptons l'héritage que nous ont légué les Anciens, et tâchons, ouvriers laborieux, d'en tirer — tout ce qu'on en peut tirer. La terre gît méprisée à nos pieds, loin en dessous de nous et de notre ciel ; ses bras puissants ne nous étreignent plus, nous avons publié son souffle enivrant ; si séduisante qu'elle soit, elle ne peut égarer que nos *sens* ; notre esprit, et nous ne sommes en vérité rien qu'esprit, elle ne saurait le tromper. Une fois parvenu *derrière* les choses, l'Esprit est aussi *au-dessus* d'elles, il est délivré de leurs liens et plane, affranchi, librement dans l'au-delà. Ainsi parle la « liberté spirituelle ».

Pour l'esprit que de longs efforts ont dégagé et affranchi du monde, il ne reste plus, le monde et la matière déçus, que l'Esprit et le spirituel.

Toutefois, en devenant essentiellement différent et indépendant du monde, l'esprit n'a fait que s'en éloigner, sans pouvoir en réalité l'anéantir ; aussi ce monde lui oppose-t-il, du fond du discrédit où il est tombé, des obstacles sans cesse renaissants, et l'Esprit est-il condamné à traîner perpétuellement le mélancolique désir de spiritualiser le monde, de le « racheter » ; de là, les plans de rédemption, les projets d'amélioration du monde qu'il bâtit comme un jeune homme.

Les Anciens, nous l'avons vu, étaient esclaves du naturel, du terrestre ; ils s'inclinaient devant l'ordre naturel des choses, mais en se demandant sans cesse s'il n'existait pas de moyen d'esquiver cette servitude ; lorsqu'ils se furent mortellement fatigués à des tentatives de révolte toujours renouvelées, de leur dernier soupir naquit le *Dieu*, le « vainqueur du monde ».

Toute l'activité de leur pensée avait été dirigée vers la connaissance du monde, elle n'avait été qu'un long effort pour le pénétrer et le dépasser. Quel but s'est donné la pensée pendant les siècles qui suivirent ? Derrière quoi les Modernes ont-ils tenté de pénétrer ? Derrière le monde ? Non, car cette tâche, les Anciens l'avaient accomplie ; mais derrière le dieu que ces derniers leur léguaient, derrière le dieu « qui est esprit », derrière tout ce qui tient à l'esprit, derrière le spirituel.

L'activité de l'esprit qui explore « les profondeurs mêmes de la divinité » aboutit à la *Théologie*.

Si les Anciens n'ont produit qu'une *Cosmologie*, les Modernes n'ont jamais dépassé et ne dépassent pas la *Théologie*.

¹⁷. 2^e aux Corinthiens, V, 17.

Nous verrons par la suite que les plus récentes révoltes contre Dieu ne sont elles-mêmes que les dernières convulsions de cette « théologie » ; ce sont des insurrections théologiques.

§ 1. — L'esprit. Le monde des esprits est prodigieusement vaste, celui du spirituel est infini ; examinons donc ce qu'est au juste cet Esprit que nous ont légué les Anciens. Ils l'enfantèrent dans les douleurs, mais ils ne purent se reconnaître en lui ; ils avaient pu le mettre au monde, mais il devait parler lui-même. Le « Dieu-né, » le « fils de l'Homme » exprima le premier cette pensée que l'Esprit, c'est-à-dire Lui, le Dieu, n'a nulle attache avec les choses terrestres et leurs rapports, mais uniquement avec les choses spirituelles et leurs rapports.

Mon inébranlable fermeté dans l'adversité, mon inflexibilité et mon audace, sont elles déjà l'Esprit, dans la pleine acception du mot ? Le Monde en effet ne peut rien contre elles ? Mais s'il en était ainsi, l'Esprit serait encore en opposition avec le monde, et tout son pouvoir se bornerait à ne point s'y soumettre. Non, tant qu'il ne s'occupe point exclusivement de lui-même, tant qu'il n'a pas uniquement à faire à **son** monde, au monde spirituel, l'Esprit n'est pas encore le **libre** Esprit, il demeure l'« esprit du monde » enchaîné à ce monde. L'Esprit n'est libre Esprit, c'est-à-dire réellement Esprit que dans le monde qui lui est propre ; ici-bas, dans « ce » monde, il reste un étranger. Ce n'est que dans un monde spirituel que l'Esprit se complète, et prend possession de soi, car « ce bas monde » ne le comprend pas et ne peut garder auprès de lui « la fille de l'étranger ».

Mais où trouvera-t-il ce domaine spirituel ? où, sinon en lui même ? Il doit se manifester, et les mots qu'il prononce, les révélations par lesquelles il se découvre, c'est là **son** monde. Comme l'extravagant ne vit et ne possède son monde que dans les figures fantastiques que crée son imagination, comme le fou engendre son propre monde de rêves, sans lequel il ne serait pas fou, ainsi l'esprit doit créer son monde de fantômes, et, tant qu'il ne l'a pas créé, il n'est pas Esprit. Ce sont ses créations qui le font Esprit, c'est à elles qu'on le reconnaît, lui leur créateur : il vit en elles, elles sont son monde.

Qu'est-ce donc que l'Esprit ? L'Esprit est le créateur d'un monde spirituel. On reconnaît sa présence en toi et en moi dès que l'on constate que nous nous sommes approprié quelque chose de spirituel, c'est-à-dire des pensées ; que ces pensées nous aient été suggérées, peu importe, pourvu que nous leur ayons donné la vie ; car, aussi longtemps que nous étions enfants, on eût pu nous proposer les maximes les plus édifiantes sans que nous eussions la volonté ou que nous fussions en état de les recréer en nous. Ainsi donc, l'Esprit n'existe que lorsqu'il crée du spirituel, et son existence résulte de son union avec le spirituel, sa création.

Comme c'est à ses œuvres que nous le reconnaissons, il faut nous demander ce que sont ces œuvres : les œuvres, les enfants de l'Esprit ne sont autres que — des Esprits, des fantômes.

Si j'avais devant moi des Juifs, des Juifs de vieille roche, je pourrais m'arrêter ici et les laisser méditer sur le mystère de leur incrédulité et de leur incompréhension de vingt siècles. Mais comme toi, mon cher lecteur, tu n'es pas un Juif, du moins pas un Juif pur sang — nul d'entre eux ne se serait égaré jusqu'ici — nous ferons encore

ensemble un bout de chemin, jusqu'à ce que toi aussi peut-être tu me tournes le dos, croyant que je me moque de toi.

Si quelqu'un te disait que tu es tout Esprit, tu te tâterais et ne le croirais pas, mais tu répondrais : « Je ne manque en vérité pas d'esprit, j'en **ai**, mais je n'existe pas uniquement comme esprit, je suis un homme en chair et en os ». Tu ferais encore toujours une distinction entre toi et « ton esprit ». — « Mais, réplique ton interlocuteur, c'est ta destinée, quoique tu sois encore à présent le prisonnier d'un corps, de devenir quelque jour un esprit bienheureux ; et si tu peux te figurer l'aspect futur de cet esprit, il est également certain que dans la mort tu abandonneras ce corps, et que ce que tu garderas pour l'éternité ce sera toi, c'est-à-dire ton Esprit. Par conséquent, ce qu'il y a de véritable et d'éternel en toi, c'est ton esprit ; le corps n'est que ta demeure en ce monde, demeure que tu peux abandonner et peut-être échanger pour une autre ».

Te voilà convaincu ! Pour le moment, en vérité, tu n'es pas un pur Esprit, mais lorsque tu auras émigré de ce corps périssable, tu pourras te tirer d'affaire sans lui ; aussi est-il nécessaire de prendre tes précautions et de soigner à temps ton « moi » par excellence : « Que servirait-il à l'homme de conquérir l'univers, s'il devait pour cela faire tort à son âme ? »

De graves doutes se sont élevés au cours des temps contre les dogmes chrétiens, et t'ont dépouillé de ta foi en l'immortalité de ton esprit. Mais un dogme est resté debout : tu es toujours fermement convaincu que l'Esprit est ce qu'il y a de meilleur en toi et que le spirituel doit primer en toi tout le reste. Quel que soit ton athéisme, tu communies avec les croyants en l'immortalité dans leur zèle contre l'**Egoïsme**.

Qu'entends-tu donc par un égoïste ? Celui qui, au lieu de vivre pour une idée, c'est-à-dire pour quelque chose de spirituel, et de sacrifier à cette idée son intérêt personnel, sert au contraire ce dernier. Un bon patriote, par exemple, porte son offrande sur l'autel de la patrie, et que la patrie soit une pure idée, cela ne fait pas de doute, car il n'y a ni patrie, ni patriotisme pour les animaux, auxquels l'esprit est interdit, ou pour les enfants encore sans esprit. Celui qui ne se montre pas bon patriote décèle son égoïsme vis-à-vis de la patrie. Il en est de même dans une infinité d'autres cas : jouir d'un privilège aux dépens du reste de la société, c'est pécher par égoïsme contre l'idée d'égalité ; détenir le pouvoir, c'est violer en égoïste l'idée de liberté, etc., etc.

Telle est la cause de ton aversion pour l'égoïste : il subordonne le spirituel au personnel, et c'est à lui qu'il songe, alors que tu préférerais le voir agir pour l'amour d'une idée. Ce qui vous distingue, c'est que tu rapportes à ton esprit tout ce qu'il rapporte à lui-même ; en d'autres termes, tu scindes ton Moi, et ériges ton « Moi proprement dit », l'Esprit, en maître souverain du reste que tu juges sans valeur, tandis que lui ne veut rien entendre d'un tel partage et poursuit à **son** gré **ses** intérêts tant spirituels que matériels. Tu crois ne t'insurger que contre ceux qui ne conçoivent aucun intérêt spirituel, mais en fait tu embrasses dans ta malédiction tous ceux qui ne tiennent pas ces intérêts spirituels pour « les vrais, les suprêmes intérêts ». Tu pousses si loin ton office de chevalier servant de cette belle, que tu la proclames l'unique beauté qui soit au monde. Ce n'est pas pour **toi** que tu vis, mais pour ton

Esprit et pour ce qui tient à l'Esprit, c'est-à-dire pour des

Idées.

Puisque l'Esprit n'existe qu'en tant qu'il crée le spirituel, tâchons donc de découvrir sa première création. De celle-ci découle naturellement une génération indéfinie de créations, comme, à en croire le mythe, il suffit que les premiers humains fussent créés pour que la race se multipliât spontanément. Quant à cette première création, elle doit être tirée « du néant », c'est-à-dire que l'Esprit, pour se réaliser, ne dispose que de lui-même ; bien plus : il ne dispose pas même encore de lui, mais il doit se créer ; l'Esprit est par conséquent lui-même sa première création. Quelque mystique que le fait paraisse, sa réalité n'en est pas moins attestée par une expérience de tous les jours. Es-tu un penseur avant d'avoir pensé ? Ce n'est que par le fait que tu crées ta première pensée que tu crées en toi le penseur, car tu ne penses point tant que tu n'as point eu une pensée. N'est-ce pas ton premier chant qui fait de toi un chanteur, ta première parole qui te fait homme parlant ? De même c'est ta première production spirituelle qui fait de toi un Esprit. Si tu **te** distingues du penseur et du chanteur que tu es, tu devrais te distinguer également de l'Esprit et sentir clairement que tu es encore autre chose qu'Esprit. Mais de même que le Moi pensant perd aisément la vue et l'ouïe dans son enthousiasme de penser, de même « l'enthousiasme de l'Esprit » t'a saisi, et tu aspiras maintenant de toutes tes forces à devenir tout Esprit et à te fondre dans l'Esprit. L'Esprit est ton **Idéal**, l'inaccessible, l'au-delà ; tu appelles l'Esprit — Dieu : « Dieu, c'est l'Esprit » !

Ton zèle t'excite contre tout ce qui n'est pas Esprit, aussi t'insurges-tu contre **toi-même**, qui n'es pas exempt d'un reste de non spiritualité. Au lieu de dire : « je suis **plus** qu'Esprit », tu dis avec contrition : « Je suis **moins** qu'Esprit. L'Esprit, le pur Esprit, je ne puis que le concevoir, mais je ne le suis point ; et puisque je ne le suis pas, c'est qu'un autre l'est, et cet autre je l'appelle — Dieu ».

L'Esprit, pour exister comme pur Esprit, doit nécessairement être un au-delà, car, puisque je ne le suis pas, il ne peut être qu'**en dehors de moi**, et puisque nul homme ne réalise intégralement la notion d'« Esprit », l'Esprit pur, l'Esprit en soi ne peut être qu'en dehors des hommes, au delà du monde humain, non terrestre, mais céleste.

Cette discordance entre moi et l'Esprit, qui éclate en ce fait que « Moi » et « Esprit » ne sont pas deux noms applicables à une seule et même chose, mais deux noms différents pour deux choses différentes, que je ne suis pas Esprit et que l'Esprit n'est pas moi, cela seul suffit pour nous montrer sur quelle tautologie repose l'apparente nécessité pour l'Esprit d'habiter l'au-delà, c'est-à-dire d'être Dieu.

Cela seul aussi suffit pour nous faire apprécier la base totalement théologique sur laquelle Feuerbach¹⁸ édifie la solution qu'il s'efforce de nous faire accepter. Autrefois, dit-il, nous ne cherchions et n'apercevions notre essence que dans l'au-delà, tandis qu'à présent que nous comprenons que Dieu n'est que notre essence humaine, nous devons reconnaître cette dernière, comme nôtre, et la transposer de nouveau de l'autre monde en ce monde. Ce Dieu, qui est Esprit, Feuerbach l'appelle « notre essence ».

Pouvons-nous accepter cette opposition entre « notre essence » et **nous**, et admettre notre division en un moi essentiel et un moi non essentiel ? Ne sommes-nous pas ainsi de nouveau condamnés à nous voir misérablement bannis de nous-mêmes ?

Que gagnons-nous donc à métamorphoser le divin extérieur à nous en un divin intérieur ? **Sommes-nous** ce qui est en nous ? Pas plus que ce qui est hors de nous. Je ne suis pas plus mon cœur que je ne suis ma maîtresse, cet « autre moi ». C'est précisément parce que nous ne sommes pas l'Esprit qui habite en nous, que nous étions obligés de projeter cet Esprit hors de nous : il n'était pas nous, ne faisant qu'un avec nous, aussi ne pouvions-nous lui accorder d'autre existence que hors de nous, au delà de nous, dans l'au-delà.

Feuerbach étreint avec l'énergie du désespoir tout le contenu du Christianisme, non pour le jeter bas, mais pour s'en emparer, pour arracher de son ciel par un dernier effort cet idéal toujours désiré, jamais atteint, et le garder éternellement. N'est-ce point là un suprême effort, une entreprise désespérée sur la vie et la mort, et n'est-ce point en même temps la dernière convulsion de l'esprit chrétien altéré d'au-delà ? Le Héros ne tente pas d'escalader le Ciel, mais de l'attirer à lui, de le forcer à devenir terrestre ! Et que crie le monde entier depuis ce jour-là ? Qu'appellent ses vœux plus ou moins conscients ? Qu'il vienne, cet « au-delà », que le ciel descende sur la terre, qu'il s'ouvre dès maintenant à nous !

À la doctrine théologique de Feuerbach, opposons en quelques mots les objections qu'elle nous suggère : « l'être de l'homme est pour l'homme l'**être suprême**. Cet être suprême, la religion l'appelle Dieu et en fait un être **objectif** ; mais il n'est en réalité que le propre être de l'homme ; et nous sommes à un tournant de l'histoire du monde, parce que désormais pour l'homme ce n'est plus Dieu, mais l'Homme qui incarne la divinité¹⁹ ».

À cela nous répondons : l'Être suprême est l'être ou l'essence de l'homme, je vous l'accorde ; mais c'est précisément parce que cette essence suprême est « son essence » et non « lui », qu'il est totalement indifférent que nous la voyions hors de lui et en fassions « Dieu », ou que nous la voyions en lui et en fassions l'« Essence de l'homme » ou l'« Homme ». Je ne suis ni Dieu, ni l'Homme, je ne suis ni l'essence suprême, ni mon essence, et c'est au fond tout un que je conçoive l'essence en moi ou hors de moi. Bien plus, toujours l'essence suprême a été conçue dans ce double au-delà, au-delà intérieur et au-delà extérieur ; car, d'après la doctrine chrétienne, l'« esprit de Dieu » est aussi « notre esprit » et « habite en nous²⁰ ». Il habite le ciel et habite en nous, nous ne sommes que sa « demeure ». Si Feuerbach détruit sa demeure céleste et le force à venir s'installer chez nous avec armes et bagages, nous serons, nous, son terrestre logis, singulièrement encombrés.

Cette digression, nous nous avisons après coup qu'il eût mieux valu la réserver pour plus tard, pour éviter une répétition. Revenons à la première création de l'Esprit, c'est-à-dire à l'Esprit lui-même. L'Esprit est quelque chose d'autre que moi ; ce quelque chose d'autre, quel est-il ?

18. *Wesen des Christentums* (Essence du Christianisme).

Une traduction de cet ouvrage a été publiée par J. Roy (Paris, Lacroix, 1864). N. du Tr.

19. Cf. par exemple : FEUERBACH, *Wesen des Christentums*, p. 402.

20. Cf. Romains VIII, 9 ; 1^{re} aux Corinth., III, 16 ; Jean XX, 22, etc., etc.

§ 2. — Les Possédés. As-tu déjà vu un Esprit ? — Moi ? non, mais ma grand'mère en a vu. — C'est comme moi : je n'en ai jamais vu, mais ma grand'mère en avait qui lui couraient sans cesse dans les jambes ; et, par respect pour le témoignage de nos grand'mères, nous croyons à l'existence des esprits.

Mais n'avions-nous pas aussi des grand-pères, et ne haussaient-ils pas les épaules chaque fois que nos grand-mères entamaient leurs histoires de revenants ? Hélas oui, c'étaient des incrédules et ils ont fait grand tort à notre bonne religion, tons ces philosophes ! Nous le verrons bien par la suite !

Qu'y a-t-il au fond de cette foi profonde dans les revenants, sinon la foi dans l'existence « d'êtres spirituels » en général ? Et la seconde ne serait-elle pas déplorablement ébranlée, s'il était établi que tout homme qui pense doit hausser les épaules devant la première ?

Les Romantiques, sentant combien l'abandon de la croyance aux esprits ou revenants compromettrait la croyance en Dieu même, s'efforcèrent de conjurer cette conséquence fâcheuse ; dans ce but, non seulement ils ressuscitèrent le monde merveilleux des légendes, mais ils finirent par exploiter le « monde supérieur » avec leurs somnambules, leurs voyantes, etc.

Les bons croyants et les Pères de l'Eglise ne soupçonnaient guère que la croyance aux revenants s'effondrant, c'était le sol même qui se dérobaît sous la Religion, désormais flottante et sans appui. Celui qui ne croit plus à aucun revenant n'a qu'à être conséquent avec lui-même pour que son incrédulité le conduise à s'apercevoir qu'il ne se cache derrière les choses aucun être à part, aucun revenant, ou (pour employer un mot dont on a naïvement fait un synonyme de ce dernier) — aucun « *Esprit* ».

« Mais il existe des Esprits ! » Contemple le monde qui t'entoure, et dis moi si derrière toute chose ne t'apparaît pas un Esprit. La fleur, l'humble fleur te dit l'Esprit du créateur qui en fit une petite merveille ; les étoiles proclament l'Esprit qui ordonne leur cours ; un Esprit de sublimité plane au sommet des monts ; l'Esprit de la mélancolie et du désir murmure sous les eaux ; — et dans les hommes parlent des millions d'Esprits. Que les montagnes s'affaissent, que le monde des étoiles tombe en poussière, que les fleurs se flétrissent et que meurent les hommes, que survit-il à la ruine de ces corps visibles ? L'Esprit, invisible, éternel ! Oui, tout dans ce monde est hanté ! Que dis-je ? Ce monde lui-même est hanté ; masque décevant, il est la forme errante d'un Esprit, il est un fantôme.

Qu'est-ce qu'un fantôme, sinon un corps apparent, mais un [Esprit] réel ? Tel est le monde, « vain », « nul », illusoire apparence sans autre réalité que l'Esprit, dont il est l'enveloppe visible. Regarde : ici, là, de toutes parts t'entoure un monde de fantômes ; tu es assiégé sans cesse de visions, d'« apparitions ». Tout ce qui se montre à toi n'est que le reflet de l'Esprit qui l'habite, une apparition spectrale ; le monde entier n'est qu'une fantasmagorie derrière laquelle s'agite l'Esprit. Tu « vois des Esprits ».

Vas-tu peut-être te comparer aux Anciens, qui voyaient partout des dieux ? Les dieux, mon cher Moderne, ne sont pas des Esprits ; les dieux ne réduisent pas le monde à n'être qu'une apparence et ne le spiritualisent pas.

A tes yeux, le monde entier est spiritualisé ; il est devenu un énigmatique fantôme ; aussi ne songes-tu même

plus à t'étonner de ne trouver en toi qu'un fantôme. Ton Esprit ne hante-t-il pas ton corps, et n'est-il pas, lui, le vrai, le réel, tandis que ton corps n'est qu'une « apparence », quelque chose de « périssable » et « sans valeur » ? Ne sommes-nous point tous des spectres, de pauvres êtres tourmentés qui attendent la « délivrance » ; ne sommes-nous pas des « Esprits » ?

Depuis que l'Esprit a paru dans le monde, depuis que « le Verbe s'est fait chair », ce monde spiritualisé et livré aux enchantements n'est plus qu'une maison hantée.

Tu as un esprit, car tu as des pensées. Mais que sont ces pensées ? — Des êtres spirituels. — Elles ne sont donc point des choses ? — Non, mais l'Esprit des choses, ce qu'il y a en elles de plus intime, de plus essentiel, leur idée. — Ce que tu penses n'est donc pas simplement ta pensée ? — Au contraire, c'est ce qu'il y a de plus réel, de proprement vrai dans le monde : c'est la vérité même ; quand je pense juste, je pense la vérité. Je puis me tromper au sujet de la vérité, je puis la *méconnaître* ; mais lorsque ma *connaissance* est véridique, c'est la vérité qui en est l'objet. — Aspires-tu donc à connaître la vérité ? — La Vérité m'est sacrée. Il peut arriver que je trouve *une* vérité imparfaite et que je doive la remplacer par une meilleure, mais je ne puis supprimer *la* Vérité. Je *crois* à la Vérité et c'est pourquoi je la recherche ; rien ne la dépasse, elle est éternelle.

La vérité est sacrée et éternelle ! Mais toi, qui t'emplis de cette sainteté et en fais ton guide, tu seras toi-même sanctifié. Le Sacré ne se manifeste jamais à tes sens, ce n'est jamais comme être matériel que tu en découvres la trace ; il ne se révèle qu'à ta foi, ou plus exactement à ton *Esprit*, car il est lui-même quelque chose de spirituel, un Esprit ; il est Esprit pour l'Esprit.

La notion de sainteté ne se laisse pas extirper aussi facilement que beaucoup semblent le croire, qui se refusent à employer encore ce mot « impropre ». A quelque point de vue qu'on se mette pour m'accuser d'égoïsme, ce reproche sous entend toujours que l'on a en vue quelque chose d'autre que moi, que je devrais servir de préférence à moi-même, que je devrais estimer plus important que tout le reste, bref, quelque chose en quoi je devrais chercher mon véritable salut, c'est-à-dire quelque chose de « saint », de « sacré ». Que ce sacro-saint soit d'ailleurs si humain que l'on voudra, qu'il soit l'Humain même, cela ne lui enlève rien de son caractère, et fait tout au plus de ce sacré supraterrestre un sacré terrestre, de ce sacré divin un sacré humain.

Rien n'est sacré que pour l'Égoïste qui ne se rend pas compte de son égoïsme, pour l'*Égoïste involontaire*. J'appelle ainsi celui qui, incapable de dépasser jamais les bornes de son moi, ne le tient cependant pas pour l'être suprême ; qui ne sert que lui en croyant servir un être supérieur, et qui, ne connaissant rien de supérieur à lui-même, rêve pourtant quelque chose de supérieur ; bref, c'est l'Égoïste qui voudrait n'être pas Égoïste, qui s'humilie, et qui combat son égoïsme, mais qui ne s'humilie que « pour être élevé » c'est-à-dire pour satisfaire son égoïsme. Comme il voudrait cesser d'être égoïste, il interroge ciel et terre, en quête de quelque être supérieur auquel il puisse offrir ses services et ses sacrifices ; mais il a beau s'agiter et se mortifier, il ne le fait en définitive que par amour de lui-même, et l'Égoïsme, l'odieux Égoïsme ne le lâche pas. Voilà pourquoi je l'appelle un égoïste involon-

taire. Tous ses soins, toutes ses peines pour s'affranchir **de son moi** ne sont qu'un effort mal compris pour affranchir **son moi**.

Es-tu lié à ton heure passée ? Dois-tu faire aujourd'hui ce que tu fis hier²¹ ? Ne peux-tu te transformer à chaque instant ? S'il en était ainsi, tu te sentiras enchaîné et paralysé. Mais à chaque minute de ton existence, une nouvelle minute de l'avenir te fait signe et t'appelle ; en te développant, tu te dégages « de toi », de ton moi actuel. Ce que tu es à chaque instant est ton œuvre, et tu dois à cette œuvre de ne pas te perdre, toi, son auteur. Tu es toi-même un être supérieur à ce que tu es, tu te dépasses toi-même. Mais ce fait que tu es supérieur à toi, que tu n'es pas seulement une créature, mais en même temps ton créateur, t'échappe en ta qualité d'Égoïste involontaire, et c'est pourquoi l'« être supérieur » reste pour toi un étranger. Tout être supérieur, Vérité, Humanité, etc. est un être **au-dessus** de nous.

Il nous est étranger ; c'est là un signe auquel nous reconnaissons ce qui est « sacré ». Il y a dans tout ce qui est sacré quelque chose d'inconnu, de différent, qui nous met mal à l'aise et nous empêche de nous sentir chez nous. Ce qui m'est sacré **ne m'appartient pas** ; si la propriété d'autrui, par exemple, ne m'était pas sacrée, je la regarderais comme **mienne** et ne laisserais pas échapper une occasion de m'en saisir ; si au contraire la figure de l'empereur de Chine m'est sacrée, elle reste étrangère à mes yeux et je les baisse devant lui.

Pourquoi une vérité mathématique indiscutable, qu'on pourrait dans le sens usuel du mot appeler éternelle, ne m'est-elle pas — sacrée ? Parce qu'elle n'est pas révélée ; elle n'est point la révélation d'un être supérieur. Entendre uniquement par révélées les « vérités religieuses » serait absolument erroné, ce serait méconnaître complètement la valeur du concept « être supérieur ». Les athées tournent en dérision cet être supérieur auquel on a voué un culte sous le nom d'« être suprême²² », et réduisent en poussière l'une après l'autre toutes les « preuves de son existence », sans remarquer qu'eux-mêmes obéissent ainsi à leur besoin d'un être supérieur, et qu'ils ne détruisent l'ancien que pour faire place à un nouveau. À côté d'un individu humain, « l'Homme » n'est-il pas un être supérieur ? Et les Vérités, les Droits, les Idées qui découlent de son concept ne doivent-ils pas, comme révélations de ce concept être respectés et tenus pour — sacrés ? Supposez même qu'on vienne à démontrer la fausseté de telle vérité qui passait pour une de ses manifestations : cela témoignera uniquement d'une fausse interprétation de votre part, sans causer le moindre préjudice à la notion sacrée elle-même et sans rien enlever de leur sainteté aux autres vérités, à celles qui doivent « à juste titre » être regardées comme ses révélations. L'Homme dépasse tout homme pris individuellement, et

s'il est l'« essence » de l'individu, il n'est en réalité pas **son** essence (car l'être ou l'essence de l'individu devrait être aussi unique que l'individu même), mais une essence, un être « supérieur », et, pour les athées eux-mêmes, l'essence ou l'Etre « suprêmes ».

De même que les révélations divines ne furent pas écrites de la main de Dieu, mais publiées par les « instruments du Seigneur », de même l'Homme ne publie pas lui-même ses révélations, mais nous les fait connaître par l'intermédiaire de « véritables, hommes ». Seulement ce nouvel être suprême trahit une conception bien plus spiritualisée que celle de l'ancien Dieu ; ce dernier pouvait encore être représenté sous une forme corporelle, on pouvait lui imaginer une certaine figure, tandis que l'Homme, au contraire, reste purement spirituel, et on ne peut lui prêter aucun corps matériel particulier. Il est vrai qu'il ne manque pas d'une certaine corporalité, d'autant plus séduisante qu'elle paraît plus naturelle et plus terrestre, et c'est tout bonnement chaque homme corporel, ou, plus simplement encore, la « race humaine » ou « tous les hommes ». L'Esprit réintègre ainsi sa forme de fantôme et redevient compact et populaire à souhait.

Saint donc est l'être suprême, saint est tout ce en quoi il se révèle ou se révélera, et sanctifiés sont ceux qui reconnaissent cet être suprême dans leur propre être, c'est-à-dire dans les manifestations de cet être. Ce qui est saint sanctifie en retour son adorateur ; le culte qu'il lui rend le sanctifie et sanctifie ce qu'il fait : un saint commerce, de saintes pensées et de saintes actions, etc.

L'objet qui doit être honoré comme l'être suprême ne peut, on le conçoit, être discuté avec fruit que pour autant que les contradicteurs les plus acharnés soient d'accord sur le point essentiel et qu'ils admettent l'existence d'un être suprême auquel s'adressent notre culte et nos sacrifices. Si quelqu'un souriait dédaigneusement devant toute controverse au sujet de l'être suprême comme un Chrétien peut sourire devant les discussions d'un Chiite et d'un Sunnite ou d'un Brahmine et d'un Bouddhiste, ce serait qu'à ses yeux l'hypothèse d'un être suprême est nulle et que toute contestation à ce propos est un jeu puéril. Que votre être suprême soit le Dieu unique en trois personnes, le Dieu de Luther, l'« Etre suprême²³ » du Déiste, ou qu'il ne soit nullement Dieu mais « l'Homme », c'est tout un pour qui nie l'être suprême lui-même : Vous tous qui servez un Etre suprême quel qu'il soit, vous n'êtes que des — gens pieux, l'athée le plus frénétique comme le plus fervent chrétien.

Dans la sainteté vient au premier rang l'Etre suprême, et avec lui notre « sainte croyance ».

Le Fantôme.

Avec les revenants nous entrons dans le royaume des esprits, dans le royaume des Etres, des Essences.

L'être énigmatique et « incompréhensible » qui hante et trouble l'univers est le fantôme mystérieux que nous nommons être suprême. Pénétrer ce fantôme, le saisir, découvrir la **réalité** qui est en lui (prouver l'« existence de Dieu ») est la tâche à laquelle les hommes se sont attelés pendant des siècles ; ils se sont ingéniés à venir à bout de cette terrible impossibilité, de cet interminable travail de Danaïdes, de changer le fantôme en un non-fantôme, l'irréel en réel, l'esprit en une personne entière

21.

Wie sie klingen, die Pfaffen, wie angelegen Sie's machen,
Dass man komme, nur ja plappre, wie gestern, so heut.
Scheltet mir nicht die Pfaffen ! Sie kennen des Menschen
Bedürfniss ;
Denn wie ist er beglückt, plappert er morgen wie heut.

GOETHE, (*Épigrammes vénitiennes*, 11).

22. En français dans le texte. (N. D. T.)

23. En français dans le texte. (N. D. T.)

et corporelle. Derrière le monde existant ils cherchèrent la « chose en soi », l'être, l'essence ; derrière la chose ils cherchèrent la **non-chose**.

Qu'on examine à fond le moindre phénomène, qu'on en recherche l'essence, et l'on y découvrira souvent tout autre chose que ce qui **paraissait** à première vue : une parole mielleuse et un cœur faux, un discours pompeux et des pensées mesquines, etc. Et par là-même qu'on fait ressortir l'essence, on réduit l'aspect jusqu'alors mal compris à une mensongère apparence.

L'essence de ce monde superbe est, pour celui qui en scrute les profondeurs, la — vanité. Celui qui est religieux ne s'occupe point de l'apparence trompeuse, des vains phénomènes, mais recherche l'essence, et quand il tient cette essence il tient — la Vérité.

Les essences qui se manifestent sous certaines apparences sont les mauvaises essences, celles qui se manifestent sous d'autres sont les bonnes. L'essence du sentiment humain, par exemple, est l'amour, l'essence de la volonté humaine est le bien, celle de la pensée est le vrai, etc.

Ce qui passe d'abord pour existant, comme le monde et ce qui s'y rapporte, apparaît maintenant comme une pure illusion, et **ce qui existe vraiment**, c'est l'essence, dont le royaume s'emplit de dieux, d'Esprits, de démons, c'est-à-dire de bonnes et de mauvaises essences. Ce monde retourné, le monde des essences, est désormais seul vraiment existant. Le cœur humain peut être sans amour, mais son essence existe : le dieu, « qui est l'amour » ; la pensée humaine peut s'égarer dans l'erreur, mais son essence, la vérité, n'en existe pas moins : « Dieu est la vérité ». Ne connaître et ne reconnaître que les essences, tel est le propre de la religion ; son royaume est un royaume des essences, des fantômes, des revenants.

L'effort pour rendre saisissable le fantôme, ou pour réaliser le « non-sens²⁴ » a abouti à produire un **fantôme corporel**, un fantôme ou un esprit pourvu d'un corps réel, un fantôme fait chair. Comment les plus puissants génies du christianisme se sont mis l'esprit à la torture pour saisir cette apparence fantomatique, chacun le sait ; mais en dépit de leurs efforts la contradiction des deux natures est restée irréductible : d'une part la divine, d'autre part l'humaine, d'une part le fantôme, de l'autre le corps sensible. Le plus extraordinaire des fantômes est resté une « non-chose ». Celui qui se martyrisait l'âme n'était point encore un Esprit, et nul Chaman qui se torture jusqu'au délire furieux et à la frénésie pour exorciser un esprit n'a éprouvé les angoisses que ce spectre insaisissable procura aux Chrétiens.

C'est le Christ qui mit en lumière cette vérité que le véritable Esprit, le fantôme par excellence, est — l'Homme. L'esprit **fait chair**, c'est l'Homme ; il est lui-même l'effroyable essence, il en est à la fois l'apparence et l'existence. Depuis lors l'homme ne s'épouvante plus devant les revenants qui sont hors de lui, mais devant lui-même ; il est pour lui-même un objet d'effroi. Au fond de sa poitrine habite l'**Esprit de péché**, la pensée la plus douce (et cette pensée est elle-même un Esprit) est peut être un diable, etc.

Le fantôme a pris un corps, le Dieu s'est fait homme, mais l'homme est maintenant lui-même le terrifiant fan-

tôme derrière lequel il s'efforce de pénétrer, qu'il cherche à exorciser, à comprendre et à exprimer ; l'homme est — **Esprit**. Que le corps se dessèche pourvu que l'esprit soit sauvé ; l'esprit est désormais l'unique souci, et le salut de l'esprit ou de l' « âme » est le but unique. L'homme est lui-même devenu un revenant, un fantôme obscur et décevant, auquel une place déterminée est assignée dans le corps (Discussions sur le siège de l'âme : est-elle dans la tête ? etc.)

Tu n'es pas pour moi un être supérieur, et je n'en suis point un pour toi. Il se peut toutefois que chacun de nous recèle un être supérieur, qui exige de nous un respect mutuel. Ainsi, pour prendre comme exemple ce qu'il y a en nous de plus général, en toi et en moi vit l'Homme. Si je ne voyais pas l'Homme en toi, qu'aurais-je à y respecter ? En vérité, tu n'es pas l'Homme, tu n'es pas sa vraie et adéquate figure, tu n'es que l'enveloppe périssable que l'Homme revêt pour quelques heures et dont il peut sortir sans cesser d'être lui-même. Cependant cet être général et supérieur demeure pour le moment en toi ; aussi m'apparais-tu, toi dont un esprit immortel a revêtu la forme passagère, toi en qui un esprit se manifeste sans être lié à ton corps et à ce mode d'apparition, comme un fantôme.

Aussi ne te considérerai-je point comme un être supérieur ; ce que je respecte en toi, ce n'est que l'être supérieur que tu héberges, c'est-à-dire l' « Homme ». Les Anciens n'avaient à ce point de vue aucun respect pour leurs esclaves, parce qu'ils n'en avaient guère pour l'être supérieur que nous honorons aujourd'hui sous le nom d' « Homme ». Ils apercevaient chez autrui d'autres fantômes, d'autres Esprits. Le peuple est un être supérieur à l'individu, c'est un Esprit qui hante l'individu, c'est l'Esprit du peuple. C'est cet Esprit qu'honoraient les Anciens et l'individu n'avait pour eux d'importance qu'au service de cet Esprit ou d'un Esprit voisin, l'Esprit de famille. C'est par amour de cet être supérieur, le Peuple, qu'on accordait quelque valeur à chaque citoyen. De même que tu es à nos yeux sanctifié par l' « Homme » qui te hante, de même on était en ce temps-là sanctifié par tel ou tel autre être supérieur : le peuple, la famille, etc.

Si je te prodigue mes attentions et mes soins, c'est que tu m'es cher, c'est que je trouve en toi l'aliment de mon cœur, l'apaisement de ma détresse ; si je t'aime, ce n'est point par amour d'un être supérieur dont tu serais l'enveloppe consacrée, ce n'est pas que je voie en toi un fantôme et que j'y devine un esprit ; c'est par égoïsme que je t'aime : c'est toi-même, avec **ton** essence, qui m'es cher, car ton essence n'est rien de supérieur, elle n'est ni plus haute ni plus générale que toi, elle est unique comme toi-même, c'est toi-même.

Mais l'homme n'est pas seul un fantôme ; tout est hanté. L'être supérieur, l'Esprit qui s'agite en toutes choses n'est lié à rien et ne fait que « paraître » dans les choses. Fantômes dans tous les coins !

Ce serait ici le lieu de faire défiler ces fantômes ; mais nous aurons l'occasion dans la suite de les évoluer de nouveau pour les voir s'envoler devant l'égoïsme. Nous pouvons donc nous borner à en citer quelques-uns en guise d'exemples : ainsi le S^t Esprit, ainsi la Vérité, le Roi, la Loi, le Bien, la Majesté, l'Honneur, le Bien public, l'Ordre, la Patrie, etc., etc.

24. « Non sens » en français dans le texte. (N. D. Tr.)

La Marotte.

Homme, ta cervelle est hantée, tu bats la campagne ! Dans tes rêves démesurés, tu te forges tout un monde divin, un royaume des Esprits qui t'attend, un Idéal qui t'invite. Tu as une idée fixe !

Ne crois pas que je plaisante ou que je parle par métaphore, quand je déclare radicalement fous, fous à lier, tous ceux que l'infini, le surhumain tourmente, c'est-à-dire, à en juger par l'unanimité de ses vœux, à peu près toute la race humaine. Qu'appelle-t-on en effet une « idée fixe » ? Une idée à laquelle l'homme est asservi. Lorsque vous reconnaissez l'insanité d'une telle idée, vous enfermez son esclave dans une maison de santé. Mais que sont donc la Vérité religieuse dont il n'est pas permis de douter, la Majesté (celle du Peuple par exemple) que l'on ne peut secouer sans lèse-majesté, la Vertu, à laquelle le censeur, gardien de la moralité, ne tolère pas la moindre atteinte ? Ne sont-ce point autant d'« idées fixes » ? Et qu'est-ce par exemple, que ce radotage qui remplit la plupart de nos journaux, sinon le langage de fous que hante une idée fixe de légalité, de moralité, de christianisme, fous qui n'ont l'air d'être en liberté que grâce à la grandeur du préau où ils prennent leurs ébats ? Essayez donc d'entreprendre un tel fou au sujet de sa manie, immédiatement vous aurez à protéger votre échine contre sa méchanceté ; car ces fous de grande envergure ont encore cette ressemblance avec les pauvres gens dûment déclarés fous, qu'ils se ruent haineusement sur quiconque touche à leur marotte. Ils vous volent d'abord votre arme, ils vous volent la liberté de la parole, puis ils se jettent sur vous les griffes en avant. Chaque jour montre mieux la lâcheté et la rage de ces maniaques, et le peuple, comme un imbécile, leur prodigue ses applaudissements. Il suffit de lire les gazettes d'aujourd'hui, et d'écouter parler les philistins pour acquérir bien vite la désolante conviction qu'on est enfermé avec des fous dans une maison de santé. « Tu ne traiteras pas ton frère de fou, sinon... etc. ! » Mais la menace me laisse froid, et je répète : mes frères sont des fous fieffés.

Qu'un pauvre fou dans son cabanon se nourrisse de l'illusion qu'il est Dieu le Père, l'Empereur du Japon, le Saint-Esprit, ou qu'un brave bourgeois s' imagine qu'il est appelé par sa destinée à être bon chrétien, fidèle protestant, citoyen loyal, homme vertueux, — c'est identiquement la même « idée fixe ». Celui qui ne s'est jamais risqué à n'être ni bon chrétien, ni fidèle protestant, ni homme vertueux, est enfermé et enchaîné dans la foi, la vertu, etc. C'est ainsi que les scolastiques ne philosophaient que dans les limites de la foi de l'Eglise, et que le pape Benoît XIV écrivit de volumineux bouquins dans les limites de la superstition papiste, sans que le moindre doute effleurât leur croyance ; c'est ainsi que les écrivains entassent in-folios sur in-folios traitant de l'Etat, sans jamais mettre en question l'idée fixe d'Etat elle-même ; c'est ainsi que nos gazettes regorgent de politique parce qu'elles sont infectées de cette illusion que l'homme est fait pour être un « zoon politicon ». Et les sujets végètent dans leur servitude, les gens vertueux dans la vertu, les Libéraux dans les « éternels principes de 89 », sans jamais porter dans leur idée fixe le scalpel de la critique. Ces idoles restent inébranlables sur leurs larges pieds comme les manies d'un fou, et celui qui les met en doute joue avec les vases de l'autel ! Redisons-le encore : une idée fixe, voilà ce qu'est le vrai sacro-saint !

Ne nous heurtons-nous qu'à des possédés du Diable, ou rencontrons-nous aussi souvent des possédés d'espece contraire, possédés par le Bien, la Vertu, la Morale, la Loi, ou n'importe quel autre « principe » ? Les possessions diaboliques ne sont point les seules : si le Diable nous tire par une manche, Dieu nous tire par l'autre ; d'un côté la « tentation », de l'autre la « grâce » ; mais quelle que soit celle qui opère, les possédés n'en sont pas moins acharnés dans leur opinion.

« Possession » vous déplaît ? Dites obsession, ou, puisque c'est l'Esprit qui vous possède et qui vous suggère tout, dites *inspiration*, *enthousiasme*. J'ajoute que l'enthousiasme, dans sa plénitude, car il ne peut être question de faux, de demi-enthousiasme, s'appelle — *fanatisme*.

Le *fanatisme* est spécialement propre aux gens cultivés, car la culture d'un homme est en raison de l'intérêt qu'il attache aux choses de l'esprit, et cet intérêt spirituel, s'il est fort et vivace, n'est et ne peut être que *fanatisme* ; c'est un intérêt fanatique pour ce qui est sacré (*fanum*).

Observez nos libéraux, lisez certains de nos journaux saxons, et écoutez ce que dit Schlosser²⁵ : « La société d'Holbach ourdit un complot formel contre la doctrine traditionnelle et l'ordre établi, et ses membres mettaient dans leur incrédulité autant de fanatisme que moines et curés, jésuites, piétistes et méthodistes ont coutume d'en mettre au service de leur piété machinale et de leur foi littérale ».

Examinez la façon dont se comporte aujourd'hui un homme « moral », qui pense en avoir bien fini avec Dieu, et qui rejette le Christianisme comme une guenille usée. Demandez-lui s'il lui est déjà arrivé de mettre en doute que les rapports charnels entre frère et sœur soient un inceste, que la monogamie soit la vraie loi du mariage, que la piété soit un devoir sacré, etc. : Vous le verrez saisi d'une vertueuse horreur à cette idée qu'on pourrait traiter sa sœur en femme, etc. Et d'où lui vient cette horreur ? De ce qu'il *croit* à une loi morale. Cette *foi* morale est solidement ancrée en lui. Avec quelque vivacité qu'il s'insurge contre la *piété* des Chrétiens, il n'en est pas moins resté également chrétien par la *moralité*. Par son côté moral, le Christianisme le tient enchaîné, et enchaîné dans la *foi*. La monogamie doit être quelque chose de sacré, et le bigame sera châtié comme un *criminel* ; celui qui se livre à l'inceste portera le poids de son *crime*. Et ceci s'applique aussi à ceux qui ne cessent de crier que la Religion n'a rien, à voir avec l'Etat, que Juif et Chrétien sont également citoyens. Inceste, monogamie, ne sont-ce point autant de *dogmes* ? Qu'on s'avise d'y toucher, et l'on éprouvera qu'il y a dans cet homme moral l'étoffe d'un *inquisiteur* à faire envie à un Krummacher ou à un Philippe II. Ceux-ci défendaient l'autorité religieuse de l'Eglise, lui défend l'autorité morale de l'Etat, les lois morales sur lesquelles l'Etat repose ; l'un comme l'autre condamnent au nom d'articles de foi : quiconque agit autrement que ne le permet *leur foi* à eux, on lui infligera la flétrissure due à son « crime », et on l'enverra pourrir dans une maison de correction, au fond d'un cachot. La croyance morale n'est pas moins fanatique que la religieuse. Et cela s'appelle « liberté de conscience », quand un frère et une sœur sont jetés en prison au nom d'un principe que leur « conscience » avait

25. Achtzehntes Jahrhundert, 11, 519.

rejeté ? — Mais ils donnaient un exemple détestable ! — Certes oui, car il se pourrait que d'autres s'avisassent grâce à eux que l'Etat n'a point à se mêler de leurs relations, et que deviendrait la « pureté des mœurs ? » D'où, tolle général : « Sainteté divine ! » crient les zéloteurs de la Foi, « Vertu sacrée ! » crient les apôtres de la Morale.

Ceux qui s'agitent pour des intérêts sacrés se ressemblent souvent fort peu. Combien les orthodoxes stricts ou vieux croyants diffèrent des combattants pour « la Vérité, la Lumière et le Droit », des Philalèthes, des amis de la lumière, etc. ! Et cependant rien d'essentiel, de fondamental ne les sépare. Si l'on attaque telle ou telle des vieilles vérités traditionnelles (le miracle, le droit divin,) les plus éclairés applaudissent, les vieux croyants sont seuls à gémir. Mais si l'on s'attaque à la vérité elle-même, aussitôt tous se retrouvent croyants, et on les a tous à dos. De même pour les choses de la morale : les bigots sont intolérants, les cerveaux éclairés se piquent d'être plus larges ; mais si quelqu'un s'avise de toucher à la Morale elle-même, tous font aussitôt cause commune contre lui. « Vérité, Morale, Droit » sont et doivent rester « sacrés ». Ce qu'on trouve à blâmer dans le Christianisme ne peut, disent les plus libéraux, qu'y avoir été introduit à tort, et n'est point vraiment chrétien ; mais le Christianisme doit rester au-dessus de toute discussion, c'est la « base » immuable qu'il est « criminel » d'ébranler. L'hérétique contre la croyance pure n'est plus exposé, il est vrai, à la rage de persécution de jadis, mais celle-ci s'est tournée tout entière contre l'hérétique qui touche à la morale pure.



La Piété a eu depuis un siècle tant d'assauts à subir, elle a si souvent entendu reprocher à son essence surhumaine d'être tout bonnement « inhumaine », qu'on ne peut plus guère être tenté de s'attaquer à adversaires se sont présentés pour la combattre, ce fut presque toujours au nom de la Morale elle-même, pour détrôner l'Être suprême au profit d'un — autre être suprême. Ainsi Proudhon²⁶ n'hésite pas à dire : « Les hommes sont destinés à vivre sans religion, mais la morale est éternelle et absolue ; qui oserait aujourd'hui attaquer la morale ? ». Les moralistes ont tous passé dans le lit de la Religion, et après qu'ils se sont plongés jusqu'au cou dans l'adultère, c'est à qui dira aujourd'hui en s'essuyant la bouche : « la Religion ? Je ne connais pas cette femme-là ! »

Si nous montrons que la Religion est loin d'être moralement atteinte tant qu'on se borne à incriminer son essence surnaturelle, et qu'elle en appelle en dernière instance à l'« Esprit » (car Dieu est l'Esprit), nous aurons suffisamment fait voir son accord final avec la moralité pour qu'il nous soit permis de les laisser à leur interminable querelle.

Que vous parliez de la Religion ou de la Morale, il s'agit toujours d'un être suprême ; que cet être suprême soit surhumain ou humain, peu m'importe, il est en tous cas un être au-dessus de moi. Qu'il devienne en dernière analyse l'essence humaine ou l'« Homme », il n'aura fait que quitter la peau de la vieille religion pour revêtir une nouvelle peau religieuse.

Voyez Feuerbach : il nous enseigne que « du moment qu'on s'en tient à la philosophie spéculative, c'est-à-dire qu'on fait systématiquement du prédicat le sujet, et, réciproquement, du sujet l'objet et le principe, on possède la vérité nue et sans voiles²⁷ ». Sans doute, nous abandonnons ainsi le point de vue étroit de la Religion, nous abandonnons le *Dieu* qui à ce point de vue est sujet ; mais nous ne faisons que le troquer pour l'autre face du point de vue religieux, le *Moral*. Nous ne disons plus par exemple « Dieu est l'amour », mais bien « l'amour est divin » ; remplaçons même le prédicat « divin » par son équivalent « sacré », et nous en sommes toujours à notre point de départ, nous n'avons pas fait un pas. L'amour n'en reste pas moins pour l'homme le *Bien*, ce qui le divinise, ce qui le rend respectable, sa véritable « humanité », ou, pour nous exprimer plus exactement, l'amour est ce qu'il y a dans l'homme de véritablement *humain*, et ce qu'il y a en lui d'inhumain, c'est l'égoïste sans amour.

Mais, précisément, tout ce que le Christianisme, et avec lui la philosophie spéculative, c'est-à-dire la théologie, nous présente comme le bien, l'absolu, n'est proprement pas le bien (ou, ce qui revient au même, n'est *que le bien*) ; de sorte que cette transmutation du prédicat en sujet ne fait qu'affirmer plus solidement encore l'*être* chrétien (le prédicat lui-même postule déjà l'être). Le dieu et le divin m'enlacent plus indissolublement encore. Avoir délogé le dieu de son ciel, et l'avoir ravi à la « *transcendance* » cela ne justifie nullement vos prétentions à une victoire définitive, tant que vous ne faites que le refouler dans le cœur humain et le doter d'une indéracinable « *immanence* ». Il faudra dire désormais : le divin est le véritablement humain.

Ceux-là mêmes qui se refusent à voir dans le Christianisme le fondement de l'Etat, et qui s'insurgent contre toute formule telle que Etat chrétien, Christianisme d'Etat, etc., ne se lassent pas de répéter que la Moralité est « la base de la vie sociale et de l'Etat ». Comme si le règne de la Moralité n'était pas la domination absolue du sacré, une « Hiérarchie » !

A ce propos, on peut se rappeler la tentative d'explication qu'on a voulu opposer à l'ancienne doctrine des théologiens. A les en croire, la foi seule serait capable de saisir les vérités religieuses, Dieu ne se révélerait qu'aux seuls croyants, ce qui revient à dire que seuls le cœur, le sentiment, la fantaisie dévote sont religieux. A cette affirmation on répondit que l'« intelligence naturelle », la raison humaine sont également aptes à connaître Dieu (singulière prétention de la raison, pour le dire en passant, que de vouloir rivaliser de fantaisie avec la fantaisie elle-même).

C'est dans ce sens que Reimarus écrivit ses « *Vornehmsten Wahrheiten der natürlichen Religion* » (Principales vérités de la Religion naturelle). Il en vint à considérer l'homme *entier* comme tendant à la religion par toutes ses facultés ; cœur, sentiment, intelligence, raison, sentir, savoir, vouloir, tout chez l'homme lui parut *religieux*. Hegel a bien montré que la philosophie elle-même est religieuse ! Et que ne décore-t-on point de nos jours du nom de Religion ? La « Religion de l'Amour », « la Religion de la Liberté », la « Religion politique », bref tout enthousiasme. Et, au fond, on n'a pas tort !

26. PROUDHON, *De la création de l'ordre*, p. 36.

27. FEUERBACH, *Anekdoten*, 11, 64.

Aujourd'hui encore nous employons ce mot d'origine latine « Religion », qui par son étymologie exprime l'idée de *lien*. Et liés nous sommes en effet, et liés nous resterons tant que nous serons imprégnés de religion. Mais l'Esprit aussi est-il lié ? Au contraire, l'Esprit est libre ; il est l'unique maître, il n'est pas *notre* Esprit, mais il est absolu. Aussi, la vraie traduction affirmative du mot Religion serait — « *Liberté spirituelle*. » Celui dont l'Esprit est libre est par là même religieux, comme celui qui donne libre cours à ses appétits est sensuel ; l'Esprit lie l'un, la Chair lie l'autre. Liaison, dépendance, — *Religio*, telle est la Religion par rapport à moi : je suis lié ; Liberté, voilà la Religion par rapport à l'Esprit : il est libre, il jouit de la liberté spirituelle.

Le mal que peut nous faire le déchaînement de nos passions, combien le connaissent pour en avoir souffert ! Mais que le libre Esprit, la radieuse spiritualité, l'enthousiasme pour des intérêts idéaux puissent nous plonger dans une détresse pire que ne le ferait la plus noire méchanceté, c'est ce que l'on ne veut pas voir ; et l'on ne peut d'ailleurs s'en aviser, si l'on n'est et ne fait profession d'être un égoïste.

Reimarus, et avec lui tous ceux qui ont montré que notre raison aussi bien que notre cœur, etc., conduisent à Dieu, ont montré du même coup que nous sommes complètement et totalement possédés. Assurément, ils faisaient tort aux théologiens, auxquels ils enlevaient le monopole de l'illumination religieuse ; mais ils n'en élargissaient pas moins d'autant le domaine de la Religion et de la liberté spirituelle. En effet, si par Esprit vous n'entendez plus seulement le sentiment ou la foi, mais l'Esprit dans toutes ses manifestations, intelligence, raison, et pensée en général, et si vous lui permettez en tant qu'intelligence, etc. de participer aux vérités spirituelles et célestes, en ce cas c'est l'Esprit tout entier qui s'élève à la pure spiritualité, et qui est libre.

Partant de ces prémisses, la Moralité était autorisée à se mettre en opposition absolue avec la Piété. C'est cette opposition qui se fit jour révolutionnairement sous forme d'une haine brûlante contre tout ce qui ressemblait à un « commandement » (ordonnance, décret, etc.), et contre la [personne] honnie et persécutée du « maître absolu ». Elle s'affirma dans la suite comme doctrine, et trouva d'abord sa formule dans le Libéralisme, dont la « bourgeoisie constitutionnelle » est la première expression historique, et qui éclipsa les puissances religieuses proprement dites (voir plus loin le « Libéralisme »).

La moralité ne dérivant plus simplement de la piété, mais ayant ses racines propres, le principe de la morale ne découle plus des commandements divins, mais des lois de la raison ; pour que ces commandements restent valables, il faut d'abord que leur valeur ait été contrôlée par la raison, et qu'ils soient contresignés par elle. Les lois de la raison sont l'expression de l'homme lui-même, car « l'Homme » est raisonnable, et « l'essence de l'homme » implique ces lois de toute nécessité. Piété et moralité diffèrent en ce que la première reconnaît Dieu et la seconde l'Homme pour législateurs. En se mettant à un certain point de vue de la moralité, on raisonne à peu près comme suit : Ou bien l'homme obéit à sa sensualité et par là il est *immoral*, ou bien il obéit au Bien, lequel, en tant que facteur agissant sur la volonté, s'appelle sens moral (sentiment, préoccupation du Bien), et dans ce cas il est *moral*. Comment, à ce point de vue, peut-on appeler immoral l'acte de

Sand tuant Kotzebue ? Ce qu'on appelle désintéressé, cet acte l'était sûrement autant que, par exemple, les larcins de saint Crispin au profit des pauvres. « Il ne devait pas assassiner, car il est écrit : tu ne tueras pas ! » — Poursuivre le bien, le bien public (comme Sand croyait le faire), ou le bien des pauvres (comme Crispin) est donc moral, mais le meurtre et le vol sont immoraux : but moral, moyen immoral. Pourquoi ? — « Parce que le meurtre, l'assassinat, est mal en soi, d'une manière absolue ». — Lorsque les Guérillas entraînaient les ennemis de leur pays dans les ravins et les canardaient à loisir, embusqués derrière les buissons, n'était-ce pas un assassinat ?

Si vous vous en tenez au principe de la morale qui prescrit de poursuivre partout et toujours le Bien, vous en êtes réduits à vous demander si en aucun cas, le meurtre ne peut arriver à réaliser ce Bien ; dans l'affirmative vous devez liciter ce meurtre dont le Bien est sorti. Vous ne pouvez condamner l'action de Sand : elle fut morale, parce que désintéressée et sans autre objectif que le Bien ; ce fut un châtement infligé par un individu, une *exécution*, pour laquelle il risquait sa vie.

Que voir dans l'entreprise de Sand, sinon sa volonté de supprimer de vive force certains écrits ? N'avez-vous jamais vu appliquer ce même procédé comme très « légal » et très sanctionné ? Et que répondre à cela au nom de votre principe de la Moralité ? — « C'était une exécution illégale ! » L'immoralité du fait était-elle donc dans son illégalité, dans la désobéissance à la loi ? Accordez-moi tout d'un coup que le Bien n'est autre chose que — la Loi, et que Moralité égale Légalité ! Votre moralité doit se résigner à n'être plus qu'une vaine façade de « légalité », une fausse dévotion à l'accomplissement de la loi, bien plus tyrannique et plus révoltante que l'ancienne ; celle-ci n'exigeait que la *pratique extérieure*, tandis que vous exigez en plus l'*intention* : on doit porter en soi la règle et le dogme, et le plus légalement intentionné est le plus moral. La dernière clarté de la vie catholique s'éteint dans cette légalité protestante. Ainsi finalement se complète et s'absolutise la domination de la Loi. « Ce n'est pas moi qui vis, c'est la Loi qui vit en moi ». J'en arrive à n'être plus que le « vaisseau de sa gloire ». « Chaque Prussien porte son gendarme dans sa poitrine », disait en parlant de ses compatriotes un officier supérieur.



D'où vient l'incurable impuissance de certaines *oppositions* ? Uniquement de ce qu'elles ne veulent point s'écarter du chemin de la Moralité ou de la Légalité, ce qui les condamne à jouer cette monstrueuse comédie de dévouement, d'amour, etc., dont l'hypocrite mauvaise grâce achève d'écœurer ceux que dégoûtent la pourriture et la cafarderie de ce qui s'intitule « opposition légale ».

Un accord *moral* conclu au nom de l'amour et de la fidélité ne laisse place à aucune volonté discordante et opposée ; la belle harmonie est rompue si l'un veut une chose et l'autre le contraire. Or, l'usage et un vieux préjugé exigent avant tout de l'opposition le respect de ce pacte moral. Que reste-t-il à l'opposition ? Peut-elle vouloir une liberté lorsque l'élu, la majorité, trouvent bon de la repousser ? Non ! Elle n'oserait *vouloir* la liberté ; tout ce qu'elle peut faire, c'est la *souhaiter*, et pour l'obtenir,

« pétitionner » et tendre la main en la demandant par charité. Voyez-vous ce qui arriverait si l'opposition **voulait** réellement, si elle voulait de toute l'énergie de sa volonté ? Non, non : qu'elle sacrifie la Volonté à l'Amour, qu'elle renonce à la Liberté — pour les beaux yeux de la Moralité. Elle ne doit jamais « réclamer comme un droit » ce qu'il lui est seulement permis de « demander comme une grâce ». L'amour, le dévouement, etc., exigent impérieusement qu'il n'y ait qu'une seule volonté devant laquelle toutes les autres s'inclinent, à laquelle elles obéissent avec amour et soumission. Que cette volonté soit raisonnable ou déraisonnable, il est en tous cas moral de s'y soumettre et immoral de s'y soustraire.

La volonté qui régit la censure paraît déraisonnable à beaucoup de gens. Cependant, dans un pays où sévit la censure, celui qui lui soustrait ses écrits fait mal et celui qui les lui soumet fait bien. Que quelqu'un, dûment averti et rappelé à l'ordre par le censeur, passe outre et installe par exemple une presse clandestine, on sera en droit de l'accuser d'immoralité, et, qui plus est, de sottise s'il se fait prendre ; son aventure ne lui donnera-t-elle pas quelque titre à l'estime des « honnêtes gens » ? Qui sait ? — Peut-être s'imaginait-il servir une « moralité supérieure » ?

La toile de l'hypocrisie moderne est tendue aux confins des deux domaines entre lesquels, alternativement ballottée, notre époque tend les fils déliés du mensonge et de l'erreur. Trop faible désormais pour servir la morale sans hésitation et sans défaillance, trop scrupuleuse encore pour vivre tout à fait selon l'égoïsme, elle passe en tremblant, dans la toile d'araignée de l'hypocrisie, d'un principe à l'autre, et, paralysée par le fléau de l'incertitude, ne capture plus que de sottes et pauvres mouches. A-t-on eu l'audace grande de dire carrément son avis, aussitôt on énerve la liberté du propos par des protestations d'amour : — **résignation hypocrite**. A-t-on au contraire eu le front de combattre une affirmation libre en invoquant **moralement** la bonne foi, etc., aussitôt le courage moral s'évanouit et l'on assure que c'est avec un plaisir tout particulier qu'on a entendu cette vaillante parole : — **approbation hypocrite**. Bref, on voudrait tenir l'un, mais ne pas lâcher l'autre ; on veut vouloir **librement**, mais on n'entend pas, à Dieu ne plaise, cesser de vouloir **moralement**. — Voyons, Libéraux, vous voilà en présence d'un de ces adversaires dont vous méprisez la servilité ; nous vous écoutons : vous atténuez l'effet de chaque mot un peu libéral par un regard de la plus loyale fidélité ; lui habille son servilisme des plus chaudes protestations de libéralisme. Maintenant, séparez-vous ; chacun pense de l'autre : je te connais, masque ! Il a flairé en vous le Diable, aussi bien que vous avez flairé en lui le vieux Bon Dieu.

Un Néron n'est « mauvais » qu'aux yeux des « bons » ; à mes yeux, il est simplement un **possédé**, comme les bons eux-mêmes. Les bons voient en lui un franc scélérat et le vouent à l'enfer. Comment se fait-il que rien ne se soit opposé à ses caprices ? Comment a-t-on pu tant supporter ? Les Romains domestiqués valaient-ils un liard de plus pour se laisser fouler aux pieds par un tel tyran ? Dans l'ancienne Rome, on l'eût immédiatement supprimé, et on ne fût jamais devenu son esclave. Mais les « honnêtes gens » de son temps se bornaient, dans leur moralité, à lui opposer leurs vœux, et non leur **volonté**. Ils chuchotaient que leur empereur ne se soumettait pas

comme eux aux lois de la Morale, mais ils restaient des « sujets moraux », en attendant que l'un d'eux osât passer franchement par dessus « ses devoirs de sujet obéissant ». Et tous ces « bons Romains », tous ces « sujets soumis » abreuvés d'outrages par leur manque de volonté, d'acclamer aussitôt l'action criminelle et immorale du révolté.

Où était, chez les « bons », le courage de faire la **Révolution**, cette Révolution qu'ils vantent et exploitent aujourd'hui, après qu'un autre l'a faite ? Ce courage ils ne pouvaient l'avoir, car toute révolution, toute insurrection est toujours quelque chose « d'immoral », auquel on ne peut se résoudre à moins de cesser d'être « bon » pour devenir « mauvais » ou — ni bon ni mauvais.

Néron n'était pas pire que le temps où il vivait ; on ne pouvait alors être que l'un des deux : bon ou mauvais. Son temps a jugé qu'il était mauvais, et aussi mauvais qu'on peut l'être, non par faiblesse, mais par scélératesse pure ; quiconque est moral doit ratifier ce jugement. On rencontre encore parfois aujourd'hui des coquins de son espèce mêlés à la foule des honnêtes gens (voyez, par exemple, les Mémoires du Chevalier de Lang). En vérité il ne fait pas bon vivre avec eux, car on n'a pas un instant de sécurité ; mais est-il plus commode de vivre au milieu des bons ? On n'y est guère plus sûr de sa vie, sauf que quand on est pendu, c'est du moins pour la bonne cause ; quant à l'honneur il est encore plus en danger, bien que le drapeau national le couvre de ses plis tutélaires. Le rude poing de la morale est sans miséricorde pour la noble essence de l'égoïsme.

« On ne peut cependant pas mettre sur la même ligne un gredin et un honnête homme ! » Eh ! qui donc le fait plus souvent que vous, Censeurs ? Bien mieux, l'honnête homme qui s'élève ouvertement contre l'ordre établi, contre les sacro-saintes institutions, etc., vous le coffrez comme un criminel, tandis qu'à un subtil coquin, vous confiez vos portefeuilles et des choses encore plus précieuses. Donc, **in praxi**, vous n'avez rien à me reprocher. « Mais en théorie ! » En théorie, je les mets sur la même ligne, sur la ligne de la moralité, dont ils sont les deux pôles opposés. Bons et mauvais, ils n'ont de signification que dans le monde « moral », juste comme avant le Christ, être un Juif selon la Loi ou non selon la Loi n'avait de signification que par rapport à la Loi mosaïque. Aux yeux du Christ, le pharisien n'était rien de plus que « les pécheurs et les publicains », et de même, aux yeux de l'individualiste, le pharisien moral vaut le pécheur immoral.

Néron était un possédé très malcommode, un fou dangereux. C'eût été une sottise de perdre son temps à le rappeler au « respect des choses sacrées », pour lamenter ensuite parce que le tyran n'en tenait aucun compte et agissait à sa guise. A chaque instant on entend des gens invoquer la sacro-sainteté des imprescriptibles droits de l'Homme devant ceux-là même qui en sont les ennemis, et s'efforcer de prouver et de démontrer par anticipation que telle ou telle liberté est un des « droits sacrés de l'Homme ». Ceux qui se livrent à ces exercices méritent d'être raillés comme ils le sont, si, fût-ce [inconsiemment], ils ne prennent pas résolument le chemin qui conduit à leur but. Ils pressentent que ce n'est que lorsque la majorité sera acquise à cette liberté qu'ils désirent, qu'elle la **voudra** et la **prendra**. Ce n'est pas la sainteté d'un droit et toutes les preuves qu'on peut en fournir qui en font

approcher d'un pas : se lamenter, pétitionner ne convient qu'aux mendiants.

L'homme « moral » est nécessairement borné, en ce qu'il ne conçoit d'autre ennemi que l'« immoral » ; ce qui n'est pas bien est « mal » et par conséquent réprouvé, odieux, etc. Aussi est-il radicalement incapable de comprendre l'égoïste. L'amour en dehors du mariage n'est-il pas immoral ? L'homme moral peut tourner et retourner la question, il n'échappera pas à la nécessité de condamner le fornicateur. L'amour libre est bien une immoralité, et cette vérité morale a coûté la vie à Emilia Galotti. Une jeune fille vertueuse vieillira fille ; un homme vertueux usera sa vie à refouler les aspirations de sa nature jusqu'à ce qu'elles soient étouffées, il se mutilera même par amour de la vertu, comme Origène par amour au ciel : ce sera honorer la sainteté du mariage, l'inviolable sainteté de la chasteté, ce sera moral. L'impureté ne peut jamais porter un bon fruit ; avec quelque indulgence que l'honnête homme juge celui qui s'y livre, elle reste une faute, une infraction à une loi morale, et entraîne une souillure ineffaçable. La chasteté qui faisait jadis partie des vœux monastiques est entrée dans le domaine de la morale commune.

Pour l'égoïste, au contraire, la chasteté n'est pas un bien dont il ne puisse se passer ; elle est pour lui sans importance. Aussi, quel va être le jugement de l'homme moral à son égard ? Celui-ci : il classera l'égoïste dans la seule catégorie de gens qu'il conçoive en dehors des « moraux », dans celle des — immoraux. Il ne peut faire autrement ; l'égoïste, n'ayant aucun respect pour la moralité, doit lui paraître immoral. S'il le jugeait autrement, c'est que, sans se l'avouer, il ne serait plus un homme véritablement moral, mais un apostat de la Moralité. Ce phénomène, qui n'est plus fort rare aujourd'hui, ne doit pas nous induire en erreur ; il faut bien se dire que celui qui tolère la moindre atteinte à la moralité ne mérite pas plus le nom d'homme moral que Lessing ne méritait celui de pieux chrétien, lui qui dans une parabole bien connue compare la religion chrétienne aussi bien que la mahométane et la juive à une « bague fausse ». Souvent les gens sont déjà beaucoup plus loin qu'ils ne voudraient en convenir.

C'eût été de la part de Socrate une immoralité d'accueillir les offres séduisantes de Criton et de s'échapper de sa prison ; rester était le seul parti qu'il pût moralement prendre. Et c'était le seul, simplement parce que Socrate était — un homme moral.

Les hommes de la Révolution, « immoraux et impies », avaient, eux, juré fidélité à Louis XVI, ce qui ne les empêcha pas de décréter sa déchéance et de l'envoyer à l'échafaud ; action immorale, qui fera horreur aux honnêtes gens de toute éternité.



Ces critiques ne s'appliquent toutefois qu'à la « morale bourgeoise », que tout esprit un peu libre fait profession de dédaigner. Cette morale, comme la bourgeoisie dont elle est la fille, est encore trop près du ciel, trop peu affranchie de la Religion, pour ne pas se borner à s'en approprier les lois. N'exigez pas d'elle de la critique, et ne lui demandez pas de tirer de son propre fond une doctrine originale.

C'est sous un tout autre aspect que se présente la morale, lorsque, consciente de sa dignité, elle prend pour unique règle son principe, l'essence humaine ou « l'Homme ». Ceux qui parviennent à transporter résolument le problème sur ce terrain rompent pour toujours avec la Religion : il n'y a plus de place pour son Dieu auprès de leur Homme ; de plus, comme ils coulent à fond le vaisseau de l'Etat (voir plus loin), ils anéantissent du même coup toute « moralité » procédant du seul Etat, et s'interdisent par conséquent d'en invoquer jamais même le nom. Ce que ces « Critiques » désignent sous le nom de moralité s'écarte définitivement de la morale dite « bourgeoise » ou « politique », et doit paraître aux hommes d'état et aux bourgeois une « licence effrénée ».

Cependant, cette conception nouvelle de la moralité n'a rien de neuf et d'inédit ; elle ne fait que s'adapter au progrès réalisé dans la « pureté du principe ». Ce dernier, lavé de la souillure de son adultère avec le principe religieux, se précise et atteint son plein épanouissement en devenant « l'Humanité ». Aussi ne faut-il pas s'étonner de voir conserver ce nom de moralité, à côté d'autres comme liberté, humanité, conscience, etc., en se contentant d'y ajouter tout au plus l'épithète « libre ». La morale devient « morale libre », comme l'Etat bourgeois, quoique bouleversé de fond en comble, devient « Etat libre » ou même « Société libre », sans cesser d'être l'une la morale et l'autre l'Etat.

La morale étant désormais purement humaine et complètement séparée de la Religion dont, historiquement, elle est sortie, rien ne s'oppose à ce qu'elle devienne elle-même une religion. En effet, la Religion ne diffère de la Morale que pour autant que nos relations avec le monde des hommes sont réglées et sanctifiées par nos rapports avec un être surhumain, et que nous n'agissons plus que par « amour de Dieu ». Mais admettez que « l'Homme est pour l'homme l'être suprême », et toute différence s'efface ; la Morale quitte son rang subalterne, elle se complète, s'absolutise et devient — Religion. L'Homme, être supérieur, jusqu'ici subordonné à un Etre suprême, s'élève à la hauteur absolue, et nous sommes dans nos rapports avec Lui ce que nous sommes aux pieds d'un être suprême, — religieux.

Moralité et Piété redeviennent ainsi aussi parfaitement synonymes qu'au début du Christianisme. Si le sacré n'est plus « saint » mais « humain », c'est simplement que l'être suprême a changé et que l'Homme a pris la place du Dieu. La victoire de la Moralité aboutit simplement à un *changement de dynastie*.

La Foi détruite, Feuerbach croit trouver un asile dans l'Amour. « La première et la suprême loi doit être l'amour de l'homme pour l'homme. *Homo homini Deus est*, telle est la maxime pratique la plus haute ; par elle la face du monde est changée²⁸. » Mais il n'y a à proprement parler que le dieu, *Deus*, de changé ; l'amour reste : vous adoriez le dieu surhumain, vous adorerez le dieu humain, l'*Homo qui est Deus*. L'Homme m'est — sacré, et tout ce qui est « vraiment humain » m'est — sacré ! « Le mariage est par lui-même sacré ; de même toutes les relations de la vie morale : l'amitié, la propriété, le mariage, le bien de chacun sont et doivent être sacrés, en eux et par eux-mêmes²⁹. »

²⁸. *Wesen des Christentums*, zw. Aufl., p. 402.

²⁹. P. 403.

Est-ce un prêtre qui parle ? Quel est son dieu ? L'Homme ! Qu'est-ce que le divin ? C'est l'humain ! Le prédicat n'a fait en définitive que prendre la place du sujet ; la proposition « Dieu est l'amour » devient « l'Amour est divin » ; continuez à appliquer le procédé : « Dieu s'est fait Homme » vous donnera « l'Homme s'est fait Dieu, » etc..., et voilà une nouvelle — Religion.

« Tous les phénomènes de la vie morale constituant les mœurs ne sont moraux, ne prennent une signification morale, que s'ils ont en eux-mêmes (sans que la bénédiction du prêtre les consacre) une valeur *religieuse*. » Le sens de la proposition de Feuerbach « La théologie est une anthropologie » se précise et se réduit à « La religion doit être une éthique, l'éthique est la seule religion. » Feuerbach se contente de renverser l'ordre du prédicat et du sujet, de faire un *usteron proteron* logique.

Comme il le dit lui-même : « L'amour n'est pas sacré (et n'a jamais passé pour sacré aux yeux des hommes) parce qu'il est un prédicat de Dieu, mais il est un prédicat de Dieu parce qu'il est par lui-même et pour lui-même divin. » Pourquoi donc ne déclare-t-il pas la guerre aux prédicats eux-mêmes, à l'amour et à toute sacro-sainteté ? Comment peut-il se flatter de détourner les hommes de Dieu, s'il leur laisse le divin ? Et si, comme il le dit, l'essentiel pour eux n'a jamais été Dieu, mais ses seuls prédicats, à quoi bon leur enlever le mot si on leur laisse la chose ?

Il proclame d'autre part que son but est « de détruire une illusion³⁰ », une illusion pernicieuse « qui a si bien faussé l'homme, que l'amour même, son sentiment le plus intime et le plus vrai, est devenu, par le fait de la religiosité, vain et illusoire, vu que l'amour religieux n'aime l'homme que par amour de Dieu, c'est-à-dire aime en apparence l'homme et en réalité Dieu. » Mais en est-il autrement de l'amour moral ? S'attache-t-il à l'homme, à *tel ou tel homme* en particulier, par amour de *lui, cet homme*, ou par amour de la Moralité, de l'Homme en général, et, en définitive, — puisque *Homo homini Deus*, — par amour de Dieu ?



La marotte se manifeste encore sous une foule d'autres formes ; il est nécessaire d'en énumérer ici quelques-unes.

Parmi elles, le *renoncement*, l'*abnégation* sont communs aux saints et aux non saints, aux purs et aux impurs.

L'impur *renonce* à tout bon sentiment, « renie » toute pudeur, tout respect humain ; il obéit en esclave docile à ses appétits. Le pur renonce au commerce du monde, « renie le monde », pour se faire l'esclave de son impérieux idéal. L'avare que ronge la soif de l'or renie les avertissements de sa conscience, il renonce à tout sentiment d'honneur, à toute bienveillance et à toute pitié ; sourd à toute autre voix, il court où l'appelle son tyrannique désir. Le saint fait de même ; impitoyable aux autres et à lui-même, rigoriste et dur, il affronte la « risée du monde » et court où l'appelle son tyrannique idéal. De part et d'autre, même abnégation de *soi-même* : si le non saint *abdique* devant Mammon, le saint *abdique* devant Dieu et les lois divines.

Nous vivons en un temps où l'*impudence* du Sacré se fait sentir et se révèle chaque jour davantage, parce qu'elle est chaque jour plus obligée de se découvrir et de s'exposer. Peut-on rien imaginer qui surpasse en insolence et en stupidité les arguments que l'on oppose par exemple aux « progrès du temps » ? La naïveté de leur effronterie passe depuis longtemps toute mesure et toute attente ; mais comment en serait-il autrement ? Saints et non saints, tous ceux qui pratiquent l'abnégation doivent prendre un même chemin, qui, d'abdication en abdication, conduit les uns à s'enfoncer dans la plus ignominieuse *dégradation*, et les autres à s'élever à la plus déshonorante *sublimité*. Le Mammon terrestre et le Dieu du ciel exigent exactement la même somme de — renoncement.

Le dégradé et le sublime aspirent tous deux à un « bien », l'un à un bien matériel, l'autre à un bien idéal, et finalement l'un complète l'autre, l'« homme de la Matière » sacrifiant à sa *vanité*, but idéal, ce que l'« homme de l'Esprit » sacrifie à une jouissance matérielle, le *confort*.

Ceux-là s'imaginent dire énormément qui placent dans le cœur de l'homme le « désintéressement ». Qu'entendent-ils par là ? Quelque chose de très voisin de l'« abnégation de soi ». *De soi* ? de qui donc ? Qui est-ce qui sera nié et dont l'intérêt sera mis de côté ? Il semble que ce doit être toi. Et au profit de qui *te* recommander-t-on cette abnégation désintéressée ? De nouveau à *ton* profit, à *ton* bénéfice, à charge simplement de poursuivre par désintéressement ton « véritable intérêt ».

On doit tirer profit *de soi*, mais ne pas chercher *son* profit.

Le *bienfaiteur* de l'humanité comme Franke, le créateur des orphelinats, ou O'Connel l'infatigable défenseur de la cause irlandaise, passe pour désintéressé ; de même le *fanatique* comme saint Boniface qui expose sa vie pour la conversion des païens, Robespierre qui sacrifie tout à la vertu, ou Körner qui meurt pour son Dieu, son Roi et sa Patrie. Leur désintéressement est chose admise. Aussi les adversaires d'O'Connel, par exemple, s'efforçaient-ils de le représenter comme un homme cupide (accusations auxquelles sa fortune donnait quelque vraisemblance), sachant bien que s'ils parvenaient à rendre suspect son désintéressement, il leur serait facile de détacher de lui ses partisans. Tout ce qu'ils pouvaient prouver, c'est que O'Connel visait un autre but que celui qu'il avouait. Mais qu'il eût en vue un avantage pécuniaire ou la liberté de son peuple, il est en tout cas évident qu'il poursuivait un but et même *son* but : dans un cas comme dans l'autre il avait un intérêt, seulement il se trouvait que son intérêt national était utile à *d'autres*, ce qui en faisait un *intérêt commun*.

N'existe-t-il donc pas de désintéressement et ne peut-on jamais en rencontrer ? Au contraire, rien n'est plus commun ! On pourrait appeler le désintéressement un article de mode du monde civilisé et on le tient pour si nécessaire que lorsqu'il coûte trop cher en étoffe solide on s'en paie un de camelote : on singe le désintéressement.

Où commence le désintéressement ? Précisément au moment où un but cesse d'être *notre* but et notre *propriété* et où nous cessons de pouvoir en disposer à notre guise, en propriétaire, lorsque ce but devient un but fixe ou une — idée fixe, et commence à nous inspirer, à nous enthousiasmer, à nous fanatiser, bref, quand il devient — notre

30. P. 408.

maître. On n'est pas désintéressé tant qu'on tient le but en son pouvoir ; on le devient lorsqu'on pousse le cri du cœur des possédés : « Je suis comme ça, je ne saurais être autrement », et qu'on applique à un but **sacré** un zèle sacré.

Je ne suis pas désintéressé, tant que mon but reste à **moi**, et que je le laisse perpétuellement en question au lieu de me faire l'instrument aveugle de son accomplissement. Je peux ne pas déployer pour cela moins de zèle que le fanatique, mais tout mon zèle me laisse en face de mon but froid, calculateur, incroyant et hostile ; je reste son **juge**, parce que je suis son propriétaire.

Le désintéressement pullule là où règne la « possession », aussi bien sur les possessions du Diable que sur celles du bon Esprit : là, vice, folie, etc., ici, résignation, soumission, etc.

Où tourner ses regards sans rencontrer quelque victime du renoncement ?

En face de chez moi habite une jeune fille qui depuis tantôt dix ans offre à son âme de sanglants holocaustes. C'était jadis une adorable créature, mais une lassitude mortelle courbe aujourd'hui son front, et sa jeunesse saigne et meurt lentement sous ses joues pâles.

Pauvre enfant, que de fois les passions ont dû frapper à ton cœur, et réclamer pour ton printemps une part de soleil et de joie ! Quand tu posais ta tête sur l'oreiller, comme la nature en éveil faisait tressaillir tes membres, comme ton sang bondissait dans tes artères ! Toi seule le sais, et toi seule pourrais dire les ardentes rêveries qui faisaient s'allumer dans tes yeux la flamme du désir.

Mais, soudain, à ton chevet se dressait un fantôme : l'Âme, le salut éternel !

Effrayée, tu joignais les mains, tu levais vers le ciel ton regard éploré, tu — priais. Le tumulte de la nature s'apaisait et le calme immense de la mer s'apesantissait sur les flots mouvants de tes désirs. Peu à peu la vie s'éteignait dans tes yeux, tu fermais tes paupières meurtries, le silence se taisait dans ton cœur, tes mains jointes retombaient inertes sur ton sein sans révolte, un dernier soupir s'exhalait de tes lèvres, et — **l'âme était en repos**. Tu t'endormais, et le lendemain c'étaient de nouveaux combats et — une nouvelle prière.

Aujourd'hui, l'habitude du renoncement a glacé l'ardeur de tes désirs et les roses de ton printemps pâlissent au vent desséchant de ta félicité future. L'âme est sauvée, le corps peut périr. O Lais, ô Ninon, que vous eûtes raison de mépriser cette blême sagesse ! Une grisette, libre et joyeuse, pour mille vieilles filles blanchies dans la vertu !



« Axiome, principe, point d'appui moral, » autres formes sous lesquelles s'exprime l'idée fixe.

Archimède demandait, pour soulever la terre un point d'appui **en dehors** d'elle. C'est ce **point d'appui** que les hommes ont sans cesse cherché et que chacun a pris où il l'a trouvé et comme il l'a trouvé. Ce point d'appui étranger est le **monde de l'Esprit**, le monde des idées, des pensées, des concepts, des essences, etc., c'est le **Ciel**. C'est sur le ciel qu'on s'appuie pour ébranler la terre, et c'est du ciel qu'on se penche pour contempler les agitations terrestres, et — les mépriser. S'assurer le ciel, s'assurer solidement

et pour toujours le point d'appui céleste, combien a peiné pour cela la douloureuse et inlassable humanité !

Le Christianisme s'est proposé de nous délivrer du déterminisme de la nature et de la fatalité des appétits. Son but était donc que l'homme ne se laissât plus déterminer par ses désirs et ses passions, ce qui n'implique pas que l'homme ne doit pas **avoir** de désirs, de passions, etc., mais qu'il ne doit pas se laisser posséder par eux, qu'ils ne doivent pas être dans sa vie des facteurs **fixes**, incoercibles et inéluctables.

Mais ce que le Christianisme (la Religion) a machiné contre les appétits, ne serions-nous pas en droit de le retourner contre l'Esprit (pensées, représentations, idées, croyance, etc.), par lequel il prétend que nous soyons déterminés ? Ne pourrions-nous exiger que l'Esprit, les représentations, les idées, ne pussent plus nous déterminer, cessassent d'être fixes et hors d'atteinte, autrement dit « sacrées » ? Cela aurait pour effet de nous **affranchir de l'Esprit**, de nous délier du joug des représentations et des idées.

Le Christianisme disait : « Nous devons bien posséder des appétits, mais ces appétits ne doivent pas nous posséder ». Nous lui répondons : « Nous devons bien posséder un esprit, mais l'Esprit ne doit pas nous posséder. » Si cette dernière phrase ne vous offre pas de prime abord un sens satisfaisant, réfléchissez au cas de celui chez qui, par exemple une pensée devient « maxime » de telle sorte qu'il s'en fait lui-même le prisonnier : ce n'est plus lui qui possède la maxime, c'est plutôt elle qui le possède. Et lui en revanche possède dans cette maxime un « solide point d'appui, » Les leçons du catéchisme deviennent peu à peu, sans qu'on s'en aperçoive, des **axiomes** qui ne permettent plus le moindre doute ; leurs pensées ou leur — Esprit deviennent tout puissants et aucune objection de la « chair » ne prévaudra plus contre eux.

Ce n'est cependant que par la « chair » que je puis secouer la tyrannie de l'Esprit, car ce n'est que quand un homme comprend aussi sa chair qu'il se comprend entièrement, et ce n'est que quand il **se** comprend entièrement qu'il est intelligent ou raisonnable.

Le Chrétien ne comprend pas la détresse de sa nature asservie, l'« humilité » est sa vie ; c'est pourquoi il ne murmure point contre l'iniquité lorsque sa **personne** en est victime : il se croit satisfait de la « liberté spirituelle. » Mais si la chair élève la voix, et si son ton est, comme il doit l'être, « passionné », « inconvenant », « mal intentionné », « malicieux », etc., le Chrétien croit ouïr des voix diaboliques, des voix **contre l'Esprit** (car la bienséance, l'absence de passion, les bonnes intentions, etc., sont — Esprit) ; il fulmine contre elles, et avec raison : il ne serait pas chrétien s'il les écoutait sans révolte. N'obéissant qu'à la moralité, il stigmatise l'immoralité ; n'obéissant qu'à la légalité, il bâillonne, il musèle la voix de l'anarchie : **l'Esprit** de moralité et de légalité, maître inflexible et inexorable, le tient captif. C'est là ce qu'ils appellent la « royauté de l'Esprit » — c'est en même temps le **point d'appui** de l'Esprit.

Et qui Messieurs les Libéraux veulent-ils libérer ? Quelle est la liberté qu'ils appellent de tous leurs vœux ? Celle de **l'Esprit**, de l'esprit de moralité, de légalité, de piété, etc. Mais Messieurs les Anti-libéraux n'ont pas d'autre désir, et le seul objet de la dispute, c'est l'avantage que chacun ambitionne, d'avoir seul la parole. **L'Esprit**

reste le **maître** absolu des uns et des autres, et s'ils se querellent, c'est uniquement pour savoir qui s'assiéra sur le trône héréditaire de « lieutenant du Seigneur. »

Ce qu'il y a de meilleur dans l'affaire c'est qu'on peut rester tranquille spectateur de la lutte, avec la certitude que les bêtes féroces de l'histoire s'entre déchirent juste comme celles de la nature ; leurs cadavres en se putréfiant engraisseront le sol pour — nos moissons.

Nous reviendrons par la suite sur une foule d'autres marottes : Vocation, Vérité, Amour, etc.



Si j'oppose la spontanéité de l'inspiration à la passivité de la suggestion, et ce qui nous est **propre** à ce qui nous est **donné**, on aurait tort de me répondre que, tout tenant à tout et l'univers entier formant un tout solidaire, rien de ce que nous sommes ou de ce que nous avons n'est par conséquent isolé, mais nous vient des influences ambiantes et nous est en somme « donné » ; l'objection porterait à faux, car il y a une grande différence entre les sentiments ou les pensées que ce qui m'entoure **éveille en moi**, et les sentiments et les pensées qu'on **me fournit tout faits**. Dieu, immortalité, liberté, humanité, sont de ces derniers : on nous les inculque dès l'enfance et ils enfoncent en nous plus ou moins profondément leurs racines ; mais, soit qu'ils gouvernent les uns à leur insu, soit que chez les autres, natures plus riches, ils s'épanouissent et deviennent le point de départ de systèmes ou d'œuvres d'art, ce n'en sont pas moins des sentiments que nous avons toujours **reçus** tels quels, et jamais **produits** ; la preuve en est que nous y croyons et qu'ils s'imposent à nous.

Qu'il y ait un Absolu, et que cet Absolu puisse être perçu, senti et pensé, c'est un article de foi pour ceux qui consacrent leurs veilles à le pénétrer et le définir. Le **sentiment** de l'Absolu est pour eux un **datum**, le texte sur lequel toute leur activité se borne à broder les gloses les plus diverses. De même le sentiment religieux était pour Klopstock une « donnée » qu'il ne fit que traduire sous forme d'œuvre d'art dans sa **Messiede**. Si la Religion n'avait fait que le stimuler à sentir et à penser, et s'il avait pu prendre **lui même** position en face d'elle, il eût abouti à analyser et finalement à détruire l'objet de ses pieuses effusions. Mais, devenu homme, il ne fit que ressasser les sentiments dont avait été farci son cerveau d'enfant, et il gaspilla son talent et ses forces à habiller ses vieilles poupées.

On comprendra à présent de quelle valeur pratique est la différence que nous faisons entre les sentiments qui nous sont donnés et ceux dont les circonstances extérieures ne font que provoquer en nous l'éclosion. Ces derniers nous sont **propres**, il sont égoïstes, parce qu'on ne nous les a pas soufflés et imposés **en tant que sentiments** ; les premiers au contraire nous ont été donnés, nous les soignons comme un héritage, nous les cultivons et ils nous **possèdent**.

Qui a pu ne pas remarquer ou tout au moins éprouver que toute notre éducation consiste à greffer dans notre cerveau certains sentiments déterminés, au lieu d'y laisser germer au petit bonheur ceux qui y auraient trouvé un sol convenable ? Lorsque nous entendons le nom de Dieu, nous devons éprouver de la crainte ; que l'on prononce

devant nous le nom de Sa Majesté le Prince, nous devons nous sentir pénétrés de respect, de vénération et de soumission ; si l'on nous parle de moralité, nous devons entendre quelque chose d'inviolable ; si l'on nous parle du mal ou des méchants, nous ne pouvons nous dispenser de frémir, et ainsi de suite. Ces **sentiments** sont le but de l'éducateur, ils sont obligatoires : si l'enfant se délectait par exemple au récit des hauts faits des méchants, ce serait au fouet à le punir et à le « ramener dans la bonne voie. »

Lorsque nous sommes ainsi bourrés de **sentiments donnés**, nous parvenons à la majorité et nous pouvons être « émancipés ». Notre équipement consiste en « sentiments élevés, pensées sublimes, maximes édifiantes, éternels principes, » etc. Les jeunes sont majeurs quand ils gazouillent comme les vieux ; on les pousse dans les écoles pour qu'ils y apprennent les vieux refrains, et quand ils les savent par cœur l'heure de l'émancipation a sonné.

Il ne nous est **pas permis** d'éprouver, à l'occasion de chaque objet et de chaque nom qui se présentent à nous, le premier sentiment venu ; le nom de Dieu, par exemple, ne doit pas éveiller en nous d'images risibles ou de sentiments irrespectueux ; ce que nous devons en penser et ce que nous devons sentir nous est d'avance tracé et prescrit.

Tel est le sens de ce qu'on appelle la « **charge d'âme** » : mon âme et mon esprit doivent être façonnés d'après ce qui convient aux autres, et non d'après ce qui pourrait me convenir à moi-même.

On sait combien il faut se donner de peine pour acquérir une façon **à soi** de sentir vis-à-vis de bien des noms que l'on prononce même tous les jours ; on sait aussi combien il est difficile de rire au nez de celui qui attend de nous, lorsqu'il nous parle, un air pénétré et un ton de bonne compagnie.

Ce qui nous est donné nous est **étranger**, ne nous appartient pas en propre ; aussi est-ce « sacré » et est-il malaisé de se dépouiller du « saint émoi » que cela nous inspire.

On entend beaucoup vanter aujourd'hui le « sérieux », la « gravité dans les sujets et les affaires de haute importance », la « gravité allemande », etc. Cette façon de prendre les choses au sérieux montre clairement combien déjà invétérées et graves sont devenues la folie et la possession. Car il n'y a rien de plus sérieux que le fou lorsqu'il se met à chevaucher sa chimère favorite ; devant son zèle il ne s'agit plus de plaisanter (Voyez les maisons de fous).

§ 3. — La Hiérarchie. Les réflexions historiques sur notre hérédité mongole que j'intercale ici sous forme de digression, n'ont aucune prétention à la profondeur ni à la solidité. Si je les présente au lecteur, c'est simplement parce qu'il me semble qu'elles peuvent contribuer à l'éclaircissement du reste.

L'histoire de l'humanité, qui tient à proprement parler tout entière dans l'histoire de la race caucasique, paraît avoir parcouru jusqu'à présent deux périodes ; à la première, durant laquelle nous eûmes à nous dépouiller de notre originelle nature **négre**, succéda la période **mongole** (chinoise), à laquelle il faudra également mettre fin par la violence. La période nègre représente l'**Antiquité**, les siècles de dépendance vis-à-vis des **objets** (repas des poulets sacrés, vol des oiseaux, éternuement, tonnerre et

éclairs, bruissement des arbres, etc.) ; la période mongole représente les siècles de dépendance vis-à-vis des **pensées**, l'**Ere chrétienne**. C'est à l'avenir que sont réservées ces paroles : « Je suis possesseur du monde des objets, et je suis possesseur du monde des pensées. »

Il est impossible de faire grand cas de la valeur du **moi**, tant que le dur diamant du **non-moi** (que ce non-moi soit le dieu ou soit le monde) reste à un prix aussi exorbitant. Le non-moi est encore trop vert et trop dur pour qu'il soit possible au moi de l'entamer et de l'absorber. Les hommes, avec une activité extraordinaire d'ailleurs, ne font que ramper sur cet **immuable**, c'est-à-dire sur cette **substance**, tels des insectes sur un cadavre dont ils font servir les suc à leur nourriture, sans pour cela le détruire. Cette activité de vermine est toute l'industrie des Mongols. Chez les Chinois, en effet, tout reste comme avant ; une révolution ne supprime rien d'« essentiel » ou de « substantiel », et ne fait que les rendre plus affairés autour de ce qui reste debout et qui porte le nom d'« antiquité », d'« aïeux », etc.

C'est pourquoi, dans la période mongole que nous traversons, tout changement n'a jamais été qu'une réforme, une amélioration, et jamais une destruction, un bouleversement, un anéantissement. La substance, l'objet, demeure. Toute notre industrie n'a été qu'activité de fourmis et sauts de puces, jongleries sur la corde tendue de l'Objectif, et corvées sous le bâton de garde-chiourme de l'immuable ou « Eternel ». Les Chinois sont bien le plus **positif** des peuples, et cela parce qu'ils sont ensevelis sous les dogmes ; mais l'ère chrétienne non plus n'est pas sortie du **positif**, c'est-à-dire de la « liberté restreinte », de la liberté « jusqu'à une certaine limite ». Aux degrés les plus élevés de la civilisation, cette activité est dite **scientifique** et se traduit par un travail reposant sur une supposition fixe, une **hypothèse** inébranlable.

La Moralité, sous sa première et sa plus inintelligible forme, se présente comme **habitude**. Agir conformément aux mœurs et aux coutumes de son pays, c'est être moral. Aussi est-il plus facile au Chinois qu'à tout autre d'agir moralement et de parvenir à une pure et naturelle moralité : il n'a qu'à s'en tenir aux vieilles coutumes, aux vieilles mœurs, et à haïr toute innovation comme un crime méritant la mort ; l'**innovation** est en effet l'ennemie mortelle de l'**habitude**, de la **tradition** et de la **routine**. Il est hors de doute que l'habitude cuirasse l'homme contre l'importunité des choses, et lui crée un monde spécial, le seul où il se sente chez lui, c'est-à-dire un **ciel**. Qu'est-ce qu'un « ciel », en effet, sinon la patrie propre de l'homme, où plus rien d'étranger ne le sollicite et ne le domine, où aucune influence terrestre ne le rend plus étranger à lui-même, bref, où, purifié des souillures de la terre et vainqueur dans sa lutte contre le monde, il n'est plus obligé de **renoncer** à rien. Le ciel est la fin du **renoncement**, la **libre jouissance**. L'homme ne s'y interdit plus rien, car rien ne lui est plus étranger ni hostile.

L'habitude est donc une « seconde nature » qui délire et délivre l'homme de sa nature primitive et le met à l'abri des hasards de cette nature.

Les traditions de la civilisation chinoise ont paré à toutes les éventualités ; tout est « prévu » ; quoi qu'il arrive, le Chinois sait toujours comment il doit se comporter, il n'a jamais besoin de prendre conseil des circonstances. Jamais un événement inattendu ne le précipite du ciel de son repos. Le Chinois qui a vécu dans la moralité et

qui y est parfaitement acclimaté ne peut être ni surpris ni déconcerté ; en toute occasion il garde son sang-froid, c'est-à-dire le calme du cœur et de l'esprit, parce que son cœur et son esprit, grâce à la prévoyance des vieilles coutumes traditionnelles, ne peuvent en aucun cas être bouleversés ni troublés : l'improvisiste n'existe plus. C'est donc grâce à l'habitude que l'humanité gravit le premier échelon de l'échelle de la civilisation (ou de la culture) ; et, comme elle s' imagine qu'atteindre la civilisation sera atteindre en même temps le ciel ou royaume de la culture et de la seconde nature, elle gravit en réalité par l'habitude le premier échelon de l'échelle du ciel.

Si les Mongols ont affirmé l'existence d'êtres spirituels et créé un ciel, un monde des Esprits, les Caucasiens d'autre part ont, pendant des milliers d'années, lutté contre ces êtres spirituels pour les pénétrer et les comprendre. Ils ne faisaient en cela que bâtir sur le terrain mongol. Ils bâtissaient non sur le sable mais dans les airs ; ils ont lutté contre la tradition mongole et assailli le ciel mongol, le « Thian ». Quand donc finiront-ils par l'anéantir ? Quand se ressaisiront-ils et redeviendront-ils enfin de **véritables Caucasiens** ? Quand l'« immortalité de l'âme », qui dans ces derniers temps crut s'affirmer encore plus solidement en se présentant comme « immortalité de l'Esprit », se transformera-t-elle enfin en **mortalité de l'Esprit** ?

Grâce aux industrieux efforts de la race mongole, les hommes avaient construit un ciel, quand ceux de la race Caucasique, pour autant qu'un reste d'hérédité mongole leur laisse quelque souci du ciel, se donnèrent une tâche opposée, la tâche de monter à l'assaut de ce ciel de la moralité et de le conquérir. Renverser tout dogme pour en élever sur le terrain dévasté un nouveau — et un meilleur, détruire les mœurs pour mettre à leur place des mœurs nouvelles — et meilleures, c'est là toute leur œuvre. Mais cette œuvre est-elle réellement ce qu'elle se propose d'être, et atteint-elle vraiment son but ? Non : dans cette poursuite du « **meilleur** » elle est entachée de « mongolisme » ; elle ne conquiert le ciel que pour en créer un nouveau, elle ne renverse une ancienne puissance que pour en légitimer une nouvelle, elle ne fait en somme qu'— **améliorer**.

Et cependant, le but suprême vers lequel on marche et que chaque coude de la route fait perdre de vue, n'en demeure pas moins invariable ; c'est la destruction vraie et complète du ciel, de la tradition, etc., c'est, en un mot, la fin de l'homme assuré uniquement contre le monde, la fin de son **isolement**, de sa solitaire **intériorité**. L'homme cherche dans le ciel de la civilisation à s'isoler du monde et à en briser la puissance hostile. Mais ce céleste isolement doit être à son tour brisé, et la véritable fin de la conquête du ciel est — la ruine et l'anéantissement du ciel. Le Caucasien qui **améliore** et qui **réforme** agit en Mongol, car il ne fait que rétablir ce qui était, c'est-à-dire un **dogme**, un absolu, un ciel. Lui qui a voué au ciel une haine implacable, il édifie néanmoins chaque jour de nouveaux cieus : échafaudant ciel sur ciel, il ne fait que les écraser l'un sous l'autre ; le ciel des Juifs détruit celui des Grecs, celui des Chrétiens détruit celui des Juifs, celui des Protestants celui des Catholiques, etc.

Si ces Titans humains parviennent à affranchir leur sang caucasien de son hérédité mongole, ils enseveliront l'homme spirituel sous les cendres de son prodigieux monde spirituel, l'homme isolé sous son monde isolé, et

tout ceux qui construisent un ciel, sous les ruines de ce ciel. Et le ciel c'est le **royaume des Esprits**, le domaine de la **liberté spirituelle**.

Le royaume des cieux, le royaume des Esprits et des fantômes, a trouvé la place qui lui convenait dans la philosophie spéculative. Il y est devenu royaume des pensées, des concepts et des idées : le ciel est peuplé d'idées et de pensées, et ce « royaume des Esprits » est la réalité même.

Vouloir affranchir l'**Esprit** est du pur « mongolisme » ; liberté de l'esprit, du sentiment, de la morale, sont des libertés mongoles.

On prend le mot « moralité » pour synonyme d'activité spontanée, de libre disposition de soi-même. Pourtant il n'en est rien ; au contraire, si le Caucasien a fait preuve de quelque activité personnelle, ç'a été en dépit de la moralité qu'il tenait de ses attaches mongoles. Le ciel mongol ou tradition morale est resté une imprenable forteresse, et le Caucasien a fait preuve de moralité rien que par les assauts répétés qu'il lui a livrés, car s'il n'avait plus eu aucun souci de la moralité, s'il n'avait pas vu en cette dernière son perpétuel et invincible ennemi, le rapport entre lui et la tradition, c'est-à-dire sa moralité, aurait disparu.

Le fait que ses impulsions naturelles sont encore morales est précisément ce qui lui reste de son hérédité mongole ; c'est un signe qu'il ne s'est pas encore ressaisi. Les impulsions « morales » correspondent exactement à la philosophie « religieuse et orthodoxe », à la monarchie « constitutionnelle », à l'Etat « chrétien », à la liberté « modérée », ou, pour employer une image, au Héros cloué sur son lit de douleur.

L'homme n'aura réellement vaincu le Chamanisme et le cortège de fantômes qu'il traîne à sa suite que lorsqu'il aura la force de rejeter non seulement la superstition, mais la foi, — non seulement la croyance aux esprits, mais la croyance à l'Esprit.

Celui qui croit aux revenants ne s'incline pas plus profondément devant « l'intervention d'un monde supérieur » que ne le fait celui qui croit à l'Esprit, et tous deux cherchent un monde spirituel derrière le monde sensible. En d'autres termes, ils engendrent un **autre** monde et y croient ; cet autre monde, **création de leur esprit**, est un monde spirituel : leurs sens ne perçoivent et ne connaissent rien de cet autre monde immatériel, leur esprit seul vit en lui. Lorsque l'on croit comme un Mongol à **l'existence d'êtres spirituels**, on n'est pas loin de conclure que **l'être réel** chez l'homme est son **esprit**, et qu'on doit réserver tous ses soins à ce seul esprit, au « salut de l'âme ». On affirme ainsi la possibilité d'agir sur l'Esprit, ce qu'on appelle « influence morale ».

Il saute donc aux yeux que le « Mongolisme » représente la négation radicale des sens et le règne du non-sens et du contre-nature, et que le péché et le remords du péché ont été pendant des milliers d'années, un fléau mongol.

Mais qui fera maintenant rentrer l'Esprit dans son **néant** ? Celui qui prouva par l'Esprit que la nature aussi est vaine, bornée et périssable, celui-là seul peut prouver la vanité de l'Esprit. **Je** le puis, et ceux d'entre vous le peuvent dont le **Moi** ordonne et règne souverain ; celui qui le peut, c'est, en un mot, — **l'Egoïste**.



Devant ce qui est sacré, on perd tout sentiment de sa puissance et tout courage ; on se sent **impuissant** et on **s'humilie**. Rien cependant n'est par soi-même sacré ; moi seul je consacre : ce qui **canonise**, c'est ma pensée, mon jugement, mes genuflexions, bref, ma conscience.

Est sacré ce qui est inaccessible à l'égoïste, soustrait à ses atteintes, hors de sa **puissance**, c'est-à-dire au-dessus de **lui** ; en un mot, sacrée est toute — **affaire de conscience** : « Ce m'est une affaire de conscience » ne signifie rien d'autre que « je tiens cela pour sacré ».

Pour les petits enfants comme pour les animaux il n'est rien de sacré, car pour s'élever à des notions de ce genre, l'intelligence doit s'être assez développée pour être capable de distinctions telles que « bon et mauvais, permis et défendu, » etc. ; ce n'est qu'à ce degré de réflexion ou de compréhension, — degré auquel correspond précisément le point de vue de la Religion, — que la **crainte** naturelle peut faire place à la **vénération** (non naturelle celle-ci, parce qu'elle n'a de racines que dans la pensée) et à la « terreur sacrée ». Il faut pour cela que l'on tienne quelque chose d'extérieur à soi pour plus puissant, plus grand, plus autorisé, meilleur que soi ; en d'autres termes, il faut que l'on sente planer au-dessus de sa tête une puissance étrangère, et que non seulement on éprouve cette puissance, mais qu'on la reconnaisse formellement, qu'on l'accepte, qu'on s'y soumette, qu'on se livre à elle pieds et poings liés (résignation, humilité, soumission, obéissance, etc.). Ici défilent comme autant de fantômes toute la collection des « vertus chrétiennes ».

Tout ce qui inspire le respect ou la vénération mérite d'être appelé sacré ; vous dites vous-mêmes que ce n'est pas sans une « **sainte terreur** » que vous y touchez. Et c'est un frisson analogue que provoque chez vous le contraire du sacré (le gibet, le crime, etc.) parce que cela aussi récite le même « quelque chose » d'inquiétant, d'étrange et d'**étranger**.

« S'il n'y avait rien de sacré pour l'homme, la porte serait grande ouverte au caprice, à l'arbitraire et à une subjectivité illimitée ! » La crainte est bien un commencement, on peut bien se faire craindre de l'homme le plus grossier, et c'est là déjà une digue à opposer à son insolence. Mais au fond de toute crainte couve toujours la tentation de s'affranchir de l'objet de cette crainte par finesse, ruse, tromperie, etc. Il en est tout autrement de la Vénération : vénérer, ce n'est pas seulement redouter, c'est de plus honorer ; l'objet de la crainte devient une puissance intérieure à laquelle je ne puis plus me soustraire ; ce que j'honore me saisit, m'attache, me possède, le respect dont je le paie me met complètement en son pouvoir et ne me laisse plus aucune velléité de m'en affranchir ; j'y adhère avec toute l'énergie de la foi, — **je crois**. L'objet de ma crainte et moi ne faisons qu'un : « ce n'est pas moi qui vis, mais ce que je respecte vit en moi ». De plus, l'esprit étant infini, rien pour lui ne peut avoir de fin, il reste forcément stationnaire : il redoute les décadences, les dissolutions, la vieillesse et la mort, il ne sait plus se défaire de son petit Jésus, son œil que l'éternel éblouit devient incapable de reconnaître la grandeur propre aux choses qui passent. L'objet de crainte devenu objet de culte est dorénavant inviolable. Le respect devient éternel, l'objet du respect devient dieu.

L'homme désormais ne crée plus, il **apprend** (étudie, examine, etc.), c'est-à-dire que toute son activité se

concentre sur un objet immuable, dans lequel il s'enfonce sans retour sur lui-même. Cet objet, il arrivera à le connaître, à l'approfondir, à le démontrer, mais il ne peut et ne tentera point de l'analyser et de le détruire. « L'homme doit être religieux », c'est chose convenue : toute la question est de savoir comment on parviendra à être religieux, quel est le vrai sens de la religiosité, etc. Il en est tout autrement si on remet en question l'axiome lui-même, et si l'on en doute, au risque de devoir finalement le rejeter. La Moralité est aussi une de ces conceptions sacrées : « on doit être moral » ; comment être moral, quelle est la vraie façon de l'être, c'est tout ce qu'on doit se demander. On ne se risque pas à demander si par hasard la Moralité elle-même ne serait pas une illusion, un mirage : elle reste au-dessus de tout doute, immuable. Et ainsi on gravit, étage par étage, tous les degrés du temple, depuis le « saint » jusqu'au « saint des saints ».



On range les hommes en deux classes : les cultivés et les non-cultivés, les *civilisés* et les *barbares*. Les premiers, en tant que méritant leur nom, s'occupaient de pensées, vivaient par l'Esprit, et comme pendant l'ère chrétienne, qui eut la pensée pour principe, ils étaient les maîtres, ils exigèrent de tous, envers les pensées reconnues par eux, la plus respectueuse soumission. Etat, Empereur, Eglise, Moralité, Ordre, etc., sont de ces pensées, de ces fantômes qui n'existent que pour l'Esprit.

Un être simplement vivant, un animal, s'inquiète d'eux aussi peu qu'un enfant. Mais les Barbares ne sont en réalité que des enfants, et celui qui ne songe qu'à pourvoir aux besoins de sa vie est indifférent à tous ces fantômes ; comme il est d'autre part sans force contre eux, il finit par succomber à leur puissance et par être régi par des — pensées.

Tel est le sens de la Hiérarchie : **La Hiérarchie est la domination de la pensée, la royauté de l'Esprit.**

Jusqu'à ce jour nous sommes restés hiérarchiques, opprimés par ceux qui s'appuient sur des pensées. Les pensées sont le sacré.

Mais à chaque instant le civilisé se heurte au barbare et le barbare se heurte au civilisé, et cela non seulement à l'occasion de la rencontre de deux hommes, mais chez un seul et même homme. Car nul docte n'est si docte qu'il ne prenne quelque plaisir aux choses, et en ce faisant il agit en barbare, et nul barbare n'est absolument sans pensée. C'est par Hegel qu'a été mise en lumière l'ardente aspiration de l'homme le plus cultivé, le plus intellectuel, vers les *objets*, et son horreur pour toute « théorie creuse ». Aussi la réalité, le monde des objets, doit-elle correspondre complètement à la pensée, et nul concept ne doit-il être sans réalité. C'est ce qui a fait appeler objectif le système de Hegel, de préférence à toute autre doctrine, parce que la pensée et l'objet, l'idéal et le réel, y fêtaient leur réunion. Ce système n'est néanmoins que l'apothéose de la pensée, son ascension à l'empire suprême et universel ; c'est le triomphe de l'Esprit, et en même temps le triomphe de la *Philosophie*. La philosophie ne peut s'élever plus haut, elle atteint le point culminant de sa course lorsqu'elle aboutit

à la **toute-puissance, l'omnipotence de l'Esprit**³¹.

Les hommes selon l'esprit se sont *mis en tête* un but qui doit être réalisé. Ayant les *notions* d'Amour, de Bien, etc., ils voudraient faire de ces concepts des *réalités* ; ils veulent, en effet, fonder sur terre un royaume de l'amour, dans lequel nul n'agira plus par intérêt égoïste, mais par « amour ». L'amour doit régner. Ce qu'ils se sont mis en tête n'a qu'un nom : c'est une — *idée fixe*. « Leur cervelle est hantée », et le plus importun, le plus obstiné des fantômes qui y ont élu domicile est *l'Homme*. Rappelez-vous le proverbe : « Le chemin de l'enfer est pavé de bonnes résolutions. » La résolution de réaliser complètement en soi l'Homme est un de ces excellents pavés du chemin de la perdition, et les fermes propos d'être bon, noble, charitable, etc., sortent de la même carrière.

Br. Bauer dit quelque part³² : « Cette classe bourgeoise qui a pris dans l'histoire contemporaine une si redoutable importance n'est capable d'aucun sacrifice, d'aucun enthousiasme pour une idée, d'aucune élévation : elle ne s'attache qu'à ce qui intéresse sa médiocrité, c'est-à-dire qu'elle ne voit pas plus loin qu'elle-même ; si elle est victorieuse, ce n'est, en définitive, que grâce à sa masse, dont l'inertie a lassé les efforts de la passion, de l'enthousiasme et de la logique, et grâce à sa surface qui a absorbé une partie des idées nouvelles. » Et plus loin³³ : « Elle a accaparé pour elle seule le bénéfice des idées révolutionnaires auxquelles d'autres, désintéressés ou passionnés, s'étaient sacrifiés, et elle a changé l'esprit en argent. — Mais en vérité, avant de faire siennes ces idées, elle a commencé par les châtrer de ce qui en était l'extrême, mais aussi la stricte conséquence, de l'ardeur fanatique de destruction contre tout égoïsme. »

C'est entendu : ces gens-là sont incapables de dévouement et d'enthousiasme ; ils n'ont ni idéal ni logique ; ce sont, au sens vulgaire du mot, des égoïstes ne songeant qu'à leurs intérêts, prosaïques, calculateurs, etc.

Qui donc « se sacrifie » ? Celui qui subordonne tout le reste à *un* but, à *une* volonté, à *une* passion, etc. L'amant ne se sacrifie-t-il pas, lorsqu'il abandonne père et mère, brave tous les dangers et supporte toutes les privations pour atteindre son but ? Et que fait d'autre l'ambitieux qui sacrifie à son unique passion tout désir, tout souhait, toute joie ? Et l'avare, qui se prive de tout pour amasser un trésor ? Et l'ivrogne ? Tous, une unique passion les domine, et ils lui sacrifient toutes les autres.

Mais ces sacrifices les empêchent-ils d'être intéressés ? Ne sont-ils point des égoïstes ? S'ils n'ont qu'une seule passion maîtresse, ils ne cherchent pas moins à la satisfaire et à se satisfaire, ils n'y mettent même que plus d'ardeur : leur passion les absorbe. Tous leurs actes, tous leurs efforts sont égoïstes, mais d'un égoïsme non épanoui, unilatéral et borné : ils sont possédés.

« Ce ne sont là, dites-vous, que des passions mesquines, misérables, par lesquelles l'homme ne doit au contraire pas se laisser enchaîner. L'homme doit se dévouer à une grande cause, à une grande idée ! » Une « idée élevée », une « bonne cause », c'est par exemple la

³¹. Rousseau, les Philanthropes et d'autres ont combattu la culture de l'esprit et de l'intelligence, mais ils oubliaient que cette intelligence est le fond de *toute* âme chrétienne, et leur critique n'atteignait que l'excès de civilisation, les raffinements de la culture spirituelle.

³². BR. BAUER, « Denkwürdigkeiten », VI, p. 7.

³³. *Id.*, p. 6.

gloire de Dieu, pour laquelle d'innombrables victimes ont cherché et trouvé la mort ; c'est le Christianisme, qui. a trouvé des martyrs prêts au supplice ; c'est cette Eglise hors laquelle il n'est pas de salut, si avide d'hécatombes

avons déjà une « religion de la Liberté, » une « religion de l'Egalité », etc., et ils sont en train de faire une « cause sacrée » de toutes les idées ; nous entendrons un jour parler d'une religion de la Bourgeoisie, de la Politique, de la Publicité, de la Liberté de la presse, de la Cour d'assises, etc.

Cela dit, qu'est-ce donc que le « désintéressement » ? Être désintéressé, c'est n'avoir qu'un intérêt idéal, devant lequel s'efface toute considération de personne.

L'orgueil de l'homme pratique se révolte contre cette manière de voir. Mais depuis des milliers d'années on a si bien travaillé à le dompter, qu'il doit aujourd'hui courber sa tête rebelle et « adorer la puissance supérieure » : le Sacerdoce a vaincu. Lorsque l'égoïste mondain était parvenu à secouer le joug d'une puissance supérieure, comme par exemple la Loi de l'Ancien Testament, le Pape romain, etc., il s'en élevait immédiatement au-dessus de lui une autre, dix fois supérieure : la Foi prenait la place de la Loi, l'élévation de tous les laïques au sacerdoce remplaçait le clergé fermé, etc. C'est l'histoire du possédé qu'une demi-douzaine de diables harcelaient dès qu'il croyait en avoir chassé un.

Le passage de Br. Bauer que nous citons plus haut dénie à la classe bourgeoise tout idéalisme, etc. Il est indubitable qu'elle a falsifié les conséquences idéales que Robespierre eût tirées de son principe. L'instinct de son intérêt l'a avertie que ces conséquences juraient avec ce qu'elle avait en vue, et que ce serait un jeu de dupes que de vouloir se plier aux déductions de la théorie. Devait-elle peut-être pousser le désintéressement jusqu'à abjurer tout ce qui avait été son but pour conduire au triomphe une rigide théorie ?

Cela fait merveilleusement l'affaire des prêtres, quand les gens prêtent l'oreille à leurs exhortations : « Abandonne tout et suis-moi ! » ou « Vends tout ce que tu possèdes et donnes-en l'argent aux pauvres, cela te vaudra un trésor dans le ciel ; viens et suis-moi ! » Quelques rares idéalistes écoutent cet appel, mais la plupart font comme Ananias et Saphira, se conduisent à moitié suivant l'Esprit ou la Religion, à moitié suivant le monde, et partagent leurs offrandes entre Dieu et Mammon.

Je ne blâme pas la Bourgeoisie de ne pas s'être laissé détourner de son but par Robespierre et d'avoir pris conseil de son égoïsme pour savoir jusqu'à quel point elle devait s'assimiler les idées révolutionnaires. Mais ceux que l'on pourrait blâmer (si toutefois il peut être question ici de blâmer quelqu'un ou quelque chose) ce sont ceux qui se laissent imposer comme leurs intérêts, les intérêts de la classe bourgeoise. Ne finiront-ils pas un jour par comprendre de quel côté est leur avantage ?

« Pour conquérir à sa cause les producteurs (Proletaires), » dit Auguste Becker³⁵, « il ne suffit pas d'une négation des notions traditionnelles du droit. Les gens s'inquiètent malheureusement assez peu de la victoire théorique d'une idée. Ce qu'il faut, c'est leur démontrer *ad oculos* le bénéfice pratique que l'on peut retirer de cette victoire » ; et il ajoute ³⁶ : « Vous devez empoigner les gens par leurs intérêts réels, si vous voulez avoir prise sur eux. » Il nous montre de plus la sage immoralité qui se propage déjà chez nos paysans, parce qu'ils aiment

mieux suivre leurs intérêts réels que de s'astreindre aux commandements de la Morale.

Les Pères de l'Eglise révolutionnaire, ses pédagogues, coupaient le cou **aux** hommes pour servir l'Homme ; les laïques, les profanes de la Révolution n'avaient pas, en vérité, une plus grande horreur pour cette opération, mais ils se souciaient moins des droits de l'homme et de l'humanité que de leurs propres droits.

Comment se fait-il donc que l'égoïsme de ceux qui confessent et qui consultent en tout temps leur intérêt personnel succombe fatalement devant un intérêt sacerdotal ou pédagogique ? Leur personne leur semble à eux-mêmes trop mince, trop insignifiante (ce qu'elle est donc en effet) pour oser prétendre à tout et pouvoir se réaliser entièrement. Ce qui prouve qu'il en est bien ainsi, c'est qu'ils se scindent eux-mêmes en deux personnes, une éternelle et une temporelle, et qu'ils ne favorisent jamais que l'une à l'exclusion de l'autre : le dimanche l'éternelle, le reste de la semaine la temporelle, la première dans la prière, la seconde au travail. Ils portent le prêtre en eux, et c'est pourquoi ils n'en sont jamais quittes : ils s'entendent intérieurement prêcher chaque dimanche.

Combien les hommes ont travaillé et médité pour arriver à concilier cette dualité de leur essence ! Ils ont entassé idée sur idée, principe sur principe, système sur système, et rien n'est parvenu à la longue à résoudre la contradiction que renferme l'homme « temporel » appelé « l'égoïste ». Cela ne prouve-t-il pas que toutes ces idées étaient impuissantes à embrasser ma volonté tout entière et à la satisfaire ? Elles étaient et me sont demeurées ennemies, bien que cette inimitié se soit longtemps dissimulée. — En sera-t-il de même de l'*individualité* ? N'est-elle, elle aussi, qu'un essai de conciliation ?

A quelque principe que je me sois adressé, à celui de la *Raison*, par exemple, j'ai toujours été finalement obligé de le rejeter. Ou bien puis-je être perpétuellement raisonnable et régler en toutes choses ma vie sur la raison ? Je puis *m efforcer* d'être raisonnable, je puis *aimer* la raison, comme je puis aimer Dieu ou toute autre idée. Je, puis être philosophe, être l'amant de la sagesse comme je suis l'adorateur de Dieu. Mais l'objet de mon amour et de mes aspirations n'existe que dans mon esprit, dans mon imagination, dans ma pensée ; il est dans mon cœur, dans mon cerveau, il est en moi, comme mon cœur est en moi, mais il n'est pas moi et je ne suis pas lui.



Ce qu'on entend sous le nom d'*influence morale* est tout spécialement du ressort des esprits sacerdotaux.

L'influence morale commence où commence l'*humiliation* ; elle n'est que cette humiliation même, sous laquelle l'orgueil, forcé de plier ou de rompre, fait place à la soumission. Lorsque je crie à quelqu'un de s'éloigner d'un rocher prêt à sauter, je n'exerce sur lui par cet avertissement aucune influence morale. Si je dis à l'enfant : « tu auras faim si tu ne veux pas manger de ce qui est sur la table », il n'y a là non plus rien qui ressemble à l'« influence morale ». Mais si je lui dis : « Il faut prier, honorer père et mère, respecter le crucifix, dire la vérité, etc., car cela est humain, car tel est le devoir de l'homme, ou mieux encore la volonté de Dieu », j'aurai

³⁵. Volksphilosophie unserer Tage, p. 22.

³⁶. *Idem*. p. 32.

cette fois exercé sur lui une action morale. C'est grâce à cette pédagogie morale que l'homme se pénètre de la mission de l'homme, qu'il devient humble et obéissant et qu'il soumet sa volonté à une volonté étrangère qui lui est imposée comme la règle et la loi ; il doit **s'incliner** devant une **supériorité** : Humiliation volontaire. « Celui qui s'abaisse sera élevé. »

Oui, oui, il est bon d'exhorter de bonne heure les enfants à la piété, à la dévotion, à l'honnêteté. L'homme bien élevé est celui auquel les bons principes ont été enseignés, inculqués, serinés et entonnés à force de coups ou de sermons.

Si cela vous fait sourire, aussitôt les Bons de s'écrier en se tordant les mains de désespoir : « Mais, pour l'amour de Dieu, si nous ne donnons pas de bons principes à nos enfants, ils se jetteront tout droit dans la gueule du péché, et ils deviendront de mauvais garnements ! » Doucement, prophètes de malheur ! « Mauvais », dans votre sens, certes ils le deviendront, mais votre sens est précisément un très mauvais sens. Les effrontés ne s'en laisseront plus imposer par vos bavardages et vos lamentations et ne sympathiseront plus avec toutes les absurdités qui vous font rêver et radoter de temps immémorial ; ils aboliront le droit de succession en refusant d'hériter des sottises que vous ont léguées vos pères, et ils extirperont le **péché originel**. Si vous leur dites : « Incline-toi devant l'Être suprême ! » ils répondront : « S'il veut nous faire plier, qu'il vienne lui-même et qu'il le fasse, car nous ne nous inclinons pas de notre plein gré ! » Et si vous les menacez de sa colère et de ses châtements, ce sera comme si vous les menaciez du loup-garou. Quand vous ne parviendrez plus à leur inculquer la peur des revenants, le règne des revenants touchera à sa fin, et les contes de nourrice ne trouveront plus de créance.

Mais ne sont-ce pas encore une fois les Libéraux qui insistent sur la bonne éducation et sur la nécessité d'améliorer l'instruction publique ? Comment d'ailleurs leur Libéralisme, leur « liberté dans les limites de la loi, » pourrait-elle se réaliser sans le secours de la discipline ? Si l'éducation telle qu'ils l'entendent ne repose pas précisément sur la crainte de Dieu, elle n'en fait que plus énergiquement appel au **Respect humain**, c'est-à-dire à la crainte de **l'Homme**, et c'est à la discipline à inspirer « l'enthousiasme pour la véritable mission humaine ».



On se contenta pendant longtemps de l'illusion de posséder la **vérité**, sans qu'il vînt à l'esprit de personne de se demander sérieusement s'il ne serait peut-être pas nécessaire, avant de posséder la vérité, d'être soi-même vrai. Ce temps fut le **Moyen âge**. On se figura pouvoir comprendre l'abstrait, l'immatériel, au moyen de la conscience commune, de cette conscience qui n'a de prise que sur les objets, c'est-à-dire sur le sensible et le matériel. De même qu'on doit longuement exercer son œil avant d'arriver à saisir la perspective des objets éloignés, et qu'il faut que la main fasse de pénibles efforts avant que les doigts aient acquis la dextérité nécessaire pour frapper les touches selon les règles de l'art, de même on s'est soumis aux mortifications les plus variées afin de devenir capable d'embrasser entièrement le suprasensible. Mais

ce qu'on mortifiait n'était rien d'autre que l'homme matériel, la conscience commune, l'intelligence restreinte à la perception des rapports sensibles. Et comme cette intelligence, cette pensée, dont Luther « faisait fi » sous le nom de raison, est inapte à concevoir le divin, le régime de **mortifications** auquel on la soumit ne contribua en rien à la découverte de la vérité ; autant eût valu exercer ses pieds à la danse pendant des années dans l'espoir de leur apprendre à jouer de la flûte.

Luther, avec qui finit ce qu'on nomme le Moyen âge, fut le premier à comprendre que si l'homme veut embrasser la vérité, il doit commencer par devenir autre qu'il n'est, et par devenir aussi vrai que la vérité. Celui qui possède déjà la vérité parmi ses croyances, celui qui **croit** à la vérité peut seul y avoir part, c'est-à-dire qu'elle n'est accessible qu'au croyant, et que le croyant seul peut en explorer les profondeurs. Il n'y a que l'organe de l'homme capable de produire le souffle qui puisse aussi parvenir à jouer de la flûte, et il n'y a que l'homme possédant le véritable organe de la vérité qui puisse participer à la vérité. Celui dont la pensée n'atteint que le sensible, le positif, le concret, ne saisira non plus dans la vérité que son apparence concrète ; or, la vérité est esprit, fondamentalement immatérielle et n'est par conséquent du ressort que de la « conscience supérieure », et non de celle qui « n'est ouverte qu'aux choses de la terre ».

Luther met donc en lumière ce principe que la Vérité, étant **pensée**, n'existe que pour l'homme **pensant**. Et cela revient à dire que l'homme doit simplement se placer, désormais, à un point de vue différent, au point de vue céleste, croyant, scientifique, au point de vue du **penser** en face de son objet, la **pensée**, ou de l'Esprit en face de l'Esprit. L'égal seul reconnaît l'égal. « Tu es l'égal de l'Esprit que tu comprends³⁷ ».

Le Protestantisme ayant abattu la hiérarchie du Moyen âge, cette opinion put s'enraciner que toute hiérarchie, la hiérarchie en général, avait été par lui détruite, et on put ne pas s'apercevoir qu'il avait été justement une « Réforme », c'est-à-dire la remise à neuf de la hiérarchie vieillie. Cette hiérarchie du Moyen-âge n'avait jamais été qu'infirme et débile, car elle avait été obligée de tolérer autour d'elle toute la barbarie des profanes ; il fallut la Réforme pour retremper les forces de la hiérarchie et lui donner toute son inflexible rigueur.

« La Réforme, dit Bruno Bauer, fut avant tout le divorce théorique du principe religieux avec l'Art, l'Etat et la Science, c'est-à-dire son affranchissement vis-à-vis de ces puissances auxquelles il avait été intimement lié durant les premiers temps de l'Eglise et la hiérarchie du Moyen-âge ; et les institutions théologiques et religieuses issues de la Réforme ne sont que les conséquences logiques de cette séparation du principe religieux d'avec les autres puissances de l'humanité ». C'est précisément le contraire qui me paraît exact ; je pense que jamais la domination de l'esprit, ou — ce qui revient au même — la liberté de l'esprit, n'a été aussi étendue et aussi toute-puissante que depuis la Réforme, attendu que, loin de rompre avec l'Art, l'Etat et la Science, le principe religieux n'a fait que les pénétrer davantage, leur enlever ce qui leur restait de séculier, pour les amener au « royaume de l'esprit » et les rendre religieux.

³⁷. Faust, I N. d. Tr.

On a, non sans raison, rapproché Luther de Descartes, et le « celui qui croit est un dieu » du « je pense donc je suis » (*cogito ergo sum*). Le ciel de l'homme est le *penser*, — l'Esprit. Tout peut lui être retranché, sauf la pensée, sauf la foi. On peut détruire une foi *déterminée*, comme la foi en Zeus, Astarté, Jéhovah, Allah, etc., mais la foi elle-même est indestructible. Penser, c'est être libre. Ce dont j'ai besoin, ce dont j'ai faim, je ne l'attends plus d'aucune *grâce*, ni de la Vierge Marie, ni de l'intercession des Saints, ni de l'Eglise qui lie et délie, mais je me le dispense moi-même. Bref, mon *être* (le *sum*) est une vie dans le ciel de la pensée, de l'Esprit, c'est un *cogitare*. Moi-même je ne suis rien d'autre qu'Esprit : — Esprit pensant, dit Descartes, — Esprit croyant, dit Luther. Je ne suis pas ce qu'est mon corps ; ma chair peut être tourmentée de convoitises et de passions. Je ne suis pas ma chair, mais je suis Esprit, rien qu'Esprit.

Cette pensée traverse toute l'histoire de la Réforme jusqu'à nos jours.

Ce n'est que depuis Descartes que la philosophie moderne s'est appliquée sérieusement à tirer toutes leurs conclusions des prémisses chrétiennes, en faisant de la « connaissance scientifique » la seule connaissance vraie et valable. C'est pourquoi elle commence par le *doute* absolu, le *dubitare*, par l'humiliation du savoir vulgaire, et la négation de tout ce qui n'est pas légitimé par l'esprit, par la pensée. Elle compte pour rien la *Nature*, les opinions des hommes et le « consentement général », elle n'a point de repos tant qu'elle n'a pas mis en tout la Raison, et tant qu'elle ne peut pas dire : « Le réel est le rationnel et le rationnel seul est réel ». Elle est ainsi parvenue au triomphe de l'Esprit ou de la Raison, et tout est Esprit parce que tout est raisonnable : la Nature tout entière, aussi bien que les opinions des hommes, même les plus absurdes, renferment de la Raison, car « il faut tout faire servir à sa meilleure fin », c'est-à-dire au triomphe de la Raison.

Le *dubitare* cartésien implique ce jugement que seul le *cogitare*, le penser, l'Esprit — *est*. C'est une rupture complète avec le sens « commun » qui accorde une réalité aux objets indépendamment de leurs rapports avec la raison ! Seuls l'Esprit, la pensée existent. Tel est le principe de la philosophie moderne, et c'est le principe chrétien dans toute sa pureté. Descartes séparait déjà nettement le corps de l'esprit, et « c'est l'esprit qui se bâtit un corps », dit Goethe.

Mais cette philosophie elle-même, philosophie toute chrétienne, ne s'écarte pas du raisonnable ; aussi se tourne-t-elle contre le « pur subjectif », contre « les caprices, les hasards, l'arbitraire », etc. ; elle veut que le *divin* devienne visible en tout, que toute connaissance soit une reconnaissance de Dieu, et que [l'homme] contemple Dieu partout ; mais il n'y a jamais de dieu sans son diable.

On ne donne pas le titre de philosophe à celui qui, les yeux large ouverts aux choses du monde et le regard clair et assuré, porte sur le monde un jugement droit, s'il ne voit dans le monde que tout juste le monde, dans les objets que les seuls objets, bref, s'il voit prosaïquement tout comme il est. Celui-là seul est un philosophe qui voit, montre et démontre dans le monde le ciel, dans le terrestre le supraterrestre, et dans l'humain le *divin*. « Ce que ne voit pas l'intelligence des intelligents, dans sa simplicité une âme d'enfant le voit », et c'est cette

âme d'enfant, cet œil pour le divin, qui fait avant tout le philosophe. Les autres n'ont qu'un sens « commun » ; lui, qui voit et sait exprimer le divin, a une conscience « scientifique ». C'est pour cette raison qu'on a exclu Bacon du royaume des philosophes, et tout ce qu'on nomme philosophie anglaise ne paraît d'ailleurs pas avoir dépassé, dans la suite, ce qu'avaient découvert ces « cerveaux lucides », qu'étaient Bacon et Hume. Les Anglais n'ont pas su magnifier l'ingénuité de l'âme des enfants et l'élever à la signification de philosophie ; ils n'ont pas su faire, avec des âmes d'enfants, — des philosophes. Cela revient à dire que leur philosophie fut incapable de devenir une philosophie *théologique*, une *théologie* ; et cependant ce n'est que comme théologie que la philosophie peut atteindre au terme de son évolution. C'est sur le champ de bataille de la théologie qu'elle rendra le dernier soupir. Bacon ne s'est pas plus mis martel en tête pour les questions théologiques que pour les points cardinaux.

L'objet de la connaissance est la vie. La pensée allemande, plus que toute autre, cherche à atteindre les commencements et les sources de la vie, et ne voit la vie que dans la connaissance elle-même. Le *cogito, ergo sum* de Descartes signifie : on ne vit que si on pense. Vie pensante signifie « vie spirituelle ». L'Esprit seul vit, sa vie est la véritable vie. De même pour la Nature : ses « lois éternelles », l'Esprit ou la raison de la Nature, en sont toute la véritable vie. Dans l'homme comme dans la Nature, seule la pensée vit, tout le reste est mort. L'histoire de l'Esprit aboutit nécessairement à cette abstraction, à la vie des généralités abstraites ou du *non-vivant*. Dieu, qui est Esprit, est seul vivant : rien ne vit que le fantôme.

Comment peut-on soutenir que la philosophie moderne et l'époque moderne sont parvenues à la liberté, puisqu'elles ne nous délivrent pas du joug de l'*objectivité* ? Est-ce que par hasard je serais affranchi d'un despote, lorsqu'au lieu de le redouter personnellement je me mets à redouter toute atteinte à la vénération que je m'imagine lui devoir ? C'est pourtant là que nous en sommes actuellement. La pensée moderne n'a fait que transformer les objets *existants*, le despote réel, etc., en objets *imaginaires*, c'est-à-dire en *idées*. Et que devient l'ancien respect, vis-à-vis de ces idées ? Disparaît-il ? Au contraire, il ne fait que redoubler de ferveur. On s'est moqué de Dieu et du Diable, sous leur forme épaisse et vulgairement réelle d'autrefois, mais ce n'a été que pour prendre d'autant plus au sérieux leur notion abstraite. « Affranchi du Méchant, on a gardé le mal ».

On ne se fit aucun scrupule de se révolter contre l'état de choses existant et de renverser les lois régnantes, lorsqu'on eut pris une fois pour toutes la résolution de ne plus s'en laisser imposer par l'actuel et le palpable ; mais qui se serait permis de pécher contre l'*idée* de l'Etat, et de ne pas se soumettre à l'*idée* de la Loi ? Et l'on resta « citoyen », on resta homme « légal », loyal ; on se crut même d'autant plus « légal » qu'on abolissait plus rationnellement les vieilles lois boiteuses pour rendre hommage à l'« esprit de la Loi ». En somme, les objets n'avaient fait que se transformer, sans rien perdre de leur puissance et de leur souveraineté, et l'on resta plongé dans l'obéissance, on resta possédé ; on vécut dans la *réflexion*, il y eut toujours un Objet auquel on réfléchit, que l'on respecta, et devant lequel on se sentit plein de vénération et de crainte. On n'avait fait que transmuier les

choses en images ou en représentations des choses, en idées, en concepts, et on ne leur fut que plus intimement et indissolublement **lié**.

Il n'est pas difficile, par exemple, de se soustraire aux ordres des parents, de fermer l'oreille aux conseils des oncles et des tantes et aux prières des frères et des sœurs, mais l'obéissance ainsi congédiée se réfugie dans la conscience ; moins on se plie aux exigences des siens, parce que rationnellement et au nom de sa propre raison on les juge déraisonnables, plus scrupuleusement on s'attache, en revanche, à la piété filiale, à l'amour de la Famille : on ne se pardonnerait plus d'offenser l'**idée** qu'on s'est faite de l'amour familial et des devoirs qu'il impose. Affranchis de notre dépendance envers la famille existante, nous tombons sous la dépendance plus assujettissante de l'idée de la famille : l'esprit de famille s'empare de nous et nous domine. La famille composée de Hans, de Grete, etc., dont l'autorité est devenue impuissante, ne fait que se transposer en nous, s'intérioriser, si l'on veut ; elle reste toujours la « Famille », mais on lui applique le vieux précepte : « il vaut mieux obéir à Dieu qu'aux hommes », précepte qui, dans le cas présent, se traduit ainsi : Je ne puis, en vérité, me plier à [vos] absurdes exigences, mais vous êtes ma « famille » et comme tels vous restez malgré tout l'objet de mon amour et de ma sollicitude, car la « famille » est une notion sacrée que l'individu ne peut offenser. — Et cette famille, ainsi rendue intérieure et immatérielle, devenue pensée et représentation, passe au rang de chose « sacro-sainte » ; son despotisme en est centuplé, car c'est ma conscience qu'elle va, désormais, remplir de ses clameurs. Pour que le despotisme de la famille fût vraiment brisé, il faudrait que cette famille idéale elle-même, devint d'abord un **néant**. Les phrases chrétiennes « Femme, qu'ai-je à faire avec toi³⁸ » ? — « Je suis venu pour soulever l'homme contre son père et la fille contre sa mère³⁹ », et d'autres semblables, doivent s'entendre comme un appel à la famille céleste, à la vraie famille. L'Etat ne dit pas autre chose, lorsqu'il exige qu'en tout conflit entre la famille et lui on obéisse à **ses** ordres, à lui Etat.

Il en est de la Moralité comme de la Famille. Beaucoup ne se laissent plus arrêter par la morale, qui auraient grand-peine à se dégager du concept « Moralité ». La Moralité est l'**idée** de la morale, sa force spirituelle, sa puissance sur les consciences ; la morale, au contraire, est trop matérielle pour dominer l'esprit, et ne peut enchaîner un homme « spirituel », un soi-disant « libre-penseur ».

Le Protestant a beau faire, la « Sainte Ecriture », la « parole de Dieu » lui reste sacrée. Celui pour qui elle n'est plus « sacrée » a cessé d'être un Protestant. Il doit, du même coup, tenir pour sacré tout ce qui est par elle « ordonné », l'autorité instituée par Dieu, etc. Tout cela reste pour lui inexpugnable, intangible, « au-dessus de toute espèce de doute » et par conséquent (le doute étant par excellence le propre de l'homme,) — « au dessus » de lui-même. Celui qui ne peut s'en **détacher** y — **croit**, car y croire signifie y être **lié**. Du fait que par le Protestantisme la **foi** est devenue plus intérieure, la **servitude** également est devenue plus intérieure ; on a attiré à soi, on s'est approprié tout ce qu'il y avait de sainteté dans les objets,

on en a imprégné ses pensées et ses actes, on s'est fait des **cas de conscience** et on s'est tracé des **devoirs sacrés**. Aussi, tout ce dont la conscience du Protestant ne peut s'affranchir lui est-il sacré, et le Protestant est-il **conscientieux** ; c'est le trait le plus saillant de son caractère.

Le Protestantisme a proprement organisé en l'homme un véritable service de « police occulte ». L'espion, le guetteur « Conscience », surveille chaque mouvement de l'esprit, et tout geste, toute pensée est à ses yeux une « affaire de conscience », c'est-à-dire une affaire de police. C'est cette scission de l'homme en « instincts naturels » et « conscience » (canaille intérieure et police intérieure) qui fait le Protestant. La « sagesse de la Bible », (au lieu de la catholique « sagesse de l'Eglise »), passe pour sacrée, et ce sentiment, cette conviction que la parole biblique est sainte se nomme — conscience. La sainteté a ainsi un trône dans le cœur de chacun. Si on ne se libère pas de la conscience, de l'idée du saint ou du sacré, on peut bien agir contre sa conscience, mais non indépendamment de la conscience ; on sera immoral mais non **amoral**.

Le Catholique peut aller en paix, du moment qu'il a rempli les « commandements » ; le Protestant, lui, « fait de son mieux ». Le Catholique n'est qu'un **laïque**, tandis que tout Protestant est lui-même un **prêtre**. Cet **ecclésiast** universel, cette ascension de tous à la prêtrise est le progrès réalisé par la Réforme sur le Moyen-âge, et sa malédiction.

Qu'était la morale jésuitique, sinon la continuation de la vente des indulgences, à cette différence près que celui qu'on renvoyait absous avait désormais en plus la faculté de **contrôler** la remise de ses péchés, et pouvait s'assurer que ses fautes lui étaient réellement pardonnées, attendu que dans tel ou tel cas déterminé (casuistes), son péché n'en était pas un ? La vente des indulgences avait autorisé tous les péchés et tous les crimes et réduit au silence tous les murmures de la conscience. La sensualité pouvait se donner libre carrière, sauf à être achetée à l'Eglise. Les Jésuites continuèrent à encourager la sensualité et prévinrent ainsi la dépréciation de l'homme selon les sens, tandis que les Protestants, austères, sombres, fanatiques, repentants, contrits et priants, les Protestants, véritables continuateurs du Christianisme, n'accordaient de valeur qu'à l'homme selon l'esprit, au prêtre. Cette indulgence du Catholicisme, et spécialement des Jésuites, pour l'égoïsme, trouva au sein même du Protestantisme une involontaire et inconsciente adhésion, et nous sauva de la déchéance et de la ruine de la **sensualité**. Toutefois, l'influence de l'esprit protestant ne cesse de s'étendre, et l'esprit jésuitique, qui, près de cet esprit « divin », représente le « diabolique » inséparable de toute divinité, ne parvient nulle part à se maintenir seul ; il est le témoin forcé, en France notamment, de la victoire du philistinisme protestant et de l'allégresse de l'Esprit triomphant.



On a coutume de louer le Protestantisme de ce qu'il a remis en honneur le temporel, comme par exemple le mariage, l'Etat, etc. Mais en réalité le temporel en tant que temporel, le profane, lui est bien plus indifférent encore qu'au Catholicisme ; non seulement le catholique laisse subsister le monde profane, mais il ne s'interdit pas de

38. Jean, II, 4.

39. Mathieu, x, 35.

goûter aux jouissances mondaines, tandis que le protestant, lorsqu'il raisonne et qu'il est conséquent, travaille à anéantir le temporel par le seul fait qu'il le **sanctifie**. C'est ainsi que le mariage a perdu son ingénuité naturelle en devenant sacré — non pas sacré tel que le fait le Sacrement catholique, qui implique qu'il est en lui-même profane et ne reçoit que de l'Eglise sa consécration — mais sacré au sens protestant, sacré par essence, un lien sacré. Il en est de même de l'Etat : jadis le Pape consacrait l'Etat et ses princes en les bénissant ; aujourd'hui l'Etat, la Majesté sont par eux-mêmes sacrés sans qu'au préalable la main du prêtre ait dû s'étendre sur eux.

En somme, l'ordre de la Nature, ou Droit naturel, a été sanctifié sous le nom d'« ordre divin ». La Confession d'Augsbourg, art. 11, dit par exemple : « Tenons-nous-en simplement à la sage sentence des jurisconsultes : il est de droit naturel que l'homme et la femme vivent ensemble. Or, ce qui est **un droit naturel est l'ordre de Dieu** transporté dans la nature, et est donc aussi un **droit divin**. »

Et qu'est Feuerbach, sinon un protestant éclairé, lorsqu'il déclare sacrées toutes les relations morales, non point en vérité comme conformes à la volonté divine, mais en raison de l'**Esprit** qui habite en elles ? « Le mariage — naturellement en tant qu'union libre dans l'amour, — est **sacré par lui-même**, par sa nature même de contrat. Le mariage n'est **religieux** que lorsqu'il est **vrai** et répond à l'essence du mariage, qui est l'amour. Il en est de même pour toutes les relations du monde moral ; elles ne sont **morales**, elles n'ont de valeur au point de vue de la moralité, que si elles sont **par elles-mêmes religieuses**. Il n'y a de véritable amitié que là où les **bornes** de l'amitié sont religieusement observées, avec autant de scrupules que le croyant en met à sauvegarder la dignité de son Dieu. **Sacrés** sont et nous doivent être l'amitié, la propriété, le mariage, le bien de chaque homme, mais sacrés **en eux-mêmes et par eux-mêmes**⁴⁰. »

C'est là un point essentiel, sur lequel je veux insister. D'après le Catholicisme, le mondain, le séculier peut bien être **consacré** ou **sanctifié**, mais il n'est pas saint sans cette bénédiction sacerdotale ; d'après le Protestantisme, au contraire, le temporel est saint **par lui-même**, du fait de sa seule existence.

A cette consécration ecclésiastique, source de toute sainteté, est intimement liée la maxime jésuitique : « la fin justifie les moyens ». Un moyen n'est en soi ni saint ni non-saint, mais appliqué aux besoins de l'Eglise, utile à l'Eglise, le voilà sanctifié. Le régicide, par exemple, est un de ces moyens : lorsqu'il a été accompli pour le bien de l'Eglise il a toujours été sûr d'obtenir, parfois sans aveu public, sa canonisation. Pour le Protestant, la Majesté est sacrée ; pour le Catholique, elle ne peut l'être qu'après avoir reçu du pontife sa consécration, et si le Catholique la tient pour sacrée, c'est que la sainteté lui a été implicitement conférée une fois pour toutes par le Pape. Mais que le Pape vienne à retirer sa consécration, et le roi anathème ne sera plus pour ses sujets catholiques qu'un « homme du siècle », un « laïque », un « profane ».

Si le Protestant s'efforce de découvrir quelque sainteté dans tout ce qui touche aux sens, à la matière, pour ne plus s'attacher ensuite qu'à son côté sacré, le Catholique,

lui, relègue le « matériel » dans un domaine à part où il conserve, comme tout le reste de la nature, sa valeur propre. L'Eglise catholique a jugé le mariage incompatible avec l'état ecclésiastique et a privé les membres du clergé des joies de la famille ; le mariage et la famille, même bénits, restent mondains. L'Eglise protestante, au contraire, tenant le mariage et les liens de la famille pour sacrés, fait abstraction de ce qu'ils ont de mondain et n'y voit rien qui ne puisse convenir à ses prêtres.

Un Jésuite, en sa qualité de bon catholique, peut tout sanctifier. Il lui suffit par exemple de se dire : je suis prêtre et comme tel nécessaire à l'Eglise. Mais je la servirai avec bien plus de zèle si je puis dûment assouvir mes passions ! Je vais donc séduire cette jeune fille, faire empoisonner mon ennemi, etc. Mon but est saint, étant celui d'un prêtre ; par conséquent il sanctifie le moyen. Je n'agis en somme que pour le bien de l'Eglise. Pourquoi le prêtre catholique craindrait-il de tendre à l'empereur Henri VII l'hostie empoisonnée — pour le salut de l'Eglise ?

Les Protestants vraiment selon le cœur de l'Eglise ont prohibé tous les « plaisirs innocents », parce que seul le sacré, le spirituel, pouvait être innocent. Ils ont été obligés de condamner tout ce en quoi ils n'apercevaient pas le Saint-Esprit : danse, théâtre, luxe (dans l'église p. ex.) etc. C'est là le fait du Calvinisme puritain ; mais parallèlement à lui le Luthéranisme évolue dans un sens plus religieux, parce qu'il est d'un spiritualisme plus radical.

Le Calvinisme met en interdit une foule de choses qu'il considère à première vue comme sensuelles ou profanes ; il **purifie** l'Eglise par exclusion. Le Luthéranisme, au contraire, ne rejette rien et cherche autant que possible à reconnaître en tout l'Esprit, l'opération du Saint-Esprit : il **sanctifie** le profane. « Un baiser en tout bien tout honneur n'est pas chose défendue », l'esprit d'honnêteté le sanctifie. C'est ainsi que le luthérien Hegel (il déclare lui-même quelque part qu'il veut rester luthérien) en est venu à identifier complètement l'ordre naturel avec l'ordre logique. En tout est la Raison, c'est-à-dire le Saint-Esprit ; « le réel est rationnel », et le réel c'est, en fait, tout, attendu qu'en toute chose, par exemple dans chaque mensonge, on peut découvrir de la vérité : il n'y a pas de mensonge absolu, pas de mal absolu, etc.

Les Protestants presque seuls ont produit les grandes « œuvres de l'esprit », parce qu'eux seuls sont les vrais apôtres de l'**Esprit**.



Combien l'empire de l'homme est borné ! Il doit laisser le soleil poursuivre sa carrière, la mer soulever et abaisser ses flots, la montagne se dresser vers le ciel. Il est sans force devant l'**Insurmontable**. Ce monde gigantesque est soumis à une **loi** immuable à laquelle l'homme doit se soumettre et qui règle sa **destinée** ; comment pourrait-il se défendre devant lui d'un sentiment d'**impuissance** ?

Quel fut le but des efforts de l'humanité avant le Christ ? Se garantir contre les coups du sort, et ne plus être à leur merci. Les Stoïciens y parvinrent par l'apathie, en considérant comme **indifférents** les hasards de la nature et en ne se laissant pas affecter par eux. Horace, par son célèbre **nil mirari**, proclame également son indifférence vis-à-vis de « l'Autre », du Monde, qui ne doit ni influer sur nous ni exciter notre étonnement. Et l'**impavidum**

40. *Wesen des Christentums*, p. 408.

[JWSJSY QF [NJ HJ XTSY IJX .IñJX VZN WöLSFHW[FNSHJZX Y ZYcJSKTS HJX IFSX QcFC
RTSIJ WJQNLNJZ] FZVZJQ -ñLJQ F ITS Sñ Z SF WJNUFW JXZNXTSZ cNQ JXY YJRUX JSHTW
X^XYñRFYNVZJ QTWXVZJ RJYYFSY IJ QF RK F MTSJ IFSXWc F VQX QJX HMFRUX KFZHM
XZWINYñ NQ FXXNY XZW QJX QTNX IJ QF QTLVZJ JQWZ KTSINF ñMVSX [JWX QJX UTW
UWTKTSIJXIJYTZY XTSñIN'HJITLRFYN VZJ XBS INYZ FNSWTSX TBRRJX QY Z QH WZWVJSKF
KTSY QF QTN JY QcMTRRJ WñJQ HcJXY è JNWöVZJQ cM JXZNX JY WZ JS JX VZNY YJ
HñIJ [N[WJ IcFUWöX HJX QTNX IJ QF QTLNVZJ 5JZY NQ ^ F [TNW
ZSJ ITRNSFYNTS UNWJ JY QJ (MWNXYNFSNXRJ IöX QJ IñGZY SJ
HTS[NSY NQ UFX VZcNQ SJ UTZW XZN[FNY IcFZYWJ GZY VZJ WJSIWJ
UQZX WNL TZWJZJXJ QF ITRNSFYNTS IJ QF QTLNVZJ FZJ FJ SXHSTFX FHWñ IJZ] HMF
ZSJ QJYYWJ IJ QF 1TN SJ ITNY öYWJ UJWIZJ FZ] & SHNJSX JY FZ] 2TIJWSJX TS UTZ
1J 1NGñWFQNXRJ ScF KFN Y VZJ RJYYWJ SF FZYWJZJ S MZX JES HTSXFHWNTSX XUñ
QcTWI WJ IZ OTZWÆ NQ F WJR UQFHñ QJ IN[KSVFSW M MZ RFNS J QZ] LQNXWñ XJSYFSY
UFW Qc*YFY JY QJ 'IöQJ UFW QJ nÆXF[FSY AR] STZIJ Qcñ SöW F OTQJX QF UJSXñJ MZR
ITLRJX GWZ YJ JY QJX FUMTWNXRJX XZ WFS SñVJ F WJX & NKWFSHMNX SJ XTSY VZJ
WñJQQJX JY IJX QTNXñYJWSJQQJX UQZX RTIJWSJX IcJSYWJ QJX RTIJWSJX
& ZOTZW IcMZN WNJS SJ WöLSJ UQZX IFSX QcMTRSSJ Z WJ QZSXñYZIJ è UFWY HcJXY
UWNY :SJ NSSTRGWFGQJ KTZQJ IcNiñJX GTZVMTSSöSWñXS SYZX VZJ QJ UWñXJSY R
XJSX IFSX QJX YöYJXÆ JY VZJ KTSY HJZ] VZNY[WZQYSYFSYNTS /cJRUQT NJ QJ STR
HJWÆ\$. QX SNJSY HJX NiñJX UTZW JS RJYYWJ XISFZY WJ KJè QFGUWFHJ AR FNX OJ ITNX V
.QX INXJSYÆ [TZX [TZX KFN YJX ZSJ KFZXX Q NUJ F RJZS] WTONcNiñJ IJ 1NGJWYñ HTRRJ
Qc*YFY IJ Qc-TRRJ IJ QF 1NGJWYñ IJ QF ;ñW F NQ QJ ZVXT S ZJZV UQJX OJ SJ UTZWV
JYH Æ QcNiñJ VZcNQ KFZY XJ KFNWJ IZ) WTON è JWHñ XJSYGHQJZKQZSüY
HJQQJ HN VZJ STZX UWTUTXTSX & NSXN QF HTSKZXNTS IJX NiñJX
[F HWTNXXFSY
1cMNX YTNWJ IZ RTSIJ STZX JXY HW ZJQJ JY 1J 1NGñWFQNX & ZRTQX NYñQZJ Q
HTSVZNX ZSJ UZNXXFSHJXTZ [JWFNSJ 9ZITNX WJXUJHYJW RTX VZCè QF QNJ QF HTZL
RNXñWFGQJX XTZQNJWX VZN UTZW WFNJSY FUW FBLJW STS UNHJY YJRJSY VZJ QJ
YZ ITNX WJXUJHYJW RTS XJQ LWèHJ FZVZJQJ V MZTBRJX SJ UTZ[FNY öYWJ IJ QJZW
YJWWJ XJWFNJSY RTNSX KFIJX JY RTS XZUJW*YTSY WFWX XJUTRFXE) STX UöWJ
QF UTXXJXXNTS YJRJYYWFNY UTZW YT ZOTZW XEöC F GWN XEJTRFXE) STX UöWJ
YZ SJ UJZ] FQQTSLJW QF RFNS [JWX JZ] 9TZY WJXUJHYJW RTX VZCè QF QNJ QF HTZL
JY IcNSSTRGWFGQJX SFZY WJX XJUTRFXE) STX UöWJ
QcMTRRJ ITNY QJX WJHTSS FöY WJ YJQQJXÆ è QcMTRZFSNYñ NSMZRENSÆ UTZWV
NSYFSLNGQJX JY NSFHHJXXNGQJX QJX MTSIWJW QJX WJXUJHYJW RTX VZCè QF QNJ QF HTZL
RFQMJZW è QZN XcNQ ^ UTWYJ QF RFNS STZX FUUJQJTSX HJQF
nÆF [TNW QJX ITNLYX HWTHMZXÆ} HTRRJSTY WJX JZTYNJS JY STY WJ UWTY
6ZJ STZX WJXYJ NQÆ\$ 'NJS UJZ IJ HMTXJ HTRRJSTY WJX JZTYNJS JY STY WJ UWTY
[FZIWFNY INWJ WNJSÆ 9TZY STZX JXY JSQJ IñS X XTSX S FZX ITSH JY XTZYJSTS
[TSX YJSYJW IJ WNJS TGYJSNW IJ HJ VZN STZX FZSX GJX INS FJX SXHSTFX FHWñ IJZ] HMF
ITSSñÆ XN STZX [N[TSX HJ SöW F OTQJX QF UJSXñJ MZR
IZ ITSFYJZW VZN STZX FLWñHTQ Sñ HJYX VZFEQNYñ IcMTRRJX JY ITS YHJSTR Ic
UFX RòRJ UJWRNX IJ WFRFXXJW ZSJñUNSLQJX NYñZ SFZY WJX XJUTRFXE) STX UöWJ
IcFGTWI IJRFSIñ QF UJWRNX XJUTRFXE) STX UöWJ
FZYTWNXñ UFW WJXUJHYJW RTX VZCè QF QNJ QF HTZL
YcFZWF FHHTWIñ QF UWTUWNñYñ IJ HJYYJñUNSLQJX NYñZ SFZY WJX XJUTRFXE) STX UöWJ
UTZW WJXUJHYJW ZSJ UWTUWNñYñ VZJYZ UNHJY YJRJSY VZJ QJ
YJGFNXXJW JY QF UWJSIWJ 'NJS UQZX YZ SNISX XEJTRFXE) STX UöWJ
UJSXñJ UWTSTSHJW FZH ZSJ X^QQFGJ UTXUJW STZIJ Qcñ SöW F OTQJX QF UJSXñJ MZR
FNJSY JSYTN XJZQ QJZW XFSHYNTS FZ QNJ IJ HJXUJHYJW RTX VZCè QF QNJ QF HTZL
2TW FQNYñ IJ QF 7FNXTS TZIJ Qc-ZRFS NYñ VZCè QF QNJ QF HTZL
'NJS MJZW WZLX S ZJNQcMTRRJ VZN SJ HTSS FöY
VZJ XJX FUUñNYX F [JH VZJQQJ HWZ FZYñ HTS Sñ IFSX QJ HJWHQJ NSKñWNJZW I
YcNRRTQJW XZ WTS FZY WJX XJUTRFXE) STX UöWJ
& ZYTZW IJ QcFZYJQ XJ IWJXXJ ZSJñLQNXJ IJ HJXUJHYJW RTX VZCè QF QNJ QF HTZL
LWFSINY JY XJX RZW FNQQJX XcñHFW YJSY HM F WNY FEGQJ FBRJ HcJXY QF 3FYN
YFLJ (JVZJHTZ [WJ QcTRGWJX F HJXUJHYJW RTX VZCè QF QNJ QF HTZL
FHHJXXNGQJè YJX IñXNW X XTZXYWFN Yè YJX XNXTQJ HJY NSININIZ FQNXRJ VZN
HWJZ] YZ WöIJX FZ UNJ IJ HJX RZW FNQQJX IñHJX WJHMFSTY UJTWJ JY HTSXFHWJ
FUFNXJW YF KFNR VZJQVZJX WJXYJX IJ UWTITRESJ JQJX WJWHQJ NSKñWNJZW I
IJ YF HTZW XJ [TSY XFSX HJXXJ XcñQFW LNXXFSY FNSY HJY JY
ñLQNXJ HTZ [WNWF QF YJWWJ JSYNöWJ JY QZ X WFX WJXUJHYJW RTX VZCè QF QNJ QF HTZL
UQZX QTNSYFNSJX QNRNYJXÆ S USHTWJ ZSJ HTS Sñ IFSX QJ HJWHQJ NSKñWNJZW I

QJX IWTNYX VZJ Qc-TRRJ XJZQ ITSSJ JY VZ JX HZQ Qc AE RRTZY HJQF JXY RF UWTUWN
WJitNY HMFRU VZJ OJ HZQYN[JAE HcJXY RTSI

9JQ JXY QJ UWN SHNUJ HN[NVZJ

IJ KFNWJ RTN RörJ QJX QTNX AE}

1J HN[NXRJ HcJXY QcNiñJ VZJ Qc*YFY JXY JXTZF WVTZcXQJJXNQQA^XJR GOMISHZS
Qc-TRRJ UFW J]HJQQJSHJ JY VZJ QF [FQJZ WYIZ SQW S UMYNIZY FNWJAE RFNX JS Wñ
HTRRJ MTRRJ iñWN[JIJ XF VZFQNYñIJ H NYT RJSS Y& #Z UQTNUSYIJX UWN SHJX QJ UTXXJ
IJ[ZJ QJRñWNYJ XZUWòRJ JXY IcöYWJ GT S Fñ FTYNTS& N G W Y N X W IJ HJ RTRJSY Q
WNJSIJ XZUñWNJZW èRTNSX VZJ QJ[NJNQ N UZFUQJGTS WJZWQYNQNSG WJAE} JYH

1F GTZWLJTNXNJ XJ iñ[JQTUUF FZ HTZWX)UX QF QZYNQ QJY QJX J]UQNHFY
HTSYWJ QJX HFX YJX UWN[NQñLNñJX UFWY CJSXVZ J Q FJXWJQJUXñW X X UδWJSY HJY
XTZX QJ STR IJ nÆYNJWX ñYFYAE} HF[FQNH WBRZSYTNSIBNñFZNDQ NRUTWYFSHJ IF
HTSKTSIZJ F[JH QF nÆHFSFNQQJAE} /ZXVZcN Q QWKNF]S EY U Q Q J K Q ZTSY WδWJSY QF
IFSX Qc*YFY QJ UWN SHNUJ IJ Qc nÆNSñLF G N R R J Y X E S W X A E S U X A E J X W K U W Y X Q F S Q F
1J 'QX IcZS STGQJ ñYFNY IJ IWTNY FUUJQδZNVQδRUYQMZF S J X NJSY è QcTWI WJ IZ
HMFWLJX FZ]VZJQQJX FXUNWFNJSY JS [FNQ F W X G F V Z W L Y N T S Q J X Y W F [FZ] IJ QF HT
UQZX NSXYWZNYX JYH 1J XJSYNRJSY IJ Q F W G R Z F W L V Z J N X W Z X A E Q Z L T Z [J W S J R J S Y I
QJ[FHTSYWJ HJYYJ XNYZFYNTSÆ UQZX IJ S T S ñ V Z T M F T N Y N J X Z U W K U S Q U Z S X V Z J I T N Y

SJQQJX UQZX IJ UWN[NQδLJX UQZX IJ MNñHMBWHMñJ Q F H Q T Z W W J X J Y T Z Y Z N Q Q J Y
6ZJ Y TZX XTNJSY ñNFSYÆ W S Z H U Z S Y ñJSY WJW 2NWFGJFZ XcñHWNJAE nÆ1J UJZUQJ S
JS QNLSJ IJ HTR N S Y F W J Y Q c ñ S ñ F W F I Q N Y òY W Y T Z U Z N X X F S H J N E S J U J Z U Q J A E X T Z W H J
ZSJ WñZSNTS IcMTRRJX QNGWJX JY ñLFZ] IJ Y H Z M F J H Z S N I X X F S H J A E 8TNY INY JS UF
XJ HTSXFHWJW FZ nÆGNJS UZGQNHAE} XJ X Q J H N T S W N S Z J M Z F A E H V Q T c N Y A E Y A E H c J X Y Q F
KFNWJ IJ Qc*YFY XTS GZY JY XTS NiñFQ Ic KYFWYAE AE} YFYAE 9JQ KZY

QJ HWN LñSñWFQ JY IδX QTWX TS HMJ WHMF ðñÆTGZWJSJTWKNSNXXJWQcMñWNYNöWJ
Qc*YFYAE} JY QcTS XcJSVZNY IJ QF RJNQ QJZVS J H F T S X Y Q J X Y W T S Y X K U J X Y G F W T S X V Z
INWJ IJ QF RJNQ QJZWJ KTW RJ è QZN ITSSJ WHT R B J S X A E Z X Z Q W J Y X A E } S J 'WJSY VZJ V
UñSñYWF IFSX Y TZX QJX H•ZWX JY ^ J]HNYF I Q C T N S X M J T Z X Z N F X R E U J Q F N Y è U W ñ X J S Y
XJW[NW HJ)NJZ YJWWJXYWJ IJ[NSY ZS HZQUW S] N Q J E Z R G δ W J S Y nÆ IFSX QJX RFNS
QF UTQNYNVZJ XcTZ[WFNY 8JW[NW Qc*YFY Z Z X Q F B F X M δ M S J S Z Y N Q C N I δ F Q W J I J X nÆ
XZUWòRJ QcNSYñWòY UZGQNH QcNSYñWòY I X Z U A E ò W J T N U Y X O E J Z J W X Z S W R F O U X H c J X Y Q
IFSX Qc*YFY HJ VZN ScNRUQNVZFNYSZQQJIR JSYX VZJ Q C X S H K W [K J S A E H c J X Y J Q Q J
YNTSSFNWJ QJ XZUWòRJ MTS SJZW XJNLSJZWNFZ] IZ IWTNY IJ HMFXXJ _ J

5FW Qè QJX NSYñWòYX UWN[ñX UJW XTSSZQ TKZ W Z S Q U F S Z I Z X I J R T W Y I J X U W N
[ZJ JY QJZW XFHW N'HJ XZW QcFZYJQ IJ Qc HTYRIZJ S N S Y Q Z J X R F M N G Y W F Y Z W J X ñYFN
GTQJYM .Q KFZY UTZW YTZYJ HMTXJ XcJS WJURWYIYMQδL QX JYFY IJ YTN YX XJNLSJZV
[N[WJUTZW QZNÆ QcFHYN[NYñITNY òY W J n S E I X K Q S [Fñ Q C F X Z G J J A Z } V S E R M T N W X I W T N Y
IcFZYWJ TGOJHYNK VZJ Qc*YFY Ic*YFY IJ[NISQYFBNFYXINT S F [ñWNYFGQJ

5JWXTSSJ IJ[FSY QFVZJQQJ XcJKKFHJ QF UJW KJTS S X E Q C N M X R J J S c N F S F N Y ñYñ IFSX QF R
[NIZÆ HJ S R J M Z N F N X Q E U N J M N Y J S R T N) c T p W δ L Q J H T R U Q F N X F S Y J J Y Q è H M J F Z U V
SñHJXXNYñIJ GFSSNW QcñLT÷XRJ IcFZY WJ K N N S X Y Z J J W [F R S J A E Q U E M U N J J Q Q J X J W ñ[ñ
IñXNSYñWJX X N R U S W X Y T S S F O X K T N X U Q Z X X ñ[δWJ UQZX WNLTZWJZXJ

)J[FSY Qc*YFY)NJZ YTZY ñLT÷XRJ INXU F Q C F S X I N F S J Y E Z I X [F S Y J Q Q J U Q Z X I J I V
YWTZ[FNJSY ñLFZ] YTZX ñYFNJSY XFSX VZJ W N G S J S J W S ò Y T R Q E W F N X T S U F W F ò Y
INXYNSLZJW QJX ZSXIJX FZYWJX IJX -TRRJ K G X W Q Z S A / Z U J Q X F S H N J S W ñ L N R J A E 1 F
-TRRJX XZGXYN VZTS F Q F H M N J Q F R U W R T S G Q J H M

1F UWTUWNñYñ KZY QcñYNSHJQQJ VZN RNF C Q T I Q Z X E T O F R F N T K Q Z Y T Z Y S I W T N Y V Z J S J
1J LTZ[JWSJRJSY F[FNY GJXTNS IcFWLJSY 2Q S F [W M Z J ò X E Y W X Y Z S J nÆXZZWUFYN
UTZW òYWJ QTLNVZJ F G S Y T Z W W F A E N T S X K F F N F H T W I J I J [NJSY ZS nÆIWTNYAE} 1cJX
VZJSY RFöYWJ IJ YTZY W J U W T U S W S Y U ñ X J S J X X W T S F Z Y ñ F G X H Q Z X Y H J V Z N H F Z X F Q F H I
IJXTBWLJSY ITS Y QJX XZOJYX F[FNJSY QF G T Z N Y X F E S H J Q F S X V Z c F Q T W X W T A F Z Y ñ
STS QF UWTUWNñYñ & Z QNJZ IJ HJQF NQ HHTS[XJZSYFNiè X Y W F Y X N U J Z F G X T Q Z J V Z c J
LñSñWFZ] UTZ F H X J T M F F W J L J S Y S ñ H J X X F N W Q N R S Y J W U F W R N Q Q J F Z Y T W N Y ñ X X Z G

ScTXFSY UFX òYWJ HTSXñVZJSY OZXVZcFZ G T E Y G T Z S W I J Y M Z N X N F Y F H H T R U Q N Q J W ò
QcNQQZXNTS G Z U Q Z F T N Z J W S J R J S Y V Z N I T N J Q Q J F I ñ H T Z [J W Y Z S R F ö Y W J F G X T Q Z F
KFNWJ nÆFHHTWIJWAE} VZJQVZJ HMTXJ S J R F Z Y W F N X Y S U Q Z X Z U F S X J W Z X X J I W J X X J V
UTZW FGXTQZ 1JX XZOJYX X ð F N U W F I Z Q J S Y W J Z J Y Q N H Y N T S X * Q Q J F U W T I Z N Y Q J R
UWTUWNñYñ F N S Y X J Z] J Y Q Z W H I c S Y F N Z c T S nÆYNYWJX QñLNYNRJXAE} JY XF S W N Q S
J]NLJFNY IcJZ] ScJXY Qñb M E Y N T Z X X F [T S X V Z J Q J X N I T Q

(JZ] VZN ScF[FNJSY ñYñ OZXVZJ Qè VZJ I I F S X Z O J R X S J J Y V Z c N Q S c ^ F I c F Z Y V
Wñ[JN Q Q W U J W Y N H Y E F N W H X A E Z J 'F N Q Q ^ J] U W N R J Z A S }
UJZ IJ RTYXAE nÆ;TZX SJ UTZ[J_ XFSX RTS H S S X J S J Z Y U Q Z X Q F W Y N V Z H W R R J T S F Y
RJSY INXUTXJWIJ RFUWTUWNñYñ JY [TZX INXUTXJWNJ_ IJ RF
UJWXTSSJ IJ YTZY HJ VZN HTSXNYNZJ RF UTXNYNTS RTW F Q J J Y

W F Z] (T W N S R M N J S X

ZSWTNY JS XTZYJSFSY VZcNQ JXY nÆNSOZSY 2A\$FWTHZWNHJGNLS\$JQZX UFWKFNY
 UJZY IñXTWRFNX INWJ HcJXY VZcNQ JXY ZSUSTSSXJNSXJ I0S XHWFQJQX TWX WñLSFSY Q
 XNTS 8N TS QcFHHZXFNY IcöYWJ HTSY WFNWJ JZ RWSFWHTS XJ WFSKYQF LWFSIJ Xc
 TGQNLñ IJ QZN F0MWWUMYZSY IJ QJX HTRUFWJWHFXYJX JY QJZW Y^WFSNNJ WJS[JW
 2FNX XN QcTS WJOJYYJ YTYFQJRJSY QJ) WTWYN QJX) WFXNYJJSJXTNT S WTN IJX HNYTA
 SNJ IZ RòRJ HTZU QF UTXXNGNQNÑYñ IJ QJ [MTQZ]W WJYS T \$ KKW FSHMNX IJ QcNSñLF
 YFGQJ WFXJ IJ YTZY HTSHJUY IJ /ZXYNHJ J M M F W I H X S K T W D X S X T H N F Z] 2FNX QJXN
 IcNSOZXYNHJ IJX HFX YJX JY IJX HFIWJX VZN QJX JSK

3TZX OTZNXXTSX YTZX IJ Qc nÆñLFQNYñ QJX W W J Q Q X R U S Q N U Q Z X Q N F M X X F N Z H S Y S
 YNVZJXÆ} 6ZJ XNLSN'J HJQFÆ\$ 8NRU QJR JISYFHJHAK MZ WQX Y Y F E S 3TSÆ XN QJ 9
 SJ YTQðWJSZQQJ FHHJUYNTS IJ UJWXTSSJ 3FZYJCTSS JH X Z W K N X U W ñ H N X ñ R J S Y F ' S I J
 ^JZ] HTRRJQJ UWJRNJW [JSZ VZcZSM TRR J H W Y F S C F N F Z H U Z S ñ Y F Y X R F N X U T Z W I J [J
 FZYWJ YNYWJ è XTS FYYJSYNTS 5JZ QZN N S F U N W S B O Y Z X D W J T S F N I Y U F W Q è Q c N S I
 LJSYNQMTRRJ JY 'QX IJ STGQJ UJZ QZN NRUTWYJ FSYZUTQJXTN VZJ IñXTWRFNXJS W
 QcMñWNYNJW IcZSMTRRJJS UQFHJITSY QFXHTS F W L Z Q T R F F Y F Z Q S c F U F W J Y S F N Y I
 2T^JS êLJQJX HTRYñX JYH JY UQZX YFW è Q F T F K X Q F J S T G F Z J T Z H T R R J F W Y N X F S I
 FGXTQZJ HJWYFNSJX KTSHYNTSX XTHNFQND SRJWWJHTNS SFNXXK F W W J Q Z X H T R R J Y
 MñWñINYFNWJ & ZOTZW IcMZN Qc*YFY F Z S V Z C Z S Y N V Z J J Y J Z S M T N Y R F ò Y W J W S F S Y è
 è HTSKñWJW YJQX UFW J]JRUQJ QJ IWTNY Z J N K T R R J S F N W S S Q J R ò R J Y N Y W J I J n A
 GFYFNQOTS ZSJ HTRUFLSNJ QJ IWTNY IcJSX F N L Z W W J I F S X N Z S Q J X Q F I Z R A E W D R A E N
 ZSN[JWXNYñÆ NQ QZN FUUFWYNJSY IcJS I K X U H T X M W T S S W A E J V Z Y K C X J T N S Y
 è QZN VZJ HJ XTSY IJX IWTNYX IJ Qc*YFY IJXQWJ T Q Z X Y n F A U T S Q W J Q F S T G Q J X X J n A
 YNVZJXÆ} 5JZ QZN NRUTWYJ IcFZYWJ UFWQF 6 T W N J Z Q X ñ H S M T G N S J U F W Q J Q F G J Z
 UTZW[Z VZJ QJ GñSñ'HNFNWJ WJRUQNXXJ Q A X Q I D M T T R R J X G Z W Q S M A E } V Z N R X T W Q N G
 NRUTXJ XF KTSHYNTS 3TZX XTRRJX è HJUTM S M X J Q Z U G W T Z A J X Y Q N G W J Q J A X H J Q D N
 ñLFZ] IJ[FSY QZN JY SZQ ScF UQZX TZ RTNSKSY ò W W N Y X X Z 6 Z S N IJ Qc*YFY TZ IZ 5
 FZYWJ è ZSJ UQFHJ [FHFSYJ /J ScFN UFX è H T F S X N M Y Z N N Q S S Y B X J W (N W X S I L Z F W W Q J X
 8TZ[JWFNS VZN J]JWHJ QJ HTRRFSIJRJSY F H Q Z F W W Y J Q F Z N G J W Y ñ F Z Y W J R J S Y I N
 RTRJSY VZJ HJQZN VZJ OcNS[JXYNX IJ HJ H K T R R F S I ò R N S Q J Z W X J S X J W [F S Y 2 F R R
 UTXXðIJ QJX HFUFHNYñX SñHJXXFNWJX n Æ ñ M F N Q N Y I J I Q ð * M F Y N H X J X Y è I N W J I Z U V
 UTQNYNVZJXÆ} XNLSN'J ITSH VZJ HMFHZS W X Z W N H V Z T W W N Q V Y J Q Z N V Z N X J W Y H J Y
 QJX IWTNYX VZJ Qc*YFY F è INXYWNGZJW K c N Q J W V Z U G N W F Q H M H T S Q N C N S I Z X Y W N J
 YNTSX WJVNXXJXÆ JY HJX HTSINYNTSX I H U N S T I S S A J Q K S F ^ J Z] Q J X n A E S T [F Y J
 YZWJ IJ QcJRUQTN JY SJ UJZ [JSY òYWJ INHRYñX J W F A E J J J X J D W ñ Q J n A E G T Z Y N V Z N J W A
 KñWJSHJX UJW X T S J T G Q J X M F Y T N Y I c ö Y W J T R ò R J J X U W N Y I J Y W F ' H V Z N K F N Y V Z c T S
 'HNJW UFW J]JRUQJ J]NLJ IJ UFW XF SFYZZA J S V A Z J S H U M X è K F N W J K T W Y Z S J I F S
 XðIJ IJX RJRGWJX XFNSX JY HJWYFNSJX HTS S F N K X T F S H W I X X U W J S I W J I J S c N R U T W Y J
 HNFQJX RFNX SJUTXJUFX HTRRJHTSINYNTJS VFZqTFSX TWX IcTWN
 LNSJSTGQJÆ XN ZSJ HFWWNöWJ UTZ[FNY òY W N K c W R Y ñ Q B Z R H M W N T Y J S J Q c M T R R J V Z
 QJ UQZX FUYJ HJ XJWFNY QcNSñLFQNYñ JY Z F S F S V Z N T S N Q X è I W F Q N X G J W Y ñ V Z J W
 UTQNYNVZJX) J STX ÖYFYX RTIJWSJX QJG Z S W I S T N U T T Z X K ñ K T S H Y N T S S F N W J ' I ð
 UQZX QTNS QJX FZYWJX RTNSX QTNS QcFU Q N G H F J Y N T S I J W J I N U W Z A S H T G U J N X X F S Y [T
 IcñLFQNYñ [TNQè ZSJ WZIJ FGXZWINYñÆ (JUJSIFS

1F nÆ(FXYTHWFYNJÆ} OJSTRRJFNSXN QJ Q F G F Z Z W I F G X T K Q Z A E XTS UTðYJ ,TJY
 QJ X^XYðRJ IJX WTNX FSYñWNJZW X è QF 7ñ [T Q Z W N T S L S Q X Z S Y W ñ Q ñ G W ñ Q F I ñ U J S
 ITSSJ QcNSIN[NIZ VZcè IJ UJYNYJX RTS FWH [M M J X Q c Z I C Q J S Y C F J X T Z R N X X N T S F Z R T
 HTSKWñWNJX HTWUX Æ HTWUTWFYNTSX VZTNGQNSXUQ N S J W I F S B Q Z W ñ [ñ SJRJSYX
 LJTNXNJ [NQQJX HTRRZSJX JYH 5FWYTQJ K C N N S F N I N T R U Q F N U T X X ð I J Q F [W F N J
 F[FSY YTZY XJ HTSXNIñWJW HTRRJ RJR GWJ V Z Q H T S V Z J K K N Y U W T K J X X N T S I N K O S X
 HNñYñ è QFVZJQQJ NQ FUUFWYJSFNY JY X Z F U N C N T S W Z F N S X I T R K J W ð J Y F Y J Y Q c * L Q N
 XTS JXUWNY QcJX W W N R J J Z H F S W U Z S J F Z Y T W N S ñ W F Q J X JY KFN Y HTRRZSNUIWJQJX
 Yñ XFSX QNRNYJX & NSXN QJ STGQJ IJ [FNY Q V J Z R F S O W J K F ñ K B W R O S J H J V Z N J X Y n A
 QcMTSSJZW IJ XF WFHJ HTRRJ UQZX VZJ QZ N Z W B R F V (Z J S Q Q X Y S I T N Y X J L Z N I J W 5 F X
 VZJ UFW QcNSYJWRñINFNWJ IJ X Y F E M W U T W F S Y N G T S J X A E X T S Z W A J X Q T ^ F Z] X J W [N Y J Z W
 VZJ QcNSIN[NIZ XJ WFYYFHMFNY è QF HTW U T Z M F X N W S N K Z U Z W W N I J Z W A J Y F X c F U U J Q
 Qc*YFY HTRRJ IFSX QJ HFYMTQNHNXRJ Qc C S Z W N U J Z S X H T R R Z
 SNVZJ F[JH)NJZ VZJ UFW QcTWLFSJIZ UWòYW8TNX HJ VZJ YZ UTZW WFX ZS (WñXZ

(cJXY è HJYñYFY IJ HMTXJX VZJ QJ 9N JWX Q F F Y F R N G T S W Q J W I X X Y J Q F N X X J Q J H M T N
 VZcNQ UWNY XZW QZN IJ SNJ W F X S X J N W F Y J S H U N S N F S X X E Z A E H J H N Q c * Y F Y Q c J] N L J
 WñWQ WñXTQZY IJ SJ UQZX òYWJ ZS ñYFY FZ K W S X J J F Q W W Q J U Q Z X Z W L J S Y IJ KFNWJ
 RFNX IJ XcF)WRJW HTRRJ QF nÆ3FYNTSÆ} ñÆG Q S S N Q N S X N S N Z S K A E }) F S X H J G Z Y
 QJX nÆXZLLJXYNTSX RFZ[FNXJXÆ}Æ
 nÆRFQ UJSXFSYXÆ} NQ ñYTZKKJWF C

XTZX QJX XFSHYNTSX IJ QF HJSXZWJ JY IJX QTNX XZW QF UWJXXJ
 TZ IJWWNðWJ QJX RZWX IcZS HFHMTYÆ IcFZYWJ UFWY NQ HMTNXNWF
 HTRRJ HJSXJZWJ IJX LJSX nÆIcTUNSTX X WJXÆ} JY NQ YJ
 XTZRJJYYW\$ (ZJSHJ RTW FQNXJZYWZNHXTSY
 nÆGNJS UJSXFSYX JY GNJS NSYJSYNTSSñXÆ} 1TWXVZcNQ YcFZWF
 WJSIZ XTZWIFZ] RFZ[FNXJX XZLLJXYNTSX NQ YJ WTZ[WNWF QJX
 TWJNQJX YTZYJX LWFSIJX FZ] GTSSJX
 &[JH QcðWJ IJ QF GTZWLJTNXNGñWÆFZ[WJ HJQQJ IZ
 QNXRSI[JZY NSXYFZWJW UFWYTZY QJ nÆWFNXTSSFGQJÆ} Qc nÆTU
 UTWYZSÆ} 1F Iñ'SNYNTS XZN[FSYJ IZ 1NGñWFQNXRJ IcFNQQJZWJ
 YTZYJ JS XTS MTSSJZW QJ HFWFHYñWNXJ UFWKFNYJRJSYÆ nÆ1J
 1NGñWFQNXRJ JXY QcFUUQNHFYNTS IZ GTS XJSX FZ] HNWHTSX
 YFSHJX è RJXZWJ VZcJQQJX XJ UWñXJSYJSYÆ} 8TS NIñFQ JXY
 nÆZS TWIWI WFNXTSSFGQJÆ} ZSJ nÆHTSIZNYJ RTWFQJÆ} ZSJ
 nÆQNGJWYñ RTIñWñJÆ} JY STS QcFSFWHMNJ QcFGXJSHJ IJ QTNX
 QcNSIN[NIZFQNXRJ 2FNXUJMQFVZSNXTS WðLSJ QF
 HTRGJ 1c&WY SJ KFNUTNSY VZJ YTQñWJW QJ 1FNIÆ QTSLYJRUXNQ
 QcF WJ[JSINVZñ HTRRJ ñYFSY IJ XTS ITRFNSJ JY JS FKFNY
 ZS IJ XJX WJXXTWYXÆ QJ RTSXYWJ QZN JXY SñHJXXFNWJ JYH
 1JX QNGñWFZ] J]YWðRJX [TSY YTZY FZXXN QTNS XZW QJ YJWWFNS
 IJ QF 7JQNLNTS XNQTNS RðRJ VZcNQX [JZQJSY [TNW HTSXNIñWJW
 JY YWFNYJW JS HNYT^JS QcMTRRJ QJ UQZX WJQNLNJZ] HcJXY è INWJ
 QJ RTSXYWJ WJQNLNJZ]Æ NQX SJ [JZQJSY UQZX JSYJSIWJ UFWQJW
 IJ QcNSVZNXYNTS 2FNX SZQ SJ ITNY XJ Wñ[TQYJW HTSYWJ QF nÆQTN
 WFNXTSSFGQJÆ} XTZX UJNSJ IJX UQZX Xñ[ðWJX HMêYNRJSYX
 (JVZJ [JZY QJ 1NGñWFQNXRJ HcJXY QF QNGWJ ñ[TQZYNTS QFRNXJ
 JS [FQJZW STS UTNSY IJ QF UJWXTSSJ TZ IZ RTN RFNX IJ
 QF 7FNXTSÆ HcJXY JS ZSRTY QFINHYFYZWJ IJ QF 7FNXTS JY JS
 XTRRJ ZSJ INHYFYZWJ 1JXFUNGFWISZ] XTSY IJX
 UFX UWñHNXñRJSY QJX FUúYWJX IJ QF KTN IJ)NJZ JYH RFNX
 IJ Q7FNXDSZW ñ[FSLNQJ 1JZW WFYNTSFQNXRJ SJ QFNXXFSY
 FZHZSJ QFYNYZIJ FZ HFUWNHJ J]HQZY JS HTSXñVZJSHJ YTZYJ
 XUTSYFSñNYñ IFX QJ Iñ[JQTUUIJRJSY JY QF WñFQNXFYNTS IZ
 RTNÆ YQJZVZYHJQQJ IJX RFðYWJX QJX UQZX FGXTQZX
 nÆ1NGJWYñ UTQNYNVZJÆÆ} 6ZJ KFZY NQ JSYJSIWJ UFW
 QèÆ\$ 8JWFNY HJ QcNSIñUJSIFSHJ IJ QcNSIN[NIZ [NX è [NX IJ
 Qc*YFY JY IJ XJX QTNXÆ\$ 3ZQQJRJSYÆ HcJXY FZ HTSYWFNWJ
 QcXXZOJYYNXXQcNSM[NIZ è Qc*YFY JY FZ] QTNX IJ
 Qc*YFY _ 5TZWVZTN ITSH nÆQNGJWYñÆ}Æ\$ 5FWHJ VZJ SZQ
 NSYJWRñINFNWJ SJ XcNSYJWUTXJ UQZX JSYWJ RTN JY Qc*YFY RFNX
 VZJ OJ XZNX INWJHYJRJSY JS WJQFYNTS F[JH QZNÆ UFWHJ VZJ
 OJ XZNX HNYT^JS JY STS UQZX XZOJY IcZS FZYWJ HJY FZYWJ
 K Y NQ QJ WTNÆ HJ ScJXY UFX IJ[FSY QF UJWXTSSJ WT^FQJ VZJ
 OJ RcNSHQNSJ RFNX IJ[FSY XF VZFQNYñ IJ nÆHMKJ Ic*YFYÆ} 1F
 QNGJWYñ UTQNYNVZJ RF]NRJ KTSIFRJSYFQJ IZ 1NGñWFQNXRJ
 ScJXY VZcZSJ XJHTSIJ UMFJX IZ _ 5WTYJXYFSYNXRJ JY
 QF nÆQNGJWYñ WJQNLNJZXJÆ} QZN KFNJ J]FHYJRJSY UJSIFSY *S
 JKKJWVZcNRUQNVZJ HJYYJ IJWSNðWJÆ\$ &KKWFSHMNXXJRJSY
 IJYTZYJ WJQNLNTSÆ\$ *[NIJRRJSY STS RFNX ZSNVZJRJSY
 FKKWFSHMNXXJRJSY IJ YTZYJ UJWXTSSJ NSYJWUTXñJ JSYWJ
 QJ HNJJ JY [TZX 8ZUWJXXNTS IJ QcNSYJWRñINFNWJ IZ UWðYWJ
 FGTQNYNTS IJ QcTUUTXNYNTS JSYWJ QJ nÆQF÷VZJÆ} JY QJ nÆHQJWHÆ}
 JY RNXJ JS HTRRZSNHFYNTS INWJHYJ JY NRRñINFYJ IZ
 'IðQJ F[JH QF 7JQNLNTS TZ QJ)NJZ YJQ JXY QJ XJSX IJ QF

TINJZ])ðX VZJ QJ GTZWLJTNX XTZUit\$SSJ VZTENJOSKñUJ SIdZRUtWYJW XZW QJX FZY
 HFUWNHJ IZ GTS UQFNXNW IJ QF [TQTSYñHTSMZZQWZcZS VZJ
 ScFZYTWNXJ UFX ZSJ nÆUZNXXFSHJ XZ UñWNJIZFQNE)WN QGSVFSWNNJSTHS ScJXY WNJ
 QNGñWFQNXRJ JY HWNJ è Qc nÆFWGNY WFNWITEX)ðWZKñNHZKSISI UNQJSSWW LNTXNYNT
 VZJRJSY XF QNGJWYñ HTSYñHJWVJZYWZcTS FULWQKQFNWJ [FQTNW IJ QZYYJW 1J UF
 ITSSFSÆdÆ/J ScFNlcTWIWJX è WJHJ[TNW IJ SJFVZWTSQARÆS)Y IñKJSIZ HTSYWJ JQQ
 :SJTWITSSñRBUQNVZJ VZJ RTS IJ[TNW UJZY RñTXXNIGQVZJ UFW QF STS HTSHZWW
 Hñ UFW QF [TQTSYñIcZS FZYWJ MTRRJ JY SYTZZWFFYñTS S VZJ WFSHJ ScF[FNJSY UFX
 QBTñTUUTXJ è YTZYJ XZUWñRFYNJ UJWXTSSJTOXñJ[FQZQENWQñ HTSHZWWJSHJ QN
 UJWXTSSJQQJ TZ NSIN[NIZJQQJ QcNS IñUJ SñW\$XñYFZWNWTCJ SñXñRHTWUTWFFYN
 è [NXIJX NSIN[NIZXTZ IJX UJWXTSSJX SJ UJZVZD)TZWUdMZXñJQF HTSHZWWJSHJ JX
 XN SZQ SJ UJZY INXUTXJW IJ HJ VZN JXY RNQQRJJY[FñWFCdWñVJ IFSX XF QZYYJHT
 XTS LWñ QF QNRNYJ JSYWJ HJ VZN RñJXY UJWTRNWX QF HñZñZñURQZXYQTNS
 IñKJSIZ

1F QNGJWYñ IJ QF UWJXXJ JXY ZSJ IJX HTS VZcZS VñWZC FñYñTQZYNTS 9TZYJFXU
 1NGñWFQNXRJÆ RFNX XcNQ HTRGFY QF HñSXZSVJJKHTñRJJZSS WñFHYNTS QTWXV
 NSXYWZRJSY FZ XJW[NHJ IZ GTS UQFNXNWJQTZJ JñRJRJSYHQRñJCSHJ è Wñ(ñHMNW
 ScñUWTZ[JHJUJSIFS FZHZS @XHWZUZQJBQdJHWNJTS VZTBSZXTZNWQTS LYJRUX VZcJ
 QF Y^WFSSNJ è QcFNIIJ IJ nÆQTNX XZW QF UñWÆXñWVñ(Æ)ñTBSñENQ FÆUñWñ(J)NTSÆ}
 VZJ XN QJX 1NGñWFZ] YNJSSJSY è QF QNGJWYñZYJ QñBñMYñXñS HñWñYJ VZJ QF Wñ(J)
 UTZW JQJÆW XñHWN YX SJ XTWYFSY UFX IJ IQEFQñLIZQñVññBñFöSJRJSYÆ} JY IZ nA
 WNXVZJSY UFX IJ YTRGJW XTZX QJ HTZU IJ QñQñNñX(QJ VZcZS VñWñHNX VZcTS F UTZW
 QNGñWFQ QñLIZQñVññBñFöSJRJSYÆ} JY IZ nA WNXVZJSY UFX IJ YTRGJW XTZX QJ HTZU IJ
 QñQñNñX(QJ VZcZS VñWñHNX VZcTS F UTZW QNGñWFQ QñLIZQñVññBñFöSJRJSYÆ}
 WJXYJ LFWJFZ] nÆIñQNYX IJ UWJXXJÆ}Æ 1JX RFZ[FNX XZOJYX QJX ñYZINFSY
 -ñTZN QF QNGJWYñ IJ QF UWJXXJ JXY FXXHZWñBSQK QñQJQWñ[U\$W YTZYJX QJX H
 XTSSJQQJ JXY LFWFSYNJ HJQF XFZYJ FZ] ^UJZ]TñWñRñJ\$JYVZEW\$QJW VZJ IJX nÆUMN
 SJ[TNY UFX HcJXY VZJ QF HTSXñVZJSHJ IJ JñVZSNXñWñXñQñQñ\$SW UTZW ZSNVZJ TGOJ
 YñX JXY ZS HWNFSY JXHQF[FLJ +NSN IJX TVGñW\$SñWñHñW K\$BñKZ WTSSFIJ HTRRJNQX
 GTS UQFNXNW JY IJ QcFWGNY WFNWJ nÆSTB X\$SK F[TBSXW QñZñX KcñT VñINW[JTZX [TZQJ_ X
 WJHJ[TNW IJ UJWXTSSJÆÆ} _JY STZX ScJ\$RñT\$RñJ XñVZJ\$ZñZñÆ UMNQNX YNSXÆ} NQ
 ñYWTNYJRJSY FXTñWñVñXñBñRñJX QJX KT WñFXX^ HTSKTWRJWTSY UTXNYN[JRJSY 9
 IZ)WTNY

.Q Sc^F UQZX IFSX Qc*YFY VZJ IJX nÆLJSX QñHñGñXñKñÆW FVZcTSJÆ} VñFñHñYñQñHñSñFñQñ
 UWN RJSY RNQQJ HTSYWFNSYJX WJX UJHYU F WñHTSñZñLñHñWñSTñXñSñYñHñZS JXY ZS RFZ[F
 2FNX VZcNRUTWYJÆ\$ (JQZN VZN QJX ñHWF&JñXñXñLñXñQñLñSñQñd*YcñF ZQñWJ JXY ZS UM
 1TN JY OFRFNX nÆZS YJQÆ} TZ nÆZS YJQÆWñNJSHJ OTZWSFQñöWJ IñRTSYWJ QF [ñ
)cTñ[NJSY QcMTXYNQNYñ FHMFW\$ñJ IJ QñQñXñHñMñJñTñJñXñXñHñTSñWñJñRFZ[FNX XZOJY
 YTZY HTRRFSIJRJSY UJWXTSSJQ HcJXY èHñWñSñJ\$ñRñLñFñFñGñMñXñNSX
 UTNSY IJX nÆKFNYXÆ} IJ QF nÆWFNX TSÆ} JY HñÆ\$T(S FñYñVñVñQñQñQñSñQñQñJRFLSJ QF
 QZYYJ VZJ IFSX QcNSYñWöY IJX nÆKFNYXÆñLñHñQñSñRñVñSñYñQñHTñIRñRñNñSñFñYñWñSñQTSLJRJSY
 IJX nÆUJWXTSSJXÆ}Æ 2FNX QcNSYñWöY IJX nÆKFNYXÆñLñHñQñSñRñVñSñYñQñHTñIRñRñNñSñFñYñWñSñQTSLJRJSY
 XTSSFGQJ QJ[JWYZJZ] QJ QñLFQ JYHÆ HñFñXñMñTñQñZñHñQñSñSñFñSñFñYñUñFñWñLñSñWñNñ
 HFZXJÆ} 1F GTZWLJTNXñRñJ[JñWñXñZñSñRñQñYñWñSññWñFQ RFNX HñSñYñFñCñQñQñWñVñZñJñYñFY IJ
 ;TNHNlcFNQQJZWX QJ UWN\$HNUJÆ QcNSYñWñWñPñQñSñWñSñFñMñXñWñYñZñLñSñSñJRJSY JY

LTZ[JWSJW QcMTRRJ STYFRRJSY QcNSYñWñLñYñZñJñQñFñRñJñSñFñQñYñQñJX +WFSñFNX TSY
 IJ QF QñLFQNYñ JYH &ZXXN SZQ SJ UJZYUñQñXñYñMñWñFñXñXñIT\$ZñXñQJ UQZX NS(J)NG
 XJX NSYñWöYX UFW ZS FZYWJ HTRRJ HcñY FñMñYñTñQñZñMñXñSñFñZñFñXñJñUñFñVñ] FGZX NRRTWF
 J]JRUQJ QTWXVZJ QJX HMF\$W LJX STGQJX ñY FñWñSñYñKñXñVñRñFñLñXñFñRñ]TW FZ] HcJXY è IN
 GTZWLJTNX QJX RñYNJWX KJWRñX FZ] STGQYX WJYQF [JñVñYñZñQñF QF UQFHJ IZ [NHJ
 (TSHZW WñQñMñQñWñXñNñVñZñQñVñZñSñJXY QñXññHñJ\$TñRñFñZñQñWñRñFZ[FNX XZOJY JY QJ UMNQ
 UQZX öY WJ VZJ UFW ZS KFN YJY STS UFW ZS QñUñWñNTSñHñUñQñWñVñNTñQñJñNTSñSFñNWJ ScF
 UFW J]JRUQJ TUUWN RJ QJ UFZ[WJ UFW QcFVñZñLñSñQñZñSñZñNTñZXñQñZñSñYñWñ NSXYNYZYNT
 nÆKFNYÆ}

.Q Sc^F ITSH UQZX VZcZS XJZQ RFöY WJ QcF\$ZñWñWñRñFñYñJñQñXñSñSñWñÆñUñWñTLWöX WñFC
 SZQ ScJXY UJWXTSSJQQJRJSY QJ RFöY WJ IñFTZñWñXñZñNSñSTZXñFF\$ZñFñRñFñXñYñWñJ JXY RNX è
 XFSHJ QcJSKFSY FUUFWYNJSY è Qc*YFYÆ TS\$UñFñRñTSñQñXñSñYñZñJñSTñZñZñWñJñHTSñXYñWñZñ
 QJX WJUWñXJSYFSYX IJ HJ IJWSNJW JY HcJXY QñSñ _WñFñXñYñFñZñWñQñYñNTS (cJXY YTZO
 VZN SJYTQöWJ UFX QcNSKFSYNHNIJ VZN[FQñZñOñFñZñ\$ñXñTñNñSñXñIñZñNGñZñUñMNQNX YNS 1F
 YöRJ JYH JS UJYNYJ GTZWLJTNXJ UFW @QcñQñ[

&Z] ^JZ] UFYJWSJQX IJ Qc*YFY YTZX XJXñQñSñKñSñRñXñTñSSñJ JY JQQJ RTSYJ JS LW
 ñLFZ] ñLFQNYñ HN[NQJ TZ UTQNYNVZJ JYJQNTSñWñXñWññFñWñXñGñWñZñVñZñJ

(JQZN VZN JXY QNGWJ HJ ScJXY U
 VZcSIN[NJZ QZñQñWñZñRñJ _ RFNXGñTñZñWñY

LJTNQJ n ÆHNEY) TQcSMUTRORNYQN VZJQ ScJXY UFXSJ XTNJSY VZJ IJX ITRJX VZN RcJSYWF
ZSMTRRJ RFNXZSJ JRUFNWJ IJ QFW FHJ MZERNB/NJWJ QZSJ ITHYWNSJ IcZS FZXX
XUñHNHFQJRJSY ZS J JRUFNWJ IJ QcJ XUðHJ Fð RTWMLJ SNVZY ZHFXÆ OJ XZN XZS HN
HNYT^JS QNGWJ 1F 'TZWLJTNXNJ XJ WJHTSS FöY è HJ

)FSX QF 7ñ[TQZYNTS NSI ñJNðZFYURX QY RTW FQJ ñYWTNYJRJSY QNñJ è XTS JXX
ITSY QcFHYNTS JZY ZSJ [FQJ ZWZUNQYF WNVZ[F SRYFNKZZS HcJXY VZcTS FNY ZSJ THH
QF 3FYNTS XTZ[JWFNSJ [TZQZY YTZY KFN WWT(KJXXNZTSJ MTSYTW ñGQJ ZSJ HTSIZN
FWYN'HNJQQJ NRFLNSFNWJ ZSJ .IñJ QF BcFNSNZS YSWJXNY QFN QD JJJ OTNJ QJ [TQJ
UQZX VZN Xc^ Wñ[ðQJ FLNXXFSYJÆ QJX NQ UNQNTZJZ Wc^ QXTGTYWZRIJ XTSY NRRTWF
QJX NSXYWZRJSYX FZ XJW[NHJ IJ HJYY J NIñJ JTNYSJ ñUTWY ZJ[S Yè QF X LFWI IJ HJX n ÆLJ
IZ WûQJ IJ n ÆHNYT^JSXÆ} UQZX[N[J WñUZQXNTS (J VZN QJZW RF

1F 'TZWLJTNXNJ YNJSY XF UZNXXFSHJ JYJSBHRJ JYUWUXY IJ ITRNHNQJ IFSX QF
XJX QNRNYJX IJ QF n ÆHTSXNYZYNTS IJ CHTRRY ñF QINZS R THMFSW YðJ] RXXZS WñX
IcZS UWNHSJ n ÆQñLNYNRJÆ} TZ n ÆQñLNYNRJ ñZYZF GQYK AN VHTIRJYJQJZW [NJ SJ V
VZN LTZ[JWSJ IcFUWðX IJX n ÆQTNX WFNXT ZS BQJ X ñEQ XGFWJF WYQFJSSJSY FZ HQFS
QñLFQñFYñ WNTIJ GTZWLJTNXJ JXY ITRNSñUFSE WMOZJ] X BZVNFWSL TQð ZFJMNYSYÆ JX n Æ
IJ QñLFQNYñ IcNRUTWYFYNTS FSLQFNXJ :SNM ZQZSNVS ñJXVZNF S ñTKKWJSY FZH ZS
UFW J]JR UQJ ScTZGQNJ OFRFNX VZJ XJX I WUNW XVSJÆ J SY WñXS è WNXVZJW

NQQNRNYñX VZcTS QZN F KFN Y ZSJ LW èHJ JS FQKFRTNSQ QVZ FZSQJ BY WNF LJ UFW J]J
VZcZSJ INXLW èHJ UJZY QF INX XTZI WJ *QQJJS JHUJQW JSFQJ FN XJ IFSX QF XTHNñYñ J
[ZJ QJ GZY IJ XF HTS [THHFYNTSS XBJZY RFNX VZN WñUTSI IJ QF HTZWYNXFSJÆ
JS [ñWNYñ UFX SNJW VZJ RTS UðWJ RcF JS LTJS FVTHWV XZM ZSJ HFWYJ NQ WZNSJ G
FZOTZW IcMZN VZJ HcJXY HMTXJ KFN YJ QJXL ñF/SSYNTS X VZcNQ F[FNY
JS UWTHñIFS Y è HJYYJ TUñWYNTS SJ RJ WJLFSVUJZ YWUQZ X WñZSNW XTZX QJ STRI
VZJQ VZJ XTN Y QJ GZY IFSX QVZJ QJ N Q RcHJZ] VZJ QJ GTZWLJTNX YNJSY UTZW

OJ KFN X HJ VZcNQ RJ UQFöY)J RðRJ QJX IFSX XWU ZS ñWFZ]
HTS[TVZñX FZ IñGZY IJ QF 7ñ[TQZYNTS KWFSI FTYXJ[ðZEGWS SFYJ IñUQFöY IcFNQQJ
YWðX OZXYJRJSY VZcZSJ KTNX WñZSNX NQ XNQ F NUSYJNF S X ñN SIFX [FX LFGTSIX IJ QcJ

IJ HJQZN VZN QJX F[FNYJHTSY FVZSNVX NQXTZX QJ YTN Y VZN FGWNYFNY QJZWX
JZXXJSY ñYñ GNJS GðYJX IJ SJ UFX KFN WJ [FZOTWNSJ ZQZX WcFNNW ñY UQZX IcJXUFH
QcJ]NXYJSHJ JY IJ XJ HWTNWJ è QF RJ WHN HTONSZW QðWJWJ KFRNQNFQ è WJRZJW G
(JQZN VZN JXY HTS [TVZñ ScFUQZX è XJ IJ RFSJ HWN ñZEGJZ IJ YJSNW UTZW IJX [

[TZQFNY TSIJRTN JS RcFUUJQFSYÆ \$Æ} _ R F M ZNGFHS ñEX THQF6ZJY FUFNXñ YFSY IJ L
[JZ] OJ RFNSYJSFSY VZJ OJ XZN X UWñXJSN QXQGW BSHQ ñÆ XEJSY NQF GFWWNðWJ VZJ
QcFZYJZW IJ QFHTS [THFYNTS SNQFH MFW X ñJS [JSYZUJFQFQZX QHWRNSX FZIFHNJ

TS QcF FUUJQñ SNXJX HTRRJY YFSYX SN XQX ñÆ HS MQJZX ñÆ \$IWRUJ SFGQJ HZWNTX
ScJXY UTZW QZN ZSJ UZNXXFSHJ XFWWñJ XTZFX YWFSNYX [F K B ñFSIX WJSYWJSY JZ
YJNSYJXFZ QJW X ZY HJ VZN JXY JS XTS UTZIJTNW SNQNSVZNJYX NSXYFGQJX JY XF

SJ WJHTSS FöYWF FZH ZS n ÆRFSIFYÆ} NRUB WFFQNK FIZWUJX YWM ñFSIKN QX QFNXXJS
JY SJ UWñYJSI WcTU FQX YWW IFSX QF QñLFQNI ITRNHNQJ RTWFQ TS QJX FUUJQQJ I
1F HTSXñVZJSHJ IJ HJHN XJWFNY _ XN YTZYñJÆ Yñ X JXSHMTZ FJXÆ} JY IJX n ÆJ]FQYñ
FYYJSIWJ IcZS 5FWQJRJSY WNJS IJ UFWJNQ 9J QJJSY ZQJIXSSX ñYJSIZ VZcNQ KFZY
SJW IJX (MFRGWJX UFW KINTS YRQ \$ MTWITS IJ 5WTQñYFWNFY JY IJ 5FZUñWNXRJ (T

TRGNQNH FQ RTWFQ XJWFNY HTZUñ JY VZNWSJNYFWNJQ FNSJ BWUQZXY QF 'TZWLJTN
FZH ZS RñSFLJRJSY 2FNX QJX (MFRGWJX XYNSSHYNTZSTIZWQF RNXðWJ IZ UFZUñWN
Iñ[TYJX è QFIñ[TYNTS IJ VZJQVZcZSTZ IJ VZIJQZ/ZY YTMZX ñÆ JKKTWYXÆ 7NJS FZ H
HTRRJJSY XcñYTSSJW Ic^ [TNW YTZOTZ WX ñ QF QJTS GFTZYWUJITURX HTRRJ HJYYJ HTS [N
ñLT÷XRJ IcñLT÷XRJ NSF [TZñ JY M^UTH WNYR ñESY HTSXTQFSYJ VZc n ÆZS XFLJ IñHY

1JX RJRGWJX IJX UFWQJRJSYX SJ UJZ [JSY F WFFS WNNVZ SJQZ TSSJ KTNX JY UTZW Y
QNRN VZJQJZW YWFHJSY QF HMFWYJ QF [TQTSYTSWUJZVQÆ} JY F RN XðWJ VZN JSHTR
IñUFXXJW HJX QNRNYJX TZ YJSYJW IJ QJXQZ ñFSIXJWWT ZGQJFN X QJ [WFN HNYT^JS
n ÆJRUNñYJWÆ} 6ZJQ MTRRJ 'IðQJ è XJX Iñ KTNW WX TQZVXFNZJ IJ XcFHVZNYYJW JS

TZYWJUFXXJW XF RNXXNTS JS RJYYFSY JS O WYIRSY Q ñFCZNRUSJ QZ ñJS KTWZSNXXFS
XJX HTS [NHYNTSX TZ XF [TQTSYñÆ \$ 6ZN XJW FðY FVXZJ n ÆGRVTFJ QFWITS QFGTWNJ
UTZW KFNWJ [FQTNW JY UTZW NRUTXJW XTSV ñS IUNQIZ FQJNR ñFZ HTRGNJS XF UFNX
WNXVZJ IJ KFNWJ HWTZQJW QJ HTWUX FZVZY Q NQGFUJFUFWYQ SX JLVYTSZ YRJRJSY FSYJQ

QJ WJXYJ F[JH QZNÆ \$ 4S XJ YNJSY WJXUJH [MZJZJ JRM BS LFFSWSHJX UFZ [WJX VZN S
QJX QNRNYJW TNU XNQ KFZY GNJS IcFZY WJ UFW S J Vð ñS JSY UQZX JS XNQJSHJ RFN
WJXYJ IFSX QJX QNRW MUJX X XS SJ SJ UTZ [FSX cFLNYJ YWYF ñFLSKWWRJ _ QJ [FLFGTSI
UQZX VZcNQ SJ UJZY _ 6ZJ RF KTWHJ TZ RTISJ WRYZZWQX F SZW IFSX QJX UQZX XTRGV
XTNY RTS XJZQ KWJNS JY VZJ RFSIFYX RN X X M S XW [QHX RñHS S YJSYJRJSYX JY WJ
9ZJ_Æ 9ZJ_Æ

2FNX OZXYJRJSY HJX YWTZGQJ KòYJ KTSY è UJZ UWðX QJ WFN
 XTSSJRJSY XZN[FSYÆ 1JX nÆGTSX GTZWLJTNXÆ} XcNSVZNðYJSY
 UJZ VZN QJX UWTYðLJ JZ] JY QJZWX UWN SHNUJXÆ WTN FGXTQZ
 WTN HTSXYNYZYNTSSJQ TZ WñUZGQNVZJ QJZW XTSY GTSX UTZW[Z
 VZcNQX XTNJSY UWTYñLñX *YVZJQ JXY QJZW UWN SHNUJ HJ UWN SHNUJ
 ITSY NQX nÆFNRJSYÆ} YTZOTZWX QJ UWTYJHYJZWÆ\$ (J ScJXY UFX
 QJ YWF[FNQ HJ ScJXY UFX STS UQZX QF SFNXXFSHJÆ RFNX HcJXY
 QRñINTH QN VZXYJ RNQNJZ ZS UJZ IJ YWF[FNQ JY ZS UJZ
 IJ SFNXXFSHJ JS IJZ] FRUWZNX SIZNY IJX
 NSYñWðYX

1J HFUNYFQ JXY NHN QJ KTSIX QF RNXJ QcMñWNYFLJ SFNX
 XFSHJÆ QcNSYñWðY JXY QF UJNSJ UWNXJ UTZW KFNWJ [FQTNW YWF
 [FNQ QÆ HFUNYFQ2YWF[FNQ QcJ]HðX UFX IcZQYWF
 UFX IJ WFINHFQNXRJÆ *[NIJRRJSY NQ KFZY VZJ QJ STR QF
 SFNXXFSHJ UZNXXJSY ITSSJW VZJQVZJF[FSYFLJ RFNX HJ SJ
 UJZY ðYWJ QèVZcZSHFUNYFQ ZSJ RNXJ IJ KTSIXÆ ñ[NIJRRJSY
 NQ KFZY IZ YWF[FNQ RFNX VZJ HJ YWF[FNQ XTNY UJZ TZ UTNSY UJW
 XTSSJQ VZJ HJ XTNY QJ YWF[FNQ IZ HFUNYFQ _JY IJX YWF[FNQ QJZWX
 FXXJW[NX

1TWXVZcZSJ ñUTVZJ JXY UQTSLñJ IFSX ZSJ JWWJZW YTZ
 OTZWX QJX ZSX GñSñ'HJJSY IJ HJYYJ JWWJZW YFSINX VZJ QJX
 FZYWJX JS UêYNXXJSY &Z RT^JS êLJ QcJWWJZW ZSN[JWXJQQJ
 RJSY WñUFSIZJ UFWRN QJX (MWñYNJSX ñYFNY VZJ Qc*LQNXJ YTZYJ
 UZNXXFSYJ ITNY ðYWJ XZW YJWWJ QF XZWNSYJSIFSYYJY QF INXUJS
 XFYWNHJ IJ YTZX GNJSX 1JX JHHQñXNFXYNVZJX FIRJYYFNJSY
 HJYYJ nÆ[ñWNYñÆ} YTZY HTRRJ QJX QF÷VZJX QF RòRJ JWWJZW
 ñYFNY ñLFQJRJSY FSHWñJ BMSñ'OTZX 2FNX QJ
 UZNXXFSHJ ñYFNY UTZW QJX QF÷VZJX nÆ1J RFQMJZW INY TS WJSI
 XFLJÆ}Æ FZXXN QJX QF÷VZJX FXXFLNX 'SNWJSY NQX UFW SJ UQZX
 FIRJYYWJ HJYYJ nÆ[ñWNYñÆ} IZ RT^JS êLJ

.Q JS JXY J]FHYJRJSY IJ RòRJ UTZW QF 'TZWLJTNXNJ
 JY QJ 5WTQñYFWNFY 'TZWLJTNX JY TZ[WNJWX HWTNJSY è QF nÆWñF
 QNYñÆ} IJ QcFWLJSYÆ HJZ] VZN ScJS TSY UFX XTSY FZXXN Uñ
 SñYWñX IJ HJYYJ nÆWñFQNYñÆ} VZJ HJZ] VZN JS TSY QJX UWT
 KFSJX VZJ QJX HQJWHX nÆ1cFWLJSY WñLNY QJ RTSIJÆ} JXY QF
 YTSNVZJ IJ QcñUTVZJ GTZWLJTNXJ :S LJSYNQMTRRJ XFSX
 QJ XTZ JY ZS YWF[FNQ QJZW XFSX QJ XTZ XTSY IJX nÆRJZWY IJ
 KFNRAE} ñLFQJRJSY XFSX [FQJZWLJTNXJ] QNYNVZJ 1F
 UFX XFSX [FQJZWLJTNXJ] XJZQ QF ITSSJ SFNXXFSHJ JY
 YWF[FNQ Sc^UJZ[JSY WNJS (JZ] VZN UTXXðIJSY LTZ[JWSJSY
 RFNX Qc*YFY ñQNY UFWRN QJX STS UTXXñIFSIX XJX nÆXJW[N
 YJZWXÆ} JY QJZW INXYWNGZJF[JH ZSJ XFLJ ñHTSTRNJ VZJQVZJX
 XTRRJX YWFNYJRJSYX FUUTNSYJRJSYX UTZWLTZ[JWSJW JS
 XTS STRÆ NQ JS KFNXYJX WñLNXJZWX

/J WJiTNX YTZY IJ Qc*YFY 5ZNX OJ F[TNW VZJQVZJ HMTXJ
 XFSX QF UJWRNXXNTS IJ Qc*YFYÆ\$ 3TS YTZY HJ VZJ OJ UTZW WFNX
 F[TNW FNSXN NQRJ QcJSQð[J IðX VZcNQ XcFUJW iTNY VZJ QJX nÆYNYWJX
 IJ UWTUWNñYñÆ} RJ FSYÆ eQJXfFUUTN UJZ

J0•`€
 !}UX
 QCpVZN p
 XT Y(€ F0 •jP••€@0 3 0(ñF

P••`.Q
 J8•HX E p€
 FXXJU F@€ JQWÖSHJ ðœ`ðð

QF 8THNñYñ JS FIRJYYFSY VZJ HJ XTNY VQJQWZYWZ\$IFZÆ6NIZWLJTNXÆ} LWêHJ è
 GNJ\$XHTWUX è XTS XJW[NHJZBHTNMXST S UFJXY XTS NIñFQ JY STZXIJ[TSXIJ[JSNW
 ZSNVZJ QZN FUUFWYJSFSY JS UWTUWJ (TRBJQJFXYAQBFXJHTSSÆ]TQ KFNY è QF nÆU
 IJX UTQNYNHNJSX JQQJ ScJXY VZcZS *XUWINQ cZ\$AKM\$RFRFSJNYñÆX)T\$S SJ QFNXXJ è
 HTWUX ScJXY VZcZSJ FUUFWJSHJ HTRRFSIJW SN QJ IWTNY IJ UTXXñIJWÆ

1FQNGJWYñIJQcMTRRJJXY UTZWQJ1N6ñVHFMQMA RJJWJTSQ QYñZ/VWJ
 QF QNGJWYñ [NXWÆTNSJQK ITRNSFYNTS UJW 1F XTHNñYñ FHYZJQQJ UWñXJSYFSY
 XTSSJQJQJöYVdJÆXY QF QNGJWYñ UJWXTSSJQJZXLFM/F\$ZNSX X HJZ] VZNTSY QJ UQJ
 XFSY HMFVZJ NSIN[NIZ HTSYWJ QJX FZYWJKNMSJQJXIZXRQZVQ\$ÆFX WñLNTSX NSKñW
 QJ IWTNY IcTWITSSJW XJZQJ QF 1TN TWITSTJS 2FQXXNNQJMQJZX/KWFUUñX JY NQX
 XTSSJX XTSY ñLFQJXTXJMSJQJQJX ñLFQ YTZY QJ RFQ è QF XTHNñYñ JQQJ RòRJ
 1J UFZ[WJ F GJXTNS IZ WNHMJ HTRRJ QJ WñLNTJWIZ ÆFZJ WJÆHTHJWñWY QJQJ VZ\$QQ
 QJ UWJRNJW F GJXTNS IJ QF WNHMJXXJ IZ XWJHTSSSFYHQZñHQQZXNTS [NJNQJ
 FZ YWF[FNQ IZ UWJRNJWÆ XN HMFHZS F GQXTSHTRQJ\$FJYWTZQJZWX UFW WJOJY
 ScJXY YTZYJKTNX UFX IJ UJWÆZ\$SNXHTRRJZSFZYWJ VZJ XTN RòRJÆ IFSX QJ HFX
 HTRRKTZW\$NXXRZWF^FSY VZJQVZJ HMTXJ QcT\$FY QcñLT÷XRJ IJX WNHMJX JYH
 SJW HTRRJ IñYJSFSY TZ UTXXñIFS YVZJQVZ\$FMJXñNQJÆYZS *YFY JY XcNQ ^F IJX V
 ITSH HJ VZcNQ F VZN KFNY QcMTRRJ *Y UFWJQJZVWJ]NTSX JY QJX HTSHQZXNTSX
 MTRRJX XTSY NSñLFZ] WFNXXJSY IJX UQZX XNRUQJXÆ)FSX C

1J 8THNFQNXRJ HTSHQZM TVZXñSIZQ SJ ITNQJX ZSX XTSY QñXñX UFW QJX FZYWJX
 RòRJ VZJ QJ 1NGñWFQNXRJ UTQNYNVZJ HTSHQZM TVZXñSIZQ SJ HTSHQZM TVZXñSIZQ
 ITNHTRRFSI8WUTZWYQZ\$QHTTRRFSIFNY UTZVGNJS öYWJ QJX FZYWJX XTSY ZFSX
 QcFZYBWHQJFYZQJ UTXXöIJ UWñXJSYJ HcJXYXÆ FVWXXQZFYNTS SJ

5FW Qè RòRJ VZcNQ UWTYöLJ HTSYWJ QJXZGZXWYXVQFZJ WJY YWJGñX\$B WQF HJLÆ
 XTSSJ JY QF UWTUWNñYñXITQJMF\$ZNS[QJZXYÆ QGNJS öYWJFZQZIZ GNJS öYWJ IJ V
 HJ VZJXZNX HJ VZNSöWJLFWIJ VZJ RTN (JQZMF 7ñ[TQZYNTS F WJSIZ QF 'TZWLJTN
 VZN XJ HTSYJSYJ IJ HJ VZcNQ JXY JY IJ HJ JYZFNQZBLSWJNRFYQZYZJ NSñLFQNYñ JS
 UFX IcFQQJW UQZX QTNSÆ RFNX HJQZN VZñY[ñT ZIJQFINSYXÆYUWJXJNYñ[TSNMSYñW NJZWJ
 UQZX HMJWHMJ HJ XZWUQZX JY QJ YWTZ[J FZñUÆBñNNTWJISÆZYÆVJQJ UQñGñNJS F ñY
 UJWXT\$S\$ZX FGTZYNXXTSX è ZSJ HTSYWFINHGBN\$XZÆEQDX YNJWX ñYFY JXY IJ[JSZ
 8THNFQNXJX SJ XJ KTSY UFX KFZYJ IJ WJHJNYJTWJ\$X QcZS ScJXY
 UJWXTSSJQJRJSY UFX UQZX VZJ QcFZYWJ ZYWJ &YHJQBJUQF(SYRQZ\$SXRJ WñUTSIÆ (J
 F HJ VZJ QcFZYWJ ScF UFX JY IñXNWJW FNY QJZVWÆTYWJHNO\$SIS öXJY Sd\$KXFSYX ST
 UJWXTSSJQJRJSY UQZX VZJ QcFZYWJ UZñXÆZJ] SÆZYWJTRXWJ]JCHJYFY JY SñX YTZ
 VZcNQ QZN KFZY JY QcFZYWJ UFX UZN XVZJ]QZ\$ISYXXÆYXTISHVJRTZYWQcYFZXYWJU WTYJHY
 UFZ[WJ STZX J]NÖYX\$Z\$X UTZW QJXWZVWYWBQNYñ

)J[TSX STZX ITSH HTSYNSZJSY QJX 8THN/VQZNSXTZXXKQFNXKXÆZV HTSXNXYJ JS HJ V
 WJXXZXHNJYJW HJ VZJ STZX F[NTSX JSYJW WYF\$JYVZYFSTZKJXWR RJX STZX FLNXXTSX
 XTS JY IJ[TSX STZX QFNXXJW WJXYFZ WJWFLZFWZFSJ\$ZGJNJW KZLSTZX XTRRJX ñLFZ
 HJYYJ NSñLFQNYñ IJX UJWXTSSJX VZJ STZXHFMF\$Z\$TIZQZÆQVX[YF\$ISQXZJS YNJQJSS
 QNWÆ\$3TS NQKFZYFZ HTSYWFNWJ FHMJ[UVWQFJGJZTLSTZXZUTSVR JXñYXK è INWJ
 VZcè RTNYNñ KFNYJ .Q RFSVZJ JSHTWJ è STZFMQNCQNGJWYñTGNZ\$WZSRNFXWUHJ VZJ ST
 [NXIJX UJWXTSSJX QF QNGJWYñ[NX è [NX IÆHTR VJXQZ\$W UJW VJQHMFZ\$SVJ]NÆYJ U
 IcTUUWNRJW HJQQJ IcFZYWZN IJ HJ VZN JXYTZJMKFZSYVZJNSÆ IJQZFXXTNLSJ_RJXNSY
 UZNXXFSHJ UJWXTSSJQQJ HcJXY è INWJ QcQJN\$QWQYXZVWQJXñXYWQX &NSXN UFW
 nÆUWTUWNñYñ UJWXTSSJQQJUEJTVZVUWVNRJ\$öXYNTS HYQFNQQJZW RTN è [TZXFRZX
 UJWXTS6SZJQ\$ZQ SJUTXXöIJ UQZX WNJS VZJ HMFHXJZSVXITNHTWIJ JYH Æ [TZXYWF[F
 ZS _ LZJZ] 6ZJ QF UWTUWñYñTSXITNQJ GJWLNXJY JYH RTN è [TZXNSXYWZN
 FUUFWYNJSSTJHñQFñ YWF[FNQ VZNKFNY STYWJ INLSNYñJY S

)J[FSYQWTVUWNXZVWWRJ STZX IJ[STXKFQJZWÆFQFNQJQJ\$S STZX HJ VZcNQ ^F
 YTZX IJX _ LZJZ] ñLFZ]Æ OZXVZcè UWñXJSY XIS \$TIZXFNYSX ZSJ XNLSN'HFYNTS I
 ScöYWJ è HûYñ IJ XTS [TNXNS VZcZS nÆLZHTZRRJYV\$ñ[ÆNQGJWVX 6ZJ HJ XTNYITS
 INFGQJÆ}Æ IñXTWRFNX YTZYJ INXYNSHYNTZcX\$J\$KZÆJFUMVXKñNF\$SJY VZJ HJ XTN
 IJX LZJZ] JY QF 8THNñYñ HTRRZSNXYJ XJ Wñ[FQZJ IFSX HJ
 VZcTS UJZY FUUJQJW QF nÆLZJZXJWNJÆ} Lñ\$ZWFQZ[J_ [TZX STZX TUUTXJWÆ\$)

6ZFSIQJ UWTQñYFNWJ FZWF WñZXXN è WñFZUNZJWQFFNQ88N\$ñTZXÆTJZXIJ[TSX ZS
 VZcNQ FJS[ZJ JY IFSX QFVZJQQJ ITNY INXUHFVZQYWZ YWZ[FñNÖKVKZJ [TZX KTZW\$N
 WJSHJ JSYWJ WNHMJ JY UFZ[WJ NQ XJWF Z\$TLZXZJ]ÆXRF\$SöYWJY ZST S XNRUQJRJSY
 LZJZ] JXY UTZW QZN öYWJ VZJQVZJ HMTXJ JMJNÖYUTZÆVWHENXKFSWBFNX TSTIZW\$WZ\$X
 HJ RTY nÆLZJZ]Æ} ZS YNYWJ FZXXN MTSTW\$T\$QJWVZVQZJY[ITQJ\$ZVJ]BZXV VZTN XTSY K

[TX IWTNYX XZW STZXÆ\$ 8ZW [TYWJ MFZYZ SFNXXFSHJ JYH Æ\$
3ZQQJRJSYÆ WNJS VZJXZW HJ VZJ [TZX KFNYJX UTZW XFYNXKFNWJ
STX GJXTNSX TZ STX IñXNWX (TS[JSTSX ITSH IJ HJHNÆ
[TZX SJ STZX ñ[FQZJWJ_ VZJ IcFUWðX HJ VZJ STZX KJWTSX
UTZW [TZX JY STZX JS ZXJWTSX IJ BòRJ è [TYWJ ñLFWI
YWF[FNQ HWñJYQFF[FNQJZW XJ RJXZWJ UFW QJ YWF[FNQ
STZX JSYJSITSX QJ YWF[FNQ VZN STZX UWT'YJ QF UJNSJ VZcTS
XJ ITSQJX ZSX UTZW QXWFZFNQXcZYNQNYñ LñSñ
WFOZJHMFHZS XTNY FZ] ^JZYWFXFZQWJZVS
(JQZN VZN FHHTRUQNY ZSJ GJXTLSJ ZYNQJ ScJXY NSKñWNJZW è UJW
XTSSJÆ JSIcFZYWJX YJWRJX _YTZX QJX YWF[FNQQJZWX IFSX QJ
XJSX SFYZWJQQJRJSY IJUWTIZHYJZW XUTZW QFHTRRZSFZYñ
YWF[FNQQJZWX HTRRZSNXYJX XTSY ñLFZ] 8NQJ YWF[FNQQJZW JXY
INLSJ IJ XTS XTWY VZJ XTS XTWY XTNY INLSJ IJ QZN

Ë
Ë Ë

&ZXXN QJ (TRRZSNXRJ XcTKKWJ Y NQ XT~~0R~~QZXTZ~~SS~~QUW~~N~~SHNUJ WJQNLNJZ]Æ
 UJHYÆ IcZSJ UFWY NQ FYYFHMJ LWFSIJ N~~H~~UTWZ~~Y~~F~~S~~FIN~~Y~~ QZ~~F~~U~~F~~W~~N~~KS~~Y~~ Qc*YFYÆ
 KFHYNTS IJ QcMTRRJ XUNWNYZJQ JY IcFZYW~~F~~U~~B~~FM~~N~~IN~~Q~~FI~~N~~SX~~Y~~ \$~~F~~Z~~X~~ YJSTSX YTZY
 RT^JSXIJ XFYNXKFENWJ QcMTRRJ RFYñWNJ~~Q~~TF~~0~~M~~W~~B~~W~~SS~~I~~Q~~T~~Z~~Q~~J~~F~~ZZ~~W~~F~~S~~Y~~U~~R~~J~~ ZS STZJ
 [TN~~Y~~ QcMTRRJ Ic~~Z~~SS~~I~~T~~0~~EG~~Q~~B KTNX RFYñWNJ~~Q~~Z~~N~~Y STZX NRUTXJ nÆXJW[NHJ JYIJ[TN~~Y~~
 XUNWNYZJQ 1cJ]FRJS UQZX FUUWTKTSINIZ 1NGñV

1F 'TZWLJTNX~~U~~W~~T~~H~~0~~R~~R~~Q~~Q~~X~~G~~W~~J~~SX XUNWMZJ XTHNFQ YWTZ[JWF XF UQFHJ UQZX
 YZJQX JY RFYñWNJQX JY XcJS ñYFNY WJRN~~U~~T~~Z~~W~~H~~Q~~M~~R~~H~~T~~S~~J SZYXJ~~Q~~SX FUUJQJW FZ YW
 IJH MJWHMJW è TGYJSNW HJ VZcNQ HTS[TN~~Y~~M~~F~~Z~~R~~F~~S~~N~~Y~~F~~R~~R~~V~~Z~~T~~N~~X~~R~~N~~GñW~~F~~Q~~N~~X~~R~~J H~~W~~N~~Y~~
 ITSSJ WñJQQJRJSY HJX GNJSX è HMFHZS QJX QZN NRUTXJ JY

QcTGQNLJ è JSYNWJW UFWYNÆ HTSXN~~I~~ñ~~W~~F~~S~~Y~~V~~Z~~J~~H~~J~~S~~N~~U~~G~~T~~S~~F~~Y~~Q~~N~~Z~~X~~Q~~U~~M~~Z~~R~~F~~S~~N~~W~~F~~Q~~N~~
 GNJSX RFYñWNJQX JY XUNWNYZJQX VZN KTSY~~M~~T~~Z~~ST~~X~~S~~X~~M~~U~~W~~B~~X~~N~~T~~S~~ HTRUQöYJ J
 NQ WJLFWIJ HTRRJ JXXJSYNJQ VZJ STZX UZ~~N~~X~~G~~N~~T~~S~~Q~~N~~F~~R~~V~~Z~~ñ~~W~~H~~W~~N~~Y~~N~~V~~Z~~JÆ} VZN
 HJX @GNJSXB XFSX VZJ WNJS SJ STZX KFX~~Q~~J~~T~~R~~X~~S~~F~~H~~Q~~J (W~~N~~S~~N~~V~~Z~~J Y~~T~~Z~~Y~~J~~K~~T~~N~~X W
 IcöYWJ MTRRJX 1F 'TZWLJTNXNJ WJSIFNY Q~~F~~U~~F~~W~~T~~Z~~Y~~BY~~N~~T~~S~~X~~Q~~Q~~G~~W~~N~~SHNUJ IZ 1NG
 QJ (TRRZSN~~X~~W~~H~~Q~~F~~UWTIZHYNTS JY ScFIRJY(V~~Z~~X~~Y~~Q~~H~~Y~~Y~~J IJWSNöWJ NSHFWSFYNTS
 UWTIZHY~~Q~~Z~~W~~X~~N~~X~~F~~S~~X~~XZ)Y UFX VZJ QJX UW~~T~~J~~H~~J~~Q~~Q~~J~~R~~R~~J~~S~~Y IJ U~~T~~W~~Y~~J~~W~~ QJ STRIJ C
 XNTSX YJ XTNJSY TZ[JWYJX NQ KFZY VZJ Y~~Z~~U~~S~~U~~W~~F~~J~~Y~~N~~M~~Z~~W~~Z~~SNXRJ nÆMZRFSNÆ}

.Q SJWJXYJUQZX è QF (WNYNVZJ VZcè IñRTS~~Y~~W~~J~~W~~F~~Y~~Z~~N~~Q~~Q~~B~~W~~Z~~N~~F~~X~~X~~J U~~T~~Z~~W~~ QJ U~~C~~
 XNYNTS IJ HJX GNJSX SJ KFNY JSHTWJ SZQ~~Q~~R~~J~~S~~Y~~J~~I~~S~~X~~A~~T~~R~~K~~J~~X~~Æ NQ SJ KFNY W~~N~~
 MTRRJX ScFLNY VZcJ]HQZXN[J~~R~~J~~S~~Y U~~T~~Z~~W~~ QZN

1J UTXYZQFY IZ 1NGñW~~F~~Q~~N~~X~~R~~J JS [JWYZK~~I~~Z~~N~~W~~J~~Q~~J~~H~~M~~F~~W~~Z~~0~~W~~J~~X GJXTNSX
 ITNY KFNWJ IJ XTN ZS MTRRJ JY FHVZñWNW ZS~~F~~n~~F~~Z~~W~~R~~F~~S~~N~~X~~N~~JÆJ~~S~~ SJ KFNXFSY QcM
 NRUQNVZJ QF SñHJXXNYñ UTZW HMFHZS Ic~~F~~S~~F~~N~~X~~X~~F~~S~~H~~J~~R~~Q~~X~~F~~I~~J~~U~~T~~Z~~W QJ WJXYJ IJ QF
 HTSXFHWJW è HJYYJ nÆMZRFSN~~X~~FT~~N~~T~~S~~Æ} IJYQ~~I~~N~~S~~W~~F~~Z~~R~~N~~Q~~Q~~J~~W~~Y~~ QcñLT÷XYJ &ZXXN
 RòRJ XTZX QJ WñLNRJ IZ 1NGñW~~F~~Q~~N~~X~~R~~J U~~T~~Q

1J 1NGñW~~F~~Q~~N~~X~~R~~J U~~T~~Q~~N~~Y~~N~~V~~Z~~J U~~J~~S~~X~~F~~N~~Y F~~I~~N~~Y~~W~~S~~K~~F~~I~~N~~Y~~W~~F~~T~~S~~N~~S~~X~~K~~F~~AN~~R~~J~~S~~Y ñYJSIZ (
 JS QN[WFSY è QF HTSHZWWJSHJ YTZY QJ H~~M~~F~~T~~N~~I~~U~~Q~~c~~F~~Y~~F~~Y~~N~~Q~~N~~Y~~W~~F~~F~~N~~Q~~Q~~J~~Z~~W~~J~~R~~U~~Q~~
 RFNSJ JY JS UJWRJYYFSY è QcNSIN[NIZ IJ Y~~a~~S~~T~~W~~X~~Y~~J~~W~~X~~Æ~~0~~Z~~S~~H~~E~~X VZcZS GZY ñLT÷X
 VZN JXY MZRFSN nÆ6ZJ YTZX UZNXXJSY QZ~~Y~~C~~Z~~W~~F~~H~~S~~Y~~F~~W~~Y~~J~~T~~Z~~X~~8~~F~~H~~N~~Z~~S~~Q~~N~~S~~Y~~Y~~0~~ÆöYJ

1J 1NGñW~~F~~Q~~N~~X~~R~~J XTHNFQ OZLJ HJYYJ U~~R~~W~~S~~N~~M~~X~~K~~N~~S~~Q~~Z~~[XZ] VZJ OJ XTNX YTS H
 XFSYJ UFWHJ VZJ nÆUJWRNXÆ} XNLSN'J~~Z~~F~~N~~R~~U~~Q~~R~~K~~F~~S~~Y~~W~~F~~N~~V~~Z~~N~~T~~Z~~W HJQF ZSJ HT
 ScJXY IñKJSIZ è UJWXTSSJÆ} JY STS nÆVZNU~~Q~~Z~~X~~H~~S~~R~~U~~W~~T~~N~~X~~N~~Q~~Q~~J~~J VZcZSJ HTSXHN
 è HMFHZSÆ} .Q UFWY IJ Qè UTZW XTZYJSNWN~~V~~Æ~~J~~Q~~F~~W~~F~~Z~~W~~L~~Q~~Q~~N~~Z~~W~~ SJ KFNY WNJS
 XNJ ScJXY QNGñWFQJ VZcJS UFWTQJX RFN~~S~~J~~S~~K~~N~~M~~Y~~M~~Z~~U~~W~~H~~R~~J~~R~~V~~S~~F~~W~~H~~J~~ VZJ XTS Y
 NQQNGñWFQJ 1ZN IJ XTS HñYñ UWñYJSI~~S~~N~~Z~~X~~K~~N~~T~~Z~~W~~Q~~N~~W~~H~~T~~Y~~R~~Z~~X~~S~~Q~~F~~U~~F~~W QJ GJXTN
 RT^JSIJ YWF[FNQQJW è STZX RòRJX QJSIJR~~F~~N~~S~~ 4S U~~T~~Z~~W~~W~~F~~N~~Y~~ U~~J~~S~~X~~J~~W~~ QJ H

1J UWN~~S~~HNUJ IZ YWF[FNQ XZU~~U~~WNRJ ñ[NIJ~~R~~Z~~Y~~S~~R~~J~~Q~~J~~Q~~Z~~N~~S~~J~~X~~Y~~ U~~F~~X WJXYñJNX~~T~~Q
 QF HMF~~S~~HJ JY IJ QF HTSHZWWJSHJ 2FNX~~N~~S~~S~~F~~R~~Q~~W~~Q~~Q~~J~~U~~T~~X~~YñWNYñ JY JQQJ J
 UTZW JKKJY IJ RFNSYJSNW QJ YWF[FN~~Q~~Q~~J~~Z~~W~~[F~~S~~S~~X~~ÆJ~~X~~Q~~Q~~Y~~W~~N~~T~~S~~I~~F~~N~~Y è ZS GJXT
 VZJ QcJXXJSYNJQ JS QZN JXY QJ nÆYWF[FN~~Q~~Q~~J~~Z~~W~~Q~~B~~ñ~~M~~L~~F~~S~~Q~~Q~~Y~~T~~0~~R~~U~~ñW~~N~~XX~~F~~G~~Q~~
 ñLT÷XRJÆ QJ YWF[FNQQJZW XJ XTZRJY è QF~~X~~Z~~W~~W~~S~~R~~F~~N~~S~~H~~Q~~Z~~0~~Z~~R~~F~~S~~N~~Y~~F~~N~~W~~J~~ RñU
 XTHNñYñ IJ YWF[FNQQJZW~~X~~ HTRRJ QJ GT~~Z~~W~~L~~J~~T~~N~~X~~SH~~U~~H~~J~~Z~~0~~F~~H~~W~~L~~J~~T~~N~~X~~ VZJ HJQQ
 XFSX TGOJHYNTS QF HTSHZWWJSHJ GTZWLJTNX nÆXcNSINLSJÆ} HTSYWJ C

1J GJFZ Wö[J IcZS nÆIJ[TNW XTHNFQÆ} W~~Z~~N~~S~~F~~Z~~Q~~T~~Z~~U~~V~~I~~X~~0~~Z~~N~~ U~~T~~X~~N~~Y~~N~~T~~S~~ XYFGQJ
 JSHTWJ QJ Wö[J IJ GNJS IJX LJ~~S~~X JY Q~~C~~T~~S~~X~~C~~N~~R~~Y~~L~~N~~S~~J~~N~~Q~~S~~H~~Z~~W~~J~~nÆJXY Wñ[TQYñÆ}
 VZJ QF 8THNñYñ STZX ITSSFSY HJ ITS~~Y~~ STZ~~X~~Q~~B~~Z~~W~~X~~Q~~F~~X~~N~~N~~S~~X~~ nÆNRRTWFQJXÆ} U~~F~~
 STZX XTRRJX XJXTGQNLñX è JQQJ è VZ~~N~~STZ~~X~~IJ[U~~C~~X~~N~~Y~~Z~~XJX 1c-ZRFSNYFNWJ QJ
 4S UJW~~X~~N~~X~~Y~~X~~Æ~~V~~Z~~S~~Q~~T~~W~~N~~M~~X~~U~~J~~S~~X~~F~~Y~~J~~Z~~W~~X~~Z~~U~~W~~I~~C~~R~~Y~~F~~G~~Q~~N~~X~~X~~J~~R~~J~~S~~Y~~ IJ QF UQZUFWY JX
 YTZY GNJSÆ} 2FNX XN YTN UWTQñYFNWJ YZ [JZ] V

6ZJ QF XTHNñYñ ScJXY UFX ZS nÆERTNÆ} H~~E~~U~~F~~T~~C~~L~~S~~I~~J~~N~~S~~Z~~J~~W~~N~~L~~J~~X VZJYTZX U~~T~~W~~Y~~
 IJ UWöYJW TZIJ UJWRJYYWJ RFNX ZSNVZJR~~Y~~S~~Z~~S~~R~~Y~~ñ~~S~~0~~Z~~S~~V~~Z~~C~~N~~H~~N~~ VZcZSJ GöYJ I
 NSXYWZRJSY ITS~~Y~~ STZX STZX XJW[TSX _ V~~Z~~S~~S~~ñ~~W~~X~~S~~Æ~~F~~U~~S~~S~~T~~Z~~X~~ HTSIFRSFSY YTZX
 FZH~~Z~~S IJ[TNW XTHNFQ RFNX ZSNVZJRJSY~~F~~Q~~N~~S~~Y~~W~~W~~Q~~F~~X~~U~~ñ~~Q~~S~~J~~ JQQJ RòRJ RFN
 UTZW~~X~~Z~~N~~YJ IJXVZJQX STZX KFNXTSX XJW[N~~W~~Z~~W~~X~~T~~H~~N~~Y~~Z~~X I~~N~~V~~Z~~U~~T~~X~~J~~S~~Y~~ IJX RòRJX
 STZX SJ IJ[TSX è QF XTHNñYñ FZH~~Z~~S X~~F~~H~~W~~N~~K~~H~~J~~W~~T~~S~~N~~X~~Q~~Z~~J~~X~~N~~H~~J~~X Q~~T~~N~~X~~N~~W~~XÆ\$ (TRF
 STZX XFHWN'TSX VZJQVZJ HMTXJ HJ ScJXY~~Q~~R~~R~~J~~S~~N~~W~~F~~Z~~cè~~Q~~Q~~Z~~U~~T~~Z~~W~~ VZJ QJX QTNX
 RòRJX _ HJ XTSY Qè IJX HMTXJX ITS~~Y~~ QJX 8~~M~~H~~N~~F~~Q~~S~~X~~R~~J~~S~~Q~~S~~ñ~~XÆ\$ *QQJ IJ[W~~F~~G~~N~~J~~S~~
 UJZ[JSY XcF[NXJWÆ NQX XTSY nÆQN GñW~~H~~Z~~R~~ÆJ Z~~S~~J~~H~~W~~T~~R~~N~~J~~Y~~Q~~X~~ñLT÷XRJ JY Y~~T~~

YF XTHNñYñ HcJXY QcñLT÷XYJ VZN Q
 FGTZYN QcFKKWFSHMNXXJRJSY IJ QcM

5VYS@`Y~~Z~~F~~W~~J]JRUQJ XcñHWNJ)JQFHWñFYNTS IJ QcTWI~~W~~J U Æ
 nÆ)FSX QcNSIZXYWNJ HTRRJ IFSX QF XHNJSHJ WJ~~S~~W~~J~~U~~Z~~G~~Q~~N~~V~~Z~~J~~ZS Iñ
 HTZ[JWYJ JXY Q~~U~~W~~Q~~R~~N~~X~~W~~F~~H~~Wñ~~Æ~~X~~I~~J[TNWXÆ

'VSZ'ÆSIMNY ?YL

UJWXTSSJQ HJYYJ HTSVZöYJ XN [FSYñJ IJVCZ-GRZWL 2TMMZRFSPZ FJXXZX IJ YTZYJ
 1c*YFY ScF^FSY UFX UZ ITSSJW è HJYYJ QNHJWFFYNZSSJQ FQNZWYN[J XXNSXUWWXJQ
 MZRFNSJFI QcFGFSITSSJW è QcFWGNYWFMWISS nÆMTRRJ QNGWJÆ}Æ FZYWJRJ
 (JWYJX NQKFZY VZJ QcMTRRJ ScFNY UFXQIDMRZRFNSXJY BQWJWQNSFSYJ IJ YTZX YJ
 KFZY UTZW HJQF VZJ QcñLT÷XYJ SJ WJ IJ [NJSSJ UWFKUTSS XÆöY(WWYJX YZ JX UQZX
 JY VZcNQ XTNY QZN QJ RFöYWJ IJ QcñLT÷MMWñQNSJXJY HF XRFNIXSYZ JX FZXNXN UQ
 SñHJXXFNWJ VZJ QcMTRRJ OTZNXXJ IJ QTNKXNXTS YRBMXIXIXIXIXIXIX VZJ YTN YZ F
 QcñLT÷XYJ VZN IñYTZW SJ HJX QTNXNWX è KTSHTWTZ[YNNQXFRFMTXSY [JSNW nÆMTR
 UJWIZX UTZW QcMTRRJÆ FZXNX IJ [J_ [TZXYZTSZSJWTKZ]QMNISFSYX SJ YWTZ [JWTS
 XNWX ZSJ XNLSN'HFYNTS MZRFNSJ 2FNX [FZWZSYWGF FFWQNRJWJ è WJS [JWXJW HTS
 [TZX FZYWJX TZ [WNJWX [TZX SJ [TZX ^QN [SCFZWZSMFSKXJ SZ)Æ\$ 4Z YcNRFLNSJX
 GZY ñLT÷XYJ UFWHJ VZJ [TZX [TZQJ_ RFSLHWSGZNSWJ FISXWJÆESY RJSñ XNQTNS VZ
 HTRRJSY UTZW WNJ_ [TZX öYWJ RTNSX ñLT\$KXZW TSSXUQTZXW NJS è YJWJYWFSHMJ
 WJUTXÆ\$;TZX SJ YWF [FNQQJ_ VZJ UFWHJZSZMTSRJKTBNX IQK MJTRRJX IJ QcF [JSNW
 XTLSJ 'SNJNQJXYITZ] IJ XJWñHWñJW_ IJ (ÆSTJZWER FVZFSYJQKQF JYJWYñ VZJ STZX SJ XJ
 KFTSITSY [TZX THZUJWJ_ [TX MJZWJX IJ QTFNSXVZWQ6 SJFKFNMX YZ IJ HJYYJ QNGJW
 XJZQ JS IñHNIJWF SJYcJXYNRJW WNJS F [FSY IçöYWJ IJ [JS

5TZW [JWWTZNQQJW YTZYJX QJX UTWYJX OZXVZpcQZñLÆÖXRJBJ\$Y IJWSNJWÆ} O
 XcNSYWTIZNWJ IFSX QF UQFHJ NQKFZ IWFNYY QcJNKZRFMSNUWñ IZLVFVQYFNWJNSY QF U
 FZ HTRUQJY nÆIñXNSYñWJXXJRJSYÆ} 1J KXWNFSYX WJXRJURYJBYWYÆ TpjXY QJ UW
 XJZQ JXY MZRFNS [Z VZJ QcMTRRJ XJZQ JXY 7d\$NSWXMJTSXñWñXTQZRJSY QJX YJV
 YFSINX VZJ QcñLT÷XYJ SJ QcJXY OFRFNX XZNX MTRRJSEFN UFX è HTRRJSHJW UF
 VZFQNYñ IçMTRRJ HFWJQQJRcFUUFW
 VZJ YTZX RJX FYYWNGZYX

Ë
 È È

&IRJYYTSX UWT [NXTNWRJRSY QJ IñXNSYñWJXXJRJSY QF RòRJHMTXJ V
 RFSITSXÆ ;JZ] YZITSHSJYcNSYñWJXXJW HñWJñSÆ\$SYÆ} \$YMSZ QTLNVZJRJSY IJ I
 XNFXRJW UTZW WNJS UFX RòRJ UTZW QF 1NGJWYñ UFW JJJYVQSYÆ\$Z NK YTZY HJ VZJ_ OJ UZNX öYV
 JYHÆ\$ _ 4MÆ XNÆ 2FNX HJ ScJXY UFX Qè84MRSZÖWXYñTñTfZXN OZNK VZcNQ [J
 ZS GFX HFQHZQ IçNSYñWöY FMMXWZSNVZSYñWöWMSZFYñZS OZK FYYJSIZ VZcNQNK
 HcJXY è INWJ ZSNSYñWöY VZN SJ XcFY YFHJHJ2S IçZ\$FSIN OZKNTS SJ UJZY HJWY
 FZ] NSIN [NIZX è YTNIXæQF-TRRQc nÆöYWJ MTRRJÆ} XNLSN'J ScöYWJ WN

2FNX SJ WJRFWVZJX YZ UFX VZJ HJ VZN YcJSYHMTZXñFVZTN OJ [JZ] JS [JSNW NQ
 ScJXYWZSJ IñYTñIJ IJ QF 1NGJWYñ UFW JJJYVQSYÆ\$Z NK YTZY HJ VZJ_ OJ UZNX öYV
 *Y SJ WJRFWVZJX YZ UFX JS TZYWJ VZJ YTSIUWññJWJZ IçKNSJQ IJ 2T÷XJJY IçFZYW
 YñWJXXJRJSY ScJXY HTRRJ QJ IñXNSYñWJXXJRJSY FZVJQXKXJZ] OZIF÷XRJ GNJS VZ
 VZcZSJ XUñHZQFYNTS XZW QJ (NJQÆ\$ VZJ HJ ScñYFNJSY UFX JSHTWJQè IJX n

1JX GJXTNSX IJ QcNSIN [NIZ YJ QFNXXJSYJSWñWñYñYTZXJWUFWZcNQX UTZ [FNJSY
 HFUFQQJ IJ YcñHWNJW FFGQMWYFWYFKJ SUWÆFY /ZNXKX IçFZOTZW IçMZNÆ\$) JHJ VZJ
 RZSI Z\$ 9Z SJ YJ XTZHNJX UFX IZ QJSIJRFNSNñJYIçQZRFNSYñ XcJSXZNY NQ VZJ
 UWJSIX XZWYTZY UFX XñWNJZXJRJSY è H·ZV\$QJXYFWUÆ\$NBYKQ QJ UTZ [FNY NQ S
 NSIN [NIZJQX YTS GNJS öYWJ è YTN JY FZ]XcZ\$WÖXÆENYSTZM HJXQF VZcNQ SJ QJ UJ
 YcNRUTWYJ UJZ UFWHJ VZJ YZ JX ZS_ Wö [JZVJ] MTWYFYNT [TSFMMHFSWJ] TRRJ VZJ [

1c-ZRFSNYFNWJ XJWF Y NQ UJZY öYWJ QXN F_YQWQÖW FQÆ\$UTZW
 HTSXNIñWJW HTRRJ MZRFNS YTZY QJ UTXXNGQJ MZRFNSÆ\$&Z
 HTSYWFNWJÆ *S [ñWNYñ NQ SJ STZW WNY UFX HTSYWJ QF FWTXYNYZñJ
 QJX RòRJX UWñ [JSYNTSX RTWFQJX VZJ QJ UMNQXYSN ÈFÈX
 nÆUJSXJW VZJ HJYYJ KJRRJ KFNY IJ XTSHTWUX ZSJ RFHMNSJ
 è LFLSJW IJ QFVQF\$ZCN WJSI RñUWNXFGQJJSY QF\$YXTHNñYñ MZRFNSJ VZJ STZX UJ
 VZcñÆxYWJ MZRFNSÆ} NQ Sc^Fñ [NIJRRJSY UFX IJ UQFHJ UTZ

8TS OZLJRJSY JXY HJQZN HNÆ QF UWTXNYJYcNSYñWJXXJW HñWJñSÆ\$SYÆ} \$YMSZ QTLNVZJRJSY IJ I
 öYWJ MZRFNS TZÆ UFW QJ KFNY VZcZSJ KJHTRRJUYJQVñWUteWY QJ HFHMJY IçnÆF
 UWTXYNYZYNTS JQQJ XJ IñXMZRFNSXJ JQQJ HTRJUYQöYJFZCHSHQJ IZ 1NGñW FQNXRJ
 QcMZRFNSYñ 5ZNXÆ QJ /ZNK QJ (MWñYNSJYcNSYñWJXXJRJSY FZVJQXKXJZ] OZIF÷XRJ GNJS VZ
 ScJXY UFX -TRRJÆ UQZX YZ JX /ZNK JYH JYQÖXcYLTJXQTNYSYTZY HJ VZN JXY UW
 IçöYWJ -TRRJ *Y [TNHN IJ STZ [JFZ QJ UTXYZS FNFQJñWF
 YNKÆ WJOJYYJQFNFVZJYTNFWWZYNVZJ QJ Iñ 1FUJWXTUSWYFNHZQNöWJ TZ UWN [ñJ I
 YWZNXXJÆ 3JXTNX SN OZK SN HMWñYNJS FQJZW IFSXQcñÆ\$YFYÆ} UQZXUWMM
 UFWYNHZQNöWJ TZ UWN [ñJ F^FSY ñYñ RNYñ UFW QFñÆ8THNñYñ IJX YWF [FNQ
 LZJZ]Æ} [NJSY QF nÆ8THNñYñ MZRFNS
 NSINXYSYHTZNRUSWYNHZQNJW TZ QJ U

QJ OTZW Tþ QF nÆHWNYNVZJ UZWJÆ} FZWFUFJWWRNIZHX5H0H0M0W0N0SM0U0W F[TNW X
JSVZöYJVZJSTZX XJWTSXJS'S']ñX JY VZJ SJT0XZNFZ XWFSXW Fd6FVW0QVZWÆ JY YWF[F
FZ OZXYJ HJ VZJ STZX IJ[TSX YJSNW UT ZW UWSYñJ.SYHThWUUSIS QcZS SN QcFZYWJ XA
YWñXIJXF[FSNYñJYIJXTS SñFSYÆ} _ QFNX0MWRIG6ZUY0FZK[VJJSY FZ nÆ[WFN GNJ
HTRRJ IJ[FSY SJRJSY GNJSÆ} VZJ QTWXVZcNQ JXY

3N Qc*YFY SN QF 8THNñYñ SJ XFYNXKTSQQQ0Q0NÆñÆFQFMWZ0F-SIR RJ JXY *XUWNY
YFNWJÆ FZXXN QJX SNJ Y NQ YTZX IJZ] VZJNYUZIN0XQJFSHTS XJYW[FJSLöWJX è QZN è
YTZX IJZ] *S WñFQNYñ QF 8THNñYñ MZRFSSNFJWJXJZUW0FQM ZR FNKSJX HñQJXYJX
*YFY ZSN[JWXJQ JY 8THNñYñ ZSN[JWXJQQJÆY WJ S0YWZNYZdX QcY Q0YSQNIcnÆ-TRRJ
RNYñVZcTSWJUWTHMJ IJ KFNWJ YWTU IJ HFSF0SYNFZYñW0ZX UJWN[TZX QJX STRX
XUNWNYZJQX HTS[NHYNTSX WJQNLNJZXJX IJ0NLSJXN QcF WUYZRIURQJJWSJ ñUTVZJ I
JY è QF 8THNñYñ QNRNYñJ IJX NSYñWöYX UWFNñW R0S NWN0JQXS 0TZXSY IJ IñUFWY J
IJZ] ITN[JSY XcJS WJRJYYWJ FZ] UFWY NHZQÆQWGXUZVXñKSJ NWN YZJQQJÆ} XTS UW
NSYñWöYX UWN[ñX JY IJ[JSFYSY 8THNñYñ MZRFN0SGñX0FNS MZIRF0SNY FNWJ XcFIWJ
ZSNVZJRJSY IJX NSYñWöYX MZRFNSX LñSñVFEZB]THNFQNX YJ QZNINYÆ *S YJ KFNX

1TWXVZJ QJX 5TQNYNVZJX XcJ KKTW I FNJCSF8THNZUY0FVFNKRJWFSHMNY NQJXY[WFN
[TQTSYñ UJWXC0FSW0QVWFNWJ JY QJ GTS U0F N0SNW[NI00XHS0JXY è INWJ IJX ñLT÷
XcFUJWHJ[FNJ0SYWTFX0ZNI0F KWFNY ZS X W EXN0JHWNYSHTWJ SZQ0ZVRJFSJZSYM ZRRI

1TWXVZJ QJX 8THNFQNX YJX è QWZW YTZWYF0TQ0S XJJS0TQ0NLJ JSHTWJ è KFNW
UWNINQX SñLQNLJSY IJ WJRFWVZJW VZJ HJTWJLUSMTU0NñZRF0SNYñ 6ZJQQJ JXUöH
UJWUñYZJ XTZNS0NVRJ0F0F0Yñ NQ ITSH UTNSJNLJ Y JQQJ IJ YTNÆ\$ 1J MFXFWI IJX
IcFZYWJ UWTUWNñYñ VZJ QcFWLJSY JY QJXIGNNS0WFFZAXTQQ0Q0ÆSZ(WW FNY YcJR UQT
HZSJ IJ RJX UJSXñJX HMFHZSJ IS RJX TUN0ZUT0VZJ HMTXJ IcñVZN[FQJSYÆ SJ QJ
RcJXY JQQJ UFX ñLFQJRJSY UWTUWJ ScJXYJ JQCSJUWFXURNJJSZJÆS JSY YcFUUQNVZ

5FXIcFZYWJ FQYJWSFY N[JITSH UTZW QF RJSXñJY ZJMVZJQXZJ HMTXJ IJ STS MZRI
UFWFöYWJ TZ IJ IJ[JSNW NRUJWXTSSJQQJ Y0F0F0N0QFJWYNñJ0SYZFSXNVZJRJSY UTZW
è QF UJWXTSSJ IcF[TNW IJX TUNSN TSX è JQCSJX YF0ZY UHTZWZcN0Q0U UTZW QcFRTZW I
UTZW WFN Y F[TNW JS UWTUWJ ITNY KFNWJ VQJRTJZW 0TZW0QFZJ0HAKTLX FSIJ LQTNWJ
IJ UQIZXSñWZ0JQQJÆ IJ RòRJ VZJ Qc*YFY F HTSHXUZZW VZJ YZ UZNXXJX YJ (FY YJW
QF [TQTSYñ JY nÆVZJ QF 8THNñYñ F FHHF0NF0M JQF0U0KUF0NñVZñ YZ YJ QNGöWJX
QcnÆ-TRRJÆ} è XTS YTZW ITNY YTYFQNXJWc0K0K0ES0M0M0X0S0XNJ YTZY HJ VZN JXY
[NIZJQJX JY JS KFNWJ IJ QF UJSXñJ MZRFNIST÷XJZW JRVJCSFYNYK è QcNSIN[NIZJY ST
ZSN[JWXJQQJRJSY MZRFNSJ NSHFSWJ NQKFZY VZJYZ IñUTZNQQJ

8N TS UJWRJY FZ] TUNSN TSX NSIN[NIZJQ0S0S [JñW0QXNTX0X0H0Z WHNY Qc-TRRJ TZ Q
OcFZW0BNJZ)NJZ SJ XFZWFNY öYWJ VZJ nÆRZYSV0JZÆ\$JXTNX UFX XJZQJRJSY QN
HcJXY RTS TUNSN TS TZ RF nÆHTV0SNVZSHJÆ} WQZ0XNQ0dFNS YJSZIJ YTS FHYN[NYñXTN
OcFZW FNR0W J0K0NL0N0SSXñRJXññFZ] 8ZG JY VZJ YZ ScFLNXXJX JY SJ [N[JX VZJ UT
XYNYZTSX è HJX TUNSN TSX UFWYNHZQ NöWJX Q0SN0TM0STYRZS YÆX JKKTWYX SJ YJ
YTZX QJX MTRRJX nÆEQJKFSFYNXRJ IJ QF QWZJ0QJY0ÆJJS (dXWW FQF0UWTXUñWNYñ IJ
ZSJ KTNñYWTNYJRJSY HTSKTWRJ è QcnÆJXK0FSX0U0TJZ0cM0F0R0H0ÆñYñ IJ LZJZ] ScJXY
JY HJ XJWF JS'S Qc-TRRJ XJZQ ñYFSY WFNXZ0S0S0G0Æ} YTN JY
RTN UTZ[TSX öYWJ YWöX IñWFNXTSS F GQJX 1ZSYW F[FNQF0XQZSN XJZQ SJ XZ)Y UF
SFGQJ ZS MTRRJ HFW QJ YWF[FNQ JXY VZJQ

5TZW WñIZNWJ è QcNRUZNXXFSHJ QF [TQJYS0F JRFQ0N0WJ0USV0X0Y è QF RJWHN IJ
YñUWN[ñJX NQ KFZY F[FSY YTZY ITRU YJW QZ0NSYN[TISIZFYQNXRFJ T0W VZN YZ JX YTI
QcñLT÷XRJ &UWöXHJYYJ[NHYTNWJ IJ UWN0S0FW0F NñYJRJJSXZYW FdR0NQQJW YFQTSS
IFSX Qcñ[TQZYNTS IJ Qc nÆMTRRJ QNGWJÆR FYS WJW0R QJWNG0W0ZJ UTZW YJ UWT
IcTWI WJ NSKñWNJZW YJQX VZJ QJ nÆGNJSY WY[FN0Q]IXN0M0F0QJHTBRFSIñUFW QcM
HNFQNX YJX Xcñ[FSTZNW IJ[FSY QF XZ GQNB0dMQIR0F0FNñJZ0X0Y WÆUNW0TJYFGQJ è XTS ñ
IJ Qc-ZRFSNYñÆ} 9TZY HJ VZN ScJXY UFX Q0EZSW0F0F0N0QZ0EN0F0R0SS0V0X0ZU0TXJ IJZ] HM
MZRFNSÆFJX0F0WZSN SJ XFYNXKFNY VZJ VZJQVZU0Zc00X0XTNY ZYNQJ T0V0Z0M0R0F0SNY0J J
TZ ZS XJZQ TZ VZN XcNQ XFYNXKFNY YTZY Q0Æ-TRRJÆSJ KFY WXR0N0WJ IJ HJX IJZ] H
HMFHZS VZcJS YFSY VZcNSIN[NIZJY STS JSW JFSYQNZ0M0F0R0JZÆY YWF[FNQ VZJQ VZc
FZYWJRJSY INY YTZY HJ VZN ScJXY UFX MZRYF0WY0Q0ZJXJR0R0JX QJXFSNRFZ] UF
nÆñLT÷XRJÆ} è HTSYWNGZYNTS UFW QcMZRFNSYñ J

1JGNJS 0XWJSHTWJ QJ GZY XZUWöRJ IJX0N0H0SNFN'VZJX JYH Æ RFNX QF XJHT
QNXYJX HTRRJ QJ QN0Z0QF0Y0N0H0T0Z0M I0X VZJ QJ YWF[FNQ QJZW HTSSFNXXJ QJ G
1NGñWFZ] UTQNYNVZJX 2FNSYJSFSY FZXXW THJ GZY QN0QSMJUJZY XcJS W0S0W0F0N0M
GNJS [N[WJ JY IJ KFNWJ UTZW HJQF QJ SñHM0XR0N0WJ ZIN 00N0SXYWZNWFIJ XF INLS
VZcNQ JXY UJWRNX IcJSY WJW IFSX QF QN0T0S0X0H0Q0S0N0JZJ YJSYJ
QJ HTSHTZW X HTSHZWWJSHJ 2FNX NQ XZ)(Y WY TZ X W0W0X0M00 è GJFZHTZU IcF[TN
HTRRJ ZSJ GWZYJ è UWTIZNWJ ZS KWF
VZJYZ SJ[JWWFX UTNSY RFNX YZ SJ K

XJW IZ WJLFWI QcJSXJRGQJ IJ YF YêH MJ JYTONS Y Q S X H F N S X K F H Y N T S I J G J X T N S X I
IJ YTS •Z[WJ VZJ YZ FX FHVZN XJ JXY JSHTQcJ ZRNFJSNQ TN S XTS UWT LWöXÆ NQ SJ
IJ QF HTSXHNJSHJ IJ YTN IJ QF HTSX HNJSQWUXIX TYZTSK M F V S H J X N S I N [N I Z J Q Q J X J Y
YFGQJ nÆRTNÆ} TZ IJ YTS nÆJXXJSHJÆ} I Q H M T R H Z S Æ J M W F G F Y Q J X G F W W N ö W J
[FNQQJZW XJSY ITSH JSHTWJ QJ GJXTNS I d Z S J ñ W F E H T S S I H O U X S H W ñ O Z L ñ X X ñ H Z Q F N
XZUñWNJZWJÆ} VZN QZN KFN Y IñKFZY JY H V Z Q J X R T O F S W W Z E N Q J S S Y U Q Z W T Z Y J Q J X J W
XFYNXKFNWJ UFW QF UWFYNVZJ IJ XTS Rñ Q N J X M T N O R J X H M J O W H M J ñ W F Y ñ X V Z c N Q Iñ
XFYNXKFHYNTS JS IJMTWX IJX MJZWJX IJ YWF [F N Z W U Y T S I O S Z W X X Z c N Q Q J X R J Y J S
QTNXNWX & Z X X N Q F W ñ H W ñ F Y N T S Q J H T S L Y W F M F X N Q S J U N T Q W Q J M T R U F Q N Y ñ
RJSY SñHJXXFNWJ IJ XTS YWF[FNQÆ NQ XJ [T N Y ñ K U T S H X ñ H J Y Q S Æ W
è QF KTNX UTZW MZRFNSX QJ YWF[FNQ JY QF*(S SJWWRN JJY RñRZ HJQZN VZN IñHTZ
IJ ITSSJW QF UWJRNöWJ UQFHJ FZ UFW J X X J Z J S Æ H X Q Q M V Z N J Q Q J U J Z Y ö Y W J Z Y N Q
WJUTXJ . Q S J Y W F [F N Q Q J V Z J U T Z W ö Y W J V I Z N R J J Q F X T S H M W F F O F Q T N Q J R J S Y S J Q Z
S J [J Z Y F K K W F S H M N W Q J Y W F [F N Q V Z J U T Z W O T Z F N K X W F S S H M N Q Q Z Z W F S F K F Q N Y U F W Y
'WJK XTS YWF[FNQ SJ QJ XFYNXKFNY UTXSNQ FVRH R V B S S Q H J S X P J V Z J H J U F W Y
XNRUQJRJSY HMFWLñ UFW QF 8THNñYñÆ H Q S X J X Z Y W Z J Z S H W S X J Z R H J U J S I F S Y S Z Q C
ZS IJ [T N W Z S J Y ê H M J Æ J Y W ñ H N U W T V Z J R J S Z Y X F J X T R R N X Z S N Q Z J R J S Y U T Z W Q Z N
XFYNXKFNY UTNSY UFWHJ VZcJQQJ SJ QZN K T Z T Z S N Y U F Z W H Z Y W F F N Q W T G Q ö R J Q c F
YWF[FNQ IJ [W F N Y Q J X F Y N X K F N W J J S Y F S Y J V Z Q M J T R W J Z W F S J Q Z M F Z W F N J S Y U F X Q F
S J X F Y N X K F N Y V Z J Q F 8 T H N ñ Y ñ Æ Q F 8 T H N X T S R I N V Z J N Y Q W T R W Q T Y J Q J H M F T X J Y Iñ
H T R R J M T R R J Y F S I N X V Z c J Q Q J S J Q c J R U Q T N J Q Z Y W F F F N Q Q J I T S H U T Z W Q Z N R S R J
Z S Y W F [F N Q Q J Z W L Z J Z] T Z Z S L Z J Z] V Z N Y W Iñ F N W Q Q J Z J X T S • Z [W J X J Y W T Z [J ö Y W J
9W F [F N Q J Y 8 T H N ñ Y ñ S J Q Z N X T S Y U W T ' Y F R C R J X Æ V Q E J S T X F S Y W N Z Y c N Q J Q F S c J S Q ö [J
F Q J X G J X T N S X I c Z S n Æ ñ L T ÷ X Y J Æ } J Y S T S I c F S W F A M T W X Y Æ }
9JQQJ JXY QF UTXNYNTS VZJ UWJSI QF (WNYSN X Z H T S I K F N H J Z I Z U Z N X V Z J Q Z N F Z X X
UWTGQöRJ TZ [W N J W * Q Q J J S F U U J Q Q J è Q c F A N X Q J W N Y T Z) W J Q Z N R ö R U Z N Y T Z W V Z T N X
QJ H T R G F Y I J Q c n Æ * X U W N Æ } H J Y S M W M Q Q W R F F X N S J F Q T W X V Z J H J Q Q J I J X F Z Y W J X
V Z J Q J Y W F [F N Q H T R R Z S N X Y J J X Y Z S J H T W [Æ J I X N F S X Q L F R X M S Æ S J 8 J W F N Y H J U F W H J
Y W F H J I c J X U W N Y 1 F R F X X J V Z N H W F N S Y Q J H Y W F F F X N Q R X M W S S I I J Q X Y W F c • Z [W J I J Y T Z
[FNQ KFHNQJ) FSX QF QNYYñWFYZWJ TSY S N X X I X T E R N Q F Z O F I Z W I J R J N Q Q J Z W J S
I c M Z N N S T S Iñ X H J Y Y J M T W W J Z W I Z Y W F [F N Q F Z U T Z S W H T S X Æ V Z Z S F S U J Z Y Q c ^ W J Y V
H J Y X Z U J W ' H G N F O S N Y T S S Z J V Z N W J K Z X J I J X J V Z S Q F W Z [W J I J Q c F W Y N X F S S J W J (ö Y J V
n Æ Q F U J N S J I J Æ M J W H M J W Q c M F G N Q J Y ñ U W T K J X N T S S J Q Q J J Y S
& Z X X N Q J 1 N G ñ W F Q N X R J M Z R F S N Y F N W J U N Ö R U X Æ S T Z X H I T S Z F N X X T S X Y T Z Y 8 H M
Q J Y W F [F N Q H c J X Y U F W K F N Y Æ S T Z X Q J [T Z Q T S X N S Y ñ L W F Q 3 T Z X S c ^ H M J W H M H T S S I F X Y Z S J R Z J J S J K Z R N X Y J J Y S T S n Æ
Q J [T Z Q T S X N S Y ñ L W F Q 3 T Z X S c ^ H M J W H M H T S S I F X Y Z S J R Z J J S J K Z R N X Y J J Y S T S n Æ
I c F [T N W I J X Q T N X N W X R F N X S T Z X U W ñ Y J S I T S F N X W H T Z Q F W J J S N Q S M X N R U Q J R J S Y è I
U Q J N S J X F Y N X K F H Y N T S S T Z X [T Z Q T S X Q J R W F [F N Q W F Z X X W Æ T R W F ö Y J R J S Y V Z J U
[FNQQJW HcJXY STZX Iñ [J Q T U U J W S T Z X W ñ F O Q Q J W Z Y W J S J Y ñ R T N L S J V Z J I J Q F H T
2 F N X N Q K F Z Y U T Z W H J Q F V Z J H J V Z c T S F U R T S C R J Y N W F [F N Q X Y T N Y U F X T J S Z T U W V Z S E
I N L S J I J H J S T R 1 J X J Z Q Y W F [F N Q V Z N M T S J K W Z N c M I T R R J X [J N Q Q J X Æ \$ * Y S c J X Y N
J X Y Q J Y W F [F N Q M Z R F N S J Y H T S X H N J S Y V Z N T S S F Z U W X Q S X G Z H Q J X Z W Q J V Z J Q T S
ñ L T ÷ X Y J R F N X V Z N F U T Z W G Z Y Q c - T R R J Q c Z B F S T Z N X Z X U R J S Z J Q T S X c ñ Y F Q J I F S X
I J X ñ S J W L N J X M Z R F N S J X I J Y J Q Q J X T W Y J U T Z X N Q Q J W R V Z J I J W J X Y J W I N X X N R Z Q
I N W Q Æ G T W I T X D B Y W F [F N Q Q J I T S H O J X Z N I N M F R R J Z J H J V Z J Y Z J] U T X J X F N S X N H c J
1 c - Z R F S N Y F N W J [J Z Y X Q J R N Y F F S N Q S J • Q c W J R F W V Z J V Z J H J Y M T R R J V Z J Y Z S T Z X R T S
Y T Z Y J R F Y N ö W J N Q [J Z Y V Z J Q c * X U W N Y S S O S N Z X R F S M W S X T G Z W Y T N J Y X N V Z J Q V
J S W J U T X V Z c N Q S J X J W J U T X J I J [F S Y W N I J S Q c F Z V Y N Q X F S F Q c X X Y V Z J H J Q Z N H N S
J Y W J R J Y Y J X F S X H J X X J X Z W Q J R ñ Y N J W I J W F H H T Z N W H N V F S Q Z S J X J Z Q J J Y Z S N V Z J
W ñ X Z Q Y F Y X T G Y J S Z X (J Y J X U W N Y N S V Z N J U T Z W X F S X W J U T S S F N Y R R J ñ Y F S Y Q Z N
Q J [ñ W N Y F G Q J Y W F [F N Q Q J Z W Æ H c J X Y Q Z N W X N Z X Y W Z N Q Q X X Z W W J O Z E X X J H Y X V Z
V Z N F G F Y Y T Z Y J X Q J X G F W W N ö W J X J Y Q J X I Q R W U F T Z W T Q X F Y Y N F Q F H Y N T S I Z V Z J Q
Q c M T R R J F Z I J X X Z X I J Y T Z Y H J V Z N U T Z W W F N Y ñ Q W N T R Z N S J W
Y F S I N X V Z J Q J (T R R Z S N X Y J V Z N S J Y W F [F N Q Q J [F Z J W F U Z O N Q Z N W V Z J Y Z W ñ [ö Q J X Z
O F R F N X Q N G W J R J S Y R F N X Y T Z O T Z W X H T S Y Z S F N S R B F W Q Z S F N H L S X N Y Q Z X M F Z Y U Q
S J X c F K K W F S H M N Y U F X I J Q c J X H Q F [F L J I Z Y U Q Z F N T Q R B J M Q J W J X Y T Z Z S J Q F Z Y W J 8 T
Y W F [F N Q Q J Z W J X H Q F [J V Z J Y Z W ñ F Q N X J X Y T Z Y Q J U T X X N G Q J
1 J Y W F [F N Q Q J Z W Y J Q V Z J Q J H T S I T N Y Q c [Z R Z S N S F Z N Q F J Z S c F J S W J S J Z Y F Y Y J N S I W
I c Z S n Æ ñ L T ÷ X Y J Æ } H F W N Q S J U W T I Z N Y U F X F U T Z F S I U X Z W S E S [S W Z X I N X ñ R J S Y J S H J
S N U T Z W Q Z N R ö R J S N U T Z W I c F Z Y W J X Æ X d F S Z Q W G X Z W T S B J X X U Z J Q F n Æ R F X X J Æ }
n Æ M T R R J X T W I N S F N W J X Æ } Æ H J V Z N Y
[F Y N T S F Z I J X X Z X I J X M T R R J X 8 N Y Z Y
Q N J Z I c J Z] H J S c J X Y S Z Q Q J R J S Y U F W H

RFNX UFWHJ VZJ YZ JX ZS MTRRJ nÆZSNVZJXÆ\$ 0W5N6ZHMUJ & RJXZWJ VZcNQ XJ I
YñRTNLSJGNJSIJHJITSYZSMTRRJJXY HFU[ñQ QJ FLFMXXJQcFZYWJ JY VZcNQ XJHT
HJ VZJ YTNVZNJX ZS MTRRJ YZ QcFX FH HTRWQQNNNQJZJ WUFXYZQNTYNXRJ JYH NQ I
UFX VZJ IcFZYWJX ñLFQJRJSY MTRRJX JSJYZXJX XöB FVKFNMJñ[üYX IJX UFYWNTY
FZYFSYÆ HJ ScJXY VZJ UFWHJZSöVYZJ JX ZS MTRRJJSY YTZX QJX QNJ SXñYFSY YTR
VZJ YZ FX UZ QcFHHTRUQNW JY JS HJQF YZ JQ ZSNVZW HñIJWJOJYJW YTZY HJ VZN F
(J ScJXY UFX QcMTRRJ VZN KFN YF LWFSTZZIW UHñN KñY RFN XZñCJXY HJ VZN UJZY
QF KFNX UFWHJ VZJ YZ JX UQZX VZcZS MTRRJ]HMQZQXK VZN QXöB SHYQZXN[J QcZSNVZJ
VZJ IcFZYWJX _ MTRRJX 5JZY öYWJ UJSXJ Y NQ VZcM QZJFZIW
4S XcNRFLNSJ SJ UTZ[TNW öYWJ UQZX V[ñC MTRRJJSY IYXWñÆ MTRRJXÆ} JY FGFSI
RTNSX VZcMTRRJ XJWFNY UTZWYFSY GNJS HQZXNNñNRQÆ\$ 2FNX nÆYTZXÆ} SJX
4S XcNRFLNSJ JSTZYWJ VZJ YTZY HJ VZJ QcFZYWJ VZJ GMEHSMFVZJ NSIN[NIZÆ} I
IJ GJFZ IJ WJRFWVZFGQJ KFN Y MTSSJZW è QcMTRRJ VZJ FNYX FIZXXN FNLZö VZcFZUF
OJ XZN MTRRJ HcJXY HTRRJ 8HMNQJ JW ñINñNYZÆZJ FGY QcB SHYQZXN[NXRJ RörJ (
UWZXNJJS JY ,ZYF[J & ITQUMJ R^TUJ JY RSJX QFñWñKJUXQZX è QcNSIN[NIZ WNJJS I
QJX QJZW X KTSY IJ STZX ZS MTRRJ ZS XTZF GJS XöJXWZXNñJJS SNXTYYNXJ UWN[ñJ
JY ZS R^TUJ INXYNSLZñX 9TZX HJX VZ FQN' UQöM KJJSYQSSYHFZW XF MFNSJ FGXTQZ
KTSI QF HFSSJ IJ +WñIñWNH QJ ,WFSI VZN ScJXYWñH QcöM TSVZLFWI FZH ZSJ YTOñWI
UFWHJ VZJ +WñIñWNH QcJXY JXXJSYNJ QcMTRRJJSY ZRFSNYFNWJ JXY
& QcFSHNJS nÆWJSIJ_ MTRRFLJ è)NJZÆñRQZNXJFSS è IñYWZNWJ QF UJWXTSS
WñUTSi nÆWJSIJ_ MTRRFLJ è Qc-TRRJÆ} 2KñKñWñXWñVZJ XJ GWNXJWFNY QJX IJSY
RFLJX OJ HTRUYJ QJX LFWIJW UTZW RTN ñHTWHJ IJ QF UJWXTSS FQNYñÆ FZXX
1TWXVZJ QF (WNYNVZJ J)MTWYJ QJX MTRRJSYÆ\$ 6YWW HJÆMIZQFWJW VZJ HJYYJ UJ
RFNSXÆ} JQQJ KTW RZQJ QF HTSINYNTS NSXNSXJJSWñQJÆJ QF YXTXJ WñXNLSJW è C
HNFGNQNYñÆ HFW HJ ScJXY VZcJS YFSY VQöTIS B KñMUTIZ RJMUNñWRN
QJX MTRRJX VZJ QcTS UJZYS[XITWñH QJH JZ] 6ZJ KJWF QF 8THNñYñ XNJQQJ SJ Xc
RTSYWJ FNSXNTXHTSFGZYSIFYNTS IJ QF nÆXTUWñHñÆ\$;F Y JQQJ WJSIWJ QJ UWN[ñN
MZRFNSJÆ} nÆQJ XZGTWITSSJWF FZ] NSYñWöYX IJ
1F (WNYNVZJ JXY NSHTSYJXYFGQJRJSY QF WñFQZFWJWñKJUX FZJ] [TQTSYñX NSIN[N
YTZYJX QJX YMñTWNJX XTHNFQJX UFWHJ VZcJJSQJñH FTMVWUXJMJ HTSN ñ VZcJQQJX C
MNQJ YTZY XñHUFQZM MTRRJ IJ QcMTRRJÆ YTZX QZX HJX [TQTSYñX NSIN[NIZJQQJX S
UWN[NQöLJX JY OZXVZcFZ UWN[NQöLJ IJ QH KTSY W FQñH YNFñSMFJUHIA è NSTZYWQY U WñN
UZWN'JW JY F X^XYñRFYNXñ QJ [WFN UWN SHFGJSXTSISNF QcQZNCUSWñUSMJSYJ FZH ZS
IcFRTZWIZ (MWNXYNFSNXRJ JY HcJXY JQQQ FZñHñM FñKFN Y QF IJW
SNöWJ YJSYFYN[J UTXXNGQJ UTZW IñUTZNQQJÆM QUX WñHIZRYXJ GQJ TUUTXNYNTS K
QJZW J]HQZXN[NXRJ JY IJ QJZW KTSNöWJ J WñR WñYQñNL NTSXQZY YFSS YZ[J VZcJQQJX
HTWUX è HTWUX F[JH Qc*LT÷XRJ XTZX XF KTWZW öF YUQZY ZJ WñVZJ NQQZXNTS VZcTS
RNYN[J JY UFW HTSXñVZJZSNHöFQJH QZJ YFSY VZcJQQJX UFX XöWJSY UTZW QF C
XN[NXRJ Qc*YFY ZSJUZWJ FKKFNWJ UWN[ñJ
nÆ(TRRJSY UTZ[J_ [TZX[N[WJ IcZSJ [NJ IñWñTRJSYJSY ZSNJX è Qc*YFY JY XN C
HNFQJ YFSY VZcNQ WJXYJ JS [TZX QF RTN ZSNJTS WñHTZJ FJXñH QZNCN RJJSY VZJ Qc*YF
[NXRJÆ} QF RTNSIWJ HMTXJ VZN ScJXY VZJ Iñ[TZX TZY WñTS N ZJ UTQNYNVZJ LñSñW
[TZXÆ\$ IcFZYWJ IWTNY VZJ IJX IWTNYX UWN[ñ
/J IJRFSIJ FZ HTSYWFNWJÆ (TRRJJSY UTZSJ K FZKS NWWñHZXFGQJ VZJ Qc*YF
öYWJ [WFNRJSY ZSNVZJX YFSY VZcNQ W\$X YXcTBMZU F[ñY XZQF Ic FKKFNWJX UWN
RTNSIWJ YWFHJ IJ IñUJSIFSHJ QF RTNSIWJ ZH WñFLXJY WñH KTW HJ IJ WTRUWJ F[JH C
ScJXY UFX [TZX JY WñJS VZJ [TZXÆ\$ 9FSY XE R NTXXNW\$XZSN[JW XJQQJ XcNQ UFW
JSHMFöSñX QJX ZSX FZ] FZYWJX [TZX SJ UQZKJN SYF WñQJW UFWYNHZQN JW X JY QJX
[TZX FZ XNSLZQN JWÆ YFSY VZcZS nÆEQNJ SÆöP [TQZ XZSNJW T\$Z XQNGWJX HTRRJ J
WJXYJU ZSVñJQZ ITZ_J [TZX KFN YJX QF ITZ QNJ SXJJWTSY FGFSITSSñJX è JQQJX F
è RNQQJ [TZX KTW RJ_ ZS UJZUQJ JY è VZJQZVZJX RNDQZNTZSXJX FKKFNWJX UWN[ñ
QcMZRFNSYñÆ IJX GJXTNSX XYWNHYJRJSY UJWXTSSJ
nÆ(J ScJXY VZJ UFW [TYWJ MZRFNSYñM FZJZJ HTZRRZSFZYñ TZ HTRRZSNTS I
UTZ[J_ F[TNW HTRRJWHJ QJX ZSX F[JH QJXW FZPñVQJJSFZ XFQZY IJ XTS è RJ HTR
YFSY VZcMTRRJX IJ RörJ VZJ LWêHJ XJ KÖJRJSY ZñQZN UFWFöYWF QF UQZX J)H
[TYWJ UFYWNTYNXRJ [TZX UTZ[J_ [TZX JSX FSKIMQñHHTñR KJQTS VZcNQ JS XJSYNW
UFYWNTYJXÆÆ} JY HMTNXNWJ JY XFQFWNJWF UTZW [J
8TNY RFNX OJ WñUTSIXÆ (J ScJXY VZcZNX JTRöQYWF TKKWNW QJ UQZX IJ LF
ZSNVZJX VZJ [TZX UTZ[J_ F[TNW HTRRJWHJ B QNJ ZSX JFJSHXJWF MTWEX IJ VZJXYNTS
QJX FZYWJX JS [TYWJ STR UWTUWJ JY öYWJ QZöFZSñXNJTW W QJXQÆ\$ 1F [NJ XTHN
FZYWJX _ HJ VZJ [TZX öYJX
1J (WNYNVZJ QJ UQZX WFINHFQ JXY UWñHNXñRJSY HJQZN VZJ
KWFUJ QJ UQZX HWZJQQJRJSY QF RFQñINH YñTSVZñN SñWñLXZW

YTZYJ XTHNFGNQNYñ YTZYJ KWFYJWS NYñ YTJZYMTJRVRZJX Fñ Yñ SMNOZ XVZcè UWñX
 XZW QJ UWN SHNUJ IcFRTZW TZ IJ XTHNñYñ [HñY NQI X HJZK WSIW ZV JEK TWRJ XTHNFQ
 (TRRJ XN QcZS SJ IJ[FNY UFX KFYFQ J RJ SF SYH NZC TSZJW X SñL FQNYñX SJ KZXXJSY U
 HMJWHMJW QcFZYW GUX VHSR RZ ANQ QSF ZYWG ZY IJ QJZWX JKKTWYX KZY ZS SñF QDQJ
 UTZ[FNY SJ UFX YTZOTZWX XcTfKQUNW è QcZS HJFWHJWZcñ NQ SJNTS IcöYWJ FZYFSY
 XTN SñJEXJZQ HMFSLJRJSY JXY VZJ IñXT WRF Q X SCSNYSN JXN ZSN'FNY WNJS RTNSX VZ
 XZSNW FJQQJRJSY è QcNSIN[NIZ YFSIN X VZZS RUFFW FJ S ZSNQ NQ ZSN ZSJ KTN nÆ3TZ
 ñY FQNNñ UöWJ JY QJ 'QX VZcZS QNJS JS HMFñ SJZC ZS è QcZS ZWZJ HMTXJ JXY HTRR
 OZXVZcè QF RFOTWNYñ IJ HJ IJWSNJW UJZñ [USQ HMSX QFZXXZHYJ XJ GNJS Qc-TRRJ
 HTSYNSZJW è KFNWJ XUTSYFSñRJSY WTZYB ZS KZRG QJ Æ J K TNSY IcFRTZW F YWTZ[r
 VZJ QJ 'QX XTNY RFOJZWñ NQ SñK S B ZS TZ X Sñ XJ WJUTXF UFX OZXVZcè HJ VZcNQ
 IJ QcFZYWJ JS YFSY VZJ RJRGWJX IJ QF KFN QDQJ QF R S W ö KU Q QSN YTZYJ NSñLFQJ
 XcZSNXXJSY JS YFSY VZcñLT÷XYJXÆ QcZ S JXJQW F QJ W'QñM TRF ZY Z F N X HcJXY OZX
 WJXYJ QJ UöWJ RFNX HJ SCJXY UQZX HTRRJ JZNXWJSU QF JWZL NQ JX JY QcFSYFLTNSX
 YNJSSJSY QcZS è QcFZYWJ HNñYñ QNRNñJ RJYFNY FZ] UWNXJX
 1J IJWSNJW UWN[NQöLJ JXY JS [ñWNYñ QcQJ Æ MVR RY ME]S JY QJZXF MTRñYFS JYH Y
 TSYHJ UWN[NQöLJ YTZX JS OTZNXXJSY (FVQ d HTRRJ Qd TñM TW Z S Z] MTRRJX TZ UZN
 'FZJW QZN RòRJÆ nÆQJ UWN[NQöLJ XZG S N X Y S W ö F S IQ R è R R R J FZ 3TS MTRRJ
 YTZX ^ TSY Æ J F W Y & HJYYJ UWTUTXNYNTS nÆ)NJZ JXY I
 7ñXZRTSX ITSH QJX ñYFUJX UFWHTZ WZJX H ö FJ Æ Q WñXG S W HJYYJ FZYWJÆ nÆQc-
 QNXRJÆ (cJXY Qd Q MZR FñS STZX INXTSX FZ H
 5WNRTÆ 1cN S M X N Q Z S R R J FZXXN QF UJ W X T S S F N UFX UZ RJ YWTZ[JW YFSY VZJ
 SFQNYñ NSIN[NIZJQQJ ScF Y JQQJ FZH ZSJ HTRRJ W T E R R J S N Q F M T R R J YJSYJ FZOTZ
 [TQTSYñ UJWXTSSJQQJ UFX IcFWGNYW F N V R J T U J Q Z I X L F T V S I W J X V S A H I C F W T N ZS HTWU
 ITSSFSHJXÆ XTRRJYTZYWJUTXJXZWRTN JY VZJXF
 8JHZSITÆ 1cN W N J S I Z S Z R F N S FZXXN Q W R M U S /J SJ UZNX HJUJSIFS Y RJ XFHW
 JY QJ YNJS ScTSY NQX FZH ZS KTSIJRJSY I F S X K S W Iñ K B Fñ S A E X I T S HñXTWRFNX OJ S
 UQZX IJ UWTUWNñYñÆ XN RJX RFSNKJXYFYNTSX XTSY IcZS -T
 9JWYNTÆ &YYJSIZ VZJ QcNSIN[NIZ ScJX MUR R J T E R R J Z W H M F Q F N X X J JS UFN]Æ
 WNJS IcMZRFS NQ SJITNY öYWJ WNJS IZ YTZYJ Æ N G ö J X F Q Z S X R J M Z R F S N Y F N W J S c A
 JY QF HWNYNVZJ ITNY XZUUWNRJW QZN JY X Z S ñ Z T F J Z N Q U O T J Z W K S Iñ W R U T W Y J V Z J Q
 UQFHJ è Qc-TRRJ nÆVZN[NJSY XJZQJRJSY I F ö Y W W Iñ H J T Z Y Z W H A J T X J IJ UFWYNHZQN
 2FNX XN QcNSIN[NIZ ScJXY UFX -TRRJ Q R T R S I W H J F J S Y F L J V Z J S C T S Y U F X Q J X F
 IFSY JXY JS UZNXXFSHJ IFSX QcNSIN[NIZ J Y F F Z Y J T W N X J W S d Z S W T N Y V Z N S c J X Y U
 QcJ]NXYJSHJ [NWYZJQQJ VZc^ TSY YTZY K F S Q ö M Z R F S N T Z Y Æ J N J N S Y Z J X Z S ñ L T ÷ X Y J
 &ZXXN QJ 1NGñWFQNXRJ UTQNYNVZJ FHHTWIS T N Y I Q d S d N U S W N Y N S Z X F Z T N W T Z ö Y W J
 HJ VZN QZN WJ[NJSY JS YFSY VZcNQ JXY n Æ S K F M T R J R U F Æ X J H C F K P S Y Q J X F Z Y W J X C
 è INWJ QNGJWYñ IJ HTSXHNJSHJ IWTNY IJQU V W X Wñ L J S X U c F Z H Z S UWN[NQöLJ RF
 ZS RTY YTZY HJ VZcTS WFS LJ XTZX QJ STR U F X Æ I Q F T R J X X Z W J I J X F Z Y W J X J Y X N O J S
 QcMTRRJÆ} 1J 8THNFQNXRJ è XTS YTZW F H W T W Y J J S Q R F N S H N J Z W Z O J S J [JZ] STS UQZ
 YTZY HJ VZN QZN WJ[NJSY JS YFSY VZcNQ I W Æ F U L N Y Z J S Y M T R Y R T Z Æ } H J V Z J O J U Z N X ö
 HcJXY è INWJ VZcNQ nÆYWF[FNQQJÆ} ; N V S Y O S ' S Z O J K F I T G N W F C Z N X R J K F Z Y W J X X
 MZRFSNYFNWJ VZN LWFYN'J QcNSIN[NIZ I H M T X Z S B Q T W Z Z N R c F R I S T W Y J Æ \$ & [T N W H
 YFSY VZc-TRRJ HcJXY è INWJ IJ YTZY HJ V Z N V Z J U O F V X Z N J X S Y I Q X S J Q J U J Z [J S Y W Y S
 QcMZRFSNYñ (TSXñVZJSHJÆ QcZSNVZJ S ö F W I N Q S X Q V Z M Z R F S N K Y F N F X IJ YTWY FZ WT
 YTZYÆ IcTb Qcñ[NIJSYJ JY FGXTQZJ SñHJX X N U W N J I N O J Y L J Æ J Æ Z U T T Z J I Q N B S Y N W c N Q C
 SFNXXFSHJÆ} VZJ UWöHMJ QJ (MWNXY N F S N X B J U F X) K F N Y S N Z J S Z Y W J X M T R R J X Æ
 STZ[JQQJHWñFYZWJ IJ[NJSX nÆ-TRRJÆ} Æ H T Z Q J S Y Q F SñHJXXNYñ IJ SJ U T X X ñ I J W
 9TZYHJQF SJ KFN Y S C U F X X T S Y J X W Æ Z S T S H J W è Y T Z Y n Æ F [F S Y F L J Æ } J Y Q F U
 è Qc-TRRJ VZcFU S Z W X N F S F K T Z S F J R N X IJ W J S T S H J R J S Y 4S SJ ITNY UTNSY XJ
 JY HcJXY UTZWVZTN FZH ZS NSIN[NIZ SJ U J Z Æ V Z J W J R F H W X Æ I J X U ñ H N F Q Æ } U F W
 HcJXY Qc-TRRJ VZN JXY QJ RFöYWJ IJX NSIN[NIRIZ X H M V ö X M Æ S + T W Y G N J S R T N S T S
 Qc-TRRJ VZcFU U F W F Z N B J X Q F è INWJ QJ R T S W F X U T Z W V Z J Q V Z J H M T X J I J U F W Y N H Z
 JY HcJXY UTZWVZTN QcNSIN[NIZ SJ ITNY U F Z S N W Z J F M G N U S N F S Y F N A J J Æ Q J X F Z Y W J X
 HcJXY Qc-TRRJ HcJXY nÆ9TZXÆ} VZN U T M X Q F J S Q F R T N R I U T W Y F S H J V Z J U T Z W Q F
 HTRRJ ZSJ UWTUWNñYñ _ *S'S HcJXY è Qc-T (R I R N T S Z Æ F U S F V F N Y O J X Z N X N S H T R U F V
 YNJSY QF L Q T W W J H F O F N H S W T Q F -TRRJ HcJX S C J X Y U F X Q J Z W H M F N W R T S J X U W N Y S
 è INWJ QcMZRFSNYñ JXY QJ GZY IJ QcNSIN[NIZ X G Z Y W F T S L W Q J M F S U Q I J X H F Y ñ L T W N J
 NQ YWF[FNQQJ UTZW QJ VZJQ NQ UJSX J J Y Q N Y X U W Z W Æ F I H U T S F T H U B N S T S S Y W N J S
 IZVZJQ NQ ITNY IJ[JSNW nÆ-TRRJÆ} R Z S F [R I F H M F N R T S X U W N Y J Y S J U J Z [J S
 IZRTSIJ UWñYJSIWJ è RJ INHYJW ZSJ n
 /J SJ [JZ] WJXUJHYJW JS YTN WNJS
 SN QJ LZJZ] SN RòRJ Qc-TRRJ J R B X Q

/cFUUWñHNJ VZJ QJ XJQ RJ KFN Y RNJZ] LT YJWFR(JMNFQNRZJSW WTHQFRJ XTS KJWRJ
 FZXXN SJ RJ KFN X OJ UFX KFZYJ IcJS ZXJW Æn ÆB ÆXJUTS ÆFYNKJQ ÆN ITSSJW ZS n ÆHJ
 QJ UTNXXTS ZSJ STZWWNYZWJ VZN RJ HTS[NQSY UW ÆYJSIRS ÆSW ÆFW F[TNW WFNXT
 OcFN IñHTZ[JWY JS YTN QJ ITS IcJSXTQ JNQ QJUX JM XñLSFN WSRFI JXJn ÆYNðIJX JY IJX
 JY OcFN KFN Y IJ YTN RF HTRUFLSJ . Q XJ UVZ ZWZ ÆNNYHFLSX XN V ZZSJ VZJWJQQJ RNX
 OcñYZINFXXJ IFSX QJ XJQ QF HWNXYFQQNX VZYNSTJS *YFSS QFNUTNXXZTS INXUZYJ [F L
 QcFSNR FQNYñ JY HMJ_ YTN QcMZRF SNYñ RFXN XJXZ/ ÆN SX ÆV ÆFW XQ QJX [TSY ðYWJ
 RJX ^JZ] VZJ HJ VZJ YZ JX UTZW RTN HcJXM TR RNZS X ÆT[ÆSHJ JY HJY JSSJR N HcJX
 TGOJY JY JSRYTSSQ VZJ YZ JX RF UWTUWNñYñZYFSY VZJ [TZX ðYJX [TZX ScðYJX VZJ
 1J 1NGñWFQNXRJ MZRF SNYFNWJ JXY QcFSUTTEZY UFXFRNZJZ VZJ QcFZYWJÆ Æ} *Y
 XJWNJ 3TZX IJ [TSX HTRRJSHJW UFW IJXHJJSNW Z ÆZHTZSY ÆZJ QF (WNYNVZJ
 IJWSNJW ñHMJQTS IZ IñSZJRJSY JY IJ QF LZJZKJXWñLTJX ÆSTZÆ \$ 8TSY HJ [WFNRJSY
 [TZQT SX UFW [JSNW è QcNSIN [NIZFQNYñ Æ RFXN XJXZ/ ÆN SX ÆV ÆFW XQ QJX [TSY ðYWJ
 RNXñWFGQJ VZJ_ Qc-TRRJYTZY SZÆ\$ VZcJQQJ QJX FHHZ XJ IcñLT÷XRJ JY VZJ
 (cJXY YTZYKTNX IñUFXXJW QF LZJZ XJW NUZVZJSNURFXI ÆS HTS [JSNW & ZXXN QF (V
 UTZNQQJW RðRJ IJ Qc-TRRJ FUVðX RðYWJ JQFJXWQF RZBR QZFNXJ IcTUñW FYN TSXÆ
 FZXXN RçJXY ñYWFS LJW JY ScJXY UFX ZS QN ÆWTJ÷XZW QJ VZJXQ [QZJSY JY XcJSFH
 UZNXXJ WNJS KTSIJW 2FNX HJ ScJXY UQZX QcFJ JQFJXWQF RZBR QZFNXJ IcTUñW FYN TSXÆ
 UZWJÆ XJX IJWSNðWJX LZJSNQQJX YTRGñ ÆW FSHMNXZ XJX ÆV XN Æ [NX IJ QcñLT÷
 XFSY IFSX XF SZINYñ IñUTZNQQñ IJ YTZYJ VZJ [UTZJW X FYNWFS QFVZJQQJ IJX IJZ] FU
 LðWJ XJ YWTZ [J F [TNW WJOJYñ RðRJ X F LZJZ XJW RðRJX QcFJXWNSY
 IcðYWJ ZS LZJZ]
 /J SJ XZNX UQZX ZS LZJZ] RFNX OcJS KZX ZS MTRRJX IZ LWFSI OTZW 5TQNYNV
 YTZX XJ IñKJSIJSY ñSJWLNVZJRJSY H
 IcñLT÷XRJÆ JY VZFSI [NJSY QF (WNYN
 HFWWñRJSY JY XFSX RñSFLN XJZQJ
 IJ HJYYJ FHHZXFYNTS JY XJ RJYYJSY

Ë
 Ë Ë

8N QcTS ScJXY UFX OZXVZcè HJYYJ MJZWJ QFñLT SX ÆJX QcS S SJW RðRJ FZVZJQQF
 HcJXY VZJ YTZYJ QF GFYFNQQJ XcJXY QN [WñJS SJRN XQJX UñW X X X X X Y TZX QJ XT
 IcZSJ n ÆQNGJWYñ Æ} UFWHNRTSNJZXJRJSY RFX XZ WZJ QF H W N Y N Z J JY QcZSJ HT
 [JZQJSY n ÆUQJNSJ RJXZ WJÆ} IJ QNGJWYñ I H W J X T Z X J X W Q S Y M T X W J X Y S S F S J S G Q
 RTIñWJX QN X RTIñWJX Y IñUJSI IJ QF WñUTSN J TRRJ SJNLJ VZcJS STNWHNXXFSY QF L
 VZJ QcTS KJWF è QF VZJXYNTSÆ (TR RJSY JY JQW X V Z C V Z J X QJ [WFN n ÆUTWYJ
 UTNSY KFZY NQ VZJ QcMTRRJ XTNY QNGWJ ÆZ ÆZ J Z Q Æ N R R J Q N J T ÷ X R J n ÆZSJ ST
 ðYWJ QNGWJ YTZX QJ UJSXJSY FZXXN YTZXTMS QCNB QN ÆM R Z W ÆFN X FSNX VZJ QJ
 HJ STS MTRRJ VZN XJ HFHMJ FZ KTSIJ HMFN Z Z] FSNZ W Z J Q F J Q N Y N Y W F N L W J K Z X
 VZJQQJ GFWWNðWJ QZN TUUTXJWÆ\$ (TRR JX X F T N W J U T Q F R N X Y W N T R U M J W Scñ
 QcMTRRJ XFSX IZ RðRJ HTZU RJYYWJ JS QN W J S H F Q Y V Z S J J X F U U W J S Y N X 1J (W N
 MTRRJÆ\$ HTSIZHYJZW IJ QF RFX XJ IFSX QF LZJW

1J 1NGñWFQNXRJ VZJQQJ VZJXTNY XF SZ FZS JTR ÆZ ÆF S S N R M Yñ (J VZJ QJ (WNYN
 RTWYJQ VZN QZN JXY FZXXN NWWñIZHYNG QJHRTS ÆFYTULFX QJ RZS QJ2FNXNQJXYJS
)NFGQJ QcJXY è) NJZÆ YTZOTZXW è HñYñ IJ QcMTRRJX ÆV J X V Z C N Q Q Z N [JZNQQJ
 QJSTS MTRRJ JY QcñLT÷XYJ è HñYñ IJ QcNSIN QN IZ C Æ S Y R Æ T C I N H S N S Y J S Y N T S S ñ V Z
 Yñ -ZRF SNYñ WNJS SJ UFW [NJSY è IñQTLJW QF H R F N S Q J T Z W Q X X K T W H J W è R T S Y W J
 UTXNYNTSX & ZXXN YTZYJ QcTUUTXNYNTS JSYWJ
 1J 1NGñWFQNXRJ MZRF SNYFNWJ F UWNX X J Y W H M Z N Y J W Q Z J F W I N F Q T L Z J X Z N [F S
 FZ] FZYWJX 1NGñWFZ] VZcNQX ScTSY UFX JSHTTW X ÆX ÆNS ÆW ÆNS ÆTZX ScJS XTTRRJX U
 IJ HJ VZJ HcJXY VZJ [TZQTNW QF n ÆQNGJWY QF UWTZ [JWÆ _ 9Z SJ UJZ] STZX HTSI
 1JX FZYWJX 1NGñWFZ] ScFUJWHJ [FNJSY VZJQ S ÆW T ÆX R E J N S I N
 [NIZJQ JY QJ UQZX LWF [J QJZW ñHMFUUFNY Æ 5 W J S T S X Q F Æ N T X H Q F J X Z S X H T R R J C
 HFQ QZN INWNLJ XJX GFYYJWNJX HTSYWJ QcñLT C N Q X X Æ U S V Q Q T Æ Æ S Y J Y T Z W I J X
 WJSNJ n ÆJS GQTHÆ} YTZX HJZ] VZN ScJRG W F X Z S V Q X F X J H T M R N J S Y R Z Y Z J Q Q J R J S Y
 QJZW UWTUWJ HFZXJ QF HFZXJ IJ QF QNGJWY Æ I J X T B L T X H J X Q Z N ScJS XTSY UFX
 TUUTXNYNTS FZOTZW IcMZN HTRUQðYJ JY MTFY W N Y N Y V Z R U N Y F N G S Æ Y Z I T N X F
 JSYWJ QcMTRRJ JY QJ STS MTRRJ WJ U W ñ R J S Y X T S C S N Æ W Y T Z Y J Q N R N Y F Y N T S V
 n Æ (WNYNVZJÆ} JY QcF ÆY W T Z U F X W Q Q Æ R F W Z R F 2 F S N X 2 T N O J I N X Æ F K K W F S H M N X
 IJ QF Y M ñ T W N J Q c Z S U F W H J V Z c T S F U U J Q Q Y Z S C W W Æ [W W F X Æ W J S N W X J W V Z J Y J X
 JY MZRFNSJÆ} /ZIJSKWFLJ U JY QcF ZYFWJYN ÆY QF X Æ H M F H Z S N X T Q ñ R J S Y I
 YNVZJX XZUJW'HNJQQJX JY LWTXXNðWJX Y T Z C Q Z X Z J J W Q M H U N Y R B Q S Y Æ H J V Z N J X
 QF HWN Y N V Z J W J Q N L N J Z X J S c J S J X Y U F X Z S J U T Z W Q c F Z Y W J Æ S J
 HJQQJX IJX FZYWJX NQ XZ)Y VZJ YZ FC

F OFRFNX JZ QJ GTSMJZW IJ WJHZQJW QF ROTNSIWMVGTUWSTUNJ VZcTS XJ RTVZJ I
QJ[JW QJ RTNSIWJ TGXYFHQJ VZN K Y ZSJ GFSHW NBYWJZUJZcWñYFZYMñNXRJÆ} IJ[NJ
QJX MTRRJXÆ\$ 6ZJñÆRTS)NJZÆ} RòRJJS FWWN[Jè

(JQZN VZN WJS[XWÆFWSNðWJX UJZY F[TNW SJFVHcJXY QF IJWSNðWJ UJWYJ VZJ U
Qè RTSYWñ FZ] FZYWJX QF WTZYJ JY QJ UQF HñWñT UñWñZñMñVñJHÆW)NJZ ScJ]NXYJ VZ
RFNX WJS QJZBFWWNðWJX WJXYJ QJZ W FCKcFNSWN[NñZWHTRRJ HJQZN HN HMJWHM
XTSSJ IcFNQQJZWX SJ KFN Y FZYWJ HMTXJ *]JMTNGñJWFWQJNXRJUSXTcQ NYNVZJ FGTQN
ðYWJ NSYñLWFQJRJSY MTRRJX WJ[NJJSY è UJXKJWJ NñYJZJW ZcYKQFSXcMFTcFSAW HMNVZ
FGFYJJSY YTZYJX QJX GFWWNðWJX MZRFNSBcYFVJT VK HñFVñNñRQcM SIN[NIZ IJ Qc
XNGQ QcHFMcF UFX IJ GFWWNðWJX JY IJ QNRñR RJÆE QZFTNTNTZ Qc*YFY _ 1J 1NGñWF
OcJS FN HcJXY [WFN RFNRñN JJSBcX Qè XJZQZJXU QNXRF QcNSñLFQNYñ WñXZQYFSY
HTSHJWSJSY JY JQQJX XJZQJX UJZ[JSY ðYWJ IJ FWNRTMN WYSZJW FZ[W X FJSX'G MZSMT
XñJX /J SJ UZNX ðMVR FZBSRTHU VZJ OJ XZNXXFSX UWTUWNñYñ 1F UWTUWNñYñ WJ
2TNJY STS UZWJRJSY MTRRJ KFSYûRJÆ QF 8THNñYñ _ *S'S QJ 1N

2FNX J]FRNSTSX JSHTWJ ZSJ KTNX XN IFSMZRFNSNYSTZJX KFSYX QFNMZMRÆ QJINJZ
JSXJNLSJ QF (WNYNVZJ STZX SJ IñHTZ[WNIMTNSIZ WñB TcS VñTJñÆ} ITNY ITSH INXU
STZX UZNXXNTSX STZX W FQQNJWÆ /J SJ KZSJK YñXQcNSG W XZUF S WJXXNTS IZ UTZ
VZJ OJ SJ RJ IñUTZNQQJ UFX IJ YTZY NSYñBñHJXK ENB SJRXZNYXZU UWJXXNTS IZ XJ
UFX MTRRJ YFSY VZJ OJ SJ XZN X UFX IñXNSJYQ W UñXKTU W TNNYñ JSYWFöSJ XZU UWJX
RFNX NQ RñNRUTWYJ JS XTRRJ FXXJ_ UJZ IñW WXJXNTTSRIJ M JZ NRUQNVZJ XZU UWJX
IcðYWJ QNGWJ YFSINX VZcNQ RñNRUTWYJ GJFZBJZUF ðJYUJQFñMZXWJS [TSY QJX X
ñHMFUJW XFSX JS UWT'YJW FZH ZSJ THHFXNTUSTIW RñQJXRXITV HNX VZcJQQJ UWTHZ
JY IñJRJYYWJ JS [FQJZW)J HJX THHFXNTSM JQQJ W M XñFZFY HTRRJ ZS [NJNQ FWC
RcJSKTZWSNY ZSJ JS UWT KJXXFSY VZJ QTWW FñJNSZJXQQZ X H M TñXZLñX 2FNX FYYJSI
XcNRUQFSYJ JS RTN JY IJ[NJJSY NSIñWFHN SFZGñJN YQJXITZKJSXVCRJ *YFY JY QJ XJWJ
UWNXTSSNJW JY QJ XJW[NYJZW IJ HJYYJ HMTXJ^ JFSZ QWÆERTJ800ñY**QF 9FEhð ` 9FEhð `
XTS UTXXñIñ 9TZY NSYñWòY UTZW VZTN VZJ E BQXOTJNSYH KñNIX IJWÆ
RTN VZFSI OJ SJ XFNX UQZX RcJS IñLFLJW XTS JXHQF[J
JY ScJXY UQZX RF UWTUWNñYñÆ HcJXY RTN VZN XZN X QF XNJSSJ
(cJXY QF (WNYNVZJ VZN STZX ^NS[NYJÆ SJ QFNXXTSX XcFSHWJW
IJ[JSNW XYFGQJ FZH ZSJ UFWYNJ IJ STYWJ UWTUWNñYñ JY SJ
STZX YWTZ[TSX GNJS VZJ IñQTWZNXZJSSTZX _

9Z ScJX MTRRJ INY QF (WNYNVZJ VZJ XN YZ HWNYNVZJX
FSFQ^XJX JY IñYWZN X XFSX WJUTX SN YWò[JÆ *Y STZX INXTSXÆ
OJ XZN X MTRRJ XFSX HJQF JY VZNUQZX JXY OJ XZN X 2TN &ZXXN
SJ [JZ] OJ UWJSIWJ IcFZYWJ XTZHN VZJ HJQZN IJ RcFXXZWJW
RF UWTUWNñYñÆ JY UTZW RJ QF GNJS FXXZWJW OJ QF WFRðSJ
UJWUñYZJQQJRJSY è RTN OJ XZU UWNRJ JS JQQJ YTZYJ [JQQñNYñ
IcNSIñUJSIFSHJ JY OJ QF nÆHTSXTRRJÆ} F[FSY VZcJQQJ FNY
QJ YJRUX IJ XJ HWNXYFQQNXJW JY IJ IJ[JSNW nÆNIñJ 'J]Æ} TZ
nÆERFSNJÆ}

*Y XN OcFLNX FNSXN HJ ScJXY UFX UFWHJ VZJ nÆEQc-ZRFSNYñ
Rc^HTS[NJÆ} JY RcJS KFN Y ZS IJ[TNW RFNX UFWHJ VZJ OJ Rc^
HTS[NJ RTN RòRJ /J SJ RJ WFNINX UTNSY UTZW WJS[JWXJW
YTZY HJ VZcNQ JXY YMñTWNVZJRJSY UTXXNGQJ è ZS MTRRJ
IJ WJS[JWXJWÆ YFSY VZJ OJ ScFN UFX JSHTWJ IN] FSX UFW
J]JRUQJ OJ SJ HWNYNVZJ UFX QcFGXZWINYñ IZ IñHFQTLZJÆ JS
XZN X OJ RTNSX MTRRJÆ\$ UJZY ðYWJ RòRJ VZJ XN RJX IN]
FSX FLNXXJSY MZRFNSJRJSY HcJXY UWñHNXñRJSY JS SJ QF
HWNYNVZFSY UFXÆ 'WJK OJ ScFN UFX IJ[THFYNTS JY OJ ScJS XZN X
FZH ZSJ UFX RòRJ HJQQJ IcðYWJ MTRRJ

*XY HJ è INWJ VZJ OJ WJKZXJ QJX Gñ\$ñ'HJX WñFQNXñX IFSX
QJX INKKñWJSYJX INWJHYNTSX UFW QJX JKKTWYX IZ 1NGñWFQNXRJÆ\$
4M VZJ STSÆ ,FWITSX STZX IJ WNJS QFNXXJW UJWIWJ IJ HJ
VZN JXY FHVZN X 8JZQJRJSY è UWñXJSY VZJ LWèHJ FZ 1NGñ
WFQNXRJ [TNQè nÆEQc-TRRJÆ} QNGñWñ OJ YTZW SJ QJX ^JZ] [JWX
RTN RòRJ JY OJ QJ UWTHQFRJ MFZYJRJSYÆ HJ VZJ QcMTRRJ
F QcFNW IcF[TNW TNNYSTN HXJXZ VZN QcFN LFLSñ

1cMTRRJ JXY QNGWJ VZFSI nÆEQc-TRRJ JXY UTZW QcMTRRJ
QcðYWJ XZU WòRJÆ} .Q KFZY ITSH UTZW VZJ Qc•Z[WJ IZ 1NGñ
WFQNXRJ XTNY HTRUQðYJ JY UFWFHMJ[ñJ VZJ YTZY FZYWJ ðYWJ
XZU WòRJ XTNY FSñFSYN VZJ QF 9MñTQTLNJ XTNY IñYWùSñJ UFW

nÆ8THNñYñMZRFNSJÆ} 1F(WNYNVZJ XcJQc[ZRJSI è UnQZKKTWYJWFNXTS VZcJ
RJSYFSñRJSY TGQNLñJlcNIJSYN'JW QJX NSYNWUQJXnMEZRFNSJÆJY ZS WFRFXNX NS
QJX NSYñWöYX UTQNYNVZJXÆ} RFNX JQQWXSdJS MFBWXXZJ IJUZNX
VZJQc*YFY RòRJXTZXQFKTWRJlc nÆ*YFY QNGWVWÆYNSZUXJSUFFXQJ [J è SNJW YTZY
XTHNñYñMZRFNSJ TZ UTZWUFWQJW XF QHSHYZJ WZUQJMUZUQZJ QcMZRFNS JXYC
ScJXY UFX nÆQc-TRRJÆ} RòRJHTSYWJHJYYJ M^UTYMöXJJSHTS

3TZXF[TSX[ZQF(WNYNVZJ KFNWJ YFGQJcMEZRFNSQñY MFTZYHJ è VZTNTS QcF[F
QTLNJ JYUWTZ[JWHQFNWJRJSY VZJQJ)NJDZFGHTZTRNGJXN[FESQJRJSY è UWTZ[JWV
Qc-TRRJÆ STZXQF[T^TSX è UWñXJSY OJYJWUSFWVZXZSXSXGTFVYöYJ YFSINX VZJQc
QFUTQNYNVZJ JYIñRTSYWJW VZJIJ[FSY QcNTSMFZR FNJSUQYQJ WñJQ QJUFWYTZ
JY SFYNTSFQNYñX Xcñ[FSTZNXXXJSY &ZOTZWiñRTSNWZWJQZcNQVSTERY nÆUFX MZR
UZ F[JH Qc*LQNXXJ JY Qc*YFY JS QJX IñHQFWZFSKTWTFZQJWJ] NBSQNHNYJRJSY HJYY
MZRFNSX STZX SJ YFWIJWTSX UFX è QF [TñFNXSJSK FñWU KXTWZRFNS
IJUWTZ[JW VZcè HùYñIJ Qc-TRRJ QF nÆRFXXZÆS} QZNSQQR FNS XJ XJWF WñXTQJ
RòRJFUUJQQJZS nÆöYWJ XUNWNYZJQÆ} JèQZñF SXö[FQJZZWÆN WY HJNQ FZ HWNYN
STZ[JFZ IN[TWHJ SJ XJWF UFX UTZW STZX XZ WöWQJTN WSJ WñWQZN XFSX XcöYWJQ
STZXUTZ[TSXIñOèJSYWJ[TNWIJX X^RU YûRTQ QJWñHNTVS XJZSVXZ RcFUUJQQJX NSMZ
IJHJYYJñ[TQZYNTS (TRRJSY JS JKKJY IJX nNSMZRFXN S UOWMZXNX JS JKKJY _ UTZ
YZJQXÆ} IJWFSLSKñWNJZW UTZW WFNJSY XZNDXWZJSU WñW HJFSZJQcZ RñWUNYTXJX è Q
XZUWòRJÆ\$ nÆ1c-TRRJÆ} WJS[JWXJ IJ QJZ[WNUW MITSYFQJ QJTXN VZcFZXNX QTSLY
NITQJXKFZXXXJX QFNXXñWF[FQJW è HJ WûQJ IJ WJUTZX

(J VZJ QF(WNYNVZJ XJ UWTUTXJ UTZW QURWRJJSZJHcJ JñWJWHMFNX RTS nÆRJN
QcñYZIJ IJ QF nÆRFXXXJÆ} VZcJQQJ HFRUJ RBNKÆ HQcñYQNX QcNSMZRFNS UFWI
nÆ-TRRJÆ} UTZW QFHTRGFYWJ FZ STRIJ R FNSVÆS JñWQcZURQNYFNX QJX UNJZ] VZJ
JXY FHYZJQQJRJSY QcTGOJY IJ QF(WNYNVZJ XEZN WJFXR B SXJ TZSOTZWXIJ nÆUFZ[W
öYWJ XUNWNYZJQÆ 1F(WNYNVZJ nÆFUUWHBTSWF[FQX WZSSFWYHTSÆ WJFYJ F[JH Z
IñHTZ[WNWF VZcJQQJJXY JSHTSYWFINHYNS S FIFñQöFRTJZ EY JQSDX YT:SYNVOZFSñY
IñRTSYWJWF VZJ QF RFXXJ JXY NSMZRFNSBZOTZ WñFZMZNOCFHJXXXJ IJ RJWJLFWIJW
UQZX IJ UJNSJ è KFNWJ HJYYJ UWJZ[J VZcJ B QX XS UJSFJFZJè ZñWJW JY IJ RJ QFNXXJV
RTSYWJW VZJ QJ IN[NSJY QJ SFYNTSFQ FZYWQ B JTSYRIJ YOQ H^LQNXIJ RYcNSHQNSJW
Qc*YFY XTSY QF SñLFYNTS RòRJ IJ QcMZRFNSX XZUñWNJZW è RTN JY FNSXN _ FINJZ
4S Iñ'SNWF QF RFXXJ JS INXFSY VZcJQQJ cñY RQJñ QcNSMZRFNS RFNX OJ ScFNH
QJ UQZX NRUTWYFSY JY QJ UQZX XNLS N^HFOJNBJ QJ XZñT QQZMÆS AÖJ XZNX Qc:SN
HcJXY QF KTZQJ FGZXñJ UTZW QFVZJQQJ QJ XJX TN-QQZIXNZNSXJ K QñFYUMTNW WJZWÆ RFN
QTXTUMNJ UTQNYNVZJ JY XZWYTZY IJ YTZYJH QJZ JWMZQCTXBU MÖY LZJXJW è QF GFQF
PR^XNöHQJ ScTSY FGTZYN VZcè ZSJ HWZJQ QXNSMä WYMXSRJ S Y JYH HcJXY QcñL
7ñ[TQZYNTS F UFW XJX WñXZQYFYX HTSYJSYQ QFZ ZSXTZYQ FñWXXñJW JSHTWJ è Z
QJX FZYWJX RñHTSYJSYX 1F UFWYNJ XFYNRöRFNKYFJXJñYHQ QJH QF XÆJ 1F(WNYNVZJ S
RT^JSSJ GTZWLJTNX UMNQNXYSX JYH SQ FJZTSWñFJSNHTKFSN FöYJ JQCOJÆZY WJ VZJ
_ QFRFXXJ *YXcNQJSJXYFNSXN QJ(WNYNVZB QZNYRNöRZUSW JñFñYJ IçöYWJ nÆITL
NQ UFX UFWYNJ IJ QFRFXXJÆ\$ IJX ITLRJX 3FYZWJQQJRJSY HFW HJX

2FNXQJXSTSXFYNXKFNXYX YèYTSSJSY JSHTSYWUWTSUQJ JNQF TGNXNVZJ FZITLRFY
HZWNYñ JY QJZW IñUQFNXNW XJ YWFIZNY UñW ZSJI è AERSZJ[FNSNWM B FZ[FNX IJ IñX
RJZW XFSX GTWSJXÆ} (cJXYIJ HJZ] Qè VZJQJH (WÆSñXZJISUTS JXÆÆ} YJQJXY _ Q
RTNSX RñHTSYJSY ITNY è HJYYJ MJZWJ XJ) TñJFS WñVZFJöW WñYÆJSY XZW QJ RñRJSYJ
YTZYHJVZcNQ UJZY FRGNyntSSJW JY YTZY XñJ JXZCñRQJ UQJZ YTLRYFMNSM ZWJ QJ HWNYNV
HcJXY IJ YNWJW HJY nÆöYWJ XUNWNY ZJQÆJ TñWZöJ KJI QñF FñVFX ZS J JUXIS XñJ RFNX NQ
RFZ[FNXJ MZRJZW JY IJ Qc nÆñQJ[JWÆ} HfèJXW XÆ NñWJ JSJHQ ZñcNQ SJHJXXXJ IJ RF
ITSSJW QF UQFHJ VZcFZW FNJSY I QñL NYN Q ZñJ JSJWQZIN B XñZS WñWJUXWZHX JQXöJZXUñJ
QJX YWTU YWNTRUMFSYX WñXZQYFYX IJ QF ZñJ STJQZZNNOT SVER JNYQ dFJHZVZñWNW FZH ZS
IJ[JSNW QF YöYJ IJ QFRFXXJ XTS NSYJ WUWBSYUUF WñJ] JHQ QNW SISJQQJ QJ UWTHJXX
&ZXNX[JZY NQ nÆHTRGQJW QcFGöRJ VZN QJXQJ UFW TILVQ R KFSZQ QÆ UJSXJW XZW Qc
.QXJ INXYNSLZJ IJ HJZ] VZN nÆUWñYJSIJSY(WQJMNWZQJXF B QZS XWXS XñJ ScJXY FXXZ
NSKñWNJZWJX IZ UJZUQJÆ} JS HJ VZJ HJ ScJXY JQFQJX RZQJ RJSUJSXJW TZ QcJXUWN
JQQJX RFNX QZN RòRJITSY NQ ITNY FUFNXJW cQXX WFSWZS ZTX OJ QJ WñUöYJ QJ

9TZYJKTNX QcNSXYNSHY SJ QJ YWTRUJJXFXUW ZñFñKñRQJSNJSYRTSIJ IJX UJSXñ
QFRFXXJ UTZW nÆSFYZWJQQJRJSY TUUTXK JH YQNT S MñS XQ BÆV NYNVZJ Tp QJ UJS
QTW XVZcNQ UWñ[TNY VZJ nÆUQZX HJYYJ YMSX WñJ IUSYJSZWS SÆ FSI UJZY XJ 'J]JW
UQJZW UQZX QFRFXXJ IJ[NJSIWF nÆHTRU FZHYUÆN JSF WFOUY(Qñ nÆUZWJYñ IJ QF H
YNVZJ SJ UJZY M^UHYWSS d-TRRJ SNñHQFNUJSXJW XNZSJ XJZQJ UJSXñJ UTZ[FNY
WJW SN XFYNKKFNWJ QFRFXXJ 8N JS KFNHSYIJQCF HTYZWQÆSN(JQF STZXJ]UQNVZ
XNJ JQQJ ScJXY IñOè VZcZSJ nÆHTZHMJ XRTñRUFQJQNF SNKñWñF QZQJWEIJ YJRUX è FZY
ZSJ RFXXJ UTQNYNVZJRJSY XFSX [FQJZW QñLX XñJ SXKñEHTJRIB JY Iç-ZRFSNYñÆ N

2FNX FX YZ IJX IJ[TNWX XN YZ SJ YJ QJX NR2UTXJHcURXAQ\$ WñIZNWJ QJ UJSXJW (

& QcFZGJ IJX YJRUX STZ[JFZ] XJ IWJXXJ Qc-TRRJ J NTSY&SQJZWKKTWYX [JWX QF QNGJWY
lñHQNS QJ)NJZ XJZQ XJ XJWF Y NQ ñ[FSTZN JYHMTXRIJ F GXTQZ YI NCS UWN] NS'SN VZ
[WFNRJSY RTZWNW XN QJ)NJZ XJZQ RJZWY JS QZNS\$N[NSZ RQJNYñUFS HWñFSY QcFGSñL
UTXñHJYYJVZJXYNTSÆ TSHWZY F[TNWY TZY KFN5QZTWQJ XZNSXJQNGWJ TXUQZX QFHTSY
OTZWX[NHYTWNJZXJRJSY RJSñèGTZY Qc•Z[WJYJTCZWR NBJFSYRBM SHZ] JY UQZX OJ RJ XJ
QJ)NJZÆ TS SJ WJRFWVZF UFX VZJ Qc-TRRJ ScX FYZ[FQJ] NBSXZXF XNRUQNHNYñ SJ HTS
UTZWIJ[JSNW èXTS YTW nÆEQJXJZQ)NJZ VZN WGE SUWFSWQJX M ñNZJÆKJWRJSY QJ HN[NC

UQZX QNGWJ VZJ HJ IJWSNJW 5QZX Oc
 RJ HWñJ IJ STZ[JQQJX QNRNYJX JY IJ ST
 OJ NS[JSYñ QJX HMJRNSX IJ KJW FZXX
 UFWHJ VZJ OJ SJ UZNX JSHTWJ KJSIWJ
 XJFZÆ FN OJ WñXTQZZSUWTGQöRJIT
 RTS JXUWNY IñOè RNQQJ FZYWJX VZJ
 ñSNLRJX STZ[JQQJX JRGFWWFXXJSY RJX
 RJX WJLFWIX JY RJ KTSY UQZX ITZQTZ
 GTWSJX IJ RF QNGJWYñ nÆ&NSXN FÆ
 HMñ [TZX öYJXJXJHJCSFZXQF OZXVYJNHJ

1JX WñUZGQNHFNX IFSX QJZW QFW
 JXHQF[JXIJQF 1TNÆ\$ &[JHVZJQQJF[N
 HMWñYNJSX IñXNWöWJSY IJ YTZY YJR
 GNJS NQ QJZW YFWIFNY IJ XJ [TNW IñQ
 [NJ YJWWJXYWJÆ}Æ .QX HMJWHMFNJ
 IJ QF QNGJWYñ nÆ1F /ñWZXFQJR IJ Qè
 JQQJ VZN JXY STYWJ RðWJ R Y TZXÆ} ,

*YWJ QNGWJ IJ VZJQVZJ HMTXJ XNL
 öYWJ VZNYYJ TZ J]JRUY nÆ.Q JXY QNGWJ
 ñLFQJÆ nÆNQ JS JXY J]JRUY NQ ScF
 JXY QNGWJ IJ UWñOZLñXÆ} ñLFQJÆ n
 JXY IñGFWWFXXñÆ} 1F QNGJWYñ VZc
 YNFSNXRJ STZX QF HTRUQñYTSX UFW
 QJ nÆXFSXÆ} QJ XÆSUSÆMITSJLSXFSXÆ
)NJ ñRUNJÆR•ZFSX NRRTWFO

1F QNGJWYñ JXY QF ITHYWNSJ IZ (M
 öYJX HMJWX KWöWJX FÆUÆQ ñXÆWQFLQ
 [TX UFWTQJX JY [TX FHYNTSX HTRRJ IJ
 QF QTN IJ QÆGJWYñ

)J[TSX STZX WJOJYJW QF QNGJWYñ
 HTRRJ ZSN IñFQ HMWñYNJSÆ\$ 3TS NQ
 UFX UQZX QF QNGJWYñ VZcFZYWJ HMT
 STZX IJ[JSNW UWTUWJ HJ VZN QZN JXY
 KTW RJ IJ QNGJWYñ

6ZJQQJ INKKñWJSHJ JSYWJ QF QNGJWYñ
 UJZY öYFSGNJS IJX HMTXJX RFNX XÆSSX
 WNJSÆ TS UJZY öYWJ QNGWJ IJ GNJS
 öYWJ QNGWJ IJ YTZY 1cJXHQF[J RðRJ
 QNGWJ RFNX XJZQJRJSY [NX è [NX IJH
 IJ YTZYJXÆ HTRRJ JXH QFNJGNVQèS[NX
 KTZJY IJX HFUWNHJX NRUñWNJZ] IZ RF
 ScJ]NXYJ VZJ IFSX QJ WT^FZRJ IJX XTS
 QNYñ HcJXY è INWJ RF UWTUWNñYñ JXY
 J]NXYJSHJ JY RF WñFQNYñ HcJXY RTN

è [NX IJHJVZJ OJ ScFN UFXÆ OJ XZN
 JS RTU STZ[TNZMJ HJ ITS YHOFUZFZNDX
 YTZY YJRUX JY JS YTZY JÆRHINWRTSXS
 VZJ OcJSYJSIX öYWJ è RTN JY VZJ OJ
 è FZYWZN 1cñYFY IJ QNGJWYñ TQèSN
 [Z VZJ OJ SJ UZNX UFX QJ WñFQNXJW
 UZNX KFNWJ HcJXY QJ IñXNWJW JY ^ _
 ZS KFSYûRJ 1JX HMFöSJX IJ QF WñFQ
 NSXYFSY è RFHMFNW QJX UQZX HWZJQ
 IJRJZ VZJ GNJS UWNJWJS XJW [FLJ è
 OJ ScFN JS [ZJ VZJ RTN JY RTS F[FSY
 [ñWNYñ RcFYYJNLSJS QNGBVSNXS
 XZUUTWYJ VZTJSI SXTUW JN S YñWZöY
 YWTRUJW UFW ZSJ KJNSYJ XTZRNXNT
 RcFYYNWJW UNX UFW RF WñXNXYFSHJ

FHVZANZMRTN QNRSTVMSYUQZX OJWXTSSJQ
 TZ[J FÆ]HJXTNTS XZANKJ UWñXJSYJWFJY OcñH
 NYû YÖD XZN XONSMBXNGQJJ XTS KTZJY HJ S
 QJXHFNX X VZTJSRIJ QcRMS ñLT÷XRJ FSYñWNJ
 SY QcTGSX HRZWN WFFBILZM XÆFWJY VZJ RðRJ
 XYNTSÆXQIZGWNÆXJJSZJ RNQJQXñIFNX QF QN
 X UñXENSHYTSVHJZVWJSY} 2FQMJZWJZXJRJS
 SöYXWJSYÆWQJQJRJSY QNGWJÆ}
 FJYKWWFSEWME} IZJUñZJ OcñRYFNJSNJS
 UWTUWJJOJ QcñYFNX YTYFQJRJSY J]Y

LJ QNJSYWWñJSJWJTSYS YQ8TUZXQF ITRNSFY
 NYñ QTS IHIZWUXJ VÆJRYJ SYFX nÆQNGWJÆ} [N
 U nÆIöXWJITQNGWJKTZJYJÆ RFRNXXVZNXLTñSYNXX
 N[WñXÆSXXQFÆYQNWJSZRWJXGJWJX SZN YWJXXFN
 SY IJQJXJ ZITQZX ñBWWXJ WFWTRDSKZUX LñRNY
 MFZYTZM N GYWNJOJHöW X RNX HcJXY VZJ
 FQFYÖX XZN X YTZOTZWX RTS GNJS 2FOFR

SN'JXTNRUQJQèS YSJSZ RFöYWJ RFQNRJQJYJ
 ISJYTZZYRFQöYWJöFWÆ FHMñJ 6ZcNQ QF
 UFX RFQQèYQNF\$ öYJSÆITÆJ RÆNQFRGJÆ\$.Q S
 ENQVSZJSB UHXÆF]WZñÆRQQÆRSJ JY HJHI
 SYWUJQNZX JYF XFFQZJQZèMSVHMNJS RTWY ScJ
 QF SñIZFSYH•ZSVWZZN]GFWNBY HJ VZcTS FUUJQ
 FUQZX JY ScJXY UQZX ZSHMNJS

)NWJ VZcZS JXHQF[J UJZY öYWJ RF
 WNXRNSFSQXRGJÆ HÆXTZXS WñFQNYñ ñRJ
 NGJTSBZX YWN[NFQJ IJX GFSFQNYñX 6ZN
 FSY öYXWJZYZISNWX VÆWZS MTRRZHUZSWGSJFYT
 6ZJ OJ XTNX QJ UQZX WFRUFSY IJX [F

UFWHJ UJZScFSQJONGWJWIFIMNSJ NS'SNYñ IJ H
 XcFLNZZKJ SFWNJJSRUJQJWJZ IJ QF XTNK IJ W
 XJÆUTZVQZRNISYSIQQèS UTXHQF[J KTZJYñÆ
 NFUTXXNNGÆJNSYZM WZVWRJSY QNGWJÆ
 YNJSSJ IJYTZYJMFNSJUTZW XJXJSSJ

HY QEXSINÆNHIZQNMñÆSJSJSY QNGWJÆ
 öYFVJHMWñYNJSÆ RFNX JXY NQFGXTQ
 JXYHMTYXJXQRIFQèSXTNSTSHMWñYNJSSJ IJ
 JZY öYVQJWJSYñ WNRJQJWJJSZ UWJRNJW FGT
 JWYFñSZX HMTSTJXUQZYSY VZcè QF HMTXJ
 ZUFXITSH HMTXJ XN NSINKKñWJSYJ JY ScJ
 öYWZISRYTH rZÆ KFH MNGGJWQJYM VZJ QJX MT
 LJXÆYÆ}YIW.TSRNñIXIÆ\$.Q J]NXYJ IcFNQJZY
 FZVMTS WFWñWJZYZQZSJNR[NSZFQNYñ ZSLT
 RðRJZWXZNXKQNGJSHJNXRTYX

NTZYFQWRTSHJY ZSNIJXWX QF QNGJWY
 WöLSJ è LWFSIX HWNX 6ZN ScF ñYñ GJ
 SHJXHMFSYJZW IcZS nÆWöLSJ IJ QF 1NGJW
 MZRTFSYNYZQNGFWJÆ}Æ\$ &NSXN ITSH Q
 TVRUNDJJSYRSY QNGWJX FKKWFSHMN
 QJ HWJFWÆJ SYTZYHTZVZJHöSYWFNSYJÆ\$.Q
 Wö[JWJ HFSYVQFW SXWJ ZS]NRñRQXÆ\$ _ &M XI

NSJQIESSYÆYHUMFXVZSJHTSYWFNSYJÆ (J
 RñZVWYWNQFXZWNXVJQFNLXQZXJ IJX WNL
 WFWQNYñ IJ QF Xñ[ñWNYñ IJ QF QTN IJ
 FGJXZWTIZUXJÆVZTNSX IJ[J_ [TZX JY IJ VZ
 XTJNYTSZW OJFWWFñJJSRJBY QJ UWTXF÷VZJ
 2FNXVZTRQJQJMSCTFñJJSJ]ZN[JSY öYWJ QNGW
 Yñ F[JZLQJÆ INYQcZS _ *MÆ XcñHW
 F[JZLQJÆ (cJXY IJ QF KTN VZcNQXITN
 STS UTZW QcFRTZW IJ)NJZ WñUQNVZ
 UFX QTNS IJ [TZX YTZYJ HWT^FSHJ RF

*U FZ]7TRRNSX

J*U IJ5NJWWJ

*U IJ/FHVZJX

è QF UZNXXFSHJ IJ QF GWZFYQNYñ _ :S YWTDN~~TXN~~VRZTUNMJ~~SIHQ~~UFJ UFX UWJSIWJ [TY
 UFWTQJÆ 3TZXIJ[TSX INY NQ KTSIJ W QFRW~~NIS~~ZGQNSVZUFJYK~~FIN~~WJ WñXTQZRJSY I
 FKKWF~~SHMN~~W IJ YTZX QJX RFöYWJX _ 3TZ~~N~~SN~~SH~~N~~UW~~ÆSSX5U~~Z~~WVZTN GF^JW è QF C
 UQZX F[FSHñX WñUTSI ZS VZFYWNöRJÆ \$TZX[S~~ö~~F~~W~~W~~W~~N~~ö~~[U~~W~~ETSSXJ UWJSJ_ UFX HTS
 VZcè STZX ITSSJW ZS STZ[JFZ RFöYWJ ZSJ[~~n~~Æ~~RR~~ÖTMSFY~~N~~WSX IJ [TX UJSXñJX HF
 LSFSYJÆ}Æ IñGFWWFXXTSX STZX UQZYöYIJQH~~F~~JñYÆH~~W~~S~~Z~~X~~Q~~W~~W~~F~~G~~Q~~N~~JÆ} .SYJWWT
 NSñLFQNYñ _ 4 RFQMJZWJZXJ ñLFQNYñ [OZXS~~Y~~J~~ö~~U~~W~~F~~W~~FSY~~N~~Z~~ö~~Q SJ [TZX IñUQFöY
 [JFZ YJX LWTXXNöWJX HQFRJZXWÆ 6ZJQ GUW~~E~~Y~~W~~N~~ö~~[Z~~ö~~U~~W~~KFNXFNX
 SFLZöWJQ~~ö~~Z~~ö~~U~~W~~W~~F~~FINXNFVZJ JY VZJQQJNRUZ~~F~~NS~~HQ~~cZS XJIJRFSIJ HJ VZJINWFXT
 VZJQQJQNHJSHJJKK~~W~~ñSñJYWTZGQJSY RF~~N~~SS~~Y~~X~~F~~SY)RTZ~~S~~J~~X~~Y~~SH~~JVZcNQIñXNLSJXT
 QJZXW XFZ[FLJX MZWQJRJSYXÆ &NSXN X~~ö~~JJHQ~~RR~~FSJQHJ~~U~~W~~J~~R~~N~~W~~W~~SYXTS XJSXRTW
 IJSTXNSYJWQTHZYJZXWÆ NQXJWJWJXX~~U~~TSYX~~U~~S~~F~~SNIRJ~~S~~Y~~T~~ISX~~F~~GM~~W~~WÆ ZS YWTDN~~X~~
 HTSYWJHJYYJnÆEQNGJWYñXFSX RJXZ~~W~~JÆVJZ~~N~~U~~S~~X~~Y~~U~~S~~X~~S~~TZ~~X~~YS~~ö~~J~~S~~XJW JY VZFSIH
 YJSIWTSXUQZXVZJQJHQNVZJYNXIJXñUñK~~SW~~W~~F~~Q~~Q~~XI~~ö~~Æ~~Ö~~Z~~X~~LJSXÆ}XTSYZST
 HJXFRFSYXIJQFQNGJWYñ HTRUWñMJSXNGQJVZJ[~~H~~J~~Q~~Z~~N~~[Z~~Q~~Q~~N~~MF
 1JXQZYYJXQTZWQFQNGJWYñScTSYJZHM~~F~~H~~Z~~SY~~T~~J~~R~~U~~N~~K~~Y~~U~~T~~Z~~W~~[TQTSYñIJXTSRFö
 TGOJHYNKVZJQFHTSV~~Z~~Y~~W~~R~~ö~~STR~~N~~GJWYRTNSXIZRTSIJQ~~Z~~N~~W~~RE~~Z~~W~~F~~NYUZINWJJY
 UFWJ]JR~~U~~QJQFQNGJWYñWJQNLN~~J~~ZXJÆ Qc~~M~~TR~~R~~JX~~W~~J~~Q~~N~~X~~U~~T~~Z~~S~~HTZ[TZX RöRJXU
 QFNYöYWJQNGWJJYNSIñUJSIFS Y)J~~V~~ZT~~N~~ME~~S~~]J~~Q~~Æ~~K~~T~~X~~Æ~~I~~ST~~Q~~Q~~Q~~ÆIñHTZ[WJ_J~~S~~
 RJSY RFNXIJXNSVZNXNYJZXW IJ QF KTN H~~F~~H~~S~~I~~ö~~X~~F~~R~~J~~R~~ö~~JèQFQZRNöWJ JY W
 FZOTZWicMZN IJ QF QNGJWYñnÆUTQNYNVZJ(T~~R~~R~~N~~[H~~Q~~F~~H~~EZ)S~~S~~ö~~F~~LN~~Y~~T~~V~~Z~~S~~IcFUWñXQ
 [JZYöYWJFKKWF~~SHMN~~STS IJ XFVZFQNYñI~~Z~~N~~ö~~Y~~T~~U~~J~~SW~~R~~F~~S~~N~~K~~Z~~J~~JQèQJX(MWñYNJS
 QcTUUWJXXNTS IJXKJWRNJWXJYIJXYWF~~S~~Y~~F~~U~~T~~Z~~X~~F~~N~~Y~~Q~~U~~S~~F~~W~~Q~~N~~J~~F~~Z~~N~~W~~J~~R~~J~~S~~Y~~IJ)N~~J~~
 WT^FQ JYH 1JHTRYJIJ5WT[JSHJñRN~~L~~WF~~N~~Q~~ö~~Q~~Z~~S~~H~~U~~Q~~U~~W~~YñÆ~~N~~*YQcMTRRJQcNSX
 XñRJSYFZRTRJSYTpHJYYJRöRJ+WFSHJY~~B~~S~~R~~B~~N~~IT~~N~~ö~~N~~S~~N~~ZS~~X~~cJSLFWIJWJYITNYF
 LZWJWQJWöLSJIJQFQNGJWYñJY[TNHN~~X~~U~~Z~~Æ~~F~~W~~T~~Q~~Z~~XÆ~~N~~YñÆ2/FZJ)NJZXJHTSIZ
 HFUYN[NYñRcñYFNYIJ[JSZJNSXZUUTWYF~~G~~Q~~J~~Æ~~S~~O~~Q~~Q~~Q~~Æ~~I~~ES~~X~~T~~V~~Z~~X~~Z~~S~~Z[J_YTZYZFX
 UFX~~X~~NTSÆHT~~Q~~M~~Z~~ö~~N~~W~~N~~SV~~ö~~Æ~~S~~XFNXVZcèJQ~~Q~~T~~M~~ES~~S~~TSUQZXOJSJUZNXXTWYNWIJRF
 1cFXUNWFYNTS[JWXZSJQNGJWYñIñYJW~~R~~T~~Z~~Yñ~~J~~R~~N~~F~~S~~U~~Q~~Q~~W~~ZJ~~M~~E~~Z~~X~~Y~~èINWJJSRTI
 OTZXWQFUJWXUJHYN[JIcZSJSTZ[JQ~~Q~~JITR~~N~~S~~F~~Y~~N~~NTS~~X~~EZ)Q~~F~~J[~~n~~[~~T~~XW~~F~~U~~U~~JQJWè[TZ
 QZYNTSUTZ[FNYGNJSnÆENSXUNWJWèXJX~~Y~~ñ~~Z~~X~~S~~R~~S~~Z~~W~~X~~Q~~Q~~X~~X~~Z~~Q~~N~~WJnÆ6ZJXZN~~X~~
 TWLZJNQIJHTR~~Q~~F~~N~~ö~~W~~U~~T~~Æ~~W~~RFNXJQ~~Q~~J~~S~~Æ~~F~~Z~~S~~N~~J~~[~~H~~ZX:SFGöRJTpGTZNQQQTSSJS
 UJSIFS~~Y~~J~~S~~Z~~Z~~S~~J~~H~~Q~~N~~F~~NS~~Y~~ñÆFZXNJS~~W~~Ö~~T~~X~~N~~Q~~F~~XNSXYNSHYXQJXFUUñYNYX
 YN~~Q~~Z~~B~~N~~S~~F~~S~~T~~Z~~[S~~Q~~QJHJQ~~Q~~JIJQF1TN HMFTX XFSXHQFWYñJYXFSXñYTNQJ
)JQFQNGJWYñ[TZXJS[TZQJ~~Q~~FTZXÆU~~T~~Z~~N~~Q~~Q~~JXHT~~S~~R~~F~~SIJRJSYXIJ)NJZSN
 QNGJWYñÆ5TZWVZTNRFWHMF~~SI~~JWUTZW~~Z~~S~~J~~R~~Z~~U~~W~~Z~~Z~~S~~V~~N~~M~~S~~F~~Æ~~S~~W~~F~~QJ~~S~~NUTZV
 1FQNGJWYñSJUJZYöYWJVZJQFQNGJWYñ~~F~~S~~Z~~Y~~Q~~U~~S~~Y~~T~~Z~~W~~X~~Q~~Æ~~Z~~S~~M~~N~~T~~Z~~Y~~T~~N~~WJFñWN
 IJQNGJWYñ~~S~~Q~~N~~X~~Y~~W~~F~~X;TZXSöJXUñWJ_UFX[V~~Z~~W~~N~~Q~~S~~FNXQJRJNQ~~Q~~JZWJYQJUQZ
 UTXXNGQJicFY~~Y~~JNSIWJQFQNGJWYñYTYFQJQFQNGJWYñ[NXè[NXIJ
 YTZYÆ[TZXUJSXJ_VZJHöJXYKTQNJIJQF~~X~~JZQJRJSYXTZMFN
 YJWÆ\$(JXXJ_ITSHIJUTZXWZN[WJZSKFSYöRJJY~~Y~~TZWSJ_
 [TXJKKTWYX[JWXZSG~~Z~~ö~~R~~S~~N~~Æ~~Q~~Q~~J~~X~~W~~W~~Z~~QJ_
 nÆ3TSÆ7NJS SJ[FZYQFQNGJWYñÆÆ}
 6ZcFZWJ_[TZXITSHVZFSI[TZXFZWJ_QFQNGJWYñÆ\$_
 GNJSJSYJSIZOJUFWQJNHNIJQFQNGJWYñHTRUQöYJJYSTS
 IJ[TXRNJYYJXIJQNGJWYñÆ\$_;TZXXJWJ_IñGFWWFXXñXIJ
 YTZYIcFGXTQZRJSYYTZYHJVZN[TZXLöSJ_JYWNJSIFSX
 QF[NJ SJUTZW~~W~~FUQZX[TZXLöSJWJY[TZXNRUTWYZSJW*Y
 UTZWQcFRTZWIJVZN[TZQJ_[TZXöYWJ~~I~~ñQ~~N~~[WñXIJHJXJS
 SZNXÆ\$5TZW~~Q~~T~~c~~F~~R~~R~~Z~~W~~J~~F~~X~~V~~H~~JVZcNQXHTSYWJ
 HFWWJSY[TXIñXNW~~X~~2FNX~~X~~ZUUTXJ_VZJVZJQVZJHMTXJSJ
 [TZXXTNYUFXUñSNGQJRFNXFZHTSYW~~F~~NWJFLWñFGQJÆ_UFW
 J]JR~~U~~QJQJWJLFWIYWöXITZ]XFSXITZYJRFNXNWWñXNX~~Y~~NGQJ
 RJSYNRUñWNJZ]IJ[TYWJRFöYWJXXJÆ[TZIWJ_[TZXFZXN
 JSöYWJ~~I~~ñGFWWFXXñXÆ\$3TS_JY[TZXWJSTSHJWJ_XFSXWJ
 LWJYè[TYWJQNGJWYñ5TZ~~W~~W~~Z~~ö~~N~~Æ~~S~~TZVSTZ[JFZ
 IJ[TZXRöR~~N~~X~~S~~XNITSH[TZ~~X~~T~~K~~ö~~N~~F~~R~~XIJ
 XZWJJYQJÖZLJIJYTZY;TZXRJYYJ_[TQTSYNJWXIJHüYñ
 [TYWJQNGJWYñQTW~~X~~VZJQ~~F~~X~~S~~Q~~F~~[Q~~N~~GJWYñQJITZ]nÆ
 IcFRTZWÆ[F~~Z~~U~~T~~Z~~X~~IJHMFWRJXJY[TZXQFWJUWJ
 SJ_èQcTHHF~~X~~NTSQTW~~X~~VZcJQQJWJHTRRJS~~H~~Jè[TZXUQFNWJJS
 XZUUTXFSYHJVZNScJXYUFXèJ]FRNSJWNHNVZJIcFZYWJX
 RTYNKXUFWJ]JR~~U~~QJWJQNLNJZ]SJ[TZXJSIñYTZW~~S~~JSYUFX

Qc•Z[WJ IZ)NFGQJÆ\$.Q ^ F IJX MTRRJX FXWJTZYHñQZWSYXJSJ_ UFX è òYWJ IñQN
 UTZW HJQFÆ HTRRJSY JS [NJSIWNJ_ [TZX KFNZYFÆH\$;SYXWJ JY XN VZJQVZJ HM
 UTZWWNJ_ JS FUUJQJW HTSYWJ JZ] è [TX UWòSJVWXXEHTMXE VJZ]XZÆNQKZY ñHTZY
 JY è [TX MTSSòYJX LJSX HFW NQX QJX WJLFWIQSX MZRRJXÆ}Y
 HTRRJ [TX XñIZHYJZWÆ HJ XTSY JZ] INXJSYF QNGJWZYN[TZ X INYÆ KFNYYJX [T
 [ñWNYFGQJRJSY HTWWTRUZ JY XTZNQQñ QFJOYZSYXWJVZS XJTBXSòXJÆ JQQJ SJ [T
 è UQJNSJX RFNSX QcN[WFNJ IZ RñUWNX IJ XTQJY [TZ XWòXWñHYZXXRòRJX nÆ1NGWJ
 INJZ]Æ HJ XTSY JZ] VZN TSY JS [FXñ QJX OHZSNXJHWZQONRYJSY JY [TZ X UWJXXF
 FGWZYN QJX OJZSJX HJW [JFZ] UFX [TZ X [TZ X KFNYYJX QNGWJX IJ [TZ X

2FNX NQX [TSY UQZX QTNS JY [TZ X IJRFSGSSYÆYNU\$ZIW [TZ X RòRJXÆ} 1c.SIN
 QcFRTZW IJ VZTN [TZ X NSVZNñYJ_ [TZ X IJ)NWZUWJQXQZÆY [TZ X JQQJ [TZ X HWNJ nÆ
 HTRRFSIJRJSYXÆ\$;TZ X XF [J_ GNJS VZJ [TZ X SñFLNIXQF QNGJWYñ [TZ X òYJX VZN
 UFX UFW UZWJ HTRUQFNXFSHJ JS [JWX)NJRÆN XU [TZ X WQVZRTZJQVZJ HMTXJ [TZ X T
 IJ VZN UWJSJ_ [TZ X ITSH YFSY IJ XTZHNXÆ\$Æ&SKZYFESHMNXJ_ [TZ X IZ RFQ QJ R
 UTZW QcFRTZW IJ VZTN [TZ X WJ [TZ X òYJX QJ UWN SHM [UNH]XUòWòXQQRJJSYQZQZÆJXJ VZ
 HMFHZS ITNY XJ INWJÆ OJ XZN X UTZW RTNWJZYJ NYS M TZXJ BFVHFLUX [QYFYJ UQJNS H
 OJ KFNX QJHGFZKFNXKRTNQ [TZ X FWWN [FNY SJ [KTYWJ UQJNSSUW [FETZJQÆ KTSHNòWJR
 HJ VZcZSJ KTNX IJ [TNW HQFNWJRJSY VZJ QN GNWJZIQFFQTKK FSHN GFWJSER SQ JX QMZQ
 SJ KTSY VZJ [TZ X SZNWJ VZcNQX [TZ X FRTN HSDJXN XZSJWY [JYZ [TZ X ZS JSYMTZXNFXJY
 HTWWTRUJSY NQ JXY HJWYFNS VZJ [TZ X QJX IJ WJOWJRNWMM JX QTTNSNIUN SJQQJRJSY
 [TZ X HTRRJ QJX (MWñYNJSX WJS [JWX òWJSU FOFHN XQZQ M Q S B LQXINTSScFòYFZÆ HTRR
 IJ Qc&UTQQTS JY IJ QF2NSJW [J JY QF RTWFQURUF Xb\$SKWQ S H Y [NWFWN GWHJ OYZYJ YTZ
 VZcNQX IJ WJXX òWJSY è QJZW UQFHJ QJ (MWNQXZN J U E QZ X V E W N Q S 2 F W W W ñ H N J V Z J Q
 FNSXN VZcZSJ RTWFQJ HMWñYNJSSJ RFNXIN QZ S Æ QJ G W W J S Y U F Z Q Z S N V Z C N U W W N M B
 [ZJIZXFQZY IJ QJZW èRJ HcJXY è INWJ JSR T W J) Z S J C T S K F S F W HTSYJSZ UFW QJ
 ñLT÷XRJ TZ NSIN [NIZFQNXRJ UTZW XcFKKWFSHMNW IJ HJYYJ HTSYW

*Y HJ KZY HJ RòRJ ñLT÷XRJ HJ RòRJ NSIN [NIZFQWXR MJ_ QJ UJYNY ñLT÷XYJ JY QZ
 VZN QJX IñGFWW FFKXWFFSYQJFX YNVZJ RTSIJQF_ QNGJWYñ
 IJX INJZ] 1cNSIN [NIZFQNYñQKZSOWÆ XTZW HJ IJ ZSN òHQJX IJ HZQYZWJ TSY TGXHZ
 [JQQJ HFW QcNSIN [NIZFQNYñ JXY QcZ SN [JWX FJQXNH S N H FVYNH S Æ Y J Y Z KJTSY KFN
 UZN X QTSLYJRUX IñOè TS WJLFWIJ ZSJ IJ H F X KTXWRJTX XQJ X [TVHJY N KYSJ òYWJ IJX I
 LñSNJ VZNY TZOTZW X JXY XNSLZQFWNYñ T Z N W M U N S F Æ N J G W F T [R R L Q S X Æ} 8JHTZJ
 HWñFYJZW IJ YTZYJX QJX •Z [WJX VZN RF W V Z H J I J F S X Q E S X Q F S W L F Y N T S Z S J Q N G
 IZ RTSIJ IJ [TZ X RòRJX RFNX HM [JWZ M RòRJ W Z X

8N QF QNGJWYñ JXY QJ GZY IJ [TX JKKTW [Y S J X R H X M J L T F Z Q J N W J Y V Z J H M F H Z S I
 XFSX [TZ X FWWòYJW è RN HMJRNSÆ 6ZN ITSS TNNYTZYWUJZONKXBSÆ\$JRJSYÆ WJKF
 9TN 2TN 3TZ XÆ *Y QNGWJX IJ VZTNÆ\$)JY XTEZYHJ F [Z M S F Z X Y R F R J X FUUWJSJ_ è H
 9TN 2TN 3TZ XÆ /JXZN X QJ ST^FZ OJ XZN X TQZ F R F S K J W Z N Q Q N R J S Y J Y F G F S I T S S J
 òYWJ_ IñQN [WñJ IJ YTZYJX XJX JS [JQTU UJXHW QF JKT VZYNQORF S N J N S X J S X ñ J I còYW
 JQQJ JXY è QcñYWTNY *Y VZJWJXYJWF Y NQT Z Z S S U Q J X C F W F U N Q Q N [TWXJIKKTWYX IJ Q
 YTZY HJ VZN ScJXY UFX RTNÆ\$ 2TN YTZOTZWS UPYSW NJX XIZ òHQJX [TZ X òYJX WJXYñ
 2FNX QF QNGJWYñ ScF UQZX WNJS è [TNW è HB X X N V Z N Z J M M N T R S J V S F N J Z] RòRJX JY I
 OJ ZSJ KTNX QNGWJÆ\$ 8ZW HJ XZOJY QF QNGWY F Z W J S Y N R T V Y Z Z S X I Q Q J U W J X G T
 JXY HTRRJ STX QTNX UñSFQJX VZN è QcJ] U R I F N X J T S H J T W F J Z S N S M J Q N L N T S S c F U Z X J
 TZ [WJSY FZ UWNXTSSNJW QF UTWYJ IJ QF L J U B F J C Q U Z N J S X J S R T S E J F H N T Z I F S X Q c F
 Y JS Æ} RJSY JYH HFW QcMTRCRJUNWJN KJFZSWWN

(JQFñYFSY UTZWVZTN UZN XVZJ XN OJ WJ M M 2 W H X M J H Q E Q N I G S W Y ñ Æ T S K F N Y Q J G
 HJ ScJXY VZJ IFSX RTS NSYñWòY UTZW VZTN GN N S Æ O J X B S X I F X T N W J S [ZJ ZSJ WñHTRU
 WJLFWIJW HTRRJ QJ HTRRJSHJRJSY QJ R N Q F N W Z H Y R U F J S X E S S cñYFNY UFX HTSYJSZ
 *XY HJ VZJ OJ SJ [FZ] UFX UQZX VZJ QF QNGJWY F S Z C U X M T H I Z W F Z S J G T S S J F H Y N T S
 RTN VZN RJ KFNX QNGWJ JY SJ XZN X OJ IT S H B F X X Q J K T V S J R N X Z W E \$ S T Y W J ñ L T ÷ X R J
 2òRJ JXHQF [J RòRJ HTZ [JWY IJ RNQQJ HMF G S X X J Q Z H U S F J N X E K J ñ Y T Z K K J Q J X Z S X U
 OJ SJ XZN X UFX HTRRJ QF QNGJWYñ VZJQQZY F H Z M T X J X è [QCNV S T Z X I T S S J Q J X U J H Y
 VZcTS JXUòWJ OJ XZN X_ FHYZJQ IJ QcñLT÷XYJ VZN SJ XJ XFYNXKFNYY UFX

5JSXJ_ ^ R WJRJSY JY IñHN IJ_ XN [TZ X NSIXXUKNFWUJñXZWX UFW J]JR UQJ QF XT
 [TYWJ GFSSNòWJ QF nÆ1NGJWYñÆ} HJ Wò [N T T Z R U C U E T R T Y X Q R J Æ Æ G O N C S X Z U W ò R J
 nÆ.SIN [NIZFQNXRJÆ} HJYYJ WñXTQZ YNTS H J X F Q N G U W Y ñ F W Y N X W J T N Q Q J è R J X F Z
 HTQ ò W T S Y W J Y T Z Y H J V Z N S c J X Y U F X [T Z X Æ F O X ñ I Z T N X R U Q Z Z X_ 9 T Z X [T X F H Y J X Y T Z
 FUUJQQJ è QF OTZNXXFSHJ O T N T Z X W R Æ R Q F è Q E ñ L T ÷ X R J N S F [T Z ñ X J H W J Y H F H M ñ I
 QNGJWYñ JXY JY IJRJZWJ ZSJ FXUNWFYNTS H J Z S N L T Q X R N J I W S Y R [T Z X S J [T Z Q J_ U F X H
 YNVZJ ZS JXUTNW HMWñYNJS I c F [JSNW JY H F F Q J I Q E F T Z X Q R N S J M [N J Z F ñ Y F Q J S N S J
 QNYñ JXY ZS J W J F Q N R B U Z W N R J Y T Z Y J J S Y W F T S X H N J S Y U F X S C Q X ñ L R F N R J J Q F X J W
 è QF QNGJWYñ UTZW FZYFSY VZcJQQJ [TZ X IZòS J T Z J R Z S Y G F W W D F Q F S ñ L F Y N T S ;TZ X

[illegible]

JY IZ IñXNSYñWJXXJRJSY 1JX FRNX IJ QF QNGJWYñ OJYYJSY KJZ
JY (FRRJX HTSYWJ QcNSYñWòY UJWXTSSJQ UFWHJ VZcNQX SJXTSY
UFX UFW[JSZX IFSX QJZWX WJQNLNJZ] JKKTWYX UTZW HTSVZñWNW
QF QNGJWYñ è XJ QNGñWJW IJ QF STGQJ IJ QF XZGQNRJ nÆFGSñLF
YNTSÆ} (cJXY è QcñLT÷XRJ VZJ QJ 1NGñW FQJS [JZY HFW QcñLT÷XYJ
SJ XcFYFHMJ OFRFNX è ZSJ HMTXJ UTZW QcFRTZW IJ HJYYJ
HMTXJ RFNX GNJS UTZW QcFRTZW IJ QZN RðRJÆ QF HMTXJ ITNY
QZN XJW[NW .Q JXY ñLT÷XYJ IJ ScFHHTWIJW è QF HMTXJ FZH ZSJ
[FQJZW UWTUWJ TZ nÆFGXTQZJÆ} JY IJ XJ KFNWJ XTN RðRJ QF
RJXZWJ IJ HJYYJ [FQJZW 4S JSYJSI XTZ[JSY HNYJW HTRRJ
ZS YWFNY NLSTGQJ IcñLT÷XRJ UWFYNVZJ QJ HFX IJ HJZ] VZN
KTSY IJ QJZWX ñYZIJX ZS LFLSJ UFNS 'WTIXYZINZR HcJXY
Qè INY TS ZSJ MTSYJZXJ UWTKFSFYNTS IJ QF XHNJSHJ 2FNX
OJ RJ IJ RFSIJ è VZTN IcFZYWJ QF XHNJSHJ UTZW WFN YXJW[NWÆ\$
+WFSHMJRJSY HJQZN VZN SJ XFNY QcJRUQT^JW è WNJS IJ RJNQJZW
VZcè LFLSJW XF [NJ SJ YWFMNY VZcZS ñLT÷XRJ FXXJ_ RNSHJ
HFW XF UZNXXFSHJ IcñLT÷XRJ JXY IJX UQZX QNRNYñJXÆ RFNX NQ
KFZY òYWJ ZS UTXXññ UTZW GQèRJW JS HJQF QcñLT÷XRJ JY QF
UWTXYNYZYNTS IJ QF XHNJSHJ

1J (MWNXYNFSNXRJ NSHFUFGQJ IcFUUWñHNJW Qc:SNVZJ IFSX
QcNSIN[NIZ HMJ_ VZN NQ SJ [TNY VZJ QF IñUJSIFSHJ JY QF WJQFYN
[NYñ SJ KZY è UWTUWJ RJ NñTUWVWQJ MMEQZSJ
ITHYWNSJ IJ QF [NJ JS HTRRZS YFSY IJ QcMTRRJ F[JH)NJZ
VZJ IJ QcMTRRJ F[JH QcMTRRJÆ FZXXN JS [NSY NQ è RñUWN
XJW UWTKTSIñRJSY YTZY HJ VZN JXY nÆUWTUWJÆ} UFWYNHZQN JW è
QcNSIN[NIZ 7NJS IJ RTNSX HMWñYNJS VZJ QJX NIñJX J]UWNRñJX
UFW QJX RTYX FQJUSFSYñWòY ñLT÷XYJ

N'J NSIENJ NñY WLFðRR
*NLJSMNSJ[NIZ FQNYñ *NEWSQNHBSIRBQUMWUFWYUWVZON YñJ
FLNJP Æ'

nKKWJ KF•ZJÆ S

+ JY QW HT%`€€à 0€@

WTUWNñRJÆ

XNZu5)DUUWñYNAtY ApXRP €\FLàp p 3JISMWñYNJQc`Ð@

XYQR IHT%NWÆ XYQRJR FHYQR°ZWWFñRJQJ

QcMTRQe5)ðPP`00£ SW1'R FNdJ HJY Qe5ra VZFQN Qe5yÐ F0M

SVFVHIQè Q3MUTSTUZW ISUZNX XFSC3WJVXJ

IcFU]ñ2`€ J5ra•IJ IcFU]òqUWFAJ Z5raJTX Ic

.W* U IJ / JFS

UFW J]JRUQJ QF ITHYWNSJ IJ QcNRRTW YFQMTRRQJQc*NSFYZQcFQZQZY IJ XTS XJNS T
 JYH 3TSÆ HJYYJ [FQJZWQcNcTSBQZcFY YWNcZSVMZcYJ IJ Qc*YFY QcMûYJ IcZSJ UWI
 Qc-TRRJ JXY NRRTWYJQ JY HJ ScJXY VZcJSKYEZSYZ ZcZSBRFNFXTS IJ XFSYñ IcFUWc
 VZJ OJ QJ XZNX FZXXN 1J (MWNXYNFSN XJRJ JSQJXNYXIFIGNQSI MZd'SNWJSYJWRJXX
 SZQ SJ UñWNY YTZY JSYNJW JY IJ RörJ QJ 1NGñWZcFQcN XRYJISSHOFWWTZSRJÆXY ZS MTR
 VZJ YTZX QJX MTRRJX XTSY ñLFZ]Æ RFNX VZñW S MHTWVWZ ZS UHTSS HJURRZ HTRRJ Qc
 UFWY ñLFQNYñ IcFZYWJ UFWTRBJZM SHJWSM SRFVZS QcY VZJQVZJ HMTXJ IcMZRFNS
 JXY JS RTN 2YñSJS ScJXY VZcJS YFSY VZJ OJ RZJNHXQcJSXJRGGQJ IcFYYWNGZYX VZN H
 XZUUTWY QcMûYJ IJ Qc-TRRJ VZJ OJ SJ RJZFNKSUFQJÆYHcñXV VZJ QF QTLNVZJ FL
 FNSXN HTRRJTS QJXFNY VZJ nÆQJ 7TN SJRNZÆY BFXÆY TSJTSZNNKJY ñRJYYWJ HJO
 RJZWY RFNX QJ 7TN XZW[NYÆ JY OJ RJZWUJZYF S X RFX S dXWW S -TRRJ è RTNSX I
 Qc-TRRJ XZW[NY 4S F YWTZ[ñ ZSJ KTW RZQM UUTZYMM KJSVZJ QW HTSHJUY -TRRJ UJ
 HTRUQdYJRJSY QJ 2TN JY Qc-TRRJ JY QcTSQcMUTRIRJ [JZVÆYFSY QcJXXJSHJ IZ UMñ
 nÆIJ[JSJ_HTSKTWRJX è QF [ñWNYFGQJ JXXUSMFZSJMTCR RUÖRIH VXPFSXJS

1FWJQNLNTS IJ ScJZRFVZNYQF IJWSNöWJ RñYQ^F GNJS IJX XNöHJQX VZJ QJX MTR
 RTWUMTXJ IJ QF WJQNLNTS HMWñYNJSSJ IJ JHJMGdWÆQcN XNYNTSS IJ UWN SHNUJXA
 JKKJY JXY ZSJ WJQNLNTS FYYJSIZ VZcNQKRWXñHcWXYIJ RJTSJSIFS YTYZ HJYJ
 JXXJSHJ JY QF UQFHJ FZ IJXXZX IJ RTN FYYJSIZS ZS MTRFQZQJ QcNSIN[NIZ F OFRFN
 Qc-TRRJ è QF MFZYJZW Tp YTYZJ FZYWJ WJQNLNTS HJHcñXV VZJ QF (MWNXYNFSN XJRJ SJ
 XTS INJZ TZ XTS NITQJ VZcNQ KFNY ZS FZ ZSQcVIZJHJTRBN JXQJ (MWNXY _ JY HJQZ
 RNJS JY SJ IJ[WFNY òYWJ FZYWJ VZcNQ KFNYSYRIJX ZJYUUSQcSYN XZRSJÆXY ZS MTR
 IJ RFUWTUWNñYñ VZJQVZJ HMTXJ IcñYWF SLZJWMZRTFN SH ZJSYÆ) MZSBJX YcWZURJ _ S
 INWJ ZS nÆòYWJÆ} ZSJ JSYNYñÆ GWJK QJTRRGñWFQNXRJ JXY ZSJ
 WJQNLNTS UFWHJ VZcNQ RcmZRNQNJ FZ] UNJ(IJXIJMTRRIRJ VZJRJSJ XTSY UFX IJX
 HWñJ FNSXN ZSJ nÆ[THFYNTSÆ} 5FW QJX KZJWRJTX WVRFNKJSZcNQX òYVKFSYÆZYWV
 WJ[òY QJ 1NGñWFQNXRJ YWFMNY JSHTWJ X(MSFVZZMTRIRJWJQNLNTSÆH TNQWJXUTSIF
 WñHQFRJZSJ ñ[TYNTS KJW[JSYJ è QcòYWJ XZUWRJÆQcTZRSdñYFSY UFX nÆHTSK
 nÆZSJ KTN VZN FLNXXJ JY ITSSJ IJX UWJZ[QJXJUXHSJÆQJXY ZS XUJHYWJ 2FNX
 ZSJ KJW[JZW VZN SJ XcFY ZFMXNKTURUTONSYÆñIZNX è ScòYWJ UQZX VZcZS IJ RJX F
 1NGñWFQNXRJ JXY ZSJ WJQNLNTS MZRFNSUWXTUWNñYñYXKRTSZN ñYFNY OZXVZcN
 UWTKJXXNTY SQcWVSDJX QJX FIJUYJX IJX FZRWXñHcFQ RTS IJ[TNW RTS JXXJSHJ
 WJQNLNTSX OZN[J HMWñYNJSSJ JYH Æ HcJYZNIU QcSYNRHTRRTJ YJQ FZ IJXXZ
 QñWFSHJ VZJ +WñIñWNH QJ ,WFSI KFNXFN YJRTJZ[XNSQJWKNZNS XTWYJ VZJ Qc-T
 HTSVZJ WJRUQNXFXNY XJX IJ[TNWX IJ XZOJRTSJ MZRG SBJKFRTS RFNSdWJ IcòYWJ J
 IcFNQQJZWV VZcNQ OZLJêY GTS IJ KFNWJ SJSXNFQZQZKJM ZR FNLSQWZJ UFW QF XJZ
 LNTS ITNY XcñQJ[JW è ZSJ ZSN[JWXFQNYñ FVZNU QMKZXKUTYZSVTSJUFWHJ VZJ HJQF
 XñUFWJW IJ YTYZJX QJX FZYWJX HTRRJ IJ UnZAVJTRRÆÆTYWNXYXWFN OJ JSHTWJ ZS
 UWN[ñJXÆ} JS[JWX QJXVZJQ QJNGTSVXQHTRJSTWñYFQNWñXQc-TRRJ JY QJ STS MTRRJ
 RJSJS HTSXNIñWFYNTS IJ QJZW NSXNL SN'F SHJXZNRJè QF KTNX MTRRJ JY UQZX VZcN

4S UJZY QF STRJQMLQF SQF WJQNLNTS IJ QdHJYYJ NSIN[NIZFQNYñ VZN JXY RF JY
 nÆ*YFY QNGWJÆ} STS IFSX QcFSHNJS XJSX4S WJQNLNTSFSQUWJUSFJS [JSNW è SJ U
 JY UWN[NQñLNñJ UFW Qc*YFY RFNX UFWHJYVZcXQQUQXRFJSY WJQNLNTSX (MWNXYNJ
 VZJ Qc nÆ*YFY QNGWJÆ} JXY STS XJZQJRJSYTFZYITJMNKXNRFTNSXTIGQNTRRJX 3TZXS
 IcJ]NLJW IJ HMFHZS IJX XNJSXUWdFNYQRTN YOFRFNQQñYVWñJQQJRJSY IJX (MWNXYNJ
 OZNK HMWñYNJ TS YTYZJ HJ VZN QZN UQF dYJXQ QX QJTrZÆ UFSZX WdXYFNHQUWZWXÆ} Q
 RörJ WûQJ VZJ QF UNñYñ IFSX QF KFRNQJ NITZVQVZSIFHJQKXNCOJ RFNX QcFGXZ
 XTNY FHHJUYñJ JY RFNSYJSZJ YJQQJ VZcJQQUJXZ XUFNWKHMFHJZSSIJ NQ ñYFNY UQZ
 HJZ] VZN JS KTSY UFWY NJ NQ KFZY VZJ HMFH ZS ZJZJWIT MZSNVZcTS STZX IJRFSIJ
 QNJS IZ XFSL UTZW XFWñ JY VZcNQ ñUWTZMTRJRSJ XWVXZNI QUNXSTXS JS MTRRJX JY
 QF UNñYñ ZS WJXUJHY VZN XFSHYN'J HMFH ZSYWJX HMTXW JSNKLNW FZYWJRJSY Ic

6ZJQQJ JXY QcNIñJ QF UQZX MFZYJ VZJ QcYFJSUZ-NXRJXÆJW T
 UTXJW IJ WñFQNXJWÆ\$ (cJXY GNJS HJQQJ 180YXVY ZSBJRTWNYSGQJ JSHTWJ XZXUJ
 8THNñYñ MZRFNSJ ZSJ XTHNñYñ IFSX QFVQJQJRLZVUXQd*LYQMXJ STZX NRUTXJS
 FIRNX HTRRJ RJRGWJ VZNHTSVZJ JXY [WFNRGSNLTFRNJSX HJQQJ IcFUUFWYJSNW
 HcJXY SdXWVJ UFX STS MTRFVWJ VZJ XTNY QFWJ]JRUQJ VZN SJ XTSY UFX XYWNHY
 YTQñWFSHJ IcZS *YFY JQQJ XcFWWdYJ IJ [FSYXQJSXTSR RJTRQX SJ RñHTSSFNXXJS
 JY IJ[FSY QcNSMZRFNS *Y HJUJSIFS Y HJ HÆSNSSMQTRVXÆZcNQX XXTHFSY S X MZBV
 JXY MTRRJ HJY NSMZRFNS JXY QZN RörJ VZSJQVZZYHMTRRJ UJZY òYWJ RJRGWJ J
 IcMZRFNS VZJQVZJ HMTXJ IJ UTXXNGQJ ZS SdFZURdSY NQ SOTZNWFNY IJ RTNSX IJ
 MTRRJ JY STS è ZS FSNRFQ HJY NSMZRFNSJ XJXZSHÆJQTXñXÆ QF UQZUFWY IJX
 XNGQJ MZRFNSÆ} 2FNX GNJS VZJ YTYZ STS MTRIRJX JY NYZYZS QJX WJQNLNTSX JY J

XFSX INXYNSHYNTS IJ WFHJ TZ IJ SFYN
 2TWJX JYH UJZ[JSY IJ[JSNW HNYT^JS

JS UTXXJXXNTS IJ nÆUWN[NQðLJXÆ} JY I c\$JMKHIFGHLN\$MWF\$QJ QJ WJGJQQJ UJZ
 IJ HWTNWJ è QcJ]WXYN\$HJZJW WñUTSI JS QQZ\$W LWñ YFSINX VZJ QJ GNJS XY^Qñ
 TGOJHYFSY QJXIWTNYX IJ Qc-TRRJ 1JX IWRN\$Z\$JLQ\$MWR\$JAEQc nÆJXUðHJÆ} XTS
 1c-TRRJ HcJ-TRRJ JS Lð\$ñHMFCHZS JXY JQQJ QJZW JXY ZISJQWRN/SJIXX ðJKNVWJ
 MTRRJ (MFHZS ITSH ITNY UTXXñIJW QJX IVSñHFXWñVZ\$W\$XJQñJ VZJ QcJXUðHJ UTZW
 JS VZJXYNTS JY ITNY JS OTZ\$NW IJ QcF[NX IJXY(QRZVZ\$MEXYXNSFYNTSÆ} TZ QJZW
 IFSXQFHTRUQðYJ nÆIñRTHWFFYNJÆ} TZ HTR\$ZJ NQ XJWUFWY WQZ\$XUTZW NIñFQ Qc
 J]FHY IJ QcFUUJQJW _FSYMWTUTHWFFYNJ 2FNXZ\$JN\$XJZJS QcFJWXT\$Y GZY TZ VZJ Q
 HJ VZJ OJ RJ _UWTHZ\$WJÆ HTRRJ -TRRJ QJ K\$E\$FNY WJW\$ÆNJZ JY QJ (MWNXY OJ S
 TS [TZIWFNY [TNW HMFVZJ MTRRJ OTZ\$NW IJ X\$Z\$X\$W\$Q\$N\$Æ\$R F [THFYNTS JXY YTZY
 XNRUQJRJSY UFWHJ VZcNQ UTWYJ QJ YNY W\$XcUTQZ\$N\$F\$N\$J QJ RN\$ñJ UQZX [FLZJ
 RJYJ QcFHHJSY XZW nÆ/JÆ} JY STS XZW QJ K\$F\$N\$VZ\$Z\$J QcÆ\$X\$N\$NIZ JXY YTZYJ QF
 MTRRJÆ}

1c-TRRJ ScJXY VZJQVZJ HMTXJ VZJ UTZW FZ]YFZ\$YOYVZ\$X\$W\$F\$N\$J X\$XFNWJRJSY YT
 JXY R\$F\$Y\$W\$N\$Z\$W\$TUWNñYñ Æ NQJS JXY IJQJCKFZRX SUNJSXJ JYH GWJK YTZYJX R
 HTRRJ IJ QF [NWNQNYñ JY IJ QF KñRNSNSNYñZ NñIñF Q/IJ J\$R\$N\$J\$S\$X UJZY [TZQTNW
 ñYFNY QF [NWNQNYñÆ QFVJY\$W\$Z\$W\$Y FNY UTZ\$N\$Y\$Z\$ÆXJ RTSYWJWÆ} VZJ YJQ JY S
 HTZWFLJ RðQJ 6ZJ UJSXJW I cZSJ KJRRJ VZ\$Z\$N [TZ\$M\$Q\$K\$Y\$X\$J SJ UJZY VZJ XJ RTS
 ðYWJ VZJ UFWKFNYJRJSY nÆKJRRJÆ}Æ\$ *YH\$M\$W\$K\$J\$R\$J\$S\$S\$B\$X\$N\$Q\$U\$F\$X\$Y\$F\$N\$Y\$U\$T\$X\$N\$G\$Q\$J\$
 ITSSñ è YTZY QJ RTSIJ JY OJ XFNX UFX RFQWJ LZIS\$W\$F\$N\$X\$UQZX VZJ IZ OZ\$K TZ IZ
 XJ UWTUTXJWFNJSY Qè ZS NIñFQ KTWY NSS\$H\$X\$J\$X\$K\$X\$G\$Q\$T\$X\$X\$F\$Q\$Q\$J\$F\$T\$Z\$Y\$Y\$F\$L\$T\$E\$X\$Z\$N\$
 KJRRJ JQQJ JXY JS YTZY HFX KñRNSNSJ JQ\$Q\$Q\$Q\$H\$X\$J\$Z\$M\$S\$H\$Y\$Z\$W\$W\$J\$Q\$J\$X\$H\$T\$S\$H\$J\$U\$Y\$X\$
 QF nÆKñRNSNSNYñÆ} JXY ZS IJX ñQñRJSY X\$S\$J\$X\$T\$Y\$S\$N\$F\$X\$N\$[Z\$N\$Z\$F\$Q\$N\$R\$R\$J\$Q\$J\$G\$T\$Z\$Y\$I\$J\$Q\$
 JY JQQJ ScF VZJ KFNWJ IZ nÆ[WFN KñRNSNS\$Æ\$F\$X\$X\$Z\$N\$Z\$O\$M\$Z\$P\$R\$J TS XcJXY NSKTW
 OZXYJ HTRRJ QF YJWWJ JXY ñYTNQJ .Q ScJ K\$F\$X\$Y\$B\$X\$J\$R\$T\$K\$X\$X\$W\$N\$T\$R\$H\$U\$Z\$Q\$J\$M\$J\$S\$X\$N\$K\$U\$T\$Z\$W\$
 IJ R cNRUTXJW HTRRJ ZSJ RNXXNTS I còYWJ nÆZ\$M\$H\$N\$Y\$F\$Z\$J\$Q\$J\$Z\$J\$S\$Y\$C\$Z\$S\$H\$T\$S\$H\$J\$U\$Y\$V\$Z\$N\$
 MTRRJÆ} VZcNQ SJ QJ XJWFNY IJ KFNWJ è QFNRJ\$U\$W\$W\$V\$Z\$S\$M\$J\$Y\$T\$N\$Z\$W\$J\$ð\$Q\$J\$K\$J\$Q\$T\$N\$X\$V\$Z\$N\$W\$ð\$L\$
 nÆ[WFN RJSY ñYTNQJÆ} F YWTZ [ñ IJ UQZX UFWKFNY IFSX HJ LJ

1TWXVZJ +NHMYJ INYÆ nÆEQJ 2TN JXY YTS\$Y\$F\$S\$Y\$H\$Z\$N\$K\$X\$J\$Z\$X\$Q\$Y\$W\$T\$U\$U\$J\$Z\$ JY QJ OZ
 UFWKFNYJRJSY JS MFWRTSNJ F [JH RF YMñT\$W\$W\$J\$Z\$Z\$Q\$W\$H\$S\$O\$Y\$Q\$W\$J\$Z\$S\$&\$Q\$Q\$J\$R\$F\$S\$I\$S\$J\$X\$
 2T\$S\$C\$J\$W\$F\$X\$Y\$T\$Z\$Y\$R\$F\$M\$X\$Z\$W\$J\$Y\$X\$J\$Z\$Q\$Q\$J\$2TN VZ\$N\$TRRJ JY YZ FZWFX YTZYÆ HMTNX
 XJ IñHTRUTXJ QZN Rò\$S\$J\$O\$F\$F\$N\$X\$Z\$N\$2TN _ [THFYNTS
 'SFQ\$Y\$WñJ\$Q\$Q\$J\$R\$J\$S\$Y\$2TN +NHMYJ UFWQJ I cZ\$S\$Z\$Z\$N\$K\$X\$Æ\$F\$T\$S\$X\$T\$Q\$Z\$Æ\$W\$R\$F\$N\$X\$T\$P\$J\$X\$Y\$Q\$J\$I\$J\$
 YFSINX VZJ OJ UFWQJ IJ 2TN IZ /J UñWNXXF\$Q\$Q\$T\$S\$X\$WñINLJW QJ STZ [JFZ HFYñHMNX

4S JXY GNJS UWðX I c-TRRJ Y\$W\$W\$X\$Z\$Y JXY XZGTWITSSñ FZ UWñINH FY JY QJ
 X^STS^RJXÆ *Y STZX [T^TSX UTZWYFSY +L\$Z\$J\$M\$G\$F\$H\$M\$Q\$F\$W\$T\$R\$N\$S\$F\$Y\$N\$T\$S\$J\$X\$Y\$I\$J\$@S\$
 J]JRUQJ IñHQFWJW VZJ QJ YJWRJ nÆ-TRRJÆñ\$S\$U\$M\$Q\$N\$X\$X\$Q\$F\$J\$K\$Y\$Q\$N\$W\$ñ\$U\$F\$W\$W\$U\$Q\$Z\$W\$Z\$S\$S\$
 VZJW VZcFZ 2T\$N\$C\$X\$U\$Y\$S\$T\$S\$F\$Z\$2TN NSIN [NIZF]Q\$S\$X\$U\$W\$T\$L\$W\$J\$X\$X\$ñ\$IFS\$X\$Q\$J\$IT\$R\$F\$N\$S\$J\$I\$J\$
 ñUMñRðWJ JY HFIZH *LT÷XRJ JY MZRF\$N\$X\$R\$H\$Z\$Q\$M\$F\$N\$J\$S\$Y\$X\$N\$Z\$ (MWNXYNFSN\$X\$R\$J\$R\$F\$
 LSN'JW QFRòR\$J\$H\$M\$T\$X\$JÆ HJUJSIFS Y I cFUVZ\$X\$U\$F\$Z\$U\$W\$Z\$W\$F\$H\$S\$X\$X\$W\$Y\$N\$W\$
 QcNSIN [NIZ nÆUJZY KWFSHMNW QJX QNRNYJ KJ IJ X\$S\$K\$N\$S\$H\$S\$H\$M\$ð\$F\$S\$Q\$Z\$X\$N\$S\$T\$Q\$H\$Z\$N\$B\$F\$J\$Q\$Y\$
 SJ UJZY SñFSRTNSX XcñQJ [JW FZ IJXXZ\$X\$IJ\$Q\$Q\$S\$T\$N\$Z\$J\$M\$S\$J\$M\$H\$F\$S\$Y\$J\$ScF\$U\$F\$X\$IJ\$R\$T\$Y\$U\$T\$
 WFHYðWJX JXXJSYNJQX IJ QcJXUðHJÆ} è QFVZñ\$Æ\$Q\$J\$M\$G\$Q\$F\$U\$J\$S\$W\$Y\$Y\$J\$S\$T\$W\$X\$V\$Z\$C\$N\$Q\$X\$c\$F\$U\$U\$
 8JZQJRJSY QcJXUðHJ ScJXY WNJS JY QcNSñM\$F\$N\$S\$Z\$N\$K\$V\$F\$S\$H\$M\$N\$Y\$Q\$J\$X\$
 GTWSJX IJ XTS NSIN [NIZFQNYñ ScJS JXY OZX\$Y\$S\$H\$M\$W\$F\$Z\$J\$U\$Q\$Z\$X\$H\$S\$C\$J\$X\$Y\$U\$F\$X\$Q\$J\$/Z\$N\$
 QZN RòRJ UQZX NSIN [NIZJQ .Q ScJXY QZNR\$N\$Q\$S\$Y\$M\$Y\$A\$N\$S\$H\$J\$N\$Z\$V\$Q\$ð-TRRJ nÆ1c-
 UTZW FZYFSY VZcNQ XcñQð [J VZcNQ KWFSH\$M\$S\$H\$X\$Æ} VZcNQ SJ WJXYJ UFX
 HJ VZcNQ JXYÆ XNSTS NQ JXY 'SN RTWY 1c-TRRJ X\$N\$X\$Y\$ñ\$X\$Z\$Z\$S\$ñ\$F\$G\$Q\$J\$T\$Z\$F\$S\$Y\$N\$U\$F\$
 NIñFQ JY QcJXUðHJ ScJXYZ\$W\$Z\$Z\$R\$J\$S\$J\$S\$X\$ñJ UZ\$W\$S\$J OJRJIñLT YJ JY RJ KFNX MTW
 XNLSN'J UFX WJUWñ Q\$F\$R\$J\$W\$Q\$F\$N\$X\$ñ\$F\$Q\$M\$J\$X\$T\$N\$O\$F\$R\$N\$X\$F\$X\$X\$J\$Y\$S\$J\$K\$F\$N\$X\$O\$F\$R\$N\$X\$F\$X\$
 QcNSIN [NIZ 6ZcFN OJ c\$M\$Z\$R\$W\$N\$S\$J\$S\$F\$N\$S\$W\$F\$Q\$J\$S\$N\$R\$J\$S\$Y\$S\$F\$ö\$Y\$X\$T\$N\$Y\$Q\$C\$F\$Z\$Y\$T\$S\$ñ\$F\$Y\$
 2FYêHMJ JXY IJRJHTSYJSYJW IJRJXZ)WJ ÆRTQ\$N\$R\$N\$R\$X\$N\$Yñ HTRRJSHJ F [JH QcFGSñ
 (cJXY 2TN VZN XZN\$X\$R\$T\$S\$J\$X\$U\$ð\$H\$JÆ OJ XZN\$X\$X\$N\$S\$Z\$W\$W\$F\$Q\$N\$H\$F\$Q\$S\$X\$Q\$T\$N\$
 XFSX RTIðQJ JYH .Q XJ UJZY VZJ OJ SJ UZN\$X\$X\$J\$K\$Z\$N\$X\$U\$T\$X\$R\$T\$N\$J\$Y\$OJ [JZ] J]TWHN\$X\$J\$
 VZJ KTWY UJZ IJ HMTXJ RFNX HJ UJZ JXY Y\$Z\$Z\$Y\$K\$F\$N\$U\$W\$Z\$Æ\$Z\$Y (TRRJYYWJ MFWINRJSY
 RNJZ] VZJ HJ VZJ UTZW WFN Y KFNWJ IJ RTN\$Z\$S\$J\$A\$K\$Z\$J\$M\$H\$X\$ñ\$M\$W\$F\$S\$N\$J\$S\$X\$Æ GQFXUMñR\$J\$
 LðWJ QJIWJXXFLJ IJ QF 2TWFQJ IJ QF 7JQ\$N\$Z\$N\$Q\$S\$Z\$ð\$Z\$F\$G\$Q\$N\$X\$U\$M\$ð\$R\$J\$H\$T\$S\$Y\$W\$J\$Q\$J\$8\$F\$N\$
 Qc*YFY JYH 2NJZ] [FZY _XcNQ UJZY YTZYJ\$O\$F\$R\$X\$N\$X\$V\$Q\$U\$U\$Z\$F\$W\$M\$N\$S\$Y\$N\$W\$N\$X\$Y\$J\$W\$F\$H\$M\$F\$W\$
 IJ RNJZ] JY IJ UNWJ _RNJZ] [FZY INX OJ Z\$S\$Y\$S\$W\$S\$S\$A\$Q\$S\$N\$X\$J\$Z\$] UFX IJ UFWITS JY SJ
 HNUQNSñ VZcZS JSKFSY nÆRTIðQJÆ} RNJZ]M\$F\$Z\$M\$Q\$S\$M\$T\$R\$R\$J\$V\$Z\$N\$
 XJ WJKZXJ è YTZY JY è YTZX VZJ HJQZN VZN HT\$X\$T\$B\$R\$Y\$J\$Z\$Y\$Q\$Z\$W\$W\$V\$S\$N\$J\$W\$IJ\$X\$R\$F\$Z\$[F\$N\$X\$

KFSYûRJ JY QJ UQZX KñHTSI JS NRUTX YZWJX.JY 2B 5ZWTXUF SHJ
WNJXÆ HcJXY QJ UQZX XZGYNQ RJSYJ ZW VZN XJ XTNY OFRFNX HFHMñ
XTZX ZS RFXVZJ IcMTSSöYJYñ HcJXY QJ UñWJÆ JIX RJS
XTSLJX 1J)WTNXY QcWNY IJ QF8NTQñHñYñ
1c*LT÷XYJ VZN XcNSXZWLJ HTSYWJ QJX [TQTSKñXY UWñHNXñRJSY HJYYJ [TQT
YNTSX JY QJX NñJX VZNTSY HTZWX HT RRJY [WTNXY QcWNY IJ QF8NTQñHñYñ
QF XZU WñWJ KFS FñMNTSSö QZN JXY XFWHñÆ JQQJ ScJ]NXYJ VZJ UFW QJZ FñWñWñY
. Q XJWFNY FGXZWIJ IJ XTZYJSNW VZcNQ QcNSIN[NIZ TS UJZY INWJ TQJ SñJñ)XITZ
XFSHJX XZUñWNJZWJX è QF RNJSSJ 2FNX QF ULXN VZJ FñWñWñY JXY QñZ FñWñWñY
UWJSIWFN è QJZW ñLFWIXJWF YTZYJ INKKñW JSTZYJ HTWñWñWñY JXY QñZ FñWñWñY
ñYñ IF SX QJX è LJX WJQNLN JZ]Æ OJ XJWFN QcTS FñWñWñY JXY QñZ FñWñWñY
XFSHJ XZUñWNJZWJ YFSINX VZJ QF WJQNLN TS SñWñWñY JXY QñZ FñWñWñY
STZX JS KFNWJ ZSJ FRNJ JY è öYWJ MZR GQJX JSTZYJ HTWñWñWñY JXY QñZ FñWñWñY
1JXFHW NQ8HJJSYWJ XJX KTW HñJXFHTSSJ WJ VZJ QJZ FñWñWñY JXY QñZ FñWñWñY
IJ)NJZFW QF HWFNSYJ IJ)NJZ QZN JSQö [JWFN VZJ QJZ FñWñWñY JXY QñZ FñWñWñY
XZW HJ ITS YNQ QFNXXJWFNY XZGXNXYJW QJZ FñWñWñY JXY QñZ FñWñWñY
HJ XTNY QJ)NJZ TZ Qc-TRRJ VZN J]JWHJ JS QcTS FñWñWñY JXY QñZ FñWñWñY
QF UZNXXFSHJ XFSHYN'FSYJ VZJ HJ XTNY ZS FñWñWñY JXY QñZ FñWñWñY
)NJZ TZ è HJQQJ IJ Qc-TRRJ VZJ STZX FIWJ XñWñWñY JXY QñZ FñWñWñY
MTRRFLJX HJQF SJ HMFSLJ JS WNJS QF HWFNSYJ IJ)NJZ QZN JSQö [JWFN VZJ QJZ FñWñWñY
Qc-TRRJ IJ]JSZ nÆ*YWJ XZUWöRJÆ}XJWF QcTS FñWñWñY JXY QñZ FñWñWñY
[ñSñWFYNTS VZJ QJ)NJZ *YWJ XZUWöRJÆ}XJWF QcTS FñWñWñY JXY QñZ FñWñWñY
XYWNHñWñWñY JXY QñZ FñWñWñY JXY QñZ FñWñWñY JXY QñZ FñWñWñY
1F HWFNSYJ IJ)NJZ UWTUWJRJSY INYJ JXY QF RTIJ JXY è ZS nÆFY MñNñXñRñJ FñWñWñY
YJRUX ñGWFSQñJ JY QF RTIJ JXY è ZS nÆFY MñNñXñRñJ FñWñWñY
TZ RTNSX HTSXHNJSY WJHTSSFNXXFGQJ JXY QF RTIJ JXY è ZS nÆFY MñNñXñRñJ FñWñWñY
FGFSITSLñSñWFQIJXJ]JWHNHJX IZHZQYJ ZENX TS FñWñWñY JXY QñZ FñWñWñY
XZW Qc-TRRJ YTZY HJ VZcTS FJSQJ[ñè)NJZ QJZ FñWñWñY JXY QñZ FñWñWñY
IJ Qc-ZRFSNYñ XcJXY FHHWZJ IJ YTZY HJ VZJ QJZ FñWñWñY JXY QñZ FñWñWñY
JS NRUTWYFSHJÆ Qc-TRRJ JXY QJ INJZ IcFñWñWñY JXY QñZ FñWñWñY
HWFNSYJ IJ Qc-TRRJ F UWNX QF UQFHJ IJ QF HñWñWñY JXY QñZ FñWñWñY
IJ)NJZ QJZ FñWñWñY JXY QñZ FñWñWñY JXY QñZ FñWñWñY
2FNX HTRRJ Qc-TRRJ SJ WJUWñXJSYJ VZcTS FñWñWñY JXY QñZ FñWñWñY
XZUWöRJ Qc*YWJ XZUWöRJ ScFXZGNJS XTRRJ VZJ QJZ FñWñWñY JXY QñZ FñWñWñY
RñYFRTWUMTXJ JY QF HWFNSYJ IJ Qc-TRRJ VZJ QJZ FñWñWñY JXY QñZ FñWñWñY
UJHY INKKñWJSY IJ QF HWFNSYJ IJ)NJZ QJZ FñWñWñY JXY QñZ FñWñWñY
3TX FYMñJX XTSTY IJ UNJZXJX LJ SX RñIS OJUTZW WFN ^YWTZ [JW FZXN H
8N IZWF SY QJX YJRUX INYX KñTIFZ] STZX WñHñWñWñY JXY QñZ FñWñWñY
JS 'JK IJ)NJZ QF UñWNTIJ QNGñWFQJ STZX FñWñWñY JXY QñZ FñWñWñY
RöRJ ñYFY IJ [FXXJQFLJ [NX è [NX IJ Qc-TRRJ VZJ QJZ FñWñWñY JXY QñZ FñWñWñY
QJ 2FöYWJ è UWñXJSY Qc-TRRJ JXY QJ 2FöYWJ è UWñXJSY Qc-TRRJ JXY QJ 2FöYWJ
QJ 2ñINFYJZW è UWñXJSY HcJXY Qc-TRRJ JXY QJ 2ñINFYJZW è UWñXJSY HcJXY Qc-TRRJ
UWNY JY Qc-TRRJ FZOTZW IcMZN JXY Qc*XUWñWñWñY JXY QñZ FñWñWñY
WFUUTWY QF [FXXFQNYñ XcJXY YWFSX KTW RñJÆ FñWñWñY JXY QñZ FñWñWñY
STZX YJSTSX IJ Qc-TRRJ YTZY ZñWñWñY JXY QñZ FñWñWñY
JY HJYYJ UZNXXFSHJ ñRFSFSY IcZSJ FZYTWN YñXñWñWñY JXY QñZ FñWñWñY
XcFUUJQQJ UFX UZNXXFSHJ TZ KTWHJ RFNXY XcFUUJQQJ UFX UZNXXFSHJ TZ KTWHJ
QJ nÆIWTNY IJ Qc-TRRJÆ} *S XJHTSI QNJZ HJ STZX WñWñWñY JXY QñZ FñWñWñY
QZN STYWJ XNYZFYNTS IF SX QJ RTSIJ HFVñWñWñY JXY QñZ FñWñWñY
YJZW VZN TW TS FñWñWñY JXY QñZ FñWñWñY
HTSXñVZJSY öYWJ VZc nÆMZRFNSJXÆ} *S IJ QF HñWñWñY JXY QñZ FñWñWñY
QZNTZX RöRJ XXY è INWJ STYWJ [FQJZW UW HTWñWñWñY JXY QñZ FñWñWñY
HJ ITS Y STZX XTRRJX INLSJX HFW STZX ScEL SX FñWñWñY JXY QñZ FñWñWñY
[FQJZW XcNQ ScMFGNYJ JS STZX JY XN STZX HñWñWñY JXY QñZ FñWñWñY
nÆMZRFNSXÆ} _ 1F UZNXXFSHJ JXY è Qc-TRRJ QJZ FñWñWñY JXY QñZ FñWñWñY
JXY è Qc-TRRJ JY OJ XZN X è Qc-TRRJ UWTY öLJ VZJ QJ RFLNXY WFY HMFWLñ
2FNX JS VZJ QX YJWRJ XñZñWñWñY JXY QñZ FñWñWñY
'HFYJZW RTS 2ñINFYJZW JY RTS 5WTUWNñY FñWñWñY JXY QñZ FñWñWñY
2F UZNXXFSHJ JY UWTUWNñYñ nÆUZNXXFSHJ XFWHñJIZ)WTNYÆ}
2F UZNXXFSHJ JY UWTUWNñYñ 6ZJQ FñWñWñY JXY QñZ FñWñWñY
/JXZ RñX RöRJ RF UZNXXFSHJ JY OJ XZN X UJWRJ RñRJS UJZY öYWJ OZLJ 9T
UWTUWNñYñ UJZ [JSY KFNWJ HcJXY OZLJW XN RTS
IcFHHTWIF [JH QJ QJZW JY FUUWñHNJV

n Æ FN O J I T S H W ñ J Q Q J R J S Y X Z W Q Z

[illegible]

& Z K T S I H J U W N S H N U J S J Y Y J R J S Y W ñ [T Q E Z Y I W T N Y X Æ } V Z J U W T H Q F R F Q F H I V T Z J O X F H W X Z F J C Z Y T W N X J U F X R T
G T Z [N X Y J W J U T X J X Z W Z S J H T S H J U Y N T S W J Q N L N J Z X J H C J X Y è I N W J V Z J Q V L J K F M T W J H C O X F H W X Z F J C Z Y T W N X J U F X R T
I N Y K F Z X X J 6 Z N U J Z Y X c J S V Z ñ W N W I Z n Æ) W O T N Y X Æ } V Z J U W T H Q F R F Q F H I V T Z J O X F H W X Z F J C Z Y T W N X J U F X R T
F Z U T N S Y I J [Z J W J Q N L N J Z] Æ \$ 1 J n Æ) W T N Y X Æ } V Z J U W T H Q F R F Q F H I V T Z J O X F H W X Z F J C Z Y T W N X J U F X R T
S T Y N T S W J Q N L N J Z X J H c J X Y è I N W J V Z J Q V L J K F M T W J H C O X F H W X Z F J C Z Y T W N X J U F X R T
n Æ ñ L F Q N Y ñ I J X I W T N Y X Æ } V Z J U W T H Q F R F Q F H I V T Z J O X F H W X Z F J C Z Y T W N X J U F X R T
X T Z X Z S F Z Y W J S T R V Z J n Æ Q c ñ L F Q N Y ñ H M W ñ n S S J X E } J O C H I N J W H J V Z N J X Y U T Z
K W F Y J W S J Q Q J V Z N W ð L S J J S Y W J Q J X J S K F S Y X J Z Y V Z J Q J X F Z Y W J X S J O Z L S Y U F
(M W ñ Y N J S X Æ H c J K W F S Z S S N Y ñ Q F X J U J Z Y V Z J Q J X F Z Y W J X S J O Z L S Y U F
C Z X Y L B N X H U X Y O L Z W E K K N W L J

n Æ . Q ^ F G N J S I J X F S S ñ J X I ñ O è V Z J O J R J J O J W F I T Z Q F N X O J R J X T Z H N J W F N X U J Z
RTSSSJ UTZW XJSYNWÆ JSZXJSY UQZX TZ RTNSXX XJQTS QJZW

& ! " # \$ % ' () * + , - . / : ; T Q P X U M N Q U T X T ~~M~~ M N J

4S INY QTWXVZcZS HWNRNSJQJXY UZSNITVZNSQSNFS/ZJHJVZcNQ
RñWNYJÆ QJHMeYNRJSY JXY XTS IWTNYÆ RñWNYJÆ QJHMeYNRJSY JXY XTS IWTNYÆ
YTZYFZYFSY XTS IWTNY 8N XTS JSYWJ UWNQÆ WñWZXXN WQ OZJSYRZcXNSJNXHNUQNS
VZcNQ JS GñSñ'HNJ HTRRJ NQ JXY OZX YJ VZcNQ QZFN JSTBZNXJ UZNXFXSHJX JSSJ
JQQJñHMTZJ (TRRJTSKFNY XTS QNYT S XJHZZHSMJñÆTUFXY ZJ JWSJQQJÆ} ScJXY
VZJQVZcZS XcJ]UTXJ ñYTZWNRJSY è ZS IFSJRWNSYNUSWNNQ UWTHQFRJ VZJ QF [STZX
STZX INXTSX YWðX GNJSÆ NQ QcF [TZQZNWQ FSHVZJQHUF GQcNQ [JWXFNWJ JXY
RñWNYJÆ XcNQ F[FNY YWNTRUMñ IZ IFSJRWNSYNUSWNNQ UWTHQFRJ VZJ QF [STZX
UZNXFXSHJ]FNY YWNTRUMñ NQ JZY JZ ñLFQUWZSYJHJZVZcNQ QcJXY JS JKKJYÆ JQ
RñWNYFNY 8NZSJSKFSY OTZJ F[JH ZS HTZYXJFXNXTSJHJZQJ RñRJ SNUWNXHTSXH
ScJXY VZJ OZXYNHJÆ RFNX XcNQ SJXJ HTZUNJUXFXJ GQJXYSHTMTJWSHTRUQðYJ RF
OZXYNHJ .QJXY OZX YJ JYHTSKTWRJ FZ IWTNY ZYVZJYFUQZNY VZWZJNQ JX XUTYJ XTNY
QF QTN FÆFSY FHHJUYñ IJ HTZWNW ZS WNXVZJ JSQZcXNZWJQTZ VZJ JY HcJXY FN
HTSXñVZJSHJXÆ UTZWVZTN WNXVZFN YNQJJSZVWZScJNQñHJZSSFMXZJFN YTX ñYFSY
QJX XZNYJX UTXXNGQJX IJ XTS FHYJÆ \$2FNXTQJ HMGQFNZYJS VZJJSWNJW HFX XJ U
STZX QZN NS(NLJTSX ScJXY VZJ STYWJ IWTNY VZJZcXQZJSY IZS [TYJ ZSJ [TQ
XNJS 3TYWJ IWTNY WñFLNY HTSYWJ QJ XNFJSXJRGQñQJIZIWTZNUQJXY[NJSY UTZW Q
HTSYWJ QZN HcJXY VZJ STZX FITSX QJ IJXVZJQJNQ ITNY TGñNXFXSHJUTZNY QFV

XJ HTSKTWRJW .RFLNSJ_ RøRJ QJ HFX
IN[NIZXHTRUTXFSY QJ UJZUQJ FZW FNY
QTSYñ XZUUTXJ VZcNQ ^ FNY JZ UFW

HMTXJ WJ[NJSIWFNY JSHTWJ FZ RòRJ 3J XJWJ HGT SOSJUXER QXIN XJSY VZJ QJX QTNX
FZOTZWicMZN JY YTZOTZWX è RF [TQT SYñ HcMNNWW AEZJ2HFJ TQT SOJñ XJSYNRJSY IZ U
IFSX HJ HFX XJWFNY NRRTGNQNXñJ UF WFOQZXY J92EONKZVX RGNRUTWYJ QF [FQJZV
RFQMJJZWYZGNQNMFAEIJ [TQT SYñ IñYJWRNSQJRUFZUQJ JY UTZW QJ UJZUQJAE \$ 1J UJ
HWñFYNTS IJ[NJSIWFNY RTS RFöYWJAE *Y BTNRVZKFGQHFZQDñ RFNJZWXAE IJ Qè Q
QJ HWñFYJZW OJ RJ [JWWFNX JSYWF [ñ IFSXJWF HTJZZSXJWFNSXT S UTZW VZJ OJ SJ G
UTZ[TNW WTRUWJ RJX QNJ SXAE \$ 5FWHJ VZJQOTñ XBNX MNJQVZSUKTZZW RTN UQZX VZc
OcJSIJ[WFNX öYWJZSYTYZJR F[NJAE \$ &NSXINRFSHJAEYSWJ QcJXHQF[J
IJ RTN RòRJ JXY HJ VZJ OJ UZNX FYYJSI WJ IJ RTNZJX QJX KTWJRJX IJ LTZ[JWSJRJS
UTZW WFNX YTZY FZXXN GNJS INWJ IJ UNWJ XUJZQFUFNFNSYNNUNUZYNTSY IWTNY JY YTZ
è QF [NJ IJ Qc*YFY 5FWHJ VZJ MNJW OcFN [QVZQZFCQDñ ZFVNFZVZNS LTZ[JWSJRJSY
ScFZWFN UQZX IJ [TQT SYñAE RFöYWJ MNJVFUOJQJWFNFQZOTZQWidMZN IJXUTYJHT
JXHQF[J YTHWFYNJ JYH FLNXXJSY JY TWITSS
6ZJQ WJRöIJ è HJQFAE \$:S XJZQAE SJ WJH.QSXFTSYWQJFZHJZSXNYFNWJX IJ Qc nAEF
IJ[TNW HcJXY è INWJ SJ UFX RJ QNJW JY SWJFWKRNWJLJFSWINW WINKKñ WJSY VZJ HJY
HTRRJ QNñ 8NOJ ScFN UFX IJ IJ [TNW OJ SJUFTVSGFNKJQBBQ \$ QZN RòRJ HcJXY è IN
UQZX IJ QTN KZY UWFYNVZJRJSY UTXXNGQJ UFWY
nAE2FNX TS RJ QNJWFAE AE } _ 5JWXTSSJ SJ SHJZRNFJEXMFBZSJ RJJSY UFW QJX WJUWñ
RF [TQT SYñ JY OJ WJXYJWFN YTZOTZWX QNGSWIN IN ISXUFAJ UTZQXTNSW FSYX STRGWJZ
nAE2FNX YTZY XJWFNY GNJS [NYJ XJSX IJXKXZWHYXIXKZX WNUWñ XJSYFSY ZSNVZ
HMFHZS UTZ[FNY KFNWJ HJ VZcNQ [JZY AE AS)FVWHMZNIJ TZXZONTZ WZJQF YTYFQNYñ JX
HMFHZS UTZW WFNX YTZY KFNWJAE \$ 3cöYJXX FTUZZNXXFX QH JQVIZZYXPRMWTNY
[TZX TGQNLñ IJ QFNXXJW YTZY KFNWJAE \$)ñ K*SSKFHJUTIZXQFYXFTSWT XFNSYJYñ IJ Q
SJ [TZX KJWF WNJSAE (JQZN VZN [JZY GWNXSTWXYTVWdZTS QFTSYñ N3N VZNYñ TZ KTNX
[TYWSJRNYMFFNYJ_ QJ HTRRJ YJQ 8N VZJQVQNXIRNQFXTSK IJ XHFSIFQJ QF KWNJ
IcFZYWJX XTSY IJWWNöWJ [TZX JY [TZX XTZXNJSSJUSFK UTZXXöYJXSN IJ [FSY QcFWHM
ZSJ UZNXXFSHJ NRUTXFSYJ JY [TZX ScFZWJHJHQFXNLKXPSNVZJ IJX XJW [NYJZWX JY X
UJNSJ è [FNSHWJ 2FNX XN RòRJ LWêHJ è [TYNRJ SJZXIXVZSNKJUTZW Qc nAETWLZJNQ
[TZX UFW [JSJ_ è NRUTXJW è QcFI [JWXFNWJ N6ZSSIJ QZXLHIZSXWSJRJSY IñHQFWJ UZ
IñWJWF UFX UTZW HJQF è RTNSX VZcNQ SJ KcJIXYHVSQVZJMFYXQJWJ 1NGñWFZ] RTIñW
HTRRJ ZSJ FZYTWN Yñ XFWHñJ .Q SJ [TZX ITNW SAE W(JXUJSHFSSN QF KFSYFNXNJ QF
MTRRFLJX GNJS VZcNQ ITN [J XJ YJSN W XZVHXJXJLFWNXXSYJ TZ [TNW OFNQQNWAE
RJXZWFSY [TYWJ UZNXXFSHJ FZLñSNñAESXN HJ SöJTKRYJFKSQNRñNZXQ
3TZX HQFXXTSX MFGNYZJQQJRJSY QJX ñ XBXZQJFZJFVSZVQFTNFY öYWJ QNGWJAE \$
ITS ITS Y QJ nAETZ [TNW XZUWòRJAE } ^ JXY UFW*YFFLYñ JX YXcQCN SURJSY IFSX XTS IW
UFWYNJSY è ZS XJZQ HcJXY ZSJ 2TSFW HMNTZEUQZM QYFQUTMF XMYZNUJSY LèTZ [JWSJRJSY
YTZX ZSJ)ñRTHWFYNJ JYH (J UTZ [TNW X(ZIQWñR/Z NHStcSYW WFX UTZW RTN JXY HTS
VZN XcJ]JWHJ Y NQAE \$ (TSYWJ QcNSIN [NIZQJXXHFFW QH5Y Z WcJNSINT] XHJX OJZ] IcJ
IZ 1F UZNXXFSHJ IJ Qc*YFY XJ RFSNK JXY JUTZZXK UKQ FVRYJMTS TSY OFINX UTWYñ QJX
HTSYWFNSYJAE NQJRUTNJ QF nAEKTWHJAEJF è ZFYVZZQ QJXQcFQJIZJNISZQZNSYXAE }
ScF UFX QJ IWTNY IJ WJHTZWNW &Z] RFNSX NJYQdSYRWJ QF UKQ FVRYJMTS JWNJ SZNXN
XcFUUJQQJ nAEIWTNYAE } FZ] RFNSX IJ QcN3NNJKEI\$ (JQQJ XZB8VNDQ QJYYJ QJX 2T
nAEHWNRJAE } (WNRJ XNLSN'JAE JRUQTN IJUXFVKTQWJNYUñFV QQXSSNXXJSY UFW WF
[NIZAE HJ ScJXY VZJ UFW QJ HWNRJ VZJ QcNSYNUJFWZUWBYWñYVZZNCAUSSJRJSY Qc*YF
QF UZNXXFSHJ IJ Qc*YFY VZFSINQ JXY IcFBNXUFXJHcWXXFZXJUNFZNSHMFYTZNQSDJZ]
JXY FZ IJXXZX IJ Qc*YFY JY STS Qc*YFY VZNUJFXYFTZ UJXSSBXWJ IJ RFQ [JNQQFSHJ Qè
QZN RTNSIWJ JYIcöYWJJS LñSñWFQ ZS UJZ
*Y RFNSYJSFSY XN OJ [TZQFNX WNWJ OXZXZBXWYFNGXQFNJñ ZSEJLñWñJ JXY HJWY
LWNRFHJ IcTWYMTIT]NJ [TZX J]MTWYJW è SJJWRWYSYKZFNWY WJQZSN [JWYZ QTZFGQJ
VZN HTSYWFNJR TS Iñ [JQTUURJSY NSIN [NIZWQV RFSXSJTSZYF UFX KFNWJ QJ LñSñ
SñNYñ JY RF UJWXTSSFQNYñ HWñFYWNHJX [FNYSQFNSXJWJFVFXJXJW JS KJWRFSY QJ
HTSXJNQ HFW XN [TZX QJ XZN [NJ_ [TZX XHFNQRJSFJXXXIcöYRTNUJWRNX XNYûY Q
OJ XJWFN [TQñ /J SJ [TZX IJRFSIJ FGXTQZIRJSYNVGNJVSFZHFRV IñWñX QJ XF [JSY XN C
XN UJZ VZJ OJ [TZX IJRFSIJ [TZX XJWJNJ_ YJZCHTZFWXJW XZJ [Z QF nAEXTZRNXXNT
KFNXJZWX IJ QTNX FZYTWN YFNWJXAE [TZX ICFXJWNSJ JXY èTHXFN [SIWJ 2FNX QJ LTZ
QcöYWJ UFWHJ VZcZS HTWGJFZ SJ XFN YUBXZHMKSQYQFNX XJWZ6ZNSIWIJAE NQXFN
[TQJZW SJ UJZY UFX [N [WJ XFSX [TQJW /J RQUTKZLWSXWFGJQDZXUFWTQJX UTZW XJ
[JWX HJZ] VZN [JZQJSY öYWJ ñLT÷XYJX JY QJTGSEWJ JJRKNLSIWFN
HJ VZN QJZW XJRGQJ QJ UQZX ñLT÷XYJAE XJ (KBNISMJSTYSSTSMJZFWF [TNW HTRRJ è Q
[TZX IJX QTNX JY HJX QTNX ZSJ KTNX ITSSñJPKQQT\$ WZMNXHJQJWJW HFW TS JXY JS
TZ GNJS XJ WñXITSZIZVGTWQIB\$HMFNTS TWNVZJTS SJ UJZY UFX YTZOTZWX öYWJ FZXX
WJKZX IcTGñNWAE \$ /JZSJXXJ JY XFLJXXJ SJ [TSY LZöWJ IJH
(cJXY UTZW HJ QNJZ IJ WñHWñFYNTS

MJZWJXIJOT^JZ]ñGFYXVZJQcTSRFWHMFSUJSXTZYHJZDQTSE _ [TZXSJXF[J_LZö
 IJRFSIJ HcJXY VZJ Qc*YFY SJ XJ RTSY WJ QFXYWJ TUAELWTSJ UJZUQJ JXY UTQNHJ
 IJZW HTRRJ ZS [NJZ] UFUF GTZLTS VZcNQ XTZQWZHNWVSNJ XTS RTN VZN UWFYN
 Qc*LQNXJYTQñWFNY FZ RT^JS êLJ VZJQVZTQYHTJVSYöXJX XZöKöSFLJX
 JYVZJQVZJXKöYJXIJXKTZX 2FNXQJYJRUXScFSSX QÖDÖXITWÖdSSVZJXYNTS 'JYYNS
 UTZ[FNYXFSXIFSLJWYWFöSJW QF2öWJ8THTSXZöWöQJXQdWYFVZJHTRRJZS RFQF
 1JXJSKFSYXlcFZOTZWlcMZN 1öXVZcNQXLSZYWZXS\$MLJZHWVNXTS VZcJQQJFYJJS
 XTWYöX VZcNQXTSY [ñHZ ZSJ MJZWJ XFSXñTENVRÖU TKAZJXJZQJRJSY Qc*YFY ScJX
 SJ [JZQJSY UQZX WJöYöW(IFVS X QWñXESY QKXY FZ HTSYWFNWJJS UFWKFNYJXFSY
 nÆXTWYNJÆ} ScJXY UQZX ZS HTRUQñRJSYINXQYF\$HEJQTöXUñR FLTQÖJX VZN [JZQJSY
 ScJXY UQZX ZS iñQFXXJRJSY ZSJ WJQêHMJJXSN\$M J[NIZ XJBSZ UWT'Y IJ nÆYTZXÆ}
 XZRX RFNX QcTUUTXñ QFSñFLZYNTYS IZ UJSKJZHQJZWX iñRFLT LZJX QJX RJNQQJZ
 'WJK Qc*YFY ITNY FZOTZWlcMZN TZ GNJS SVZöQZöWöZYSIñXöWöWöW& DZEHQW TYNWJITJN
 GNJS YTOñWJW YTZY JY XcJKKTSIWJWÆ NQTUTNYWHQJTNXWRWJSöWöGZöSYñ VZJ WJS
 J]YWöRJNWNWYFGNQNYñJY QcNSXJSXNGNQQSöJXöFVZöZVSJ RFWöRUXJÆ} .Q SJ X
 QFYTOñWFSHJJXY UFXXñ 8N Qc*YFY YJSI Z\$WTN EW QöSKFMJSR WñJ VZcNQ XJ UWñT
 NRRñINFYJRJSY YTZYJ QF RFNS (J ScJXY UQZX XQöA J TödöS SIN[NIZ ScJXYöZöZöQJZ
 IJ nÆWNWJÆ} JY YTZYJ UQFNXFSYJWNJ JKTUS^HNOZ XFY\$YCFNWNUTTS ZRÆZ WñFZöZöTRJÆ
 JYH IJ[NJSY ZSJ HMTXJFRöWJRJSY LWF[JScFZWFNY lcFZYWJ IJ[TNW VZJ HJQZN
 6ZFSI QJX nÆJXUWNXYX QNGñWFZ]Æ} WñHöSFZMSYöQFJQÆS JW&QöTSX ITSHÆ)J
 QF UWJXXJ NQX XJRJYYJSY JS HTSYWFINHXNJTSYFF RHUQY ZWJUXWURWJRGWJX RFQFIJ
 UWN SHNUJ JY QJZW [TQTSYñ KTW RJQJ .QKñJZöSSWRNUJWZcMQScöS JFX GJXTNS I
 [JZQJSY UFXÆ NQX XTZMFNYJSY VZJ NQXöF[NÆJ WFTNZJSTYöX XöSöM MñXNYJW QJX G
)J Qè QJZW NSHTSXNX YFSHJÆ XNYöY QF QFNöS JWZYñQJXQFZWWJXX(JFZHW NXXJSY _ 6Z
 HTWIñJ NQXIJRFSIJSY QFHJSXZWJ (cJXY UQZXYSöFZöWöWQYQöJöYöCö*YFYÆ XFRTW
 QJZWñYFSYXFHWñ IJRöRJ VZJ QFRTW FQJWJöNLNJZSWQZñTS KTSY ZSJ QTNÆ VZ
 lcFLNWJS[JWX QZN JXY HJQQJ IJ LFRNSX RFQöSöNöGöXöQöNöYöSöÆFSYXS H•ZW XTZKKWJ IJ
 LêYñX VZN HMJWHMJSY è RJYYWJ è UWT'Y QdX]ñFöWöQöSöMöXöZöNJF FUUWNX VZJ HJY
 QJZW X UFWJSYX 5FUF Qc*YFY ITNY QJZW UJQöRXY YWJ RFQöWöNöZöS VZöTS SJ UJZY LZñ
 IJ HMTXJX iñXFLWñFGQJX RFNX UFUF Qc*YFY WñFZöXöXöQöWöTöNöZöJX 1J RñIJHNS VZ
 IJ QJZW NRUTXJW XNQJSHJlcZS HTZUlc•NQXöSöJöWöHöJöXöRöFöGöNöKöJöWöSJ WJHTZWY VZc
 lcZS YWFNY IJ HJSXZWJ YTZY QJZW NRUJWSNöSöZöWöGöWöGöFöFöRöQöQJY QFNXXJWF
 WJHTSSFNXXJSY HTRRJ QJZW UFUF NQX ITIN[USöZöXHTZöRTNöSö QTS LZJX XTZKKWFS
 JSKFSYX XTZRJJYYWJ è XF HJSXZWJ YTZYJ XöFöJöXöMöXöUSöWöSöQöNöWöFN UFX FZYFSY IJ QF

È
 È È

8N YZ UJWRJYX è ZS FZYWJ IJ YJ ITSS JW WFNöXöWöSöÆ ITX
 HTSXJSYNWIJRöRJ è HJVZcNQ YJITSSJ YTWYñFñFöXöFöZöJöJöTöNöX IJ XFQZY UTZW Qc
 XTS FUUWTGFYNTS JY XJX WñHTRUJSXJX KENWYUWTöXöUöWöWöJS QZñRöRöHöQöRöMöJ
 ñLFQJRJSY è XJX WJUWTHMJX JY è XJX HMeñRöRöJSY XYYNSöTS JSYJSINHN UFW QcM
 IWTNY RFWHMJ è HüYñHWNöRöNöYöFöJöQöJöFöQöNöYñ
 HTRRJXTSTRGWJ 6ZcJX YVÆRöSöZöWöZöS nÆQc-TRRJÆ} XJWF UQZX (TWNXXFSY
 SFINYÆ nÆ1JHWNRNSJQJXY QJWñRöRöJ IJ XTöSYöTöXöñöRöRöJ nÆQc-TRRJÆ} UQZX (TWNXXFSY
 4S UJZY FITUYJW QFUMWFXJ XFSX YTZYJ KTNöXöQöCöYöQöMöTöRöRöJöTöSöJSYJSI QcNSIN[NI
 YJRJSY HTRRJHJQQJ VZN QcñHWN[NY *SJJKöMöZöRöFöQöSöXöNöYöFöSöXöJöWöINöWöX HJXJSX Qè V
 2TN YJQ VZJ OJ RcfUUFWYNJSX è RTN XJZöUöJöUöJöWöHöNöXöZöJöQöQöScF UFX HQFNW
 HTRUQñYJW JY RJWñFQNXJW IFSX Qc*YFY YMFVZöJöZöFöNöQöYöKöTöSö QFUMWFXJ
 HNöWJRJSY HWNRNSJQ JS[JWX QJ UJZUQJ öJöJöCöYöFöFööZöXöXöNöXöZöNYÆ 1FXJZQJ
 QJX XZW[JNQQJ Y NQ YTZXÆ NQ[TNY JS HMFöZöSöZöSöWöHöTöSöXöYöFöQöFöQöJöXöY IJ KFN
 WJITZYJ QcñLT÷XYJ .Q UWñXZRJ IJ HMFHZöSöQöQöUöNöWöJöTöNöXöQöTöFöQ 5FW Qè RöRJ C
 YTZYJX XJX UWñHFZYNTSX UWñHFZYNTSX USTQNHöNöWöJöGöFöTöZöWöGöWöNöLFSIX UñWNö
 nÆFZHS YTWY SJ XTöNöWöZöNöWööQöZöGöWöFöFöIöJöYöWñ JQQJÖZLJ UWñKñWFGQJ IJ KZXN
 RJSYN HFUNFY

1J 2TN XFSX KWJNS _ VZJ STZX XTRRJX YTZX IJ SFNX
 XFSHJ JY VZJ STZX WJXYTSX YTZOTZW X IFSXöSTYWJ KTW NSYñ
 WNJWZ _ JXY IFSX Qc*YFY ZS HWNRNSJQ NSHöWöWöNöLNGQJ 6ZFSI ZS
 MTRRJ UWJSI UTZW LZNIJX XTS FZIFHJ XF[TQöTSöYöTöNöYöNTöSö WFIöZöNXNGQJÆ nÆ7FGJSRZY
 FGXJSHJ IJ XHWZUZQJX JY XTS NLSTWFSHJ WöQöYöUöJöZöWö7öQööFöFöZöYöYöWöÆ} STZW WNYZ WJ I
 QJ UJZUQJ QcJSY TZWJSY lcJXUNT SX 1J UJZUQJÆ\$ _ 4ZN GWF[JX

VZN YWFMNY VZJQVZJX [JQQñNYñX IJ WJSYQJW MFSRñJÆRTW FZñYHYMTZX QJX MTRR
RNSÆ}

'JYYNSF IFSX HJ QN[WJ JXY UFYWNTYJUTYZWöRñINIMNQES HTIJ UñSFQ IZ H•ZW J
YMWTUJÆ JQQJ FJS [ZJ QJ GTSMJZW IJX MTRRSñNYQÆJ ZSYHJWYFNS UWTOJYIJQ
FZXN RñHTSYJSYJ IJ QcTWIWJ ñYFGQN VZH TSTñM ZWSTY•S JQcQ XYNXQFYNTS IJ Qc*
IJ YTZX HJZ] VZN [TZIWFNJSY WFRJSJW QJX HQTSSñJXRñNSñYQc•WpWJQJXÆ J XJWF MTR
HWT^FSHJX F[JH YTZY HJ VZN XcJS XZNY ZSFñZ Wc QcJ K YWNNG Z XZNYJ VZcè QF HT
QF HTWWZUYNTS IJ QcÖYFY FZ] LJSX IJ QFWñJUNFWMJZU[ñYJQZ VFX VZNL SW XTYñYXOFRF
RNSNX YWYNTS IJ QF INUQTRFYNJ YFSINX XIZRñJZ V WñKJVS YHY FQTWX XJZQJR
WJUWTHMJFZ] RñHMFSYX FZ] nÆXñIZHYJZIW XJZSñZUNQUNYñ YTZY RFSVZJ IJ H•ZW

6ZcJXY HJVZJQJHWNRSJQ IJ IWTNY HTRRSJ SñSFQ X Y HTZYNWñ [TQYJ IJ XJSYN
VZN HTRRJY QcJWWJZW KFYFQJ IJ YTZHMJYT ZYHJTGNHXM TFS IJ QF HWNYNVZJ JY
UJZUQJ FZ QNJZ IJ HMJWHMJW HJ VZN JXY ñcZñFY MÖR HÆS FTQNTW XJS'S QcNSIN [NIZ
QJ GNJS RñUWNX FZQJWQñÆFNS HJ VZJ KTS YQJXWNGZSFQ IJ QF HTSXHNJSHJ HMW
ñ[TYXÆ FXUNWñ è HJVZN FUUFWYNJS Y è)NRJZS Y Z JHWFNNRNSJQW ö YWJ

VZN J]MTWYJ ZS HWNRSJQÆ\$. Q QZN WJUWñ XJS YUTQRYXWJ QNRñJ[STQZ YNTS TSY X
VZcNQ FJZ IJ UWTKFSJW HJ VZJ Qc*YFY F[FñZ XTSXFXWñWñ KFNQ QJXÆ} IZ UJZU

UTWYJW ZSJ RFNS XFHWNQöLJ XZW QF UWTHUNJñSñF S Qc*JYFMTISY XJ HTSKTSIJ
HTRUWJSIñLFQJRJSY XTZX HJ YNYWJ QF [NU TJMYJ ZQZSñTKNT S ZS FZYWJ 2TNÆ\$ 1J U

UFWYNJ IJ Qc*YFY 3J [FZIWFNY NQUFX RNJZ] WZñCJ [UW XFWWQ ZñHYRRNX JS [JWX
HTRUWJSIWJ VZJ XcNQ XcJX RñLWñFX F SHCJXY JS SJY YWJ J] UQNHNYJRJSY VZJ VZJ

UFX QJ GNJS IcfZYWZN JS QJ YJSFSY UTZWRñSL SñH WñYX F S XT QñRÆ\$ YWJ NRUQNHNY
(cJXY HJ VZcNQ UTZW WFN Y KFNWJ XcNQ ScñcFLN WñUFTXRZS UGW S YWJ X JSFQJQJÆ\$ (cJXY

FZ INY HWNRSJQ HTRRJ [TZX UFWQJWNJ_ Ic FZLN Wñ VZ X Y Qc FUYUN Q QJ GTSSJ OZXYJ
FZWF MTSYJ STS UFX Icf [TNW FYYJSYñ è [QñKQTñSñZñYJ è [T X Y WFNWJ /J UJSXJ IT

GNJSX RFNX Icf [TNW OZLñ [TX QTNX INLSJ XñFñYñYJ [NXTQñF X RñRJ GZY VZJ RTN H
[TX GNJSX INLSJX Icf YWJ HTS [TNYñXÆ NQ QñZ Wñ FñTñS Y U F X SJTRRJ IJX :SNVZJX Fñ

UFX F [TNW_ RñUWNXñ JY [TZX JY QJ [ñY WJ QY ZñF [TNW JñYQ JZWT SñTWRJ IJ [NJ RFNX
UJZñLT÷XYJ 2FNX [TZX SJ XFZWNJ_ QZN UFTNQJ SñYQTFQñSñL Z Z SJ QTN nÆWYNTSS

QcñLT÷XRJ HFW [TZX ScöYJX UFX FZXN LWF SñX VZ cZSñF SñNTRNYSJQY JSIWJ UFW nÆ
[TZX VZN SJ_ UWTKFSJ_ WNJS ;TZX SJ XF [ñJ SJY Fñ ZñFñSñÆ} JY OcJ] NLJ VZJ HMFH

RTN SJ UJZY HJXXJW Icf YWJ HWNRSJQ VñZñUñT ZS VQZñXñ FñWñLQJ JY XTS NñFQ
HcJXY YWFSXLWJXXJW ;TZX IJ [WNJ_ UTZWñÆSñS QñKñMñZñWñY [TZSX HWNRSJQÆ} *

VZN HWT^J_ VZJ nÆYTZX XFSX J]HJUYNTS STZX XñTÆ RñJ XñTZX IJ QF QTNÆ}
UñHMJZXWñÆ}Æ RFNX [TZX UJSXJ_ UTZ [TNW IQZFSñUñZñYñVñZñ QñJXY IJ STZ [JFZ nÆ

[TZXñQJ [JW FZ IJXXZX IZ UñHMñ [TZX SJ XEN SñXñXQJ XñF XSHJUYX IJ HWNRJ IJ UñH
IFSX [TYWJ UJZW IZ)NFGQJ VZcè XF HZQUH WñTñMYñSñMTRJX ZñSñVZN OJ SJ WJHTSSñ

QF [FQJZW Icf ZS MTRRJ &MÆ XN [TZXñYñJ ZñSTZñÆ FñGñMñÆWñFñN ZS nÆHTZUFQJÆ}
STS [TZX öYJX IJX nÆOZXYJXÆ} -ñ GNJS_ YñSñSñUñUñZñYñ [TYWJ HWNRSJQ VZcJS [J

RFöYWJXTNY HTSYJSY IJ [TZXÆ XFWñ *S [JWX 2TN YZ SJ XJWFX OFRF
)FSX ZS HTIJ HWNRSJQ WñINLñ UFW QF HñTSXñM Z SñRñTñSñMñ [ñW XFNWJ 2FNX NQ ^

YNJSSJ TZ UFW QcMTRRJ XJQT SHQñNñMñN X Y U QñSñTñMñFñSñHJQZN VZN TTKKJSXJ ZSJH
JXY NSYNRJRJSY QNR FñFñZñUñQñJñHñZñJ IJ 8FNSY /ZXY è)FSYTS JS YñRTNL SJA

UJZY JS öYWJ XñUFWñJ *XYHWN RJYTZYJ FñWñNñSñSñJ Qc WñXñZñWS XFGQJ IJ ScF [TN
YTZYJ WZU WñFñUñTñWñSñXñSñYñRñJ SñYñQñZñ Icf NSQ F UFYWNJÆ\$Æ}

XJSXNGNQNYñ JS [JWX ZS öYWJ XFWñ 5QZX ZñSñQñEñSñFñWñMñRñQñNMñZñJ IJ QF 7ñ [TQZY
IJ HTWINFQNYñ UQZX HJQZN VZN QJKT ZQJ FñZñWññÆ XñTñRñJñHñZñQñFñGñEñGñTS HNYT^JSÆ

JY UQZX XTS HWN RJXY INLSJ IJ HMëYN RJSYJ IQñRñFñRñWñJ FñSñWñTñHñTZQJW YTZX QJX
è QcFRTZW IJ HMFHZS IJ XJX XZOJYXÆ WJSUNTQñWñYñWñZñXñZñYñ JXY

ZS HWN RJ IJ MFZYJ YWFMNXTS VZN RñWñNYJ QF SñYñWñZY HJQF HcJXY Qc.SIN [NIZ Qc
1cFIZQYöWJ JXY ZS RFSVZJ IJ H•ZW UZSN XñFñRñQñWñÆZñWñQñRñZñSñXYWJ YFSINX VZJ

UTZW QJ HTRRJY YWJ ScF [TNW UFX IJ H•ZW SñcñF [TNW ZñYñNñSñWñMñTñZñÆ -TRRJÆ} 6ZJQV
XNFXRJ SN UFYMTX UTZW QF XFNSYJYñ IZ RñFñWñNñFñESñYñRSY WZcñTS QcFUUJQQJ (MWñ

HcJXY QJ H•ZW TZ QJ XJSYNRJSY VZN INHY GñSñXñHñTñXñJ SñCñMñTñRñJQT^FQ FKKWFSH
IJ H•ZW TZ QcMTRRJ XJSYNRJSY FQ OTZNY XñZñTñRñQñÆZñWñHñWñTñWñJZ] YTRGJSY FZX

YJHYNTS)NWJ VZJ QcMTRRJ XJSYNRJSY FQ I WFN Y SñYñWñQñFñMñXñWñ [ZñSñHTSHJUYNTS I
UWTUWJRJSY è INWJ VZñTñHñWñZñYñ QcñMñTñRñJYñÆ HJZ] VZN [JZñQñSñXñXñJW JZ] RñRJX

HJ VZcJQQJX HTSIFRSJSY HcJXY HJ VZN HMTV ZñJñQñJñZñÆQñSñKSHYNTS TS XJHTZUJ
RTWFQÆ} IJ HJY MTRRJ (TRRJSY UFW J]JR QñFñQñQñSñZñUñZñYñXñ XTZ [JWFNS IJ)NJZ

QcFUTXYFXNJ QJ UFWO ZñWñZñJñYñZñWñZñSñVñFñYñHñFñQñYñTñWñXñVñZñJ QJX UJWññHZYñX TSY WñH
YTZY HJ VZN YWFSHMJ GWZYFQJRJSY QJX QñMñSñXñQñJWñYñQñZñXñ [ñSñWñNYñ IJ QJZW X HF

WFGQJX SJXJWFNY NQUFX XñHñQñWñFY JY HñFñRñRñSñJ QcÆñSñÆMñQñZñTñMñWñWñRñÆñYñÆ HcJXY
F [JH HJX J] NLJSHJX IZ H•ZW XJ KFN Y IJ XJS SñZñRñXñFñYñWñZñXñSY /ZXY è HJZ] VZcNQ FHH

HTSYWJ)FSYTS 4S ITNY ðYWJ ZS KTZ JY XJ20ENXWJWY ÆNQJZZVRTSIJ ZSJ UZNXXFS
2TQTHM HJXTNY ZSJ UZNXXFSHJ NRFLNSFNWJH

1JX HWNRJX TSY QJZW MTTZMHJ JMF SX QJXTZ ZSJ UZNXXFSHJ WñJQQJHTRRJ YTN J
XFNSYJYñ IZ RFWNFLJ JXY ZSJ NIñJ 'J)J MTZ/XS JXFTKTS Y UFX UFWKFNYJRJSY nA
HTSOZLFQJJXY XFHWñJ NQ XcW5XRN5Y QZEJ QFNWFMNZNJXQJJSYX XFSX FHHJUYN
JY JS HTSXñVZJSHJ ZSJ HJWYFNSJ QTN RFFVNRNRLSNOQJ JXWFMUñH ZS IJ HJZ] VZN C
QcFIZQY ðUWNISQZXTZ RTNSX LWF[J 2FNX HJLZ]WIZNcZS •NQ ñLFQJRJSY KF[TWFGQ
UWTHQFRJSY QF nÆQNGJWYñÆ} XFHWñJ ITWJ JSY FHITSWFMJZW WñHNYZ JZ IJ QF 1TN X
UJNSJ HTRRJ ZS HWNRJ HTSYWJ QF QNGJWYñVZY HJFSZJWJYVZWNHMJ UJZ NRUTWY
HJ UTNSY IJ [ZJ VZJ QcTUNSN TS UZGQNVZJ RñRUWXTQ]YQFXQSNVNS IJ YJ ST^JW Y
VZJXYNTS UTZW XFZ[JZW ZS SöLWJ VZJ QJ UQZX U

1F8THNñYñ [JZY NQMFMTZBYNN SVZJX TS ZS HMNJS RòRJ ScF UFX UTZW YTN JS H
IWTNY RFNX HJ IWTNY ScJXY VZJ HJQZN VZJ]FQJ BWHMñZYS MTRSH
YNTSSñ HcJXY QJIWTNY J JHMF 8ZTN FZñ JY STS2FNX NS[JWXJRJSY JXY NQ FZ F
HTSYWFWNJ HcJXY KTWY IJ RF UWTUWJ UZNXXFS SIZNXZJ OSJU WñSIXUWTZ[JW UTZW
TZ VZJ OJ RJ ITSSJ ZS IWTNY JY [NX è [NXñÆYVZYNQJZNYNTSÆ} XTNY ZSJ nÆWñ
XFSHJ XZUñWNJZWJ è QF RNJSSJ OJ XZN XZSIXVñNRMSQXNSHXTFWHTQ ðWJ QF 1TN U
LNGQJ 5TXXJXXJZWJY HWñFYJZW IJ RT SIWQ RQ ñLFQJNWJ ÆT SJSYFNX RòRJ YF UTWY
IcFZYWJ XTZWHJ IZ IWTNY VZJ _ 2TN JY STSY)NZYJ SINZWJYFQcZSJY YTZOTZWX KJW
QF3FYZWJ SNRòRJ Qc-TRRJF[JHXXJ nÆñYJWS ðÆX LWQNYX IJX IWTNYXÆ} ScJXY V
Qc-TRRJÆ}Æ OJ SJ HTSSFNX UFX UQZX IJ IXNTLSNMFRFSNIS UQZX SN RTNSX VZcFZY
IJ IWTNY IN[NS STZX WJHTSSFöY KcJXZWZS ZSTZX FHH

)WTNY nÆJS XTN JY UTZW XTNÆ}Æ)TSH (SZQJQRJJSWWTJ ðYJXK ñcFNQQJZWX QF
RTNÆ _)WTNY nÆFGXTQZÆ}Æ)TSH XñUFQJñRJZVNYÆ J:SQF WW ðS IJ SJ XTSY SZQQJ
XTN JY UTZW XTNÆ :S &GXTQZÆ :S)WTNY ðWñWS JZ ðTSHSñTZXZKSNY IJ [FSY ðYWJ J
;ñWNYñ ñYJWSJQQJÆ STZX ScFHHTWITSX QF KF[JZW IcZS XTZ

1J)WTNY YJQ VZJ QJ HTSñTN[JSY QJX 1NSTZ/XFQZJ JYcTTCQZULW
UFWHJ VZcNQ JXY ZSJ ñRñFSFS MTZSFJNSB 4S Wö[JIJ [TNWRJYYWJ nÆYTZX QJXH
KFHJ IJ QFVZJQQJ RFWFWNXTS ScJXY VZJ nÆLñWñF NcñLSÆñY (ñJÆY 'ñJ IJRRJSY JS YFS
STR IJ QF7FNXTS IN[NSJ VZJ QcTS HTSIFRSFNTYZQñINFXQ FJ KFSñGQ ð*YFY RFNX HJQZN
WFWNXTS MZRFNSJÆ HcJXY FZ STR IJ QF UZN XZSIXVñNRMSQXNSHXTFWHTQ ðWJ QF 1TN U
MZRFNSJ VZJ QcTS HTSIFRSJ FZOTZWicMZNZSFXWY SñITQMLTQXñX FZYWJXÆ NQITNY
XTZX QJ STR RñUWNXFSY IJ nÆIñWFWNXTSÆJJSY WñJ JQJSTZSWXNQ FFWJW QJX GTXS HN
Sc^FIJ WFWNXTS WñJQQJ VZJ UWñHNXñRJSY HJWY'FZ ðWñWñFñFXTS ÆTJZW WñXTZIWJ X
3N QF WFWNXTS IN[NSJ SN QF WFWNXTS MZRFNSJ QcTS LñWñF NcñLSÆñY (ñJÆY 'ñJ IJRRJSY JS YFS
XJZQJX YF WFWNXTS JY RF WFWNXTS XTSY WñJTSQJXMFJHRZSRVZJQVZJ HMTXJ VZJ]FSF L
JY UFWHJ VZJ YTN JY RTN XJZQX XTRRJX WñYQJXZW QcFZYWJ JY HTRRJ HcJXY J]Hc

5FW XTS TWNLNSJ QJ)WTNY JXY ZSJ UJJSFXY ÆH ZQNX W RHJY F[FSYFLJ VZN KFI
UJSXñJ HcJXY è INWJ VZcJQQJ F XF XTZW HJYJ QRTTUJZKXñ ðNñZYWJ QJZW [FQJZW
VZcJQQJ F OFNQQN MTWX IJ RTN XNY ðY QJ (ñWñRTNYÆ J UWTVSJSWñTHMÆQZcTS UJZY C
[JWGJ XJ KFNY HMFNWÆ} JYñHñY'YJ ðJJSXñJ Iñ [ñFOSJRJSY è Qc*YFY VZN QñLNYNRJHJY
QTWX OJ SJ UZN X UQZX RcJS IñGFWWFXXJ MTR RJ Z/S JQJZWN IñNcñLJÆ} XcNSYJW
VZJ OJ RJ YTZWSJ JQQJ XJ IWXJXXJ IJ [FSY RTJX WñXWY FNIS JNSWZU OFRFNX nÆ*YFY QN
QJX MTRRJX JS XTSY [JSZX è SJ UQZX ðYWJ HF ðFQX XN QcZS F VZJQVZJ HMTXJ IJ UQ
YWNXJW HJYYJ NIñJ IJ)WTNY VZcJZ] RòRJX TñFñRñJSY HñWñXñYÆ TS ZSNHNYñÆ UFW
QJZW UWTUWJ HWñFYZWJ QJX F WñIZNYX JY JXñYQJ [F LUY NcñJSYJQ è J]HQZXNK
QJ)WTNY FGXTQZMZN ñ IñYFHMñ IJ RTN 9FSMFH ZS KFNY IJ XTS RNJZ] [FQTNW
VZJ STZX QJ WJXUJHYTSX HTRRJ FGXTQZ STJZKSY ðS Z]NTSWX JY YèHMJ XcNQ [JZY
UQZX QcJR UQT^JW QJ nÆHTSXTRRJWÆ} NQQSTQZNI KcñZñNQQJWñFöYWJ FZXXN FYY
STYWJ UZNXXFSHJ IJ HWñFYJZW XÆ QF HWñFYJZWJXñY UQZX QZöYWJ NSXJSXNG
QJ HWñFYJZW JQQJ JXY nÆJS XTN JY UTZW HTSIXÆ}FYJ JSY WJQJ UWJRNJW JY QJXJ

3J QFNXXJ ITSH UQZX QJ IWTNY [FLZJW JSJQñIGJW Qñ*WFRQSGWJ TZ IJ Qc-ZRFSN
QJ è XF XTZW HJ HcJXY è YNTWNTNY Tñ X YWñHñFWSF XcNSYñWJXXJW FGXTQZRJSY è V
OZXYJ HJ VZN YJ XJWF _ nÆOZXYJÆ} X^RUFYMNJUTZW VZTNVZJHJXTNY 4S

Ë
Ë Ë

1J)WTNY FñYñ FYYFVZñ XZW XTS UWTUWJ YFVWñNGWJ FJHñXJX
UWTUWJX FWRJX QTWXVZJ QJ 1NGñWF QNXRJ FJñHñQF WñQZFSNYñ TZ FZYWJRJSY
FZ nÆUWN[NQöLJÆ} 1JX/ZNKKJY QJX (MWHñNJ SX VZJ 'W

5WN[NQöLJQNYñ IJX FVYTNZW IJ HJX IJZ] IJ XTS RñUWNX UTZW QJZW UWñYJSYNT
NIñJX XJ QN[WJ ZS HTRGFY FHMFSñ IJ [WFNJSY UTZ[TNW JY [TZQTNW WJST

IñXNSYñWJXXJRJSY FZ UTNSY IJ [ZJ T b NQ Q X L J H F) S U F W S S i J S T Y N T S U T Z W Q J n A E) W T N
8cNQX IñUTZNQQFNJSY QJZW n A E ñ L T : X R J A E J H J H Y X J W H F N R Q Z B N S I F Y N T S U Q F Y T S N V
QJZWX YTWYX WñHNUWTVZJX JY IZ Rò R J H S T Z U F S F ' S Z I J Y K F X J J H Y X U F W Y N H Z Q N
WJQNLNTXNYñ OZN [J JY HMWñY NJSSJ . Q X Z) F X F N Y F S Z Q N Q W H N X Q Z X X R S R J 1 J) W T N
IJ X J U W ñ Y J S I W J I J X ò Y W J X n A E è U F W Y A E } S ñ F S Y V Z J Q T W X V Z c N Q F Z W F ñ Y ñ F G X T
2FNX è XZUUTXJW VZcNQX WJSTSIFX XJS M ñ V Q J V Z W S I J H S Z Z W F H T R U W N X V Z J n A E Q
[NXRJ NQX ScFGFSITSSJWFNJSY UFX UTZV & B J Q F X Q Y H A M F R U T I N Y X J W ñ [ñ Q J W F U W
GFYFNQQJ T p QJZW MTXYNQNYñ XcJXY XN Q B S L F J R U F X W J J W H F X A E Z X Q X S [WFN OTZ
YWTZ [JWFNJSY YTZY FZ UQZX ZS YJWWFNS S U Z N X X J F S Z W Q W V Z B T S N F W F S T Y R G F Y I J Q
UTZW WFNJSY XcJRGWFX XJW A E Z S J n A E W J Q N L N T S H T S S M W W X F O L O Z I N E X J E S H J U Q Z X L W
n A E W J Q N L N T S I J Q c - Z R F S N Y ñ A E } V Z J X F N X Q J N Q Z U F R H K H T Z K R Z I S J T Z Y F Z Y W J F X U J H Y
RJSY JS ZS RTY JY TS XJ HTSYJSYJWFNY I Z H S Y W N Q W J W S B A N Q ò L J V Z N S J X J Q N [V
IñOè UFWJ]JR UQJ QFHTS [JWXNTS IJ Y T Z X Q A E X W Z N K X A E] Z H M X J N Q T S Q c J X U W N Y I J H J
YNFSNXRJ FZYWJRT ^ J S I J R J Y Y W J ' S F Z] n A E U W N [N Q ò L J X A E } I J X
ZS X JY I J X F Z Y W J X X J W F N Y Z S H T R U W T R N X Y W ò X X T W Y F G Ò J A E
4S XZU U W N R J W F N M X B T M W F N S H Q F Y Y J I N X È È
HTWIFSHJ ScJXY UFX QcJXXJSHJ IJX IJZ] FSYFLT SNXYJX JQQJ
ScJXY VZJ QcJKKJY IJ QJZW W F U U W T H M J R J S Q R V M S X I N K K U T Z J S ' S N W Q E X W F ^ J W I J R T
ITN [JSY SñHJXXFNWJRJSY ò Y W J JS IñX F H H T W T N Y I T S M O R L S O F N Y ñ T Z Q Z K F N W J Z X F
XZGXNX YJWF YTZOTZWX (J ScJXY UFX ZS Y T Z U Y K N Q N Q Q F O F W F Q J X J S Y W F N Q Q J X I J Q
WTNINW HTSYWJ RTN JY I c F) W R J W Y F U F W F A H V Q F W S Y Y Z J T S A S A N N X X J W U W T [N X
IZFQNYñ A E Y Z S c F X U F X è H ñ I J W S N è Y J W J S N T N S X T Q U S R J 2 F N X è U W ñ X J S Y Q J R T
4S U W J S I Q c F S Y N Y M ò X J I F S X Z S X J S X Y W T U K T A R B Q Q Q V W W T O T N S I W J Q F S T Y N T S
WJXYWJNSY QTWXVZcTS XcFYFHMJ XN R U Q J V T N S Y A E b S q A E W H Q Z X I W Z Q Q J R J S Y Z S n
UTZW KFNWJ UQFHJ è ZS J n A E X ^ S Y M ò X J A E } Q K F Z P W M N Y H T S K T S W ñ W F Z W J W F W Z S * X U W
FHHJSY ZJW JSHTWJ QcTUUTXNYNTS * S Y F S Y J Q Z N O Z Q F S F H A W A Y N J Q Z N I J Q c J X U ò
[TZX ScòYJX UFX JSHTWJ FXXJ_ WFINHF QJR J S V Z U L U T S F ñ F N S Y J Y ñ I J 8 T S * R N S J S H
ScòYJX JS IñX F H H T W I V Z c F Z X Z O J Y I J Q F W J T Q X L O N T S I J Y U H S I F R R J S Y I J Q F X F S H Y
HTRRJ XN [TZX VZJWJQQNJ_ UTZW QF G F W Q J U T X Q c ò R U X F S X Z W T N Y O J Q J U T X X ò I J
TZ VZJQVZcFZYWJ GFLFYJQQJ * S S J R N X F Z U Z N S Y F S B J M ò H Q F R J F Z H Z S I W T N Y J Y
WJQNLNTS [TZX ò Y J X V Z F S Y F Z W J X Y J G T S X J H T S F O Y W H T R H Z S (J I T S Y O J U Z N X
MTRRJX UFW J]JR UQJ ñ L F Z W J X Q Z S I F S Y H J O J R J Q c F U W T U W N J A E H J V Z N R c ñ
RòRJ INKKòWJ IZYTZY FZYTZY JY HJ ScJXY W T N Y W X H J S T X T S Y U F X R J X I W T N Y X
[TZX HTSS FòY W J _ è K T S I V Z F S I H M F H Z S I J [Q Z R X J S T W L Z W N Q Q N X T Z V Z N R J H T S X T
ZSNV Z X U N J I X è Q F Y ò Y J V Z J U T Z W W F H J X X J W H J W T N Y U F G T Q Z J S Y W F ò S J I F S X X F
XNYNTS VZJ [TZX ScF [J_ KFN Y O Z X V Z c è U W ñ R ò B Y X Z U J I R K X H N R Z Q c W H W T Z Q J Q F X T Z [&
& Q T W X J S ' S Q c F S Y N Y M ò X J X J W F W ñ X T Q Z J R F N X T U N T Z F) H U F W N Q J S ò K F Z Y U F X T Z G Q
WFNXTS VZcZSJ UQZX KTWYJ QcFZWF FGXT Q E X Y Z c N H N L T Z [JWS ñ X UFW IJX N ñ J X
3TYWJ KFNGQJXXJ ScJXY UFX I c ò Y W J T U H N X H J F Z Y F Z Y W F W R N Y F S Y I J R F ò Y W J X
RFNX GNJS IJ SJ UFX QJZW ò Y W J WFINHF QJR J S Q Z X U N T K H F O H Z J X Z S I J X U W N S H N U F Z]
è I N W J I J S J U F X J S ò Y W J X Y T N S F Z O U S H T W J 1 ñ L N Y N R J T Z N Q Q ñ L N Y N R J O Z X Y
IJ HMJWHMJW ZS n A E Y Q R N S Y I I Z S N T S A E I J H Z S R c N R U T W Y J A E \$ (J V Z J B Z I N X W R S I W F S S
YWFNY I c Z S N T S S T Y W J N ñ F Q : S J + T N Z S) N I C F Z Y W J J S G F Z S J X T N G M B R J N Q Q W A R J I T S S
HMFUJFZ UTZW YTZYJX QJX Y ò Y J X A E 8 N Y T Z Q F X Q Z Q Y F Z Y X T W N F X F S N T S V Z c N Q R J K
XTZX QJRòRJ GTSSJY UJWXTSSJ NQ JXY [W F N T S Y F Z W F S Y S T Z X F e L W F Y N ' ñ Z S K F S
XJ I ñ H T Z [W N W I J [F S Y Q J X F Z Y W J X A E R T N RòRJ R T N V Z N X Z N X U Z N X X F S Y V Z
1F IJWSNòWJ TUUTXNYNTS JY QF UQZX Q F I W T N F X Q F S H J Q Q J I J
Qc:SNVZJ è Qc:SNVZJ JXY FZ KTSI GNJS ñ Q T N L S H T N H J X Y F Z S I J X X Z X I J R T N N Q J
JSYJSI UFW TUUTXNYNTS XFSX UTZW H J Q F W Z Y H M G J W F S Y W Q c Z S W ñ W N J Z W V Z N R J
Y ñ J Y Q c N I J S Y N Y ñ * S Y F S Y V Z c : S N V Z J Y Z S B F K J Z W Z X W N J S Y J Z S T R W è H J V Z J R J K F N
RZS F [JH UJWXTSSJ JY UFW QF RòRJ UQZX W N Q S K T N S H T S H I N X Y J S Y V Z c J S 2 T N V
QNFGQJ TZ I c M T X Y N Q J 9 Z S J I J R F S I J X U Q Z X W Y S Y W J Q Z N Y T S
IWTN Y Y E N Z J S W X S J Y J Y N J S X U Q Z X F [JH Q Z N X Z W Q J n A E Y J W W F N S
IZ IWTN Y A E } S N X Z W F Z H Z S F Z Y W J Y J W W F N S . H T R R Z S 7 J Q F Y W T S X
YNTS XJ W ñ X T Z Y J S Z S J X ñ U F W F Y N T S J S Z S I Z S N H N Y ñ W F I N H F O J
(JQQJ HN NQ JXY [WFN UTZW WFN Y U F X X J W U T Z W Z S S I Z J F S X W F N Y
HTRRZS UTZW ZS YWFNY IJ WJXXJR GQ FSHJ E R E N X Q F W J X X K F N W J Q J X J] N L J S H J
GQFSHJ HTSXNX YJWFNY NHN U W ñ H N X ñ R J S Y I F S X O F Y N O I N A R S Y Y T Z O T Z W X ò Y W J X F
JY SJ XJWFNY JQQJ RòRJ VZJ INXXJR GQFSHJ A E S C S X J N X Y W J S S J V Z N S c F N Y W J R F
GQFSHJ XJR GQFGQJ RFNX FZ] ^ J Z] X J Z Q J R S B V Z T O C B U V Z J F H Y Z J Q Q J Y ñ R T N L S J
XcFRZXJSY è KFNWJ IJX HTRUFWFNXTS X H N F O J A E } I J U W ñ K ñ W J S H J è Y T Z Y J F Z Y
1F UTQ ñ R N V Z J H T S Y W J Q J U W N [N Q ò L J J X Y Z S I J X Y W F N Y F S Y X N N H J Y N S Y ñ W ò Y
WFHY ñ W N X Y N V Z J X I Z 1 N G ñ W F Q N X R J A E N Q X I H T R R Z S N J Q J n A E U W N
Q F U F X X N T S I S S J U J W W F N Y U F X I J [

UQZX [TNW VZJ QF 8THNñYñ JY TS WJHTS SCFXY WUFUJQVZc ZSX FXTXTHNFYNTSX IcñL
HNñYñ SJ UJZY LZöWJ XJ WJSTZ[JQJW YFSYS/ZZXXJSK JQQRX SSNSYñWöY ñLT÷XYJ U
[N]NQQN X SJ XTSY UFX WJRUQFHñX UFW IcF 0Y ZW X Zñ [XTXUKS XZ W ZS NSYñWöY UT
UFW J]JRUQJ VZcNQ XJ KTWReY FZ XJNS IZUJZUQ QH N WñK NZSSJ XTZX QJ STRIcNSY
XTHNñYñ IJXYSNñJ è WñUFSIWJ XZW QF YJWVWQ Z^S QNZJUA Sñ FCSXY NQ JS JQQJX UT
LNQJ NQ SJ KFZIW FNY UFX VZJ HJX FUöY WJ JWRJZXVIF X XWSYRITM RòRJÆ \$ 5ZNX OJ
5MFWNXNJSX OJ [JZ] UZNX OJ RJ RFSNKJXYJW RçF

9JQ YZ JX JY YJQ YZ YJ RTSYWJWFX JY RTNHAES BTWTYNXVÖX UFX QFNXXJW NSYF
JS[JWX QJX MTRRJXÆ M^UTHWNYJ JS M^JYTG FVXFN S HJMWñY YQöSLQNXJÆ \$
JSHMWñYNJS (cJXY UTZWVZTN QJ HFW FHYöV & NScZIS JTXSTH NHUJVZUXOJ [JZ] OJ SJ QJ U
IñYJWRNSñ UFW QJ HFWFHYöWJ IJ XJX RJR GZSJ XÆHNñQX JS ZXTOSQJ VZcJQQJXTNY T
QJX HWñFYJZX (cJXY Qè ZS UTNSY ITSY NQJXJW QNYGGS ñJYFIS NMTS NQQNRNYñ.
HTRUYJ XN QcTS SJ [JZY UFX FSFQ^XJW QFJ QQYNTFSJR GQJ IJ STZX XFYNXKFNWJÆ
XTHNñYñ YTZY FZYWJ HMTXJ IJ RJ MJZWYJW è ZS

1JX MTRRJX GNJS QTNS IJ HMQJ VZHMJW èMFJZYW NSWñZS UJZUQJ è ZSJ LñSñWFWQ
HTRUQJY Iñ[JQTUURJSY JY è XJ KFNWJ [RQTNFW] SWKSNW FXY RTN HTRGFYYTSX
RòRJ XZ OZXVZcè UWñXJSY KTSIJZV QJZWX XTHNSYñQJ XZWX ZS FI[JWXFNWJ RñUWN
RòRJXGNJS UQZX NQX ScTSY XZ OZXV ZcNHVZVZQ QTS (TBYWVX ZS FZYWJ 2TN OJ XZ
nÆXTHNñYñXÆ} JY [N[WJ JS XTHNñYñ (JX R TGNÆYñJS KZWJSZ 5JZUQJ OJ XZNX Z
YTZX YJRUX IJX UJWXTSSJX UJWXTSSJX UZcFXYFVS/VZJW J JWS HFRFWFIJ XFSX VZ
XTSSJX nÆRTW FQJXÆ} VZN NSXUNW FNJS Sè XèT Q XN SHITZ W XZ QFUFITGNJY QF RFRFSÆ
HTSLWZJ QF UJZW IJX KFSYûRJX è QcFGWN IJWWNöWJ ZSJ OZUJ RTN Q

9TZY KFSYûRJ VZN XJ WJXUJHYJ UTWYJ ZISVTSRÆ JM JZS RJN nÆIñKJSI IJ WFNXTS
XcFUUJQQJSY nÆ5JZUQJXÆ} .Q^JZY ZS 5ZS WGS SJRNFSJ ZHJMEB W JY JS TXÆ FQQ
5JZUQJ IJX -JQQöSJX JYH JY NQ^F FZOTZJW WFX X QW GdZZRQJSNYñ ZSJ FGXYWF
IJX -ZRFNSX Qc-ZRFSNYñ & SFHMFWXNX (QFSYûRVÆ FNY ZS JNQ ScJXY UFX IJ 2FO
nÆ3FYNTS IJ QcMZRFNSNYñÆ} Æ [NSWJSYVZSNKZ XN X QJRX XZ WJNEN YZ ScnWFX UFX
XNTSX IJ HJ 5JZUQJ VZN WJSKJWRFNY XJXRcTRNö HMXWFWW VNXZJW ITS Y OJ UZNX F
QNöWJXÆ UJZUQJ JXUFLSTQ UJZUQJ KWFSIFONXSJ VZNX [FNSHJW [TNQè QF XJZ
SNöWJX HTRUWNWJSY è QJZW YTZW QJX HFXY JXF SXY XZ N QOSX TQJ [X NWWXY GTWSñ
UTWFYNTSX GWJK YTZX QJX LWTZUJR JSYXGUTVXSNV QJcT VZS XVS è SZJ BXYUFWWQZFNZ
RNSZXHZQJ UJYNY U FZUNQJ VZcJXY QF UFWHJ VZcNQ RJ RFSVZJ JSHTWJ IJ UZ

&ZQNJZ IJ INWJ VZJ QF UJWXTSSJ VZN F QZVWZVUWVNRJUSNXXFSHJ 2FNX nÆQF
MFSYñ YTZYJX QJX XTHNñYñX KZY QJ 5JZUQJ JS SUFTZAV VERN TSSTJR RTN XJZQJRJSY
RJW è XF UQFHJ QcZS IJX IJZ] J]YWöRJX QF +FRNQQJ TZ
Qc-ZRFSNYñ VZN XTSY QJX IJZ] ZSNYñX QJX UQZY S F KZ VZJQW F F[JH YTZY FI[JV
3TZX UWñKñWTSX HJUJSIFS Y QJ RTY nÆ5JZUQJ VZJ QJ UZFNXTJ N W JY YTNXJW IZ WJ
UFWHJ VZJ XTS ñY^RTQTLNJ QJ WFOYFHMJ FZ RTZNLWZñ RòRJUQJNSIJHTZWFLJJ
QTQJ STRGWJ QF KTZQJ JSXZNYJ JY XZWYTZY UFWHJ VZJ QJX YH Æ}
nÆWJ[JSINH FYNTSX UTUZQFNWJXÆ} XTSY FZOTZWICMZN è QcTWIWJIZ

OTZW JY VZJ QJX Wñ[TQZYNTSSFNWJX QJX UQZY HTSYJ RUTWENSX
ScTSY UFX JSHTWJ IñUTZNQQñ QJZWNITQèY WJNJUTZW HJYUJNQOZXTNW
UJWXTSSJÆ HJYYJ IJWSNöWJ HTSXNIñ WFNYS XJWFNY HJUFJSIESY IZJ IJ Qc*YF
UQZYûY KFNYJ UTZW STZX NSHQNSJW è HM FNXN WJ QJYJWRJnÆFZ
RFSNYñÆ} Qc nÆ-ZRFSNYñÆ} ñYFSY FZOTZJW WFX X QW GdZZRQJSNYñ ZSJ FGXYWF
RTSIJ Wö[J IcZS RFöY WJ ZSNVZJ IZ RFöY WJ IZ UJ

&NSXNITSH QJ 5JZUQJ _ Qc-ZRFSNYñ TZVZJ +FRNQQJ FZJ UQZY S F KZ VZJQW F F[JH YTZY FI[JV
OZXVZcè UWñXJSY XJRGQJ Y NQ THHZUñ QF XHöSJJ VZJ HJRTSFVWZJ XcFUUJQQJ!
FZHZS NSYñWöY FNY YTQñWñ IFSX HJX XIZNöY X FVZJ NöY X FVZJ NöY X FVZJ NöY X
XJZQX QJX NSYñWöY X IcZSJHTQ QJHYN[NYñ NSYñWöY X FVZJ NöY X FVZJ NöY X
NSYñWöY X IZ UJZUQJ NSYñWöY X IJ HFXYJ HNSYñWöY X FVZJ NöY X FVZJ NöY X
JY nÆNSYñWöY X LñSñW FZ] IJ QcMZRFNSNYñÆ} UTZJFNJSY XOTZJW
ZS WüQJ 2FNX VZN ITSH FHTSIZNY è QJZW QJW JQJX UJZUQJX
ITSY QcMNXYTNWJ STZX HTSYJ QF HMZYJÆ UJZUQJ XJW JQJX UJZUQJX
XF UWTUWJ XFYNXKFHYNTS (MFVZJ KTNX VZcZS NSYñWöY X FVZJ NöY X FVZJ NöY X
Xc^ NSXNSZF QF XTHNñYñ KZY nÆHTWWTRUJZJÆ IJ STQF FZJ IJXXZX IJ QcFZ
XF IñXTWLF SNXFYNTSÆ QJ UJZUQJ WTRFNS XJW JQJX UJZUQJX
RJSY IJ XTSIWTNY UWN[ñ TZ QJ HMWN XYNFSK RY Y XFSN RUTWYJ QJ GNJS UZGQ
XFSYJNS[FXNTS UFW QJ nÆQNGWJ J]FRJSÆ IJ Wñ FGS S FYNHTSNFJLTNW QJ [JSYWJ
XTNÆ} Qc nÆFZYTSTRNJ IJ QcJXUWNYÆ} JY Wñ FGS S FYNHTSNFJLTNW QJ [JSYWJ
J]JRUQJX VZJ QJ GNJS UZGQNH KJXYTNJ Qc*YFY

1J 5JZUQJ HMWñYNJS F UWTIZNY IJZ] XTHNñYñX VZN LWJ VZJ QJ GNJS UZGQNH KJXYTNJ Qc*YFY
WTSY HJ VZJ QZN RòRJ VZJ WQW FZJ QJ 5JZUQJ FZLTZ[JW
IWTNYX IZ 5JZUQJ .QX [JZQJSY VZJ QJ

(TRRJ XN ZS RTY UTZ[FNYÆ YWJ RFOJZW]JRòRJ YTZYJ QF VZJXMRXSWJ QV Q Q 6 J M W Yñ IJ <TWRX JY 8TH
 UJZY òYWJRFOJZW)JRòRJ YTZYJ QF VZJXMRXSWJ QV Q Q 6 J M W Yñ IJ <TWRX JY 8TH
 IJ QF UWJXXJ ScF UQZX SNVZJZJ SNYòYJ XN ZS QWñ & YSM KSNJVS KIS cñ YFNJSY VZJ XJ
 HJYYJ QNGJWYñ ZS nÆIWTNY IZ 5JZUQJÆ }Æ J Z Q Q Y B M Y X N B Q Z L B J S c N Q Q Z X N T S I c Z
 ZS IWTNY TZ UTZW RNJZ] INWJ ZSJ HTS Xñ VZJUSON Yñ Æ J KTYMHJ IJ[FNY XJ INXXNUJW I
 IJ Q SIN[8N ZI cJXY QJ 5JZUQJ VZN F QF QNGJWYñ IY IZ FYU WJXQFYNTS J KTYVZBSW FQZUYTW
 RTN GNJS VZJ OJ KFXJ UFWYNJ IJ HJ 5JZUQJ XQ F S HJ Sè QZNXKXFSHJ
 UFXÆ ZSJ QNGJWYñ IZ 5JZUQJ JVS Yñ X Y U X X QF1F QNGJWYñ LWJHVZJ UñWNY RNXñ
 QNGJWYñ IJ QF UWJXXJ JXY ZSJ QNGJWYñ IZ 5JZUQJ JVS Yñ X Y U X X QF1F QNGJWYñ LWJHVZJ UñWNY RNXñ
 SñHJXXFNWJRJSY (FSVZñJ I cZSJ QTN XZW Æ F S HJ VZNXNTIS XWVZJ S c F[FNY UFX XZ YN
 HTSYWJ RTN IFSX QcFWY IJ UJSXJW QJ HTRRZS IJX

(J VZcNQ KFZY XZWYTZY GNJS KFNWJ [FQR NMSJS HUFUFGS HJ J SHTWJ IJ Xc^ ñQJ]
 YJSIFSHJX QNGñWFQJX FHYZJQQJX HcJXY W J N A F S J XNSTS QcFWY I cJ]UQTNYJW
 1F QNGZ W J Z I S Q J X Y R F Q X G J W Yñ /J UTZW WFNX FOTZYJW I cJ]UQTNYJW

&IRJYYTSX HJX HFYñLTWNJX QNGJWYñ IZ 5JZUQJ JVS Yñ X Y U X X QF1F QNGJWYñ LWJHVZJ UñWNY RNXñ
 IZ 5JZUQJ JY XTNY UFWJ]JRUQJ QJ IWTNY QÆ XZY M Z T Q T L N JVSZJVZN nÆHTRRJSYJS
 HMFHZS F IJ UTWYJW IJX FWRJX 3cJXY HJ WFW T Q J Z I S I W J XÆ è VZTN FHHWTHMJ
 ITSY TS UJZY òYWJ UWN[ñÆ\$ 8N HcñYFNX R X N S Q F W T B W J Q W T N I N S O J S cñ Y F N Y U F X Z
 SJ UTZW WFNX UFX QJ UJWIWJÆ RFNX HJ I W T N S X S N R c F Z F G Q V Y N S J S Y Q X X T S Y J S H T
 UFX NQFUUFWYNJSY FZ 5JZUQJ FZXXN UJ Z V M Q F R c ö F W Z J S S Q F J Zñ Æ U W ñ X J S YÆ } V Z
 UZNX òYWJ JRUWNXTSSñ JS [JWYZ IJ QF QNG d M S Yñ J W S W Z U Q WÆ Y Y T Z X S J X T S Y V Z
 OJ UZNX è QF XZNYJ I cZSJ HTSIFRSFYNTS Æ H T V R R Uñ H J M Z I Z I N V K F Q X N ' J S Y Q J I W T N Y
 IJ UTWYJW IJX FWRJX IJ[FSY QJ IWTNY JY IJ[FSY QF QTN JY C

1J 1NGñW FQNXRJ RJ UFWFöY òYWJ ZSJ IÆ W F S I R ò W Y W J S Q F F Y Z I W N Yñ IZ IWTNY JY
 UTZW NSXYFZWJW QF QNGJWYñ IZ 5JZUQJ Q F Q S N G J S W F M J S Q B F X R R Z I N L Z J W L W F Y Z
 SFZYñ IJ QF nÆ 8THNñYñÆ } IJ Q F L ñ Sñ W F Q N Yñ K I F Q Q F Z I R F S Z cñ K c^ Y W T Z [F X X J S Y
 [TNX QJ Wò [J I cZSJ MZRF SNYñ RFOJZWJ I cZSNU S Z J S Q J S R N W J Z W J H M J W H M J W I F S X Q
 I cZSJ HTRRZSFZYñ I cZSJ nÆ 8THNñYñÆ } R R O J Z W Y X [J H & Q H N G N F I J H J Y N S Y W N L

:S UJZUQJ SJ UJZY òYWJ QNGWJ VZcFZ] Iñ Q I S Xñ J M Q C N S I I N [Q F Zñ Æ Iñ H F I J S H JÆ } F Y M
 HFW XF QNGJWYñ SJ YTZHMJ VZJ QZN JY ScJ X X Y F S X W c B K K G W F S H c F Y X X W J X Yñ R T N L S J
 RJSY IJ QcNSIN[NIZÆ UQZX QJ UJZUQJ JXY V O N U F S J Z W Q Z R Q c Z S J I Q J O U Z J I F S X Y T Z Y
 JXY QNñ (cJXY è Qcñ UTVZJ IJ XF UQZX LWFISWJ Q N Q Z W Y Q J W Z J Q J W J U T X F N J S Y Q J X
 UJZUQJ LWJH ñYFGQNY QcTX YWFHNXRJ G H S N Y F Q J X F R M J X R N V S Y J Y ñ G W F S Qñ U
 GTN WJ QF HNL J F Z U Q Z X U W T G J I J X J X U J S Q J Z W X Y F Y X H W T Z Q ò W J S Y R J Y Y F S Y J S

(TRGNJS ScF Y TS UFX [FSYñ HMJ_ 8THW F Y Z Q Q X H W Z I H Z O T R G F UFWHJ VZJ QJX
 IJ UWTGNYñ VZN QZN 'Y WJUTZXXJW QJ HTS X R T N S I X K c H S K Z N Q Z N X Z S I c J Z] RòRJX
 HFHMTYÆ (J KZY IJ XF UFWY ZSJ UZWJ KTQN Y I B Y X S S T J S X F Æ] Z Y N T S X * L Q N X J X J Y
 & Y Mñ S N J S X Q J I W T N Y I J Q J H T S I F R S J W & Z X S T N Z S c F I B X N Q Zñ Y Q c N V S F N I N I Z F Q J [ñ Q F Y
 VZJ HTRRJNQ QJ RñWNYFN YÆ UTZWVZTN XQ c S S X R F N W W Q H S S M F Q S F V Q J I J Y T Z Y
 UFW QJX & Y Mñ S N J S X è J S L F L J W Q F Q Z Y Y J X Z O T S Y Y X W Z W F Z S S J F O N O S M O Z N H S J X Y è I N
 Xcñ YFNJSY UQFHñXÆ \$ 5TZWVZTN SJ UFX W T R U T Z Y F J H M F Z SÆ \$ (8 U N S I F S Y T S X c N R F I
 F[FNY XZ XcNQ F[FNY UZ XF[TNW HJ VZcNQ H T F W J Y V Z I Q C c M T R W J I S T S S Z Y X J U F X X J W
 IJ YJQX OZLJX FZH ZSJ FZYTWN Yñ FZH ZS I W T M Y R B d N B K Z Y S K F J R B Q R T W Y J Q IJ Y T Z Y
 HJ KZY UWñ H N S X S R K S Y F S Y S U L F F W I F S Y H J Y Y J I J X U J Z U Q J X S T Z X R T S Y W J V Z c F Z H Z S
 NQQZXNTS VZcNQ F[FNY JSHTWJ VZJQVZJ H M J W JÆ Q H T I R K Z S B Z I Y N T SÆ J Q Q J S T Z X
 QJX & Y Mñ S N J S X JY JS XcNRFLNSFSY ScòY V Q Z Y Z c Z N S R K J R Y M F G Z S J R J S Y H T S Y W J Y T
 XNRUQJ RJRGWJ IJ HJ UJZUQJ .Q ñ YFN Y G N X S T N Q Z E Y W Y H J W J Z U S Y T S K J W R J Q J X ^
 RòRJ JS UJWXTSSJ JY XJZQ NQ UTZ[FNY òY W d T S T S S O Z L J J S H T W J J Y Y T Z O T Z W X
 Sc^ F[FNY UTNS S Z I J X Z L X I S Q F I FÆ Y NQ UFXUFW J]JRUQJ F[TNW YWTZ[ñ VZJQVZJ I
 I c F N Q Q J Z W X U W T S T S Hñ X F X J S Y J S H JÆ \$. Q X T c Q M F N Y Z Q S N T S Z N L R U N T S Jè Q c M T R R J
 IZ 5W^YFSñJ .Q FZWFN Y I XcJS YJSNW Qè Z S J S cÆ F F S S X U W Y S Y S H S Q N Gñ W F Q JÆ }
 HTSYWJ QZN RòRJ FZH ZSJ XJSYJSJH IJ R T W N T S S J Q Z W F N Y X I W Z G F S X Q J X H T W I T S
 RñUWNXJW HJQQJ IJX & Y Mñ S N J S X JY XcJS K E N S F S H N X J M Q c F R X Z B T W Z N Z S N X X J S Y Q J
 ITSSF JY NQ FHHJUYF QJ 5JZUQJ UTZW OZL JÆ W N I Qñ X U F W S R Y F S N Y W J W Y W Z J Q V Z J U J Z Q F
 IJ[FSY QF RFOJXYñ IZ 5JZUQJ 8cNSHQ NSJ W U H T R L W d X [V S d T S S F N Y K F N Y X J S R F Y N ò W
 nÆIWTNYÆ } IJ[FSY QF KTWHJ VZcNQ Sc F Z W F S I U F W W J F S T Y S I S K Q Q N X J N d Z V J S V Z c è Q F G V
 ^ X Z H H T R G F S Y H cñ Y F N Y X J Y W F M N W X T N RòR R U T Z Y Y H U c V Z N N X Y X Q F Wñ J X Y Z S Q N J S
 [JW Y Z Qñ L J S I J F Y Y W N G Z J Q J X RòRJX X H W Z U Z O T Z Y F Z J (M Z N N X Y X F H Wñ J X Y K F Q X N 'ñ
 VZN INY TS SJ [T Z Q Z Y U F X X J X J W [N W I J X F J U Z N Q X S B S H T Z X W W F Q J X J S ò Y W J F Z Y W J R J
 Qñ L N T S X Hñ Q J X Y J X 1 Z Y M J W K Z Y U Q Z X X F L SÆ Y W Qñ U Z Y W Z B I Z S T S K I Z Q J IJ H J X K F Z X X
 XUM ò W J X . Q X U Wñ U F W J S Y Q F W Z U Y Z W
 XNTS IZ IWTNY

/JZ IJ RTY NSYWFIZNXNGQJÆ & QX PýSSYJR SINL XJNS \JW PJNSJS
 2ZS IMFYÆ nÆ (TRRJ XN TS UTZ[FNY òYWJRFOJZW R SINL VZFSITS
 ScF UFX IJ GTZHMJ 2ZSIÆ } 3 I 9W

5FZ[WJX&YMñSNJSX VZcTS FHHZXJ IJHMNHFSJJYIJXT Ë
UMNXYNVZJÆ 5FZ[WJ&QHNGNFIJ VZJ QcTS FHHZXJ IcNS ËWñLZJÆ
(cJXY Qè OZXYJRJSY HJ VZJ [TZX F[NJ IJRNQOJZW HcñYFNH
[TYWJ UWJRNJW UFX [JWX QF QNGJWYñ ;TYWJ XHMAE JXJQOXYHMFKYÆ} XTHNñYñ
WTITYJJY QJX FZYWJX SJ Wò[FNJSY VZcZS JXJQOXYHMFKYÆ 1TWXVZcZSJ X
[TZXJ YJX QJX UWJRNJW X ZSYUWJXW SYNR XTHNñYñXTS XTHNñYñ RFX XJQOXYHMFKYÆ
Yñ

9TZY 5JZUQJ TUUWNRJ HJZ] VZN XcñQð[JSY XTHNñYñ JQOQJX JS KTSY YTZY FZ UC
XFRFOJXYñÆ QcTXYW FHNXRJRJSF HJ QJHñYñ JQOQJX JS KTSY YTZY FZ UC
QcNSVZNXNYNTS IJ Qc*LQN XJ LZJYYJ QcMñYñ JQOQJX JS KTSY YTZY FZ UC
ñLFQJRJSY LZJYYJ QJ @YWFöYWJB JS [JWX QcñYñ JQOQJX JS KTSY YTZY FZ UC
(FW QJ 5JZUQJ ScF HZWJ VZJ IJ XJ RFNSY JXJQOQJX JS KTSY YTZY FZ UC
RNWÆ NQWñHQFRJ IJ HMFHZS ZS nÆUFYWNñYñ JQOQJX JS KTSY YTZY FZ UC
1cNSINñXZñ JXY ITSH NSINKKñWJSY HcñYñ JQOQJX JS KTSY YTZY FZ UC
QJ 5JZUQJ SJ UJZY KFNWJ SN RòRJ UJWRJYñ JQOQJX JS KTSY YTZY FZ UC
FHHTRUQNXXJ HJ VZcNQ JXY XJZVñ HJ FUFQJ JXJQOQJX JS KTSY YTZY FZ UC
QNXFñXZñ 5JZUQJ YTZY *YFY JXY nÆENSOZñYñ JQOQJX JS KTSY YTZY FZ UC
ñLT÷XYJX

9FSY VZcNQ WJXYJ IJGTZY ZSJ XJZQJ NSXñYñ JQOQJX JS KTSY YTZY FZ UC
UFX UJWRNX è QcNSIN[NIZ IcFGTQNW QJ 2TNñYñ JQOQJX JS KTSY YTZY FZ UC
IcòYWJ XF UWTUWNñYñ JY IcòYWJ FZYTSTRJ JXJQOQJX JS KTSY YTZY FZ UC
QNGJWYñ YFSY VZJ OJ ITNX UFW J]JRUQJ JXJQOQJX JS KTSY YTZY FZ UC
è ZSJ HTSXNYZYNTS è ZSJ HMFWYJ è ZSJ XTHNñYñ JQOQJX JS KTSY YTZY FZ UC
ITNX OZWJW IcFUUFWYJSNW nÆHTWUX JY èRñYñ JQOQJX JS KTSY YTZY FZ UC
(TRRJSY öYWJ RTN RòRJ XcNQ ScJXY UJWRNX èRñYñ JQOQJX JS KTSY YTZY FZ UC
IJ XJ Iñ[JQTUJW VZJ UTZW FZYFSY VZcJQOQJX JS KTSY YTZY FZ UC
UFX QcMFWRTSNJ IJ QF 8THNñYñÆ} <JNYQNSñYñ JQOQJX JS KTSY YTZY FZ UC
1FHMZYJ IJX UJZUQJX JY IJ QcMZRF SNYñ JQOQJX JS KTSY YTZY FZ UC
RTS ñQñ[FYNTS

*HTZYJÆ &Z RTRJSY RòRJ Tp OcñHWNXñYñ JQOQJX JS KTSY YTZY FZ UC
HQTHMJX XJ XTSY RNXX è XTSSJWÆ JQOQJX JS KTSY YTZY FZ UC
ZS OT^JZ] RJXXFLJÆ IJRFNS TS HñQðGWJ JXJQOQJX JS KTSY YTZY FZ UC
SN[JWXFNWJ IJ STYWJ HMöWJ &QQJRF LSJ JXJQOQJX JS KTSY YTZY FZ UC
HQTHMJX HQTHMJX IJX KZSñWFNQOQJXÆ ;HcñYñ JQOQJX JS KTSY YTZY FZ UC
SJQQJ JY XN LWF[J VZcNQ XJRGQJ VZJ [TX QcñYñ JQOQJX JS KTSY YTZY FZ UC
XTNJSY RZJX UFW ZS UWJXXJSYNRJSY JY VZJ XTHNñYñ JQOQJX JS KTSY YTZY FZ UC
ZS RTWY 5JZUQJ FQOQJRF SI JY UJZUQJX FQOQJX JS KTSY YTZY FZ UC
WNöWJ JZ] IN] XNöHQJX IcMNXYTNWJÆ VZJ XTHNñYñ JQOQJX JS KTSY YTZY FZ UC
HJSIJ_ ITSH FZ YTRGJFZ UTZW SJ [TZX WJQJ JXJQOQJX JS KTSY YTZY FZ UC
VZcNQX XTNJSY QNGWJX HJZ] VZJ [TZX F]J_ UJWSNñYñ JQOQJX JS KTSY YTZY FZ UC
QTSLYJRUXÆ _ 1J 5JZUQJ JXY RTWY /JRJ QcñYñ JQOQJX JS KTSY YTZY FZ UC

4 YTN VZN FX YFSY XTZKKJWY ù RTS 5JZUQJ FQOQJRF SI JY UJZUQJX FQOQJX JS KTSY YTZY FZ UC
VZJQQJ FñYñ YF XTZKKWFSHJÆ\$ (cñYFNH JQOQJX JS KTSY YTZY FZ UC
XñJ VZN SJ UJZY XJ HWñJW ZS HTWUX QJ YTZWñYñ JQOQJX JS KTSY YTZY FZ UC
JWWFSY VZN Xcñ[FSTZNY QTWXVZJQJ HTVHMñYñ JQOQJX JS KTSY YTZY FZ UC
UJSIFS Y è XF IñQN[WFSHJ JY è XF WñFQNXFYNTS XñYñ JQOQJX JS KTSY YTZY FZ UC
YZFX QTSLYJRUX [ñHZ HMöWJ_ UJSXñJ HMTñYñ JQOQJX JS KTSY YTZY FZ UC
)ñOè OJ HWT^FNX F[TNW YWTZ[ñ QF UFWTQJ JXJQOQJX JS KTSY YTZY FZ UC
IñQN[WJW IñOè OJ HWT^FNX F[TNW IñHTZ[ñ Yñ JQOQJX JS KTSY YTZY FZ UC
RJRGWJX UTZW [öYNW Qc*XUWNY JWWFSY JXJQOQJX JS KTSY YTZY FZ UC
QJ LQFX IJX HQTHMJX VZN YJ HTSIZNX JSY FZ YNTS XTHNñYñ JQOQJX JS KTSY YTZY FZ UC
[TNQè VZJ QJ IJWSNöWJ JXUñWFSHJ XcJS[TOJ JXJQOQJX JS KTSY YTZY FZ UC
FRTZW XcñYJNSY /JINX FINJZ è QFRFN XTS IñYñ JQOQJX JS KTSY YTZY FZ UC
JY OJ WJYTZW SJ UFWRN QJX [N[FSYX

nÆ(FW XJZQX QJX [N[FSYX TSY WFNX TS Ë JQOQJX JS KTSY YTZY FZ UC
&INJZ ITSH Wò[J IJYFSY IJ RNQQNTSX IcMTRñYñ JQOQJX JS KTSY YTZY FZ UC
VZN UJSIFS Y RNQQJFSX FX Y^WFSSNXñ YJXñ JQOQJX JS KTSY YTZY FZ UC
)JRFNS TS YJ UTWYJWF JS YJWWJÆ GNJSñYñ JQOQJX JS KTSY YTZY FZ UC
SFYNTSX YJ XZN[WT SY 6ZFSI YTZYJXX JWTSYñYñ JQOQJX JS KTSY YTZY FZ UC
QcMZRF SNYñ XJWF JSYJWWñJ JY XZW XF Yñ JQOQJX JS KTSY YTZY FZ UC
RFöYWJ JS'S 2TN XTS MñWNYNJW OJ WNWñYñ JQOQJX JS KTSY YTZY FZ UC

1F UWNXTS HTRRJ QF XFQOQJ UWTI
HTRUFLSNJ ZSJ HTRRZSFZYñ HTRRZ

UFW J]JRUQJ RFM KCFY25USXñHNUWTHNYñ XZSRJSY 2FNX [NJSY ZS OTZW Tþ XJ IWJ
 FXXTHN&ZNTS YWFNWJ YTZYJ FXXTHNFYNTSW\$SYWU[N8/N INZYFGQJÆ TZ HJHN T
 IZX SñJ è QcTRGWJ IJ QF UWNXTS UTWYJ JSFVQQTSDHMTWRJOJ [FNX UJZY öYWJ Iñ
 IFSLJWJZ] IçZS nÆHTRUQTYÆ} JY HJYYJ XURSISHQITUNWZGJQKKJSXJW UöWJ RöWJ
 QNTS UJZY XN QJX HNWHTSXYFSHJX XTSY RBTWFWGQSXX L6ZURKFWNJÆ\$ (cJXY NH
 UTWYJW IJX KWZNYX SZ QJ KTSI IJ RTS H•ZW JY VZcTS [F XE

(J ScJXY LZöWJ QcZXFLJ IçFQQJW [TQTSY FNNW JRF S WñS ñ WZN XJTSXZX IJ QcñLT÷XR
 JY NQ JXY ñLFQJRJSY UJZ HTRRZS VZJ QcTSUQVZXXJ [NÖXSREQJW XTZX QJ [TNQJ IZ
 WJRJSYÆ TS ^ STZWWNY UQZYüY ZS ñLT÷XIXXNWX N WFIQ QZRGJW S X R QS èRJ JY LWI
 JXY ITSH è UWñXZRJWWZQFVñW\$XQSXQ QJX MJZWJ NQIJ[NJSY UFXXNTS 1FUQZXK
 JSYWJ UWNXTSSNJWX XJWTSY MTXYNQJX èQcXIXHMMNYñIW KFRNNDJUEVQF UNñYñ U
 QF UWNXTS JY SJYJSIWTSY è WNJS RTNSX VZcS HNXKXZ HTSHYJYQF KFRNQJQJÆ RF
 XTHNñYñ VZN WñXZQYJ IJ QF HFUYN[NYñ HTRBZSJZWWFNY FZ UWJRNJW RTRJSY J

&IWJXXTSX STZX ITSH è IçFZYWJX XTHNFSJYXJÆEIS XcXXY QcMNX YTTNWTJ WYQEZQZQJ
 HNñYñX Tþ NQ XJRGQJ VZJ STZX IJRJZWNTS QFTUCFXSYNTSMXHM F6SñJ 'SNY UFW SJUC
 STYWJ UQJNSLWñ XFSX [TZQTNW JS HTRUWñR JY UW WQ6JSñJXVXSWJ TZZY QcñIN'HJ
 UFW STX RFS•Z[WJX ñLT÷XYJX ;TZX RJ INWJ_ VZJ HcJXY UZWJRJSY

(TRRJ HTRRZSFZYñ WJRUQNXXFSY HJX HWSM VñJ SXKFRNQJ WJOJYYJ IJ XTS
 UWñXJSYJ JS UW KFRNNDJUEVQF ñUTZ] JSTGñNXXJSY è QJZWX UFXXNTSX UQZX
 KFSYX KWöWJX JY X•ZWX KTWJRJSY ZS YTZYRÖZHF8XZYRYSYVZZSQJX 5WTYJXYFSY
 KFRNQJQJITSY IJX FQQNFSHJX [NJSSJSY UJQJFQHZ ZWTKX XMHQJXHTSYWJ QJX (FYI
 WFS LX 1FKFRNQJQJScJXY WñJQQJRJSY ZS JGHTJRSRZTS[FYNñSVHZZXXWZJ HcJXY FNSXN V
 YTZX XJX RJRGWJX JS TGXJW [JSY QF QTN QFFUXKñYX T3 QdFVZTNQW X HTSHJWSJ 2FN
 KFRNQNFQ :S 'QX è VZN UöWJ RöWJ KWöWJXTNWXJ•ZWLXJ SX S VZN XJSYJSY QJ GJX
 IJ[JSZX NSINKñYX S RFXNX XF VZFQNYñ IJ 'QX 8/NJS IJ UQZX 1JX (FYMTQNVZJX VZ

XJ RFSNKJXYFSY UQZX FHYN [JRJSY F FZXXNQJ JZQNKRI\$TWSYF WUTZXXñ HJX MñWñY
 VZJ QF QNFNXTS IJUZN XQTS LYJRUX IñY WZ INHJSIJ QFSFñWSY Y F X FXXJ_ è QcZSNYñ U
 QcJSKFSY UFW QJ HTWITS TRGNQNHFO (JY Y QJZWSKNHTS [QNYFNKTS FJX ZSX TSY ñ
 J]NXYñ FZYWJKTNX JQQJ JXY ZS KFNY VZcIZQ6Z\$XNYñ QEW WJTXZNGQDNJS Qc*LQ
 IJ IñKFNWJ JY JS [JWYZ IZVZJQ TS WJXYJ NWMñ ZSNFQZJRJSSNQJW XJQQJ QJZW ñY
 'QX IJ HJYYJ RöWJ JY QJ KWöWJ IJ XJX FZYWHXSYSWF S WJÆSR RNX QJ QNJS IJ HñYñ
 ZSJ IñUJSIFSHJ UJWRFSJSYJ SJ UJZY WñX QZNU WcFZKKW FSHMNX XJSY IJ QF UNñYñ
 UJWRFSJS HJ IJ QF UNñYñ IJ QcJXUWNY IJ KFRZNOQJX IJX QZYN [MZX XJNS NQX XcJS
 SJ XTSY IFSX YTZYJ QcFHHJUYNTS IZ RTY BSRGWYXFSY ZS JZW UFXXNTS TZ QJZW [T
 KFRNQJQJ VZJ XcNQX XJ RNTS YQSSNIARTNOQJ JY IJXXZX IZ QNJS KFRNQNFQ
 XcNQX XJ LFWIJSY HTSRWJ KÖZS WXRJYYWJ 2FNX NQ UJZY FWWN [JW VZJ QJ IñXNW

QJ KTSIJRJSY JS VZJXYNTS .Q JXY UTZW YRTZYBXRJFWXNTQSñ JY RTNSX [TQTSYFN
 KFRNQJQJ ZSJ HMTXJ NSñGWFSQFGQJ JY XF BQTVÆ HJQJX QZNXKFRHNDJUEVQF IJ QF
 JQQJ RörJ TZ UQZX J]FHYJRJSITNQF UNñYñNQJ KFRNQJZWWFNY INWJ VZcNHN JS
 XZGXNXYYQJÆ JXY UTZW HJQZN IJ XJX RJRGWJX FZNNWSJHFW QF IñHNXNTS VZJ UW
 XcJXY QFNXXñ JS [FMNW UFW FZH ZS ñLT÷XRIW FSYWZKF QZSNFOS QJFQñ KFRNQJQJ QF X
 WNYñ KTSIFRJSYFQJ HJQQJ VZcFZH ZS ITZ QJSKJWUFZNYJ QcFVJHW RUQNXXJRJSY IJ X
 *S ZS RTY XN QF KFRNQJQJ JXY XFHWñJ FZHFZSX IHTRJZ]SVZQJ HWTNWJ XcNQ WJXY
 QZN FUUFWYNJSSJSY SJ UJZY XcJS IñY FHMJHW N' HZX JQNSJ T eX RW ð QF UNñYñÆ\$ (T
 nÆHWN RNSJQÆ} JS [JWX JQQJ .Q SJ UTZW WIFXNFR IHTS V WZEWZNE [QF ZUFN] IJ QF KF
 NSYñWöY HTSYWFNWJ è HJQZN IJ QF KFRN QDHÆN XW RITSEXQQRñWH UFRW QJ XTZ [JS
 J]JRUQJ QZN JXY NSYJWINY (JQZN VZN QJñ KFXNFHWAñIñXIMET)KTFWJY XE ZS QNJS XFHWñ
 KFRNQJQJÆ} JS nÆKFNY QF MTSYJÆ} JYH F HTSXHNJSHJ IJ ScF [TNW UFX WñFQNX

1cNSIN[NIZ HMJ_ VZN QcNSXYNSHY ñLT÷XcöYSWJX MZB6Q FFXSY NSHQNSñJ IJ [FS
 KTWY XJ XTZRJYÆ NQ HTSHQZY QJ RFWN FNJZ ZVJÆ\$Y NXXKZFNXQJX XFHWN'ñJ UF
 UWñYJSYNTSX IJ XF KFRNQJQJ NQ HMTNXNY QZSU NñYñKJXJX WTHS XZ W JQQJ XTS JRJ
 WFUUTWY F [JH XF UTXNYNTS JYHÆ GWJK NQ nQcK EñYXMTJSF FZIW ðFXNFS HZÆ NHN
 KFRNQJQJÆ} JY QJ H•ZW ñLT÷XYJ XFNLSJÆ Qè QcñI

8N FZHTSYWFNWJ QJ XFSL ñLT÷XYJ GTZYñ [KHFQXJ_)UcF MFNGQJXÆ [TNQè ST
 IJZWIFSXXJX [JNSJX NQUWñKöWJ IJ [JSN WY ARHWN RNSZQÆTSS [QWX IñXNSYñWJXX
 QF KFRNQJQJ JY XJ XTZXYWFNY è XJX QTNX IçJZ]Æ JQQJ JSYTZWJ HJX KFNGQJX RJ

1JVZJQ RcJXY QJ UQZX HMJW IJ GNJS IJUEWIKFRFONDJMTZNNISYSZSNQX SJ XcFUU
 IZ RTS GNJSÆ\$.Q JXY IJX HFX NSSTRGWFGUFXSN SUXTISZ]SY è JZ] RörJX (cJXY
 UJZ [JSY RFWHMJW FRNH FQJRJSY HñYJ è HñWZJ Tþ IJUVZNFVXJ]JRUQJ KFNY QcñQT
 ZYNQJ è RF KFRNQJQJ UJZY öYWJ UTZW RTN ZSZKQZ WFW NFWLWITX XSKFSYX XTNY XZG
 TZ WñHNUWTVZJRJSY .Q JXY FQTWX RFQFNK WJJS MñXNIJW XN OJ

UTZW XZN XQJ GNJS HTRRZS TZ RTS GNJS è RTN KFRNQJQJ ñYFSY ZSJ HTRRZSFZYñ
 (FYYJWFN UJZY öYWJ F [JH HTRUQFNX FSHJ QcRNTSNñKXNSYñWJXGñNXXFSHJ QF KTS

YNJSY IJ IWTNY 1J (FGFSNX IJ <NQNGFQI & QJZNYXJXFNNJXFRUQK JS nÆGTS TWIWA
STZX IñHWN YZS nÆYWNGZSFQ IJ KFRNQQJÆ} JS[TNJ è QcFWRTX XTSINQX NXS X YZS SXF SYF VZJ STZX
IZ nÆHTSXJNQ IJ KFRNQQJÆ} JS[TNJ è QcFWRTX XTSINQX NXS X YZS SXF SYF VZJ STZX
RNX JY QcJ]UZQXJ IJ QF KFRNQQJ F'S IJ UZKFNX XWNGFVHJZYJSHYXcFQQNJW XFSX VZ
IJ WNLZJZW QF KFRNQQJ XTZNQQñJ 1J IWTNTYZKMNQ X X X STSLSW ãIQFY NXS XJSHNQWJ
WJXUTSXFGNQNYñ IJ QF KFRNQQJ ZSJ XFSHNSNITISJSWFOSYQ ãEL NVSZKFHSJ IJ STZX QJX ñ
KFNXFSY J]UNJW UFW YTZYJ QF KFRNQQJ QFHMFZXYJX IçJNSX XJF S YXJY NSINXXTQZGQ
RJRGWJX

)JSTX OTZWX YTZYJKTNX QJ GWFY IJ QñFZEÖDMNYñ [KFRISQ N FVQS [JWXJW QcñY
XcñYJSI WFWJRJSY FXXJ_ QTN S UTZW UTZ QJNZW J JñHMHYJRGQY GZY JXY ZSN [JWXJQ
HMêYNJW QJ WJGJQQJ Qc*YFY UWTYöL J Rò B QJFBSXQYF ã QZSUYB WIMJ XSTX WñKTWRFY
HFX HTSYWJ QcJ]MñWñIFYNTS 1J HWNRN RJCS HTJSXZG XQFN KZFNQ QJ VZN J]NXYJ F
ScF VZcè XJ WñKZLNJW IFSX QJ LNWS IJ QcWFMVY BTQWQJZNSN WJXY GNJS UQZYûY
QNGWJ IJ RòRJ VZJ QJ HWNRNRSJQ JS [JWX QIDW B è VZ X X FVNSXZON VZIS Q XTN Y VZJ QF
&RñWNVZJ ^ YWTZ [J ZS FXNQJ HTSYWJ QJX QYTWXKIFHXTFSW B ^ X ãESTS UFX è YJQ ñYFY
QJ 'QX IñSFYZWñ TUUWTGWJ IJ XF KFRNQQJ FHYXZJQ QcH G QN *YFY TZ Y GZY è FYYJNSI
HMêYNRJSY UFWHJ VZJ Qc*YFY UWTYJHYJZVQ ãSQF YJ ãRQTH [MSYNWVZJ UFW J]JRUQJ
KFRNQNFQJ YTZYJ XFNSYJYñ JY QF UWT K F S Qc M F M R D F M J F STYZOZTZWQ Q N SX YFGQJ JY
ScJXY VZJ nÆ [JSLJFSHJÆ} 1c*YFY Xc TUUTXJY BZ S M U X Y M R Z I S Y HTSIN YNTS IJ HMFSL
è QcJ]JWHNHJ IçZS IWTNY XFHWñ IJ QF KFRN:SQYFVFXW H F XZJ I QRTS JSYWJRNXJ J
XFNSYJYñ IJ QF KFRNQQJ ñYFSY IFSX QF M Y N R M S W ã E M Q J S N S I K ñ M S N Q Z W D c ^ L W F S I N
è XF UWTUWJ XFNSYJYñ UèQNY JY UJW I Y T Z Y U W Q Z Y N I T N I X X ã E Z ã N Q Q J M T R R F L J ã E }
JSYWJ JS QZYYJ F [JH HJYYJ XFNSYJYñ XZU ñ W Z N ã Z W ñ M J T W X V Z c N Q S d ^ X F n ã E L W è H J
F U F X H T S (N Y J S Y W J Q J X I J Z) Q c * Y F Y Q F N X X J S I F Z Y J X F Q E Q Q Z W K E T S I J R F I ñ U J S I F S H
QcFZYTWN Yñ XFHWñJ JSHTWJ VZJ RTN SX X F W W F S N X J R Q F J K F R N Q Q J Q ã S J H W T N X X J U
RFNX IFSX QJ HFX HTSYWFNWJ NQ [F O Z X V Z c ã X W N K S Y S J M Q Q J H M V ñ W J Q Z N ã E F ' S I J U
JS [JWX QF KFRNQQJÆ NQ KFNY ZS IJ [TNW FZ' S F Y Z W W N J Q R U ã U I Q N V Z J Q J X H N X J F
WJKZXJW IçTGñNW è XJX UFWJSYX XN HJZ] HTNSI Z S S Y I Q ã H F S Y N T S ö S Y Z S J N S X Y W Z H
è UñHMJW HTSYWJ Qc*YFY JY STS XZW RTN JY RcFUUWJSI UFW J

8ZUUTXTSX VZJ QcñLT ÷ XYJ FNY WTRUZ Q Q X J Q N Q T S X X K F E R N Q N F W J J W I c F Y Y J S Y J W è
JY YWTZ [ñ IFSX Qc*YFY ZS UWTYJHYJZW HTB Y J X J Q c J X W W N ñ Q F J U K W T U W N ñ Y ñ U W N [J
RNQQJLWF [JRJSY TKKJSXñ & VZTN JS F W W N J N X S N Q Z E S J W V F J X W J U F W Y H ã E J S Z S R
YNJ IçZSJ STZ [JQQJ XTHNñYñ IFSX QFVZJQ Q N V W S U W T S X F H G V N F S Y R T S N S I N [N I Z
WJSHTSYWJW QJX RòRJX UNöLJX QJX RòRJX Q F Y X E X Z N S J Z J Y ñ ã E } XFNSY TZ XFHW
FZ]VZJQX NQ [NJSY F ñHMFUJW 1c*YFY FZM X K L N S J Z S E X O W N T W W ñ Y ñ [N J I c F Z Y W
JY ScJXY UFX ZSJ FXXTHNFYNTSÆ NQ JXYIQ H Z Q Y S X N T S Z J Q F * K F Y J X Y H F U F G Q J
RNQQJ nÆUöWJ IZ UJZUQJ _ RöWJ IZ UJZUQV J X X J S K E S W X I Z S nÆGTS NSXYWZRJSY
UJZUQJÆ}

È
È È

(J VZcTS STRRJ *YFY JXY ZS YNXXZ ZS JSY W J Q F H J R J S Y J I J
IñUJSIFSHJX JY IçFYF FHM J R T C N V X Z S N Y F J X Y Z S
WñHNUWTFISNYUTZW JKKJY VZJ YTZX HJZ] JSY W J Z J R F S I J Z W I J H M F W I T S X & V Z J Q U N
XcñYFGQNY HJYYJ HTTWINSFYNTS XcFHHTW J S W J S W Q W T Z J N Q I F Q Z S J J Y Q J X ñ Y
UJSIJSY QJX ZSX IJX FZYWJXÆ Qc*YFY JXY IçFJSTW J S W J S W T Z J N Q I F Q Z S J J Y Q J X ñ Y
HJY M J J S I F S Z Y Z J Q Q J 6ZJ QJ WTN ITS Y Qc F J Z N W N Y ñ M T I F M & Q Q F M 3TYWJ 5öW
WñUJWHZYJ XZW YTZX HJZ] VZN IñYNJSSJSY QYXZTNISW J I F M & Q Q F M 3TYWJ 5öW
UZGQNH OZ XVZJ XZW QJ [FQJY IZ GTZW WJFZ Q C M Z P F I Z N Y X ã E I N S W J S Y J S ' S Q c * Y F Y
QcTWIWJ ScJS XJWF UFX RTNSX RFNSYJSZ JS S K E H J I Z N Y X T W I W J
IJ QF GJXYNFQNYñ UFW YTZX HJZ] HMJ _ VZN IñNQJ QJ X J S X
QcTWIWJ 8NQJ IñXTWIWJ QcJRUTWYFNY Qc * Y F Y F Z W E N F Y ñ H Z
2FNX HJYYJ GTSSJ JSYJSYJ HJY F Y F H M J R J S Y J I J
WñHNUWTVZJ HJYYJ IñUJSIFSHJ RZYZZJQ Q N I S R T S U W J S W J R T N ã E \$ (c J X Y H J V Z J
IçFRTZW JXY JQQJ WñJQQJRJSY HFUF GQJ I J U F W J H J Q Q J S O J R J J R F S I J H J V Z N J R
& HJHTRUYJ QcFRTZW W J F O F N X M Q N [W J I F S X Q c * Y F Y H J Q Q J S O J R J J R F S I J H J V Z N J R
XJWFNY öYWJ UTZW FZYWZN JY [N [WJ UTZW F N S X N W T S R T N X J Z O T Z W X F Z I J X X Z X J
IJ [NJSY QcNSIN [NIZFQNYñ VZFSI WöLSJ Q U W T S X N Y I G T F W J Z S T J
YWTZ [JWF Y TS UFX VZJ YTZY JXY UTZW QJ R N J Z I O T Z W X F Z I J X X Z X J
QcTSUFW [NJSSJ UFW QFKTWHJ è KFNWJ WñLSJW QcTWIWJ H C J X Y è I N W J O J S c F N
è INXQTVZJW JY è UFWVZJW OZINH NJZXJRJSY QJ YWTZUJFZ IJ
KFITS VZJ SZQ SJ nÆERFWMJ XZW QJX UNJIX IZ [ITNXNSÆ} ã E \$
n ã E 5 F W J J H J Q Q J S H J ã E } JS KWFS ñ FNX IFSX Q

FHYZFQNYñ JY OJ ScFN OFRFNX XZ RJ [TNW FVZZYXIF S Q QX G B S NJWQJZW [NJ VZTYNIN
1cJSKFSY HWTNY VZcNQ XJWF [WFNRJSY Q ZNT VQY JVZS/JZU F W Y Q W F N X J I S E Z MFXFWI
FZYWJ QTWXVZcNQ XJWF nÆZS LWFSIÆ }ÆF QF cMT B S J W J K F Z Y V Z L E J Z [TNW QF HFS
IJQèIJHJYYJ[NJXJZQJRJSYNQUTZWW F ö Y W B I S K N R F S X K Z S Q V H Z R R J Q J 5MFWNXN
HMTXJÆ JY UTZW UWJSIWJ ZS J]JRUQJ U Q Z X Z J J W X K I E N S T F Z K Y Q F L W N R F H J I J [FSY
QJXRJNQQJZWXSJUWñYJSIJSY NQX U F X F Z V Z T Z W H Z M W N X S H T S W J U Q Z X I Q Z I N H N J Z]Æ
KFZY F[FSY I cö Y W J W ñ J Q Q J R J S Y Z S R T N Z I S S I Æ I H N N Z X X J T S S Q M G E W U Q Z X Q N G W J X Æ } U
ZS nÆHNYT^JS IJ Qc*YFYÆ} ZS nÆMTRRJ S N S W Q Æ G F Z Z J S Y M Æ Z F N X Q N G W J O J S J
WNYFGQJ MTRRJÆ} Xcö Y W J F Z U W ñ F Q F G Q J I N S W T K F B J Z W X J Q d * Q F W F S H S S J X c J] J W H J
5JZUQJ Qc-ZRFSNYñ JY VZJOJXFNX OJJSHTXWdÆ S I SZ]KSTJSSX Q K X E } JY nÆXFSX IFS
SJHTSİTN[JSY IJ [ñWNYñ JY IJ WñFQNYñ UTZW F Q X R J R N S Z J I E S I X Z Q J X I J [FSY HJ VZN
QcFHHJUYFYNTS I c Z S R T N ñ Y W F S L J W F Z V Z Y Q J T S S X S Y ñ H I T R J Y Y JY ScJXY VZcZS _ IJ
VZcJXY NQ HJRTNÆ\$:S RTN VZN ScJXY SNZFSRT N S N X Z I S Z L Z K Y Z I S Y U Q Z X T W L Z J N Q
RTN RFLNSFNWJ ZS KFSY ÛRJ KJXYñ UJSIFS Y VZJQVZJYJRUX IJX [JQ

9FSINX VZcFZ 2T^JS êLJ Qc*LQNXJ FIRJ JXFXZK U F X W K Z J N Y J Q Q J X Q N Y Y ñ W F N W J X
RJSY VZJ UQZXNJZW X *YFYX [ñHZXXJSY HûYXicè Q N I W J W Z X H * Z S W O T N J Æ Q c & S L Q J Y
FNQJ VZFSI [NSY QF 7ñKTWRJ JY UQZX UFMFYZYH Z Q Z W W S R J S M W Q F Q F W Z R J Z W I J Q
LZJW W J I J Y W J S Y J F S X H J K Z Y F Z] *YFYX è F Z U R W J S M F G Q I F Y T F N X R F Q M J Z W è Q F Q N
QñWFSHJ JY è UJWRJYYWJ è IN[JWXXJ *L Q N X Q I X * Y H T Y S K W J K X N T F S Q M J Z W F Z] X T Z Q è [J R
IJ [N[WJ WñZSNJX XTZX ZSJ RòRJ HTZW TSSJR 2 F N X S Y T Q X * Q F X J S I F S L J W Æ) F S X Q c *
*YFYX XTSY WJQNLNJZ]Æ Y T Z X X T S Y I J X n F Q Z F X N T I S M W S W N J S K c Æ \$ J n Æ X H N J S H J
JY NQX XJ KTSY ZS IJ [TNW IJ HTZW GJW QJ X T S I M ñ [U J S Z F S S I Y H X E J] Y J U T U Z Q F N W J Q N G W
QJX nÆñLT÷XYJXÆ} XTZX QJ OTZL IZ XZWSFY ZW *JQ F Y H Q F X X X J I N Z Y F I S Y V Z J U T X X N G C
QJX H M W N X Y N F S N X J W 9 T Z Y J X Q J X N S X Y N Y G Z W J R T S S Y I J U C T Z * W F Z V Z M M Q X S J S W J S S J S
[NXJSY H M Q F N X Y N I Z S U X Z F U Q N T S J G Z Y I J Y T Z Y Q F S J Q J U J W I J S Y U F X I J [ZJ Q Z N Q c * Y
UFWJNQ OZINHNFNWJ JXY IJ KTWHJW QJX L J S M T F O F J O Z M Y R R J I J H W Q Q M Y J N T S X V Z N S J
QcñHTQJ JXY IJ QJZW NRUTXJW QF HZQYZW X F S X Y ñ Æ Q Z W Y Z N Q Q F S H Y H Y E N S Y J W [J S Y
GWJK QJ GZY IJ Qc*YFY JXY NS[FWNFGQJ Æ Z N X W U T F X ñ K B W W H J Q Z Z Y V Z N I T S Y O J X J W F
FLNY HMWñYNJSSJRJSY HTSYWJ HJQZN VZIR S S F L N Y V Z B X H M V F Y R W J B J W R J Y IJ KFN
SJRJSY QJWJSIWJ K T V X Z U W G Q I B F I N O Z W J W Q F Q T R W X S I N S X ñ J K T S Y N W F [F N Q S N J S L ñ S ñ
JQQJ RòRJ IJ [NSY IFSX QJX RFNSX IJ Qc*YFY J Z S Z N S J R Y W Z R J S Y
IJ HTSYWFSYJ JY NQ J]NLJF IJ HMFHZ ZS ZSJW *J C F V L S U T I Z W X Z N Y O F R F N X V Z c Z S C
RNSñJ nÆ1cJSXJNLSJRJSY JY QcñIZH F Y N T F X K Z O F W Y N W S S S S S I N ñ [N I Z L Q S I ñ V Z G Z N M I
Qc*YFYÆ} INXFNY IJWSNöWJRJSY)ZUNS J S H S W Q F S Q I Z J H Q J Z W L G Z G X N X Y J W V Z c è H

9TZYHJVZNYTZH MJFZUWN SHNUJ IJ QFR S W K Q N Y ñ U F X Y B K Z W N W T J N RòRJ Y T Z Y I F S
Ic*YFY)JQè QJX UJWUñYZJQQJX NRRN]Y N I T S X T Z J Y Q C S Y H J O N K I N Y S T O M F R S F Z Z Y T N Q F Y N
IFSX QJX FKKFNWJX IJ KFRNQQJÆ JS (M N B J T S J S B Q F X F L W N / F R K N X Q c * Y F Y S J X J U
QcTS ScJXY UFX F[FSY YTZYJX HMTXJX ZS G O T S Q S B S I Y F I H Y N I X Y ñ IJ QcNSIN[NIZÆ
UFWJSYX (MJ_ STZX FZXXN QJX FKKFNW J X F L U K K R N H Q Q Q X V S M X J W F Y Y F H M J F Z C
KTSHNöWJRJSY IJX FKKFNWJX Ic*YFYÆ X J Z O N R J S F R F O N S T S W Q S H J Q c * Y F Y S c J X Y
IJ Qc*YFY ^ J X Y R T N S X [N X N G Q J U F W H J V Z c N Q X Q Q J S Y N K E B Q Q Q F X Y N W J V Z c Z S Y N
SJ QF XTZRJY UFX è ZSJ YWTU ñ YWTNYJ X Z W I J A N H Q Q F O S H U Y N Q J Q F] Y N X S N K K ñ W J S Y J X U F
QNñJ UFW QJ RFWNFLJ I T S Y X J Z Q Q Z N U J Z Y U G S Z Z W Y W Q c * Z Q N J S K Y T Z Y J Q F R F H M N S

1c*YFY RJ IJRFSIJ HTRUYJ IJ RJX UWN SHNUJ X Z S Y N R Y ñ J S N Q JS JXY IJ RòRJ IJ YTZ
NRUTXJ HJWYFNSXÆ HJQF UTZW WFN Y R c N R F I Z M M S J a I J O R P S O F W Y Æ Y JXY QJ WJXXTW
nÆ6ZJQZN NRUTWYJRFRFWTTYJ RTS UWN[S R N S Y Q E \$ A V T Z F L F Z X IJX JXUWN Y X N S I N
HTZU HFWNQJXY QZN QJ _ UWN SHNUJ X Z U W N R X F (U W T Y U Z S J N T R U N Z Q X N T S 1c*YFY
SNTSHTZWFSYJ VZJYTZYJ QF VZJXYNTS I Z X N I X Z W H J N Q Q F I S H T J N Y Y X F U T Q N H J è J S W
RFYWNRTSNFQ JS LñSñWFQ WTZQJ XZ W Q J J S O F T V F S Y K H F N W U Q Q S Y J W G è Y T S I F S X Q J X
QJX IWTNYX IJ Qc*LQNXJ JY QJX IWTNYX IJ W F E N X F S I c F N U Q T J Z O B X J H F W X F H T S X J W
JXY UQZYüY HJQZN HNÆ ñ YFSY ITSSñ V Z X Q S M J T F R N J V I T N Y Y F Y V J Z Y K F N W J IJ Q c M T
LTZ[JWSñ UFW ZSJ 8FNSYJYñ HJQQJ HN Xc[FUZ Y J Q Q K F Y T S S Q W A E T F Z X X N Q c M T R R J
1TN RTWFQJ RTWFQNYñ 1F ITRNSFYNTS I Q C Q Y F Y F S S J X I Y N K I G M V Z C B B M H T S R J Z J [J Z Y
UFX IJ HJQQJ IJ Qc*LQNXJÆ QcZSJ XcF U U Z X I T X R W Q F J K Y ñ Q d F Q c F Z Y F W W J IJ Qc*YFY
XZW QF RTWFQNYñ W N J S Æ } X N L S N ' J Æ Q c * Y F Y S J Q c Z Y N Q

4S UFWQJ IJ QF YTQñWFSHJ JY QcTS [FSY J N M W R R B Z H S Z S F J R U Q T N F Z H Z S J H T R R N
WFHYöWJ IJX *YFYX HN[NQN X ñ X QF QNGJWYñ V Z c P Z J S W Q B S X N S S M F S Q J S ' J X Y W J S G Z S L
QJX UQZX TUUTXñJX IJ XJ RFSNKJXYJW JY H F Y Q T S X Q W E N W E Q J X . . W ö [J I c n
XN VZJQVZJX ZSX QFSHJSY QJZW X U T Q N H N N X X Z F Z] 5 J V U D X X S X I U Z N X X J O F R F N X X
KZRJZW X IJ U N U J X I c F Z Y W J X X T S Y F X X J _ K Y N T S X F U J H Z Q Z N A F X Q J X Y [W F N V Z c N Q
XJ QFNXXXJW ñRTZ[TNW UFW QJX RJJYNSLX Q J X b Q Z X Z [Z W S Z Q J S Y Æ } Æ n Æ) F S X Z S
2FNX UTZW FUWñHNJW HJYYJ QTS LFSNRN Y F [T N Q V K F J Z Y T V J R V S W R Z J S Y N Q S c ^ F I J
VZJUTZW YTZY *YFY QJ OJZ WñHNUWTV Z J I J K T N \$ T N I M I Z F E B Y N K G Z X V J J Y X N R U Q J

HJ UTZ[TNW SJ UTZWFFNY QZN TUUTXJW S0JZSE XUFZNFQJRSJH SXNSYLNBUISVZ QFNWJ J
 IñUJSIFS YJ SN IJX UWN SHNUJX JY IJX KTS HKYFNITS S QNUTZXVè2QZANZS J LWFSIJ INKKñV
 NQ ScFZWFNY IcfZYWJ KTSIJRJSY JY XTS FZYSYVNRJJSYK XdZSU5WNNSS HJ TZ IJ IñUJSI
 HNUJX ScFZWFNJSY IcfZYWJ XTZW HJ VZJ QJ 5JZUQJ ZSNVZJdYS STRRJ Qc nÆTU
 XZUWòRJ UZNXXFSHJ IJ Qc*YFY 1F STYNTS8N L M ZIRWJS*JR8ZYW QJ INY F[JH WFNXTS
 JXY NSHTRUFYNGQJ F[JH HJQQJ Icf*YFY IñR[THZW FèYNÆZ WJ FèUJ T2F N X JQNLNJZ]Æ} QJ
 HJQF WJ[NJSY FZ RòRJ 9TZY HJ VZN ñRFSJF 6XHZ8QYFYZ IñRTHWFFYNVZJ ZSJ UZN
 IñWN[J IcfZSJ HMTXJ JS IJ[NJSY NSIñUJSIFS ZS JhYE RIFQJXJYñÆ} QF nÆRFOJXYñÆ}
 QcJSKFSYXTWYNIZXJNSIJ QFRòWJ XJ RJYINZ RñZNFYUZS5WYNSHJ F[JH QFVZJQQJ
 TUUTXNYNTS F[JH JQQJ 1J LTZ[JWSJRJSY ñF8YX HWJCFMLNHIJZøWJ*Y QJ 5JZUQJ XTZ
 IcfNSIñUJSIFS HJ JY IcfTUUTXNYNTS SJ XJW FNFYQNI JST FZRYTQZJXY QJ WñLJSY HTSXY
 nÆ)FSX Qc*YFY QNGWJ NQ Sc^F UFX IJ LTZ[JWWSJRJSY FZJW H F8J ZYNXXJSY è ZS HI
 U (JHN[JZY XNRUQJRJSY INWJ VZJ QJ 8ZJQJZ QJTWXQZNMQNGñWJW QJ 5JZUQ
 JXY QJ XTZ[JWFNS SJ XJ QFNXXJ UFX WñLJS F XWZUQJWQZSJ WZNM XWñFQNXFGQJ IJ QF
 XFSHJ XZUñWNJZWJ 2FNX JS JXY NQ FZYWJR F SX CFSX QF HTTS F GIXY QZYN TS RUQ VQd
 SFWHMNJ FGXTQZJÆ\$ 6ZNINY XTZ[JWFNS J]M VQZV YS ZQZYNM ñJF[cZS QZN RòRJ UFWH
 UZNXXFSHJ XZUñWNJZWJ 6ZJ QJ XTZ[JW FFS XEETUSN RQJÆW QSHJ TZ[JWSJRJSY [JZ
 TZ 5JZUQJ OFRFNX NQ SJ UJZY ^ FZTNW ZS 15TZ[UQJ S]UFJS8YWJ FGXTQZ (JX IJZ] FG
 IJXXZKQZN iF[F IJXTN 2FNX IFSX Y TZY *YFQ cZS QTCQZYWWñ
 UZGQNHFNSTZ nÆQNGWJÆ} NQ^FZWF YTZOTZ FZXJ ZSXLCTZ UNLSJRJJSY VZJ QJ WTN
 FZ IJXXZX IJ 2TNÆ JY OJSJRJYWTZ[JWFN UFSRNUZJ M QFCZSNXXFSHJ HcJXY è IN
 VZJ IJ QcFZYWJ VZFSI nÆQJ 5JZUQJ XJWF IJ[JSZ QcZS
 1F 7ñUZGQNVZJ ScJXY VZcZSJ _ RTSF WHMNJ F8XÆQZU HFWScJXY HJ UFX è ZS M
 UJZNRUTWYJ VZJ QJ XTZ[JWFNS XcFUUJQQJ J F WNTSMJ J ZS FZTUQWÆUTZW RFöYWJÆ\$
 QcZS JY QcFZYWJ XTSY ZSJ nÆ2FOJXYñÆ} 5JZUQJÆ\$ 1J 5JZUQJ ScF 8F WNTXTZYñ
 1J WñLNRJ HTSXYNYZYNTSSJQ IñRTSYWJ[UW 8HNRJSY RÆS YH VZXIY UQZXNJZW X HTWL
 UJWXTSSJ SJ [JZY JY SJ UJZY XJ WñXNLSJWH FZWTSVJ MZLWSHJ TZ UQZXNJZW X
 NSXYWZRJSY 1JXRNSNXYWJX ITRNSJSY QJZVS RYFNY ZYNQ S 5WNC SHHTSXYNYZYNTS
 JY QJX IñUZYN X ITRNSJSY QJZW RFöYWJ Q 55ZJQJX SJ 5JZUQJ SHY XZGXNXYX WNVZSYM
 ITNY XJ HTSKTWRJW è QF [TQTSYñ IJX RNSN X S WJX J6ZQ S 5UQZQJNJZW X 5JZUQJX XT
 ITNY XJ QFNXXJW RJSJW UFW QJ GTZY IZ SBòR J INQSUXQNYZ FZ]TS HTRRJ HJQF Xc
 (MFRGWJX IJ QJHTSIZNWJ 1J HTSXYNYZYNTS XFKQAFSHUNJ FLSQZKTS FWHMNJ UJWJX
 QTNS VZJ QF WñUZGQNVZJ FJY FJY JSTIZZJ QCTZWicMZN HJX nÆ5JZUQJXÆ} SJ HTR
 HTRRJ JMSXXTQZYNTS nÆUWT[NSHJXÆ} *SKFHJ IJ 2TN JSYT
 * 'FZJW SNJ U VZJ IFSX Qc*YFY HTSXYWZcZSYNUTZSNXQF8HJ _ KTWYZNYJÆ HcJ
 5JZUQJ ñYFNY ZSJ nÆUJWXTSS FQNYñÆ}ÆZS J'SYUFSK VZB 0J UZNX [FN SHWJ
 GQNVZJÆ\$)FSX Qc*YFY HTSXYNYZYNTSSJQ 6QJ K FZUYQNIQX S YZSS I WJ UFW ZSNWJZU
 UFWYN JY ZS UFWYN JXY GNJS ZSJ nÆUJWXTSS JÆ\$: S 6N DUQZ X FQVZMYS cF UQZX IJ
 IJ UFWQJW IcfZSJ UJWXTSSJ RTWFQJ TZ nÆVZQNXNLTZJÆV SUQZN RòRJ)TSH IFSX
 1J KFN YJXY VZcZSJ UJWXTSSJ RTWFQJ VZSTJ QFFQXU QN XN UJFVZY 8S 5JZUQJ TWLFS
 UTUZQFNWJ 5JZUQJ TZ JSHTWJ nÆQJ 8JN 16TZXW FJH SUXJ QZC8S SNXXJRJSY IJX
 RJSY ZSJ UJWXTSSJ RFNX ZS KFSYùRJ XTS UW TUWJ LTZ[JWSJZW
 5QZX QTNS * 'FZJW FOTZYJ U Æ nÆ 8F YZZX QF WQX Y IcfZS 5JZUQJ NQ KF
 QF HFWFHYñWNXYNVZJ IJ YTZY LTZ[JWSJRJSY VES)HJSH FWNUTZ WQQWJ UTZW [N[WJ
 JXY UQZX JSHTWJ HJQQJ IcfZS 5JZUQJ JY IcfZSJ nÆZYUQJ IñRNYH WHTRRJ YTZY HJ VZNF
 YNVZJÆ}Æ JQQJ JXY QJ HFWFHYHNSWJ JXXJ ZSYNñÆ Y MZKÆ} (cJXY HJ VZJ 5WTZ IcfMT
 *YFY IñRTHWFFYNVZJ VZN nÆWñXZRJ JS QZN nYÆ ZSYJXUTZHNKXYFISHTZÆ FNSXN INWJÆ)HñI
 VZN JXY nÆRFöYWJ FGXTQZÆ} SJ UJZY UFX R4 QNF S[XVZW è J]MSFNWJ NSXY F \$U FZDQ
 RFOJZW JY ZXJW IJ RJX KTW HJX *Y VZJQ JSKc S XENTQ QSNJTS IZSGQNVZJÆ} ITNY LTZ
 UQZX [TZQTNW ITSSJW FZ] KTSHYNTS FNFW GNI d QZX W F FNFJUTUZQF S RòRJ YTURUÆ
 QJ STR IJ nÆXJW[NYJZW XÆ} JY IcfNÆNSXY YZNXS YKZBN QTS Q0ZV SJ JY QW FZSHW XÆ\$
 YJ]YJ VZcNQX XTSY nÆQJX J]ñHZYJZW X IJ JQF[UTQF8T]Z XNKS VJ JY
 WFNXTSSFGQJ VZJ QJ 5JZUQJ J]UWNRJ IFSX X4S QUTZXÆI HNU XJ WEFUJQJW QJX nÆ3
 nÆ.Q SJ UJZY öYWJ RNX IcfZSNYñ IFSX Qc*KFMWJ N JX Q WSBY WJ MZNY ZS FJYS FNMKTS
 VZcJS XZGTWITSSFSY YTZYJX QJXF I RNSFZXXNMFQX ZSW FJZY 8S IcfJSY WJ UWJSI WJ
 YJSYNTSX IZ LTZ[JWSJRJSY Æ} 2FNX XTS *YFXYñ R R H W FJSNVZM ZNY JXXFNRX IcfGJ
 ITNY QZN FZXXN F[TNW IJ Qc nÆZSNYñÆ} ÆEW HSTRJR MSYN X dV JNF SXJ W TZYJX XTSY IJ
 IJ QF XZGTWINSFYNTS IJ QF XTZRNXNTS 8RQF JS TYQTSYñ Z ZFGJNQJX VZcJQQJX
 5JZUQJÆ\$ FZYWJX JY UJZ[JSY XcZSNWÆ JQQJX X
 nÆ)FSX ZS *YFY HTSXYNYZYNTSSJQ YTZYG QN 000 H Y QUTZJ XWèXQ ZJ WKF QS XXWJNS
 SJRJSY FQ WJUTXJ JS Iñ'SNYN[J XZW QJ 7ñ 8GSN QCYJX WY SJZUQJX XTSY X YFNSHJ ZQK
 IJ XT8JSYNRJSY (TRRJSY UTZWFFNY NQ JS öYWJ
 FZYWJRJSY IFSX ZS nÆ*YFY IñRTHWFFYNVZJÆ}Æ\$ 3c^XJWFNX
 (WñFYNTS IJUCtWIWJ

VZcNQX UWûSJSY FZ] &QQJRFSIX ScJXY

1 F VZFQNYñ Ic&QQJRFSIX JXY UFWYFLZc0SWT0VWVFXIY XFSXFZHZSNSHTS[
UJZUQJX JY IN[JWXJX YWNGZX HcJXY è RñW F SUNXR JIN[M WXQX LJWNJ GNJS WñLQ
WZHMJX IcFGJNQQJXÆ RFNX QcNSIN[NIZ VZQ W QFZQW TUM/QññWññTRWJ QJ OTZW
ZS &QQJRFSI JXY JSHTWJ YTZY FZXXN N8ZJNZXKSYF SVZJNRUJWXTSSJQQJ nÆX
QcFGJNQQJNXTQñJ *Y HJUJSIFS Y XJZQX QJX NZ5N ZNUQZX JXVZ UFSW HTSXñVZJSY ZS
XcFQQNJWÆ YTZYJX QJX FQQNFSHJX JY RTZYJX SUXZONKLZS RTSYWZU UFWHJ VZ
UJZUQJX XTSY JY WJXYJWTSY IJX FXXJ RGQRKEXR H HFSY VZINKWJ UFWHJ VZJ /J SJ X
UFWHJ VZJ HJZ] VZN XTSY FNSXN ZSNX IZ FZRYVJ RENQJVS TUWJRJSY RTS •Z[WJ
HTSXNIðWJ VZJ HJ XTSY QJX 5JZUQJX VZN RZNSXZJZBQJScS S MFXFWIQJ QZNITS
UFX IJ[TQTSS6JXY VZJ QTWXVZJ QcZQYNR QZNRWVFXNS S YJQ TZ YJQRFöYWJ MñW
FZWF JZ QNJZ VZJ QF XñUFWFYNTS JQQJ RñVRJKH/ZcXJQVFWTZW NIZ S YJ QY WFAKTIZN
XJ YWFSXKTWRJW JS FQQNFSHJ nÆXTZ[JWFNSÆ} RTURVUT/LZXNZXNLZW

.Q XZ)WFNY UTZWYFSY FZ] XZXINYX 3FYNTZFCQXNFYXGJXGRJS UFXJS YWF[JWXIJ
 HTRUWJSIWJ JZ] RøRjX HJ VZcNQX [JZQJSYzLFZWWSQ GQZKNS IJ XcJS QFNXXJW IN
 XJ QN[WJW FZ] FRGWFXFXFIJX IJX YJZYTRFSVZNBWJTSYF SHQK RFWHMJ IJ Qc*YFY VZN
 HEW QF HTEQNYNTS JS [ZJ IJ WñXZQYFYX JYNISYISW JXVXQXKRFYFTVWVWVX XYJW HTRR J

(J ScJXY UFX QcNIñJ IcZS nÆIJ[TNW XFHWñÆX QdWYRM QNMQVZñEUFN]Æ} ITNY Wñ
 UTZXXJ JY VZN UTZXXJWF OFRFNX UJ WXT SöFJGñHQSXXHWRWJ IFSX QJ LWFSI (JZ
 XJX [JNQQJX è Qc*YFY UFX UQZX VZJ HJ SHQXFRUSX ñÆHFM WQZX IcñSJWLNJ VZc
 [TNWÆ] VZcTS XJ KFNy INXHNUQJ IJ QF XHQñSHFJUFUSUXNXMSYSQYM UFW JRNJWX è Xcñ
 QcñLT÷XRJ XJZQ UJZY ^ HTSIZNWJ)ñR TSY WñF ñÆZ]HLTMSX VZX UFWYNX 5WJZ[J VZcJ
 QJZW ñLT÷XRJ J]NLJ VZcNQX TKKWJSY QJZW HcZSSHTZWFYè Qcñ*YFY HTSY WJ Qc.SIN[N
 [TZX ScFZWJ_ UFX GJXTNS IJ QJX J]MTW YJW VZTSLJYG WUXÆS R FñZX QJX UFWYNX
 XN[TZX KFNyJX FUUJQ è QJZW UFYWNTY NXRJ .QYScJ XTZXNUJMSöHMJTSJSYJSIJ UQZX X
 QTSLYJRUX HJ nÆXJW[NHJ IcFRTZWÆ] è IJXHQñJ]MX WTYEWNTS è WJXYJW 'IöQJ è XTS
 KFNy JXY VZJ OFRFNX QJX ñLT÷XYJX SJ UFW WñF WñYNUJWRTSUYWHTXJFSY WNJS YFSY VZc
 [TZX QcJSYJSIJ_ è QF[NJ IJ Qc*YFY HMJW QJX ^JZ] KJWRñX è QF XZNYJ IJ X
 /J YWTZ[J IFSX 3FZ\JWP ZSJ UMWFX J NRUWñF LSTñYJW XFSX WñXJW[J Y TZX XJX U
 UQZX UZW 1NGñWFQNXRJÆ nÆ1cMTRRJ ScR HcTSUQNVöXFRZXNNLTFS SINHN VZJ IF
 VZJ UTZW FZYFSY VZcNQ XJ XFHMJ JY XJ XVSñJONURSGWQJZWX RJRGWJX UFW IJX Q
 QcMZRFSNYñ JY VZcNQ FLNXXJHTRRJ YJQ ñR RYZBQXQXQ TUNFSÆJ]ñÆUQXQJX TWIWX
 VZJ QJX HTSITNY QJ 9MñTQT LNJS QJX WFUWñTñXZX IJ YcñMTZFRUX QJ UFWYN HJXXJ I
 F[JH Qc*YFY XJ WñIZNXJSY è ScöYWJU QZX MZcQ\$R UZJVSYFTñKFN WñZY WJSIWJ TGQN
 UWN[ñJ HJ VZN ñVZN[FZY è QJX SNJW JY QHñUöXWZNDWñÆJY*YWQFFZ IJXXZX IJ YT
 7JQNLNTS YJQQJVZJ QFHTSITNY QJ 5T QNYNTVZJY FZYUJñSY\$Æ JHöJXÆ \$WñHNXñRJ
 :SJ nÆFKKFNWJ UWN[ñJÆ} QFSFNXXFSHJIZ UFWYN 8NYüY QJ UFW

8N FZ QNJZ IJ QJZW UFWQJW IZ nÆIJ[TNW WñFñH WñQJ]XYJZ QJX THNñYñ SñJ ZSJ F
 nÆIJXYNSFYNTS IJ QcMTRRJÆ} IJ QF nÆ[T HJYJSIZSNñöY WJ UöW KWNñIJ QcFGXTQZ
 YJRJSY MZRFNSXÆ} JY IcFZYWJX HTRRF SJ J RñSJY XFZHRZöRIJ XJX RJRGWJX QJ RTNSIW
 JXUöHJ TS WJUWñXJSYFNY FZ] LJSX QJ YT WZYUWñNSöñKJTSöX TOQZYWXYJ (J ITZYJ
 NSYñWQYFNXXFSY FQQJW Qc*YFY HTRRJ NQ [FZJ \$ QñQWñYñJñSJYFñX XJ_ ñLT÷XYJX U
 FZ] YNWFIJX UWöX QJ RòRJ QFSLFLJ VZcTSVQJQWZYNHUSYXFS\$ IJMTWX IJ QJZW UF
 QJX RTRJSYX HWNYNVZJX VZFSI TS [JZY FY[YZñQSTINW XTYöGrZÆNRUFWYNFZ]Æ} .QX
 2FNX FZ QNJZ IJ HJQF STYWJ YMñTQTLTUMTZWñKTRRWñUñÆXYÆödMöSTS HTRRJ MT
 KZY OFRFNX ZSYJRUX TñQc*YFY IZY UTZ[TNöNHYTRJYX 5WKZYXKFTZ\$ JY XN YZ FUUFV
 QJX XNJSX HcJXY GNJS QJ SñYWJ _ 1cMTRFJWZYNñY\$S\$Y WñRTSYZ SJ UJZ] VZJ RFN
 SFöY IFSX QF HTTUñWFYNTS YMñTWNV ZJ JYQFVñFSISV ZJñJQÆ *ÆQF ZSNLZJW YZ UTZ
 IJ[TNJW ZS IJX IJ[TNWX QJX UQZX XFHWñX VZTSUQZ[W\$öJQZW *X YZ (MWñYNJS JX
 NSHTRGJWÆ} 5ZNX NQ J]FRNSJ IJ UQZX UöWñVQFñJJSñZJSXUñJZ] JS XTWYNW JS Y
 HFYñLTWNVZJ VZcNQ ^ F UTZW HMFHZS IJ XcñS WñYñJX XñM YöQöSYFWÆ\$XLWJXXJX QF

(JQZN Qè JXY ZS UTQNYNHNJS JY QJ WJX RJVS F QTYWZVZJñYTSVñSNTYñR RJ HcJXY è I
 VZN QTLJ Qc*YFY IFSX XF YöYJ TZ IFSX XTS H*ZñUTZ XFSXWñJXZJQVZJX JKKTWYX VZc
 IJZ] è QF KTNXÆ HcJXY ZS UTXXññ IJ Qc*YFOZ XVOZÆ QFñLTñQ JY FZ] (TRRZSNXYJX N
 nÆ1c*YFY JXY QF HTSINYNTS NSINX UJSXñFQVñNZJM [QQZW UFWYN NQX JS XTSY
 RJSY NSYñLWFQ IJ QcMZRFSNYñÆ} (JWYJXS NñXQRQJ IJZ\$S YFVñX\$N JQMTSLW QF [ñWNYññ
 YJRUX VZJ STZX STZX UWTUTXñRJX IJ Iñ[JQ TUñYUWñWñM ZRQF IñRTSYWJW JY IJ QF K
 SNYñÆ RFNX RFNSYJSFSY VZJ STZX [TZQTSXVñJZ XQñJUFQTYUN JXY HTSYWFINHYTN
 UJW NQ SJ UJZY UQZX STZX öYWJ VZcZS JRGFWSñFñWJ JXY ZSJ RFSNKJXYFYNTS IJ

5JZY TS JSHTWJ XJ UWTUTXJW FZOTZWñMñYñJñUñWñQñQñWñW QJ UFWYNÆ\$ /J Y
 JY IcFRñQNTWJW Qc*YFY JY QJ 5JZUQJÆ\$ HFRWñLZST\$ZXVñR XJ WñZSNWTSY è RTN
 GQJXXJ QJ (QJWLñ Qc*LQN XJ JYHÆ TS UöZ YöUñFñLZñFZJSIWJ QJX
 IñYWZNWJ QJX XZUUWNRJW RFNX STS QJX WññVZWQVñZcZS \$E\$XñY IcZS UFWYN è Q
 UFX JS QF WñKTWRFSY VZcTS KFNy IcZSJ FQñZMñMñYñZSSY YWñFSXñKZLJ IñXJWYJZW
 XJSXñJÆ RNJZ][FZY QF RJYYWJ NRRññNFYJ RZTSW FQSWñKZñY J]NLJ VZJ QcTS FIMö
 .Q SJITNY UQZX è QcF[JSNW öYWJ VZJX XYNTSSU FQñ*YñÆY QHTSW FñMNW HcJXY XJ X
 YZYNTS IJ Qc*YFY JYH RFNX IJ 2TN 9TZ QñYQÆXÆZ JXKñNT QXNSIN[NIZFQNYñ Jö
 WJQFYN[JX è QF UZNXXFSHJ XTZ[IJ WFN SJ è QñF HÆ\$ñYöZYñYñÆ} JY WññHJUYJÆ Jö
 WJYTRGJSY FNSXN IFSX QcFGöRJITSY JQQJXñVñX ZWñFñT\$YñFñKJ QF IñXJWYNTS JY
 XTWYNW QJZW SñFSY 2TN HJ WNJS OJ KJ RñFRñQñX QñN WñJJSYTNISñRñTSXHNJR RJSY
 RJXWñFYNTSX ñLT÷XYJ VZFSI NQX TSY è OZLJW VZJQ
 XTS UFWYN UTZW XJ WFQQNJW FZ QJZW
 FZHZS XHWZUZQJ IcFQQJW WFHTQJW IJ
 TUUTXñÆ .QX IJ[WFNJSY XJZQJRJSY F

Ë
 È È

&Z HMFUNYWJ IJ QF 8THNñYñ XJ WFY YFHM JHöZñYñEUFNñYñ
 ITS YTSFHJX IJWSNJWX YJRUX HMFYSñ QJX CTSFSLIX UJWXTSSJQJ HJVZNWJ]
 .Q ^ F IFSX Qc*YFY IJX UFWYNX nÆ2TS 5FWYN 6ZñNITZWYN
 SJ UFX UWJSIWJ UFWYNÆ Z\$N Z\$N\$CQXNSIN[NIZJYX
 UFX RJRGWJ IcZS UFWYN .Q XcZSNY QNGWñRJSY JY XñJñUFWñ
 JSXZNYJ QNGWñRJSY :S UFWYN ScJXY FZYWJ HMTXJ VZcZS *YFY
 HMTXJ HcJXY VZcNQ KñRñRñLWñWñZSñJ
 JHöZñYñEUFNñYñ
 XFTñLW WTRUWJXF KTN JY RòRJ XTS XJ
 IñJWRNSJWXTN RòRJ FZ QNJZ IJ XJ Q
 IñJHTSXNñWYNTSX RTWFQJX :S FUT
 XJZñXñHTZQñZñWñYñTYZJZXJX FZ] ^JZ

W F Q N Y ñ X ñ [ð W J Æ N Q X S J Q Z N F H H T W I J W T S Æ T U F X U K H M N Q U R J S N Æ J Æ W Y J Q J X Y Q J
 H T S ' F S H J H F W N Q X c J X Y X T Z N Q Q ñ I c Z S J n C E T Y Z V F M T X X T S c Æ I J ' N ' H I D J I X Z S Æ F M F W J Q Z N I V Z N
 I N W J I c Z S J N R R T W F Q N Y ñ (J X J S Y N R J S Y J X [N U T V J X H W J Q S N S B U S F Q Q J H W N R J U F X I c *
 H M J _ Q J X L J S X I J H Z Q Y Z W J N S K ñ W N J Z W J 1 J X T W G Z X ñ J Y Q F c N W ñ Q Æ * Y S F Y _ J X Y U Q J N S I
 X Z W H J U T N S Y H T R R J X Z W Y T Z X N S H J W Y F I N S X J S Y J Z W T X G Q [T X Q Z W R J Y H 1 c * Y F Y ñ
 H T S K Z X N T S I J Q J Z W X N I ñ J X S J Q J Z W U J W R J Y Q F X T N F E T N W X F O F N I ñ W F W H M N J Q c ñ L T
 W J R J S Y H T S X H N J S H J I J Q F H T S Y W F I N H Y N T S S T p V Q J J U F M H Z Q H V S N R J I F S X Y T Z X Q J X
 H J X X F N W J R J S Y Q J U W N S H N U J I J R T W F Q N Y ñ T U Q X S Æ T e X H J S Q Z N F X J Q c H Z F Y
 X J W K W F S H M J R J S Y Q c F U T X Y F Y I c N R R T W F Q N Y ñ Y F F V S J Z J J E Y H U X X J W I c J] N L J W V Z
 U W ð H M J S Y J S X T R R J Q c F U T X Y F X N J Q J U F X S E U X I c Z Z W X F O M L N T S & Z X X N Q c . S I N [N I
 è Z S J F Z Y W J J Y H Æ I c F Z Y W J U F W Y N Q X S c Æ X N S Y J Q X * F G F S U T S B Y W R J S Y H J V Z c N Q
 Q J Z W U T N S Y I c F U U Z N I F S X Q F R T W F Q N Y ñ C Z c * Q Q N U Y H T U Q S S Y F M T G F W J Z S M T R R J S
 H F X N T S U T Z W Y F S Y I J Q F O J Y J W U F W I J X X Z X E G I T W X E Y J Æ } J Y H) J [F S Y Q c . S I N [N
 1 J X . S I N [N I Z X T Z : S N V Z J X X T S Y N Q X I c Z S U F Z W Y N F E S I J M E N I S T R Y ñ . Q K F N Y U F W J J
 R J S Y U T Z W F N J S Y N Q K U F W J Z S Y F Z U S X Y X c N Q Z] M T R R J X V Z N H T S [N J S S J S Y I J W N X V
 U F W Y N Æ \$ W ñ L Q J W Z S J F K K F N W J V Z J Q Q J V Z c J Q Q

3 J U J Z Y T S I T S H ð Y W J I c F Z H Z S U F W Y N Æ S Z * S Y I T S S I J S X N T S U F W H J V Z J Q c * Y F Y
 S T Z X Æ * S J S Y W F S Y I F S X [T Y W J U F W Y N J Y U F S X W F N J S Y W H I Q X X U T Z W X Z N Y J X O Z I N H
 O J H T S H Q Z X F [J H F [Q c M F S H U I Z W J W F F Z X X N Z J I J [N J S Y Q F Q N G J W Y ñ I J Q c F W G N Y W
 Q T S L Y J R U X V Z J [T Y W J U F W Y N J Y R T N U Q Z W T X Z N [T R T S X I F S X Q c & R ñ W N V Z J I Z 3 T V
 R ò R J G Z Y 2 F N X X N F Z O T Z W I c M Z N O J R J W F Q N J J & F N W J & Z G S W F Z] I Z T Q Q N Z Y J S H
 U W T L W F R R J I J R F N S U J Z Y ð Y W J O J S J U T Z W X F N W J O F Z X Q Q X K F Q W Z W F H Y J J Y Q J Z W
 J Y O J Q Z N I J [N J S I W F N n Æ E N S ' I ð Q J Æ } 1 J U F W W N I S c F I U T Z W N R K N F V F N U S S Y O T Z N F S Y ñ
 V Z N R J Q N J W N J S I c T G Q N L F Y T N W J J Y O J S H Q J W N X W X M Q c F K K Æ N W Æ N Q H M F H Z S J Y
 H J X X J I J R J U Q F N W J O J R J W J Y T Z W S J H T S Y W J Q Z W J Y N W J W è V Z J Q V Z c Z S U T Z W Q c Z
 1 J X R J R G W J X I J Y T Z Y U F W Y N V Z N Y N J S Y & Z c T S Q Q J N K W F S H W J S J U J Z Y U F X X J U Q F
 J Y è X F H T S X J W [F Y N T S T S Y I c F Z Y F S Y R T N S O F I Q N Q U W Y W F Æ Q Z X T H N ñ Y ñ S c F K F N Y
 U Q Z X J] F H Y J R J S Y I c F Z Y F S Y R T N S X I J U J W X c F S N F Q N Q Z X J N H N Q X c Z S J J] U N F Y N T S S
 R F S V Z J S Y I c F Z Y F S Y U Q Z X I c ñ L T ÷ X R J V Z c N Q F S X J Q c B Z R J Y N V S Y I Z 3 T W I Q J I Z J Q S c J
 U Q Z X H T R U Q ð Y J R J S Y è Y T Z Y J X Q J X J] N L J S Z S X H J J H T S F W Y N Q J V Z J Q Q F X T H N ñ Y ñ
 1 c N S I ñ U J S I F S H J I Z U F W Y N N R U Q N V Z J Q F I ñ W W S I B S H J U Y X X J U W ñ X J W [J 1 c * Y F Y F Z
 R J R G W J X I Z J Q H W N R J H c J X Y è I N W J [N T Q F Y N T S

: S U F W Y N V Z J Q V Z c N Q X T N Y S J U J Z Y O F R F N X X J S J U F X K K I F N I W Z S U W N R N S J Q Q J 1 F X
 U W T K J X X N T S F W X J X I R J R G W J X W I T N Y U S Y Q F N X X J Q c N S I N [N I Z U F W K F N Y J R J S Y Q N
 U W N S H N U J J Y S J U J Z [J S Y Q J R J Y Y W J J S I T Z Y Z S M Y Q J K I T X I H Z Y J L W ñ F G Q J X V Z c J S Y W F
 N Q I T N Y ð Y W J U T Z W J Z] Z S F] N T R J H J W Y F N S Y Y Q F S I Z G N U Y F G N S J J S J S Y N ð W J X F Q N G
 I c F Z Y W J X Y J W R J X Æ T S I T N Y F U U F W Y J S N W U H V T W H W X Æ R Æ S Y Q X H S S Y W F N W J Æ N Q I
 U F W Y N Æ X N S T S T S S c J X Y U Q Z X [ñ W N Y F G Q T O R T S S Y ñ Z S M A N R S I N I N I Z J Y S J W J H T S S F
 U F W Y N T S J X Y U Q Z X T Z R T N S X Z S _ ñ L T ÷ X Y X F 6 U Z W Q U W J T N S Q W S Y ñ Q F Q T N I J Q c * Y F
 I T Z Y J X c ñ Q ð [J H M J _ Y T N F Z X Z O J Y I Z (M W N X Z N Y F S I S R U W J X X Z Q J X H T R R F S I J R J S Y
 S J X J W F X U Q Z X Z S [W F N (M W ñ Y N J S Y T N V Z N I T S Z W H X W Z Q E R R W N I T G F S Y Q J X H T R R F
 L W F S I J I c J] F R N S J W Q J I T L R J J Y I J Y W F ð S J W Q U N I M T N S Y N F I S Q Q R Z W X V Z J Q c * L Q N X J
 I J [F S Y Q J Y W N G Z S F Q I J Y T S ñ L T ÷ X R J 9 Z Y J X J W F X S X J T N Z I H T Z Z W X T N J Y Q J X H T R R
 U F G Q J J S [J W X Q J (M W N X Y N F S N X R J H J Y Y J H F K R F N W J Z I] J I W Q W * Y N F Y F K T S Y Q J X T W I W J
 K F N W J I J U F W Y N U F W H J V Z c N Q S c J X Y U F X Q c F S K F F N Z V R T U S I W U F M R Q Q N S J X W R ñ I N F N W
 / Z N K X V Z N X T S Y I c Z S F Z Y W J U F W Y N 2 F N X X Y F S R R ñ Y M Z J J X T Z W Y T N Y I N [N S ñ H M ñ L Q R K Y
 X N Z S U ñ H M ñ S J Y c ñ U T Z [F S Y J U F X Æ Y T S F Z Y F O K c * Z X F Y W F O B K X V Z N J S Y W F Q Q J S Y F Q F Y
 [F Y c F N I J W è F Y Y J N S I W J Q c . S I N [N I Z F Q N Y ñ M ñ W ñ Y N Q Z F X W X ð Y Q Q X Æ] F W ñ S I N X J S I Q J X
 & N S X N I T S H Z S ñ L T ÷ X Y J S J U T Z W W F O F R F X X S I R C N O F Q X X B I N S Y Q N X N Q J Z Q X F L J S
 Z S U F W Y N N Q S J U T Z W W F O F R F N X U W J S I W X H E W Y N Æ S Q Z E S X Q U N I N Q M J è Q c F Z Y N
 U J Z Y U F W K F N Y J R J S Y U T Z W [Z V Z c N Q S J X J Q H F N Q X H W F R X N S N Q M W Q ð Q c N S V Z N X N Y N
 J S H M F ð S J W U F W Q J U F W Y N Æ 1 J U F W Y N S c J X F Q F R S M X U T Z W Q Z M F Y Z S Z S Y T R G J W F Y
 U F W Y N J Æ N Q J X Y I J Q F U F W Y N J N Q U W J S I Y F R G ñ J Q F X F N S Y J Y ñ I J Q c * L Q N X J Æ \$ 1

Ë
 Ë Ë

1 J R J N Q Q J Z W * Y F Y J X Y ñ [N I J R R J S Y H J Q Z N F W R J X H T Z W Y T N X J X F [J H Q c N S I N [N I Z
 H N Y T ^ J S X Q J X U Q Z X ' I ð Q J X è Q F Q T N & R J X U W J J X I O F E T O N G Y W Y ñ I J Q F U W J X X J
 X J S Y N R J S Y I J Q F Q ñ L F Q N Y ñ Q F S L Z N Y J Y X c N Y N S Y Q c * Y F Y V Z N I X Y
 Z S X ^ X Y ð R J I J R T W F Q N Y ñ J Y Q F [N J R T W F Q J I O Q J R O R J I J N Y
 G F N X X J W X J X K T W H J X J Y I ñ H W T ð Y W J X J X G N J S X Æ I J H Q J X G T S Y F V Z J X N R U N J X Æ } I
 H N Y T ^ J S X I N X U F W F ð Y Q J G T S * Y F Y Æ N Q X T R G W J I F S X Q c F S F W H M N J

[illegible]

2TWFQNYñ QNGJWYñ MZRFSNYñ JYH ITN[LSFYQNYW JXYTIS QFXNIEH JXWESQ MWYñÆ }
 1F 5TQNYNVZJ HTRRJ QF 7JQNLNTS UWñYJSINTYZXJ[FHÖXWLEZWXJ_ IJ HJQZN VZN
 Qc nÆñIZHFYNTSÆ} IJ QcMTRRJ QJ HTSIZRWBGVQFXWñFQNXFWNÖZ IJ XF KFRNQ
 IJ XTS nÆJXXJSHJÆ} JY IJ XF nÆIJXYNSFYNTISÆUJNISZSYRTJY RñWNYJSY XJ GTW
 KFNWQZNVZJQVZJHMTXJ HcJ[XWñYñFQJUSKEFNWNZZXJRJSY IJX MFZYX KFNXY IJ X
 MTRRQÆZSJJSYJSI UFW Qè ZS nÆ[WFN HWTRFTSñÆ} F[QZEDYWXZSHJQZN VZN RJY YT
 nÆ[WFN HNYT^JSÆ} TZ ZS nÆ[ñWNYFGQJ XZDMYÆRJ^S)XTRRQZWZSN QJ UFWFXNY
 [TZXFUJJQNJ_ RF[THFYNTS IN[NSJTZ MZRFTSJSYQCFMXJJSYñRJSY IJ QJZñWQZFXNZ
 FZ RòRJ RFNX XZWMZSSJ]KZSV QJ nÆQNJSÆ} VZ

7JQNLNTS JY 5TQNYNVZJ UQFHJSY QcMTRFZYWZWAQJ QNWñHÖX FZSL QNJS IJ QF
 IJ[TN.WTNY[JSNW HJHNITZñWQJFFNQXN JY STQcMZRFSNYñ
 FZYWJRJSY &[JHHJUTXYZQFY HJHTRRFSIJRJJSYñÆIMFHNZSS FQNXYYJXÆ} IcFZOTZW
 XcñQö[J STS XJZQJRJSY FZ IJXXZX IJX FZHVZJXXNRTSNJSYñVJ HJZ] VZN UJSXJSY Scö
 HTWJFZ IJXXZX IJ QZN RòRJ 3TX (WNYNVZJZcZNSXSSÆUñZWEJRJSY MZRFNS JY Scö
 ITNX öYWJ HTRUQöYJRJSY MTRRJ YZ ITNX QNWSSZS ZMWJRJSY MZRFNSX JY HJZ] VZN
 QNGWJ Æ} *Z] FZXXNXTSY JS YWFNS IJ UWTXHUÖFRNFWQZJSJIS QZ]JQÖXUñHNFZ]
 7JQNLNTS JY IcñWNLJW ZSSTZ[JQNIñFQ FGXTÖNZ STSZXIHFGXñXñXUTMSX QcTWLZJNQ
 QF 1NGJWYñ 1JXMTRRJX ITN[JSY öYWJ QNGWZSXJ [QSSZWFZVFFQVZ WFXZN UJZY öYWJ
 è XcñYTSSJW IJ[TNWUXFWMFQSVQF WXXJWYñ UTWYJ STZX HTSX YFYTSX ZSJINKKñW
 XJRGQFGQJX FZ] RNXXTSSFNWJX IJ QF KLEñMZQ IcJñ(ÆFNLXFWYJSNWÆ} è ZSJ SFY
 SNXRJ HTS[FNSHZVZJYTZXQJXMTRRJXñYUFWTJSYWINXYñSNHÆYYJ SFYNTS JY QcTW
 IJ[JSNW HMWñYNJSX JS[T^FNY è QF HTSVZöYNTIS RQSYñUXF=Uñ/TUWNñYñ 2F SFYNTS
 *YIJRòRJ VZJ OZXVZcè UWñXJSY QF+TNXCHIXYHTSSXIN RZKJWñSTUWNñYñX YFSINX
 *LQNXJ JY QF 2TWFQNYñ JS *YFY QF 1NGJWUWUÜZWW WFNWVKZNY W F Q F Z W W J X X J 8N
 J]JRUQJ JY XJ HTSX HTTRZ ZSNSSZSQ QJ VZN XNVZJ YZ UTZW WFX QcJRUQT^JW JSY
 UWFYNVZJWFNY è XTS YTZW QF nÆUWTUFLYSIUñJTHZVSLW FJñYñJX FYNXKFHYNTS IJ
 RJSY FZHZSJWFNXTS IJ XcTUUTXJW è ZSJXKñJ QFQJXTWñZJMNQ S2FNX XN HcJXY YT
 VZJQ VZcNQ XTNY RFNX NQ KFZY XcTUUTXJWZcñFZ YFTSXXöQZ XñOSY WUM ZXXJWF UFW
 VZJRJSY è YTZYJ WñXZWW HMFNTISJ IUCQ RASH QJJSRTNSX TUUTWYZSX è J]MNGJW XF [I
 IJ QF YZYJQQJ GWJK FZ UWNKFSXKUJ JZVZ [JZWWVZJWQQ F RFNS è UJWXTSSJ XFSX QF
 STZX VZJQVZJ VñMHTXXTNY IJX HMWñYNJSX IJX SZÖJTXK UFW[JSZ è XJ HTS[FNSHWJ
 TZ IJX FKKWFSHMNX JY IJX MTRRJX VZJ QJ RJRGWJ IcZSJ KFRNQJ QJ 'QX

4S UJZY GNJS F[JH+JZJWGFHM JY IcFZYöZSXUJñWQJ VZYH TSJS FWWN[J 'SFQ
 QF 7JQNLNTS F IñUTZNQQñ QcMTRRJ IJ QcMTRFNSSZ JY TVZC HQQF BF WHJ VZcTS JXY
 YWFSXUTWYñ HJY MZRFNS IFSX ZS FZ IJQÖXNTBRN SX FYNUöZ XcMZQ QJ /ZNK Qc&QQ
 ^ IJ[NJSY NSFHHJXXNGQJ JY VZcNQ ^ FHVZHNZSVXTNSJ IJ]SNK YSSNöWJRJSY JY ZSNV
 UWTUWJ JY ^ UWJSI QF KTW RJ IcZSJ UJWXTSSJNXIöZSñZÆWñFZVYEN Q UFX RNJZ] INWJÆ
 2FNX Qè ScJXY UFX YTZYJ QcJWWJZW IJ QF WZJQSNULNJZJJS S WJ]UZWWRFJMYTZXQJX STF
 KTWY GNJS HJXXJW IJ HWTNWJ è QF UJWXSSZS FQTNZQNTISXQF Y WñWYQZX VZcMTRRJ U
 IcMZRFSNYñ VZN KZY WJYNWñJ è QcMTRRJ VZJ]ITZAXV FZQJ K TöWYWG NUSZ X VZJ /ZNK J
 YWFSXKTWRJW QJ INJZ JS IN[NSJY WJXYJW STXS FGNYS FQWQXNLXNTS Y WFNXTSÆ T
 (FW öYWJ WJQNLNJZ] HcJXY ScöYWJ UFX UQFNSVRSISQKFNñÆXKFNX QJX -ZRFNSNYFN
 QcMTRRJWñX HcJXY NRFLNSJW ZSJ UJWKJHYNTSJSIÆñ VZNFXTXJY WJSKJWRJW IFSX QJX G
 öYWJ FYYJNSYJ JY XJ 'LZWJW QcMTRRJ HTRFJYNÆS FQNFSS IñXñMZ RQNTZ I WJ HJYYJ
 UFWK FñWJñÆ (cJXY UTZ WñZJTSNTWZXFWKFNXYñHYNTSÆ QF SFYNTSFQNYñ JXY RF U
 HTRRJ QcJXY [TYWJ 5öWJ HñQJXYJ Æ} 2FYMFXYTZYYJSJ WJWñFNSX ZSJ IJ RJX UWT
 LNJZ] HcJXY XJ 'JWZS IñFQ ZSFGXTQZ 1FÖXWIKJHYNTFSUWY YQWñYñ RFNX HcJX
 nÆXZUWòRJ'SNJSÖFSTWQ RNIñFQ IJHMFHZSZSNHYñ ITSSJ è QcMTRRJ XTS J]NXYJ
 QcMTRRJ UFWKFNY QJ[ñWNYFGQJ MTRRJ QcMTRRXYQNWñWñWYñHMJ Qc-TRRJÆ R
 1JX JKKTWYX IJ QcñUTVZJ FHYZJQQJ YJSIHöSXñRSTXñFZWXWSZ XÆ &UWöX QcF[
 LZNXX IcNIñFQ Qc nÆMTRRJ QNGWJÆ} 8N QcWSSJZJ FZSJSN FJNSNYJYJ QQcñFZSGWM
 NIñFQ STZ[JFZ FZWFN Y UTZW HTSXñVZJS HJZSX FSTZJFQW MZRFNSNYñ QJLJSWJMZ
 WJQNLNTS IJSTZ[JQQJXFXUNWFYNTSX IJ'STYZJFZJñYFSSWQdSSKN[NIZ GTWSñ JY UI
 ZSJSTZ[JQQJ Iñ[TYNTS ZSJSTZ[JQQJ IN[NSNYñXZNS TZ[XKZXJZW IJ QcMZRFSNYñ
 WJRTWIX JY /JSJ KFNX WNJS UTZW QJ GNJS IcZSJ

1cNIñFQ IJ QF nÆQNGJWYñ FGXTQZJÆ} F KFXYYñNFVZN WñYFBSR ZSJ MZRFNSNYñ ZS
 QJ KFNXY TZZY FGXTQZ)cFUWöX -JXX UFW J]N RWQU TEZJY ZS JQZGJWYñZJ HJQJ VZJ Y
 FGXTQZJ XJWFNY nÆWñFQNXFGQJ IFSX QF XTHNñYñ MZRFNSJ FG
 XTQZJÆ} JY ZS UJZ UQZX GFX QJ RòRJ FZYJZW FUJJQQJ HJYJ
 WñFQNXFYNTS ZSJ nÆ[THFYNTSÆ} JY Iñ'SNY QF QNGJWYñ ÈSÈ nÆERT
 WFNQNYñÆ}Æ NQKFZY NSFZLZ WñWQJÆWöLS J]JX WJQFñYNTSX IZ 2TN F[JH QJ RTSIJ
 F[TSX J]FRNSñJX OZXVZcNHN XJ UWöY
 UJRJSYX JY STZX TZ[WJSY IJ XN WNHM.

IcFZYWJXHNWHTSXYFSHJXTSSJXFZW FNY MW\$WJZ}^ ßYJSHW X FHFVJXX FYYJSYFYTNV
 STZX SJ STZX UWTUTXNTSX UTZW QJ RTRJSñHWZNYXJSXNTSSY UZSNXXFGQJXÆ IJ Rð
 VZJW QJX LWFSIJX QNLSJX JY STZX XT RRJX JNTSYH FZJSTTSIXRJSY IJ QF WJQNLNTS
 NSYJWWTRUWJ UTZW UFXXJW è QcJ]FRJS IY TZZ]JQZñXWJXS HJHJ è VZTN Qc-TRRJ nÆ
 YñX IJ QF VZJXYNTS /J SJ XZNX UFX XJ ZQJRJSJY UISGMFUFQTNKXRJ HWNYNVZJ SJ XcJ
 F[JH QJX MTRRJJ JS YFSY VZJ WJUWñX JSY HSYXZIW QcFNVZJ XcNTS IJ XF[TNW OZXV
 nÆ-TRRJÆ} TZ JS YFSY VZcJSKFSYX IJ Qc-TRRJYUFTIZWVYZWN VZJ QJX GNJSX XTSY
 SJ UFX INWJ nÆJSKFSYX IJ Qc-TRRJÆ} UZñXWZcQTSFIJNWXñÆNSVJ IJ YTZYJ XFNSYJY
 KFSYX IJ)NJZÆ}Æ\$ Æ OJ XZNX JS TZYWJ H\$SWFVJQWñL FñKRHJNQ ITNY QZN YWFH
 VZcNQX YNJSSJSY IJ Qc-TRRJ JY FUUJQ QJSYTOQZWWWWZUWñSYTS MSTRRJ QJX KWFS
 IcFZYWJX YJWRJX OJ XZNX JS WJQFYNTSX S\$B\$TRIZQJRFJ SñHJZHXNTS YMñTWNVZJ
 HJ VZcXNTS MTRRJ MTRRJJ RFNX JSHTWJ F[JHMFVZW XcNQ FWWN[FNY FZ UTZ[TNW X
 F[TMWRFNS &UWöX F[TNW YWFNYñ IZ RTSIJJXñWZRXNTS UWFYNVZJ
 OJ ITNX ITSH UTZW WJRUQNW QJ HFIWJ VZJ QJX @XZNUXVYWF\$HFSYXBIJX INKKñWJ
 UFXXJW è QcJ]FRJS IZ RTSIJJX XJSXFYNTSQNXRJXñSñJXS IñXFHHTWIXZW QcJ]YJS
 JY INWJ VZJQVZJX RTYX IJ HJ VZJ QJX MTRRJX-TRRJÆQJJSXZW HJ VZcJSITNY WJYN
 QJZW UWTUWñJX\$Æ RFYXW NJQX VZJ XUNWNYZXQX INWJ XZW QF Iñ'SNYNTS IJ Qc-
 9FSINX VZJ QF STYNTS Ic-TRRJ XJ Iñ[JQTUWFMTRRJ MZCQSNYNVZJ QcMTRRJ RTWFC
 JS FHVZñWFNY ZSJ NSYJQQNLJSHJ UQZX HQSFYWJ]JSSIXZñRYTKZñ è YTZW JY YTZO
 QF WJXUJHYJW XZHHJXXN[JRJSY XTZX QJX RUSYVQXJXNKYTW RñXTRRJ (JQZNVZNIñ'
 UJWXTS\$TSQJX QF WJ[öYNYÆ IZ IJW SNJQdYÆZ-UFQZÆ} JXY FZXN HJQZN VZN
 MFZY IJ XJX F[FYFWX XTWYNY JS'S QJ HTRIRNSI FRTISW hJÆQc-TRRJÆ} (JHTSHJUY
 nÆWJXUJHYJW JS HMFHZS Qc-TRRJÆ} 2FNFXSXKDS FWHJXUWYNTJS UTQNYNVZJÆ QF
 Qc-TRRJ RTS WJXUJHYITNY XcñYJSIWJ ñLFQTRUSVY\$MYTZJXHFJUTWYñJXTHNFQJÆ X
 VZN JXY MZRFNS è YTZY HJ VZN FUUFWYNJ SX\$RCG WTRRXJ YTZY JSYNJWÆ nÆQcM
 1JX MTRRJJ TSWZSWJñFSYÆHJYYJ UW TUWQñ Iñ[JQTUURJSYÆ})ñHTZ[WJ_ Qc-TF
 Yñ /J ITNX RcNSHQNSJWÆ JQJJ JXY XFHWñJ_ UJZWQUWKTUWWRñRñ HJ VZN JXY U
 HTSXNXY FJTSNBSUFWYNJ J]YñWNJZW JY JS UFWTYWVNSYñ IJ Qc-TRRJ TZ QcMZRFNS
 WNJZW 1JZW F[TNW J]YñWNJZW HTRUWJSI IJZFNMTXZJX QcYMQBZW NSIN[NIZJQ UWñ
 F[TNW NSYñWNJZW JXY KTW Rñ IJ UJSXñJX IWTHTSXNñRNTSSX VZcNQ NS[TVZJ è QJ
 STGQJX XJSYNRJSYX JYH 2FNX OJ SJ XZNXcñFAR-FTRRJÆ}ZJMJXS YNYWJ IcMTRRJ
 WJXUJHYJW VZM ZRIZB\$F[TNW X è RñSFLJW HJZTNXTS IWTNY JY XJX UWñYJSYNTSXÆ
 VZN ScJXY UFX MZRFNS HFV QJX MTRRJJ SIZUJZQcYTFRTUNW STSIJ 2TNÆ FZXN
 WñJQQJRJSY JS UWTUWJ VZJ HJ VZN JXY UFAZHUZSJW QcMTRRJNJ UFW J]JRUQJ SJ
 5FWRN QJX GNJSX NSYñWNJZW X WSONJZY HNFZJW SFWZJQJQJQFQF ZSJ[FQJZW UTZW
 LNTQÆWJQNLNTSñYFSY QNGWJ HcJXY è INUQZñWTSW WñQñSTZRMVNTNY IJ UWTUWNñ
 NQ SJ RcJXY UFX UJWRNX Ic^YTZHMJWÆ Z\$FZYWñJQHXJX ZNO\$S\$J WJXUJHYJXTSI
 NSYñWNJZTSXJZYWFSY QNGWJ NQ RcJXY NS[NTQTFGORJÆ)KTZ IWTNY IJ LFWIJW NSYF
 KFRFYNTS HFWNHFYZWJX JYH 1F WJQNYZJTSXJXQXMTSSJZ WYXTSXYNJZ] 8JX GN
 ZSJ nÆUWTUWNñYñ XUNWNYZJQQJÆ} (TRRXUWWTUWNZñQKJXRTS YQVIXJQWñNYJ JS UW
 [NJSY JS UWJRWJWXTMREZUÆFWXTSSJ JXY RF _ RJX KTW HJX
 UWTUWNñYñÆ IJ Qè WñXZQYJ QF QNGJWYñ IJ FQñZUWYXNTSSWÆQÆFUFWFXSWQñYñJW
 GNJS JSYJSIZ XJZQM ZFFUNBVXNTSGWJ QcFZYTSJQF UTXJ ScJS JXY UFX ZSJÆ SJ[N
 QF UWNXTS QcFYYJSI 9F[NJJXY YF UWTUW\$TRRñSRTFMXJ FQTNWScJQJ JXY YWTUñY
 XFHWñJ UTZW QJX MTRRJJ VZJ XN JQQJ ScJIXY ZHFZSQFX[TNQZY\$S\$Æ HcJXY è nÆHJ
 STS MTRRJ YTZYÆ} è QFYWFSSHMJWÆ QF UWTUWN
 1JX GNJSX RFYñWNJQX ITS Y QcMTRRJ SJ WFWYQO\$SY NWRWñQFFNWJ IJ HJ IJWSNJW
 UTXXJXXNTS UFW XTS MZRFNSYñ NQ Sc^F KZHZFSY YñFHMJ ÆYZSTUZWTGQöRJ IcZSJ UT
 UTZ[TSX QJX QZN UWJSIWJÆ IcTp QF HTSHZWW\$S\$HJ XTZX YTZYJX
 XJX KTW RJJ (JZ]IJX GNJSX XUNWNYZJ QX VZcNQZñ[UQZYWTJ\$SNWNLJF XJX FYYFVZ
 VZJW HTRRJ MTRRJ XTSYñLFQJRJSY è STYW[NJNSXUITXQFYñSWEè HJ IJ)NJZÆ} JY JSYV
 IcTp QF QNGJWYñ IJ QF INXHZZXNTS QF QNGJWSYñZUQF X\$IMJSHUQFYF UFW QJ IWT
 IJ QF HWNYNVZJ nÆKF[JZW IN[NSJÆ} STZX INXUJSXJ TS
 2FNX QJX KTSX\$XKXW\$X NS[NTQFGQJX 6ZIN QdXÆJXXJSHJ IJ QcMTRRJÆ}
 HTSXFWHJ JY QJX LWFFSYNYÆ\$ & UWJRNöWUJXZ WJQcJXNTS\$*Y\$YWJ QJX MTRRJJ
 QF 8THNñYñÆ RFNX UQZX UWTUWJRJSY HKTJSYñQX-XTRRJQJITZQRJ WJQNLNJZ] VZN
 nÆENIñJÆ}Æ QcNIñJ IcZSJ UWTUWNñYñ X FHZKñQ NRZSDXQZX QZMñJX UTZW QcFR
 VZJ HJYYJ UWTUWNñYñ JXY [WFNRJSY MZR\$M\$WJñZNUQZXYXZWQF GFXJMZRFNSJIZ
 XTS UTXXJXXJZW SJ QF IñYNJSY VZcJS [JWQZXIFZXFVWJZFQTNW QcFRTZW IJ Qc-TRR
 Ic-TRRJ JY STS è YNYWJ IJ STS MTRRJ VZN HTSHJWSJ QJX WJQFYNTSX IJX MT
)FSX QJ ITRFNSJ XUNWNYZJQ QcMTRRJ JX YQRTISY NQFUTX YWNSJ Wñ[TQZYNTS
 XJXXJZW IJ XF KTN UFW J]JRUQJ JY IJ XTSWMTS\$JZWZJ IJ UWTHQFRJW VZJ QJ RT
 XF HTSXHNJSHJ IJ XTS XJSYNRJSY IZ HTS[F\$NKGKJQTS QcTWIWJ IJ)NJZ FUUFV

par exemple, ils ne font que compléter et consacrer doctrinalement ce qui existe en fait depuis longtemps, l'incapacité de l'individu à être propriétaire. Lorsque la loi nous déclare que *ad reges potestas omnium pertinet, ad singulos proprietas ; omnia rex imperio possidet, singuli dominio*, cela signifie : le roi est propriétaire, car lui seul peut user et disposer de « tout », il a sur tout *potestas* et *imperium*. Les Communistes ont rendu la chose plus claire en dotant de cet *imperium* la « Société de tous ». Donc : étant des ennemis de l'égoïsme, ils sont des — Chrétiens, ou, d'une façon plus générale, des hommes religieux, des visionnaires, subordonnés et asservis à une généralité, à une abstraction quelconque (Dieu, la Société, etc.).

Proudhon se rapproche encore des Chrétiens en ce qu'il accorde à Dieu ce qu'il dénie aux hommes : il le nomme (*loc. cit.*, p. 90) le propriétaire de la terre. Il montre ainsi qu'il ne peut se délivrer de l'idée qu'il doit exister quelque part un *propriétaire* ; il conclut en définitive à un propriétaire, qu'il place seulement dans l'au-delà.

Le propriétaire, ce n'est ni Dieu ni l'Homme (la « Société humaine »), c'est — l'Individu.



Proudhon (comme Weitling) croit faire la pire injure à la propriété en la qualifiant de « vol ». Sans vouloir soulever cette question embarrassante : « y a-t-il une objection bien sérieuse à faire au vol ? », nous demanderons simplement : l'idée de « vol » peut-elle subsister si on ne laisse pas subsister l'idée de « propriété » ? Comment pourrait-on voler, s'il n'y avait pas de propriété ? Ce qui n'appartient à personne ne saurait être volé, celui qui puise de l'eau dans la mer ne vole pas. Par conséquent, la propriété n'est pas un vol, ce n'est que par elle que le vol devient possible. Weitling, qui considère tout comme la *propriété de tous*, doit nécessairement aboutir à la même conclusion que Proudhon : si quelque chose appartient à « tous », l'individu qui se l'approprie est un voleur.

La propriété privée ne vit que grâce au *Droit*. Le Droit est sa seule garantie ; — car posséder un objet n'est pas encore en être propriétaire, ce que je possède ne devient « ma propriété » que par la sanction du Droit ; — elle n'est pas « un fait⁸⁸ », comme le pense Proudhon, mais une fiction, une idée ; une idée, voilà ce qu'est la propriété qu'engendre le Droit, la propriété légitime, garantie. Ce n'est pas Moi qui fais que ce que je possède est ma propriété, c'est — le Droit.

Néanmoins, on désigne sous le nom de propriété le *pouvoir illimité* que j'ai sur les choses (objet, animal ou homme) dont je puis « user et abuser à mon gré » ; le Droit romain définit la propriété *jus utendi et abutendi re sua, quatenus juris ratio patitur*, un droit *exclusif* et *illimité* ; mais la propriété a pour condition la puissance. Ce qui est en mon pouvoir est à moi. Tant que je maintiens ma situation de possesseur d'un objet, j'en reste le propriétaire ; s'il m'échappe, quelle que soit la force qui me l'enlève (le fait par exemple que je reconnais qu'un autre y a droit), voilà la propriété éteinte. Propriété et possession reviennent donc au même. Ce n'est point un droit extérieur à ma puissance qui me fait légitime propriétaire, mais

ma puissance elle-même, et elle seule : si je la perds, l'objet m'échappe. Du jour où les Romains n'eurent plus la force de s'opposer aux Germains, Rome et les dépouilles du monde que dix siècles de toute-puissance avaient entassées dans ses murs *appartinrent* aux vainqueurs, et il serait ridicule de prétendre que les Romains en demeuraient néanmoins légitimes propriétaires. Toute chose est la propriété de qui sait la prendre et la garder, et reste à lui tant qu'elle ne lui est pas reprise ; c'est ainsi que la liberté appartient à celui qui la *prend*.

La force seule décide de la propriété ; l'Etat (que ce soit l'Etat des bourgeois, des gueux ou tout uniment des hommes), étant seul fort, est aussi seul propriétaire ; Moi, l'Unique, je n'ai rien, je ne suis qu'un métayer sur les terres de l'Etat, je suis un vassal, et par suite un serviteur. Sous la domination de l'Etat, aucune propriété n'est à *Moi*.

Je veux [accroître] ma valeur, je veux élever le prix de toutes les propriétés dont est faite mon individualité, et je déprécierai la propriété ? Jamais ! De même que je n'ai jamais été jusqu'à présent justement apprécié parce que l'on mettait toujours au-dessus de Moi le Peuple, l'Humanité et cent autres abstractions, on n'a jamais non plus pleinement reconnu jusqu'à ce jour la valeur de la propriété. La propriété n'était que la propriété d'un fantôme, du Peuple par exemple ; mon existence tout entière « appartenait à la patrie » : j'appartenais, et par suite tout ce que je nommais *mien* appartenait à la patrie, au Peuple, à l'Etat.

On demande aux Etats de mettre fin au paupérisme. Autant vaudrait leur demander de se couper la tête et de la poser à leurs pieds, car tant que l'Etat est un moi, le moi individuel doit rester un pauvre diable de non-moi. L'intérêt de l'Etat est d'être riche lui-même ; peu lui chaut que Pierre soit riche et Paul pauvre, il aimerait autant que ce fût Paul le riche et Pierre le pauvre ; il regarde l'un s'enrichir et l'autre s'appauvrir sans s'émouvoir de ce jeu de bascule. Comme individu, tous sont réellement égaux devant sa face, et en cela il a raison : pauvre et riche ne sont pour lui — rien, de même que devant Dieu nous sommes tous « de pauvres pécheurs ». D'autre part, l'Etat a un très grand intérêt à ce que ces mêmes individus qui font de lui leur moi partagent ses richesses : il les fait participer à *sa* propriété. La propriété, dont il fait un appât et une récompense pour les individus, lui sert à les apprivoiser, mais elle reste *sa* propriété et nul n'en a la jouissance qu'autant qu'il porte dans son cœur le moi de l'Etat, comme un « membre loyal de la Société » qu'il est ; sinon, la propriété est confisquée ou fond en procès ruineux.

La propriété est et reste donc la *propriété de l'Etat*, sans jamais être la propriété du Moi. Dire que l'Etat ne retire pas arbitrairement à l'individu ce que l'individu tient de l'Etat revient simplement à dire que l'Etat ne se vole pas lui-même. Celui qui est un « Moi d'Etat », c'est-à-dire un bon citoyen ou un bon sujet, jouit [de] son fief en toute sécurité, mais il en jouit comme *moi d'Etat* et non comme Moi propre, comme individu. C'est ce qu'exprime le code, quand il définit la propriété : ce que je nomme mien « de par Dieu ou de par le Droit ». Mais Dieu et le Droit ne le font mien que si — l'Etat ne s'y oppose pas.

En cas d'expropriation, de réquisition d'armes, etc., ou encore, par exemple, lorsque le fisc recueille une succession dont les ayant droits ne se sont pas présentés dans

88. En français dans le texte. N. d. Tr.

les délais légaux, le principe, habituellement voilé, saute aux yeux de tous : le Peuple, « l'Etat » est seul propriétaire ; l'individu n'est que fermier, tenancier, vassal.

Je voulais dire ceci : l'Etat ne peut se proposer de faire qu'un individu soit propriétaire dans son propre intérêt à lui, individu ; il ne peut vouloir que Je sois riche ou même que Je possède seulement quelque aisance ; pour autant que je suis Moi, l'Etat ne peut rien me reconnaître, rien me permettre, rien m'accorder. L'Etat ne peut obvier au paupérisme, parce que l'indigence est *mon* indigence. Celui qui *n'est* que ce que font de lui les circonstances ou la volonté d'un tiers (l'Etat) *n'a* non plus, et c'est parfaitement juste, que ce que ce tiers lui accorde. Et ce tiers ne lui donnera que ce qu'il *mérite*, c'est-à-dire le salaire de ses *services*. Ce n'est pas lui qui se fait valoir et qui tire de soi-même le meilleur parti possible, c'est l'Etat.

Ce sujet est de ceux que l'économie dite politique traite avec prédilection ; il n'est cependant pas du domaine de la « politique » et dépasse de cent coudées l'horizon de l'Etat, qui ne connaît que la propriété de l'Etat et ne peut répartir qu'elle. L'Etat ne peut faire autrement que de soumettre la possession de la propriété à des *conditions*, comme il y soumet tout, par exemple le mariage qu'il soustrait à ma puissance en n'admettant comme valable que le mariage par lui sanctionné. Mais une propriété n'est *ma* propriété que si elle est à moi *sans conditions* ; ce n'est que si je suis *inconditionné*, que je puis être propriétaire, m'unir à la femme que j'aime, et me livrer librement à un « commerce ».

L'Etat ne s'inquiète ni de *Moi* ni du *mien*, il ne se préoccupe que de *soi* et du *sien* ; si j'ai une valeur à ses yeux, ce n'est que comme « son enfant », « enfant du pays », etc ; comme Moi, je ne lui suis rien. Ma vie, ses hauts et ses bas, ma fortune ou ma ruine ne sont pour l'intelligence de l'Etat qu'une contingence, un accident. Mais si Moi et le mien ne sommes pour lui qu'un accident, qu'est-ce que cela prouve, sinon qu'il est incapable de me comprendre ? Je dépasse sa compréhension, ou, en d'autres termes, son intelligence est trop courte pour me saisir. C'est ce qui explique d'ailleurs qu'il ne puisse rien faire pour moi.

Le paupérisme est un corollaire de la *non-valeur du Moi*, de mon impuissance à me faire valoir. Aussi Etat et paupérisme sont-ils deux phénomènes inséparables. L'Etat n'admet pas que je me mette moi-même à profit et il n'existe qu'à condition que je n'aie pas voix au marché : toujours il vise à *tirer parti de moi*, c'est-à-dire à m'exploiter, à me dépouiller, à me faire servir à quelque chose, ne fût-ce qu'à soigner une *proie* (prolétariat) ; il veut que je sois « sa créature ».

Le paupérisme ne pourra être enrayé que du jour où ma valeur ne dépendra plus que de moi, où je la fixerai moi-même et ferai moi-même mon prix. Si je veux me voir en hausse, c'est à moi à me hausser et à me soulever.

Quoi que je fasse, que je fabrique de la farine ou du coton, ou que j'extraie à grande peine du sol le fer et le charbon, c'est là *mon* travail et je veux en tirer moi-même tout le profit possible. Me plaindre ne servirait de rien, mon travail ne sera pas payé ce qu'il vaut ; l'acheteur ne m'écouterait pas et l'Etat fera de même la sourde oreille jusqu'au moment où il croira nécessaire de m'« apaiser » pour prévenir l'explosion de ma redoutable puissance. Mais ces moyens d'« apaisement » dont il use en guise de soupape de sûreté sont tout ce que je puis attendre de

lui ; si je m'avise de réclamer plus, l'Etat se tournera contre moi et me fera sentir ses griffes et ses serres, car il est le roi des animaux, le lion et l'aigle. Si le prix qu'il fixe à mon travail et à mes marchandises ne me satisfait pas, et si je tente de fixer moi-même la valeur d'échange de mes produits, c'est-à-dire de faire en sorte que « je sois payé de mes peines », je me heurterai à une fin de non recevoir absolue chez le consommateur. Si ce conflit se dénouait par un accord entre les deux parties, l'Etat n'y trouverait rien à redire, car peu lui importe comment les particuliers s'arrangent entre eux, du moment que leur entente ne lui cause aucun préjudice. Il ne se juge lésé et mis en péril que si ne parvenant pas à trouver un terrain d'entente, les antagonistes se prennent aux cheveux. Ce sont là des relations immédiates d'homme à homme que l'Etat ne peut tolérer ; il doit s'interposer comme — *médiateur*, il doit — *intervenir*. L'Etat, en assumant ce rôle de tampon, est devenu ce qu'était Jésus-Christ, ce qu'étaient l'Eglise et les Saints, un « entremetteur ». Il sépare les hommes et s'interpose entre eux comme « Esprit ».

Les ouvriers qui réclament une augmentation de salaire sont traités en criminels dès qu'ils tentent de l'arracher de force au patron. Que doivent-ils faire ? S'ils n'usent pas de leur force, ils s'en retourneront les mains vides ; mais user de sa force, recourir à la contrainte, c'est mettre en pratique le « aide-toi toi-même », c'est se faire valoir soi-même, tirer librement et réellement de sa propriété ce qu'elle vaut, toutes choses que l'Etat ne peut tolérer. Que faire donc, diront les travailleurs ? Que faire ? Vous compter, ne compter que sur vous-mêmes et ne pas vous occuper de l'Etat !

Voilà pour le travail de mes bras ; il en va de même du travail de mon cerveau. L'Etat me permet de tirer profit de toutes mes pensées, et d'en faire l'objet d'un commerce avec les hommes (j'en tire déjà un prix, du seul fait, par exemple, qu'elles me valent l'estime ou l'admiration des auditeurs) ; il me le permet, mais pour autant seulement que *mes* pensées soient — *ses* pensées. Si je nourris au contraire des pensées qu'il ne peut approuver, c'est-à-dire faire siennes, il m'interdit formellement d'en réaliser la valeur, de les *échanger* et d'en *commercer*. Mes pensées ne sont libres que lorsque l'Etat les agrée, c'est-à-dire lorsqu'elles sont des pensées de l'Etat. Il ne me laisse philosopher en liberté que si je me montre « philosophe d'Etat » ; mais je ne puis pas philosopher *contre* l'Etat, bien qu'il me permette volontiers de remédier à ses « imperfections », de le « redresser ». — De même, donc, que je ne puis considérer mon « Moi » comme légitime que s'il porte l'estampille de l'Etat et s'il peut exhiber les certificats et passe-ports que ce dernier lui a gracieusement accordés, de même je ne suis autorisé à faire valoir mon « Mien » que si je le tiens pour le « sien », pour un fief relevant de l'Etat. Mes chemins doivent être ses chemins, sinon il me met à l'amende, et mes pensées ses pensées, sinon il me bâillonne.

Rien n'est plus redoutable pour l'Etat que la valeur du Moi ; il n'est rien dont il doive plus soigneusement me tenir à l'écart que de toute occasion de m'exploiter moi-même. Je suis l'adversaire inconciliable de l'Etat, qui ne peut échapper à l'étau du dilemme : lui ou moi. Aussi s'attache-t-il non seulement à paralyser le Moi, mais encore à annihiler le Mien. Il n'y a dans l'Etat aucune — propriété, c'est-à-dire aucune propriété de l'individu : il n'y a

que des propriétés de l'Etat. Ce que j'ai, je ne l'ai que par l'Etat ; ce que je suis, je ne le suis que par lui.

Ma propriété privée n'est que ce que l'Etat me concède du **sien** en en frustrant (privant) d'autres de ses membres : c'est toujours une propriété de l'Etat.

Mais quoi que fasse l'Etat, je sens toujours plus clairement qu'il me reste une puissance considérable ; j'ai un pouvoir sur moi-même, c'est-à-dire sur tout ce qui n'est et ne peut être qu'à moi et qui n'existe que parce que c'est mien.

Que faire, quand mon chemin n'est plus le sien, quand mes pensées ne sont plus les siennes ? Passer outre, et ne compter qu'avec moi-même et sur moi-même. Ma propriété réelle, celle dont je puis disposer à mon gré, dont je puis trafiquer à ma guise, ce sont mes pensées, qui n'ont que faire d'une sanction et qu'il m'importe peu de voir légitimer par une destination, une autorisation ou une grâce. Etant miennes, elles sont mes **créatures**, et je puis les abandonner pour d'autres ; si je les cède en échange d'autres, ces autres deviennent à leur tour ma propriété.

Qu'est-ce donc que ma propriété ? Ce qui est en ma **puissance**, et rien d'autre. A quoi suis-je légitimement **autorisé** ? A tout ce dont je suis **capable**. Je me donne le droit de propriété sur un objet, par le seul fait que je m'en empare, ou, en d'autres termes, je deviens propriétaire de droit chaque fois que je me fais de force propriétaire ; en me donnant le pouvoir, je me donne le titre.

Tant que vous ne pouvez m'arracher mon pouvoir sur une chose, cette chose demeure ma propriété. Hé bien, soit ! Que la force décide de la propriété, et j'attendrai tout de ma force ! La puissance étrangère, la puissance que je laisse à autrui a fait de moi un serf ; puisse ma propre puissance faire de moi un propriétaire ! Que je rentre donc en possession de la puissance que j'ai abandonnée aux autres, ignorant que j'étais de la valeur de mes forces. A mes yeux, ma propriété s'étend jusqu'où s'étend mon bras ; je revendiquerai comme mien tout ce que je suis capable de conquérir, et je ne verrai à ma propriété d'autre limite réelle que ma — force, unique source de mon droit.

Ici, c'est à l'égoïsme, à l'intérêt personnel de décider, et non pas au principe d'amour, aux raisons de sentiment telles que charité, indulgence, bienveillance ou même équité et justice (car la **justitia** aussi est un phénomène d'amour, un produit de l'amour) : l'amour ne connaît que le « sacrifice » et exige le « dévouement ». Sacrifier quelque chose ? Se priver de quelque chose ? L'égoïste n'y songe pas ; il dit simplement : ce dont j'ai besoin, il me le faut, et je l'aurai !

Toutes les tentatives faites pour soumettre la propriété à des lois rationnelles ont leur source dans l'**amour** et aboutissent à un orageux océan de réglementations et de contraintes. Le Socialisme et le Communisme ne font eux-mêmes pas exception à la règle. Chacun doit être pourvu de moyens d'existence suffisants, et peu importe que ces moyens on les trouve, selon l'idée socialiste, dans une propriété personnelle, ou qu'avec les Communistes on les puise dans la communauté des biens. Les individus ne cesseront en aucun cas de se sentir dépendants. La **cour arbitrale** que vous chargerez de répartir équitablement les biens ne m'accordera que la part que m'aura mesurée son esprit d'équité, son bienveillant souci des besoins de tous. Moi, l'individu, je ne vois pas un moindre obstacle dans la richesse de la collectivité que dans la

richesse des autres individus, car ni l'une ni l'autre ne m'appartient. Que les biens soient entre les mains de la communauté qui m'en accorde une partie ou entre les mains des particuliers, il en résulte toujours pour moi la même contrainte, attendu que je ne puis en aucun cas en disposer. Bien plus, en abolissant la propriété personnelle, le Communisme ne fait que me rejeter plus profondément sous la dépendance d'autrui, autrui s'appelant désormais la généralité ou la communauté. Bien qu'il soit toujours en lutte ouverte contre l'Etat, le but que poursuit le Communisme est un nouvel « Etat », un **status**, un ordre de choses destiné à paralyser la liberté de mes mouvements, un pouvoir souverain supérieur à moi ; il s'oppose avec raison à l'oppression dont je suis victime de la part des individus propriétaires, mais le pouvoir qu'il donne à la communauté est plus tyrannique encore.

C'est par une autre voie que l'égoïsme marche vers la suppression de la misère de la plèbe. Il ne dit pas : Attends ce que l'autorité quelconque chargée de partager les biens au nom de la communauté te donnera dans son équité (car c'est d'un don qu'il s'agit depuis toujours dans les « Etats », chacun y recevant selon ses mérites, c'est-à-dire ses services) ; il dit : Mets la main sur ce dont tu as besoin, prends le. C'est la déclaration de guerre de tous contre tous. Moi seul suis juge de ce que je veux avoir.

« En vérité, cette sagesse là n'est pas nouvelle, car c'est ainsi qu'en ont de tout temps usé les égoïstes ». Peu importe que la chose ne soit pas neuve, si ce n'est que d'aujourd'hui qu'on en a **conscience** ; et cette conscience ne peut prétendre à une bien haute antiquité (à moins que vous ne la fassiez remonter aux lois de l'Egypte et de Sparte) ; il suffirait de votre objection et du mépris avec lequel vous parlez de l'égoïste pour prouver qu'elle est peu répandue. Ce qu'il faut bien se dire, c'est que l'acte de mettre la main sur un objet, de s'en emparer, n'est nullement méprisable ; il est purement le fait de l'égoïste conscient et conséquent avec lui-même.

Ce n'est que quand je n'attendrai plus ni des individus ni de la communauté ce que je puis me donner moi-même que j'échapperai aux chaînes de — l'Amour ; la plèbe ne cessera d'être la plèbe que du jour où elle **prendra**. Elle n'est plèbe que parce qu'elle a peur de prendre et peur du châtiment qui s'en suivrait. Prendre est un péché, prendre est un crime ; — voilà le dogme, et ce dogme à lui seul suffit pour créer la plèbe ; mais si la plèbe reste ce qu'elle est, à qui la faute ? A elle d'abord, qui admet ce dogme, et à ceux-là ensuite qui, par « égoïsme », (pour leur renvoyer leur injure favorite) veulent qu'il soit respecté. On n'a pas **conscience** de cette « sagesse nouvelle », et c'est la vieille conscience du péché qui en est cause.

Si les hommes parviennent à perdre le respect de la propriété, chacun aura une propriété, de même que tous les esclaves deviennent hommes libres dès qu'ils cessent de respecter en leur maître un maître. Alors pourront se conclure des **alliances** entre individus, des associations égoïstes, qui auront pour effet de multiplier les moyens d'action de chacun et d'affermir sa propriété sans cesse menacée.

Selon les Communistes, la communauté doit être propriétaire. C'est au contraire Moi qui suis propriétaire et je ne fais que m'entendre avec d'autres au sujet de ma propriété. Si la communauté va à l'encontre de mes intérêts, je m'insurge contre elle et je me défends. Je suis proprié-

taire, mais la propriété *n'est pas sacrée*. Ne serais-je donc que possesseur ? Eh non ! Jusqu'à présent on n'était que possesseur, on ne s'assurait la jouissance d'une parcelle qu'en laissant les autres jouir de la leur. Mais désormais *tout* m'appartient ; je suis propriétaire de *tout* ce dont j'ai besoin et dont je puis m'emparer. Si le Socialiste dit : la Société me donne ce qu'il me faut, — l'Egoïste répond : je prends ce qu'il me faut. Si les Communistes agissent en gueux, l'Egoïste agit en propriétaire.

Toutes les tentatives ayant pour but le soulagement des classes misérables doivent échouer si elles prennent pour principe l'Amour. C'est de l'égoïsme seul que la plèbe doit attendre quelque aide ; cette aide elle doit se la prêter à elle-même, et — c'est ce qu'elle fera. La plèbe est une puissance pourvu qu'elle ne se laisse pas dompter par la crainte. « Les gens perdraient tout respect si on ne les forçait pas à avoir peur », disait l'épouvantail au chat botté.

La propriété ne doit et ne peut donc pas être abolie ; ce qu'il faut, c'est l'arracher aux fantômes pour en faire *ma* propriété. Alors s'évanouira cette illusion que je ne suis pas [autorisé] à prendre tout ce dont j'ai besoin.

« Mais de combien de choses l'homme n'a-t-il pas besoin ! » Celui qui a besoin de beaucoup et qui s'entend à le prendre s'est-il jamais fait faute de se l'approprier ? Napoléon a pris l'Europe et les Français Alger. Ce qu'il faudrait, c'est que la plèbe, que le respect paralyse, apprenne enfin à se procurer ce qu'il lui faut. Si elle va trop loin et si vous vous jugez lésés, hé bien ! défendez-vous : il n'est pas nécessaire que vous lui fassiez bénévolement des cadeaux. Quand elle apprendra à se connaître, ou plutôt quand ceux de la plèbe apprendront à se connaître, ils cesseront d'en faire partie par là-même qu'ils refuseront vos aumônes. Mais il est parfaitement ridicule de déclarer « pécheur et criminel » celui qui ne prétend plus vivre de vos bienfaits et veut se tirer d'affaire lui-même. Vos dons le trompent et lui font prendre patience. Défendez votre propriété, vous serez forts ; mais si vous voulez garder la faculté de donner et jouir d'autant plus de droits politiques que vous pouvez faire plus d'aumônes (taxe des pauvres)⁸⁹, cela durera ce que ceux que vous gratifiez de vos dons permettront que cela dure.

La question de la propriété n'est pas, je crois l'avoir montré, aussi simple à résoudre que se l'imaginent les Socialistes et même les Communistes. Elle ne sera résolue que par la guerre de tous contre tous. Les pauvres ne deviendront libres et propriétaires que lorsqu'ils — s'insurgeront, se soulèveront, s'élèveront. Quoi que vous leur donniez, ils voudront toujours davantage, car ils ne veulent rien moins que — la suppression de tout don.

On demandera : Mais que se passera-t-il, quand les sans fortune auront pris courage ? Comment s'accomplira le nivellement ? Autant vaudrait me demander de tirer l'horoscope d'un enfant. Ce que fera un esclave quand il aura brisé ses chaînes ? — Attendez, et vous le saurez.



⁸⁹. Le gouvernement anglais, dans un projet de loi électorale pour l'Irlande, proposa d'accorder l'électorat à tous ceux qui payaient 5 livres sterling de taxe des pauvres. Celui qui fait l'aumône acquiert des droits politiques !

La *concurrence* est étroitement liée au principe de la [bourgeoisie]. Est-elle autre chose que l'*égalité* ? et l'égalité n'est-elle pas précisément un produit de cette Révolution dont la bourgeoisie ou la classe moyenne fut l'auteur ? Il n'est défendu à personne de rivaliser avec tous les autres membres de l'Etat (le Prince excepté, parce qu'il représente l'Etat) ; chacun peut travailler à s'élever au rang des autres et à les surpasser, voire même à les ruiner, les dépouiller et leur arracher jusqu'aux derniers lambeaux de leur fortune. Cela prouve à toute évidence que devant le tribunal de l'Etat chacun n'a la valeur que d'un « simple individu » et ne doit compter sur aucune faveur. Surpassez-vous l'un l'autre, enchérissez l'un sur l'autre tant que vous voulez et tant que vous pouvez ; moi, l'Etat, je n'ai rien à y voir. Vous êtes libres de concourir entre vous, vous êtes concurrents et la concurrence est votre position *sociale*. Mais devant moi, l'Etat, vous n'êtes que de « simples individus ».

L'égalité que l'on a théoriquement établie en principe entre tous les hommes trouve sa mise en application et sa réalisation pratique dans la concurrence, car l'égalité⁹⁰ n'est que la libre concurrence. Tous sont, vis-à-vis de l'Etat, de — simples particuliers, et dans la Société, c'est-à-dire vis-à-vis les uns des autres, des — concurrents.

Je n'ai pas à être autre chose qu'un simple particulier pour pouvoir concourir avec tout autre homme, sauf le Prince et sa famille. Cette liberté était jadis impossible, attendu qu'on ne jouissait de la liberté de se faire valoir que dans la corporation et par la corporation. Sous le système des corporations et de la féodalité, l'Etat accordait des *privileges*, tandis que sous le régime de la concurrence et du Libéralisme il se borne à accorder des *patentes* (brevet donné à un candidat et établissant que telle profession lui est ouverte [patente]).

Mais la « libre concurrence » est-elle bien réellement « libre » ? Est-elle même vraiment une « concurrence », c'est-à-dire un concours entre les *personnes* ? C'est ce qu'elle prétend être, puisqu'elle fonde justement son droit sur ce titre ; elle est née, en effet, du fait que les personnes ont été affranchies de toute domination personnelle. Peut-on dire que la concurrence est « libre », quand l'Etat, que le principe de la bourgeoisie fait souverain, s'ingénie à la restreindre de mille façons ?

« Voici un riche fabricant qui fait de brillantes affaires, et je voudrais lui faire la concurrence.

— Fais, dit l'Etat, je ne vois, pour ma part, rien qui s'oppose à ce que tu le fasses.

— Oui, mais il me faudrait de la place pour mon installation, il me faudrait de l'argent !

— C'est regrettable, mais si tu n'as pas d'argent, tu ne peux pas songer à concourir. Et il ne s'agit pas que tu prennes rien à personne, car je protège la propriété et ses *privileges*. »

La libre concurrence n'est pas « libre », parce que les moyens de concourir, les *choses* nécessaires à la concurrence me font défaut. Contre ma personne, on n'a rien à objecter ; mais comme je n'ai pas la *chose*, il faut que ma personne renonce. Et qui est en possession des moyens, qui a ces choses nécessaires ? Est-ce peut-être tel ou tel fabricant ? Non, car dans ce cas je pourrais les lui prendre ! Le seul propriétaire, c'est l'Etat ; le fabricant n'est

⁹⁰. « *Egalité* » en français dans le texte. N. d. T.

pas propriétaire ; ce qu'il possède il ne l'a qu'à titre de concession, de dépôt.

— Allons, soit ! Si je ne puis rien contre le fabricant, je m'en vais faire concurrence à ce professeur de droit ; c'est un sot et j'en sais cent fois plus que lui : je ferai désertir son auditoire.

— As-tu fait des études, mon ami, et es-tu reçu docteur ?

— Non, mais à quoi bon ? Je possède largement les connaissances nécessaires à cet enseignement.

— J'en suis fâché, mais ici la concurrence n'est pas « libre ». Contre ta personne il n'y a rien à dire, mais la **chose** essentielle te manque : le diplôme de docteur. Et ce diplôme, moi, l'Etat, je l'exige ! Demande-le moi d'abord bien gentiment, et nous verrons ensuite ce qu'il y a à faire ».

Voilà à quoi se réduit la « liberté » de la concurrence. Il faut que l'Etat, mon seigneur et maître, me confère l'aptitude à concourir.

Mais aussi, sont-ce bien en réalité les **personnes** qui concourent ? Non, encore une fois, ce sont les **choses** ! L'argent en première ligne, etc.

Dans la lutte, il y aura toujours des vaincus (ainsi le poète médiocre devra céder la palme, etc.). Mais ce qu'il importe de distinguer, c'est d'abord si les moyens qui font défaut au concurrent malheureux sont personnels ou matériels, et, en second lieu, si les moyens matériels peuvent s'acquérir à force d'**énergie personnelle**, ou si l'on ne peut les obtenir que par **faveur**, en simples dons, le pauvre, par exemple étant forcé de laisser au riche sa richesse, c'est-à-dire de lui en faire cadeau. En somme, s'il faut que j'attende l'autorisation de l'Etat pour avoir les moyens ou les mettre en œuvre (comme c'est le cas par exemple lorsqu'il s'agit d'un diplôme), ces moyens sont une grâce que l'Etat m'accorde⁹¹.

Tel est, au fond, le sens de la libre concurrence : l'Etat considère tous les hommes comme ses enfants et comme égaux ; libre à chacun de faire tout son possible pour mériter les biens et les faveurs dont l'Etat est le dispensateur. Aussi tous se lancent à la poursuite de la fortune, des biens (argent, emplois, titres, etc.), en un mot des **moyens matériels**.

Au sens bourgeois, tout homme possède, chacun est « propriétaire ». Comment se fait-il donc que la plupart n'aient pour ainsi dire rien ? Cela vient de ce que la plupart sont déjà tout heureux rien que d'être propriétaires, ne fût-ce que de quelques loques, comme les enfants se font un bonheur de leur première culotte ou du premier sou qu'on leur a donné. A examiner la chose de plus près, voici comment il faut l'entendre. Le Libéralisme vint d'abord déclarer qu'il était de l'essence de l'homme d'être non pas propriétaire, mais propriétaire. Comme cela ne s'appliquait qu'à « l'Homme » et non à l'individu, cela abandonnait à l'individu le soin de déterminer la quotité [nécessaire] à la satisfaction de son intérêt personnel. Il en résulta que l'égoïsme de l'individu, conservant au sujet de cette

quotité la plus grande latitude, se jeta à corps perdu dans la concurrence.

Fatalement, l'égoïsme heureux devait porter ombrage à celui qui était moins favorisé ; ce dernier, s'appuyant toujours sur le principe de l'humanité, souleva la question du quotient de répartition des biens sociaux et la résolut ainsi : « L'homme doit avoir autant qu'il lui est nécessaire. »

Mais **mon** égoïsme pourra-t-il se contenter de cela ? Les besoins de « l'Homme » ne sont nullement une mesure applicable à moi et à mes besoins ; car je puis avoir besoin de plus ou de moins. Non, je dois avoir autant que je suis capable de m'approprier.

Chacun n'a pas à sa disposition les **moyens** de concourir, parce que ces moyens (et c'est là le vice [fondamental] de la concurrence) ne dépendent pas de la personne, mais de circonstances tout à fait indépendantes de cette dernière. La plupart des hommes sont dépourvus de ces **instruments** et, par suite, des **biens** qu'ils pourraient en tirer.

Aussi les Socialistes réclament-ils pour tous les hommes les instruments, et préparent-ils une société qui fournira à tous ces instruments. Nous ne reconnaissons plus, disent-ils, tes richesses (avoir) comme ta richesse (pouvoir)⁹². Tu auras à te créer une autre richesse, à te pourvoir d'autres moyens d'action, qui seront ta **force de travail**. Sous l'homme en possession d'un avoir, sous le « possesseur », nous apercevons l'homme, aussi avons-nous provisoirement respecté ce possesseur que nous nommions « propriétaire ». Mais il faut bien te dire que tu ne détiens les choses qu'en attendant que tu sois « approprié ».

Celui qui possède est riche, mais pour autant seulement que les autres ne le soient pas. Et comme ta marchandise ne forme ta richesse qu'aussi longtemps que tu es capable de la maintenir en ta possession, c'est-à-dire aussi longtemps que nous n'avons pas de pouvoir sur elle, il faudra bien que tu cherches à te procurer d'autres moyens d'action, car notre puissance l'emporte aujourd'hui sur ta prétendue richesse.

Parvenir à être considéré comme possesseur réalisait déjà un progrès énorme. Le servage disparaissait et l'homme, qui jusque-là avait dû la corvée à son seigneur et avait été plus ou moins la propriété de ce dernier, devenait, à son tour, un « seigneur », un « monsieur ». Mais il ne suffit plus désormais, que tu possèdes : ton avoir est démonétisé ; par contre, ton travail augmente de prix. Tu ne vaux à nos yeux qu'en tant que tu **mets en œuvre** les choses, comme autrefois en tant que tu les **avais**. C'est ton travail qui est ta richesse. Tu n'es plus, désormais, maître et possesseur que de ce qui naît de ton travail, et non plus de ce que peut te donner un héritage.

En attendant, comme il n'existe pas de possession qui n'ait à sa source l'héritage, comme tous les sous qui forment ton avoir sont à l'effigie de l'hérédité et non à

⁹¹. Dans les collèges, les universités etc., on voit des pauvres concourir avec des riches. Mais cela ne leur est en général possible que grâce à des bourses, qui — cela est significatif — ont pour la plupart été fondées à une époque où la libre concurrence était encore loin d'être admise en principe. Le principe de la concurrence ne fonde pas de bourses d'études, mais il signifie : Aide-toi toi-même, c'est-à-dire procure-toi les moyens. Ce que l'Etat dépense dans ce but n'est qu'un placement à intérêt, destiné à lui procurer des « serveurs ».

⁹². Le mot allemand « *Vermögen* » a un sens très étendu et signifie suivant les cas : force, puissance, faculté, moyen, richesse, fortune ou pécule. Nous le traduirons par richesse, en priant le lecteur de bien vouloir se rappeler que nous entendons par ce mot la richesse « instrument de production » et non « résultat de production ». C'est d'ailleurs le sens étymologique du mot français, qui, par sa racine germanique « rik » ou « reich », signifie « puissance », « Richesse c'est pouvoir » disait Hobbes. N. d. Tr.

l'effigie du travail, il faut que tout soit refondu au creuset commun.

Mais est-il bien vrai, comme le pensent les Communistes, que ma richesse ne consiste que dans mon travail ? Ne consiste-t-elle pas plutôt en tout ce dont je suis capable ? La Société des travailleurs elle-même est bien obligée d'en convenir, puisqu'elle vient en aide aux malades, aux enfants, aux vieillards, en un mot à ceux qui sont impropres au travail. Ceux-ci sont encore capables de bien des choses, ne fut-ce que de conserver leur vie au lieu de se l'ôter. Et s'ils sont capables de vous faire désirer leur conservation, c'est qu'ils possèdent un pouvoir sur vous. A celui qui n'exercerait absolument aucun pouvoir sur vous, vous n'accorderiez rien, il n'aurait plus qu'à disparaître.

Ainsi, ta **richesse** consiste en tout ce dont tu es **capable** ! Si tu es capable de procurer un plaisir à des milliers d'hommes, ces milliers d'hommes te donneront des honoraires, parce qu'il est en ton pouvoir de cesser de leur être agréable et que cela les oblige à acheter ton travail. Mais si tu n'es capable d'intéresser personne à toi, tu es tout juste capable de disparaître.

Ne dois-je donc pas, moi qui suis capable de beaucoup, avoir l'avantage sur ceux qui peuvent moins ? Nous voici attablés devant l'abondance : vais-je m'abstenir de me servir de mon mieux, et attendre ce qui me reviendra d'un partage égal ?

Contre la concurrence se dresse le principe de la Société des gueux, le principe du **partage égal**.

L'individu ne supporte pas de n'être considéré que comme une **fraction**, un tantième de la société, parce qu'il est **plus** que cela ; son unicité s'insurge contre cette conception qui le diminue et le rabaisse.

Aussi n'admet-il pas que les autres lui adjugent sa part ; déjà, dans la Société des travailleurs, il soupçonne que le partage égal aura pour effet de dépouiller le fort au profit du faible. Il n'attend au contraire sa richesse que de lui-même, et il dit : ce que je suis capable de me procurer, voilà ma richesse. Quelle richesse ne possède pas l'enfant dans son sourire, dans ses gestes, dans sa voix, dans le seul fait qu'il existe ! Etes-vous capables de résister à son désir ? Toi, mère, ne lui offres-tu pas ton sein, et toi, père, ne te refuses-tu pas bien des choses pour qu'il ne manque de rien ? Il vous contraint, et par cela même, il possède ce que vous croyez à vous.

Si je tiens à ta personne, ta seule existence a déjà pour moi une valeur ; si je n'ai besoin que d'une de tes facultés, c'est ta complaisance ou ton assistance qui ont un prix à mes yeux, et que j'achète.

Il se peut aussi que tu ne saches prendre à mon estimation qu'une valeur en argent : c'était le cas des citoyens allemands vendus à beaux deniers et expédiés en Amérique, dont l'histoire raconte l'odyssée. Dira-t-on que le vendeur devait faire plus grand cas d'eux, qui se laissent vendre ? Il préférerait l'argent comptant à cette marchandise vivante qui n'avait pas su se rendre précieuse à ses yeux. S'il ne reconnaissait pas en eux une plus grande valeur, c'est qu'en définitive sa marchandise ne valait pas grand-chose : et un fripon ne regarde pas à la qualité de ce qu'il donne. Comment leur aurait-il témoigné une estime qu'il ne ressentait pas, qu'il pouvait à peine ressentir pour un pareil bétail ?

La pratique égoïste consiste à ne considérer les autres

ni comme des propriétaires ni comme des gueux ou des travailleurs, mais à voir en eux une partie de votre richesse, des **objets qui peuvent vous servir**. Cela étant, vous ne paierez rien à celui qui possède (« au propriétaire »), vous ne paierez rien à celui qui travaille, vous ne donnerez qu'à celui dont vous **avez besoin**. Avons-nous besoin d'un roi ? disent les Américains du Nord. Et ils répondent : Nous ne donnerions pas un liard ni de lui ni de son travail.

Lorsqu'on dit que la concurrence met tout à la portée de tous, on s'exprime d'une façon inexacte ; il est plus juste de dire que grâce à elle tout est à vendre. En mettant tout à la **disposition** de tous, elle le livre à leur appréciation et en demande un prix.

Mais les amateurs manquent le plus souvent du moyen de se faire acheteurs : ils n'ont pas d'argent. On peut, avec de l'argent, se procurer tout ce qui est à vendre, mais justement c'est l'argent qui fait défaut. Où prendre l'argent, cette propriété mobile ou circulante ? Sache donc que tu as autant d'argent que tu as de — puissance ; car tu as la valeur que tu sais te donner.

On ne paie pas avec de l'argent, dont on peut être à court, mais avec sa richesse, son « pouvoir » ; car on n'est propriétaire que de ce dont on est maître.

Weitling a imaginé un nouvel instrument d'échange, le travail. Mais le véritable instrument de paiement reste encore, comme toujours, notre **richesse** : Tu paies avec ce que tu as « en ton pouvoir ». Songe donc à augmenter ta richesse !

En concédant cela, on est tout près de répéter la maxime : « A chacun selon ses moyens ». Mais qui me donnera « selon mes moyens » ? La Société ? Je devrais pour cela me soumettre à son estimation. Non. Je **prendrai** selon mes moyens.

« Tout appartient à tous ! » Cette proposition procède aussi d'une théorie futile. A chacun appartient seulement ce qu'il **peut**. Lorsque je dis : le monde est à moi, c'est là aussi une phrase vide de sens, à moins que je veuille simplement faire entendre que je ne respecte aucune propriété étrangère. Cela seul est à moi que j'ai en mon pouvoir, qui dépend de ma force.

On n'est pas digne d'avoir ce que par faiblesse on se laisse prendre ; on n'est pas digne de le garder parce qu'on n'est pas capable de le garder.

On fait grand bruit de l'« injustice séculaire » des riches envers les pauvres. Comme si c'était la faute des riches s'il y a des pauvres, et comme si ce n'était pas aussi la faute des pauvres s'il y a des riches ! Quelle différence y a-t-il entre eux, sinon celle qui sépare la puissance de l'impuissance et ceux qui peuvent de ceux qui ne peuvent pas ? Quel crime les riches ont-ils commis ? « Ils sont durs ! » Mais qui donc a entretenu les pauvres, qui a pourvu à leur subsistance lorsqu'ils ne pouvaient plus travailler, qui a répandu à profusion les aumônes, ces aumônes dont le nom même signifie compassion (Ελεημοσύνη) ? Les riches ne furent-ils pas toujours « compatissants » ? Ne furent-ils pas toujours « charitables » ? Et les taxes des pauvres, les crèches, les hospices, les établissements de bienfaisance de toute espèce, d'où viennent-ils ?

Mais tout cela ne vous suffit pas. Les riches devraient, n'est-ce pas, **partager** avec les pauvres ? En un mot, ils devraient supprimer la misère. Sans compter qu'il y a à

peine un de vous qui consentirait à partager, et que celui-là serait un fou, demandez-vous : Pourquoi les riches devraient-ils se dépouiller et se dévouer, alors que c'est aux pauvres que cette conduite profiterait, bien plus qu'à eux-mêmes ? Toi qui touches un écu par jour, tu es un riche à côté de milliers d'hommes qui vivent avec dix sous : est-il de ton intérêt de partager avec eux, ou n'est-ce pas plutôt du leur ?

Grâce à la concurrence, ce qu'on fait on ne le fait pas avec l'intention de le « faire de son mieux », mais avec l'intention de le faire le plus *lucrativement* possible, avec le moins de frais et le plus grand bénéfice possible. Aussi n'étudie-t-on que pour se faire une position (*brodstudium*), on apprend les courbettes et les belles manières, on tâche d'acquérir la routine et la « connaissance des affaires », on travaille « pour la forme ». Et tandis qu'en apparence il s'agit de « bien remplir ses fonctions », on ne vise en réalité qu'à faire « une bonne affaire », à gagner de l'argent. On fait son métier prétendument par amour du métier, mais en réalité pour l'amour du bénéfice qu'il procure. Si l'on devient censeur, ce n'est pas que le métier soit attrayant, mais la position n'est pas déplaisante ; et puis on veut — monter en grade. On voudrait bien administrer, rendre la justice, etc. en toute conscience, mais on craint d'être déplacé ou révoqué : avant tout, il faut bien qu'on — vive.

Toute cette pratique est en somme une lutte pour cette *chère vie*, une suite d'efforts ininterrompus pour s'élever de degré en degré jusqu'à plus ou moins de « bien-être ». Et toutes leurs peines et tous leurs soucis ne rapportent à la plupart des hommes qu'une « vie amère », une « amère indigence ». Tant d'ardeur pour si peu de chose !

Une infatigable âpreté à la curée ne nous laisse pas le temps de respirer et de nous arrêter à une *jouissance* paisible. Nous ne connaissons pas la joie de posséder.

Lorsqu'on parle d'organiser le travail, on ne peut avoir en vue que celui dont d'autres peuvent s'acquitter à notre place, par exemple, celui du boucher, du laboureur, etc. ; mais il est des travaux qui restent du ressort de l'égoïsme, attendu que personne ne peut exécuter pour vous le tableau que vous peignez, produire vos compositions musicales, etc. ; personne ne peut faire l'œuvre de Raphaël. Ces derniers travaux sont ceux d'un Unique, ce sont les œuvres que cet Unique seul est à même d'exécuter, tandis que les premiers sont des travaux banaux que l'on pourrait appeler « humains », attendu que l'individualité de l'ouvrier y est sans importance et qu'on peut y dresser à peu près « tous les hommes ».

Comme la Société ne peut prendre en considération que les travaux qui présentent une utilité générale, les travaux *humains*, sa sollicitude ne peut pas s'étendre à celui qui fait œuvre d'Unique ; son intervention dans ce cas pourrait même être nuisible. L'Unique saura bien s'élever dans la Société par son travail, mais la Société ne peut pas élever l'Unique.

Il est par conséquent toujours à souhaiter que nous nous unissions pour les travaux *humains*, afin qu'ils n'absorbent plus tout notre temps et tous nos efforts comme ils le faisaient sous le régime de la concurrence. A ce point de vue, le Communisme est appelé à porter des fruits. Ce dont tout le monde est capable ou peut devenir capable était, avant l'avènement de la Bourgeoisie, au pouvoir de quelques-uns et refusé à tous les autres : c'était le temps

du Privilège. La bourgeoisie trouva juste de permettre à tous l'accès de ce qui paraissait convenir à quiconque est « homme ». Toutefois, ce qu'elle permettait à tous, elle ne le donnait réellement à personne : elle laissait seulement chacun libre de s'en emparer par ses efforts « humains ». Tous les yeux se dirigèrent vers ces biens humains, qui dès lors souriaient à tous les passants, et il en résulta cette tendance que l'on entend à chaque instant déplorer sous le nom de « matérialisme des mœurs ».

Le Communisme essaie d'y mettre un frein en répandant la croyance que les biens humains n'exigent pas que l'on se donne tant de peine pour eux, et qu'on peut, par une organisation judicieuse, se les procurer sans la grande dépense de temps et d'énergie qui a paru nécessaire jusqu'à présent.

Mais pour qui faut-il gagner du temps ? Pourquoi l'homme a-t-il besoin de plus de temps qu'il n'en faut pour ranimer ses forces épuisées par le travail ? Ici le Communisme se tait.

Pourquoi ? Hé bien ! pour jouir de soi-même comme Unique, après avoir fait sa part comme homme !

Dans la première joie de se voir autorisé à allonger la main vers tout ce qui est humain, on ne songea plus à désirer autre chose, et on se lança par les chemins de la concurrence à la poursuite de cet humain, comme si sa possession était le but de tous nos vœux.

Mais, après une course effrénée, on s'aperçoit enfin que « la richesse ne fait pas le bonheur ». Et l'on cherche à se procurer le nécessaire à moins de frais, et à ne lui consacrer que le temps et les peines indispensables. La richesse se trouve dépréciée, et la pauvreté satisfaite, la guesuserie insouciance, devient le séduisant idéal.

Est-il bien nécessaire que telles fonctions humaines, auxquelles tout le monde se croit apte, soient mieux rémunérées que les autres, et qu'on dépense pour s'y élever toutes ses forces et toute son énergie ? Sans chercher plus loin, la phrase si souvent employée « Ah ! si j'étais le Ministre, si j'étais le ..., ça ne se passerait pas ainsi ! » exprime déjà la conviction qu'on se sent capable de jouer le rôle d'un de ces dignes personnages ; on sent très bien qu'il n'est pas besoin pour cela d'une personnalité exceptionnelle, mais qu'il suffit d'un degré de culture accessible en somme sinon à tout le monde, du moins au grand nombre ; pour toutes ces choses, un homme ordinaire suffit.

En admettant même que, si l'*ordre* est essentiel à l'Etat, la nécessité d'une *subordination hiérarchique* ne lui est pas moins imposée par sa nature, nous remarquerons que ceux qui trônent au sommet de la hiérarchie jouissent de biens et de privilèges démesurés en comparaison de ceux qui occupent les degrés inférieurs de l'échelle sociale.

Pourtant ces derniers, inspirés d'abord par la doctrine socialiste, plus tard sans doute aussi par un sentiment égoïste (dont nous donnerons dès à présent une légère teinte à leur langage) s'enhardissent à demander : Qu'est-ce donc qui fait la sécurité de votre propriété, Messieurs les privilégiés ? et ils répondent eux-mêmes : Votre propriété est sûre parce que nous nous abstenons de l'attaquer ! Donc grâce à *notre* protection ! Et que nous donnez-vous en récompense ? Vous n'avez pour le « menu peuple » que du mépris et des coups de pied, la surveillance de la police, et un catéchisme avec ce principe

fondamental : Respecte ce qui n'est pas à toi, ce qui est à autrui ! Respecte les autres, et en particulier tes supérieurs !

A cela nous répondons : vous voulez notre respect ? Soit, **achetez-le** nous, voici le prix que nous en demandons. Nous voulons bien vous laisser votre propriété, mais moyennant une compensation suffisante. Qu'est-ce qu'un général fournit en temps de paix, pour compenser les milliers d'écus de son traitement ? Et tel autre, pour ses centaines de mille ou ses millions annuels ? Quelle compensation recevons-nous de vous, pour manger des pommes de terre en vous regardant tranquillement humer vos huîtres ? Achetez-nous seulement ces huîtres au prix où nous devons vous acheter les pommes de terre, et vous pourrez continuer à les manger en paix. Vous imaginez-vous peut-être que les huîtres ne sont pas à nous comme à vous ? Vous crieriez à la violence si vous nous voyiez en remplir notre assiette et nous mettre à les consommer avec vous, — et vous auriez raison. Sans violence, nous ne les aurons pas ; mais vous, ce n'est que parce que vous nous faites violence que vous les avez.

Mais va pour les huîtres, et passons à une propriété qui nous touche de plus près (car tout cela n'était que possession), au travail.

Nous peinons douze heures par jour à la sueur de notre front, et vous nous donnez pour cela quelques sous. Hé bien ! faites vous donc payer votre travail au même prix. Cela ne vous va pas ! Vous imaginez-vous peut-être que notre travail est ainsi royalement payé, tandis que le vôtre vaut un traitement de vingt mille francs ? Mais si vous ne taxiez pas le vôtre à si haut prix, et si vous nous laissiez tirer un meilleur parti du nôtre, qui vous dit que nous ne serions pas capables de produire des choses plus importantes que tout ce que vous avez fait jusqu'ici avec vos milliers d'écus ? Si vous ne receviez plus qu'un salaire comme le nôtre, vous deviendriez bientôt plus assidus pour gagner davantage. Si vous exécutez des choses qui nous semblent valoir dix fois, cent fois plus que notre propre travail, qu'à cela ne tienne, vous en recevrez cent fois plus. De notre côté, nous projetons aussi des travaux que vous nous paierez mieux que de notre salaire habituel. Nous serons bientôt d'accord, pourvu qu'il soit bien entendu que personne n'a plus à faire ni à recevoir de **cadeaux**.

Qui sait ? nous pourrions même bien aller jusqu'à payer de notre poche un prix équitable aux infirmes, aux malades et aux vieillards, pour que la faim et la misère ne nous les enlèvent pas ; car si nous voulons qu'ils vivent, la satisfaction de ce désir il convient que nous l'— **achetions**. Je dis bien : que nous l'— « achetions », je ne songe nullement à une misérable « aumône ». Leur vie est aussi leur propriété, à ceux-là même qui ne peuvent pas travailler ; et si nous voulons (n'importe pour quelle raison) qu'ils ne nous privent pas de cette vie qui est à eux, il n'y a pas d'autre moyen d'obtenir ce résultat qu'en l'achetant. Il se pourra même, un peu parce que nous aimons à voir autour de nous des visages souriants, que nous voulions leur bien-être.

Seulement, plus de cadeaux ! Gardez les vôtres, et n'en attendez plus de nous. Il y a des siècles que nous vous faisons l'aumône avec une bonne volonté — stupide, il y a des siècles que nous gaspillons l'obole du pauvre et que nous rendons au seigneur — ce qui n'est pas au

seigneur. C'est fini : déliez les cordons de votre bourse, car dès à présent le prix de notre marchandise est en hausse énorme. Nous ne vous prendrons rien, rien du tout, mais vous paierez mieux ce que vous voudrez avoir.

Toi, quelle est ta fortune ? — J'ai un bien de mille arpents. — Hé bien, moi je suis ton valet de charrie, et dorénavant je ne labourerai plus ton champ qu'au prix d'un écu par jour. — Alors j'en prendrai un autre. — Tu n'en trouveras pas, car nous autres laboureurs nous ne travaillons plus à d'autres conditions, et s'il s'en présente un qui demande moins, qu'il prenne garde à lui !

Voici la servante, qui à présent demande tout autant, et tu n'en trouveras plus en dessous de ce prix. — Mais alors je suis ruiné ! — Doucement ! Il te reviendra toujours bien autant qu'à nous ; du reste, s'il en était autrement, nous rabattrions assez pour que tu puisses vivre comme nous. — Mais je suis habitué à vivre mieux ! — Nous le voulons bien, mais cela ne nous regarde pas ; tâche de réduire ta dépense. Faut-il nous louer au rabais pour que tu puisses bien vivre ?

Le riche régale toujours le pauvre de ces paroles : — Est-ce que ta misère me regarde ? Tâche de te tirer d'affaire comme tu pourras : c'est ton affaire et non la mienne. — Soit, nous y veillerons, et nous ne laisserons plus les riches accaparer à leur profit les moyens que nous avons de tirer parti de nous-mêmes. — Pourtant, vous autres, gens sans instruction, vous n'avez pas autant de besoins que nous. — Qu'à cela ne tienne, nous prendrons quelque chose de plus pour être à même de nous procurer l'instruction dont nous pourrions avoir besoin. — Et si vous abattez ainsi les riches, qui est-ce donc qui soutiendra encore les arts et les sciences ? — Mais c'est au public de le faire ! Nous nous cotiserons : on fait ainsi de jolies petites sommes. D'ailleurs, nous savons comment vous autres, riches, vous encouragez les arts ; vous n'achetez que des livres insipides, ou des saintes Vierges de la plus lamentable platitude, quand ce n'est pas une paire de jambes de danseuses. — Ah ! la maudite égalité ! — Non, mon bon vieux Monsieur, il ne s'agit pas ici d'égalité. Nous voulons tout bonnement compter pour ce que nous valons ; si vous valez plus que nous, qu'à cela ne tienne, vous compterez pour plus. Ce que nous voulons, c'est **avoir une valeur**, et nous avons bien l'intention de nous montrer dignes du prix que vous payerez.

L'Etat est-il capable d'éveiller chez le salarié une aussi courageuse confiance, et un sentiment aussi vif de son Moi ? L'Etat peut-il faire que l'homme ait conscience de sa valeur ? Il y a plus, oserait-il se proposer un tel but, peut-il vouloir que l'individu connaisse sa valeur et en tire le meilleur profit ? La question, on le voit, est double. Voyons en premier lieu ce que l'Etat est capable de réaliser dans cette direction. Il faut, nous l'avons vu, que tous les garçons de charrie marchent la main dans la main, mais aussi il n'y a que cet accord qui puisse donner un résultat : une loi de l'Etat se verrait éludée de mille manières et resterait lettre morte par l'effet de la concurrence. En second lieu, que peut permettre l'Etat ? il lui est impossible de tolérer que les gens subissent une autre contrainte que la sienne ; il ne peut donc tolérer que les garçons de charrie coalisés se fassent justice contre ceux qui voudraient se louer à trop bas prix. Supposons pourtant que l'Etat ait fait une loi et que les valets de labour soient parfaitement d'accord, l'Etat pourrait-il, alors, consentir ?

Dans ce cas isolé, — oui ; mais ce cas isolé est plus que cela, il met en jeu **un principe** ; ce qui est en question ici, c'est le Moi réalisant lui-même sa valeur, et par conséquent s'affirmant en face de l'Etat. Jusque-là les Communistes étaient d'accord avec nous. Mais la mise en valeur de soi-même est nécessairement en contradiction non seulement avec l'Etat mais encore avec la Société ; elle vise bien au delà du commun et du communiste, — par égoïsme.

Le Communisme fait du principe de la bourgeoisie, que tout homme est possesseur (« propriétaire ») une vérité indiscutable, une réalité, en mettant fin au souci d'acquiescer et en faisant que chacun ait ce dont il a besoin. C'est la puissance de travail de chacun qui forme sa richesse, et s'il n'en fait pas usage c'est sa faute : C'en est fait des compétitions infatigables, et nulle concurrence ne demeure plus, comme c'était trop souvent le cas jusqu'à aujourd'hui, stérile, attendu que tout effort de travail a pour effet de procurer à celui qui le fait le nécessaire. A présent seulement on **possède réellement** : ce que quelqu'un possède en puissance dans sa capacité de travail il ne peut plus le perdre, comme, sous le régime de la concurrence, cela menaçait à chaque instant de lui échapper. On est possesseur d'une façon assurée, et **sans souci**. Et on l'est précisément parce qu'on ne cherche plus sa richesse dans une marchandise, mais dans sa puissance de travail, c'est-à-dire parce qu'on est un **gueux**, un homme dont la fortune n'est qu'idéale. Quant à Moi, je ne puis me contenter de la maigre pitance que me rapporterait mon labeur, parce que ma richesse ne consiste pas seulement dans mon travail.

Par le travail, je puis arriver par exemple à m'acquiescer des fonctions d'un président ou d'un ministre ; ces emplois n'exigent que l'instruction moyenne, c'est-à-dire accessible à tout le monde (car l'instruction moyenne ne signifie pas seulement l'instruction que tout le monde possède, mais celle par exemple du médecin, du militaire, du philosophe, que tout le monde peut acquiescer, et qu'un « homme cultivé » ne croit pas au dessus de ses forces), ou, en somme, qu'un savoir-faire dont tout le monde est capable.

Mais s'il est vrai que ces fonctions peuvent être exercées par tout homme quel qu'il soit, ce n'est pourtant que la force unique de l'individu, propre exclusivement à l'individu, qui leur donne en quelque sorte une vie et une signification. S'il ne remplit pas ses fonctions comme un « homme ordinaire », mais s'il y dépense tout le trésor de son unicité, il n'est pas payé par le fait qu'il touche le traitement ordinaire de l'employé ou du ministre. S'il vous a pleinement satisfait, et si vous voulez continuer à bénéficier non seulement de son travail de fonctionnaire, mais en plus de sa précieuse puissance individuelle, vous ne le paierez pas seulement comme un homme ordinaire qui ne fait que de la besogne humaine, mais encore comme un producteur d'unique. Faites payer de même votre propre travail.

On ne peut appliquer à l'œuvre de mon unicité un prix général comme à ce que je fais en tant qu'homme. Ce n'est qu'en cette dernière qualité que je puis travailler à forfait.

Fixez donc, je le veux bien, une taxe générale pour les travaux humains, mais que le contrat n'ait pas pour effet d'aliéner votre unicité.

Tes besoins humains ou généraux peuvent être satisfaits par la Société ; mais c'est à Toi à chercher la satisfaction de tes besoins uniques. La Société ne peut ni te procurer une amitié ou le service d'un ami, ni même t'assurer les bons offices d'un individu. Et pourtant tu auras à chaque instant besoin de services de ce genre, dans les circonstances les plus insignifiantes il te faudra quelqu'un pour t'assister. Ne compte pas pour cela sur la Société, mais fais en sorte d'avoir de quoi — acheter la satisfaction de tes désirs.

Faut-il que l'usage de l'argent soit conservé entre égoïstes ? A l'ancienne monnaie s'attache la tare de la possession héréditaire. Ne la recevez plus en paiement, et elle est ruinée ; ne faites plus rien pour cet argent, et toute sa puissance s'évanouit. Biffez le mot **héritage**, et le sceau du magistrat est sans vertu. A présent, tout est héritage, que l'héritier soit ou ne soit pas encore en possession. Si tout cela est à vous, pourquoi le laisser mettre sous scellés, pourquoi vous inquiéter des sceaux ?

Mais à quoi bon créer un nouvel instrument ? Anéantissez-vous donc la marchandise parce que vous lui ôtez le cachet de l'hérédité ? Considérez la monnaie comme une marchandise ; à ce titre, elle est un précieux moyen, une **richesse**. Car elle empêche l'ankylose de la richesse, la maintient en circulation et en opère l'échange. Si vous connaissez un meilleur instrument d'échange, adoptez-le, je le veux bien ; mais ce sera encore toujours l'« argent » sous une nouvelle forme. Ce n'est pas l'argent qui vous fait du mal, mais bien votre impuissance à le prendre. Mettez en jeu tous vos moyens, faites tous vos efforts, et l'argent ne vous manquera pas : ce sera un argent à vous, une monnaie à **votre** effigie. Mais travailler, ce n'est pas cela que j'appelle « mettre en jeu tous vos moyens ». Ceux qui se contentent de « chercher du travail », d'avoir « la volonté de bien travailler », ceux-là sont condamnés fatalement, et par leur faute, à devenir des — sans travail.

C'est de l'argent que dépend le bonheur et le malheur. Ce qui en fait une puissance dans la période bourgeoise, c'est qu'on ne fait que le courtiser comme une jeune fille, mais que personne ne l'épouse. Tous les procédés romanesques et chevaleresques pour s'attacher une femme aimée se retrouvent dans la concurrence. Et c'est par un enlèvement que les hardis chevaliers (d'industrie) conquièrent l'argent, objet de leur ardente passion.

Celui que la chance favorise emmène chez lui la fiancée. Le gueux introduit la jeune fille dans son ménage, qui est « la Société », et elle disparaît. Dans sa maison, elle n'est plus la fiancée, mais la femme, et avec sa virginité s'en va son nom de famille : la jeune fille s'appelait « Argent », elle s'appelle aujourd'hui « Travail », parce que « Travail » est le nom du mari. Elle est la propriété du mari. Pour en finir avec cette comparaison, l'enfant de Travail et d'Argent est de nouveau une fille, et de nouveau célibataire, c'est-à-dire Argent, mais avec une filiation certaine : elle est issue de Travail, son père. Les traits du visage, l'« effigie », présentent un caractère nouveau.

Revenons-en enfin encore une fois à la concurrence. La concurrence doit précisément son existence à ce que personne ne s'occupe de **ses affaires** et ne songe à s'entendre avec les autres à leur sujet. Le pain, par exemple, est un objet de première nécessité pour tous les habitants d'une ville. Donc, rien de plus naturel que de s'accorder

pour établir une boulangerie publique. Au lieu de cela, on abandonne cette indispensable fourniture à des boulangers qui se font concurrence. Et ainsi de la viande aux bouchers, du vin aux marchands de vin, etc.

Abolir le régime de la concurrence ne veut pas dire favoriser le régime de la corporation. Voici la différence : dans la **corporation**, faire le pain, etc., est l'affaire des compagnons ; sous la **concurrence**, c'est l'affaire de ceux à qui il plaît de concourir ; dans l'**association**, c'est l'affaire de ceux qui ont besoin de pain, par conséquent la mienne, la vôtre : ce n'est affaire ni des compagnons, ni des boulangers patentés, mais bien celle des **associés**.

Si je ne m'inquiète pas de mes affaires, il faut bien que je me contente de ce qu'il plaît à d'autres de me donner. Or, avoir du pain est mon affaire, j'en veux, je ne puis m'en passer ; et pourtant on s'en remet aux boulangers, sans autre espoir que d'obtenir de leur discorde, de leur jalousie, de leur rivalité, en un mot de leur concurrence, un avantage sur lequel on ne pouvait pas compter avec les membres des corporations, qui étaient entièrement et exclusivement en possession du monopole de la boulangerie. Ce dont chacun a besoin, chacun aussi devrait participer à sa production ou à sa fabrication : c'est son affaire, sa propriété, et non la propriété des membres de telle corporation ou de tel patron patenté.

Jetons encore un regard en arrière. Le monde appartient aux enfants de ce monde, aux enfants des hommes. Il n'est plus le monde de Dieu, mais le monde des hommes. Tout ce que chaque homme peut s'en procurer, il peut le nommer **sien** ; seulement, le véritable Homme, l'Etat, la Société humaine ou l'Humanité veilleront à ce que chacun ne fasse sien que ce qu'il s'approprie en tant que Homme, c'est-à-dire d'une manière humaine. L'appropriation non humaine n'est pas autorisée par l'Homme ; elle est « criminelle », tandis que, au contraire, l'appropriation humaine est « juste », et se fait par une « voie légale ».

C'est ainsi qu'on parle depuis la Révolution.

Mais nulle chose n'est en elle-même ma propriété, vu qu'une chose a une existence indépendante de moi ; seule ma puissance est à moi. Cet arbre n'est pas à moi ; ce qui est à moi, c'est mon pouvoir sur lui, l'usage que j'en fais. Et, comment exprime-t-on ce pouvoir ? On dit : j'ai un **droit** sur cet arbre ; ou bien : il est ma **légitime** propriété. Or, si je l'ai acquis, c'est par la force. On oublie que la propriété ne dure qu'aussi longtemps que la puissance reste agissante ; ou, plus exactement, on oublie que la puissance n'est pas une entité, mais qu'elle n'a d'existence que comme puissance du Moi, et qu'elle n'existe qu'en Moi, le **puissant**.

On élève la puissance, comme d'autres de mes **propriétés** (l'humanité, la majesté, etc.) au rang d'« être pour soi » (*fürsichseiend*), de sorte qu'elle ne cesse pas d'exister alors qu'elle a longtemps cessé d'être **ma** puissance. Ainsi transformée en fantôme, la puissance est le — **Droit**. Cette puissance immortalisée ne s'éteint pas même à ma mort, elle est transmissible (« héréditaire »).

Il suit de là qu'en réalité les choses appartiennent non pas à Moi, mais au Droit.

Tout cela n'est qu'une vaine apparence pour un autre motif encore : la puissance de l'individu ne devient permanente et ne devient un droit, que pour autant que d'autres individus conjuguent leur puissance à la sienne. L'illusion

consiste à croire qu'ils ne peuvent plus retirer leur puissance à ceux auxquels ils l'ont accordée. Ici reparait le même phénomène que tantôt, le divorce de la puissance et du moi : je ne puis pas reprendre au possesseur la part de puissance qui lui vient de moi. On a donné « pleins pouvoirs », on s'est dessaisi du pouvoir, on a renoncé à celui de prendre un meilleur parti.

Le propriétaire peut renoncer à sa puissance et à son droit sur une chose, en en faisant don, en la dissipant, etc. Et nous, nous ne pourrions pas également abandonner la puissance que nous lui avons prêtée ?

L'homme selon le droit, l'« honnête homme », ne demande pas à faire sien ce qui n'est pas à lui « de droit » ou ce à quoi il n'a pas droit ; il ne revendique que sa « propriété légitime ». Qui donc sera juge et fixera les limites de son droit ? Finalement, ce doit être l'Homme, car c'est de lui qu'on tient les droits de l'homme. Par conséquent on peut dire avec Térence, mais dans un sens infiniment plus large que Térence : « *humani nihil a me alienum puto* » c'est-à-dire **l'humain est ma propriété**. De quelque manière qu'on s'y prenne, sur ce terrain on aura inévitablement un juge, et de notre temps les divers juges que l'on s'était donnés ont fini par s'incarner en deux personnes mortellement ennemies : le Dieu, et l'Homme. Les uns se réclament du droit divin, les autres du droit humain ou des droits de l'homme.

Ce qui est clair, c'est que dans les deux cas l'individu ne crée pas lui-même son droit.

Trouvez-moi donc aujourd'hui une seule action qui n'offense pas un droit ! A chaque instant les droits de l'homme sont foulés aux pieds par les uns, tandis que les autres ne peuvent pas ouvrir la bouche sans blasphémer contre le droit divin. Faites l'aumône, et vous outragez un droit de l'homme, puisque le rapport de mendiant à bienfaiteur n'est pas humain ; exprimez un doute, vous péchez contre un droit divin. Mangez votre pain sec avec contentement, votre résignation est une offense aux droits de l'homme ; mangez-le en mécontents, et vos murmures sont une insulte au droit divin. Il n'est pas un de vous qui ne commette à chaque instant un crime : tous vos discours sont des crimes, et toute entrave à votre liberté de discourir n'est pas moins un crime. Vous êtes tous des criminels.

Cependant, vous ne l'êtes que parce que vous vous tenez tous sur le terrain du droit, c'est-à-dire parce que vous ne savez pas que vous êtes criminels et ne savez pas vous en féliciter.

La propriété inviolable ou **sacrée** a pris naissance sur ce même terrain ; elle est la fille spirituelle du Droit. Le chien qui voit un os en la puissance d'un autre n'y renonce que s'il se sent trop faible. Mais l'homme respecte le **droit** de l'autre à son os. Ceci est considéré comme humain, cela comme brutal ou « égoïste ». Et partout, comme dans ce cas ci, ce qui est « humain » c'est de voir en tout quelque chose de spirituel (ici, le droit), c'est-à-dire de faire de toute chose un fantôme que l'on peut bien chasser dès qu'il se montre mais qu'on ne peut pas tuer. Ce qui est humain, c'est de voir dans tout objet particulier non pas quelque chose de particulier mais quelque chose de général.

Je ne dois plus à la nature, comme telle, aucun respect ; je sais que j'ai à son égard tous les droits. Mais je suis tenu de respecter dans l'arbre du jardin que voilà sa

qualité d'objet **étranger** (à un point de vue plus étroit on dit : de respecter la « propriété »), et il ne m'est pas permis d'y toucher. Et cela ne pourra changer que quand je ne verrai pas dans le fait de laisser cet arbre à autrui, autre chose que dans le fait de lui abandonner, par exemple, mon bâton, c'est-à-dire quand j'aurai cessé de considérer cet arbre comme quelque chose d'étranger **a priori**, de sacré. Moi, au contraire, je ne me fais pas un crime de l'abattre si cela me plaît ; il reste ma propriété quelque long qu'ait pu être le temps pendant lequel je l'ai abandonné à d'autres : il était et il reste **à moi**. Je ne vois pas plus la qualité d'objet étranger dans la richesse du banquier, que Napoléon dans les provinces des rois. Nous ne nous faisons aucun scrupule d'en tenter la « conquête », et nous cherchons par tous les moyens à y arriver. Nous en exorcisons donc l'**esprit d'étrangeté** qui nous avait fait d'abord reculer d'effroi devant elle.

Mais il est indispensable pour cela que je ne prétende à rien en qualité d'**Homme**, mais seulement en qualité de **Moi**, de ce Moi que je suis ; je ne prétendrai par conséquent à rien d'humain mais seulement à ce qui est mien, ou, en d'autres termes, à rien de ce qui me revient en tant qu'homme mais à — ce que je veux, et parce que je le veux.

Donc, une chose ne sera la juste et légitime propriété d'un autre que quand il sera juste **pour toi** qu'elle soit la propriété de cet autre. Dès qu'il ne te convient plus qu'il en soit ainsi, la légitimité disparaît à tes yeux, et il ne te reste plus qu'à rire du droit absolu du propriétaire.

Outre la propriété au sens restreint dont nous nous sommes entretenus jusqu'à présent, il en est une autre qui s'impose à notre vénération et contre laquelle il nous est encore bien moins permis de « pécher ». Cette propriété est constituée par les biens spirituels et le « sanctuaire de la conscience ». Ce qu'un homme tient pour sacré, il n'est pas permis à un autre de s'en moquer. Si faux que soit l'objet de sa foi, et si désireux qu'on soit de l'en détacher pour le ramener « tout doucement et pour son bien » au culte d'un sacro-saint plus authentique, sa foi du moins, quelque discutable qu'en soit l'objet, est sacrée et doit toujours être respectée ; quelque absurde que soit l'idole, la faculté de vénération de celui qui la tient pour sacrée est elle-même sacrée et on doit s'incliner devant elle.

Dans des temps plus barbares que les nôtres, on avait coutume d'exiger de chacun une certaine foi et une dévotion à un certain objet sacré ; on n'y allait pas de main morte contre les dissidents. Mais la « liberté de conscience » se répandant de plus en plus, le « Dieu jaloux » et « seul Seigneur » s'est, depuis, peu à peu transformé en ce qu'on désigne sous le nom plus vague d'« être suprême » ; la tolérance humaine se déclare satisfait du moment que chacun révère un « objet sacré » quel qu'il soit.

Ramené à son expression la plus humaine, cet objet sacré est « l'Homme lui-même » et « l'humain ». Car c'est une illusion de croire que l'humain est tout à fait nôtre et tout à fait exempt de cette teinte de surnaturel qui s'attache au divin, et de s'imaginer que dire l'Homme c'est dire Moi ou Toi. Et c'est cette erreur qui peut conduire à l'orgueilleuse illusion qu'on ne voit plus nulle part rien de « sacré », que partout nous nous sentons chez nous et délivrés de l'obsession de la sainteté, du frisson de la terreur sacrée, Mais le ravissement d'« avoir enfin trouvé l'Homme » a empêché d'entendre le cri de douleur de

l'égoïsme ; c'est ainsi qu'on a pris pour notre vrai moi un fantôme devenu si bon homme.

Mais « le Sacré s'appelle Humain » dit Goethe, et l'humain n'est que le sacré à sa plus haute puissance.

L'égoïste s'exprime tout autrement. C'est justement parce que tu tiens quelque chose pour sacré que je te trouve ridicule, et en admettant même que je veuille tout respecter en toi, c'est précisément ton sanctuaire intérieur que je ne respecterais pas.

A ces manières de voir si opposées correspondent naturellement des conduites différentes envers les biens spirituels : l'égoïste les attaque ; le religieux (c'est-à-dire celui qui, au-dessus de lui, place son « essence ») doit, pour être conséquent, les défendre. Quels biens spirituels faut-il défendre et lesquels doit-on laisser sans protection ? Cela dépend entièrement de l'idée qu'on se fait de l'« être suprême » ; celui qui craint Dieu, par exemple, a plus à défendre que celui qui craint l'Homme, que le Libéral.

Quand on nous offense dans nos biens spirituels, ce n'est plus comme lorsqu'on nous lésait dans nos biens matériels : ici, l'offense est spirituelle, le péché commis contre les biens spirituels consiste à les **profaner** directement, tandis qu'on ne faisait que détourner ou éloigner les biens matériels. Ici les biens eux-mêmes subissent une dépréciation, une déchéance : ils ne sont pas simplement soustraits, leur caractère sacré est directement mis en jeu. On désigne sous le nom d'« impiété » ou de « sacrilège » toutes les infractions qui peuvent être commises contre les biens spirituels, c'est-à-dire envers ce que nous tenons pour sacré ; et la raillerie, l'insulte, le mépris, le scepticisme, etc., ne sont que des nuances différentes de la **criminelle impiété**.



Sans nous occuper des multiples façons dont le sacrilège peut se commettre, nous ne rappellerons ici que celle qui met en danger la sainteté par le fait d'une **presse trop libre**.

Tant qu'on exigera encore du respect pour le moindre être spirituel, la parole et la presse devront être enchaînées au nom de cet être ; car l'égoïste pourrait par ses manifestations l'« offenser » et c'est cette offense qu'on doit réprimer à l'aide de « pénalités convenables », à moins qu'on ne préfère recourir au moyen plus judicieux que fournit la puissance préventive de la police, c'est-à-dire à la censure.

Combien de gens nous entendons tous les jours appeler à grands cris la liberté de la presse ! Or, de quoi la presse doit-elle être libérée ? Sans doute, d'une dépendance, d'une sujétion, d'un asservissement ! Mais c'est affaire à chacun de s'affranchir de tout cela ; on peut affirmer avec certitude que si vous avez secoué le joug des vieilles habitudes de domesticité, ce que vous écrivez et publiez vous appartient **en propre**, au lieu d'avoir été conçu et formulé **au service** d'un pouvoir quelconque ; mais qu'est-ce qu'un fidèle chrétien peut bien dire ou imprimer qui soit plus indépendant de la croyance chrétienne qu'il ne l'est lui-même ? S'il est des choses que je ne puis ou n'ose écrire, le premier coupable ne peut être que moi-même. — Et, quoique ceci paraisse s'éloigner du sujet, en voici pourtant l'explication : Par une loi sur la

presse, je trace ou je permets qu'on trace autour de mes publications une limite au delà de laquelle commencent le délit et la répression. C'est moi-même qui restreins ma liberté.

Pour que la presse fût libre, il serait indispensable qu'aucune contrainte ne pût lui être imposée au **nom d'une loi**. Et pour en arriver là, il faudrait que moi-même je me fusse affranchi de l'obéissance à la loi.

En vérité, la liberté absolue de la presse est une chimère, comme toute liberté absolue. La presse peut être libre de bien des choses, mais elle ne le sera jamais que de ce dont je serai moi-même libre. Affranchissons-nous de tout ce qui est sacré, soyons **sans foi** et **sans loi** et nos discours le seront aussi.

Nous ne pouvons pas plus affranchir nos écrits de toute contrainte que nous pouvons être nous-mêmes affranchis de tout. Mais nous pouvons les faire aussi libres que nous le sommes. Il faut pour ce la qu'ils soient notre **propriété**, au lieu d'être, comme ils l'ont été jusqu'ici, au service d'un fantôme.

On ne se rend pas bien compte de ce qu'on demande en réclamant la liberté de la presse. Ce que prétendent on désire, c'est que l'Etat rende la presse libre ; mais ce qu'on veut en réalité et sans s'en douter, c'est que la presse soit affranchie de l'Etat, ou n'ait plus à compter avec lui. Le vœu conscient est une **pétition** que l'on adresse à l'Etat, la tendance inconsciente est une **révolte** contre l'Etat. L'humble supplique comme la ferme revendication du droit à la liberté de la presse supposent que l'Etat est le **dispensateur**, dont on ne peut espérer qu'un **don**, une concession, un octroi. Il se pourrait qu'un Etat fût assez fou pour accorder le cadeau demandé, mais il y a tout à parier que ceux qui le recevraient ne sauraient pas s'en servir, aussi longtemps qu'ils considéreraient l'Etat comme une vérité : ils se garderaient bien d'offenser cette « chose sacrée » et appelleraient sur celui qui se le permettrait les sévérités d'une loi sur la presse.

En un mot, il est impossible que la presse soit libre de ce dont je ne suis pas libre moi-même.

Ce que j'en dis va peut-être me faire passer pour un adversaire de la liberté de la presse ? Loin de là ! J'affirme seulement qu'on ne l'obtiendra jamais tant qu'on ne voudra qu'elle, la liberté de la presse, c'est-à-dire tant qu'on n'aura en vue qu'une permission limitée. Mendiez-la tant que vous voudrez, cette permission : vous l'attendrez éternellement, car il n'y a personne au monde qui puisse vous la donner. Tant que vous voudrez voir « légitimer, autoriser, justifier » par une permission (c'est-à-dire par la liberté de la presse), l'usage que vous faites de la presse, vous vivrez dans de vaines espérances et de vaines récriminations.

« Absurdité ! Vous qui nourrissez des pensées comme on en voit dans votre livre, vous ne parviendrez à leur donner de publicité que grâce à un heureux hasard ou à force d'artifices. Et c'est vous qui voulez vous opposer à ce qu'on harcèle, qu'on importune l'Etat jusqu'à ce qu'il accorde enfin la liberté d'imprimer ? »

Il se pourrait qu'un auteur à qui on tiendrait ce langage répondît — car jusqu'où ne va pas l'insolence de ces gens ? — de la manière suivante :

— Réfléchissez bien à ce que vous dites ! Que fais-je donc en vue de me procurer pour mon livre la liberté de la presse ? Est-ce que je demande une permission ? Ne me

voit-on pas, au contraire, sans me soucier de la légalité, guetter une occasion favorable, et la saisir sans aucun égard pour l'Etat et ses désirs ?

« Oui ! je trompe — puisqu'il faut que le mot terrible soit prononcé — je trompe l'Etat.

« Et vous, sans vous en douter, vous en faites autant. Vous lui persuadez du haut de vos tribunes qu'il doit faire le sacrifice de sa sainteté et de son invulnérabilité, qu'il doit s'exposer aux attaques des gens qui écrivent, sans avoir pour cela de danger à redouter. Hé bien ! vous l'abusez ; car c'en sera fait de son existence aussitôt qu'il aura perdu son inviolabilité.

« Il est vrai qu'à **vous** il pourrait bien concéder la liberté d'écrire comme l'a fait l'Angleterre : Vous êtes les **dévôts de l'Etat**, vous êtes incapables d'écrire contre lui, quoi que vous y puissiez voir d'abus à réformer et de « déficiences » à amender ». Mais quoi ? Si des adversaires de l'Etat profitaient de la liberté de la parole pour se déchaîner contre l'Eglise, l'Etat, les Mœurs, et pour assaillir le « sacro-saint » d'implacables arguments ? Vous seriez alors les premiers à trembler et à appeler à la vie des **lois de septembre**. Vous vous repentiriez, trop tard, de la sottise qui vous aurait poussés à enjôler et à aveugler l'Etat ou le Gouvernement.

« Mais ma conduite à moi ne prouve que deux choses. D'abord ceci, que la liberté de la presse est toujours inséparable de « circonstances favorables » et ne peut, par conséquent jamais être une liberté absolue ; en second lieu ceci, que quiconque veut en jouir doit rechercher et au besoin créer l'occasion favorable, en faisant prévaloir contre l'Etat son propre intérêt et en se mettant, soi et sa volonté, au-dessus de l'Etat et de toute « puissance supérieure ».

« Ce n'est pas dans l'Etat, ce n'est que contre l'Etat que la liberté de la presse peut être conquise. Et si cette liberté règne jamais, ce n'est pas à la suite d'une **prière**, mais bien comme l'œuvre d'une **révolte** qu'on l'aura obtenue. Toute demande, toute proposition de liberté de la presse est déjà une révolte, consciente ou inconsciente ; il n'y a que l'insuffisance philistine qui ne veuille ni ne puisse se l'avouer, tant que le résultat ne le lui aura pas, à sa grande terreur, montré d'une façon claire et évidente. La liberté de la presse obtenue à force de prières a d'abord un air amical et bienveillant, il est bien loin de ses intentions de laisser jamais surgir la **licence de la presse** ; mais peu à peu son cœur s'endurcit, et elle en arrive insensiblement à conclure qu'en définitive une liberté n'est pas une liberté tant qu'elle est au **service** de l'Etat, de la morale ou de la loi. Liberté vis-à-vis de la contrainte de la censure, elle n'est pas liberté vis-à-vis de la contrainte de la loi.

« La presse, une fois saisie du désir de la liberté, veut devenir toujours plus libre jusqu'à ce qu'enfin l'écrivain se dise : Puisque je ne suis tout à fait libre que quand je n'ai aucun ménagement à garder, mes écrits ne sont libres que quand ils sont à **moi**, quand ils ne peuvent m'être dictés par aucune puissance ou autorité, par aucune foi, par aucun respect ; ce n'est pas « libre » que la presse doit être — c'est trop peu — elle doit être à **Moi ! l'individualité, la propriété de la presse**, voilà ce que je veux m'assurer.

« Une liberté de la presse n'est qu'un permis d'imprimer que me délivre l'Etat, et l'Etat ne permettra jamais, et il ne peut jamais librement permettre que j'emploie la presse à l'anéantir.

« Exprimons-nous donc plutôt de la manière suivante, pour éviter ce que le terme « liberté de la presse » a pu laisser jusqu'ici de vague dans nos paroles : La liberté de la presse que revendiquent si haut les Libéraux est, sans aucun doute, possible dans l'Etat ; elle n'est même possible que dans l'Etat, attendu qu'elle est une permission, et que, par conséquent, cet *imprimatur* doit être accordé par quelqu'un, qui, dans le cas présent, est l'Etat. Mais, en tant que permission, elle est limitée par cet Etat lui-même qui naturellement n'est pas tenu de tolérer plus qu'il n'est compatible avec sa conservation et sa prospérité. Il trace à la liberté de la presse une limite qui est la *loi* de son existence et de son extension. Un Etat peut être plus tolérant qu'un autre, mais il n'y a là qu'une différence de quantité ; c'est pourtant cette différence qui tient tant à cœur aux politiciens libéraux : en Allemagne, par exemple, ils ne demandent qu'« une tolérance plus large, plus étendue, de la parole libre ».

« La liberté de la presse qu'on sollicite est une liberté qui doit appartenir au Peuple, et tant que le Peuple (l'Etat) ne la possède pas, je ne puis en faire aucun usage. Mais si on se place au point de vue de la propriété de la presse, les choses se présentent sous un jour différent. Bien que mon Peuple soit privé de la liberté de la presse, je me procure par ruse ou par violence le moyen d'imprimer ; je ne demande la permission d'imprimer qu'à — Moi et à ma force.

« Dès que la presse est à Moi, il ne me faut pas plus d'autorisation de l'Etat pour en user qu'il ne m'en faut pour me moucher. Et la presse est *ma propriété* à partir du moment où, pour Moi, il n'y a plus rien au-dessus de Moi, car dès lors plus d'Etat, plus d'Eglise, plus de Peuple, plus de Société : tous ne devaient leur existence qu'à mon mépris de moi-même, et tous s'évanouissent dès que l'infirmité de mon orgueil disparaît ; ils ne sont, qu'à la condition d'être au-dessus de moi, ils n'existent que s'ils sont des *puissances*. — A moins qu'on ne puisse se figurer un Etat dont les sujets ne feraient aucun cas ? Ce serait un rêve, une illusion, tout comme l'« unité de l'Allemagne ».

« La presse est à Moi dès que je m'appartiens, dès que je suis mon propriétaire : Le monde est à l'égoïste, parce que l'égoïste n'appartient à aucune puissance du monde.

« Cela étant, il se peut très bien que la presse, quoique *mienne*, soit encore très peu libre, comme c'est le cas en ce moment. Mais le monde est grand, et on se tire d'affaire comme on peut. Si je consentais à renoncer à la *propriété* de ma presse, j'arriverais facilement à faire imprimer partout tout ce que ma plume produit. Mais comme je veux affirmer ma propriété, il faut bien que j'en vienne aux mains avec mes ennemis,

— N'accepterais-tu pas leur permission si on te l'accordait ?

— Oui certes, et avec plaisir ; car leur permission me prouverait que je les ai aveuglés et que je les mène à l'abîme. Ce n'est pas leur permission que je veux, mais leur aveuglement et leur défaite. Si je la sollicite, cette permission, ce n'est pas parce que j'espère, comme les politiciens libéraux, qu'eux et moi pourrions vivre en paix côte à côte, et même nous soutenir, nous entr'aider réciproquement. Non. Si je la sollicite, c'est pour m'en faire une arme contre eux, c'est pour faire disparaître ceux-là mêmes qui ne l'auront accordée.

« J'agis consciemment comme un ennemi, je prends mes avantages et je *profite* de leur imprévoyance.

« La presse n'est à moi que si j'en use sans reconnaître absolument aucun juge en dehors de moi-même, c'est-à-dire que si je ne suis plus déterminé ni par la religion, ni par la morale, ni par le respect des lois de l'Etat, etc., mais par Moi seul et par mon égoïsme ! »

Qu'avez-vous à répliquer à celui qui vous fait une réponse si insolente ? Mais peut-être la question sera-t-elle mieux posée sous la forme suivante : A qui est la presse ? Au Peuple (l'Etat), ou à Moi ? Les politiciens se proposent simplement de soustraire la presse aux entreprises personnelles et arbitraires des gouvernants ; ils ne réfléchissent pas que, pour être vraiment ouverte à tout le monde, elle devrait être affranchie des lois, c'est-à-dire indépendante de la volonté du Peuple (de la volonté de l'Etat).

Mais une fois devenue la propriété du Peuple, la presse est encore bien loin d'être ma propriété ; sa liberté conserve par rapport à moi le sens de *permission*. C'est au Peuple qu'il appartient de juger mes idées, c'est à lui que j'en dois compte, c'est envers lui que j'en suis responsable. Or les jurés aussi, quand on attaque leurs idées fixes, ont le cœur et la tête durs, tout comme les plus farouches despotes et les esclaves qu'ils emploient.

E. Bauer, dans ses « Revendications libérales », soutient que la liberté de la presse est impossible dans les Etats absolus ou constitutionnels, mais qu'elle a sa place tout indiquée dans les « Etats libres ». « Dans ceux-ci, dit-il, l'individu a le droit d'exprimer tout ce qu'il pense, et ce droit ne lui est pas contesté parce qu'il n'est plus seulement un individu isolé mais bien un membre solidaire d'un tout réel et intelligent⁹³. » Ce n'est donc pas l'individu mais le membre qui jouit de la liberté de la presse. Mais si, pour jouir de la liberté de la presse, il faut que l'individu ait prouvé sa fidélité à la communauté, qui est le Peuple, cette liberté ne lui appartient pas en vertu de sa *propre énergie* : elle est une *liberté du peuple*, une liberté qui ne lui est accordée à lui, individu, qu'en raison de sa fidélité et de sa qualité de sociétaire.

Au contraire, ce n'est que comme individu que chacun peut être libre d'exprimer sa pensée. Mais il n'en a pas le « droit », et cette liberté n'est pas « son droit sacré » ; il n'en a que le *pouvoir*, pouvoir qui suffit d'ailleurs pour le mettre en possession. Pour posséder la liberté de la presse, je n'ai pas besoin de concession, je n'ai pas besoin du consentement du peuple, je n'ai pas besoin d'en avoir le « droit » ni d'y être « autorisé ». Il en est de la liberté de la presse comme de toute autre liberté, je dois la *prendre* moi-même ; le Peuple, quoique « seul juge », ne peut me la *donner*. Il peut applaudir à la liberté dont je m'empare ou il peut se mettre en garde et se défendre contre elle ; mais me la donner, me l'accorder, me l'octroyer lui est impossible. J'en use *malgré* le Peuple, en ma seule qualité d'individu, c'est-à-dire que je lutte pour elle contre le Peuple, — mon ennemi ; je ne l'obtiens que si je la conquiers réellement, si je la *prends*. Et si je la prends, c'est qu'elle est ma propriété.

Sander, que combat E. Bauer, considère la liberté de la presse comme « le droit et la liberté du citoyen dans l'Etat ». Bauer ne dit rien d'autre. Pour lui aussi elle n'est

93. II, p. 91 sqs.

que le droit du *citoyen* libre.

On réclame encore la liberté de la presse comme un « droit commun à tous les hommes ». A cela il a été objecté que tous les hommes ne savent pas en faire bon usage, attendu que tous ne sont pas vraiment hommes. A l'Homme, comme tel, jamais un gouvernement ne l'a refusée. Seulement, l'Homme n'écrit pas, pour l'excellente raison qu'il est un fantôme. Cette liberté, les gouvernements ne l'ont jamais refusée qu'à des *individus*, pour l'accorder à d'autres individus par exemple à leurs organes. Donc, si on veut l'obtenir pour tout le monde, il faut précisément affirmer qu'elle appartient à l'individu, à Moi, et non pas à l'Homme ou à l'individu en tant que Homme. Dans tous les cas, ce qui n'est pas homme (l'animal par exemple) ne peut en faire usage. Le Gouvernement français, par exemple, ne conteste pas que la liberté de la presse soit un droit de l'Homme. Il exige seulement de l'individu un cautionnement établissant qu'il est vraiment Homme ; car ce n'est pas à l'individu, c'est à l'Homme qu'il accorde la liberté de la presse.

C'est justement sous le prétexte que cela *n'est pas humain* qu'on m'a enlevé ce qui est à Moi ! Et on m'a laissé ce qui est à l'Homme.

La liberté de la presse ne peut produire qu'une presse *responsable*. Une presse *irresponsable* ne peut naître que de la propriété de la presse.



Les relations des hommes entre eux sont régies, pour tous ceux qui vivent religieusement, par une loi formelle dont on peut bien parfois, au risque de pécher, négliger l'observation, mais dont on ne s'aviserait jamais de nier la valeur absolue. C'est la loi de l'Amour, loi avec laquelle ceux-là même qui semblent combattre son principe et qui haïssent son nom n'ont pas encore su rompre ; car à eux aussi il reste de l'amour, leur amour est même plus profond et plus épuré : ils aiment l'Homme et l'Humanité.

Si nous tâchons de formuler le sens de cette loi, nous dirons à peu près : Chaque homme doit tenir quelque chose pour plus que lui-même. Tu dois oublier ton « intérêt privé » dès qu'il s'agit du bonheur des autres, du bien de la Patrie ou de la Société, du bien public, du bien de l'humanité, de la bonne cause, etc ! Patrie, humanité, Société, etc., doivent être pour toi plus que toi-même, et ton « intérêt privé » doit s'effacer devant leur intérêt ; car il ne faut pas être un — égoïste !

L'Amour est un commandement religieux d'une grande portée ; il ne se borne pas à l'amour de Dieu et des hommes, mais il préside à tous nos rapports. Quoi que nous fassions, pensions et voulions, toujours l'amour doit faire le fond de nos actions, de nos pensées et de nos désirs. Il nous est bien permis de juger, mais nous ne devons juger qu'avec amour. On peut certainement critiquer la Bible, et même d'une manière approfondie ; mais la critique doit, avant tout, l'aimer et voir en elle le livre saint. N'est-ce pas comme si on disait : il ne faut pas que sa critique l'anéantisse, il doit la laisser subsister, et subsister en tant que chose sacrée et indestructible.

Il en est de même de notre critique des hommes : l'amour doit en rester la tonique invariable. Il est certain que les jugements que nous dicte la haine ne sont pas

nos propres jugements, ce sont les jugements de la haine qui nous domine, des « jugements haineux » Mais les jugements dictés par l'amour sont-ils mieux les *nôtres* ? Ce sont les jugements de l'amour qui nous domine, ce sont des jugements « charitables, indulgents », mais ce ne sont pas nos *propres* jugements, ni, par conséquent, réellement, des jugements.

Celui qui brûle d'amour pour la justice s'écrie : *fiat justitia, pereat mundus* ! Il lui est permis de se demander et d'examiner ce que c'est, à proprement parler, que la justice, ce qu'elle exige et *en quoi* elle consiste, mais non pas *si* elle est quelque chose.

Il est bien vrai que « Celui qui demeure dans l'amour, celui-là demeure en Dieu et Dieu en lui » (1^e Ep. de Jean, IV, 16). Le Dieu demeure en lui, il ne peut s'en défaire et devenir sans dieu, et lui-même demeure en Dieu, il reste confiné dans l'amour de Dieu et ne peut devenir sans amour.

« Dieu est l'Amour ! » Tous les siècles et toutes les générations reconnaissent dans cette parole le fondement du Christianisme. Mais ce Dieu qui est amour est un Dieu importun : il ne peut pas laisser le monde en repos, il veut lui infuser la sainteté. « Dieu s'est fait homme pour rendre les hommes divins⁹⁴ ». Sa main se retrouve partout, et rien n'arrive que par lui. En tout se révèlent ses « desseins excellents », ses « vues et ses décrets impénétrables ». La raison, qui est lui-même, doit aussi se développer et se réaliser dans le monde entier. Sa providence paternelle ne nous laisse plus la moindre initiative ; nous ne pouvons rien faire de sensé sans que l'on dise : c'est Dieu qui l'a fait, ni nous attirer une disgrâce sans entendre dire : Dieu l'a voulu ainsi. Nous n'avons rien qui ne nous vienne de lui, tout nous est « donné » par lui. Mais ce que fait Dieu, l'homme le fait aussi. Dieu veut donner au monde la *béatitude*, l'homme veut lui donner le *bonheur*, et rendre tous les hommes heureux. C'est pourquoi tout homme voudrait éveiller chez les autres la raison qu'il croit avoir lui-même en partage : tout doit être totalement raisonnable. Dieu combat le Diable, le philosophe combat la déraison et l'irrationnel. Dieu ne laisse aucun être suivre la voie qui lui est *propre*, et l'Homme ne veut nous permettre qu'une conduite humaine.

Mais celui qui est pénétré de l'amour sacré (religieux, moral, humain) n'a d'amour que pour le fantôme, pour le « véritable Homme », et il persécute l'individu, l'homme réel, aussi impitoyablement et avec la même froideur que s'il procédait juridiquement contre un monstre. Il trouve louable et nécessaire de se montrer inexorable, car l'amour du fantôme ou de la généralité abstraite lui ordonne de haïr tout ce qui n'est pas fantôme, c'est-à-dire l'égoïste ou l'individuel. Tel est le sens de cette fameuse manifestation de l'Amour qu'on nomme « Justice ».

L'accusé n'a aucun ménagement à espérer, pas une âme compatissante ne jettera un voile sur sa triste nudité. Sans émotion, le juge austère arrache au pauvre condamné ses derniers lambeaux d'excuse ; sans pitié, le geôlier le traîne à sa sombre prison ; et à l'expiration de sa peine, il n'a pas à espérer de réconciliation ; quand on le rejettera, flétri, parmi les hommes, ses bons, ses loyaux frères en Christianisme lui cracheront au visage avec mépris. Pas de grâce non plus pour le criminel « qui a mérité la mort ».

⁹⁴. Athanase.

On le conduit à l'échafaud, et la loi morale assouvit, aux acclamations de la foule, son sublime besoin de — vengeance. Car l'un des deux seul peut vivre, la loi morale ou le criminel : où les criminels restent impunis, la loi morale succombe, et où celle-ci règne, ceux-là doivent tomber. Leur antagonisme est impérissable.

L'ère chrétienne est l'ère de la miséricorde, de l'amour, du souci de rendre aux hommes ce qui leur appartient et de les guider vers l'accomplissement de leur vocation humaine (divine). Aussi toutes les relations humaines ont-elles pour base cette considération : telle et telle chose constituent l'essence de l'homme, et, par conséquent, lui tracent la destinée à laquelle il est appelé soit par Dieu, soit (selon les idées d'aujourd'hui) par sa qualité d'Homme (sa race). De là le prosélytisme. Bien que les Communistes et les Humanitaires attendent de l'homme plus que les Chrétiens, leur point de vue reste le même. A l'homme doit appartenir tout ce qui est humain. S'il suffisait aux pieux que l'homme eût en partage ce qui est de Dieu, les humanitaires exigent que rien ne lui soit refusé de ce qui est de l'Homme. Quant à ce qui est de l'Egoïste, les uns et les autres le repoussent énergiquement. Cela est parfaitement naturel, car ce qui est l'œuvre de l'égoïsme ne peut être accordé ni concédé (en fief) : il faut qu'on le crée soi-même. Le reste, l'amour me l'accordait ; ceci, Moi seul puis me le donner.

Jusqu'à présent, les relations ont été fondées sur l'amour, les égards et les services réciproques. Si l'on se devait à soi-même de se sanctifier, c'est-à-dire d'introniser en soi l'être suprême et d'en faire une vérité⁹⁵ et une réalité, on devait aussi aux autres de les aider à réaliser leur essence et leur destinée ; dans les deux cas on devait à l'essence de l'homme de contribuer à sa réalisation.

Seulement, on ne se doit pas à soi-même de faire quelque chose de soi, ni aux autres de faire d'eux quelque chose : on ne doit rien ni à son essence ni à celle des autres. Toutes relations qui reposent sur une essence sont des relations avec un fantôme et non avec une réalité. Mes rapports avec l'être suprême ne sont pas des rapports avec Moi, et mes rapports avec l'essence de l'Homme ne sont pas des rapports avec les hommes.

De l'amour, tel qu'il est naturel à l'homme de le ressentir, la civilisation a fait un **commandement**. Mais en tant que commandé, l'amour appartient à l'Homme comme tel, et non à moi ; il est mon essence, cette essence que l'on tient pour si « essentielle », et n'est pas ma propriété. C'est l'Homme, c'est-à-dire l'humanité, qui me l'impose : l'amour est obligatoire, aimer est mon devoir. Ainsi, au lieu d'avoir sa source réellement en Moi, il l'a dans l'Homme en général, dont il est la propriété, l'attribut particulier : « Il sied à l'Homme, c'est-à-dire à chaque homme, d'aimer : aimer est le devoir et la vocation de l'homme, etc. »

Il faut par conséquent que je revendique l'amour pour Moi, et que je le soustraie à la puissance de l'Homme.

On en est arrivé à me concéder comme un fief dont la propriété appartient à l'Homme ce qui était primitivement à **moi**, mais sans raison logique, instinctivement. En aimant, je suis devenu un vassal, je suis devenu l'homme-lige de l'humanité, un simple représentant de cette espèce ; lorsque j'agis non pas comme Moi, mais comme Homme, j'agis comme un exemplaire de l'espèce hu-

maine, c'est-à-dire humainement. Notre état de civilisation tout entier est un **système féodal**, où la propriété appartient à l'Homme ou à l'humanité et où rien n'appartient au Moi. En dépouillant l'individu de tout pour attribuer tout à l'Homme, on a fondé une énorme féodalité. L'individu n'apparaît plus en fin de compte que comme « foncièrement mauvais ».

Faut-il peut-être ne prendre aucun intérêt actif à la personne d'autrui ? dois-je n'avoir à cœur ni sa joie ni son intérêt, ne puis-je préférer la jouissance que je lui procure à telle ou telle de mes jouissances personnelles ? Loin de là : je puis lui sacrifier avec joie d'innombrables jouissances, je puis m'imposer des privations sans nombre pour augmenter son plaisir, et je puis, pour lui, mettre en péril ce qui, sans lui, me serait le plus cher, ma vie, ma prospérité, ma liberté. En effet, c'est pour moi un plaisir et un bonheur que le spectacle de son bonheur et de son plaisir. Mais je ne me sacrifie pas à lui, je reste égoïste et je — jouis de lui. En lui sacrifiant tout ce que, n'était mon amour pour lui, je me réserverais, je fais une chose très simple et même plus commune dans la vie qu'il ne paraît, qui prouve uniquement qu'une certaine passion est plus forte chez moi que toutes les autres. Le Christianisme aussi enseigne à sacrifier toutes les autres passions à celle-là. Mais sacrifier des passions à une autre, ce n'est pas me sacrifier moi-même ; je ne sacrifie rien de ce par quoi je suis vraiment moi, je ne sacrifie pas ce qui fait à proprement parler ma valeur, mon individualité. Il se pourrait que cette fâcheuse éventualité se produisît : c'est qu'il en est de l'amour comme de toute autre passion, du moment que j'y obéis aveuglément ; si l'ambitieux que sa passion entraîne reste sourd aux avertissements qu'un instant de sang-froid éveillerait en lui, c'est qu'il a laissé cette passion prendre les proportions d'une tyrannie à laquelle il a perdu le pouvoir de se soustraire. Il a abdiqué devant elle, parce qu'il ne sait plus se détacher d'elle et par conséquent s'en affranchir. Il est possédé.

Moi aussi, j'aime les hommes, non seulement quelques uns mais chacun d'eux. Mais je les aime avec la conscience de mon égoïsme : je les aime parce que l'amour me rend heureux, j'aime parce qu'il m'est naturel et agréable d'aimer. Je ne connais pas d'obligation d'aimer. J'ai de la sympathie pour tout être sentant, ce qui l'afflige m'afflige et ce qui le soulage me soulage : je pourrais le tuer, je ne saurais le martyriser. Au contraire, le noble et vertueux philistin qu'est le prince Rodolphe des « Mystères de Paris » s'ingénie à martyriser les méchants parce qu'ils l'« exaspèrent »⁹⁶. Ma sympathie prouve simplement que le sentiment de ceux qui sentent est aussi le mien, qu'il est ma propriété, — tandis que le procédé impitoyable de l'« homme de bien » (la façon par exemple dont il traite le notaire Ferrand) rappelle l'insensibilité de ce brigand qui, selon la mesure de son lit, coupait ou étendait de force les jambes de ses prisonniers. Le lit de Rodolphe, à la mesure duquel il taille les hommes, c'est la notion du « Bien ». Le sentiment du droit, de la vertu, etc., rend dur et intolérant. Rodolphe ne sent pas comme le notaire ; il sent, au contraire, que

95. « Vérité », en français dans le texte. N. d. Tr.

96. Voir l'étude de Max Stirner sur les *Mystères de Paris* d'E. Sue, publiée dans les *Berliner Monatschriften* en 1843 et réimprimée par les soins de J. H. Mackay dans les « MAX STIRNER'S KLEINERE SCHRIFTEN » (Berlin, Schuster et Loeffler, 1898). N. d. Tr.

« le scélérat a ce qu'il a mérité ». Ce n'est pas là de la sympathie.

Vous aimez l'Homme, et ce vous est une raison pour torturer l'individu, l'égoïste ; votre amour de Homme fait de vous les bourreaux des hommes.

Quand je vois souffrir celui que j'aime, je souffre avec lui, et je n'ai pas de repos que je n'aie tout tenté pour le consoler et l'égayer. Quand je le vois joyeux, sa joie me rend joyeux. Il ne suit pas de là que ce soit le même objet qui produit sa peine ou sa joie et qui éveille en moi les mêmes sentiments ; cela est surtout évident quand il s'agit de la douleur corporelle, que je ne ressens pas comme lui : c'est sa dent qui lui fait mal, et ce qui me fait mal à moi, c'est sa souffrance.

Et c'est parce que je ne puis supporter ce pli douloureux sur le front aimé, c'est par conséquent dans mon intérêt, que je l'efface par un baiser. Si je ne t'aimais pas, tu pourrais froncer les sourcils tant que tu voudrais sans m'émouvoir ; je ne veux dissiper que *mon* chagrin.

Y a-t-il maintenant quelqu'un ou quelque chose que je n'aime pas et qui a le *droit* d'être aimé par moi ? Qui passe le premier, mon amour ou son droit ? Les parents, les amis, le peuple, la patrie, la ville natale, etc., enfin, en général, mes semblables (« mes frères ») prétendent avoir droit à mon amour et le réclament impérieusement. Ils le considèrent comme *leur propriété*, et moi, si je ne respecte pas cette propriété, ils me considèrent comme un voleur qui leur enlève ce qui leur appartient.

Je dois donc aimer. Mais si l'amour est un commandement et une loi, il faut qu'on m'y forme et qu'on m'y dresse, et qu'on me punisse si je viens à l'enfreindre. On exercera donc sur moi, pour m'amener à aimer, la plus énergique « influence morale » possible. Et il est hors de doute que l'on peut exciter et induire les hommes à l'amour aussi bien qu'aux autres passions, à la haine par exemple. La haine se transmet de génération en génération, on peut se haïr uniquement parce que les ancêtres des uns étaient Guelfes et ceux des autres Gibelins.

Mais l'amour n'est pas un commandement. Comme tous mes autres sentiments, il est ma propriété. *Méritez*, c'est-à-dire achetez ma propriété, et je vous la céderai. Je n'ai pas à aimer une religion, un peuple, une patrie, une famille, etc. qui ne savent pas mériter mon amour ; je vends ma tendresse au prix qu'il me plaît de fixer.

L'amour intéressé est bien différent de l'amour désintéressé, mystique ou romantique. On peut aimer une foule de choses, on peut aimer non seulement l'homme, mais en général tout « objet » quel qu'il soit (le vin, sa patrie, etc.). L'amour devient aveugle et furieux lorsque, devenant *nécessité*, il échappe à ma puissance (aimer à la folie) ; — il devient romantique lorsqu'il s'y joint une idée de *devoir*, c'est-à-dire quand l'objet de l'amour me devient sacré et quand je me sens lié à lui par le devoir, la conscience, le serment. Dans les deux cas, l'objet ne m'appartient plus, c'est moi qui lui appartiens.

Si l'amour est une possession, ce n'est pas en tant qu'il est mon sentiment (en cette qualité, au contraire, j'en reste maître comme de ma propriété), mais bien parce que son objet m'est étranger. L'amour religieux, en effet, repose sur le commandement d'aimer dans l'objet aimé une chose « sacrée » ; car il existe pour l'amour désintéressé des objets dignes d'amour d'une manière absolue, des objets pour lesquels mon cœur a le devoir de battre : tels sont

par exemple les autres hommes, ou encore un époux, les parents, etc. L'amour sacré s'attache à ce qu'il y a de sacré dans l'objet aimé, aussi s'efforce-t-il de faire que ce qu'il aime approche autant que possible de la sainteté, et devienne par exemple, un « Homme ».

Ce que j'aime, il est de mon *devoir* de l'aimer ; ce n'est pas par suite ou en raison de mon amour qu'il devient le but de ce dernier : il est de lui-même et par lui-même digne d'amour. Ce n'est pas Moi qui fais de lui un objet d'amour, il l'est par essence (qu'il puisse, dans une certaine mesure, l'être devenu par mon choix, s'il s'agit par exemple d'un époux, d'une fiancée, cela ne fait rien à l'affaire, attendu que, même dans ce cas, ma prédilection lui confère un « droit à mon amour » et que, l'ayant aimé, je suis tenu de l'aimer éternellement). Il n'est donc pas l'objet de *mon* amour, mais de l'amour en général : c'est un objet qui *doit* être aimé. L'amour lui revient, il lui est dû, il est son droit, et Moi, je suis obligé de l'aimer. Mon amour, c'est-à-dire l'amour dont je m'acquitte envers lui, est en réalité un amour qui lui appartient, un tribut que je lui paie.

Tout amour auquel adhère la moindre tache d'obligation est un amour désintéressé ; et aussi loin que s'étend cette tache, l'amour devient *servitude*. Quiconque croit *devoir* quelque chose à l'objet de son amour aime d'une façon romantique Ou religieuse. L'amour de la famille, par exemple, tel qu'on le conçoit communément sous le nom de « piété », est un amour religieux ; de même, l'amour de la patrie qu'on prêche sous le nom de « patriotisme ». Tout ce que nous avons d'amour romantique se meut dans le même cercle : c'est partout et toujours le mensonge, ou plutôt l'illusion, d'un « amour désintéressé » ; c'est un intérêt que nous portons à l'objet pour l'amour de cet objet et non pour l'amour de nous et de nous seuls.

L'amour religieux ou romantique se distingue, il est vrai, de l'amour physique par une différence dans l'objet, mais pas par une différence dans nos rapports avec lui. A ce dernier point de vue, l'un comme l'autre est possession, servitude. Quant à l'objet, dans un cas il est profane, dans l'autre sacré. Il exerce sur moi, dans les deux cas, la même domination, seulement dans l'un il est sensible et dans l'autre spirituel (imaginaire). Mon amour n'est ma propriété que s'il consiste uniquement en un intérêt personnel et égoïste, si, par conséquent, l'objet de mon amour est réellement *mon* objet ou ma propriété. Or, je ne dois rien à ma propriété, et je n'ai pas de devoirs envers elle, pas plus que je n'ai par exemple de devoirs envers mon œil. Si j'en prends le plus grand soin, c'est pour Moi que je le fais.

L'amour n'a pas plus manqué à l'Antiquité qu'aux siècles de Christianisme ; le dieu de l'amour est né longtemps avant le Dieu d'amour. Mais il était réservé aux Modernes de connaître l'esclavage du mysticisme.

Si l'amour est servitude, c'est que son objet m'est étranger, et que je suis impuissant contre son éloignement et sa supériorité. Pour l'égoïste, rien n'est assez haut pour qu'il croie devoir s'humilier, rien n'est assez indépendant pour qu'il en fasse le principe de sa vie, rien n'est assez sacré pour qu'il s'y sacrifie. L'amour de l'égoïste prend sa source dans l'intérêt personnel, coule dans le lit de l'intérêt personnel et a son embouchure dans l'intérêt personnel.

Est-ce encore là de l'amour, demandera-t-on ? Choisissez un autre nom si vous en savez un meilleur, et que

le doux nom d'amour s'éteigne avec un monde qui n'est plus ! Pour ma part, je n'en trouve pas d'autre pour le moment dans notre langue *chrétienne*, et je m'en tiens au vieux mot : « j'aime » l'objet qui est *mien*, j'aime ma — propriété.

Je ne consens à me livrer à l'amour que pour autant qu'il ne soit qu'un de mes sentiments ; mais s'il faut qu'il soit une force supérieure à moi, une puissance divine (Feuerbach), une passion à laquelle j'ai le devoir de ne pas me soustraire, une obligation morale et religieuse, je le — méprise. Sentiment, il est à Moi ; principe auquel je dois vouer et « consacrer » mon âme, il est souverain et divin, comme la haine est diabolique : l'un ne vaut pas mieux que l'autre. En un mot, l'amour égoïste, c'est-à-dire *mon* amour, n'est ni sacré, ni profane, ni divin, ni diabolique.

« Un amour qui limite la foi est un amour faux. La seule limitation qui ne soit pas contradictoire avec l'essence de l'amour est celle que l'amour s'impose à lui-même par la raison, l'intelligence. L'amour qui repousse la rigueur et la loi de l'intelligence est théoriquement un amour faux, pratiquement un amour funeste⁹⁷ ». C'est ce que dit Feuerbach ; les croyants disent au contraire : L'amour est essentiellement du domaine de la foi. Celui-là s'élève avec véhémence contre l'amour *sans raison*, ceux-ci contre l'amour *sans foi*. Pour Feuerbach comme pour le dévot, l'amour est tout au plus un *splendidum vitium*. Ne sont-ils pas tous deux obligés de laisser subsister l'amour, même entaché de déraison ou d'impiété ? Ils n'osent pas dire : l'amour déraisonnable ou impie est une absurdité, n'est pas de l'amour, pas plus qu'ils n'oseraient dire : des larmes déraisonnables ou impies ne sont pas des larmes.

L'amour, même en dehors de la raison ou de la foi, doit bien être considéré comme de l'amour, encore qu'on doive le regarder alors comme indigne de l'homme ; tout ce qu'on peut conclure, c'est que l'essentiel n'est pas l'amour, mais la raison ou la loi, et que celui qui est sans raison ou sans foi peut bien aimer, mais qu'un amour n'a de valeur que s'il est celui d'un homme raisonnable ou d'un croyant. Feuerbach est victime d'une illusion lorsqu'il dit que l'amour emprunte à la raison « sa propre limitation » ; le croyant aurait au même titre le droit de dire que cette « limitation propre » est le fait de la foi. L'amour déraisonnable n'est ni « faux » ni « funeste » ; c'est comme amour tout court qu'il remplit son rôle.

Il faut qu'envers le monde, et particulièrement envers les hommes, j'adopte un sentiment déterminé, et que ce sentiment, qui dans le cas présent est l'amour, je le leur témoigne de prime abord, avant toute expérience. Je reconnais qu'en agissant ainsi, je fais preuve de plus d'arbitraire et d'autonomie que si je laisse le monde m'assaillir des sentiments les plus divers et si je me laisse envelopper par le réseau inextricable des impressions que le hasard m'apporte. En effet, j'aborde les hommes et les choses avec un sentiment fait d'avance, avec, pour ainsi dire, un parti pris et une opinion préconçue. Je me suis au préalable tracé ma conduite envers eux, et, quoi qu'ils fassent, je ne sentirai et ne penserai à leur égard que comme j'ai, une fois pour toutes, résolu de le faire. Le principe de l'amour m'assure contre la domination du monde ; car, quoi qu'il arrive, j'*aime*. Ce qui est laid, par exemple, peut m'inspirer de la répulsion, mais comme j'ai résolu d'aimer, je sur-

monte cette impression désagréable comme je surmonte toute autre antipathie.

Mais le sentiment auquel je me suis *a priori* déterminé et — condamné est, en réalité, un sentiment *borné*, parce qu'il résulte d'une prédestination dont il ne m'est pas possible de m'affranchir. Etant préconçu, il est un *préjugé*. Ce n'est plus Moi qui m'exprime dans mes rapports avec le monde, mais c'est mon amour qui s'exprime. De sorte que si le monde ne me domine pas, je suis en revanche d'autant plus fatalement dominé par l'esprit d'amour. J'ai vaincu le monde, pour devenir l'esclave de cet esprit.

Si j'ai dit d'abord : J'aime le monde, je puis tout aussi bien ajouter à présent : Je ne l'aime pas : car je l'*anéantis* comme je m'anéantis ; j'en use et je l'use. Je ne m'astreins pas à n'éprouver pour les hommes qu'un seul et invariable sentiment, je donne libre carrière à tous ceux dont je suis capable. Pourquoi ne le déclarerais-je pas crûment ? Oui, j'exploite le monde et les hommes ! Je puis ainsi rester ouvert à toute espèce d'impressions, sans qu'aucune d'elles m'arrache à moi-même. Je puis aimer, aimer de toute mon âme, et laisser brûler dans mon cœur le feu dévorant de la passion, sans cependant prendre l'être aimé pour autre chose que pour l'*aliment* de ma passion, un aliment qui l'aiguise sans la rassasier jamais. Tous les soins dont je l'entoure ne s'adressent qu'à l'objet de *mon* amour, qu'à celui dont mon amour *a besoin*, au « bien-aimé ». Combien il me serait indifférent, n'était — mon amour ! C'est mon amour que je repais de lui, il ne me sert qu'à cela, je *jouis* de lui.

Choisissons un autre exemple, tout actuel, celui-ci : Je vois les hommes plongés dans les ténèbres de la superstition, harcelés par un essaim de fantômes. Si je cherche, dans la mesure de mes forces, à projeter la lumière du jour sur ces apparitions de la nuit, croyez-vous que j'obéisse à mon amour pour vous ? J'écris peut-être par amour pour les hommes ? Hé non ! j'écris parce que je veux faire à des idées qui sont *mes* idées une place dans le monde ; si je prévoyais que ces idées dussent vous ravir la paix et le repos, si dans ces idées que je sème je voyais les germes de guerres sanglantes et une cause de ruine pour maintes générations, je ne les répandrais pas moins. Faites-en ce que vous voudrez, faites en ce que vous pourrez, c'est votre affaire et je ne m'en inquiète pas. Peut-être ne vous apporteront-elles que le chagrin, les combats, la mort, et ne seront-elles que pour bien peu d'entre vous une source de joie. Si j'avais à cœur votre bien-être, j'imiterais l'Eglise qui interdit aux laïques la lecture de la Bible, ou les gouvernements chrétiens qui se font un devoir sacré de défendre l'homme du peuple contre les « mauvais livres. »

Non seulement ce n'est pas pour l'amour de vous que j'exprime ce que je pense, mais ce n'est pas même pour l'amour de la vérité. Non :

- « Je chante comme chante l'oiseau
- « Qui habite dans le feuillage
- « Le chant même que produit ma voix
- « Est mon salaire, et un salaire royal⁹⁸.

Je chante ? Je chante parce que je suis un chanteur ! Si pour cela je me sers de vous, c'est que j'ai besoin — d'oreilles.

⁹⁷. Feuerbach, *Wesen des Christentums*, p. 394.

⁹⁸. Wilhelm Meister.

Quand le monde se trouve sur mon chemin (et il s'y trouve toujours), je le consomme pour apaiser la faim de mon égoïsme : tu n'es pour moi qu'une — nourriture ; de même, toi aussi tu me consommes et tu me fais servir à ton usage. Il n'y a entre nous qu'un rapport, celui de l'utilité, du profit, de l'intérêt. Nous ne nous devons rien l'un à l'autre, car ce que je puis paraître te devoir, c'est tout au plus à moi que je le dois. Si pour te faire sourire, je t'aborde avec une mine joyeuse, c'est que *j'ai intérêt* à ton sourire et que mon visage est au service de mon désir. A mille autres personnes que je ne désire pas faire sourire, je ne sourirai pas.



Cet amour, qui se fonde sur l'« essence de l'Homme » et qui, dans la période chrétienne et morale, pèse sur nous comme un « commandement », on doit y être dressé. C'est à l'influence morale, le principal facteur de notre éducation, à y pourvoir. Comment s'y prend-on pour régler les relations entre les hommes ? C'est ce que nous allons, du moins pour un cas particulier, étudier ici avec les yeux de l'égoïsme.

Ceux qui nous élèvent apportent un soin tout particulier à nous déshabituer de bonne heure du mensonge et à nous inculquer ce principe qu'il faut toujours dire la vérité. Si on fondait cette règle sur l'égoïsme, tout le monde s'en pénétrerait facilement ; on comprendrait sans peine que le menteur perd de gaieté de cœur la confiance qu'il désire inspirer aux autres, et on sentirait combien il est juste de dire que le menteur n'est pas cru même quand il dit vrai. Mais chacun sentirait en même temps qu'il ne doit la vérité qu'à celui que lui-même autorise à entendre cette vérité. Supposez qu'un espion rôde dans le camp ennemi sous un vêtement emprunté et qu'on lui demande qui il est. Ceux qui posent la question sont évidemment en droit de le faire, mais l'homme déguisé ne leur donne pas le droit d'apprendre de lui la vérité ; aussi leur dirait-il tout ce qu'il lui plaira d'inventer mais non ce qui est vrai. Et pourtant la loi morale dit : « Tu ne mentiras pas. » La morale donne donc à ceux qui m'interrogent le droit d'attendre de moi la vérité, mais Moi je ne le leur donne pas ; je ne reconnais d'autre droit que celui que j'accorde moi-même.

Autre exemple : La police pénètre dans une assemblée révolutionnaire et demande son nom à l'orateur. Tout le monde sait que la police a le droit de le faire ; seulement, ce droit elle ne le tient pas du révolutionnaire, qui est son ennemi : il lui donne un faux nom et il lui — ment. Mais la police n'est pas assez naïve pour se fier à la véracité de ses ennemis ; au contraire, elle ne croit rien sans preuve et tâche, autant que possible, d'« établir l'identité » de l'individu qu'elle a interrogé. L'Etat lui-même agit toujours avec défiance envers les individus, parce qu'il reconnaît dans leur égoïsme son ennemi naturel ; il lui faut toujours « la preuve », et celui qui ne peut pas fournir cette preuve devient l'objet de recherches inquisitoriales, d'une enquête. L'Etat ne croit pas l'individu et n'a pas confiance en lui ; il vit avec lui sur le pied de la « défiance mutuelle » : il ne se fie à moi que quand il s'est convaincu de la véracité de mes assertions, et pour cela il n'a souvent d'autre moyen que le *serment*. Ce moyen prouve que l'Etat ne se fie pas à

notre amour de la vérité, à notre sincérité, mais seulement à notre *intérêt*, à notre égoïsme. Il compte que nous ne voudrions pas nous brouiller avec Dieu par un parjure.

Imaginez-vous à présent un révolutionnaire français de 1788, qui, entre amis, ait laissé échapper la phrase devenue célèbre : « Le monde n'aura pas la paix avant qu'on ait étranglé le dernier des rois avec les boyaux du dernier des prêtres ! » A cette époque, le roi possède encore toute sa puissance. Le hasard a ébruité le propos, mais on ne saurait pourtant citer aucun témoin. On veut obtenir que l'accusé avoue. Doit-il ou ne doit-il pas avouer ? S'il nie, il ment et — reste impuni ; s'il avoue, il est sincère et — on lui coupe la tête. Il met la vérité au-dessus de tout ? Soit, qu'il meure ! Il faudrait n'être qu'un poète bien misérable pour ramasser cette mort comme un sujet de tragédie : car quel intérêt y a-t-il à voir comment un homme meurt par lâcheté ? Si notre homme avait le courage de ne pas être esclave de la vérité et de la sincérité, voici à peu près ce qu'il dirait : « Quel besoin les juges ont-ils de savoir ce que j'ai dit à mes amis ? Si j'avais eu l'intention de leur en faire part, je le leur aurais dit comme je l'ai dit à mes amis ; mais il ne me plaît pas qu'ils le sachent. Ils prétendent s'imposer à ma confiance sans que je la leur aie accordée, sans que j'aie voulu faire d'eux mes confidents ; ils *veulent* connaître ce que moi je *veux* cacher. Approchez donc, vous qui croyez que votre volonté brisera la mienne, approchez, juges et bourreaux, et montrez votre savoir-faire. Vous pouvez me mettre à la torture, vous pouvez me menacer de l'enfer et de la damnation éternelle, vous me briserez peut-être au point de me faire prêter un faux serment, mais vous ne m'arracherez pas la vérité, car je veux vous tromper, car je ne vous ai donné aucune autorité, aucun droit sur ma sincérité. Et malgré les menaces du Dieu « qui est la vérité même », malgré l'amertume du mensonge, j'ai le courage de mentir. Lors même que je serais dégoûté de la vie et que rien ne me paraîtrait plus désirable que la hache du bourreau, vous n'auriez pas la joie de trouver en moi un esclave de la vérité, de me faire trahir ma volonté par vos ruses d'inquisiteurs. Si en prononçant les paroles dont on m'accuse je me suis rendu coupable de haute trahison, je ne m'adressais pas à vous et vous deviez les ignorer ; ma volonté est immuable et l'horreur du mensonge ne m'effrayera pas. »

Si Sigismond est un triste sire, ce n'est pas parce qu'il a violé sa parole de prince ; mais s'il a enfreint sa parole, c'est parce qu'il était un coquin. Il aurait pu tenir parole, et n'en aurait pas moins été un plat coquin, un valet de la prêtraille. Luther, poussé par une force supérieure, a été infidèle à ses vœux monastiques : il le fut pour l'amour de Dieu. Tous deux ont violé leur serment parce qu'ils étaient asservis : Sigismond, parce qu'il voulait se montrer le disciple fidèle de la vérité divine, c'est-à-dire de la vraie foi, de la foi catholique ; Luther, pour rendre témoignage fidèlement, de tout son cœur et de toute son âme, en faveur de l'Evangile ; tous deux furent parjures, pour ne pas mentir à la « vérité supérieure ». Le premier fut absous par les prêtres, le second le fut par lui-même. A quoi pensaient-ils tous deux, sinon à ce qu'exprime cette parole de l'apôtre : « Ce n'est pas aux hommes, mais à Dieu que tu as menti » ? Ils mentaient aux hommes, ils violaient leur serment aux yeux du monde, pour ne pas mentir à Dieu et pour le servir. Ils nous montrent ainsi comment on doit en user avec la vérité à l'égard des

hommes.

En l'honneur de Dieu et pour l'amour de Dieu, un parjure, un mensonge, une parole princière violée !

Et si, changeant deux mots à la phrase, nous écrivions : un parjure et un mensonge — *pour l'amour de moi* ? Ne serait-ce pas nous faire l'avocat de toute espèce de bassesses et d'infamies ? Peut-être, mais que fait-on d'autre en disant « pour l'amour de Dieu » ? L'amour de Dieu ? Quelle infamie n'a-t-on pas commise pour l'amour de Dieu ? Quels échafauds n'a-t-on pas inondés de sang pour l'amour de Dieu ? Quels autodafés n'a-t-on pas allumés pour l'amour de Dieu ? L'amour de Dieu ? Et pour qui donc l'intelligence humaine a-t-elle été abrutie ? Pour qui, aujourd'hui encore, l'éducation religieuse enchaîne-t-elle l'esprit dès la plus tendre enfance ? N'a-t-on pas, « pour l'amour de Dieu », rompu des vœux sacrés ? et, tous les jours, des missionnaires et des prêtres ne parcourent-ils pas le monde pour amener des juifs, des païens, des protestants, des catholiques, etc., à trahir la foi de leurs pères, — toujours pour l'amour de Dieu ? Y aurait-il un grand mal à ce que tout cela se fit *pour l'amour de moi* ? Que signifie donc pour l'amour de moi ? Tout d'abord cela donne l'idée d'une « spéculation ignoble ». Celui qui spéculé en vue d'un « gain sordide » le fait en effet pour l'amour de soi (puisque'il n'est en somme rien que l'on ne fasse pour l'amour de soi, par exemple tout ce que l'on fait « à la plus grande gloire de Dieu ») ; mais ce soi-même pour lequel il recherche le gain est l'esclave du gain, il ne s'élève pas au-dessus du gain, il appartient au gain, au sac d'argent, et ne s'appartient pas, il n'est pas son maître. Un homme que gouverne la passion de l'avarice ne doit-il pas obéir aux ordres de cette maîtresse ? Si, une fois en passant, il se laisse aller à une généreuse faiblesse, cela ne paraîtra-t-il pas tout simplement une exception, juste comme lorsque de fidèles croyants à qui vient à manquer la conduite de leur maître tombent dans les embûches du « diable » ? Donc un avare n'est pas son possesseur ; il est esclave, et il ne peut rien faire pour l'amour de soi sans le faire en même temps pour l'amour de son maître, tout comme celui qui craint Dieu.

Le parjure de François I^{er} envers l'empereur Charles-Quint est célèbre. Ce n'est pas quelque temps après, en réfléchissant mûrement à la promesse faite, c'est immédiatement, au moment même où il prêtait serment, que François la rétracta tacitement par une restriction mentale à laquelle avaient d'avance souscrit ses conseillers. Le parjure fut prémédité. François était tout disposé à acheter sa liberté, mais le prix qu'en exigeait Charles lui paraissait trop élevé et déraisonnable. J'admets que Charles fut dupe de son avarice, en cherchant à soutirer de son prisonnier la plus grosse somme possible, mais il n'en fut pas moins misérable de la part du roi de vouloir racheter sa liberté au prix d'une rançon plus faible qu'il n'était convenu ; la suite de son histoire, où s'étale un second parjure, démontre d'ailleurs à suffisance qu'il était possédé d'un esprit de trafic qui faisait de lui un bas filou.

Que répondre à ceux qui lui reprochent ce faux serment ? D'abord sans doute nous répéterons que s'il se déshonora ce ne fut pas tant par son parjure que par son avarice ; que ce n'est pas son parjure qui le rendit méprisable, mais que c'est parce qu'il était un méprisable personnage qu'il s'en rendit coupable.

Toutefois, considéré en lui-même, le parjure de François doit être autrement jugé.

Pourrait-on dire que François ne répondit pas à la confiance que Charles lui témoignait en lui rendant la liberté ? Si Charles avait eu réellement confiance en lui, il lui aurait dit le prix que lui semblait valoir sa mise en liberté, puis il lui eût ouvert la porte de sa prison et eût attendu que François lui envoyât la rançon convenue. Mais cette confiance, Charles ne l'éprouvait pas ; il ne se fiait qu'à la faiblesse et à la crédulité de François, lesquelles, croyait-il, ne lui permettraient pas de manquer à son serment. François ne trompa que — ce calcul trop crédule. C'est précisément en croyant trouver une garantie dans le serment de son ennemi que Charles l'affranchit de toute obligation. Il avait supposé chez le roi de France de la sottise, de l'étroitesse de conscience, et il mettait sa confiance non pas en François, mais dans la sottise, c'est-à-dire la scrupulosité de François. Il ne lui ouvrait les grilles de sa prison de Madrid que pour refermer sur lui les grilles plus sûres de la conscience, cette prison où la religion enferme l'esprit humain. Il le renvoyait en France, garrotté de liens invisibles : quoi d'étonnant à ce que François ait cherché à s'échapper et à rompre ses liens ? Personne n'eût trouvé mauvais qu'il s'évadât de Madrid, puisqu'il était au pouvoir d'un ennemi ; mais tout bon chrétien lui jette la pierre pour avoir voulu se délivrer des liens de Dieu (Le pape ne le délia que plus tard de son serment).

Il est honteux de tromper une confiance que nous avons librement cherché à gagner ; mais quand un homme veut nous tenir en son pouvoir par un serment, le rendre victime de l'insuccès de sa ruse et de sa défiance n'est pas une honte pour l'égoïsme. Tu as voulu me lier ? Apprends donc que je puis rompre tes liens.

Est-ce Moi qui ai donné à celui qui a confiance le droit de se fier à moi ? toute la question est là. Qu'un homme qui poursuit mon ami me demande dans quelle direction il s'est enfui, je le mettrai certainement sur une fausse piste. Pourquoi vient-il s'adresser justement à moi, à l'ami de celui qu'il poursuit ? Plutôt que d'être un faux ami, plutôt que de trahir l'ami et l'amitié, je mentirai à l'ennemi. Je pourrais, il est vrai, répondre avec une courageuse droiture que je ne veux pas parler (c'est ainsi que Fichte résout la question). De cette manière mon amour de la vérité sera sauf, mais j'aurai fait, pour mon ami, tout juste — rien ; car si je ne dépiste pas l'ennemi, le hasard peut le mettre sur la bonne voie, et mon amour de la vérité aura livré mon ami, en m'ôtant — le courage du mensonge. Celui pour qui la vérité est une idole, une chose sacrée, doit s'humilier devant elle, il ne peut pas braver ses exigences et y résister vaillamment, bref il doit renoncer à l'**héroïsme du mensonge**. Car le mensonge ne demande pas moins de courage que la vérité, et un courage dont sont dépourvus la plupart des jeunes gens : ils aiment mieux confesser la vérité et monter pour elle sur l'échafaud, que conserver, en ayant le courage de mentir, l'espoir de ruiner la puissance de l'ennemi. Pour eux la vérité est « sacrée », et ce qui est sacré exige toujours un culte aveugle fait de soumission et de sacrifice.

Si vous manquez d'audace, si vous ne vous moquez pas du sacro-saint, il vous domestique et vous asservit. Qu'on amorce le piège d'un grain de vérité, vous vous y élançerez certainement tête baissée — et voilà un fou attrapé. Vous ne voulez pas mentir ? Hé bien, faites vous

égorger sur l'autel de la vérité et soyez — martyrs ! Martyrs au profit de qui ? de vous-mêmes, de votre individualité ? Non, de votre idole, — de la vérité. Vous ne connaissez que deux espèces de services, que deux espèces de serviteurs : les serviteurs de la vérité et les serviteurs du mensonge. Servez donc la vérité, et que Dieu vous bénisse !

Il y a d'autres serviteurs de la vérité qui la servent « avec mesure », et qui font, par exemple, une distinction entre le mensonge simple et le mensonge sous serment. Et pourtant tout le chapitre du serment se confond avec celui du mensonge, car un serment n'est qu'une énonciation fortement affirmée. Vous vous croyez en droit de mentir parce que vous n'ajoutez pas un serment ? Ceux qui y regardent de près doivent condamner et damner le mensonge aussi sévèrement que le faux serment. Il s'est conservé dans la morale un vieux sujet de controverse que l'on a l'habitude de traiter sous le titre de « mensonge officieux ». Quiconque admet le mensonge officieux est obligé, pour être conséquent, d'admettre le « serment officieux ». Si mon mensonge se trouve justifié parce qu'il est un mensonge de nécessité, pourquoi serais-je assez pusillanime pour priver ce mensonge justifié de l'appui de la plus forte affirmation ? Quoi que je fasse, pourquoi ne le ferais-je pas tout à fait et sans restriction (**reservatio mentalis**) ? Et si je me mets à mentir, pourquoi ne pas le faire complètement, en toute connaissance de cause et de toutes mes forces ? Espion, je serais obligé de confirmer par serment toutes les fausses déclarations que je ferais à l'ennemi. Résolu à lui mentir, devrais-je tout à coup sentir ma résolution et mon courage faiblir si l'on m'accablait au serment ? C'est qu'alors j'aurais été d'avance corrompu et rendu incapable de faire un menteur ou un espion, puisque je fournirais de mon plein gré à l'ennemi le moyen de me démasquer.

L'Etat lui-même craint le mensonge et le serment « officieux » ; aussi n'admet-il pas l'accusé au serment. Mais vous ne justifiez pas la crainte de l'Etat : Vous mentez, mais vous ne prêtez pas de faux serment. Si vous avez, par exemple, rendu à quelqu'un un service qu'il doit ignorer, qu'il vienne à s'en douter et qu'il vous pose la question en face, vous nierez ; s'il insiste, vous direz : « Non, bien certainement, non ! » S'il fallait en venir au serment, vous reculerez, car la crainte du sacré vous arrête toujours à moitié chemin. **Contre** le sacré, vous êtes sans volonté propre. Vous mentez avec mesure, comme vous êtes libres « avec mesure », religieux « avec mesure » (voir la fade controverse actuelle de l'Université contre l'Eglise à propos des « empiètements du clergé »), monarchiques « avec mesure » (il vous faut un monarque lié par une constitution, une loi fondamentale de l'Etat). Que tout soit gentiment **tempéré**, bien tiède et bien doux, tant bien que mal.

Il avait été convenu entre les étudiants d'une université que toute parole d'honneur qu'exigerait d'eux le juge universitaire serait nulle et non avenue. Ils ne voyaient en effet dans cette exigence qu'un piège, impossible à éviter si l'on n'enlevait pas toute signification à une parole donnée dans ces conditions. A la même université, quiconque manquait à sa parole d'honneur envers un condisciple était infâme, et quiconque avait donné sa parole au juge universitaire pouvait aller rire avec les mêmes condisciples aux dépens du juge trompé, qui se figurait qu'un serment a la même valeur entre amis et entre ennemis.

Ce n'était pas tant la théorie que la nécessité pratique qui avait appris à ces étudiants à agir ainsi ; sans ce stratagème, ils auraient inévitablement été forcés de trahir et de dénoncer leurs amis. Mais si le moyen se justifiait pratiquement, il a aussi sa justification théorique. Une parole d'honneur ou un serment ne m'engagent qu'envers celui à qui **moi-même** je donne le droit de les recevoir ; contraint à jurer de dire la vérité, je ne donnerai qu'une parole **contrainte**, c'est-à-dire hostile, la parole d'un ennemi ; vous n'avez pas le droit de vous y fier, car l'ennemi ne vous accorde pas ce droit.

D'ailleurs, les tribunaux de l'Etat eux-mêmes ne reconnaissent pas l'inviolabilité du serment. Si j'avais juré à un homme contre qui la justice instruit de ne rien révéler à sa charge, la cour, sans tenir compte du serment qui me lie, ne manquerait pas d'exiger mon témoignage, et, en cas de refus, de me faire enfermer jusqu'à ce que je me décide — à devenir parjure. La cour « me délie de mon serment ». Quelle générosité ! Seulement, s'il est au monde une puissance qui puisse me délier du serment, je suis certainement moi-même la première puissance qui ait droit de le faire.

Comme curiosité, et pour rappeler toutes sortes de serments usuels, il est juste de donner place ici à celui que l'empereur Paul fit prêter aux prisonniers polonais (Kosciusko, Potocki, Niemcewicz, etc.), lorsqu'il leur rendit la liberté : « Nous jurons non seulement fidélité et obéissance à l'Empereur, mais nous promettons de verser notre sang pour sa gloire. Nous nous engageons à dénoncer tout ce qui pourrait venir à notre connaissance de menaçant pour sa personne ou son empire, nous déclarons enfin qu'en quelque point du monde que nous nous trouvions, un seul mot de l'Empereur suffira pour que nous quittions tout et nous rendions à son appel ».



Il est un domaine où il semble que le principe de l'amour ait été depuis longtemps débordé par l'égoïsme, et où il paraît ne plus manquer qu'une chose, la conscience au bon droit dans la victoire. Ce domaine est celui de la spéculation sous ses deux formes, pensée et agiotage.

On s'abandonne hardiment à sa pensée sans se demander ce qu'il en adviendra, et on se livre à toutes sortes d'opérations financières malgré le grand nombre de ceux qui souffriront peut-être de nos spéculations. Mais bien que l'on ait dépouillé le dernier reste de religiosité, de romantisme ou d'« humanité », si une catastrophe finit par se produire, la conscience religieuse se réveille et on fait tout au moins **profession** d'humanité. Le spéculateur avide laisse tomber quelques sous dans le tronc des pauvres et « fait du bien » ; le penseur téméraire se console en songeant qu'il travaille au progrès du genre humain, que l'humanité se trouvera bien des ruines qu'il a faites, ou encore, en se disant qu'il est « au service de l'Idée ». L'Humanité, l'Idée, sont pour lui ce quelque chose dont il est obligé de dire : cela est au-dessus de moi.

On a jusqu'aujourd'hui pensé et trafiqué — pour l'amour de Dieu. Ceux qui, pendant six jours, ont tout foulé aux pieds en vue de leurs intérêts égoïstes, offrent, le septième jour, un sacrifice au Seigneur ; ceux dont la pensée inexorable a bouleversé mille « bonnes causes »

ne le faisaient que pour servir une autre « bonne cause », et sont obligés de penser non seulement à eux-mêmes mais à un « autre » qui doit bénéficier de leur satisfaction personnelle, au Peuple, à l'Humanité, etc. Mais cet « autre » est un être au-dessus d'eux, un être supérieur, un être suprême, et c'est pourquoi je puis dire qu'ils travaillent « pour l'amour de Dieu ».

Je puis par conséquent dire aussi que le principe de toutes leurs actions est — l'Amour. Non pas, toutefois, un amour volontaire, leur propriété à eux, mais un amour obligatoire, appartenant à l'être suprême (c'est-à-dire à Dieu, qui est l'amour même) ; bref, non pas l'amour égoïste mais l'amour religieux, un amour qui naît de l'illusion qu'ils doivent payer un tribut à l'Amour, c'est-à-dire qu'il ne leur est pas permis d'être des « égoïstes ».

Notre désir de délivrer le monde des liens qui entravent sa liberté n'a pas sa source dans notre amour pour lui, le monde, mais dans notre amour pour nous ; n'étant ni par profession ni par « amour » les libérateurs du monde, nous voulons simplement en enlever la possession à d'autres, et le faire nôtre ; il ne faut pas qu'il reste asservi à Dieu (l'Eglise) et à la loi (l'Etat), mais qu'il devienne **notre propriété**. Quand le monde est à nous, il n'exerce plus sa puissance **contre** nous, mais **pour** nous. Mon égoïsme a intérêt à affranchir le monde, afin qu'il devienne — ma propriété.

L'état primitif de l'homme n'est pas l'isolement ou la solitude, mais bien la société. Au début de notre existence nous nous trouvons déjà étroitement unis à notre mère, puisque avant même de respirer nous partageons sa vie. Lorsqu'ensuite nous ouvrons les yeux à la lumière, c'est pour reposer encore sur le sein d'un être humain qui nous bercera sur ses genoux, qui guidera nos premiers pas, et nous enchaînera à sa personne par les mille liens de son amour. La société est notre **état de nature**. C'est pourquoi l'union qui a d'abord été si intime se relâche peu à peu, à mesure que nous apprenons à nous connaître, et la dissolution de la société primitive devient de plus en plus manifeste. Si la mère veut, une fois encore, avoir pour elle seule l'enfant qu'elle a porté, il faut qu'elle aille l'arracher à la rue et à la société de ses camarades. L'enfant préfère les **relations** qu'il a nouées avec ses semblables à la **société** dans laquelle il n'est pas entré, où il n'a fait que naître.

Mais l'union ou l'association sont la dissolution de la société. Il est vrai qu'une association peut dégénérer en société, comme une pensée peut dégénérer en idée fixe ; cela a lieu quand dans la pensée s'éteint l'énergie pensante, le penser lui-même, ce perpétuel désaveu de toutes les pensées qui tendent à prendre trop de consistance. Lorsqu'une association s'est cristallisée en société, elle cesse d'être une association (car l'association veut que l'action de s'associer soit permanente), elle ne consiste plus que dans le fait d'être associés, elle n'est plus que l'immobilité, la fixité, elle est — morte comme association, elle est le cadavre de l'association, c'est-à-dire qu'elle est — société, communauté. Une analogie frappante rapproche sous ce rapport l'association du parti.

Qu'une société, l'Etat par exemple, restreigne ma **liberté**, cela ne me trouble guère. Car je sais bien que je dois m'attendre à voir ma liberté limitée par toutes sortes de puissances, par tout ce qui est plus fort que moi, même par chacun de mes voisins ; quand je serais l'autocrate de toutes les R... je ne jouirais pas de la liberté absolue. Mon

individualité, au contraire, je n'entends pas la laisser entamer. Et c'est précisément à l'individualité que la société s'attaque, c'est elle qui doit succomber sous ses coups.

Une société à laquelle je m'attache m'enlève bien certaines libertés ; mais en revanche elle m'en assure d'autres. Il importe de même assez peu que je me prive moi-même (par exemple par un contrat) de telle ou telle liberté. Par contre, je défendrai jalousement mon individualité.

Toute communauté a une tendance, plus ou moins grande d'après la somme de ses forces, à devenir pour ses membres une **autorité**, et à leur imposer des limites. Elle leur demande, et doit leur demander un certain esprit d'obéissance, elle exige que ses membres lui soient soumis, soient ses « sujets », elle n'existe que par la **sujétion**. Cela ne veut pas dire qu'elle ne puisse faire preuve d'une certaine tolérance ; au contraire, elle fera bon accueil aux projets d'amélioration, aux conseils et aux critiques, pour autant qu'ils aient en vue son bénéfice ; mais la critique doit se montrer « bienveillante », on ne lui permet pas d'être « insolente et irrévérencieuse » ; en d'autres termes, il faut laisser intacte et tenir pour sacrée la substance de la société. La société ne prétend pas que ses membres s'élèvent et se placent au-dessus d'elle ; elle veut qu'ils restent « dans les bornes de la légalité », c'est-à-dire qu'ils ne se permettent que ce que leur permettent la société et ses lois.

Il y a loin d'une société qui ne restreint que ma liberté à une société qui restreint mon individualité. La première est une union, un accord, une association. Mais celle qui menace l'individualité est une puissance **pour soi** et au-dessus de Moi, une puissance qui m'est inaccessible, que je peux bien admirer, honorer, respecter, adorer, mais que je ne puis ni dominer ni mettre à profit, parce que devant elle je me résigne et j'abdique. La société est fondée sur ma résignation, mon abnégation, ma lâcheté que l'on nomme — **humilité**. Mon humilité fait sa grandeur, ma soumission sa souveraineté.

Mais sous le rapport de la **liberté**, il n'y a pas de différence essentielle entre l'Etat et l'association. Pas plus que l'Etat n'est compatible avec une liberté illimitée, l'association ne peut naître et subsister si elle ne restreint de toutes façons la liberté. On ne peut nulle part éviter une certaine limitation de la liberté, car il est impossible de s'affranchir **de tout** : on ne peut pas voler comme un oiseau pour la seule raison qu'on le désire, car on ne se débarrasse pas de sa pesanteur ; on ne peut pas vivre à son gré sous l'eau comme un poisson, car on a besoin d'air, c'est là un besoin dont on ne peut s'affranchir, et ainsi de suite. La religion, et en particulier le Christianisme, ayant torturé l'homme en exigeant de lui qu'il réalise le contre-nature et l'absurde, c'est par une conséquence naturelle de cette impulsion religieuse extravagante que l'on en vint à élever au rang d'idéal la **liberté en soi**, la **liberté absolue**, ce qui était étaler au plein jour l'absurdité des vœux impossibles.

L'association procurant une plus grande somme de liberté, pourra être considérée comme « une nouvelle liberté » ; on y échappe en effet à la contrainte inséparable de la vie dans l'Etat ou la Société ; toutefois, les restrictions à la liberté et les obstacles à la volonté n'y manqueront pas. Car le but de l'association n'est pas précisément la liberté, qu'elle sacrifie à l'individualité, mais, cette individualité elle-même. Relativement à celle-ci, la différence

est grande entre Etat et association. L'Etat est l'ennemi, le meurtrier de l'individu, l'association en est la fille et l'auxiliaire ; le premier est un Esprit, qui veut être adoré en esprit et en vérité, la seconde est mon œuvre, elle est née de Moi. L'Etat est le maître de mon esprit, il veut que je croie en lui et m'impose un **credo**, le **credo** de la légalité. Il exerce sur Moi une influence morale, il règne sur mon esprit, il proscriit mon Moi pour se substituer à lui comme mon **vrai moi**. Bref, l'Etat est sacré, et en face de moi, l'individu, il est le véritable homme, l'esprit, le fantôme. L'association au contraire est mon œuvre, ma créature ; elle n'est pas sacrée et n'est pas une puissance spirituelle supérieure à mon esprit.

Je ne veux pas être l'esclave de mes maximes, mais je veux qu'elles restent, sans aucune garantie, exposées sans cesse à ma critique ; je ne leur accorde aucun droit de cité chez moi. Mais j'entends encore moins engager mon avenir à l'association et lui « vendre mon âme », comme on dit quand il s'agit du diable et comme c'est réellement le cas quand il s'agit de l'Etat ou d'une autorité spirituelle. Je suis et je reste pour moi plus que l'Etat, plus que l'Eglise, Dieu, etc. et par conséquent, infiniment plus aussi que l'association.

La Société que le Communisme se propose de fonder paraît à première vue se rapprocher extrêmement de l'association telle que je l'entends. Le but qu'elle se propose est le « bien de tous », et lorsqu'on dit de tous, il faut entendre, Weitling ne se lasse pas de le répéter, d'absolument tous, de tous sans exception. Il semble bien en réalité que personne n'y doive être désavantagé. Mais quel sera donc ce bien ? Y a-t-il un seul et même bien pour tous, tous se trouveront-ils également bien d'une seule et même chose ? S'il en est ainsi, c'est du « vrai bien » qu'il s'agit. Et nous voilà ramenés précisément au point où commence la tyrannie de la religion. Le Christianisme dit : Ne vous arrêtez pas aux vanités de ce monde, cherchez votre vrai bien, devenez de pieux chrétiens. Etre chrétien, voilà le vrai bien. C'est le vrai bien de « tous », parce que c'est le bien de l'Homme comme tel (du fantôme). Mais le bien de « tous » est-il nécessairement **mon** bien et **ton** bien ? Et si pour toi et pour moi ce bien là n'en est pas un, aura-t-on soin de nous procurer ce dont **nous** jugeons devoir nous trouver bien ? Au contraire : la Société ayant décrété que le « vrai bien » est telle ou telle chose, par exemple la jouissance honnêtement acquise par le travail, s'il arrive que tu préfères, toi, les délices de la paresse, la jouissance sans le travail, la Société, qui veille au « bien de tous », se gardera d'étendre sa sollicitude à ce qui pour toi est le bien. Le Communisme, qui se fait le champion du bien de **tous** les hommes, anéantit précisément le bien-être de ceux qui ont jusqu'à présent vécu de leurs rentes et qui s'en trouvent probablement mieux que des heures de travail strictement réglées que leur promet Weitling.

Le même Weitling affirme que le bien-être de quelques milliers d'hommes ne peut être mis en balance avec le bien-être de plusieurs millions d'autres, et il exhorte les premiers à renoncer à leurs avantages particuliers « pour l'amour du bien général ». Non, n'exigez pas des gens qu'ils sacrifient la moindre partie de ce qu'ils ont à la communauté ; c'est là une façon chrétienne de présenter les choses avec laquelle vous n'aboutirez à rien. Exhortez-les au contraire à ne se laisser arracher ce qu'ils ont par personne, engagez-les à s'en assurer la possession de

façon à ce qu'elle soit durable, ils vous comprendront beaucoup mieux. Ils en viendront alors d'eux-mêmes à se dire que le meilleur moyen de soigner leur bien, c'est de s'allier dans ce but avec d'autres, c'est-à-dire de « sacrifier une partie de leur liberté », non pas dans l'intérêt de tous, mais dans leur propre intérêt. Comment peut-on encore être tenté de faire appel à l'esprit de sacrifice et à l'amour désintéressé des hommes ? On ne sait que trop que ces beaux sentiments n'ont produit, après une gestation de plusieurs milliers d'années, que la présente misère. Pourquoi s'obstiner à attendre encore de l'abnégation la venue de temps meilleurs ? Pourquoi ne pas mettre plutôt son espoir dans l'**usurpation** ? Ce n'est plus des débonnaires et des miséricordieux, ce n'est plus de ceux qui donnent et de ceux qui aiment que viendra le salut, mais uniquement de ceux qui **prendront**, qui s'approprieront et qui sauront dire : ceci est à moi. Le Communisme compte encore toujours sur l'amour, et, conscient ou inconscient, l'Humanitaire qui bafoue l'égoïsme ne sort pas de la même ornière.

Quand la communauté est devenue pour l'homme un besoin, quand il trouve qu'elle l'aide à réaliser ses desseins, elle ne tarde pas, prenant rang de principe, à lui imposer ses lois, les lois de la — **société**. Le principe des hommes arrive ainsi à régner souverainement sur eux ; il devient leur être suprême, leur dieu, et, comme tel, leur législateur. Le Communisme conduit ce principe jusqu'à ses plus rigoureuses conséquences, et le Christianisme est la religion de la société ; car, comme Feuerbach le dit justement, bien que sa pensée ne soit pas juste, l'amour est l'essence de l'Homme, c'est-à-dire l'essence de la société ou de l'Homme social (communiste). Toute religion est un culte de la société, du principe qui régit l'homme social (l'homme cultivé) ; aussi nul dieu n'est-il jamais le dieu exclusif d'un Moi ; toujours un dieu est le dieu d'une société ou d'une communauté : d'une famille (lares, pénates), d'un Peuple (dieux nationaux) ou de « tous les hommes » (« Il est le père de tous les hommes »).

Que l'on n'espère point arriver à détruire de fond en comble la religion, tant que l'on n'aura pas auparavant mis au rebut la société et tout ce qu'implique son principe. Or, c'est précisément à l'heure du Communisme que ce principe passe au méridien, attendu qu'alors tout doit être **commun** afin que règne l'« égalité ». Cette « égalité » une fois conquise, la « liberté » ne manquera pas non plus, mais la liberté de qui ? De la Société ! La société alors est le grand Pan, et les hommes n'existent plus que « les uns pour les autres ». C'est l'apothéose de l'« Amour-Etat » !

Pour moi, j'aime mieux avoir recours à l'égoïsme des hommes qu'à leurs « services d'amour », à leur miséricorde, à leur charité, etc. L'égoïsme exige la réciprocité (donnant, donnant), il ne fait rien pour rien, et s'il offre ses services, c'est pour qu'on les — **achète**. Mais le « service d'amour », comment me le procurer ? C'est le hasard qui fera que j'aurai justement affaire à un « bon cœur ». Et je ne puis émouvoir la charité qu'en **mendiant** ses services, soit par mon extérieur misérable, soit par ma détresse, ma misère, ma souffrance. — Et que puis-je lui offrir en échange de son assistance ? Rien ! Il faut que je la reçoive comme un cadeau. L'amour ne se paie pas, ou, disons mieux : l'amour peut bien se payer, mais seulement en amour (un service en vaut un autre). Quelle misère, quelle gueuserie que de recevoir d'année en année, sans

jamais rien rendre en échange, les dons que nous fait par exemple régulièrement le pauvre manœuvre ! Celui qui reçoit ainsi, que peut-il faire pour l'autre, en échange de ces sous dont l'accumulation forme pourtant toute sa fortune ? Le manœuvre aurait plus de jouissance si celui qu'il engraisse de ses laborieux bienfaits n'existait pas, ni ses lois et ses institutions qu'il paie par-dessus le marché. Et malgré tout, le pauvre diable *aime* encore son maître !

Non, la communauté comme « but » de l'histoire jusqu'à ce jour est impossible. Défaisons-nous au plus tôt de toute illusion hypocrite à ce sujet, et reconnaissons que si c'est en tant qu'Hommes que nous sommes égaux, égaux nous ne le sommes pas, attendu que nous ne sommes pas Hommes. Nous ne sommes égaux qu'en tant que pensés ; ce qu'il y a d'égal en nous, c'est « nous » tels que nous nous concevons et non tels que nous sommes en réalité et en personnes. Je suis « moi » et tu es « moi », mais Je ne suis pas ce « moi » *pensé* ; il n'est, lui par qui nous sommes tous égaux, que *ma pensée*. Je suis Homme et tu es homme, mais « Homme » n'est qu'une idée, une généralité abstraite. Ni Moi ni Toi ne pouvons être exprimés, nous sommes *indicibles*, parce qu'il n'y a que les idées qui puissent être exprimées et se fixer par la parole.

Cessons donc d'aspirer à la communauté ; ayons plutôt en vue la *particularité*. Ne recherchons pas la plus vaste collectivité, la « société humaine », ne cherchons dans les autres que des moyens et des organes à mettre en œuvre comme notre propriété ! Dans l'arbre et dans l'animal, nous ne voyons pas nos semblables, et l'hypothèse d'après laquelle les autres seraient nos semblables prend sa source dans une hypocrisie. Personne n'est *mon semblable*, mais, semblable à tous les autres êtres, l'homme est pour moi une propriété. On a beau me dire que je dois me comporter en homme envers « le prochain » et que je dois « respecter » mon prochain. Personne n'est pour moi un objet de respect ; mon prochain, comme tous les autres êtres, est un *objet* pour lequel j'ai ou je n'ai pas de sympathie, un objet qui m'intéresse ou ne m'intéresse pas, dont je puis ou dont je ne puis pas me servir.

S'il peut m'être utile, je consens à m'entendre avec lui, à m'associer avec lui pour que cet accord augmente ma force, pour que nos puissances réunies produisent plus que l'une d'elles ne pourrait faire isolément. Mais je ne vois dans cette réunion rien d'autre qu'une augmentation de ma force, et je ne la conserve que tant qu'elle est *ma* force multipliée. Dans ce sens-là, elle est une — association.

L'association n'est maintenue ni par un lien naturel ni par un lien spirituel ; elle n'est ni une société naturelle ni une société morale. Ce n'est ni l'unité de sang, ni l'unité de croyance (c'est-à-dire d'esprit) qui lui donne naissance. Dans une société naturelle, — comme une famille, une tribu, une nation, ou même l'humanité —, les individus n'ont que la valeur d'*exemplaires* d'un même genre ou d'une même espèce ; dans une société morale, — comme une communauté religieuse ou une église, — l'individu ne représente qu'un *membre* animé de l'esprit commun ; dans l'un comme dans l'autre cas, ce que tu es comme Unique doit passer à l'arrière plan et s'effacer. Ce n'est que dans l'association que votre unicité peut s'affirmer, parce que l'association ne vous possède pas, mais que vous la possédez et que vous vous servez d'elle.

Dans l'association, et dans l'association seule, la propriété prend sa véritable valeur et est réellement propriété, attendu que je n'y dois plus à personne ce qui est à moi. Les Communistes ne font que consacrer logiquement un état de choses qui dure depuis qu'a commencé l'évolution religieuse et dont l'Etat donne la formule : une féodalité, ayant en somme à sa base la négation de la propriété.

L'Etat s'efforce de discipliner les appétits ; en d'autres termes, il cherche à faire en sorte qu'ils se tournent vers lui seul, et à les *satisfaire* au moyen de ce qu'il a à leur offrir. Rassasier un appétit pour l'amour de celui qui l'éprouve est une idée qui ne saurait venir à l'Etat ; il flétrit du nom d'« égoïste » celui qui manifeste des désirs dérégulés, et l'« homme égoïste » est son ennemi. Il l'est parce que l'Etat, incapable de « comprendre » l'égoïste, ne peut s'entendre avec lui. Comme l'Etat (et il ne pourrait en être autrement) ne s'occupe que de lui-même, il ne s'informe pas de mes besoins et ne s'inquiète de moi que pour me corrompre et me fausser, c'est-à-dire pour faire de moi un autre moi, un bon citoyen. Il prend une foule de mesures pour « améliorer les mœurs ». — Et par quel moyen s'attache-t-il les individus ? Au moyen de lui-même, c'est-à-dire de ce qui est à l'Etat, de la *propriété de l'Etat*. Il s'occupe sans relâche à faire participer tout le monde à ses « biens », à faire profiter tout le monde des « avantages de l'instruction » : il vous donne son éducation, il vous ouvre l'accès de ses établissements d'instruction, il vous met à même d'arriver par les voies de l'industrie à la propriété, c'est-à-dire à l'inféodation. Seigneur généreux, il n'exige de vous, en échange de cette investiture, que le légitime hommage d'une perpétuelle reconnaissance. Mais les vassaux ingrats et félons oublient de s'acquitter de cette redevance. — La « Société » à son tour ne peut agir d'une façon essentiellement différente.

Tu apportes dans l'association toute ta puissance, toute ta richesse, et tu t'y *fais valoir*. Dans la société, toi et ton activité *êtes utilisés*. Dans la première, tu vis en égoïste, dans la seconde tu vis en Homme, c'est-à-dire religieusement : tu y travailles à la vigne du Seigneur. Tu dois à la société tout ce que tu as, tu es son obligé et tu es obsédé de « devoirs sociaux » ; à l'association, tu ne dois rien : elle te sert, et tu la quittes sans scrupules dès que tu n'a plus d'avantages à en tirer.

Si la société est plus que toi, tu la feras passer avant toi et tu t'en feras le serviteur ; l'association est ton outil, ton arme, elle aiguise et [multiplie] ta force naturelle. L'association n'existe que pour toi et par toi, la société au contraire te réclame comme son bien et elle peut exister sans toi. Bref, la société est *sacrée* et l'association est *ta propriété*, la société se sert de toi et tu te sers de l'association.

On ne manquera probablement pas de nous objecter que l'accord que nous avons conclu peut devenir gênant et limiter notre liberté ; on dira qu'en définitive nous en venons aussi à ce que « chacun devra sacrifier une partie de sa liberté dans l'intérêt de la communauté ». Mais ce n'est nullement à la « communauté » que ce sacrifice sera fait, pas plus que ce n'est pour l'amour de la « communauté » ou de qui que ce soit que j'ai contracté ; si je m'associe, c'est dans mon intérêt, et si je sacrifie quelque chose, ce serait encore dans mon intérêt, par pur *égoïsme*. D'ailleurs, en fait de « sacrifice », je ne renonce qu'à ce qui échappe à mon pouvoir, c'est-à-dire que je ne « sacrifie »

rien du tout.

Pour en revenir à la propriété, c'est donc le maître qui est propriétaire. Et maintenant, choisis : veux-tu être le maître, ou veux-tu que la société soit maîtresse ? Il dépendra de là que tu sois un *propriétaire* ou un *gueux* ! L'égoïsme fait le propriétaire, la société fait le gueux. Or, gueuserie ou absence de propriété, tel est le sens de la féodalité, du régime de vasselage qui, depuis le siècle dernier, n'a fait que changer de maître en mettant l'Homme à la place du Dieu, et en faisant un fief de l'Homme de ce qui auparavant était un fief accordé par la grâce divine.

Nous avons montré plus haut que la gueuserie du Communisme est, par le principe humanitaire, poussée jusqu'à la gueuserie absolue, jusqu'à la plus gueuse des gueuseries ; mais nous avons montré aussi que ce n'est que par cette voie que la gueuserie peut aboutir à l'individualité. L'ancien régime féodal a été si complètement anéanti par la Révolution, que toute réaction, quelque habileté qu'elle déploie à galvaniser le cadavre au passé, est désormais condamnée à avorter misérablement, car ce qui est mort — est mort. Mais la résurrection aussi devait, dans l'histoire du Christianisme, se montrer comme une vérité ; elle l'a fait : dans un monde nouveau, la féodalité est ressuscitée avec un corps transfiguré, féodalité nouvelle sous la haute suzeraineté de « l'Homme ».

Le Christianisme est loin d'être anéanti et ses fidèles ont eu raison de voir avec confiance dans les assauts qu'on lui a livrés jusqu'à présent de simples épreuves dont il ne devait sortir que plus pur et plus fort ; il n'a fait en réalité que se transfigurer, et le Christianisme « qu'on vient de découvrir » est l'— *humain*. Nous vivons encore en pleine ère chrétienne ; ce sont précisément ceux que cela irrite le plus qui contribuent le plus à la faire durer. Plus la féodalité s'est faite humaine, plus elle nous est devenue chère : nous ne reconnaissons plus le caractère de féodalité dans ce que, pleins de confiance, nous prenons pour notre propriété ; et nous croyons avoir trouvé ce qui est « à nous » quand nous découvrons ce qui est « à l'Homme ».

Si le Libéralisme veut me donner ce qui est à moi, ce n'est point qu'il y voie le mien, mais l'humain. Comme si, sous ce déguisement, il m'était possible de l'atteindre ! Les droits de l'Homme eux-mêmes, ce produit tant vanté de la Révolution, doivent s'entendre dans ce sens : l'Homme qui est en moi me donne droit à telle et telle choses ; en tant qu'individu, c'est-à-dire tel que je suis, je n'ai aucun droit ; les droits sont l'apanage de l'Homme, et c'est lui qui m'autorise et me justifie. Comme Homme, je puis avoir un droit, mais je suis plus qu'Homme, je suis un homme *particulier*, aussi ce droit peut-il m'être refusé à Moi, au particulier.

Mais si vous savez faire cas de votre richesse, si vous tenez à haut prix vos talents, si vous ne permettez pas qu'on vous force à les vendre au-dessous de leur valeur, si vous ne vous laissez pas mettre en tête que votre marchandise n'est pas précieuse, si vous ne vous rendez pas ridicules par un « prix dérisoire », mais si vous imitez le brave qui dit : « Je vendrai cher ma Vie (ma propriété), l'ennemi ne l'aura pas à bon marché », — alors vous aurez reconnu comme vrai le contraire du Communisme, et l'on ne pourra plus vous dire : renoncez à votre propriété ! vous répondriez : je veux en profiter.

Au fronton de notre siècle, on ne lit plus la maxime delphique : « Connais-toi toi-même », mais bien :

« EXPLOITE-TOI TOI-MÊME ! »

Proudhon dit que la propriété c'est « le vol ». Mais la propriété d'autrui (il ne parle que de celle-là) n'existe que par le fait d'une renonciation, d'un abandon, comme une conséquence de mon humilité ; elle est un *cadeau*. Que signifient alors toutes ces grimaces sentimentales ? Pourquoi faire appel à la compassion comme un pauvre volé, quand on n'est qu'un imbécile et un lâche faiseur de cadeaux ? Et pourquoi rejeter toujours la faute sur les autres et les accuser de nous voler, alors que c'est nous-mêmes qui sommes en faute en ne les volant pas ? S'il y a des riches, la faute en est aux pauvres.

En général, personne ne s'indigne et ne proteste contre sa propre propriété ; on ne s'irrite que contre celle d'autrui. Chacun, pour sa part, veut augmenter et non diminuer ce qu'il peut appeler *sien* et voudrait pouvoir appeler tout ainsi. Ce n'est en réalité pas à la propriété qu'on s'attaque, mais à la propriété *étrangère* ; ce que l'on combat, c'est, pour former un mot qui fasse le pendant de propriété, l'*aliénité*. Et comment s'y prend-on ? Au lieu de transformer l'*alienum* en *proprium* et de s'approprier le bien étranger, on se donne des airs d'impartialité et de détachement et l'on demande seulement que toute propriété soit abandonnée à un tiers (par exemple à la Société humaine). On revendique le bien étranger non pas en son nom à soi, mais au nom d'un tiers. Alors toute trace d'« égoïsme, » disparaît, et tout devient on ne peut plus pur, on ne peut plus humain !

Radical inhabilité de l'individu à être propriétaire, radicale gueuserie, telle est l'« essence du Christianisme » et de toute religiosité (piété, moralité, humanité), tel est le principe jadis voilé qu'a mis en tête de son joyeux message la « religion nouvelle ». C'est l'évolution de ce nouvel Evangile que nous avons sous les yeux dans la lutte qui se livre actuellement contre la propriété et qui doit conduire l'Homme à la victoire : la victoire de l'humanité, c'est le triomphe du — Christianisme. Et ce Christianisme « qui vient seulement d'être découvert » est la féodalité parfaite, la servitude universelle, la — parfaite gueuserie.

Est-ce donc une nouvelle « révolution » qu'appelle cette féodalité nouvelle ?

Révolution et insurrection ne sont pas synonymes. La première consiste en un bouleversement de l'ordre établi, du *status* de l'Etat ou de la Société, elle n'a donc qu'une portée *politique* ou *sociale*. La seconde entraîne bien comme conséquence inévitable le même renversement des institutions établies, mais là n'est point son but, elle ne procède que du mécontentement des hommes ; elle n'est pas une levée de boucliers, mais l'acte d'individus qui s'élèvent, qui se redressent, sans s'inquiéter des institutions qui vont craquer sous leurs efforts ni de celles qui pourront en résulter. La révolution avait en vue un *régime* nouveau, l'insurrection nous mène à ne plus nous *laisser régir* mais à nous régir nous-mêmes et elle ne fonde pas de brillantes espérances sur les institutions à venir ». Elle est une lutte contre ce qui est établi, en ce sens que, lorsqu'elle réussit, ce qui est établi s'écroule tout seul. Elle est mon effort pour me dégager du présent qui m'opprime ; et dès que je l'ai abandonné, ce présent est mort et tombe en décomposition.

En somme, mon but n'étant pas de renverser ce qui est, mais de m'élever au-dessus de lui, mes intentions et mes actes n'ont rien de politique ni de social ;

n'ayant d'autre objet que moi et mon individualité, ils sont **égoïstes**.

La révolution ordonne d'instituer, d'instaurer, l'insurrection veut qu'on **se soulève** ou qu'on **s élève**.

Le choix d'une constitution, tel était le problème qui préoccupait les cerveaux révolutionnaires ; toute l'histoire politique de la Révolution est remplie par des luttes constitutionnelles et des questions constitutionnelles ; de même, que les génies du Socialisme se sont montrés étonnamment féconds en institutions sociales (phalanstères, etc.). C'est au contraire à s'affranchir de toute constitution que tend l'insurgé⁹⁹.

Je cherchais une comparaison afin de rendre plus clair ce que je viens de dire, et voici que ma pensée se reporte aux premiers temps de la fondation du Christianisme.

Dans le camp libéral, on reproche aux premiers Chrétiens d'avoir prêché l'obéissance aux lois païennes existantes, d'avoir prescrit de reconnaître l'autorité païenne, et d'avoir franchement ordonné de « rendre à César ce qui est à César ». Quel soulèvement pourtant à ce moment contre la domination romaine, combien les Juifs, combien les Romains eux-mêmes se montraient séditeux envers le pouvoir qui régissait le monde, en un mot, combien général était le « mécontentement politique » ! Mais les Chrétiens ne voulurent pas s'en apercevoir, ni s'associer aux « tendances libérales de l'époque ». Les passions politiques étaient alors tellement surexcitées, que, comme on le voit dans les Evangiles, on ne crut pas pouvoir accuser avec plus de succès le fondateur du Christianisme qu'en lui imputant des « machinations politiques » ; les mêmes Evangiles nous apprennent pourtant que personne ne s'intéressait moins que lui aux menées politiques ambiantes. Pourquoi donc ne fut-il pas un révolutionnaire, ou un démagogue, comme les Juifs auraient voulu le faire croire ? Pourquoi ne fut-il pas un libéral ? Parce qu'il n'attendait pas le salut du remaniement des institutions, et que toute la boutique gouvernementale et administrative lui était totalement indifférente. Il n'était pas un révolutionnaire, comme le fut par exemple César, mais un insurgé ; il ne cherchait pas à renverser un gouvernement, mais à **se relever lui-même**. Aussi s'en tenait-il à sa maxime : « Soyez prudents comme les serpents », dont le « rendez à César ce qui appartient à César » n'était que l'application à un cas spécial. En effet, il ne faisait pas une campagne libérale ou politique contre l'autorité établie, mais il voulait, sans s'inquiéter de cette autorité ni s'en laisser troubler, suivre **sa propre voie**. Les ennemis du gouvernement ne lui étaient pas moins indifférents que le gouvernement lui-même, car de part et d'autre on ne comprenait pas ce qu'il voulait, et il lui suffisait de se tenir, avec la prudence du serpent, aussi loin que possible des uns et des autres. Mais, sans être un séditeux, un démagogue ou un révolutionnaire, il n'en fut pas moins, comme chacun des Chrétiens primitifs, un **insurgé**, s'élevant au-dessus de tout ce que le gouvernement et ses adversaires tenaient pour auguste, s'affranchissant de tous les liens qui entravaient les uns et les autres, et détruisant en même temps les sources de la vie du monde païen tout entier, devenu du reste incapable de maintenir dans

son éclat le système établi. C'est précisément parce qu'il ne visait pas au renversement de l'ordre établi qu'il en fut le plus mortel ennemi et le véritable destructeur. Car il le mura dans son tombeau et, tranquille, sans un regard pour les vaincus, il éleva **son** temple à lui, sans prêter l'oreille aux cris de douleur de ceux qu'il avait ensevelis sous leurs ruines.

Et maintenant, ce qui est arrivé au monde païen arrivera-t-il au monde chrétien ? Une révolution ne conduira certainement pas au but, si d'abord une insurrection ne s'est accomplie.

A quoi tendent mes relations avec le monde ? Je veux en jouir ; il faut pour cela qu'il soit ma propriété, et je veux donc le conquérir. Je ne veux pas la liberté des hommes, je ne veux pas l'égalité des hommes, je ne veux que ma puissance sur les hommes ; je veux qu'ils soient ma propriété, c'est-à-dire qu'ils servent à **ma jouissance**. Et s'ils s'opposent à mes désirs, hé bien ? le droit de vie et de mort que se sont réservé l'Eglise et l'Etat, je déclare que lui aussi — est à moi.

Flétrissez cette veuve d'officier qui, durant la retraite de Russie, ayant eu la jambe emportée par un boulet, défit sa jarretière, étrangla son enfant, puis se coucha pour mourir à côté du cadavre ; flétrissez la mémoire de cette mère infanticide. Qui sait, si cet enfant était resté en vie, quels « services il eût pu rendre » au monde ? Et la mère le tua, parce qu'elle voulait mourir **contente** et tranquille ! Cette histoire émeut peut-être encore votre sentimentalité, mais vous n'en savez rien tirer d'autre. Soit. Pour moi, je veux montrer par cet exemple que c'est **mon contentement** qui décide de mes rapports avec les hommes et qu'il n'y a pas d'accès d'humilité qui puisse me faire renoncer au pouvoir de vie et de mort.

Quant aux « devoirs sociaux » en général, ce n'est pas à un tiers à fixer ma position vis-à-vis des autres ; ce n'est par conséquent ni Dieu ni l'humanité qui peuvent déterminer les rapports entre moi et les hommes : c'est Moi qui prends position. Cela revient à dire plus nettement : Je n'ai pas de devoirs envers les autres, pas plus que je n'ai de devoirs envers moi (par exemple le devoir de la conservation, opposé au suicide) à moins que je ne « me » distingue Moi-même (mon âme immortelle de mon existence terrestre, etc.).

Je ne m'**humilie** plus devant aucune puissance, je reconnais que toute puissance n'est que la mienne, et que je dois l'abattre dès qu'elle menace de devenir opposée ou supérieure à Moi. Toute puissance ne peut être considérée que comme un de **mes moyens** d'arriver à mes fins, de même qu'un chien de chasse est une puissance à notre service contre l'animal sauvage, mais que nous le tuons s'il vient à nous attaquer nous-mêmes. Toutes les puissances qui furent mes maîtresses, je les rabaisse donc au rôle de mes servantes. Les idoles n'existent que par Moi : il suffit que je ne les crée plus pour qu'elles ne soient plus ; il n'y a de « puissances supérieures » que parce que je les élève et me mets au-dessous d'elles.

Voici donc en quoi consistent mes rapports avec le monde : Je ne fais plus rien pour lui « pour l'amour de Dieu », je ne fais plus rien « pour l'amour de l'Homme », mais ce que je fais, je le fais « pour l'amour de Moi ». Ainsi seulement le monde peut me satisfaire, tandis que pour celui qui le considère au point de vue religieux (avec lequel, notez-le bien, je confonds le point de vue moral et humain)

⁹⁹. Pour me garantir contre toute poursuite criminelle, je ferai, par surcroît de précaution, expressément remarquer que je prends le mot « insurrection » dans son sens étymologique et non dans l'acception restreinte sur laquelle sont suspendues les foudres du code pénal.

le monde reste un « pieux désir » (*pium desiderium*), c'est-à-dire un au-delà, un inaccessible. Tels sont l'universelle félicité, le monde moral où régneraient l'amour universel, la paix éternelle, l'extinction de l'égoïsme, etc.

« Rien dans ce monde n'est parfait ! » — Sur cette triste parole, les bons s'en détournent et se réfugient près de Dieu dans leur oratoire, ou dans l'orgueilleux sanctuaire de leur « conscience. » Mais nous, nous demeurons dans ce monde « imparfait » : tel qu'il est, nous savons le faire servir à notre jouissance.

Mes relations avec le monde consistent en ce que je jouis de lui et l'emploie à ma jouissance. *Relations* équivalait à *jouissance du monde*, et cela rentre dans ma — jouissance de Moi.

B.II.3. Ma jouissance de Moi

Nous sommes au tournant d'une époque. Le monde n'a jusqu'à présent songé qu'à conquérir la vie, son unique souci a été de — *vivre*. Que toute activité tende vers les choses d'ici-bas ou vers l'au-delà, vers la vie temporelle ou vers l'éternelle, qu'on aspire au « pain quotidien » (« donnez-nous notre pain quotidien ») ou au « pain sacré » (« le véritable pain du Ciel », « le pain de Dieu qui est descendu du ciel et qui donne *la vie* au monde », « le pain de vie », Jean, VI, 32, 33, 48), que l'on se préoccupe de la « chère vie » ou de la « vie éternelle », le but de tout effort, l'objet de toute sollicitude ne change pas : dans l'un comme dans l'autre cas, ce qu'on cherche est toujours *la Vie*. Les tendances modernes témoignent-elles d'un autre souci ? On veut que les besoins de la vie ne soient plus un tourment pour personne, et l'on enseigne d'ailleurs que l'homme doit s'occuper [de] ce monde-ci et vivre sa vie réelle sans vain souci de l'au-delà.

Reprenons la question à un autre point de vue. Celui dont l'unique souci est de *vivre* ne peut guère songer à *jouir* de la vie. Tant que sa vie est encore en question, tant qu'il peut encore avoir à trembler pour elle, il ne peut consacrer toutes ses forces à se servir de la vie, c'est-à-dire à en jouir. Mais comment en jouir ? En l'usant, comme on brûle la chandelle qu'on emploie. On use de la vie et de soi-même en la consommant et en se consommant. *Jouir* de la vie, c'est la *dévorer* et la *détruire*.

Eh bien, — que faisons-nous ? Nous cherchons la *jouissance* de la vie. Et que faisait le monde religieux ? Il cherchait *la vie*. « En quoi consiste la vraie vie, la vie bienheureuse, etc. ? Comment y parvenir ? Que doit faire l'homme et que doit-il être pour être un véritable vivant ? Quels devoirs lui impose cette vocation ? » Ces questions et d'autres pareilles indiquent que ceux qui les posent en sont encore à *se* chercher, à chercher leur vrai sens, le sens que leur vie doit avoir pour être vraie. « Ce que je suis n'est qu'un peu d'ombre et d'écume, ce que je serai sera mon vrai moi ! » Poursuivre ce moi, le préparer, le réaliser, telle est la lourde tâche des mortels ; ils ne meurent que pour *ressusciter*, ils ne vivent que pour mourir et pour trouver la vraie vie.

Ce n'est que quand je suis sûr de moi et quand je ne me cherche plus que je suis vraiment ma propriété. Alors je me possède, et c'est pourquoi je m'emploie et je jouis de moi. Mais tant que je crois au contraire avoir encore à découvrir mon vrai moi, tant que je pense devoir faire en sorte que celui qui vit en moi ne soit pas Moi, mais

soit le Chrétien ou quelque autre moi spirituel, c'est-à-dire quelque fantôme tel que l'Homme, l'essence de l'Homme, etc., il m'est à jamais interdit de jouir de moi.

Il y a un abîme entre ces deux conceptions : d'après l'ancienne je suis mon but, d'après la nouvelle je suis mon point de départ ; d'après l'une je me cherche, d'après l'autre je me possède et je fais de moi ce que je ferais de toute autre de mes propriétés, — je jouis de moi selon mon bon plaisir. Je ne tremble plus pour ma vie, je la « prodigue ».

La question, désormais, n'est plus de savoir comment conquérir la vie, mais comment la dépenser et en jouir ; il ne s'agit plus de faire fleurir en moi le vrai moi, mais de faire ma vendange et de consommer ma vie.

Qu'est-ce que l'Idéal, sinon le moi toujours cherché et jamais atteint ? Vous vous cherchez ? C'est donc que vous ne vous possédez pas encore ! Vous vous demandez ce que vous *devez* être ? Vous ne *êtes* donc pas ! Votre vie n'est qu'une longue et passionnée attente ; pendant des siècles on a soupiré vers l'avenir et vécu d'*espérance*. C'est tout autre chose de vivre de — *jouissance*.

Est-ce à ceux là seuls que l'on dit pieux que s'adressent mes paroles ? Nullement, elles s'appliquent à tous ceux qui appartiennent à cette époque finissante, et même à ses joyeux vivants. Pour eux aussi un dimanche succède aux jours ouvrables et les tracasseries de la vie sont suivies du rêve d'un monde meilleur, d'un bonheur universel, d'un Idéal en un mot. Mais les philosophes au moins doivent, direz-vous, être opposés aux dévots ! Eux ? Ont-ils jamais pensé à autre chose qu'à l'idéal et ont-ils jamais eu en vue autre chose que le moi absolu ? Partout attente, aspirations, partout de lointaines chimères, de longs espoirs et rien de plus. Faites-moi le plaisir d'appeler ça du romantisme !

Pour triompher de l'aspiration à la vie, la *jouissance de la vie* doit la vaincre sous sa double forme, écraser aussi bien la détresse spirituelle que la détresse temporelle, et exterminer à la fois la soif de l'idéal et la faim du pain quotidien. Celui qui doit user sa vie à la conserver ne peut en jouir, et celui qui la cherche ne l'a pas et ne peut pas non plus en jouir : tous deux sont pauvres, mais — « bienheureux les pauvres ! »

Les affamés de vraie vie n'ont plus aucun pouvoir sur leur vie présente qu'ils doivent consacrer à la conquête de la vraie vie et sacrifier à l'accomplissement de cette tâche et de ce devoir. La servitude de l'existence terrestre, tout entière subordonnée à l'existence céleste qu'ils attendent, est évidente chez les esprits religieux qui escomptent une vie future et ne voient dans la vie ici-bas qu'un simple stage ; mais il serait très faux de croire à moins de renoncement chez ceux qui se sont en apparence le plus affranchi des dogmes. Comprenez donc que la « vie vraie » a un sens bien plus étendu que votre « vie céleste » ! Et, pour en venir immédiatement à la conception libérale de la vie, la « vie vraie » n'est-elle pas « humaine » et « vraiment humaine » ? Faut-il se donner tant de peines pour parvenir à cette vie humaine, ou le premier venu la vit-il dès l'instant où il commence à respirer ? Est-elle pour chacun le présent, ce qu'il a et ce qu'il est actuellement, ou doit-il y tendre comme à une vie future qu'il ne possédera qu'après s'être « lavé de la souillure de l'égoïsme » ? A ce compte, la vie n'est que la conquête de la vie, on ne

vit que pour faire vivre en soi l'essence de l'Homme et pour l'amour de cette essence. On n'a sa vie que pour en créer une « véritable vie », purifiée de tout égoïsme. Et voilà pourquoi on hésite à l'employer à sa guise : elle a son emploi, son but, et on ne peut l'en détourner.

Bref, on a une **vocation**, un devoir ; on a, par sa vie, à réaliser, à accomplir **quelque chose** ; ce « quelque chose » en vue duquel la vie n'est qu'un moyen et un instrument a plus d'importance qu'elle, et on la lui **doit**. On a un dieu qui réclame des **victimes vivantes**. Les sacrifices humains n'ont perdu à la longue que leurs formes barbares, ils n'ont pas disparu ; à chaque instant des criminels sont offerts en holocauste à la Justice, et nous, « pauvres pécheurs », nous nous immolons nous-mêmes sur l'autel de l'« essence humaine », de « l'Homme », de l'« Humanité », des idoles ou des dieux quel que soit le nom qu'on leur donne.

Ayant un créancier auquel nous devons notre vie, nous n'avons aucun droit de la dépenser pour nous.

Les tendances conservatrices du Christianisme ne permettent pas au Chrétien de songer à la mort autrement qu'avec l'intention de lui arracher son aiguillon et de se survivre bel et bien. Le Chrétien consent à ce que tout arrive, il prend ses maux en patience, du moment qu'il peut — le Juif ! compter qu'il se rattrapera au ciel et y touchera de gros intérêts. Il ne lui est pas permis de se tuer, il ne peut que se — conserver et travailler à « se préparer une place pour plus tard ». La perpétuité, le « triomphe sur la mort », voilà ce qui lui est à cœur : « La dernière ennemie qui sera vaincue, c'est la mort »¹⁰⁰, « Jésus-Christ a brisé la puissance de la mort, et a mis en lumière par l'Evangile la vie et l'**incorruptibilité** »¹⁰¹. — « Incorruptibilité », stabilité !

L'homme moral veut le Bien, le Juste, etc. ; s'il use des moyens qui conduisent à ce but et y conduisent réellement, ces moyens ne sont pas pour cela les **siens**, mais sont ceux du Bien, du Juste, etc. Ces moyens ne sont jamais immoraux, car le but auquel ils permettent d'atteindre est bon : la fin justifie les moyens ; cette maxime passe pour jésuitique, bien qu'elle soit strictement « morale ». L'homme moral est le serviteur d'un but ou d'une idée, il se fait l'**instrument** du Bien comme l'homme pieux se fait gloire d'être l'ouvrier, l'outil de Dieu.

Les commandements de la Morale ordonnent comme étant bien d'attendre l'heure de la mort ; se donner à soi-même la mort est immoral et mauvais : le suicide n'a aucun pardon à attendre devant le tribunal de la moralité. L'homme religieux le condamnait parce que « ce n'est pas toi qui t'es donné la vie, c'est Dieu, et lui seul peut te la reprendre » (comme si, à ce compte, ce n'était pas aussi bien Dieu qui me la reprend lorsque je me tue que lorsqu'une tuile ou une balle ennemie me cassent la tête : c'est lui aussi qui a éveillé en moi la résolution de mourir !) L'homme moral, de son côté, le condamne parce que je dois ma vie à la Patrie, etc., « et que je ne sais pas si de ma vie n'eût pas pu résulter encore quelque bien ». Si je me tue, le Bien perd naturellement en moi un instrument, comme Seigneur compte, moi mort, un ouvrier de moins à sa vigne. Si je fus immoral, le Bien bénéficiera de mon **amélioration** ; si je fus impie, Dieu se réjouira de ma **contri-**

tion. Le suicide est aussi criminel envers Dieu qu'envers la vertu. Toi qui t'ôtes la vie, tu oublies Dieu si tu étais religieux et tu oublies le devoir si tu étais moral. La mort d'Emilia Galotti est-elle justifiable au point de vue de la moralité (on admet que cette mort est un suicide, et le fait est que c'en est bien un) ? On s'est mis martel en tête pour en décider. Etre assez enragée de chasteté, ce bien moral, pour lui sacrifier sa vie est certainement moral ; mais, en revanche, ne pas avoir assez de confiance en soi-même pour oser affronter les pièges de la chair est immoral. Le conflit tragique qui fait le fond de tout drame moral repose généralement sur une antinomie de ce genre ; il faut penser et sentir moralement pour être capable de s'y intéresser.

Tout ce que l'on peut dire au nom de la morale et de la piété à propos du suicide n'est pas moins vrai si l'on en appelle à l'humanité, attendu que l'on doit également sa vie à l'Homme, à l'humanité, au genre humain. C'est seulement quand je ne me reconnais d'obligations envers personne que la conservation de ma vie est — mon affaire, « Un saut du haut de ce pont me fait libre ! »

Nous devons à l'Etre quelqu'il soit que nous avons à faire vivre en nous non seulement de conserver la vie dont nous sommes les dépositaires, mais en outre de ne pas employer cette vie à **notre** guise, de la régler sur lui et de la lui conformer. Tout en moi, penser, sentir, vouloir, tous mes actes, tous mes efforts sont à lui.

L'idée que nous avons de cet Etre détermine ce qui lui est conforme. Mais cette idée, de combien de façons l'a-t-on conçue ? et cet Etre, sous combien de formes se l'est-on représenté ? Le Mahométan croit que l'Etre suprême exige de lui une chose et le Chrétien croit qu'il en réclame une toute autre : quel aspect différencie la vie doit leur présenter ! Mais tous sont du moins unanimes à croire que c'est à l'Etre suprême à diriger leur vie.

Je ne m'arrêterai pas plus longtemps aux dévots qui ont en Dieu un guide et en sa parole un fil conducteur ; je ne les ai cités que pour mémoire, ils appartiennent à une faune éteinte et leur immobilité est celle des pétrifications. Ce ne sont plus aujourd'hui les pieux mais bien les libéraux qui ont le verbe haut, et la piété elle-même ne peut plus se dispenser de rougir quelque peu ses joues blêmes de fard libéral. Les libéraux n'honorent point en Dieu leur guide et ne suspendent point leur vie au fil conducteur de la parole divine ; ils se guident sur l'Homme, et ce n'est pas à une vie « divine » mais à une vie « humaine » qu'ils aspirent.

L'Etre suprême du libéral est « l'Homme » ; l'Homme est son mentor et l'humanité est son catéchisme. Dieu est Esprit, mais l'Homme est « l'Esprit parfait », le résultat final de la longue chasse à l'Esprit à laquelle on se livra en « sondant les profondeurs de la divinité », c'est-à-dire les profondeurs de l'Esprit.

Chacun de tes traits doit être humain ; toi-même tu dois l'être de la nuque aux talons, intérieurement comme extérieurement : car l'humanité est ta **vocation**.

Vocation — destination — devoir ! —

Ce qu'on peut être, on l'est. La défaveur des circonstances pourra empêcher celui qui naquit poète d'être le premier de son temps, et ne pas lui permettre de produire des chefs-d'œuvre en lui interdisant les longues mais indispensables études préliminaires ; mais il fera des vers, qu'il soit valet de ferme ou qu'il ait la chance de vivre

¹⁰⁰. 1^{re} Corinth., xv, 26.

¹⁰¹. 2^e Timoth., i, 10.

à la cour de Weimar. Le musicien fera de la musique, dût-il, faute d'instrument, souffler dans un roseau. Une tête philosophique roulera des problèmes, qu'elle orne les épaules d'un philosophe d'université ou d'un philosophe de village. Enfin l'imbécile, qui peut être en même temps un « malin » (les deux vont très bien ensemble, quiconque a fréquenté les écoles en retrouvera dans sa mémoire plusieurs exemples, s'il passe en revue ses anciens condisciples), l'imbécile, dis-je, restera toujours un imbécile, soit qu'on l'ait dressé et exercé à être chef de bureau, ou à cirer les bottes du dit chef. Les cerveaux obtus forment la classe humaine incontestablement la plus nombreuse. Mais pourquoi n'y aurait-il pas dans l'espèce humaine les mêmes différences qu'il est impossible de méconnaître dans la première espèce animale venue ? On trouve partout des êtres plus ou moins bien doués.

Peu cependant sont assez obtus pour qu'on ne puisse leur insuffler quelques idées. Aussi considère-t-on ordinairement tous les hommes comme capables d'avoir de la religion. Ils sont, de plus, susceptibles d'être dans une certaine mesure dressés à d'autres idées, et on peut leur donner, par exemple, quelque compréhension musicale, une teinte de philosophie même. Ici le sacerdoce se lie à la religion, à la moralité, à la culture, à la science, etc., et les Communistes, par exemple, veulent par leur « école populaire » rendre tout accessible à tous. On soutient ordinairement que la « grande masse » ne pourrait se passer de religion ; les Communistes étendent cette affirmation, et disent que non seulement la « grande masse » mais tous sont appelés à tout.

Il ne suffit pas d'avoir dressé la masse à la religion, il faut à présent la pétrir de « tout ce qui est humain ». Et le dressage devient toujours plus universel et plus étendu.

Pauvres êtres, qui pourriez être si heureux s'il vous était permis de gambader à votre guise ! Il faut que vous dansiez au son de la serinette des pédagogues et des montreurs d'ours et que vous appreniez à faire des tours dont vous n'eussiez jamais de la vie senti le besoin. Cela ne finit-il pas par vous révolter, de voir qu'on vous prend toujours pour autre chose que ce que vous voulez paraître ? Non ! Vous répétez mécaniquement la question qu'on vous a soufflée : « A quoi suis-je appelé ? Quel est mon **devoir** ? » Et il suffit que vous posiez la question pour qu'aussitôt la réponse s'impose à vous : vous vous ordonnez ce que vous devez faire, vous vous tracez une vocation, ou vous vous donnez les ordres et vous vous imposez la vocation que l'Esprit a d'avance prescrits. Par rapport à la volonté, cela peut s'énoncer ainsi : Je veux ce que je dois.

Un homme n'est « appelé » à rien ; il n'a pas plus de « devoir » et de « vocation » que n'en ont une plante ou un animal. La fleur qui s'épanouit n'obéit pas à une « vocation », mais elle s'efforce de jouir du monde et de le consommer tant qu'elle peut, c'est-à-dire qu'elle puise autant de sucs de la terre, autant d'air de l'éther et autant de lumière du soleil qu'elle en peut absorber et contenir. L'oiseau ne vit pas pour remplir une vocation, mais il emploie ses forces le mieux possible, il attrape des insectes et chante à cœur joie. Les forces de la fleur et de l'oiseau sont faibles, comparées à celles d'un homme, et l'homme qui bande ses forces pour conquérir le monde l'étreint bien plus puissamment que ne le font la fleur et l'oiseau. Il n'a pas de vocation ou de mission à remplir, mais il a

des forces, et ces forces se déploient, se manifestent où elles sont parce que, pour elles, être c'est se manifester, et qu'elles ne peuvent pas plus rester inactives que ne le peut la vie, qui, si elle « s'arrêtait » une seconde, ne serait plus la vie. On pourrait donc crier à l'homme : emploie ta force ! Mais cet impératif impliquerait encore une idée de devoir là où il n'y en a pas l'ombre. Et d'ailleurs à quoi bon ce conseil ? Chacun le suit et agit, sans commencer par voir dans l'action un devoir : chacun déploie à chaque instant tout ce qu'il a de puissance. On dit bien à un vaincu qu'il aurait dû déployer plus de force ; mais on oublie que si, au moment de succomber, il avait eu le pouvoir de déployer ses forces (corporelles par exemple), il l'eût fait : il n'a eu peut-être qu'une minute de découragement, mais ce fut là, en somme, une minute d'impuissance. Les forces peuvent évidemment s'aiguiser et se multiplier, particulièrement par les bravades de l'ennemi ou par des exhortations amies ; mais là où elles restent sans effet, on peut être certain qu'elles manquaient. On peut faire jaillir des étincelles d'une pierre, mais sans le choc pas d'étincelle ; de même l'homme a besoin d'une « impulsion ».

Attendu donc que les forces se montrent toujours d'elles-mêmes actives, l'ordre de les mettre en œuvre serait superflu et vide de sens. Employer ses forces n'est pas la **vocation** et le devoir de l'homme, mais son **fait**, perpétuellement réel et actuel. Force n'est qu'un mot plus simple pour dire « manifestation de force ».

Cette rose est, depuis qu'elle existe, une véritable rose et ce rossignol est et a toujours été un véritable rossignol ; de même Moi : ce n'est pas seulement quand je remplis ma mission et me conforme à ma destination que je suis un « véritable homme » : j'en suis un, j'en ai toujours été et ne saurais cesser d'en être un. Mon premier vagissement fut le signe de vie d'un « véritable homme », les combats de ma vie sont les manifestations d'une force « vraiment humaine », et mon dernier soupir sera le dernier effort « de l'Homme ».

Le véritable homme n'est pas dans l'avenir, il n'est pas un but, un idéal vers lequel on aspire ; mais il est ici, dans le présent, il existe réellement : quel que je sois, quoi que je sois, joyeux ou souffrant, enfant ou vieillard, dans la confiance ou dans le doute, dans le sommeil ou la veille, c'est Moi. Je suis le véritable homme.

Mais si je suis l'Homme, si j'ai réellement trouvé en Moi celui dont l'humanité religieuse faisait un but lointain, tout ce qui est « vraiment humain » est par là même **ma propriété**. Tout ce qu'on attribuait à l'idée d'humanité m'appartient. Cette liberté de commerce, par exemple, que l'humanité est encore à espérer et que l'on remet à un avenir doré comme un rêve enchanté, je l'emporte comme ma propriété et je la pratique provisoirement sous la forme de la contrebande. Peu de contrebandiers, j'en conviens, pourraient interpréter ainsi leur conduite, mais l'instinct de l'égoïsme supplée à la conscience qui leur fait défaut. J'ai montré plus haut qu'il en va de même de la liberté de la presse.

Tout est à moi, aussi ressaisirai-je ce qui veut se soustraire à moi ; mais, avant tout, je me ressaisis, si une servitude quelconque m'a fait échapper à moi-même. Mais cela non plus n'est pas ma vocation, c'est ma conduite naturelle.

En somme, il y a donc une grande différence entre **me** prendre pour point de départ ou pour point d'arrivée. Si

je suis mon but, je ne me possède pas, je suis encore étranger à moi, je suis mon **essence**, ma « véritable nature intime », et cette « essence vraie » prendra comme un fantôme mille noms et mille formes diverses pour se jouer de moi. Si je ne suis pas moi, c'est un autre (Dieu, le véritable Homme, le vrai dévot, l'homme raisonnable, l'homme libre, etc.) qui est moi, qui est mon moi.

Encore bien loin de moi, je fais de moi deux parts, dont l'une, celle qui n'est pas atteinte et que j'ai à accomplir, est la vraie. L'autre, la non-vraie, c'est-à-dire la non spirituelle, doit être sacrifiée ; ce qu'il y a de vrai en moi, c'est-à-dire l'Esprit, doit être tout l'homme. Cela se traduit ainsi : « L'esprit est l'essentiel chez l'homme » ou « l'homme n'est Homme que par l'esprit ». On se précipite avidement pour saisir l'esprit, comme si on allait du même coup se saisir, et dans cette chasse éperdue au moi on perd de vue le moi que l'on est.

Dans cette poursuite furieuse d'un moi qu'on n'atteint jamais, on fait fi de la règle des sages qui conseillent de prendre les hommes comme ils sont ; on préfère les prendre comme ils devraient être, et, en conséquence, on galope sans trêve sur la piste de son « moi tel qu'il devrait être » et on « s'efforce de rendre tous les hommes également justes, estimables, moraux ou raisonnables »¹⁰².

Oui, « si les hommes étaient comme ils **devraient** et comme ils **pourraient** être, si tous les hommes étaient raisonnables, s'ils s'aimaient les uns les autres comme des frères », la vie serait un paradis ! — Eh mais, les hommes sont comme ils doivent être et comme ils peuvent être. Que doivent-ils être ? Ce qu'ils peuvent être et rien de plus ! Et que peuvent-ils être ? Rien de plus que ce qu'ils — peuvent, c'est-à-dire que ce qu'ils ont le pouvoir ou la force d'être. Mais cela, ils le sont réellement, attendu que ce qu'ils ne **sont pas** ils ne **sont pas capables** de l'être : car être capable de faire ou d'être veut dire faire ou être réellement. On n'est pas capable d'être ce qu'on n'est pas, on n'est pas capable de faire ce qu'on ne fait pas. Cet homme que la cataracte aveugle pourrait-il y voir ? Certainement, il suffirait qu'il fut opéré avec succès. Mais, pour le moment, il ne peut pas voir, parce qu'il ne voit pas. Possibilité et réalité sont inséparables. On ne peut pas faire ce qu'on ne fait pas, comme on ne fait pas ce qu'on ne peut pas faire.

La singularité de cette proposition disparaît si l'on veut bien réfléchir que les mots « il est possible que... etc. » ne signifient au fond presque jamais autre chose que « je puis imaginer que... etc. ». Par exemple : « Il est possible que tous les hommes vivent raisonnablement » veut dire « Je puis m'imaginer que... etc. ». Ma pensée ne peut faire, et par conséquent ne fait pas, que les hommes vivent raisonnablement, c'est là une chose qui ne dépend pas de moi mais d'eux ; la raison de tous les hommes n'est donc pour moi que pensable, elle ne m'est **qu'intelligible** ; mais comme telle elle est en fait une **réalité** ; si cette réalité prend le nom de possibilité, ce n'est que par rapport à ce que je ne **puis** pas faire, c'est-à-dire à la raison des gens. A supposer que cela dépendît de toi, tous les hommes pourraient être raisonnables, car tu n'y vois aucun inconvénient et si loin même que s'étende ta pensée tu ne découvres peut-être rien qui s'y oppose : il en résulte qu'aucun obstacle ne s'oppose à la chose dans

ta pensée : elle est pensable.

Mais les hommes ne sont pas tous raisonnables ; c'est donc sans doute qu'ils — ne peuvent pas l'être.

Lorsqu'une chose que l'on s'imaginait n'offrir aucune difficulté, être très possible etc, n'est pas ou n'arrive pas, on peut être certain qu'elle s'est heurtée à un obstacle et qu'elle est — impossible. Notre époque a son art, sa science, etc. ; il se peut que son art soit exécrable, mais pouvons-nous, dans ce cas, dire : Nous méritons d'en avoir un meilleur, et nous « aurions pu » en avoir un meilleur si nous l'avions voulu ? Nous avons tout juste autant d'art que nous pouvons en avoir ; notre art actuel est actuellement **l'unique possible** et c'est pourquoi il est notre art réel.

Réduisez encore le sens du mot « possible » jusqu'à ce qu'il ne signifie finalement plus que « futur », et il sera encore l'équivalent de « réel ». Quand on dit par exemple : Il est possible que le soleil se lève demain, — cela ne signifie rien de plus que : par rapport à aujourd'hui, demain est l'avenir réel ; car il est à peine besoin d'exprimer qu'un avenir n'est réellement « à venir » que s'il n'a pas encore paru.

A quoi bon, dites-vous, cette dissection microscopique d'un mot ? Ah ! si ce n'était pas derrière lui que se tient embusquée l'erreur qui a eu, depuis des siècles, le plus de conséquences, si ce petit mot « possible » n'était pas dans la cervelle des hommes le coin où se donnent rendez-vous tous les fantômes qui la hantent, nous ne nous serions guère inquiété de lui !

La pensée, nous l'avons montré plus haut, règne sur le monde possédé. Revenons à la possibilité, qui est un de ses lieutenants. Possible, disions-nous, n'est rien d'autre que pensable, intelligible, et d'innombrables victimes ont été sacrifiées à ce terrible **intelligible**. Il est pensable que les hommes puissent être raisonnables, il est pensable qu'ils puissent reconnaître le Christ, pensable qu'ils puissent être inspirés par le Bien et être moraux, pensable qu'ils puissent se réfugier dans le giron de l'Eglise, qu'ils puissent ne rien faire, ne rien penser et ne rien dire qui mette l'Etat en péril, il est pensable encore qu'ils puissent être des sujets obéissants. Mais voyez où cela va nous mener : Tout cela étant pensable est possible, et cela étant possible aux hommes (c'est ici qu'est l'erreur : parce que ce **m'est** intelligible, c'est possible **aux hommes**) ils **doivent** l'être ou doivent le faire, c'est leur **vocation**. Et, enfin, il ne faut rien voir dans les hommes que leur vocation, il faut les regarder comme **appelés** à quelque chose, et les tenir non pour « ce qu'ils sont » mais pour « ce qu'ils doivent être ».

Autre conséquence : Ce n'est pas l'individu qui est l'Homme ; l'Homme est une pensée, un idéal. L'individu n'est pas à l'Homme ce que l'enfance est à l'âge mur, mais ce qu'un point à la craie est au point mathématique, ce qu'une créature finie est au créateur infini, ou, en termes plus modernes, ce que l'exemplaire est à l'espèce. D'où, le culte de l'Humanité « éternelle », « immortelle », à la gloire de laquelle (**ad majorem humanitatis gloriam**) l'individu doit être prêt à tout sacrifier, convaincu que ce serait pour lui un « éternel honneur » d'avoir fait quelque chose pour l'« esprit de l'humanité ».

Il en résulte que ceux qui **pensent** gouvernent le monde tant que dure l'époque des prêtres et des pédagogues ; ce qu'ils pensent est possible et ce qui est pos-

102. *Der Kommunismus in der Schweiz*, p. 24.

sible doit être réalisé. Ils **pensent** un idéal humain qui n'a provisoirement de réalité que dans leur pensée, mais ils pensent ensuite la possibilité de réaliser cet idéal, et il est incontestable que cette réalisation est réelle...ment pensable : c'est une — idée.

Il se peut qu'un Krummacher **pense** que toi et moi, sommes encore capables de devenir bons chrétiens ; mais s'il s'avisait de nous « travailler » dans ce sens, nous lui ferions bientôt sentir que notre christianisation, encore que **pensable**, est cependant **impossible**, et s'il s'obstinait à nous assassiner de ses **pensées** et de sa « bonne doctrine » dont nous n'avons que faire, il ne tarderait pas à se convaincre que nous n'avons que faire de devenir ce qu'il ne nous plaît pas d'être.

Et le raisonnement que nous résumions tantôt se poursuit, laissant loin derrière lui dévots et bigots : « Si tous les hommes étaient raisonnables, si tous pratiquaient la justice, si tous prenaient pour guide la charité, etc. ! » Raison, Justice, Charité leur sont présentées comme la vocation de l'homme, comme le but où doivent tendre ses efforts. Et que signifie être raisonnable ? Est-ce se raisonner soi-même, se comprendre ? Non, la Raison est un gros livre bourré d'articles de lois, tous braqués contre l'Egoïsme.

L'histoire n'a été jusqu'à présent que l'histoire de l'homme **spirituel**. Après l'âge des sens a commencé l'histoire proprement dite, c'est-à-dire l'âge de l'intelligence, du spirituel, du suprasensible, de l'idéal, du — non-sens. L'homme se met alors à vouloir être **quelque chose**. Etre quoi ? Bon, beau, vrai, ou plus exactement moral, pieux, noble, etc. il veut faire de lui-même un « véritable homme » ; l'Homme est son but, son impératif, son devoir, sa destination, sa vocation, son — Idéal, l'Homme est pour lui un futur, un au-delà. Et s'il devient ce qu'il rêve, ce ne peut être que grâce à **quelque chose**, qui s'appellera véracité, bonté, moralité, etc. Dès lors, il regarde de travers quiconque ne rend pas hommage au même « quelque chose », ne suit pas la même morale et n'a pas la même foi : il persécute les « dissidents, les hérétiques, les sectes, » etc.

Le mouton ne s'efforce pas de devenir un « vrai mouton, » ni le chien un « vrai chien » ; aucun animal ne prend son être pour un devoir, c'est-à-dire pour une idée qu'il doit réaliser. Il se réalise par là même qu'il vit sa vie, c'est-à-dire qu'il s'use et qu'il se détruit. Il ne demande pas à devenir quelque chose d'autre que ce qu'il est. Ce n'est pas que je veuille vous conseiller de ressembler aux animaux. Je ne le puis d'ailleurs pas, car vous exhorter à devenir des animaux serait vous proposer de nouveau une tâche, un idéal (« l'abeille peut t'en remontrer en application ») ; cela équivaldrait à souhaiter aux animaux de devenir hommes. Votre nature est, une fois pour toutes, humaine ; vous êtes des natures humaines, c'est-à-dire des hommes, et c'est justement parce que vous en êtes que vous n'avez plus besoin d'en devenir. Certains animaux aussi peuvent être « dressés », et un animal dressé exécute toutes sortes d'exercices qui ne lui sont pas naturels. Mais si le dressage rend le chien plus utile ou plus agréable pour nous, il n'en tire, lui, aucun profit ; une fois chien savant, il ne vaut pas plus **pour lui-même** qu'un chien naturel.

On s'efforce, et la mode n'en est pas nouvelle, de faire des hommes des êtres moraux, raisonnables, pieux, hu-

ains, etc., c'est-à-dire de les dresser. Mais ces tentatives se brisent contre l'incoercible individualité de l'égoïste. Ceux qu'on a soumis à cette discipline n'atteignent jamais leur idéal ; ils ne professent **qu'en paroles** les sublimes doctrines, et se bornent à taire des **professions de foi ; pratiquement**, ils doivent bien confesser qu'ils sont tous des « pécheurs » et qu'ils restent loin en dessous de leur idéal ; ils sont de « faibles hommes » et ils se consolent en ayant conscience de la « faiblesse humaine ».

Il en va tout autrement si tu ne poursuis pas un idéal comme ta « destination », mais que tu te consumes comme le temps consume tout. La destruction n'est pas ta « destination » car elle est le présent.

Il est parfaitement vrai que la culture et la religiosité des hommes les ont libérés, mais elles ne les ont déliés d'un maître que pour les soumettre à un autre. La religion m'a appris à réfréner mes désirs, les artifices que la science met à mon service me permettent de vaincre la résistance du monde, et je ne reconnais même plus en aucun homme mon maître : « je ne suis le serviteur de personne ». Seulement, il vaut mieux obéir à Dieu qu'aux hommes. Plus je suis affranchi des impulsions déraisonnables de l'instinct et plus docilement j'obéis à la maîtresse — **Raison**. J'ai gagné la « liberté spirituelle », la « liberté de l'Esprit », et je suis devenu par là même l'esclave de l'Esprit. L'Esprit me commande, la Raison me guide ; ils me conduisent et me gouvernent, et les « raisonnables », les « serviteurs de l'Esprit » sont leurs ministres. Mais si je ne suis pas chair, je ne suis pas non plus esprit. La liberté de l'Esprit est ma servitude, parce que je suis plus que chair et plus qu'esprit.

La culture m'a rendu **puissant**, cela ne souffre non plus aucun doute. Elle m'a donné un pouvoir sur tout ce qui est force, aussi bien sur les impulsions de ma nature que sur les assauts et les violences du monde extérieur. Je sais que rien ne m'oblige à me laisser contraindre par mes désirs, mes appétits et mes passions, et la culture m'a donné la force de les vaincre : je suis leur — **maître**. De même, je suis, grâce aux sciences et aux arts, le **maître** du monde rebelle ; la terre et la mer sont sous mes ordres et les étoiles même doivent me rendre des comptes. C'est l'Esprit qui m'a donné cet empire. — Mais sur l'Esprit lui-même je ne puis rien. La religion (culture) m'a bien enseigné le moyen de devenir « le vainqueur du monde » mais elle ne m'a pas appris à vaincre **Dieu**, car Dieu « est l'Esprit ». Cet Esprit sur lequel je n'ai aucun pouvoir peut prendre les formes les plus diverses, il peut s'appeler Dieu ou s'appeler Esprit du peuple, Etat, Famille, Raison, ou encore Liberté, Humanité, Homme.

J'accepte avec reconnaissance ce que les siècles de culture m'ont acquis ; je ne veux rien rejeter ou abandonner : **Je** n'ai pas vécu en vain. Ils ont découvert que j'ai un **pouvoir** sur ma nature et que je ne suis pas forcé d'être l'esclave de mes appétits, et c'est là un résultat appréciable que je ne dois pas laisser se perdre. Ils ont découvert que je puis, grâce aux moyens que me fournit la culture, dompter le monde, et cette découverte fut achetée trop cher pour que je puisse l'oublier. Mais je veux plus encore.

On se demande ce que l'homme peut devenir, ce qu'il peut accomplir et quels biens il peut acquérir, et de celui de ces biens qu'on juge plus grand on me fait une vocation. Comme si tout m'était possible !

Lorsqu'on voit quelqu'un que consume un désir, une passion, etc. (par exemple l'esprit de lucre, la jalousie, etc.), on se prend à souhaiter de le délivrer de cette obsession et de l'aider à « se vaincre ». « Nous voulons faire de lui un homme ! » Ce serait fort beau, si une autre possession ne prenait pas immédiatement la place que vient de vider l'ancienne. Sitôt la cupidité exorcisée, on jette sa victime dans les bras de la pitié, de l'humanité ou de quelque autre principe, et on lui fournit de nouveau un **point d'appui moral** fixe.

Cet échange d'un point d'appui inférieur contre un point d'appui élevé s'exprime en disant : il ne faut pas tourner ses regards vers ce qui passe, mais vers ce qui ne passe pas, non vers le temporel, mais vers l'éternel, l'absolu, le divin, le pur humain, — le **spirituel**.

On s'aperçut bientôt qu'il n'est pas indifférent de suspendre son cœur n'importe où et de s'éprendre de n'importe quoi ; on reconnut l'importance de l'**objet**. Un objet élevé au-dessus de la particularité des choses est l'**essence** des choses ; leur essence, en effet, est seulement ce qu'il y a de pensable en elles et n'existe que pour l'homme pensant. Ne dirige donc plus tes **sens** sur la chose, mais dirige tes **pensées** sur l'essence. « Bienheureux ceux qui, ne voyant pas, croient », autrement dit : bienheureux les **pensants**, car eux seuls ont à faire à l'invisible et y croient. Mais un objet de penser qui passa pendant des siècles pour un critérium essentiel, finit tôt ou tard par « ne plus valoir la peine d'en parler ». On s'en rendit compte, mais on ne cessa jamais d'accorder à l'objet une importance en soi et une valeur absolue ; comme si l'essentiel n'était pas, pour l'enfant sa poupée, et pour le Turc le Coran. Tant que l'important pour moi n'est pas uniquement Moi, peu importe l'objet que je tiens pour « essentiel » : seule, la petitesse ou la grandeur de mon **crime** envers lui a une valeur. La profondeur de mon attachement et de mon dévouement témoigne de ma servitude et la profondeur de mon péché donne la mesure de mon individualité.

Mais il faut finalement savoir tout « chasser de sa pensée » si l'on veut pouvoir — s'endormir. Rien ne doit nous occuper, dont nous ne nous occupons pas : l'ambitieux ne peut se défaire de ses projets d'ambition et celui qui craint Dieu ne peut détacher sa pensée de Dieu ; manie et obsession sont jumelles.

Réaliser son essence ou vivre conformément à sa notion est ce que le croyant en Dieu appelle « être pieux » et ce qu'un croyant en l'Homme appelle « vivre humainement » ; ce but, seul l'homme sensuel ou le pécheur peut se le proposer, tant qu'il a encore le choix, le choix redoutable, entre la joie des sens et la paix de l'âme, tant qu'il est un « pauvre pécheur ». Le Chrétien n'est qu'un homme sensuel qui, connaissant la sainteté et ayant conscience de la violer, se regarde comme un pauvre pécheur : la sensualité conçue comme « iniquité » fait le fond de la conscience chrétienne et le Chrétien même. Nos modernes ne disent plus « le péché » et « l'iniquité », mais « l'égoïsme », « l'amour de soi », « l'intérêt personnel », etc. ; entre leurs mains le Diable a changé de peau et est devenu l'« Inhumain » ou l'« Egoïste » ; mais cela les empêche-t-il d'être chrétiens ? Le vieux dualisme du Bien et du Mal ne reste-t-il pas debout ? N'y a-t-il plus au-dessus de nous un juge : l'Homme ? N'est-il plus de vocation ? Et « faire de soi un Homme[] », comment appelez-

vous ça ? Je le sais, vous ne dites plus vocation, vous dites « tâche », ou encore « devoir », et ce changement de nom est très juste, car l'Homme n'est pas comme Dieu une personne qui peut « appeler » (**vocare**), — mais, le nom mis à part, cela ne revient-il pas exactement au même ?



Chacun de nous est en rapport avec les objets et se comporte envers eux différemment. Prenons comme exemple ce livre avec lequel des millions d'hommes ont été en rapport depuis bientôt vingt siècles : la Bible. Qu'a-t-elle été pour chacun d'eux ? **Ce qu'il en a fait**, et rien d'autre. Elle n'est rien pour celui qui n'en fait rien, pour celui qui en use comme d'un amulette, elle a uniquement la valeur et la signification d'un charme, pour l'enfant qui joue avec elle, elle est un jouet, etc.

Mais le Christianisme prétend que la Bible doit être pour tous la **même** chose, c'est-à-dire ce qu'elle est pour lui : les « Livres Saints » ou la « Sainte Ecriture ». Cela revient à prétendre que le point de vue du Chrétien doit être celui des autres hommes et que personne ne peut avoir avec l'objet en question d'autres rapports que le Chrétien. Le rapport perd ainsi toute valeur individuelle ; une certaine opinion se substitue à la mienne, devient définitive et s'implante comme la **vraie** et la « seule vraie ». Avec la liberté de faire de la Bible ce qu'il me plaît, toute liberté d'agir en général se voit entravée et est remplacée par la contrainte d'une façon de voir et de juger obligatoire. Celui qui émet le jugement que la Bible est une longue erreur de l'humanité porte un jugement — **criminel**.

En réalité, l'enfant qui la met en pièces ou qui joue avec elle et l'Inca Atahualpaf, qui y applique l'oreille et la rejette avec une moue de dédain parce qu'elle reste muette, émettent sur la Bible un jugement aussi légitime que le prêtre qui prise en elle la « parole de Dieu » ou que la critique qui la traite comme un monument de la civilisation hébraïque. Car nous manions les choses selon notre **bon plaisir** et notre **caprice** ; nous en usons comme il nous **plaît**, ou, plus exactement, comme nous **pouvons**. D'où vient que les prêtres jettent de hauts cris lorsqu'ils voient Hegel et les théologiens spéculatifs extraire de la Bible des pensées spéculatives ? De ce qu'eux-mêmes traitent ces textes à leur guise et « en font un usage arbitraire ».

Rien ne plaît tant au philosophe que de dénicher en tout une « Idée », et rien ne va au dévot comme de mettre tout en œuvre (la vénération de la Bible, par exemple) pour se faire de Dieu un ami. Nous faisons tous preuve du même arbitraire dans notre commerce avec les choses et nous les traitons comme il nous plaît : aussi ne rencontrons-nous nulle part une aussi pesante tyrannie, autant de violences terribles et d'oppression stupide que dans le domaine de notre — **propre arbitraire**. Mais si nous agissons à notre guise en faisant ceci ou cela des objets sacrés, comment pourrions-nous reprocher à la prêtraille d'agir, elle aussi, à sa guise, et lui en vouloir de ce qu'elle nous juge **à sa façon**, c'est-à-dire dignes du bûcher ou d'un autre châtiment, — de la censure par exemple ?

Ce qu'un homme est, les choses le sont à ses yeux, « le monde te voit du même œil dont tu le contemples ». D'où, immédiatement, ce sage conseil : tu ne dois le regarder

que d'un œil « juste et impartial ». (Comme si l'enfant ne regardait pas la Bible avec justice et impartialité quand il s'en fait un jouet) ! Feuerbach, entre autres, nous donne ce prudent avis. Voir les choses justement, c'est tout bonnement en faire ce qu'on **veut** (par choses, j'entends ici tous les objets en général : Dieu, nos confrères en humanité, une maîtresse, un livre, un animal, etc) ; ce qu'il faut mettre en première ligne, ce n'est pas les choses et leur aspect mais Moi et ma volonté. On **veut** des choses extraire des pensées, on **veut** découvrir de la raison dans le monde, on **veut** y trouver de la sainteté : il en résulte que tout cela on le trouve : « Cherchez et vous trouverez ! » **Ce** que je veux chercher, c'est **Moi** qui le détermine. Si je veux chercher dans la Bible matière à édification, je trou-

autant de la pensée libre que la sensualité que j'ai en mon pouvoir et que je satisfais s'il me plaît et comme il me plaît diffère de la sensualité libre, débridée, à laquelle je succombe.

Feuerbach, dans ses *Principes de la philosophie de l'avenir* (*Grundsätzen der Philosophie der Zukunft*) en revient toujours à *l'être*. Il reste ainsi, malgré toute son hostilité contre Hegel et la philosophie de l'Absolu, plongé jusqu'au cou dans l'abstraction, car « l'être » est une abstraction, juste comme « le moi ». Mais *Moi* qui *suis*, et *Moi* seul, je ne suis pas purement une abstraction, *je suis* tout dans tout et par conséquent je suis même abstraction et rien, je suis tout et rien. Je ne suis pas une simple pensée, mais je suis plein, entre autres choses, de pensées, je suis un monde de pensées. Hegel condamne tout ce qui m'est propre, mon avoir et mon — avis privés. La « pensée absolue » est celle qui perd de vue qu'elle n'est que *ma* pensée, que c'est *Moi* qui la pense et qu'elle n'existe que par *Moi*. En tant que je suis *Moi*, je dévore ce qui est mien, j'en suis le maître ; la pensée n'est que *mon opinion*, opinion que je puis à tout moment changer, c'est-à-dire anéantir, faire rentrer en moi et consommer. Feuerbach veut démolir la « pensée absolue » de Hegel grâce à *l'être invincible*. Mais *l'être* ne trouve pas moins en *Moi* son vainqueur que la pensée : il est *mon* « je suis » comme elle est *mon* « je pense ».

Feuerbach, naturellement, n'aboutit qu'à démontrer cette thèse en soi triviale que j'ai besoin des *sens* ou que je ne puis pas me passer complètement de ces organes. Il est positif que je ne puis pas penser si je ne suis pas un être sensible ; seulement, pour la pensée comme pour la sensation, pour l'abstrait comme pour le concret, j'ai avant tout besoin de *Moi*, et quand je dis moi, j'entends ce moi parfaitement déterminé que je suis, *Moi l'unique*. Si *je* n'étais pas un tel, si je n'étais pas Hegel, par exemple, je ne contemplerais pas le monde comme je le contemple, je n'y trouverais pas le système philosophique que, étant Hegel, j'y trouve, etc. J'aurais des sens comme le premier venu en a, mais je ne les emploierais pas comme je le fais.

Feuerbach reproche à Hegel¹⁰⁴ d'abuser de la langue en détournant une foule de mots de l'acception naturelle que leur attribue la conscience ; lui-même commet pourtant la même faute lorsqu'il donne au mot « sensible » (*sinnlich*) un sens aussi éminent qu'inusité. C'est ainsi qu'il déclare (p. 69) que « le sensible n'est pas le profane, l'irréfléchi, le patent, ce qui se saisit à première vue ». Mais si c'est le sacré, le réfléchi, le caché, si c'est ce qui ne se comprend qu'à force de réflexion, ce n'est plus ce qu'on appelle le sensible. Le sensible n'est que ce qui est pour *les sens* ; ce dont ceux-là seuls peuvent jouir qui jouissent par *plus* que les sens et qui dépassent la jouissance ou la conception sensibles, à tout au plus les sens pour intermédiaires et pour véhicules, c'est-à-dire que les sens sont la *condition* de son obtention, mais qu'il n'est plus rien de sensible. Le sensible, quel qu'il soit, cesse d'être sensible en pénétrant en moi, quoiqu'il y puisse de nouveau avoir des effets sensibles tels que, par exemple, d'exciter mes passions et de faire bouillir mon sang.

Feuerbach réhabilite les sens ; c'est fort bien, mais il ne sait qu'affubler le matérialisme de sa « philosophie nouvelle » de la défroque qui était jusqu'à présent la pro-

priété de la « philosophie de l'absolu ». Les gens ne se laisseront pas plus persuader qu'il suffit d'être sensible pour être tout, spirituel, intelligent, etc., qu'ils ne croient qu'on puisse vivre de « spirituel » seul, sans pain.

L'être ne justifie rien. Le pensé *est* aussi bien que le non-pensé, la pierre dans la rue *est*, et ma représentation d'elle *est* également ; la pierre et sa représentation occupent simplement des *espaces* différents, l'une étant dans l'air et l'autre dans ma tête, en moi : car je suis espace comme la rue.

Les *Membres d'une corporation* ou *Privilegiés* ne tolèrent aucune liberté de penser, c'est-à-dire aucune pensée qui ne vient pas du « dispensateur de tout bien », que ce dispensateur s'appelle Dieu, le Pape, l'Eglise ou n'importe comment. Si quelqu'un d'eux nourrit des pensées illégitimes, il doit les dire à l'oreille de son confesseur et se laisser imposer par lui pénitences et mortifications jusqu'à ce que le fouet à esclaves devienne intolérable à ces libres pensées. L'esprit de corps a d'ailleurs encore recours à d'autres procédés afin que les libres pensées n'éclosent pas du tout ; au nombre de ces moyens vient en première ligne une éducation appropriée. Celui qu'on a convenablement imprégné des principes de la morale ne redevient jamais libre de pensées morales ; le vol, le parjure, la tromperie, etc. restent pour lui des idées fixes contre lesquelles aucune liberté de pensée ne peut le protéger. Il a les pensées qui lui viennent « d'en haut », et il s'en tient là.

Il n'en est pas de même pour les *Concessionnaires* ou *Patentés*. Chacun doit, selon eux, être libre d'avoir et de se faire les pensées qu'il veut. S'il a la patente, la concession d'une faculté de penser, il n'a que faire d'un privilège spécial. Comme « tous les hommes sont doués de raison », chacun est libre de se mettre en tête n'importe quelle pensée et d'amasser d'après la patente de ses capacités naturelles une plus ou moins grande richesse de pensées. Et l'on vous exhorte à « respecter toutes les opinions et toutes les convictions », on affirme que « toute conviction est légitime », qu'on doit « montrer de la tolérance pour les opinions des autres, » etc.

Mais « vos pensées ne sont pas mes pensées et vos chemins ne sont pas mes chemins », — ou plutôt c'est le contraire que je veux dire : vos pensées sont *mes* pensées, dont je fais ce que je veux et que je puis renverser impitoyablement : elles sont ma propriété, que j'anéantis si cela me plaît. Je n'attends pas votre autorisation pour souffler en l'air ou crever les bulles de vos pensées. Peu me chaut que vous aussi appeliez ces pensées les vôtres : elles n'en restent pas moins les miennes ; mon attitude à leur égard est *mon affaire* et non une permission que je m'arroge. Il peut me plaire de vous laisser à vos pensées, et je me tairai. Croyez-vous que les pensées soient comme des oiseaux, et qu'elles voltigent si librement que chacun n'ait qu'à en saisir une pour pouvoir s'en prévaloir ensuite contre moi comme de sa propriété ? Tout ce qui vole est — *à moi*.

Croyez-vous avoir vos pensées pour vous et n'avoir à en répondre devant personne, ou, comme vous dites, n'avoir à en rendre compte qu'à Dieu ? Il n'en est rien ; vos pensées, grandes et petites, m'appartiennent et j'en use selon mon bon plaisir.

La pensée ne m'est *propre* que du moment que je ne me fais jamais aucun scrupule de la mettre en danger de

104. Loc. cit., p. 47, sqs.

mort et que je n'ai pas à redouter sa perte comme une **perte pour moi**, une déchéance. La pensée n'est à moi que du moment que c'est moi qui l'assujettis et que jamais elle ne peut me courber sous son joug, me fanatiser et faire de moi l'instrument de sa réalisation.

La liberté de penser existe dès que je puis avoir toutes les pensées possibles ; mais les pensées ne deviennent une propriété qu'en perdant le pouvoir de devenir mes maîtres. Tant que la pensée est libre, ce sont les pensées (les Idées) qui règnent ; mais si je parviens à faire de ces dernières ma propriété, elles se conduisent comme mes créatures.

Si la Hiérarchie n'était pas aussi profondément enracinée dans le cœur de l'homme, au point de lui enlever tout courage de poursuivre des pensées libres, c'est-à-dire peut-être déplaisantes à Dieu, « liberté de penser » serait une expression aussi vide de sens que par exemple « liberté de digérer ».

Les gens appartenant à une confession sont d'avis que la pensée m'est **donnée** ; d'après les libres penseurs **je cherche** la pensée. Pour les premiers, la vérité est déjà trouvée et existante, je n'ai qu'à en — accuser réception au donateur qui me fait la grâce de me l'accorder ; pour les seconds, la vérité est à chercher, elle est un but placé dans l'avenir et vers lequel je dois tendre.

Pour les uns comme pour les autres, la vérité (la pensée vraie) est en dehors de moi et je m'efforce de l'**obtenir** soit comme un présent (la grâce) soit comme un gain (mérite personnel). Donc : 1^o la vérité est un **privilège**. 2^o Non, le chemin qui y mène est **patent** à tous ; ni la Bible, ni le Saint Père, ni l'Eglise ne sont en possession de la vérité, mais on peut spéculer sur sa possession.

Tous deux, comme on le voit, sont **sans propriété** en fait de vérité. Ils ne peuvent la détenir qu'à titre de **fief** (car le « Saint Père », par exemple, n'est pas un individu ; en tant qu'unique, il est un tel Sixte, un tel Clément, etc., et en tant que Sixte ou Clément il ne possède pas la vérité : s'il en est dépositaire, c'est comme « Saint Père », c'est-à-dire comme Esprit) — ou l'avoir pour **idéal**. Si elle est un fief, elle est réservée au petit nombre (privilegiés) ; si elle est un idéal, elle est pour tous (patentés).

La liberté de penser a donc le sens que voici : nous errons tous dans l'obscurité sur les routes de l'erreur, mais chacun peut par ces voies se rapprocher de la vérité, et est alors dans le droit chemin (tous les chemins mènent à Rome, au bout du monde, etc.). Liberté de penser implique par conséquent que la vérité de la pensée ne m'est pas **propre**, car si elle l'était, comment voudrait-on m'en exclure ?

Le penser est devenu tout à fait libre, et a codifié une foule de vérités auxquelles je dois me soumettre. Il cherche à se compléter par un **système** et à s'élever à la hauteur d'une « constitution » absolue. Dans l'Etat, par exemple, il poursuit l'idée jusqu'à ce qu'il ait instauré l'« Etat-raison », et dans l'homme (l'anthropologie), jusqu'à ce qu'il ait « découvert l'Homme ».

Celui qui pense ne diffère de celui qui croit qu'en ce qu'il croit beaucoup plus que ce dernier, qui, lui, pense en revanche beaucoup moins à sa foi (articles de foi). Celui qui pense recourt à mille dogmes là où le croyant s'en tire avec quelques-uns ; mais il met de la **liaison** entre eux, et prend cette liaison pour mesure de leur valeur. Si l'un ou l'autre ne fait pas son affaire, il le met au rebut.

Les aphorismes chers aux penseurs font exactement le pendant de ceux qu'affectionnent les croyants ; au lieu de « si cela vient de Dieu, vous ne le détruirez pas » ils disent : « si cela vient de la Vérité, c'est vrai » ; au lieu de « rendez hommage à Dieu » — « rendez hommage à la Vérité ». Mais peu m'importe qui de Dieu ou de la Vérité est vainqueur ; ce que je veux, c'est vaincre, Moi.

Comment peut-on imaginer une « liberté illimitée » dans l'Etat ou dans la Société ? L'Etat peut bien protéger l'un contre l'autre, mais il ne peut se laisser mettre lui-même en danger par une liberté illimitée, par ce qu'on appelle la licence effrénée. L'Etat, en proclamant la « liberté de l'enseignement » proclame simplement que qui-conque enseigne comme le veut l'Etat ou plus exactement comme le veut le pouvoir de l'Etat est dans son droit. La **concurrence** est également soumise à ce « comme le veut l'Etat » : si le clergé, par exemple, ne veut pas comme l'Etat, il s'exclut lui-même de la concurrence (voir ce qui s'est passé en France). Les bornes que met nécessairement l'Etat à toute concurrence sont appelées la « surveillance et la haute direction de l'Etat ». Par le fait même qu'il maintient la liberté de l'enseignement dans les limites convenables, l'Etat fixe son but à la liberté de penser, car les gens, c'est la règle, ne pensent pas plus loin que leurs maîtres n'ont pensé.

Ecoutez ce que dit le ministre Guizot¹⁰⁵ : « La grande difficulté de notre temps, c'est la direction, le gouvernement des esprits ;... vous le savez bien, et le clergé lui-même le sait bien, ce grand corps spirituel ne peut suffire aujourd'hui à une telle destination. L'Etat a besoin qu'un grand corps laïque (l'Université) tenant de l'Etat son pouvoir, sa direction, exerce sur la jeunesse cette influence morale qui la forme à l'ordre, à la règle, et sans laquelle... », etc. « C'est notre devoir à nous, Gouvernement du roi, d'y veiller sans cesse... La Charte veut la liberté de la pensée et la liberté de conscience. »

Le Catholicisme appelle le candidat au forum de l'Eglise, et le Protestantisme à celui du Christianisme biblique. Le progrès réalisé serait encore assez mince si on le citait devant le tribunal de la Raison, comme le veut par exemple A. Ruge¹⁰⁶ : que l'**autorité sacrée** soit l'Eglise, la Bible ou la Raison (à laquelle en appelaient d'ailleurs déjà Luther et Huss), cela ne fait aucune différence essentielle.

La « question de notre temps » ne sera pas soluble tant qu'on la posera ainsi : La légitimité a-t-elle sa source dans une généralité quelle qu'elle soit ou dans le seul individu ? Est-ce la généralité (Etat, Lois, Mœurs, Moralité, etc.) ou l'individualité qui autorise ? Questions oiseuses ! Le problème n'est soluble, et résolu, que lorsqu'on ne s'inquiète plus d'une « autorisation » et qu'on ne fait plus simplement la guerre aux « privilèges ».

Une liberté d'enseignement « raisonnable », qui « ne reconnaît que la conscience de la raison¹⁰⁷ » ne nous mène pas au but ; nous avons bien plus besoin d'une liberté d'enseigner **égoïste**, se pliant à toute individualité, par laquelle **je** puisse me rendre **compréhensible**, et m'exposer sans que rien m'en empêche. Que je me fasse « **intelligible** », cela seul est « raison » quelque déraisonnable que je sois ; si je me fais comprendre et si je me

¹⁰⁵. Chambre des Pairs, 25 avril 1844.

¹⁰⁶. *Anekdoty*, I, 120.

¹⁰⁷. *Anekdoty*, I, 127.

comprends ainsi moi-même, les autres jouiront de moi comme j'en jouis, et me consommeront comme je me consomme.

Que gagnerait-on à voir aujourd'hui le moi raisonnable libre comme le fut autrefois le moi croyant, légal, moral, etc ? Cette liberté est-elle ma liberté ?

Si je ne suis libre qu'en tant que « moi raisonnable », c'est le raisonnable ou la raison qui est libre en moi, et cette liberté de la raison ou liberté de la pensée a depuis toujours été l'idéal du monde chrétien. On voulait rendre libre le penser — et, comme nous l'avons dit, le croire aussi est penser, comme le penser est croire ; — ceux qui pensent, c'est-à-dire aussi bien ceux qui croient que ceux qui raisonnent, devaient être libres, pour les autres la liberté était impossible. Mais la liberté de ceux qui pensent est la « liberté des enfants de Dieu », c'est la plus impitoyable — hiérarchie ou domination de la pensée : car je succombe sous la pensée. Si les pensées sont libres, j'en suis dominé, je n'ai sur elles aucun pouvoir et je suis leur esclave. Mais je veux jouir de la pensée, je veux être plein de pensées et cependant affranchi des pensées ; je me veux libre de pensées au lieu de libre de penser.

Pour me faire comprendre et pour communiquer avec les autres, je ne puis faire usage que de moyens *humains*, moyens dont je dispose parce que comme eux je suis homme. Et, en réalité, en tant que homme, je n'ai que des pensées, tandis que, en tant que Moi, je suis en outre *sans pensée*. Pour autant qu'on ne peut se dégager d'une pensée, on n'est rien que homme, on est l'esclave de la langue, cette production des hommes, ce trésor de la pensée humaine. La langue ou « le mot » exerce sur nous la plus affreuse tyrannie parce qu'elle conduit contre nous toute une armée d'idées fixes.

Examine-toi au moment précis où tu réfléchis et tu t'apercevras que tu ne peux avancer que si tu es à chaque instant sans pensée et sans parole. Ce n'est pas seulement pendant ton sommeil que tu es sans pensée ni parole ; tu l'es dans les plus profondes méditations, et c'est même justement alors que tu l'es le plus. Et ce n'est que par cette absence de pensée, par cette « liberté de penser » méconnue ou liberté vis-à-vis du penser, que tu es à toi. C'est seulement grâce à elle que tu arriveras à user du langage comme de ta propriété.

Si le penser n'est pas *mon* penser, il n'est que le dévidement d'un écheveau de pensées, c'est une besogne d'esclave, d'« esclave des mots ». Le commencement de mon penser n'est pas une pensée, mais est Moi ; aussi suis-je également son but, et tout son cours n'est-il que le cours de ma jouissance de Moi. Le commencement du penser absolu ou libre est au contraire le penser libre lui-même, et le tout est, dure besogne, de faire remonter ce commencement à la suprême, la primordiale abstraction (par exemple l'être). Quand on tient le bout de cette abstraction ou de cette pensée initiale, il ne reste plus qu'à tirer sur le fil pour que tout l'écheveau se dévide.

Le penser absolu est le fait de l'esprit humain, et celui-ci est un Esprit saint. Aussi ce penser est-il le fait des prêtres ; eux seuls en ont « l'intelligence » et ont le sens des « intérêts suprêmes de l'humanité », de « l'Esprit ».

Les vérités sont pour le croyant une chose accomplie, un fait ; pour le libre-penseur, elles sont une chose qui doit encore être décidée. Quelque débarrassé de toute crédulité que soit le penser absolu, son scepticisme a des

bornes, et il lui reste la foi à la vérité, à l'esprit, à l'Idée et à sa victoire finale : il ne pêche pas contre le Saint-Esprit. Mais tout penser qui ne pêche pas contre le Saint-Esprit n'est qu'une foi aux esprits et aux fantômes.

Je ne puis pas plus me défaire de la pensée que de la sensation, ni de l'activité de l'esprit que de l'activité des sens. De même que le sentir est notre vision des choses, le penser est notre vision des essences (pensées). Les essences existent en tout ce qui est sensible, et particulièrement dans le « verbe ». Le pouvoir des mots succède au pouvoir des choses ; on est d'abord contraint par les verges, on l'est plus tard par la conviction. La puissance des choses est vaincue par notre courage, notre esprit ; contre la puissance d'une conviction, donc d'un mot, les chevalets et le billot perdent leur supériorité et leur force. Les hommes à convictions sont des prêtres qui résistent aux pièges de Satan.

Le Christianisme n'a enlevé aux choses de ce monde que leur irrésistibilité, et nous a laissés sous leur dépendance. Je fais de même à l'égard des vérités et de leur puissance, je m'élève au-dessus d'elles, je suis *sur-vrai* comme je suis *sur-sensible*. Les vérités me sont aussi indifférentes, aussi banales que les choses ; elles ne m'attirent ni ne m'enthousiasment. Il n'est pas une vérité, que ce soit le Droit, la Liberté, l'Humanité, etc., qui ait une existence indépendante de moi et devant laquelle je m'incline. Elles sont des *mots*, et rien que des mots, comme pour le Chrétien toutes les choses ne sont que « vanités ». Dans les mots et dans les vérités (chaque mot est une vérité, et, comme Hegel le soutient, il n'est pas possible de *dire* un mensonge) il n'y a point de salut pour Moi, pas plus qu'il n'y a de salut pour les Chrétiens dans les choses et dans les vanités. Pas plus que les richesses de ce monde, les vérités ne peuvent me rendre heureux. Le tentateur n'est plus Satan, mais l'Esprit, et celui-ci ne nous séduit pas au moyen des richesses du monde, mais par leurs pensées, par le « resplendissement de l'idée ».

Après les biens du monde, tous les biens sacrés doivent aussi être dépréciés.

Les vérités sont des phrases, des expressions, des mots (λόγος) ; reliés les uns aux autres, enfilés bout à bout et rangés en lignes, ces mots forment la logique, la science, la philosophie.

J'emploie les vérités et les mots pour penser et pour parler comme j'emploie les aliments pour manger ; sans elles et sans eux je ne puis ni penser, ni parler, ni manger. Les vérités sont les pensées des hommes traduites en mots, et c'est ce qui fait qu'elles n'ont pas moins d'existence que les autres choses, bien qu'elles n'existent que pour l'esprit ou le penser. Elles sont des productions des hommes et des créatures humaines ; si on en fait des révélations divines, elles me deviennent étrangères, et quoique mes propres créatures, elles s'éloignent de moi aussitôt après l'acte de création.

L'homme chrétien est celui qui a foi dans la pensée, celui qui croit à la souveraineté des pensées et veut faire régner certaines pensées qu'il appelle « principes ». Beaucoup, il est vrai, font subir aux pensées une épreuve préalable, et n'en élisent aucune pour maître sans critique ; mais ils rappellent par là le chien qui va flairer les gens pour sentir « son maître » : ils s'adressent toujours aux pensées *régnantes*. Le Chrétien peut indéfiniment réformer et bouleverser les idées qui dominent depuis des

siècles, il peut même les détruire, mais ce sera toujours pour tendre vers un nouveau « principe » ou un nouveau maître ; toujours il érigera une plus haute ou plus « profonde » vérité, toujours il fondera un culte, toujours il proclamera un Esprit appelé à la souveraineté, et établira une *loi* pour tous.

Tant qu'il reste une seule vérité à laquelle l'homme doit vouer sa vie et ses forces parce qu'il est homme, il est asservi à une règle, à une domination, à une loi, etc. : il reste serf. L'Homme, l'Humanité, la Liberté sont des vérités de ce genre.

On peut dire au contraire : si tu veux continuer à t'occuper des pensées, il ne tient qu'à toi ; sache seulement que si tu veux y parvenir à quelque chose de considérable, il y a une foule de problèmes difficiles à résoudre, sans être venu à bout desquels tu n'iras pas loin. Dis-toi bien que ce ne t'est nullement un devoir ou une vocation de t'occuper de pensées (idées, vérités) ; si pourtant tu le veux, tu feras bien de mettre à profit ce que les autres ont déjà dépensé de forces pour mouvoir ces pesants objets.

Ainsi donc, celui qui veut penser s'impose par là même consciemment ou inconsciemment une tâche, mais cette tâche, rien ne l'oblige à l'accepter, car nul n'a le devoir de penser ou de croire. On peut lui dire : tu ne vas pas assez loin, ta curiosité est bornée et timide, tu ne vas pas au fond des choses, bref, tu ne t'en rends pas complètement maître ; mais d'autre part, si loin que tu sois arrivé, tu es toujours au bout de tâche, aucune vocation ne t'appelle à pousser plus loin, et tu es libre de faire comme tu veux ou comme tu peux. Il en est de la pensée comme de toute autre besogne que tu peux abandonner quand t'en passe l'envie. De même, lorsque tu ne peux plus croire une chose, tu n'as pas à te forcer à y croire et à continuer à t'en occuper comme d'un saint article de foi à la façon des théologiens ou des philosophes : tu peux hardiment en détourner ton intérêt et lui donner congé.

Les esprits prêtres traiteront assurément ce désintéret de paresse d'esprit, d'irréflexion, d'apathie, etc. ; ne t'occupe pas de ces niaiseries. Rien, aucun « intérêt suprême de l'humanité », aucune « cause sacrée » ne vaut que tu la serves et que tu t'en occupes *pour l'amour d'elle* ; ne lui cherche d'autre valeur que dans ce qu'elle vaut *pour toi*. Rappelle par ta conduite la parole biblique : « Soyez comme des enfants » ; les enfants n'ont pas d'intérêts sacrés et n'ont aucune idée d'une « bonne cause ». Ils en savent d'autant mieux ce qu'ils veulent, et ils se demandent de toutes leurs forces comment ils doivent s'y prendre pour y arriver.

Le penser ne peut pas plus cesser que le sentir. Mais la puissance des pensées et des idées, la domination des théories et des principes, l'empire de l'Esprit, en un mot la *Hiérarchie* durera aussi longtemps que les prêtres auront la parole, — les prêtres, c'est-à-dire les théologiens, les philosophes, les hommes d'Etat, les philistins, les Libéraux, les maîtres d'école, les domestiques, les parents, les enfants, les époux, Proudhon, George Sand, Bluntschli, etc., etc. La Hiérarchie durera tant qu'on croira à des principes, tant qu'on y pensera ou même qu'on les critiquera ; car la critique même la plus corrosive, celle qui ruine tous les principes admis, le fait en définitive encore au nom d'un *principe*.

Chacun critique, mais le critérium diffère. On est à la recherche du « véritable » critérium. Ce critérium est

l'hypothèse première. Le critique part d'un axiome, d'une vérité, d'une croyance ; celle-ci n'est pas une création du critique, mais du dogmatique ; elle est ordinairement tout bonnement empruntée telle quelle à la culture du temps, ainsi, par exemple, « la liberté », « l'humanité », etc. Ce n'est pas le critique qui a « découvert l'Homme », « l'Homme » a été solidement établi comme vérité par le dogmatique, et le critique, qui peut d'ailleurs être la même personne, croit à cette vérité, à cet article de foi. C'est dans cette foi, et possédé par cette foi, qu'il critique.

Le secret de la critique est une « vérité » : tel est l'arcane de sa force.

Je fais cependant une distinction entre la critique *officiuse* et la critique *propre* ou égoïste. Si je critique en partant de l'hypothèse d'un Etre suprême, ma critique sert à cet Etre et s'exerce en sa faveur ; si je suis possédé de la foi en un « Etat libre », je critique tout ce qui s'y rapporte au point de vue de sa concordance, de sa convenance pour l'Etat libre, car j'*aime* cet Etat ; si je suis un critique pieux, tout se divisera pour moi en deux classes, le divin et le diabolique, la nature entière sera faite à mes yeux de traces de Dieu ou de traces du Diable (de là les lieux dits Gottesgabe, don de Dieu, Gottesberg, montagne de Dieu, Teufelskanzel, Chaire du Diable, etc.), les hommes se partageront en fidèles et infidèles, etc. ; si le critique croit à l'Homme, il commencera par tout ranger sous les deux rubriques Hommes et Non-hommes, etc.

La critique est jusqu'à présent restée une œuvre d'amour, car nous l'avons de tout temps exercée pour l'amour de l'un ou l'autre être. Toute critique officieuse est un produit de l'amour, une possession, et obéit au précepte du nouveau testament : « Epreuvez toute chose et retenez ce qui est bon »¹⁰⁸. Le « bon » est la pierre de touche, le critérium. Le bon, sous mille noms et mille formes différentes, est toujours resté l'hypothèse, le point d'appui dogmatique de la critique, l'idée fixe.

Le critique présuppose ingénument la « vérité » en se mettant à l'œuvre, et il la cherche, convaincu qu'elle est encore à trouver. Il veut découvrir la vérité, et il a justement pour éclairer ses recherches ce « bon » dont nous parlions tout à l'heure.

L'hypothèse, la supposition n'est que le fait de poser une *pensée* ou de penser une certaine chose sous et avant toute autre ; partant de ce *pensé*, on pensera ensuite tout le reste, c'est-à-dire qu'on l'y mesurera et le critiquera d'après lui. En d'autres termes, ceci revient à dire que le penser doit commencer avec quelque chose de déjà pensé. Si le penser commençait réellement, au lieu d'être commencé, le penser serait un sujet, une personne douée d'activité propre comme la plante déjà en est une ; dans ce cas, on ne pourrait évidemment pas nier que le penser doive commencer avec lui-même. Mais c'est précisément cette personnification du penser qui est grosse d'innombrables erreurs. Les Hégéliens s'expriment toujours comme si le penser pensait et agissait ; ils en font l'« esprit pensant » c'est-à-dire le penser personnifié, le penser devenu fantôme. Le Libéralisme critique, de son côté, vous dira : « la Critique » fait ceci ou cela, ou bien : « la conscience » juge de telle ou telle façon. Mais si vous tenez le penser pour ce qui agit personnellement, ce penser lui-même devra être supposé ; si vous tenez la Critique

108. 1^{re} aux Thess. v, 21.

pour agissante, une pensée encore doit en être l'antécédent. Le penser et la Critique, pour être par eux-mêmes actifs, devraient être l'hypothèse même de leur activité, vu qu'ils ne peuvent être actifs sans être. Et le penser, en tant que « supposé », est une pensée fixe, un **dogme** ; il en résulte que le penser et la Critique ne pourraient sortir que d'un **dogme**, c'est-à-dire d'une pensée, d'une idée fixe, d'une hypothèse.

Cela nous ramène à ce que nous avons déjà dit précédemment, que le Christianisme consiste dans le développement d'un monde de pensées, ou qu'il est la véritable « liberté de pensée », la « libre pensée », le « libre Esprit ». La « vraie » Critique, que j'ai appelée « officieuse » est de même et pour la même raison la « libre » Critique, car elle n'est pas **ma propriété**.

Il en est autrement si ce qui est à toi ne devient pas un **être pour soi**, n'est pas personnifié, ne devient pas un « esprit » indépendant de toi. **Ton** penser n'a pas pour hypothèse « le penser », mais Toi. Ainsi donc, tu t'es supposé ? Oui, mais ce n'est pas à moi que je me **suppose**, c'est à mon penser. Avant mon penser, **Je** suis. Il s'en suit que nulle pensée ne précède mon penser ou que mon penser n'a pas d'hypothèse. Car si je suis une supposition par rapport à mon penser, cette supposition n'est pas l'œuvre du penser, elle n'est pas **sub-pensée**, mais est la **position même** du penser, et son **possesseur** ; elle prouve simplement que le penser n'est qu'une — **propriété**, c'est-à-dire qu'il n'existe ni « penser en soi » ni « esprit pensant ».

Ce renversement de la façon habituelle de considérer les choses pourrait sembler une jonglerie avec des abstractions, si vaine que celles mêmes contre lesquelles elle est dirigée ne risqueraient rien à se [prêter] à cet inoffensif changement ; mais les conséquences pratiques qui en découlent sont graves.

La conclusion que j'en tire, c'est que l'Homme n'est pas la mesure de tout, mais que Je suis cette mesure. Le critique officieux a en vue un autre que lui, une idée qu'il veut servir ; aussi ne fait-il à son dieu que des hécatombes de fausses idoles. Ce qu'il fait pour l'amour de cet être n'est qu'une — œuvre de l'amour. Mais Moi, quand je critique, je n'ai pas seulement en vue mon but, je me procure en outre un plaisir, je m'amuse selon mon goût : suivant que cela me convient, je mâche la chose ou je me borne à en respirer le parfum.

On ne veut pas abandonner la « Vérité », mais la chercher. N'est-elle pas l'« être suprême¹⁰⁹ » ? Il ne resterait plus à la « vraie Critique » qu'à se jeter à l'eau, si elle venait à perdre la foi en la vérité. Et pourtant la vérité n'est qu'une — **pensée** ; mais elle n'est pas une pensée tout court, elle est la pensée qui plane par dessus toutes les pensées, elle est la pensée **irrécusable**, elle est la Pensée même, celle qui sanctifie toutes les autres, la consécration des pensées, la Pensée « absolue », « sacrée ». La vérité tient bon alors que tous les dieux s'en vont, car ce n'est que pour la servir et pour l'amour d'elle qu'on a renversé les dieux et finalement même Dieu. « La Vérité » continue à resplendir alors que le monde des dieux est rentré dans la nuit, parce qu'elle est l'âme immortelle de ce monde périssable de dieux : elle est la divinité même.

Je veux répondre à la question de Pilate : « Qu'est-ce que la Vérité ? » — La vérité est la pensée libre, l'idée libre,

l'esprit libre ; la vérité est ce qui est libre par rapport à toi, ce qui n'est pas à toi et n'est pas en ton pouvoir. Mais la vérité est aussi ce qui n'a pas d'existence par soi-même, ce qui est impersonnel, irréel et incorporel ; la vérité ne peut se manifester comme tu te manifestes, elle ne peut se mouvoir, ni changer, ni se développer ; la vérité attend et reçoit tout de toi, et n'est même que par toi, car elle n'existe que — dans ta tête. Tu conviens que la vérité est une pensée, mais tu n'admetts pas que toute pensée en soit une vraie ; tu dis, pour m'exprimer comme toi, que chaque pensée n'est pas vraiment et réellement une pensée. Et à quoi reconnais-tu la vraie pensée ou la pensée vraie ? A **ton impuissance**, c'est-à-dire à ce que tu n'as aucune prise sur elle ! Quand elle te vainc, t'enthousiasme et t'entraîne, tu la tiens pour vraie. Sa domination sur toi t'est la preuve de sa vérité ; lorsqu'elle te violente et que tu en es possédé, tu es content, tu as trouvé ton — **seigneur et maître**. Quand tu cherchais la vérité, qu'appelait ton cœur ? Un **maître** ! Tu ne tendais pas vers **ta** puissance, mais vers un puissant que tu pusses adorer (« adorez le Seigneur notre Dieu »).

La vérité, mon cher Pilate, est le — maître, et tous ceux qui cherchent la vérité cherchent et [glorifient] le Seigneur. Où est-il, le Seigneur ? Où, sinon dans ta tête ? Il n'est qu'esprit, et partout où tu crois le découvrir, tu n'aperçois que — un fantôme ; le Seigneur n'est qu'une pensée, et ce n'est que le tourment, l'angoisse du Chrétien qui voulait faire l'invisible visible et donner un corps à l'esprit qui engendrèrent ce fantôme et l'effroyable misère qu'est la terreur des spectres.

Tant que tu crois à la vérité, tu ne crois pas à toi, et tu es un — **serf**, un **homme religieux**. Toi seul tu es la vérité, ou plutôt tu es plus que la vérité, car sans toi elle n'est rien. Sans doute, toi aussi tu t'enquiers de la vérité, toi aussi tu « critiques » ; mais tu ne t'enquiers pas d'une « vérité supérieure », c'est-à-dire plus haute que toi, et tu ne critiques pas suivant le critérium d'une telle vérité. Tu ne t'adresses aux pensées et aux représentations comme aux phénomènes du monde extérieur que dans le but de les conformer à ton goût, de te les rendre agréables et de te les **approprier** ; tu ne veux que t'en rendre maître et devenir leur possesseur ; tu veux t'y orienter et t'y sentir chez toi, et tu les trouves vraies ou les vois sous leur vrai jour quand elles ne peuvent plus t'échapper, quand il ne leur reste rien d'insaisi, rien d'incompris, ou que tu en **jouis** et qu'elles sont ta **propriété**. S'il arrive qu'elles te deviennent des servantes moins empressées, qu'elles se dérobent de nouveau à ton empire, ce sera le signe de leur fausseté, c'est-à-dire de ton impuissance. Ton impuissance est leur puissance, ton abaissement est leur élévation. Leur vérité, c'est toi, c'est le néant que tu es pour elles et dans lequel elles se dissolvent ; leur vérité est leur **nullité**.

Ce n'est que lorsqu'ils sont ma propriété que ces esprits, les vérités, parviennent au repos ; pour qu'ils soient réels, il faut que, leur existence misérable leur ayant été enlevée, ils deviennent ma propriété et qu'on ne dise plus : la vérité grandit, gouverne, l'emporte, etc. Jamais la vérité n'a triomphé, elle a toujours été l'**instrument** de ma victoire, comme le glaive (« le glaive de la vérité »). La vérité est une chose morte, c'est une lettre, un mot, un matériel que je puis employer. Toute Vérité est pour elle-même un cadavre ; si elle vit, ce n'est que comme mon poumon

109. En français dans le texte. N. d. Tr.

vit, c'est-à-dire selon la mesure de ma propre vitalité. Les vérités sont comme le bon grain et l'ivraie : sont-elles bon grain, sont-elles ivraies ? seul je puis en décider.

Les objets ne sont pour moi que les matériaux que je mets en œuvre. Partout où je touche, je saisis une vérité que je m'adapte. La vérité est à moi, et je n'ai nul besoin de la désirer. Je ne me propose pas de me mettre au service de la vérité ; elle n'est qu'un aliment pour mon cerveau pensant, comme la pomme de terre en est un pour mon estomac digérant ou l'ami pour mon cœur sociable. Tant que j'ai le goût et la force de penser, toute vérité ne me sert qu'à la façonner autant qu'il m'est possible. La vérité est pour moi ce que la mondanité est pour les Chrétiens, « vaine et frivole ». Elle n'en existe pas moins, de même que les choses du monde continuent à exister quoique le Chrétien ait montré leur néant ; mais elle est vaine parce que sa **valeur** n'est pas **en elle** mais **en moi**. Pour elle, elle est sans valeur. La vérité est une — **créature**.

Par votre activité, vous créez d'innombrables œuvres ; vous avez changé la figure de la terre et édifié partout des monuments humains ; de même, grâce à votre pensée vous pouvez découvrir d'innombrables vérités, et nous nous en réjouissons de tout cœur. Mais je ne consentirai jamais à me faire l'esclave de vos machines nouvelles, je n'aiderai à les mettre en marche que pour mon usage ; vos vérités non plus je ne veux que les employer, sans me laisser employer par elles et pour elles.

Toutes les vérités **en dessous** de Moi me sont les bienvenues ; de vérités **au-dessus** de Moi, de vérités auxquelles je doive me plier, je m'en connais pas. Il n'y a pas de vérité au-dessus de moi, car au-dessus de Moi, il n'y a rien. Ni mon essence, ni l'essence de l'Homme ne sont au-dessus de Moi ! Oui, de Moi, cette « goutte dans la cuve », de cet être « infime » !

Vous croyez être d'une audace extraordinaire quand vous affirmez hardiment qu'il n'y a pas de « Vérité absolue », attendu, dites-vous, que chaque époque a sa vérité qui n'est qu'à elle. Vous accordez cependant que chaque époque eut sa vérité ? mais par là-même vous créez proprement une « vérité absolue », une vérité qui ne manque à aucune époque parce que chacune, quelle que soit sa vérité, en a une.

Suffit-il de dire qu'on a de tout temps pensé et qu'on a par conséquent eu des pensées et des vérités, autres à chaque époque qu'à l'époque précédente ? Non, on doit dire que chaque époque eut sa « vérité de foi », et il est un fait, c'est qu'on n'en a jamais vu aucune où l'on ne reconnût une « vérité suprême » devant laquelle on se croyait obligé de s'incliner comme devant la « souveraine majesté ». La vérité d'une époque en est l'idée fixe ; lorsqu'un jour vient où l'on trouve une autre vérité, on ne la découvre que parce qu'on en cherchait une autre : on ne faisait que réformer sa folie et l'habiller à neuf. Car on voulait être « inspiré » par une idée, on cherchait à être domidé, — possédé par une pensée. Le dernier né de cette dynastie est « notre essence » ou « l'Homme ».

Pour toute critique libre, le critérium était une pensée ; pour la critique propre, égoïste, le critérium c'est Moi, Moi l'indicible et par conséquent l'impensable (car le pensé est toujours exprimable attendu que parole et pensée coïncident). Est vrai, ce qui est mien ; est faux ce dont je suis la propriété ; vraie par exemple est l'association, faux sont

l'Etat et la société¹¹⁰. La « libre et vraie » critique travaille à la domination logique d'une pensée, d'une idée, d'un Esprit ; la critique « propre » ne travaille qu'à ma **jouissance**. En cela, elle se rapproche — et nous ne voudrions pas lui épargner cette « honte » — de la critique animale de l'instinct. Il en est de moi comme de l'animal critiquant ; je ne vois dans mes affaires que moi et non elles. Je suis le critérium de la Vérité, mais je ne suis pas une idée, je suis plus qu'une idée, car je dépasse toute formule. **Ma** critique n'est pas « libre », libre vis-à-vis de moi, et elle n'est pas une critique « officieuse », au service d'une idée ; elle m'est **propre**.

La véritable critique ou, critique humaine ne découvre dans ce qu'elle examine que la **convenance** à et pour l'Homme, le véritable Homme ; par ta critique propre, tu vérifies si l'objet **te** convient.

La Critique libre s'occupe d'**idées** ; aussi est-elle toujours théorétique. Quelle que soit sa rage contre les idées, elle ne s'en débarrasse pourtant pas. Elle se bat contre les fantômes, mais elle ne peut le faire qu'en les tenant pour des fantômes. Les Idées auxquelles elle s'en prend ne disparaissent pas tout-à-fait : le souffle de l'aube ne les met pas en fuite.

Le critique peut, il est vrai, parvenir à l'ataraxie envers les Idées, mais il n'en sera jamais quitte, c'est-à-dire qu'il ne comprendra jamais qu'il n'y a rien de supérieur à l'homme **corporel**, ni son humanité, ni la liberté, etc. Il s'en tient toujours à une « vocation » de l'homme, à l'« humanité ». Si cette idée de l'humanité reste toujours irréalisée, c'est précisément parce qu'elle reste et doit rester « idée ».

Mais si je conçois au contraire l'idée comme **mon** idée, alors elle se trouve par le fait même réalisée, attendu que **je** suis sa réalité : sa réalité vient de ce que c'est Moi, le corporel, qui l'ai.

On dit que c'est dans l'histoire universelle que se réalise l'idée de Liberté. Cette idée est au contraire réelle dès qu'un homme la pense, et elle est réelle dans la mesure où elle est idée, c'est-à-dire pour autant que je la pense ou que je l'**ai**. Ce n'est pas l'idée de Liberté qui se développe, mais ce sont les hommes qui se développent et qui, en se développant, développent naturellement aussi leur penser.

En résumé, le critique n'est pas encore **propriétaire**, parce qu'il combat encore dans les idées des étrangères puissantes, exactement comme le Chrétien n'est pas propriétaire de ses « mauvais désirs » aussi longtemps qu'il a à s'en défendre : pour celui qui combat le vice, le vice **existe**.

La critique reste embourbée dans la « liberté de l'entendement », dans la liberté de l'esprit ; et l'esprit gagne vraiment sa liberté lorsqu'il s'emplit de la pure, de la vraie idée ; telle est la liberté de penser, qui ne peut être sans pensées.

La critique ne fait qu'abattre une idée par une autre, par exemple celle du privilège par celle de l'humanité, ou celle de l'égoïsme par celle du désintéressement.

¹¹⁰. La parenté étymologique qui unit en français les mots SOCIÉTÉ et ASSOCIATION et suppose l'une résultat de l'autre n'existe pas en allemand : « Verein » (association) exprime l'idée d'union, de coopération volontaire et active, tandis que « Gesellschaft » (société) implique par sa racine « Saal » (salle) réunion passive ou, comme dirait Stirner, parage en un même endroit ; voyez, pour l'anatomie de la société, mot de chose, p. 261. N. D. Tr.

En somme, c'est le commencement du Christianisme qui reparaît à sa fin dans la critique, car ici comme là l'« égoïsme » est l'ennemi. Ce n'est Moi, l'unique, mais l'idée, le général que je dois mettre en valeur.

La guerre du clergé contre l'**égoïsme** et des spirituels contre les mondains forme tout le contenu de l'histoire chrétienne. Dans la critique contemporaine, cette guerre ne fait que s'universaliser, et le fanatisme se complète. Il faut bien qu'il vive et qu'il exhale sa rage avant de disparaître.



Que m'importe que ce que je pense et ce que je fais soit chrétien ? Que ce soit humain ou inhumain, libéral ou illibéral, du moment que cela mène au but que je poursuis, du moment que cela me satisfait, c'est bien. Accablez le de tous les prédicats qu'il vous plaira, je m'en moque.

Il se peut que moi aussi je rompe avec les pensées que j'ai eues il n'y a qu'un instant, et il se peut que je change brusquement ma façon d'agir ; mais ce n'est point parce que ces pensées ou ces actions ne sont pas conformes au Christianisme, ce n'est pas parce qu'elles portent atteinte aux éternels droits de l'Homme ou sont un soufflet à l'idée d'Humanité ; non, — c'est qu'elles ne sont plus conformes à Moi, c'est qu'elles ne me procurent plus une pleine jouissance, et que je doute de ma pensée de na-guère ou ne me plais plus à agir comme je le faisais.

De même que le monde, en devenant ma propriété, est devenu un **matériel** dont je fais ce que veux, l'esprit doit, en devenant ma propriété, redescendre à l'état de **matériel** devant lequel je ne ressens plus la terreur du sacré. Désormais je ne foisonnerai plus d'horreur à aucune pensée, quelque téméraire ou « diabolique » qu'elle paraisse, car, pour peu qu'elle me devienne trop importune et désagréable, sa fin est en mon pouvoir ; et désormais je ne m'arrêterai plus en tremblant devant une action parce que l'esprit d'impiété, d'immoralité ou d'injustice y habite, pas plus que saint Boniface ne s'abstint par scrupule religieux d'abattre les chênes sacrés des païens. Comme les choses du monde sont devenues vaines, vaines doivent devenir les pensées de l'esprit.

Aucune pensée n'est sacrée, car nulle pensée n'est une « dévotion » ; aucun sentiment n'est sacré (il n'y a point de sentiment sacré de l'amitié, de saint amour maternel, etc.), aucune foi n'est sacrée. Pensées, sentiments, croyances sont révocables, et sont ma propriété, propriété **précaire** que Moi-même je détruis comme c'est Moi qui la crée.

Le Chrétien peut se voir dépouillé de toutes les **choses** ou objets, il peut perdre les personnes les plus aimées, ces « objets » de son amour, sans pour cela désespérer de lui-même, c'est-à-dire, au sens chrétien, de son esprit, de son âme. Le propriétaire peut rejeter loin de lui toutes les pensées qui étaient chères à son esprit et embrasaient son zèle, il en « regagnera mille fois autant » car lui, leur créateur, demeure.

Inconsciemment et involontairement, nous tendons tous à l'individualité ; il serait difficile d'en trouver un seul parmi nous qui n'ait abandonné quelque sentiment sacré, et rompu avec quelque sainte pensée ou quelque sainte croyance ; mais nous ne rencontrerions personne qui ne pût encore s'affranchir de l'une ou l'autre de ses pensées

sacrées. Chaque fois que nous nous attaquons à une conviction, nous partons de l'opinion que nous sommes capables de chasser, pour ainsi dire, l'adversaire des retranchements de sa pensée. Mais ce que je fais inconsciemment, je ne le fais qu'à moitié ; aussi, après chaque victoire sur une croyance, redeviens-je le **prisonnier** (le possédé) d'une nouvelle croyance, qui me reprend tout entier à son service ; elle fait de moi un fanatique de la raison quand j'ai cessé de m'enthousiasmer pour la Bible, ou un fanatique de l'idée d'Humanité quand j'ai assez longtemps combattu pour celle de Christianisme.

Propriétaire des pensées, je protégerai sans doute ma propriété sous mon bouclier, juste comme, propriétaire des choses, je ne laisse pas chacun y porter la main ; mais c'est en souriant que j'accueillerai l'issue du combat, c'est en souriant que je déposerai mon bouclier sur le cadavre de mes pensées et de ma foi, et en souriant que, vaincu, je triompherai. C'est là justement qu'est l'humour de la chose. Pour laisser les gens s'égayer aux dépens des petites gens des hommes, il suffit de se sentir « trop haut pour être atteint » ; mais les laisser jouer avec toutes les « grandes pensées », avec les « sentiments sublimes », le « noble enthousiasme » et la « sainte croyance » suppose que je suis le propriétaire du tout.

À la sentence chrétienne « nous sommes tous des pécheurs », j'oppose celle-ci : nous sommes tous parfaits ! Car nous sommes à chaque instant tout ce que nous pouvons être, et rien ne nous oblige jamais à être davantage. Comme nous ne traînons avec nous aucun manque, aucun défaut, le péché n'a pas de sens. Montrez-moi encore un pécheur dans un monde où nul n'a plus à satisfaire rien de supérieur à soi ! Si je ne veux que me satisfaire, en ne me satisfaisant pas je ne pêche pas, attendu que je n'offense en moi aucune « sainteté » ; au contraire, si je dois être pieux, j'ai à satisfaire Dieu, si je dois agir humainement, j'ai à satisfaire l'essence de l'Homme, l'idée d'humanité, etc. Celui que le religieux appelle un « pécheur », l'humanitaire l'appelle un « égoïste ». Mais, encore une fois, je n'ai à contenter personne ; qu'est-ce donc que l'« Égoïste », ce Diable à la nouvelle mode que s'est payé l'Humanitarisme ? L'Égoïste devant lequel les humanitaires se signent avec effroi n'est qu'un fantôme, comme le Diable : il n'est qu'un épouvantail et une fantasmagorie de leur cerveau. S'ils n'étaient pas naïvement hantés par la vieille antithèse du bien et du mal auxquels ils ont donné respectivement les noms d'« humain » et d'« égoïste », ils n'auraient pas, pour le rajeunir, fait bouillir le « pécheur » grisonnant dans le chaudron de l'« égoïsme », et n'auraient pas recousu une pièce neuve à un vieil habit. Mais ils ne pouvaient faire autrement, car ils considèrent comme leur devoir d'être « Hommes ».

Nous sommes tous parfaits, et il n'est pas sur toute la terre un seul homme qui soit un pécheur ! Comme il y a des fous qui s'imaginent être Dieu le père, Dieu le fils, ou l'homme de la lune, il fourmille d'insensés qui se croient des pécheurs. Les premiers ne sont pas l'homme de la lune et eux ne sont pas des pécheurs. Leur péché est chimérique.

Mais, objecte-t-on insidieusement, leur démence ou leur possession est du moins leur péché ? Leur possession n'est que ce qu'ils ont pu produire et le résultat de leur développement, tout comme la foi de Luther dans la Bible

était tout ce qu'il avait pu produire. Son développement mène l'un dans une maison de santé et conduit l'autre au Panthéon ou au — Walhalla.

Il n'y a ni pécheurs ni égoïsme pécheur !

Laisse-moi donc en paix, avec ton « amour de l'Homme » ! Glisse-toi, ô philanthrope, par la porte entrebâillée des « cavernes du vice », attarde-toi dans la cohue de la grande ville : ne vois-tu pas partout des péchés, des péchés et encore des péchés ? Ne gémis-tu pas sur l'humanité corrompue, ne déplores-tu pas le monstrueux épanouissement de l'égoïsme ? Verras-tu un riche sans le trouver impitoyable et « égoïste » ? Tu t'intitules peut-être athée, mais tu restes fidèle au sentiment chrétien qu'il est plus facile à un chameau de passer par le trou d'une aiguille qu'à un riche de n'être pas « inhumain ». Combien as-tu déjà rencontré de gens que tu n'aies pas rejetés dans la « masse égoïste » ? Ah, ton amour de l'Homme ! A quoi a-t-il abouti ? Tu ne vois plus que des hommes indignes d'amour ! Et d'où sortent-ils ? De ta philanthropie ! Tu t'es fourré en tête le pécheur, et de là vient que tu le trouves ou le supposes partout.

N'appelle pas les hommes des pécheurs et ils n'en seront pas ; toi seul es le créateur des péchés ; c'est toi, qui t'imagines aimer les hommes, qui les jettes dans la fange au crime, c'est toi qui les fais vicieux ou vertueux, hommes ou inhumains, et c'est toi qui les éclabousses de la bave de ta possession ; car tu n'aimes pas les hommes, mais l'Homme. Je te le dis : tu n'as jamais vu de pécheurs, tu n'en as que — rêvé.

Je gaspille ma jouissance de moi, parce que je crois devoir servir un autre que moi, parce que je me crois des devoirs envers lui, et me crois appelé au « sacrifice », au « dévouement », à l' « enthousiasme ». Eh bien, si je ne sers plus aucune idée, aucun « être supérieur », il va de soi que je ne servirai plus non plus aucun homme, sauf — et dans tous les cas — **Moi**. Et ainsi ce n'est pas seulement par l'être ou par l'action, mais encore par la conscience que je suis l'— Unique.

Il **te** revient plus que le divin, l'humain, etc. ; il te revient ce qui est **tien**.

Regarde-toi comme plus puissant que tout ce pour quoi on te fait passer, et tu seras plus puissant ; regarde-toi comme plus, et tu seras plus.

Tu n'es pas simplement **voué** à tout le divin et **autorisé** à tout l'humain, mais tu es **possesseur** du tien, c'est-à-dire de tout ce que tu as la force de t'approprier.

On a toujours cru devoir me donner une destination extérieure à moi, et c'est ainsi qu'on en vint finalement à m'exhorter à être humain et à agir humainement, parce que Je = Homme. C'est là le cercle magique chrétien. Le moi de Fichte est également un être extérieur et étranger à Moi, car ce moi est chacun et a seul des droits, de sorte qu'il est « le moi » et non Moi. Mais Moi, je ne suis pas un « moi » auprès d'autres « moi » : je suis le seul Moi, je suis Unique. Et mes besoins, mes actions, tout en Moi est unique. C'est par le seul fait que je suis ce Moi unique que je fais de tout ma propriété rien qu'en me mettant en œuvre et en me développant. Ce n'est pas comme Homme que je me développe, et je ne développe pas l'Homme : c'est **Moi** qui **Me** développe.

Tel est le sens de l'Unique.

B.III. L'unique

L'époque qui précéda le Christ et celle qui le suivit poursuivent des buts opposés ; la première voulut idéaliser le réel et la seconde veut réaliser l'idéal ; l'une chercha le « Saint-Esprit », l'autre cherche le « corps glorifié ». Aussi la première aboutit-elle à l'insensibilité à l'égard du réel, au « mépris du Monde », tandis que la seconde se clora par le renversement de l'idéal et le « mépris de l'Esprit ».

L'opposition du réel et de l'idéal est inconciliable, et l'un ne peut jamais devenir l'autre : si l'idéal devenait réel, il ne serait plus l'idéal, et si le réel devenait idéal il serait l'idéal et ne serait plus le réel. La contradiction des deux termes ne peut être résolue que si **on** les anéantit tous deux ; c'est dans cet « on », ce tiers, qu'elle expire ; sinon, idéal et réalité ne se couvrent jamais. L'idée ne peut être réalisée et rester idée, il faut qu'elle périsse comme idée ; et il en est de même du réel qui devient idéal.

Les Anciens nous représentent les partisans de l'idée, et les Modernes ceux de la réalité. Ni les uns ni les autres ne parvinrent à se dégager de cette opposition, et ils se bornèrent à soupirer vers leur but : les Anciens avaient aspiré à l'Esprit, et du jour où il parut que le désir du monde antique était satisfait et que cet Esprit était venu, les Modernes commencèrent à aspirer à la réalisation de cet esprit, réalisation qui doit rester éternellement un « pieux souhait ».

Le *pium desiderium* des Anciens était la **sainteté**, celui des Modernes est la **corporalité**. Mais de même que l'Antiquité devait succomber le jour où ses vœux seraient comblés (car elle n'existait que par eux), de même il est à tout jamais impossible de parvenir à la corporalité sans sortir du cercle du Christianisme. Au courant de sanctification ou de purification qui traverse le monde antique (ablutions, etc.) fait suite et correspond le courant d'incarnation qui traverse le monde chrétien : le Dieu se précipite dans ce monde, il se fait chair et veut racheter le monde, c'est-à-dire le remplir de lui ; comme il est l' « Idée » ou l' « Esprit », on finit (Hégel par exemple) par introduire en toute chose l'esprit et par démontrer « que l'Idée, la Raison est dans tout ». A ce que les Stoïques du paganisme vantent comme « le Sage », répond dans la culture actuelle « l'Homme » ; l'un et l'autre deux êtres — **sans chair**.

Le « sage » irréel, ce « saint » incorporel des Stoïques, est devenu une personne réelle et un « saint » corporel dans le Dieu « qui s'est fait chair » ; l'Homme irréel, le moi incorporel deviendra réel dans le Moi corporel que Je suis.

Au Christianisme est liée la question de « l'existence de Dieu » ; cette question, toujours et sans cesse reprise et débattue, prouve que le désir de l'existence, de la corporalité, de la personnalité, de la réalité était pour les cœurs un sujet de constante préoccupation, parce qu'il ne parvenait jamais à une solution satisfaisante. Enfin la question de l'existence de Dieu tomba, mais pour se relever aussitôt sous une nouvelle forme, dans la doctrine de l'existence du « divin » (Feuerbach). Mais le divin non plus n'a pas d'existence, et son dernier refuge, la réalisabilité du « purement humain » n'aura bientôt plus d'asile à lui offrir. Nulle idée n'a d'existence, car nulle n'est susceptible de corporalité. La controverse scolastique du Réalisme et du Nominalisme n'eut pas d'autre objet ; bref, ce problème

traverse d'un bout à l'autre l'histoire chrétienne et ne peut trouver en elle sa solution.

Le monde chrétien travaille à **réaliser** des Idées dans toutes les circonstances de la vie individuelle et dans toutes les institutions et les lois de l'Eglise et de l'Etat ; mais toujours ces Idées résistent à ses tentatives et toujours il leur reste quelque chose qu'il n'est pas possible de rendre corporel (d'irréalisable) ; avec quelque ardeur qu'on s'efforce de les doter d'un corps, toujours elles demeurent sans réalité tangible.

Le « réalisateur » d'idées s'inquiète peu des réalités, pourvu que ces réalités incarnent une idée ; aussi examine-t-il sans relâche si l'idée qui doit en être le noyau les habite ; en éprouvant le réel il éprouve en même temps l'idée, et il vérifie si elle est bien réalisable comme il la pense, ou si elle n'est pensée par lui qu'à tort et par suite inexécutable.

En tant qu'**existences**, la Famille, l'Etat, etc. n'intéressent plus le Chrétien ; les Chrétiens ne doivent pas, comme les Anciens, se sacrifier pour ces « divines choses », celles-ci ne doivent qu'être employées à faire **vivre l'Esprit** en elles. La famille **réelle** est devenue indifférente, et une famille **idéale** (vraiment réelle) en doit naître : famille sainte, bénie de Dieu, ou, en style libéral « raisonnable » ou rationnelle. Pour les Anciens, la Famille, la Patrie, l'Etat, etc., sont actuellement divins ; pour les Modernes, ils attendent la divinisation, et ne sont sous leur forme présente que coupables et terrestres : ils doivent être « délivrés », et cette rédemption les fera vraiment réels. En d'autres termes, ce ne sont point la Famille, etc., qui sont le présent et le réel, mais le divin, l'idée ; la question est de savoir si **telle** famille pourra devenir réelle par l'opération du véritable réel, de l'idée. L'individu n'a pas pour devoir de servir la famille comme une divinité, mais bien de servir le divin et d'élever jusqu'à lui la famille encore non divine, c'est-à-dire de tout asservir à l'idée, d'arborer partout la bannière de l'idée et d'amener l'idée à une réelle et efficace activité.

Le Christianisme et l'Antiquité ayant à faire au **divin** finissent toujours par y revenir, quoique par les voies les plus opposées. A la fin du Paganisme, le divin devient **extramondain** ; à la fin du Christianisme **intramondain**. L'Antiquité ne réussit pas à le placer complètement hors du monde, et sitôt le Christianisme parvenu à accomplir cette tâche, le divin n'a rien de plus pressé que de réintégrer le monde, qu'il veut « racheter ». Mais si le Christianisme fait le divin **intramondain**, il n'en fait pas et ne peut pas en faire le **mondain même**, car le mauvais, l'irrationnel, le fortuit, l'égoïste sont le « mondain » dans le mauvais sens du mot, et sont et restent fermés au divin. Le Christianisme commence avec l'incarnation du Dieu qui se fait homme, et il poursuit toute son œuvre de conversion et de rédemption dans le but d'amener le Dieu à fleurir dans tous les hommes et dans tout l'humain, et de pénétrer tout de l'Esprit. Il s'en tient à préparer un siège pour l'« Esprit ».

Si l'on en vint finalement à mettre l'accent sur l'Homme ou l'Humanité, ce fut de nouveau l'Idée que l'on « éternisa » : « L'Homme ne meurt pas ! » On pensa avoir trouvé la réalité de l'idée : l'Homme est le moi de l'histoire ; c'est lui, cet **idéal**, qui se développe c'est-à-dire se **réalise**. Il est vraiment réel et corporel, car l'histoire est son corps, dont les individus ne sont que les membres. Le Christ est le moi de l'histoire du monde, même de celle qui précède

son apparition sur la terre ; pour la philosophie moderne, ce moi est l'Homme. L'image du Christ est devenue l'effigie de l'Homme, et l'Homme comme tel, l'« Homme » tout court est le « **centre** » de l'histoire. Avec l'Homme reparaît le commencement imaginaire, car l'Homme est aussi imaginaire que le Christ. L'Homme, moi de l'histoire au monde, clôt le cycle de la pensée chrétienne.

Le cercle magique du Christianisme serait rompu si cessait le conflit entre l'existence et la vocation, c'est-à-dire entre Moi tel que je suis et Moi tel que je dois être ; le Christianisme ne consiste que dans l'aspiration de l'idée vers la corporalité, et il disparaît si l'abîme qui les sépare est comblé. Ce n'est qu'à condition que l'idée reste — idée (et Homme et Humanité ne sont encore non plus que des idées sans corps) que le Christianisme subsiste. L'idée devenue corporelle, l'Esprit incarné ou « parfait » flottent devant les yeux du Chrétien et représentent à son imagination le « jour dernier » ou le « but de l'histoire », mais ils ne sont pas pour lui un présent.

L'individu ne peut que prendre part à l'édification du royaume de Dieu — ou, en style moderne, au développement de l'histoire et de l'humanité, et c'est cette participation qui lui donne une valeur chrétienne — ou, en style moderne, humaine ; pour le reste, il n'est qu'un tas de cendres et la pâture des vers.

Que l'individu est pour soi une histoire du monde, et que le reste de l'histoire n'est que sa propriété, cela dépasse la vue du Chrétien. Pour ce dernier, l'histoire est supérieure, parce qu'elle est l'histoire du Christ ou de « l'Homme » ; pour l'égoïste, seule **son** histoire a une valeur, parce qu'il ne veut développer que **lui** et non le plan de Dieu, les desseins de la providence, la liberté, etc. Il ne se regarde pas comme un instrument de l'Idée ou un vaisseau de Dieu, il ne reconnaît aucune vocation, il ne s' imagine pas n'avoir d'autre raison d'être que de contribuer au développement de l'humanité et ne croit pas devoir y apporter son obole ; il vit sa vie sans se soucier que l'humanité en tire perte ou profit. — Eh quoi ! Suis-je au monde pour y réaliser des idées ? pour apporter par mon civisme ma pierre à la réalisation de l'idée d'Etat, ou pour, par le mariage, donner une existence comme époux et père à l'idée de Famille ? Que me veut cette vocation ? Je ne vis pas plus d'après une vocation, que la fleur ne s'épanouit et n'exhale son parfum par devoir.

L'idéal « Homme » est **réalisé**, lorsque la conception chrétienne se transforme et devient « Moi, cet Unique, je suis l'Homme ». La question : « Qu'est-ce que l'Homme ? » devient alors : « Qui est l'Homme ? » et c'est à Toi à répondre : « Qu'est-ce que » visait le concept à réaliser ; commençant par « qui est », la question n'en est plus une, car la réponse est personnellement présente dans celui qui interroge : la question est sa propre réponse.

On dit de Dieu : « Les noms ne te nomment pas ». Cela est également juste de Moi : aucun **concept** ne m'exprime, rien de ce qu'on donne comme mon essence ne m'épuise, ce ne sont que des noms. On dit encore de Dieu qu'il est parfait et n'a nulle vocation de tendre vers une perfection. Et Moi ?

Je suis le **propriétaire** de ma puissance, et je le suis quand je me sais **Unique**. Dans l'**Unique**, le possesseur retourne au Rien créateur dont il est sorti. Tout Etre supérieur à Moi, que ce soit Dieu ou que ce soit l'Homme,

faiblit devant le sentiment de mon unicité et pâlit au soleil de cette conscience.

Si je base ma cause sur Moi, l'Unique, elle repose sur son créateur éphémère et périssable qui se dévore lui-même, et je puis dire :

Je n'ai basé ma cause sur Rien.